



HAL
open science

Influence de la variable générationnelle sur les interactions langagières : changements linguistiques et conflits culturels entre générations en Algérie et en France

Fatima Zohra Fourar

► **To cite this version:**

Fatima Zohra Fourar. Influence de la variable générationnelle sur les interactions langagières : changements linguistiques et conflits culturels entre générations en Algérie et en France. Linguistique. Université de Lorraine, 2020. Français. NNT : 2020LORR0273 . tel-03204509

HAL Id: tel-03204509

<https://hal.univ-lorraine.fr/tel-03204509>

Submitted on 26 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>



UNIVERSITÉ
DE LORRAINE

HUMANITÉS
NOUVELLES



crem centre
de recherche
sur les médiations
équipe d'accueil 3476
communication, langue, art, culture

UNIVERSITÉ DE LORRAINE
ÉCOLE DOCTORALE HUMANITÉS NOUVELLES-FERNAND BRAUDEL
UFR SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES
CENTRE DE RECHERCHE SUR LES MÉDIATIONS (CREM) EA 3476

Thèse pour l'obtention du DOCTORAT EN SCIENCES DU LANGAGE,

Présentée et soutenue publiquement par

FOURAR Fatima Zohra

À Metz, le 11 décembre 2020

Influence de la variable générationnelle sur les interactions langagières : Changements linguistiques et conflits culturels entre générations en Algérie et en France

Composition du jury

Monsieur Guy ACHARD-BAYLE, Professeur Émérite, Université de Lorraine. – Directeur de thèse –

Monsieur Abdenbi LACHKAR, Professeur des Universités, Université Paul Valéry, Montpellier III. – Co-directeur de thèse –

Madame Nathalie AUGER, Professeure des Universités, Université Paul Valéry, Montpellier III. – Examinatrice –

Monsieur Mohamed EMBARKI, Professeur des Universités, Université de Bourgogne Franche-Comté, Besançon – Rapporteur –

Madame Enrica GALAZZI, Professeure des Universités, Université Catholique du Sacré Cœur, Milan. – Examinatrice –

Madame Gudrun LEDEGEN, Professeure des Universités, Université de Rennes II, Rennes. – Examinatrice –

Madame Khaoula TALEB-IBRAHIMI, Professeure des Universités, Université d'Alger II, Algérie. – Rapporteur –

REMERCIEMENTS

Que tous ceux qui m'ont fait confiance, et ont contribué de manières diverses, directement ou indirectement, à ce travail se trouvent ici remerciés. Je pense:

En premier lieu, à mon directeur de thèse, Professeur Guy ACHARD-BAYLE, pour avoir cru à mon sujet et de m'avoir soutenu et encouragé tout au long de ces années de thèse. Ses conseils judicieux, ses remarques constructives pendant ses séminaires doctoraux m'ont permis d'affiner ma réflexion ainsi que la qualité de ce travail.

À mon co-directeur de thèse, Professeur Abdenbi LACHKAR, qui n'a pas cessé de me prodiguer conseils et encouragements. Ses explications m'ont été d'une grande aide pour la progression de ce travail, et ce malgré la distance qui nous sépare.

Aux Pre. Nathalie AUGER, Pr. Mohamed EMBARKI, Pre. Enrica GALAZZI, Pre. Gudrun LEDEGEN et Pre. Khaoula TALEB-IBRAHIMI qui m'ont fait l'honneur d'être membres du jury de ma thèse.

À tous les Professeurs que j'ai pu rencontrer dans mon parcours doctoral, qui m'ont permis d'acquérir des connaissances linguistiques, et surtout comment les exposer et transposer sur le terrain. Plus particulièrement mon comité de suivi, madame Céline SÉGUR et Professeure Caroline MASSERON qui m'a toujours guidée et accueillie dans ses séminaires.

À celui qui m'a donné un magnifique modèle de labeur et de persévérance dans le travail et qui veille à ma protection et mon bien-être. À celle qui m'a soutenu jusqu'au bout grâce à sa compréhension, son dévouement et son amour. À mes parents, ces deux êtres les plus chers au monde, le pilier de toutes mes réussites, je dis merci pour votre amour et confiance en moi. Je vous aime très fort.

À mes petits amours, Asma (Kenza), Lamisse, Youcef, Saoussen (Milède) et Sami, merci pour vos encouragements et votre soutien moral.

À remercier du fond du cœur mes chers oncles Nouredine et Nabil ainsi que leurs petites familles pour leurs encouragements afin de réaliser et mener à terme ce travail.

Aux cadres administratives, à madame Aude MEZIANI, secrétaire de l'école doctorale Humanités Nouvelles-Fernand Braudel, à madame Séverine BALDASSO du service d'appui à la recherche et à l'administration du CREM, et à madame Isabelle VITRY du bureau de la vie doctorale.

Enfin, je n'oublierai pas de remercier tous les enseignants et étudiants qui ont accepté de participer aux enquêtes menées dans le cadre de cette recherche.

Merci



À la mémoire de mon très cher,

ANOUAR

À la mémoire de mon cher oncle,

Professeur FOURAR Mohamed

À la mémoire de mes chers grands-parents,

À la mémoire de ma chère tante,

FATIMA

Vous avez laissé en moi un grand vide que personne ne pourra combler.

J'espère vous rendre fiers!



Listes des abréviations principales

(A, B), (X, Y) – Des variables

ALG – Algérie

CLG – Cours de Linguistique Général de F. De Saussure.

Doctorat – D1, D2, D3, D+

Enst. ALG – enseignant Algérien

Enste. ALG – enseignante Algérienne

Enst. FR – enseignant Français

Enste. FR – enseignante Française

Ep. – épisode

Étu. ALG – étudiant Algérien

Étue. ALG – étudiante Algérienne

Étue. FR – étudiante Française

FLE – Français langue étrangère

FR – France

Génération X – Les personnes nées entre (1960-1980)

Génération Y – Les personnes nées entre (1980-1997)

GU – Grammaire Universelle

L1, L2 – Locuteur, Interlocuteur

Licence – L1, L2, L3

Master – M1, M2

PDV – Point De Vue

PJ – Parlers Jeunes

Q. – Question

Seq – séquence

TIC – Technologies de l'information et de la communication



Signification des expressions latines utilisées

Ibidem(Ibid.) – Même ouvrage mais page(s) différente(s)

Idem – Même ouvrage et même(s) page(s)

Opus citatum (Op. Cit) – Ouvrage déjà cité auparavant



SOMMAIRE

INTRODUCTION GENERALE.....	10
Problématique.....	13
Hypothèses.....	14
Objectifs.....	14
Structure de la thèse.....	15
Chapitre I.....	18
Les mutations générationnelles.....	18
Introduction.....	20
1. Analyse de la génération : Transmission intergénérationnelle et culture.....	22
2. Les mouvements intergénérationnels.....	30
3. La génération des TIC.....	37
4. Des âges, des parlers et des variations.....	42
5. Le raisonnement de toute évolution linguistique.....	57
6. L'état présent de la linguistique.....	61
7. S'agit-il d'une nouvelle linguistique de terrain et/ou de corpus ?.....	65
Conclusion.....	69
Chapitre II.....	71
L'envergure du fait linguistique.....	71
Introduction.....	73
1. Identité linguistique et authenticité.....	76
2. Enjeux linguistiques et interculturalité.....	92
3. Linguistique et ethnosociolinguistique.....	100
4. Le renouveau des analyses du changement linguistique : Face à la notion de Changement / Transformation linguistique.....	1133
5. Linguistique, discours et interdisciplinarité.....	123
6. Intervention du discours ou interaction des discours.....	131
7. À la recherche de la langue parfaite.....	144
8. Les relations discursives « explicite/ implicite » dans les jeux de mots.....	157
Conclusion.....	185
Chapitre III.....	186
Le langage comme pratique exclusivement humaine.....	186
Introduction.....	188



1. Langage, histoire et application.....	190
2. Le langage, aux sciences du langage	191
3. Les niveaux d'analyse du langage	193
4. Les rapports entre pensée et langage.....	196
5. Les variations linguistiques des parlers origines d'intercompréhension	205
6. La conception linguistique du langage comme fait social	231
7. Le langage et les langues pour communiquer	243
8. L'action sur la langue.....	261
Conclusion	271
Chapitre IV.....	272
médias, langages et innovations.....	272
Introduction.....	275
1. Les langues et les réseaux interpersonnels	278
2. Les nouvelles technologies comme constitutif de l'humanité	284
3. Une concurrence pour une reproduction sociale de la langue	293
4. Les représentations linguistiques et espaces	320
5. De la langue de l'Autre à une nouvelle langue	330
6. Jeunes et écrans : Grandir dans un monde numérique	339
7. Découvrir et partager des contenus culturels	344
8. Répercussions des TIC sur les jeunes générations.....	346
Conclusion	348
Chapitre V.....	351
Le cadre général et les dimensions stratégiques.....	351
Introduction.....	353
1. Le cadre général – Pratiques langagières déclarées (Représentations)-	354
2. Enquêtes de terrain.....	362
3. Présentation des résultats.....	459
Conclusion	462
Chapitre VI.....	463
Le mot « GENERATION » en réalité.....	463
Introduction.....	465
1. Le cadre général – Pratiques langagières effectives –	467
2. Analyse linguistico-discursive des extraits : formes verbales et sémio-visuelles	479



3. Présentation des résultats.....	496
Conclusion	499
Conclusion générale	501
Des perspectives de recherche.....	507
Bibliographie	508
Références et Orientations bibliographiques.....	509
ANNEXES.....	548
Liste des tableaux	558
Liste des figures	563
Liste des graphiques	564
Index des auteurs	565
Index des notions.....	567
Résumé.....	575
Abstract.....	576



«Le temps mûrit toutes choses ; par le temps toutes choses viennent en évidence ; le temps est père de la vérité.»

–François Rabelais –



INTRODUCTION GENERALE



Par sa force multiculturelle et multimodale, la langue est souvent conçue comme l'illustration symbolique de la communication humaine. Elle permet de voyager à travers les générations et les cultures ; elle favorise la création de réseaux relationnels à travers les contacts et la découverte des autres ; elle offre une vision du monde et fournit une perception particulière de la réalité ; enfin, elle est la traduction de la pensée et l'expression manifeste de l'interculturalité qui par le biais d'un changement permanent des systèmes linguistiques accroît et valorise la spécificité des phénomènes socioculturels dans leur interaction.

Dans notre quotidien, nous dépendons tous des services publics et de la coopération avec des individus qui ne partagent pas nécessairement notre langue, culture ou même génération (Gumperz, 1989). Cependant, quelques difficultés surgissent dès lors que des individus de cultures et de générations différentes s'engagent dans des situations d'interactions verbales finalisées. Ces difficultés peuvent même surgir sans conflits de valeurs ou d'objectifs, selon Gumperz « *quand les origines diffèrent, les échanges peuvent être perturbés par des malentendus, des erreurs dans la définition des événements de langage et par des évaluations erronées* » (1989 : 8). En effet, dans les rencontres intergénérationnelles, les analyses faites sur les performances linguistiques et culturelles risquent d'être problématiques. Des interactions souvent considérées comme habituelles se heurtent à des faits inattendus en matière de communication, d'argumentation.

En outre, grâce aux nouvelles technologies le contraste entre les deux parlars de la génération d'hier X (1960-1980) et celle d'aujourd'hui Y (1980-1997)¹ est bien perceptible, elles ont permis de repérer les différenciations entre les générations : « le parler » des aînés diffère de celui d'aujourd'hui et la transmission des savoirs et des doctrines langagières a pris une autre tournure. Cette problématique devient de plus en plus un phénomène d'actualité, notamment en ce qui concerne la question de la place de la variation langagière (français populaire et/ou des « parlars urbains de jeunes »), le changement linguistique et la diffusion de traits plus ou moins symboliques de ces parlars et leur insertion dans les « parlars branchés ».

À ces diverses preuves d'intérêt, on peut voir des raisons théoriques comme, par exemple, l'influence supposée de la variation linguistique sur le changement linguistique dans cette

¹COUPLAND, D, MERCADET, L (Trad. Ang). 2004[1991]. *Génération X*, Paris, 10/18 (éd.), p. 260.

« rébellion générationnelle »², ou encore les recherches sur les constructions de la compétence communicative et de l'appartenance interculturelle. Des raisons sans doute plus pratiques ou des visées applicatives justifient encore ces études lorsqu'elles concernent les rapports entre les interactions langagières, les représentations dans les structures linguistiques et la concurrence pour une reproduction sociale de la langue. Cependant, si l'identité langagière peut être appréhendée comme une tension entre les images « réelles » et « idéales » qu'un sujet a de lui et celles que lui assignent les autres, l'une des représentations par rapport auxquelles les jeunes sont tenus de prendre position est celle d'une sorte de « *mise entre parenthèses sociale* »³, entre l'identité généralement valorisée du jeune et celle encore lointaine de l'adulte.

Ce repositionnement implique pour les jeunes le rejet de certaines normes et valeurs intégrées durant l'enfance, lors des processus de socialisation primaire. Parmi ces normes et comportements qui sont amenés à changer face à cette rébellion générationnelle figurent les « façons de parler ». Ainsi, un des modèles comportementaux souvent rejeté par cette nouvelle génération est celui de la conscience normative, mais il semble bien que ce soit un contre modèle qu'elle adopte pour rejoindre ses prédécesseurs, ce qui mène les jeunes à vouloir ériger leurs propres codes pour ainsi prétendre et se convaincre qu'ils peuvent se distinguer et se comprendre, sans pour autant que les adultes ne s'intéressent à leurs idiomes ou leurs « codes » comme pour les abréviations, les interversions de la langue, etc. Toutefois, la transmission du bon parler ou le bon usage de la langue ne s'est pas établi, car la divergence langagière est bien apparente et distincte. Les jeunes ont inventé un parler codé spécifique à eux qui les distingue de la génération précédente (grands-parents, parents, etc.).

Les linguistes s'accordent sur le fait que la communication, et plus précisément le langage, est au centre du dialogue entre les générations ; certains, comme Habermas (2005), défendaient la complexité de la linguistique et proposaient la notion de « jeu de langage ». Malgré le pluralisme de la notion, la linguistique n'envisage que des relations invariables entre les normes et leurs applications et oublie que la mise en pratique des règles inclut leur interprétation (Habermas, 2005). Le risque de se limiter ainsi à l'étude linguistique et extralinguistique des générations serait d'ignorer l'idée que le langage peut changer ou s'adapter en présence d'une autre génération selon les circonstances.

² D'après les propos des enseignants interviewés, de la génération X, dans les deux universités en Algérie et en France, on parle aujourd'hui d'une génération « rebelle ».

³ Une expression empruntée au sociologue GALLAND, O. 1999. « Une génération sacrifiée ? », *Sciences humaines, Hors série*, n° 26, pp. 20-21.

Cependant, l'intérêt d'une science ne relève pas seulement de son pouvoir explicatif, mais aussi de son utilité sociale. Certes on peut concéder à la sociolinguistique une grande partie des difficultés que rencontre la linguistique, mais il faut aussi admettre que les applications de la sociolinguistique sont nombreuses ; c'est dans ce sens nous avons élaboré notre recherche sur les langues et sur les relations entre les langues qui comprend une intervention dans les paysages linguistiques algérien et français à travers l'analyse des enregistrements des étudiants et enseignants et l'analyse du programme de variétés et divertissement Koh-Lanta – Le choc des générations – 2017.

En effet, suivant ces propos d'Encrevé « *l'hétérogénéité appartient à la structure même de la langue* » (1977 : 05), la sociolinguistique s'est intéressée aux études empiriques d'une vision normée/normative des faits langagiers. Elle a également participé à l'enrichissement des approches épistémologique et méthodologique des sciences humaines et sociales par une conception qui répond à l'aspect multidimensionnel du réel et à la difficulté des situations d'interactions intersubjectives. Elle présente notamment aux approches disciplinaires des situations discursives ainsi que les différentes interprétations de leur compréhension (Abbes-Kara, 2010).

Problématique

Dans cette étude, la priorité est accordée aux sciences du langage afin d'entrevoir la possibilité de traiter la question du changement linguistique sur les plans théorique et descriptif. À cet effet, nous tenterons tout au long de ce travail d'apporter des réponses aux questions suivantes :

- Quel est l'impact de ce nouveau code ou ce nouveau français populaire sur la langue française en général et sur les échanges langagiers en particulier, entre la génération d'hier X (1960-1980) et celle d'aujourd'hui Y (1980-1997) ?
- Comment le locuteur et l'interlocuteur de ces deux générations répondent à leurs besoins langagiers ?
- Quels sont les facteurs d'évolution des situations linguistiques ? Comment agissent-ils ? Et que laissent-ils présager ?
- Sur quoi se fonder pour décider que les différences entre les situations linguistiques sont le produit de changement et non de substitutions/de transformations ?

- Le langage (l'argot) des jeunes, aussi truffé soit-il d'emprunts notamment à l'anglais, l'arabe et à d'autres langues, manifeste une admirable vitalité au plan linguistique (Sourdou, 2007)⁴. C'est donc, pour ainsi dire, une manière pour nous de démontrer si le parler des jeunes correspond aux codes de demain et si le parler des aînés correspond nécessairement à des codes anciens.

Hypothèses

Ce faisant, pour répondre à cette série de questions nous proposons les hypothèses suivantes :

- Les marques linguistiques des nouveaux codes et des nouveaux systèmes influent progressivement sur les systèmes linguistique et culturel en place.
- Le développement lexical est lié aux autres aspects du développement, et surtout aux aspects cognitifs. Comprendre le sens d'un mot requiert par ailleurs, la prise en compte du contexte de son utilisation et de la capacité de repérer les différences et les similitudes lexicales entre les générations.
- La transmission unilatérale d'informations de la génération X à celle Y n'est plus appropriée. Des changements linguistiques qui s'accumulent peuvent rendre la langue méconnaissable et incompréhensible, ce qui influencera le bon maintien de la communication linguistique entre les deux générations.
- Les moyens techniques qui sont en lien avec tout ce qui est numérique ont engendré aussi une certaine amplification de ce changement langagier entre les deux générations ainsi que de la façon d'entretenir un échange verbal.

Objectifs

Cette étude qui est consacrée à divers aspects des jeunes, des langues et des variations, l'exemple de l'argot et les changements linguistiques, s'attribue principalement comme objectifs :

- De conceptualiser quelque peu l'expression « Rébellion générationnelle » et cela :
- En adoptant une perspective contrastive et intégrant, d'un point de vue sociolinguistique, les différentes recherches qui ont abordé le sujet de l'intergénérationnel, les interactions langagières et le changement linguistique ; et en

⁴ Où on peut voir des illustrations d'environ 410 mots directement ou indirectement empruntés à l'arabe et d'autres langues que recense le Petit Robert édition de 2002 revue et augmentée.

cherchant à savoir si le changement linguistique peut faire l'objet d'une explication générale comme la doxa semble le penser ;

- D'analyser la langue française dans son milieu linguistique et social, d'étudier à la fois ses fonctions sociales et les besoins linguistiques de la société ;
- De décrire les effets linguistiques de la mondialisation et de réfléchir aux interventions possibles des politiques linguistiques sur ces situations.

Structure de la thèse

Le conflit langagier intergénérationnel a attiré notre attention de chercheur depuis fort longtemps pour son amplitude, et nous a incité à en faire l'objet de notre étude. C'est pourquoi ce travail s'intitule : « Influence de la variable générationnelle sur les interactions langagières : Changements linguistiques et conflits culturels entre générations en Algérie et en France ». Nous nous sommes intéressée de près à chaque composante du thème, avec un va-et-vient constant entre les discours oraux analysés et les représentations hypothétiques de la langue qu'on a construit sur cette base, ce qui nous vaut en tout six chapitres, dont quatre analytico-théoriques⁵ et deux analytiques (l'analyse des enregistrements des étudiants et enseignants et l'analyse du programme de variétés et divertissement Koh-Lanta – Le choc des générations – 2017).

Dans les chapitres analytico-théoriques, quatre grands axes sont introduits :

- 1. Les mutations générationnelles :** ce chapitre met en lumière les liens distinctifs qui rattachent les différentes générations entre elles, entraînant non seulement une différenciation sensible entre générations mais aussi des réalisations communes et une transmission d'expériences des uns aux autres. Ainsi, ce chapitre se dédie à cette nouvelle génération numérique et ses habitudes sociales et langagières qui ont par ailleurs suscité l'apparition d'une « nouvelle langue », de même que la réalisation de quelques études formelles appliquées.
- 2. L'envergure du fait linguistique :** ce chapitre traite essentiellement des changements que subit la langue à travers le temps, dont on analyse longuement les facteurs. De même, la question de la diversité des dénominations des variétés de langues

⁵« La partie généralisation ou inférence théorique parce qu'elle est commune aux différentes disciplines » (Morrison, Henkel, 1970 : 198 ; Atkins, Jarret, 1979 : 89). Dans ces quatre premiers chapitres, nous exposons nos résultats des analyses des enregistrements des étudiants et enseignants et de Koh-Lanta – Le choc des générations – 2017, et nous les transposons en même temps à ce que nous proposent les différents travaux sur le sujet.

est relevée dans plusieurs travaux et expose la complexité qu'engendrent l'instabilité et les variations des parlers jeunes, plus particulièrement lorsqu'on les analyse dans une démarche descriptive, même si la diversité des dénominations utilisées rend parfois approximative leur admission par les non-spécialistes et donne l'impression à ces derniers que les pratiques décrites forment « une/des langue(s) » à part. Le linguiste face à cette situation ne peut pas ignorer la diachronie d'une langue.

3. Le langage comme pratique exclusivement humaine : ce chapitre met en évidence les interactions langagières entre nos deux générations et leur compréhension des variations linguistiques ; on se focalise sur l'assimilation par les adultes du langage jeune et leurs conceptions quant à ce dernier. On essaye également de revoir l'idée que le passage d'un type de communication à un autre, sur le plan linguistique, peut correspondre soit à des adaptations par des changements de registres entre « jeune/jeune » et « adulte/jeune » ou des changements de langue (bilinguisme/plurilinguisme/intercompréhension), soit à des créations langagières et lexicales. Enfin, on essaye de s'interroger sur le processus interprétatif au niveau de la co-construction des énoncés lors des interactions intergénérationnelles.

4. Médias, langages et innovations : dans ce chapitre on s'interroge sur les tendances que l'on distingue actuellement dans le lexique et la syntaxe employés dans la langue française. Comme le langage définit notre relation au monde environnant, son apprentissage requiert de l'être humain qu'il s'approprie un mode de pensée spécifique à une communauté, une époque et une culture donnée. Le langage fonctionne aussi comme un révélateur des tendances sociétales : les indices en sont les emprunts lexicaux (dans notre cas, de l'arabe vers le français, d'autres langues vers le français), l'évolution phonétique dans le parler courant, les interférences et l'impact des nouvelles technologies sur ces phénomènes linguistiques.

Ceci concernant les chapitres « analytico-théoriques », les chapitres analytiques quant à eux sont constitués de deux axes :

5. Le cadre général et les dimensions stratégiques : ce chapitre traite des pratiques langagières déclarées (représentations), une enquête semi-directive sous forme d'entretiens basés sur deux différents questionnaires préétablis auprès d'un public hétérogène sur deux différents territoires en Algérie, Université de Batna 2, et en

France, Université de Lorraine-Metz, ainsi que de leurs analyses qui décortiquent chaque question prise séparément, et se terminent par la présentation des résultats.

- 6. Le mot « GENERATION » en réalité :** ce chapitre comporte la partie des pratiques langagières effectives, les représentations des médias, sous forme d'une étude analytique d'un programme de variétés disponible sur une chaîne de télévision TF1, *Koh-Lanta « Le choc des générations » 2017*. Nous avons recensé les grilles d'analyse de ce programme, situées dans le temps et l'espace ainsi que les pratiques langagières intergénérationnelles telles que représentées par les médias.

Enfin, nous proposons, non pas une conclusion même si la norme nous oblige à le faire, mais des perspectives de recherche susceptibles d'élargir la transversalité et l'interdisciplinarité dans le présent travail du fait que le monde environnant est lui même fondé sur les principes de diversité, de différence et de pluralité. Une telle situation nous incite à postuler que l'échange avec autrui est la seule manière responsable de bâtir des liens et d'instaurer des passerelles entre les générations et leurs cultures.

Chapitre I

Les mutations générationnelles

Âges de la vie

*« Les jeunes vont en bandes, les adultes par couples, et les vieux
tout seuls. »*

–Proverbe Suédois –



Introduction

« La langue est comme un prisme à travers lequel on voit le monde et avec l'aide duquel on se comporte dans le monde »⁶ : on s'accorde à dire que nous vivons indubitablement dans un monde où deux cultures sont prégnantes (Bergounioux, 1992), « la culture des nouvelles technologies » et « la culture de la consommation ». Celle des nouvelles technologies, avec ces différentes formes de production et de diffusion les plus variées (télévision, téléphonie mobile, tablette numérique, ordinateurs, etc.), n'a cessé de se multiplier dans tout l'espace autour de nous, alors que celle de la consommation ne cesse d'influer sur nos modes de vie et nos façons de communiquer avec autrui. Ce qui explique la complémentarité des langues et les réalités socioéconomiques, dans le sens où elles forment le cadre de plusieurs influences, dont principalement la cohabitation de plusieurs communautés linguistiques et la coexistence du patrimoine linguistique que nous ont légué nos prédécesseurs, et sont ainsi l'origine de certaines situations linguistiques conflictuelles actuelles.

Or, notre société a vécu trois changements suivis par des mutations langagières, sociales, linguistiques, etc., de l'oral à l'écrit, de l'écrit à l'imprimé et enfin de l'imprimé aux technologies numériques récentes. Outre cela, la génération d'hier et celle numérique d'aujourd'hui ne parlent plus la même langue, « *la nouvelle est plus riche* » (Serres, 03/09/2011 : Libération), où dans chaque nouvelle édition de dictionnaire de la langue française environ 30 000 mots apparaissent et cela vaut pour tous les domaines. C'est pourquoi, les idéalistes et réalistes sont d'accord sur un principe d'influence des TIC comme la seule façon d'aborder les conséquences de tous ces changements sur les manières de vivre, de parler et de penser. Depuis Papert⁷, les objets utilisant le numérique se sont multipliés, et cette situation fait dire à Prensky⁸ que les jeunes générations de plus en plus consommatrices de moyens numériques se construisent neurologiquement, différemment des générations précédentes, et que nous la montre clairement Serres⁹,

⁶ BAJOIT, G. 2005. « Les jeunes en quête de sens dans un monde incertain », *Conseil de développement de la recherche sur la famille du Québec*, numéro spécial, pp. 2-3.

⁷ PAPER, S. (1928- 2016). L'un des créateurs du langage de programmation Logo.

⁸ PRENSKY, M. 2001. Ecrivain américain et celui qui a inventé le terme « *Digital Native et Digital Immigrant* ».

⁹ SERRES, M. 03/09/2011. « Petite Poucette, La Génération mutante », Entretien par NIVELLE, P, rubrique Culture, *Journal Libération*.

Les jeunes générations seraient donc transformées et le monde devrait s'adapter aux mutations induites pour les technologies numériques. [...] les nouvelles technologies ont accéléré le virtuel mais ne l'ont en aucun cas créé. La nouveauté est la portée de chacun, c'est l'accès universel aux personnes et aux savoirs par internet.

(Serres, Idem.)

Au-delà des écarts de niveau de maîtrise des « registres sociaux » par rapport aux adultes, les jeunes prennent donc conscience, dès leur plus jeune âge, que le langage n'a pas pour seul but de communiquer de l'information¹⁰, et que nous n'utilisons pas toujours les « mêmes mots » avec tout le monde, la sensibilité aux facteurs sociaux et situationnels est donc avancée¹¹.

Le sujet des pratiques langagières s'efforce par ailleurs de faire état des processus d'acquisition d'une langue dans son contexte, en combinant entre la sociolinguistique développementale et interactionnelle et la linguistique variationnelle et celle de corpus. Dans ce chapitre nous tenons aussi d'expliquer à travers l'observation du même processus dans les sphères arabe et française (Lachkar, 2013, 2014), le contexte où les jeunes générations ont changé leurs références en faisant abstraction de toutes les valeurs langagières de leur prédécesseurs avec une facilité déconcertante. Une attribution qui révèle en réalité la différenciation des générations se traduisant comme une forme de rébellion générationnelle, qui est moins une revendication qu'un besoin de reconnaissance.

¹⁰ Voir également, FOURAR, F, Z. 2018. « Les variations linguistiques intergénérationnelles des parlers comme source de problèmes d'intercompréhension », *EXPRESSIONS*, n°7, Algérie, Constantine, Faculté des Lettres et des Langues de l'université Frères Mentouri- Constantine 1, pp.119-132.

¹¹ AUGER, J. 1997. « Acquisition par l'enfant des normes sociolinguistiques », In : *Sociolinguistique. Concepts de base*, Sprimont, Mardaga, pp. 15-19.

1. Analyse de la génération : Transmission intergénérationnelle et culture

Si on revoit l'organisation de notre société d'aujourd'hui, on peut remarquer que, celle-ci n'est pas construite selon une logique de générations avec des rôles et des fonctions prédéfinies, comme cela fut le cas dans le passé. Même de nos jours ce type d'organisation subsiste encore dans certaines autres cultures.

Toutefois, il existe dans notre culture une différenciation relativement visible des groupes d'âges et des générations dans leurs manières d'être à travers les modes de vie, la communication verbale ou non verbale, les valeurs familiales, sociales et culturelles. De ce fait, les relations entre aîné/jeune ou adulte/jeune font apparaître des modalités, plus ou moins visibles, structurées au niveau de la communication, de l'autorité, des attitudes, etc. D'ailleurs, « *la génération d'hier et celle d'aujourd'hui n'occupent pas la même place et ne jouent pas le même rôle dans la vie sociale : éducation pour les petits et les adolescents, formation pour les jeunes, travail pour les adultes, retraite pour les aînés [...]* » (Andriot-Saillant, 2009 : 22). Ces clivages sont accentués par plusieurs facteurs comme, par exemple, les formes d'organisation des espaces sociaux, différenciés selon les âges (services publics et privés, équipements sociaux, socioculturels, ...), et les préjugés sur les âges et le manque et/ou absence de la parole entre ces générations.

De toute évidence, lorsqu'il y a absence d'échanges entre les générations, cela ne veut pas dire aussi absence de liens entre elles, « *l'héritage devient force de vie lorsqu'il est parlé par l'héritier* » (Arrondel, Masson, 1999 : 36), autrement dit, en apportant du nouveau à ce que les jeunes ont acquis des générations précédentes, ils peuvent autant le partager et l'échanger avec eux. La question qui se pose à ce moment, où les socles de la culture humaniste semblent se dissoudre dans l'échange mondialisé, est plutôt, quel droit perd-t-on lorsque le langage entre les générations n'est plus cerné par cette fonction de transmission ?

Ainsi, l'objectif de cet aspect est de partir d'abord à la recherche des liens de reconstruction possibles de cette transmission intergénérationnelle. On essaye donc, à titre d'illustration, de pointer la connexion du langage intergénérationnel et du langage comme création (Hugues, 2012 : 23), une connexion pour une redéfinition de la « culture » et ainsi aller au-delà de la recherche de cette ambition de coexistence. Une manière aussi de voir si on peut imaginer un régime de création culturelle fondée sur une lacune authentique de la transmission, comme un dernier refuge de ce mystère de(s) (l') origine(s), selon Andriot-Saillant « *[...] le vingtième et le*

vingt-et-unième siècle ont cette spécificité d'avoir transféré dans la sphère intersubjective globale les conditions d'un silence entre les générations. » (2009 : 423).

S'il s'agit vraiment d'une transmission intergénérationnelle, la culture se transmet aussi par les déplacements des populations, à l'exemple de l'immigration Maghrébine en France, par l'enfouissement des langues maternelles (arabe, amazigh, l'alsacien, le corse, etc.) (Aden, 2013) et, sur un autre plan, par une mutation profonde du système linguistique, social, culturel et technologique.

1.1. Une différenciation visible entre générations : Rapport compétence communicative/ compétence interculturelle

Tant de façons de définir ce qui est une génération. L'accélération de la vie en société montre que les générations sont de plus en plus courtes. C'est ainsi qu'à peine dix ans séparent la génération d'hier de celle d'aujourd'hui. Pourtant, il y a un très grand écart entre les deux. Ces générations n'ont pas les mêmes références, la même culture et la même manière de comprendre la société. Leurs aspirations ne convergent pas toujours. D'ailleurs, les jeunes d'aujourd'hui, de caractères hyperactif et instable, propres à leur époque, ont sans doute des répercussions considérables sur le fonctionnement de la société « *avec leur dimension d'artistes* » (Taleb-Ibrahimi, 2004), par laquelle ils se différencient des adultes des générations précédentes.

Ces deux générations ne vivent pas la même réalité sociale et n'interprètent pas toujours la société de la même façon. Ces différences importantes se déploient à travers un certain nombre de valeurs dont par exemple la tolérance, mais également l'autonomie et la responsabilisation, tant individuelle que collective. En effet, ce qui fait obstacle aux liens entre les générations, c'est que généralement, chacune ignore l'autre et que le regard porté sur « l'autre » est souvent filtré par les préjugés entretenus par la société et, parfois, amplifiés par l'écho médiatique, les jeunes sont soit irrespectueux, soit violents ne sachant faire la différence entre le réel et l'imaginaire.

Au plan linguistique, les pratiques de la jeunesse sont caractérisées, selon toute apparence, par d'importantes variations, lesquelles sont en premier lieu liées aux processus d'acquisition et d'apprentissage langagiers, pendant lesquels les variations/erreurs sont nombreuses tant en situation informelle qu'à l'école. La construction des compétences et des représentations

langagières étant un chantier sur lequel tous les niveaux se développent en continu et en interaction. Comme on le verra plus loin, toute autre variation du langage est la variation qui émerge à mesure que se réalise l'intégration dans la sphère de socialisation secondaire du groupe de pairs, comme le souligne Messaoudi, « *toute variation lexicale est corrélée à une variation sociale* » (Metz, 2018).

Les premières années de la vie humaine sont consacrées effectivement à l'appropriation d'une ou de plusieurs langues qui permet aussi les échanges avec les congénères des différentes sphères de socialisation. Le propos n'étant pas ici d'examiner ces questions d'appropriation pour elles-mêmes, nous nous contenterons d'en évoquer les étapes telles que définies par les travaux existants, contrairement à une approche chomskyenne. Nous entendons par « *compétences* » l'ensemble des aptitudes mobilisables – non seulement syntaxiques et phonologiques, mais plus largement communicatives et sociolinguistiques – et des attitudes qui permettent au sujet de communiquer efficacement avec les membres de « sa communauté »; de se construire un ensemble de représentations mentales et de connaissances du monde et de se construire une identité, à la fois par identification et par identisation. Ce que confirme Boyer, « *la langue [...] manifeste un ensemble de variations dans ses usages et dont l'approche sociolinguistique permet de retracer la structuration, en relation avec les représentations partagées (normes, valeurs, ...) par la communauté linguistique.* » (2001 : 13).

Ensuite, le terme de « *compétence* » vient de Chomsky, conçu en termes d'aptitudes de tout locuteur à constituer et interpréter des énoncés. Or, ces aptitudes ne se simplifient pas uniquement à la connaissance de la langue, d'où l'emploi par Hymes (1984) du concept de « *compétence communicative* ». Celle-ci apparaît comme un dispositif complexe d'aptitudes, où les savoirs linguistiques et les savoirs socioculturels sont complémentaires et partagés par les interactants. Telle est en effet pour Goffman (1987) la « *condition de félicité* » ultime qui régit les échanges sociaux.

Contrairement donc à la compétence chomskyenne, il ne s'agit pas dans cette perspective d'une compétence invariable aux effets du contexte interlocutif, mais plutôt adaptable au contact de celle de l'autre. En effet,

- Les sujets qui entrent en interaction disposent nécessairement de compétences interculturelles partiellement hétérogènes, à prendre en un sens empirique, mais aussi logique, « [...] *pour qu'un rapport de communication puisse s'instaurer, il faut cette différence initiale, de nature et de quantité d'information, qui seul explique que l'un*

commence à écouter et que l'autre se fasse entendre » (Kerbrat- Orecchioni, 1990 : 33).

Ce sont deux idiolectes à titre d'exemple, qui se trouvent confrontés dans l'interaction, et doivent être en relation d'intersection (similitude des répertoires linguistiques, savoirs partagés, etc.), mais ne sont pas superposables¹² ;

- Au cours du déroulement d'un dialogue « normal », ces trois compétences à mettre en avant,
 - La compétence linguistique et paralinguistique des interactants (les ajustements lexicaux, les adaptations stylistiques,...) ;
 - Leur compétence encyclopédique, plus flexible dans le sens où les informations fournies par L1 (adulte) sont en principe immédiatement intégrées au système cognitif de L2 (jeune), et réciproquement. Les interactants construisent ainsi leur propre base de données¹³ ;
 - Enfin, leur compétence conversationnelle, dans le sens où les interactants en présence échangent et adaptent leurs conceptions des normes interactionnelles.

La compétence communicative inclut alors, selon Goffman (Idem.), l'ensemble de ces compétences, plus particulièrement la conversationnelle, afin d'assurer la synchronisation interactionnelle¹⁴ et la cohérence « inter-répliques » selon le type d'interaction et la culture d'appartenance des participants (Kerbrat-Orecchioni, 1998) qui conditionnent le bon fonctionnement des divers types de « négociations conversationnelles », etc. En d'autres termes, toute sorte de contraintes rituelles et interculturelles pouvant s'ajouter aux contraintes linguistiques, et dont dépend aussi la correction des énoncés produits durant l'interaction. Voyant cette phrase « *Sami et moi nous prenons demain le train* »¹⁵, on peut l'opposer à,

¹² À l'exemple des « situations de contact » ou « communications exolingues » qui se caractérisent par le fait que cette zone d'intersection y est sensiblement plus étroite (hétérogénéité marquée par des répertoires) qu'en « communication endolingue ». À la suite de De Pietro, on appelle « communication », ou « conversation exolingue », « toute interaction verbale en face à face caractérisée par des divergences significatives entre les répertoires linguistiques respectifs des participants » (1988b : 251-267), ce qui revient généralement au cas où un locuteur non natif communique dans la langue de l'autre, son partenaire étant un locuteur natif, par exemple : un étudiant algérien en France. Cette situation particulière impose aux deux participants (l'algérien et le français) de manière à compenser ces disparités de départ, des tâches et stratégies interactives spécifiques, qui laissent dans le discours un certain nombre de traces, et qui ont été minutieusement décrites, telles que la simplification du langage, les corrections, les reformulations, et autres stratégies de « facilitation ».

¹³ En termes empruntés à Labov (1976 : 102), on dira que « la zone des savoirs partagés » ne cesse en principe de s'étendre au cours du développement de l'échange.

¹⁴ Selon Gumperz, « [...] le fait que les interactants ajustent, coordonnent, harmonisent en permanence leurs comportements respectifs, les tours de paroles et la gestion des comportements corporels ; proxémiques, posturaux et mimo-gestuels » (1989 : 97).

¹⁵ Un exemple extrait d'un enregistrement d'un étudiant de l'Université de Batna2 – département de français – en réponse à la *Q12*, 25/01/2017.

- « *Sami et moi prend demain...* », phrase agrammaticale, une transgression de la règle d'accord ;

Également à,

- « *Moi et Sami nous prenons demain...* », phrase incorrecte, dans le sens où elle transgresse la règle de la politesse discursive, dans le discours, le « moi » doit s'effacer devant l'autre (Gumperz, 1982 : 122).

Or, quand la compétence chomskyenne est depuis toujours celle d'un « *locuteur-auditeur idéal, appartenant à une communauté linguistique complètement homogène* » (Chomsky, 1963 : 269), Hymes (1984) insiste au contraire sur la diversité des compétences, d'une communauté à l'autre, mais aussi à l'intérieur d'une même communauté, et pour un même sujet. Autre leitmotiv, dans toute communauté linguistique, les membres disposent d'une panoplie de « styles contextuels », qu'ils font en permanence « commuter » (code switching) en fonction de stratégies communicatives bien précises, le bilinguisme et le plurilinguisme étant l'exemple de cette pluralité des registres fonctionnels : « [...] *Beaucoup de phénomènes traités séparément sous des rubriques telles que multilinguisme, diglossie, langues standard, littéraires ou religieuses, acculturation linguistique, pidginisation ou créolisation, etc., devraient être examinés ensemble, comme relevant tous en partie des problèmes de répertoire [...]* » (Hymes, 1984 : 49). Dans ce cas, comme la compétence linguistique, la compétence communicative et la compétence interculturelle dans leur ensemble s'acquièrent, se développent, et peuvent éventuellement se dégrader.

Ainsi, le sujet parlant doit avoir une certaine maîtrise du matériel paraverbal et non verbal, car la compétence communicative, c'est « *l'ensemble des moyens, verbaux et non verbaux, mis en œuvre pour assurer la réussite de la communication* » (Bernstein, 1972:14), et une maîtrise des règles d'appropriation contextuelle des énoncés produits, appropriation que Gumperz et Hymes considèrent comme la notion centrale (1991 : 454).

Dans cet esprit, la communication langagière résulte de l'assemblage réussi d'une compétence linguistique et d'une compétence communicative, d'après Gérard-Naef (1987), qui ont chacune leur propre structuration¹⁶. Avis toutefois que ne semble pas partager Hymes, pour qui « *la compétence d'usage [...] fait partie de la même matrice de développement que la compétence*

¹⁶ Aussi selon BERNICOT, REBOUL, et al., « *Les enfants développent relativement tôt une compétence communicative qui va au-delà de leurs connaissances spécifiquement linguistiques, et qui pourrait même se développer indépendamment de celles-ci* » (2010 : 20).

grammaticale [...] » (1984 : 67). Ce sont d'ailleurs, les mêmes divergences d'évaluation qui se font jour en pathologie du langage (Coville, 1993 : 25).

Ces divergences s'expliquent en partie par la nature du type d'aptitudes auxquelles renvoie, dans ces différentes études, la compétence communicative. Car, la compétence linguistique est relativement autonome par rapport à la compétence conversationnelle, mais ces deux ensembles d'aptitudes sont étroitement imbriqués l'un dans l'autre, à l'exemple, des comportements interculturels qui ont besoin pour se réaliser du matériel linguistique, et qu'inversement les contraintes interculturelles enrichissent et/ou déforment le système linguistique.

1.2. Les générations entre distinctions et interactivité : D'une phase de deuil à une phase d'une action cohérente

Dans la présente partie de la thèse, nous nous efforçons d'illustrer et d'éclairer les interprétations possibles du lien entre parole intergénérationnelle et culture à travers l'histoire vécue au siècle dernier et continue à se perpétuer jusqu'à nos jours à l'aide des travaux de Taleb-Ibrahimi (1997 [1995]) ; Bajoit (2000) ; Attias-Donfut, Segalen (2007) et Andriot-Saillant (2009). Cette histoire se décline selon de grandes séquences temporelles et selon de grandes options créatives. Dans ce cas là, se pose la question notamment du rapport de la langue maternelle, lorsque cette langue transmet dans sa sémantique l'atteinte d'un système totalitaire, le cas des études qui s'inscrivent dans le cadre du plurilinguisme et des mobilités migratoires. Manifestement, les divergences langagières sont parfois le seul moyen, où le sujet créateur choisit de construire son réseau de transmission dans une communauté.

Nonobstant, que la communication intergénérationnelle n'était initiée singulièrement que dans le cercle familial, l'intérêt que porte la jeune génération à ses ascendants, sa curiosité à découvrir et à comprendre ce qui incite ces derniers à voir cette génération autrement (pour ne pas dire bizarrement), favorisent supposément cette communication. Ainsi, ce qui est découvert est évalué et jugé et leurs relations demeurent instables, combien que, dans la petite enfance, les jeunes absorbent inconsciemment et sans opposition la façon de vivre, les enseignements et même les goûts et les habitudes de leurs parents. Cependant, sollicités par bien d'autres activités, notamment audiovisuelles, les jeunes de cette nouvelle génération d'aujourd'hui ont d'autres moyens d'apprendre. La télévision par exemple leur apporte une participation à l'événement par le biais bien souvent de citations et/ou de flashes. Or, cette instantanéité ne donne ni mémoire, ni histoire, contrairement au livre. Dans ce cas, notre société de

consommation qui accepte le moins d'efforts possible, oublierait-elle d'inviter ces jeunes à l'invention et à la création ?

Quoiqu'on ne peut pas sous-estimer que, par le simple fait d'analyser, il est concevable qu'on serait enclin d'imaginer et de créer. Le propre de l'intelligence humaine, c'est de « dépasser l'action concrète, de la transporter sur un nouveau plan, celui de la représentation, et d'en multiplier ainsi l'efficacité » (Coville, 1993 : 89). Comme le dit également Delacroix, « le propre de l'intelligence est de déborder le donné par le construit » (1930 : 217). Or, le dispositif primordial de cette transposition est inévitablement le langage, et si la langue n'est assimilée qu'approximativement par un individu, il ne peut en résulter qu'une pensée trop approximative elle-même, et des possibilités limitées d'échange avec autrui.

1.2.1. Un modèle familial différent

« *La vie est relation, la vie est transmission* »¹⁷, la famille ne prend pas, donc, seulement le sens de foyer, mais plutôt un espace de compréhension et d'union entre les générations. Elle est le premier lieu de socialisation, du vivre ensemble, qui fonde une société et ses modes relationnels. C'est pourquoi, la famille est aussi un ensemble de fonctions sociales, quelque fois modifiées, mais indispensables (Attias-Donfut, Segalen, 2007), notamment comme la socialisation, l'apprentissage linguistique, la transmission des normes de comportements et des valeurs, qui continuent à s'octroyer dans le cadre familial, et cela malgré qu'elle a changé vis-à-vis de deux instances de socialisation, depuis un siècle, l'école et plus récemment les moyens techniques modernes.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, on parle de « socialisation inversée » (Attias-Donfut, 1995) au sein du cadre familial, où désormais, ce sont les jeunes qui apprennent aux aînés de nouvelles qualités de faire et/ou d'être, informatique – y compris tous les outils technologiques, mode vestimentaire ou alimentaire, etc.–. D'une manière aussi, à éviter cette opposition et ces conflits intergénérationnels, il s'agit seulement pour ces jeunes, de reconnaître en chacune de ces générations sa qualité de marquage et de passage.

¹⁷ CORDIER, A, FOUQUET, A. 2006. « La Famille, espace de solidarité entre générations, rapport et propositions remis à Philippe Bas, Ministre délégué à la sécurité sociale, aux personnes âgées, aux personnes handicapées et à la famille », In : *La transmission entre les générations, Post propos*, Paris, La Documentation française, pp. 55-56.

1.2.2. Le vivre ensemble

L'échange et le « *vivre ensemble* » des générations, ont pour objectif suprême le partage des espaces publics et des lieux de vie à l'échelle de la famille, d'une ville, d'un équipement social ou culturel, tout en respectant également l'importance d'un changement de comportement au quotidien des individus. En effet, on assiste ces dernières années à un passage par une certaine inscription de la mixité des générations dans la vie quotidienne, grâce à l'introduction de nouveaux services techniques dédiés à de nouveaux publics. D'ailleurs, les décideurs institutionnels et sociolinguistes, (Attias-Donfut, 1995 ; Arrondel, Masson, 1999 ; et autres), perçoivent positivement l'impact de ces actions sur le développement social par, la mobilisation des ressources langagières, des domaines d'action et une montée en compétences de la qualité des réalisations langagières, artistiques, culturelles, etc.

Cependant, le phénomène de la rébellion générationnelle reste encore mal reconnu en raison des cloisonnements, langagiers, institutionnels et culturels. Les actions sont le plus souvent locales, sans visée d'effets structurants et méconnues au-delà de leurs territoires. Les prédécesseurs de la génération d'hier mettent souvent en avant le « charme de la rencontre des âges » sans identification précise de leurs objectifs, critères de choix et types d'interactivité recherchée entre les générations. Dès lors, l'enjeu est de renforcer et de structurer ces initiatives, de passer de l'action isolée, que chaque génération se croit la meilleure que l'autre, à une stratégie globale en tant que choix de société, et de créer une synergie entre les décideurs et les acteurs de ces deux générations.

1.2.3. Vivre au présent et s'ouvrir sur le monde

En partant du constat que, dans chaque société, les pratiques langagières et les représentations sociales fonctionnent comme des repères d'identité dans un espace d'échange liés tant à l'individu qu'au collectif. Cette identité se rapporte à la transmission des pratiques sociales et sociolangagières. Dubar (2000) rappelle à ce sujet que l'articulation entre « relation » et « histoire » menant à l'identité de l'individu, qu'il définit comme un « *espace-temps générationnel* » dans le sens où :

[...] L'identité sociale n'est pas transmise par une génération à la suivante, elle est construite par chaque génération sur la base des catégories et des positions héritées de la génération précédente, mais aussi à travers des stratégies identitaires déployées dans les institutions que traversent les individus et qu'ils contribuent à changer réellement.

(Dubar, 2000 : 122)

De ce fait, s'il est impossible de prédire les pratiques langagières futures, on peut néanmoins projeter les tendances langagières et numériques actuelles des jeunes pour pouvoir imaginer les paysages culturels et linguistiques de demain (Bajoit, 2000). Certes, cette évolution modifiera la forme des relations entre les générations, mais par là aussi, leurs principes et fondements.

2. Les mouvements intergénérationnels

En rappelant l'ensemble des hypothèses proposées par Chomsky et Miller sur le fait que, « *chaque nouvelle génération élabore une grammaire légèrement différente de celle de la précédente [...] Il va de soi que la langue, et à travers elle sa grammaire, change d'une génération à l'autre* » (1963 : 269-270), soit, là où des dissimilitudes linguistiques majeures entre générations apparaissent, selon Chomsky et Miller. D'autres courants linguistiques s'accordent aussi à souligner, que les procédés de transmission de la grammaire d'une génération à une autre obéissent à des règles spécifiques, puisqu'on sait que toutes les langues à la fois se ressemblent et diffèrent irréductiblement. Somme toute, pour les linguistiques générativistes, cela se situe dans la suite de la théorie chomskyenne de la « *pauvreté du stimulus* », « *comment se fait-il que les enfants puissent apprendre une langue aussi rapidement et aussi bien, alors que le stimulus apporté par les parents est en définitive assez pauvre ?* » (Chomsky, 1980 : 23). Pour répondre à cette question, Desagulier (2005 : 119) suggère de passer d'abord par la Grammaire Universelle (GU), et à en croire ce que dit Chomsky à ce propos¹⁸,

¹⁸ « *La faculté du langage a un état initial, génétiquement déterminé; dans le cours normal du développement, il passe par une série d'états à l'enfance, atteignant un état relativement stable qui subit peu de changements ultérieurs, en dehors du lexique. Pour une bonne première approximation, l'état initial semble être uniforme pour les individus. Adaptation des termes traditionnels à un usage particulier, nous appelons la théorie de l'état qui atteint sa grammaire et la théorie de l'état initial Grammaire universelle* » (Trad. Personnelle).

The faculty of language has an initial, genetically determined state; in the normal course of development, it passes through a series of states in childhood, reaching a relatively stable state that undergoes few subsequent changes, outside the lexicon. For a good first approximation, the initial state seems to be uniform for individuals. Adapting traditional terms to a particular use, we call the theory of the state reaching its grammar and the theory of the initial state *Universal Grammar*

(Chomsky, 1995 :14)

Autrement dit, l'enfant vient au monde sans avoir des connaissances sur l'histoire de sa langue, mais il les acquiert quand-même, au fur et à mesure, grâce à ce principe de la GU exprimé par « *l'expérience* ». Ainsi, la GU contient l'information essentielle permettant à tout individu de constituer sa grammaire et par là, la création d'une langue interne propre à chaque génération.

Cependant, cette dichotomie entre « changement dans la grammaire » et « changement dans la langue », nous fait rappeler d'une autre manière, celle de Chomsky « compétence » et « performance ». Lightfoot propose l'hypothèse que les changements se produisent lorsque l'on passe d'une génération à une autre, selon lui : « [...] *any diachronician must examine in detail the processes of acquisition, because it is there that the essential of the linguistic change is played out* »¹⁹ (2006 : 202). Dans le même sens, Lightfoot dissocie l'ensemble des changements simulant la grammaire « *dignes d'intérêt* » et ceux dans l'usage au cours d'une vie « *moins intéressants car sans grande répercussion sur la GU* » (Ibid. : 207). D'un certain point de vue, comprendre aussitôt que la divergence des langues peut présenter une valeur pour d'autres que les linguistes et nous conduire, comme chercheurs, à accorder une certaine attention aux mécanismes du changement linguistique plus qu'aux exigences, restreintes, proposées par la Grammaire Universelle.

2.1. Enfance et pratiques sociolangagières

Dès sa naissance, l'enfant fait face à plusieurs variétés d'une même langue qu'il devra acquérir, au fur et à mesure, ainsi que leurs modes d'emploi. À partir de ses premiers mots, il commence à produire différentes formes lexicales, renvoyant à « *l'acquisition du vernaculaire* », concept emprunté à Chambers, pour qui « *l'enfance est l'époque de l'acquisition du vernaculaire. C'est la phase durant laquelle la maîtrise de la phonologie et de la syntaxe se développe en*

¹⁹ « [...] *tout diachronicien doit examiner en détail les processus d'acquisition, car c'est là que se joue l'essentiel du changement linguistique* » (Lightfoot, 2006: 202).

intégrant les caractéristiques régionales et les marqueurs de classe sociale» (Chambers, 1995 : 158). Ceci dit, cette diversité, affectée par des facteurs linguistiques et sociaux, reste une propriété fondamentale de tous les systèmes linguistiques et que son étude passe à travers le concept de variation.

C'est pourquoi, non seulement « *les enfants adaptent leurs interactions non verbales avant même d'apprendre à parler* » mais qu'en outre « *entre 2 et 4 ans, les enfants maîtrisent déjà les différentes formes de la demande et choisissent celle qui est la plus adaptée à la situation d'interaction dans laquelle ils se trouvent* » (Bernicot, 1992 : 154). Alors, au-delà de cette sensibilité aux différents facteurs, sociaux et situationnels, qui facilitent l'apprentissage des langues à l'enfant, à ce stade on fera appel à une sociolinguistique développementale, qui d'ailleurs n'existe pas encore en tant que champ constitué, pour l'étude d'acquisition des variétés d'une même langue dans les contextes sociaux où elles sont employées.

À cet égard, on considère communément la sociolinguistique comme un domaine qui étudie les façons de parler de certains groupes sociaux, et qui repose sur des modèles d'analyse assez différents de ceux qu'utilisent les linguistes. Or, les deux domaines sont issus d'une même tradition intellectuelle, une importante affirmation pour ceux qui étudient l'interaction humaine. Cependant, même s'ils rejettent les principes d'analyse de leurs prédécesseurs, les linguistes en grammaire générative ont confirmé, au niveau syntaxique et sémantique, la démonstration de Sapir (1949) selon laquelle les structures sous-jacentes ont un effet sur la perception des sons. En effet, selon Chomsky et Miller, « [...] *la construction théorique doit précéder la recherche empirique, que les règles grammaticales rendent compte des pratiques de locuteurs idéaux vivant au sein de communautés idéalement homogènes* » (Ibid. : 272). Grâce à Labov (1976) et son analyse structurale et sociologique contemporaine du langage parlé, qu'apparurent de véritables méthodes permettant de connaître l'apport de la diffusion linguistique et de montrer les rapports entre « *variables linguistiques spécifiques* » et « *variables sociales mesurables* » (Labov, Ibid. : 333).

Un nouveau paradigme de recherche en sociolinguistique s'est ainsi développé, contestant d'une part, les hypothèses de Saussure et de Chomsky sur l'uniformité des systèmes grammaticaux, et distinguant d'autre part, les variations individuelles et la variabilité sociale. Dans la mesure où la variabilité est socialement déterminée, d'où l'affirmation selon laquelle « *c'est la communauté linguistique qui doit constituer le point de départ de l'analyse et non les locuteurs d'une langue ou leur compétence linguistique* » (Labov, Ibid. : 336). Bien plus, ces

locuteurs adultes/jeunes des deux générations se discriminent, d'ailleurs de manière typique, en fonction de leur adhésion à certaines idées et à certains comportements. Une telle variation, apparemment irrégulière lorsqu'on l'observe au niveau individuel, fait apparaître en fait une régularité systématique lorsqu'on considère statistiquement les faits sociaux donnés.

2.2. Des jeunes, des identités, mais un langage

Un phénomène de société tend à donner plus d'importance à la communication. On dit aux parents d'expliquer à leurs enfants, aux enseignants à leurs apprenants, tout en respectant cette « communication interne », et malgré la nécessité de l'échange dans tous ses états, les jeunes d'aujourd'hui font l'objet de statistiques pessimistes, nous laissant entendre de ce phénomène de la rébellion générationnelle et de ce nouveau français codifié. Certes, se construire exige un réel effort de ces jeunes, mais quitter le monde de l'enfance ne se résume pas simplement à s'extirper de son cocon familial (Coville, 1993), cela implique, au final, d'aménager sa propre structure, « *bien que l'adolescence soit l'âge dit-on de la beauté, de la force et de la vigueur, elle est cependant une période difficile, caractérisée par un certain mal de vivre [...]* » (Coville, Ibid. : 24).

Dans cette optique, nous prendrons alors autant les phénomènes internes liés aux changements linguistiques et ceux de l'adolescence, que les phénomènes de société qui ont entraîné une évolution concernant les moyens dont disposent actuellement les jeunes pour communiquer. Cette réalité nous a amené à réfléchir sur les particularités du langage des jeunes afin de mieux comprendre comment ils expriment, par leur langage argotique ou du verlan, une véritable « *crise du langage* » comme l'ont dit certains de nos enseignants interviewés.

La réalité des jeunes d'aujourd'hui est donc tout autre, ils ont leur propre vocabulaire, ainsi que ce désir de se démarquer des adultes en parlant « façon ado » : « *euh [...] bien qu'incompréhensible pour les adultes [...] mais notre langage est très expressif pour nous en fait [...] ben [...] un jeune comprend un autre jeune qui parle euh [...] pareil quoi [...] />>*²⁰. En effet, le jeune dans son rapport à son usage du langage, nous offre le défi d'un paradoxe dans sa relation à l'adulte et il apparaît souvent comme un « *handicapé verbal transitoire* », selon Billiez (1992 : 120), d'où en résulte le problème de communication.

²⁰ Une réponse enregistrée à la Q6 d'une jeune étudiante de l'université de Lorraine –Département des Sciences du Langage–, 26/04/2017.

Alors qu'au sein du groupe des pairs, on constate une innovation langagière plutôt remarquable, comme l'atteste, par exemple, le FCC (Français Contemporain des Cités) (Goudaillier, 2002)²¹.

De plus, le jeune s'est en quelque sorte adapté avec les nouvelles technologies, téléphone (les SMS ou textos), création de profils d'échanges sur les réseaux sociaux, etc. Mais la question qui se pose, pour quelle expérience langagière ? Par le biais de son langage « argotique », le jeune prend sa distance avec l'adulte, en ne partageant que peu de renseignements sur ses activités. Comme par exemple, en annonçant à ses parents qu'il a fait « *un truc de ouf avec ses vieux potes cools* », il a à la fois tout et rien dit ! Cette crise du langage se traduit également par un « *enchantement* », terme emprunté à Billiez (1992), pour certains mots qui reviendront de façon excessive dans le discours, comme « génial » ; « tu délirés » ; « super » ; « du coup » ; « c'est débile » ; « tu abuses » ; « c'est trop », correspondent à un phénomène de mode. Du coup, le jeune découvre, sous un certain angle, d'autres aspects du langage et éprouve un attrait nouveau pour les mots (Coville, 1993). Cela le poussant parfois à employer de nouveaux mots, parfois en d'autres langues (arabe, anglais, italien, etc.), même s'il n'en connaît pas le sens exact. Par ailleurs, ce langage peut difficilement correspondre à la traduction juste de ce qu'il ressent. Or, la grande transformation du langage au cours de l'adolescence apparaît dans le désintérêt pour la description et les rapports aux choses, alors que se manifeste une tendance prononcée à « démontrer » en s'appuyant sur une rigueur logique purement abstraite. De la sorte, le jeune montre un goût pour la dialectique et le discours.

C'est pourquoi, « *la tendance des jeunes à employer moins de variantes standards que leur aînés, même dans les styles formels, contribue à créer l'impression chez ces derniers que le parler de ces jeunes marque une rupture importante avec le leur* » (Auger, 1997 : 17), ainsi, maintes études de psychologie sociale ont montré que « *les biais dans les attributions intergroupes varient selon la nature de la relation entre les groupes sociaux et en fonction du milieu culturel* » (Coville, 1993 : 26).

²¹Participation au Colloque international « *LANGUE(S) ET LITTÉRATURES DES CITÉS* » organisé au Centre Interuniversitaire d'Études Françaises de l'Université Eötvös Loránd à Budapest, les 20-21 novembre 2017, dont les innovations surprenantes font l'objet de nombreux programmes de recherche et conquièrent aujourd'hui de manière significative le noyau central du français standard.

2.3. Description de l'état de la structure intentionnelle des interactions langagières entre les générations

On sait maintenant qu'un enfant, par le simple biais du dialogue, fait évoluer son langage. Par souci d'imitation, il utilisera petit à petit le langage de l'adulte avec lequel il parle. Tandis qu'avec un jeune, même si le processus est un peu différent, on constate que le simple fait pour lui de discuter avec quelqu'un, qui respecte ses opinions, va lui permettre de les exprimer avec plus d'aisance aux autres, selon Piaget, « *on peut concevoir que la pratique du langage soit favorable au développement d'une attitude du type abstrait. Le langage est nécessaire à la pensée, et lorsque les « signes » manquent, la pensée reste trouble* » (1963 : 7). En effet, par cette intervention, nous avons essayé de faire coïncider l'élargissement du vocabulaire avec les expériences vécues. Le langage ainsi fondé ne risque plus de n'être qu'un jargon, et c'est essentiellement pour le jeune une épreuve de se démarquer.

À ce niveau, peu importe pour lui le sens de ce qui est dit et cru par l'adulte de la génération d'hier, l'essentiel c'est d'exister. C'est pourquoi, il provoque par son vocabulaire avec un usage « défensif » qu'il fait de l'humour, « *souvent, ceux-ci se disent peu armés sur le plan culturel ou intellectuel pour porter des jugements théoriques sur les grands problèmes, alors ils s'en sortent par l'humour* » (Coville, 1993 : 30). Lorsque le jeune ne se sent pas libre dans ses ambitions, le langage peut servir, entre autres et dans un premier temps, de mise à distance et parfois nommé « *esprit de contradiction* » (Coville, Idem.), et cette façon de se comporter des jeunes est difficilement supportable pour les adultes : « *quoi que je dise il n'est jamais d'accord* » disent la majorité des enseignants-adultes interviewés ; « *je ne sais plus quelle attitude adopter* » avouent d'autres²². On rencontre ces situations plus particulièrement au sein des familles où la communication fonctionne difficilement depuis longtemps, comme on peut trouver d'autres cas inverses où le dialogue existait avant cette crise qu'est la rébellion, et les parents respectent ce changement. Mais tous les parents ne sont pas à même de pouvoir penser cela, et d'autres, s'ils le pensent, auront des difficultés à le formuler. C'est précisément ici, comme nous le verrons par la suite, que peut se situer notre intervention, dans la régulation des conflits intergénérationnels entre le jeune et ses parents.

De plus, avec l'apparition de la « pensée formelle », les progrès du langage représentatif se manifestent, selon Coville « *on ne peut séparer progrès linguistique et évolution de la pensée, comme si la parole rendait possible ce que la pensée ne pouvait qu'imaginer* » (1993 : 31).

²² Réponses des enseignants-adultes sur la Q7 de l'université de Batna 2 –département de français – (13/03/2017) et de l'université de Lorraine –département des Sciences du Langage – (16/05/2017).

Mais, étant donné les conditions de communication de la vie urbaine contemporaine et la nécessité d'avoir recours à des typifications, ne serait-ce que pour gagner du temps et mener à bien ses activités, nous pouvons constater que ce type de démarche dialogico-formelle permet d'établir un ensemble d'hypothèses de significations, dans la démonstration au moyen du contexte correspondant aux actes de langage accomplis par les interlocuteurs. En d'autres termes, en tenant compte du déroulement de la transaction entre l'adulte et le jeune, les éléments manifestes du contexte dialogique doivent correspondre aux propositions contextuelles et aux propositions qui leur sont éventuellement associées dans leur système de représentations partagées.

2.4. Des nouvelles perspectives chez les jeunes

On entend dire autour de soi, et d'après la majorité des réponses obtenues à nos questions (**Q6** et **Q7**)²³ lors des entretiens avec des enseignants-adultes (–département de français– Université de Batna 2 et – département des sciences du langage –Université de Lorraine-Metz –) que, « *les jeunes aujourd'hui sont plus individualistes et n'ont pas à faire autant d'efforts* »²⁴. Ensuite, lorsqu'on creuse cette relation entre les adultes et les jeunes, on s'aperçoit que l'adulte lui-même estime ne plus pouvoir proposer quoi que ce soit à la jeunesse, étant donné que lui également n'arrive pas à se placer au milieu de ces changements, ni encore moins s'adapter à ces mutations sociales ; linguistiques ; culturelles ; technologiques ; etc. Par conséquent, il en résulte ce qui est reconnu par la société actuelle, d'un côté, une tension entre un appel à un rapport réflexif à la norme et à l'autorité et, de l'autre côté, une incapacité de la génération précédente à socialiser la génération d'aujourd'hui (Galland, 2002).

En revanche, les jeunes perçoivent la société comme un ennemi à vaincre, où ce n'est plus facile de s'intégrer, bien que l'unité de leur génération leur semble toute relative (Attias-Donfut, Segalen, 2007), « *pour eux, une valeur, c'est tout d'abord, une façon de penser et une base qui leur permet d'agir* », (Attias-Donfut, Segalen, 1995 : 313). Car, en groupe ou individuellement,

²³ En réponse à la **Q7**

- **Enst.ALG (Pr)** : « /quand bien même [...] tendanciellement [...] la lecture quotidienne des journaux et des livres à baisser [...] depuis l'arrivée d'internet et la lecture se déporte sur ces dispositifs numériques [...] comme la presse en ligne (: les actualités sur des applications qui leurs sont propres (: et toutes sortes de documents qui sont numérisés/ »
- **Enst.FR (Pr)** : « /les jeunes aujourd'hui ne prennent presque rien au sérieux [...] ils apprennent à être autonomes dans leurs choix de vie [...] quoiqu'être jeune aujourd'hui est une période réclamée pour vivre des expériences dans un climat si on peut dire un peu plus -festif- [...] ils ont du mal à s'entendre avec leurs aînés alors qu'ils ont intérêt de faire une certaine séparation entre leurs façons de vivre avec leur parents et avec leurs groupes de pairs/ »

²⁴ En réponse à la **Q6**.

ils ont pu exprimer les valeurs fondamentales qui leurs sont prioritaires, comme par exemple, le respect d'autrui et accepter l'avis différent d'une personne qui, souvent, les contredit.

C'est pourquoi, les actions de cette rébellion générationnelle se déclinent dans des espaces très variés, comme ce nouveau parler, la culture, la sociabilité, les TIC, et chacun d'eux pose ses propres exigences en termes d'activités. Ainsi, grâce au jeu des interactions que l'action langagière et culturelle est stimulante. Ceci structure parfaitement les rencontres et les échanges entre générations en ayant une fonction de médiation sociale, culturelle et linguistique.

3. La génération des TIC

Toute génération est considérée comme le reflet de son époque. Les inventions, les nouvelles technologies, les crises langagières, politiques et économiques, ne sont que quelques uns des phénomènes qui marquent les caractéristiques et les valeurs qui seront transmises par elle. Quoique, cette génération des TIC, par ses compétences linguistiques, communicatives, interculturelles et ses comportements sociaux, se particularise de l'ancienne, mais selon Serres « *c'est des personnes qui n'ont pas été exposées à une utilisation de la technologie dès leur naissance, mais qui l'ont adoptée peu à peu, par la force des choses* » (2011, 03/09/2011 : Libération). Cette génération notamment, ou bien « *Les Digital Natives* », terme emprunté à Prensky (2007), se démarque par ses capacités cognitives différentes de celles de ses prédécesseurs.

D'après la majorité des réponses obtenues de nos enseignants interviewés²⁵, les jeunes aiment travailler en équipe, tout en gardant ce besoin d'indépendance, ils sont « multitâches », toujours à la recherche de nouvelles cultures et par là, la création de nouveaux contenus. Ils rejettent l'autorité, mais ils acceptent la concurrence et l'opposition en développant de nouvelles capacités pour être plus interactifs. Selon Octobre, « *le téléphone portable est le premier terminal culturel des jeunes de cette nouvelle génération* » (2014a : 64), c'est-à-dire, ils ont une conception visuelle et non-linéaire, comme par exemple, pour eux, travailler sur un projet d'étude comporte instinctivement une tâche audiovisuelle et de multimédias, avec des graphiques et des sons, le tout récolté en peu de temps sur Internet. De même, leurs styles d'apprentissage sont basés sur l'expérimentation du jour en jour dans les univers virtuels, qui

²⁵ Réponses des enseignants-adultes à la **Q6** de l'université de Lorraine –Département des Sciences du Langage– (16/05/2017), et de l'université de Batna 2 –département de français – (13/03/2017).

font désormais partie intégrale de leurs quotidiens, que ce soit à travers les réseaux sociaux (Facebook ; Twitter ; Youtube ; Instagram ; et autres), avec de multiples identités numériques, ou par le biais des forums, des blogs...

3.1. Les nouvelles formes de liberté chez les jeunes

« *Même si on refuse de l'admettre, entre les jeunes d'aujourd'hui et les générations précédentes, il y a relativement peu de désaccords et les valeurs sont très proches* » (Bajoit, 2000 : 312). Ceci dit, et en dehors des conflits, les jeunes entre pairs ou avec les adultes, peuvent, des fois, avoir les mêmes représentations et choix de vivre. Même si, sont ceux également qui demandent le plus à la société de prendre en compte la diversité des choix individuels à travers les multiples formes de liberté existant²⁶,

- *Liberté naturelle*, en vertu du droit naturel que possède chaque individu du fait de son appartenance à l'humanité ;
- *Liberté civile*, en respectant les lois ;
- *Liberté politique*, pouvoir exercer une activité politique,... ;
- *Liberté individuelle*, droit de chacun d'agir librement sans encourir de mesures arbitraires, étant tout individu libre de ses actes, de ses voyages, de son culte ou bien sa conscience (la religion).

À cet égard, la liberté envers les choix individuels et la demande d'une reconnaissance d'ordre social est un droit demandé par la génération d'aujourd'hui. Autrement dit, les jeunes souhaitent jouir des libertés individuelles et de leurs bienfaits, entre autres, les moyens techniques modernes vis-à-vis des nouvelles formes de communication et d'interaction avec autrui. Ils sont plutôt vers la valorisation de l'individu plus que le collectif, qu'il soit incarné par la famille ou les institutions traditionnelles, avec le sens de la responsabilité que cela implique.

3.2. Pour un développement de la culture du moindre effort

Nous vivons une époque de l'impatience, de l'instantanéité et sans trop d'efforts, dans une société où la critique se trouve confrontée à un stock d'informations surpassant toute capacité humaine. Certes, l'évolution rapide des nouvelles technologies et des médias a intensifié cette

²⁶<<http://www.toupie.org/Dictionnaire/Liberte.htm>> [consulté le 01 décembre 2015].

culture juvénile, et même généré de nouvelles pratiques culturelles chez ces jeunes (l'Internet, les Smartphones, l'informatique, la mode, etc.), mais elle a exclu la transmission traditionnelle, par le biais de la famille, ainsi que les pratiques classiques (musique classique, théâtre, littérature classique, etc.), selon Octobre « [...] nous sommes face à une nouvelle génération homogénéisée sur le plan culturel » (2014b : 75). C'est en effet, l'objectif de cette nouvelle culture qui est celui de se distinguer des autres générations.

Par surcroît, pour les jeunes, le développement des différences linguistiques, entre ces deux générations, « a bien une valeur positive pour l'évolution culturelle des hommes et que, bien plus, la pluralité des cultures constituent un élément nécessaire de la partie spécifiquement humaine » telle que le perçoit (Taleb-Ibrahimi, 2004 : 209). En rappelant ce que Bulot et Blanchet ont dit à ce propos, on peut aussi admettre que les « parlars jeunes », pour leurs locuteurs attestés (les jeunes) que pour leurs interlocuteurs prévus (les adultes),

[...] sont et laissent des traces quasi « mémorielles » inscrites dans l'espace citadin à comprendre alors comme un espace de reconnaissance identitaire hérité, et contraignent par là aussi l'espace urbain à décrire comme un espace de légitimation, des pratiques linguistiques et des compétences langagières, produit de stratégies identitaires spécifiques.

(2013 : 144)

Les études sur les changements linguistiques, à l'exemple de celles de Labov (1976) ont en effet montré que, la différenciation dialectale continuera toujours, et ce malgré, la diversité des moyens de transmission entre les groupes sociaux. Cependant, l'évolution des langages implique-t-elle un progrès quelconque ? Par de telles évolutions donnant l'impression qu'avec le changement linguistique, il y a aussi un changement phonétique qui l'accompagne et derrière lui, une résistance opposée au principe du moindre effort, comme par exemple, allonger les voyelles, fusionner les classes de mots, supprimer les distinctions, etc.

Sur cette question se manifestent deux différents constats, celui de Greenberg (1969) et de Hymes (1984). La position de Greenberg est « qu'il n'y a évolution qu'au sens d'une diversification, mais aucun progrès, si l'on entend par là un accroissement de la complexité ou un rayonnement qui entraînerait une meilleure adaptation »²⁷ (1969 : 150). Hymes, quant à lui, souligne l'extension de certaines couches complexes du lexique, des métalangues et d'autres attributs des langues mondialement parlées, extension qui, dit-il, « plaide en faveur d'un développement continu » (1984 : 36).

²⁷ « there is only an evolution in the sense of diversification, but no progress, if by this we mean an increase in complexity or radiation that would lead to better adaptation » (Greenberg, 1969: 150).

La loi du moindre effort est selon toute apparence, l'un des principes directeurs de l'évolution des langues en général et des modifications du lexique en particulier²⁸. Elle se manifeste par ce qu'on appelle la « troncation », c'est-à-dire la suppression d'une ou plusieurs syllabes à la finale ou à l'initiale des mots (Calvet, 2003 : 8-11) ;

- Ainsi la langue commune a-t-elle « prof » pour « professeur », « ciné » pour « cinéma » et qui lui-même issu de « cinématographie », etc. Cette pratique alimente régulièrement le langage des jeunes d'aujourd'hui, des « impec » (impeccable); « sympa » (sympathique), « mongo » (mongolien/idiot), elle se manifeste dans les différents jargons des jeunes, notre cas des étudiants, et dans la formation des mots argotiques ;
- Citons, pour la troncation des finales « une occase » (occasion) ; la troncation de l'initiale est, pour sa part, à l'origine de formes comme « ricain » (américain) ; et de dérivations plus complexe comme celle qui part du mot arabe « arbi » (arabe).

Cela dit, il faut distinguer dans ce cas entre deux procédés (Calvet, Idem.),

- L'« *apocope* » d'une part, c'est-à-dire la chute d'un phonème ou d'une syllabe situés à la fin d'un mot (comme dans « prof » pour « professeur»);
- L'« *aphérèse* », c'est-à-dire la chute d'un phonème ou d'une syllabe situés au début du mot (comme dans « bicot » pour « abricot »).

Selon Calvet, « *la langue populaire utilise le plus souvent l'« apocope » parce qu'elle répond à la tendance du moindre effort tout en conservant les premières syllabes des mots, celles qui apportent le plus d'informations et conservent donc le maximum de sens* » (Ibid. : 12).

Quant à la suffixation, elle intervient généralement après une « *apocope* », comme dans les exemples, (« cinéma » donne « cinoche » ; « fast » donne « fastoche » ; « rapide » donne « rapidos » ; etc.). Les suffixes utilisés (-oche ; -os ; etc.) sont des suffixes propres à l'argot, n'existent pas dans la langue commune, mais lui attribuant une autre touche lexicale. C'est-à-dire que « *la fonction cryptique* », expression empruntée à Calvet (Idem.), est secondaire, le suffixe venant après « *apocope* » ne masque en rien le sens, il donne simplement aux mots comme une marque de fabrique. L'« *aphérèse* », par contre, fait disparaître la syllabe initiale qui fournit le plus d'informations.

²⁸D'après Calvet (Idem.), l'argot utilise, à cette fin, deux grands procédés : le retrait d'une partie du mot (troncation) ou l'ajout de quelque chose à ce mot (suffixation). D'une part, la transformation du mot selon des règles fixes, et d'autre part, les argots à clé.

Le verlan, jadis étudié par des sociologues de l'école de Chicago, est quant à lui, « [...] *cette forme linguistique qui est essentiellement aujourd'hui un marqueur d'identité des bandes de jeunes de banlieues* » (Calvet, 1991 : 17). Ces jeunes correspondent aux gangs, des jeunes rejetés par la société et qui veulent marquer une différence, en se personnalisant une culture, à partir du rap ; des tags ; d'un mode vestimentaire et d'une forme linguistique en l'occurrence (le verlan). Ces descriptions peuvent changer, avec plus ou moins d'autres, mais vues d'un rapport à la société, elles resteront les mêmes, « *une microsociété, sa culture et sa langue* » (Calvet, Ibid. : 19).

Toutefois, même les jeunes des quartiers huppés utilisent le verlan, mais avec une fonction différente, comme par exemple se démarquer de leurs parents et prétendre les durs. Quoiqu'un spécialiste pourra reconnaître l'origine sociale d'un locuteur à partir de sa façon d'utiliser ce code. Par conséquent, du vocabulaire verlanisé passe dans le lexique commun et devient lexicalisé, le monde aujourd'hui à titre d'exemple, connaît et utilise, pour effet de style²⁹, parfois des termes comme meuf (femme), flics (police), bouffer (manger), pour ne citer que quelques uns parmi tant d'autres.

3.3. Une jeunesse à la recherche d'une identification

Parait-il excessif de déclarer que, nous vivons dans un monde instable et révolutionnaire ? Mais, on peut confirmer quand même, que des changements sociaux et même linguistiques profonds s'opèrent progressivement dans nos sociétés, en touchant presque tous les domaines de la vie. Nous transitons en effet, d'une société qui a été imprégnée par le *devoir*, à une autre marquée par le *droit* des jeunes à l'autoréalisation individuelle (Bajoit, 2005). Comme l'affirme aussi Dubet,

Contrairement à un cliché trop répandu, les sociétés n'ont pas attendu les temps modernes pour inventer la jeunesse [...] dans les sociétés traditionnelles, la jeunesse apparaît comme un âge de la vie encadré, borné par des rites, des droits et des interdits qui en font un moment du cycle de la vie [...].

(1996 : 27)

Cette génération est celle de la nouvelle technologie et d'un grand défoulement, c'est cette jeunesse difficile à cerner, souvent en désaccord avec l'éducation parentale. Elle est surtout une

²⁹ Selon Auger « *le premier n'est pas défini en termes de formalité, mais plutôt en fonction d'une situation spécifique et de l'emploi qu'on y fait d'un lexique spécialisé et d'un ensemble précis de constructions grammaticales* » (1997 : 238).

jeunesse à la recherche d'une identification, comme acte d'appréciation et comme acte d'intégration, fondée sur la confiance dans ses capacités et ses qualités, selon Bulot et Blanchet « *la production des normes relatives aux parlers jeunes relèverait [...], d'une sorte de génie linguistique propre à un âge de la vie et dynamisant peu ou prou les pratiques linguistiques de tout ordre et dans tous les groupes sociaux* » (2013 : 139). De même, c'est en partie ce qu'affirme Boumans, quand il définit les parlers jeunes comme,

Des variétés d'une langue dominante posée comme celle des adultes et en partie renouvelée par les apports de langues dominées dites « ethniques » ou « communautaires » pour la situation française, élicitées comme étant celles de locuteurs dits (tant par eux mêmes que par d'autres) jeunes ou pour le moins subissant la minoration sociale.

(2004 : 50)

Une telle définition engage d'une manière ou d'une autre, une certaine théorisation du concept de « marquage », d'après Bulot et Blanchet « *la forme de la matérialisation de l'identité, à la fois individuelle et collective* » (Idem.). Il paraît aussi nécessaire d'interroger, toujours selon Bulot et Blanchet, les « parlers jeunes » non pas comme « *formes linguistiques [...], des structures socio-spatiales vécues et perçues, mais [...] comme le marquage en langue et en discours des lieux et des formes de spatialité* » (Idem.).

On peut considérer par ailleurs que, les parlers jeunes sont une marque sociale, recouvrant des réalités étudiées par la sociolinguistique, mais parce que même dans le champ disciplinaire (Laks, 1983) et (Walter, 1984), son introduction paraît complémentaire avec un changement des modes de vie, partant du langagier vers le linguistique. Il est à cet égard, vraiment simpliste de penser que les « parlers jeunes » ne sont qu'un phénomène générationnel³⁰ et qu'un probable conflit entre les anciens et les nouveaux, dans la mesure qu'ils ne relèvent que d'une négligence communautaire (Bulot, Feussi, 2012).

4. Des âges, des parlers et des variations

Si on peut considérer que l'existence du « parler jeune », comme une langue et une variété à part entière, est quasiment irréaliste, il est alors un discours étant donné que sa valeur sociale et spatiale est celle d'une langue. De même, les jeunes sont conscients de son caractère identitaire, ainsi que ses spécificités linguistiques et langagières, comme l'affirme Melliani « *c'est la concentration géographique de l'exclusion sociale qui favorise un processus d'individuation*

³⁰Pour (Boyer, 1994 : 88), les rapports étroits entre l'usage des formes linguistiques ou des rituels interactionnels dits jeunes dans la publicité (française, pour le cas, il faudrait comparer avec d'autres situations) : « *usage qui est une forme évidente de médiatisation* ».

sociolinguistique, et non pas les différences langagières qui maintiennent ces jeunes dans une exclusion sociale » (2001 : 72), et le rejoint Ledegen :

Ces pratiques linguistiques nouvelles attestent du dépassement d'un clivage linguistique : en effet, le français familier, absent du paysage sociolinguistique des générations précédentes, commence à être approprié par les jeunes et employé par eux dans les situations de communication identitaires, familiales et ludiques.

(2004 : 10)

Le terme « langue » se définit selon Blanchet, du point de vue linguistique, « *comme un réseau minimal de variétés, en quelque sorte un système de systèmes, identifié par un même terme et une conscience linguistique spécifique* » (1999 : 50). Selon une dynamique sociale homogène et/ou hétérogène, le groupe social décidant par exemple, de créer une langue, doit respecter les degrés de passage d'une variété à une autre, et proposer ainsi de dénommer ce processus implicite, pour le distinguer des autres processus d'identification, selon Bulot « *une langue est ainsi non seulement une pratique discursive (une pratique du discours) mais encore des pratiques discursives sur ce discours (un discours sur la pratique)* » (2004a : 117). Cela implique d'avoir certains critères de description et d'interprétation qui appartiennent à ces deux pratiques, dont l'une procède de l'autre.

Néanmoins, le concept de « langue » renvoie à une production (Bulot, Blanchet, 2013 : 7-8),

1. « **Sociale** », une langue n'existe que parce que les locuteurs intériorisent son existence via des/leurs pratiques linguistiques tant représentées qu'effectives. Le concept même de « *frontière linguistique* », employé par (Bavoux, 2003), n'échappe pas à cette détermination, « *les langues sont construites distinctes pour assurer, en toute hétéronomie, la part identitaire de chaque communauté sociale qui à la fois se l'approprie et la produit* » (Bulot, 2004b :133) ;
2. « **Diverse** » et « **hétérogène** », son usage varie localement, socialement, selon les types d'interaction, etc. ;
3. « **Constituée** » par/pour un système d'interactions entre des locuteurs sur une aire territorialisée.

La variation semble être entièrement le marqueur spécifique des langues historiques, de telle manière que les variations linguistiques existent au sein d'une même communauté, et sont d'origine géographique (variation lexicale, variation morphosyntaxique et variation phonologique), d'origine socioculturel (français populaire, français normé), l'âge (adulte,

jeune), le sexe (homme, femme), et autres, selon Labov « [...] même si l'on savait déjà que les pratiques linguistiques n'étaient pas unanimement partagées, il y avait – et il y a toujours – des corrélations entre le changement linguistique et l'appartenance des locuteurs à tel ou tel groupe social » (1976 : 23). La variation peut être considérée donc comme un fait social complexe et situé, d'après Bulot et Blanchet :

C'est la perception qu'un locuteur a de la distance linguistique séparant deux énoncés qui fonde la variation, celle-ci n'existe donc pas en l'état, mais comme processus [...] de fait, les langues changent dans le cadre de faits qui relèvent de la variation et les identités se maintiennent ou se (re)produisent parce que sont socialement pertinents des faits relevant de la variation.

(2013 : 44)

De quelle manière aussi peut-on concevoir, par exemple, un tel effort valorisé entre une « variété/langue », pour sa capacité à produire du nouveau par les divers emprunts ajoutés par ses locuteurs « non natifs », et une autre « stigmatisante » ?, sans être nécessairement stigmatisée³¹ par ses locuteurs « natifs », sachant que dans tous les cas elle demeure identitaire et catégorisante (Bulot, Blanchet, Ibid. : 141).

4.1. Des argots et des sociolectes

Il est évident de constater que les « parlers jeunes » sont, en tout cas dans leurs « dimensions cryptiques », le résultat de plusieurs variétés langagières, souvent appelées « argot » (Trimaille, 2003). Or, l'argot est défini par certains spécialistes³², comme un registre de langue identifiant un groupe social « un sociolecte », en démontrant leur séparation de la société par un langage différent, qui vise à exclure tout tiers de la communication dans le but de coder le message, afin qu'un non-initié ne le comprenne pas.

À ce propos, Delaplace (2000b) adresse diverses critiques aux premiers travaux portant sur l'argot. D'abord, quelques années plutôt, les « argotographes » ont étudié certaines pratiques langagières non correspondantes à la « langue circulante »³³, en ajustant directement ces usages à l'appartenance à des groupes « marginaux ou délinquants », mais « la reconnaissance de la déviance des expressions qu'ils recensent mêle différents critères dont certains sont assez peu

³¹On fait également référence à « la typologie des stratégies identitaires » proposée par Camilleri (1990) : les analyses des discours de locuteurs « jeunes », la nature même du questionnement social qui suscite ces mêmes discours doivent elles mêmes s'interroger sur l'intelligibilité effective des données recueillies pour répondre aux représentations sociales.

³² Cités par ordre d'apparition, à l'instar de (GUIRAUD, P. 1976) ; (CALVET, J.-L. 1991) ; (DELAPLACE, D. 2000b) ; (GOUDAILLIER, J.-P. 2002) ; (SOURDOT, M. 2002) ; (CALVET, J.-L. 2003) ; (TRIMAILLE, C. 2003) ; et autre.

³³À ce moment, Reichler-Beguëlin (1997), a cité les propos de Meillet au sujet de l'étude de lettres de soldats par Frei (1930).

linguistiques » (Delaplace, 2000b : 9). Bien souvent, cette forme de langue exclut bon nombre de dimensions linguistiques, pour ne s'attacher qu'aux aspects lexicaux, à l'exemple de certains emprunts. Delaplace évoque ensuite cet aspect des recueils, par lequel l'argotographe cherche des variantes expressives qui sont souvent classées comme déviantes et propres à un groupe, bien que leurs procédés de création existent déjà en langue, créées par *troncation* (doc pour document) ou par *réduction d'expression longues* (frites pour pommes de terre).

Cependant, si les sociolinguistes s'accordent sur le terme « parlers » comme une variété de la langue française, l'acceptation de celui « jeunes », est toujours mis en équivalence discursive, selon Bulot (2004b : 134), avec « *banlieue* » – parlers des banlieues –, avec « *cité* » – parlers/français des/de la cité(s) –, avec « *quartier* » – français/parlers des quartiers –, etc. Ainsi, pour revenir aux propos émis par Bourdieu sur les jeunes, « *Or les jeunes, [...], ce sont aussi ceux qui n'ont rien, ce sont les nouveaux entrants, ceux qui arrivent dans le champ sans capital.* » (1987 : 200). Tandis que pour Bulot,

Ils sont à la source du dynamisme et de la créativité de la langue [...] ils n'ont rien mais ce qu'ils ont leur est inaliénable (ils ne parlent pas/plus français mais leur identification au groupe de pairs est exemplaire de sociabilité) [...] (leurs parlers sont d'une richesse et d'une diversité édifiante mais ne se conçoivent pas comme adaptés hors du quartier ou de la cité). Peuvent ils être ceux, qui au-delà des métaphores économiques, ne pourraient avoir comme choix que d'être les victimes d'une fracture « linguistique » et « sociale »³⁴ radicale ou d'être parmi les prescripteurs très actifs mais pourtant éphémères de la langue ?.

(2004b : 134)

Mais, en continuant à donner sens à la richesse de ces parlers jeunes, donc légitimer en quelques sorte que ces jeunes maîtrisent plus cette variété de langue, n'est-ce pas participer, disant inconsciemment, à ces changements linguistiques ?³⁵ Ainsi, répond Walter,

Les locuteurs des cités, banlieues et quartiers d'aujourd'hui ne peuvent trouver refuge linguistique identitaire que dans leur propre production linguistique, coupée de toute référence à la langue française « académique » qui vaudrait pour l'ensemble du territoire, en ne problématisant pas ou peu les tenants et les aboutissants de la communication de masse.

(1988 : 132)

³⁴ (Goudaillier, 2002 : 9).

³⁵ On trouve de tels propos sur le français « branché », dès 1990, avec VERDELHAN (1990 :37- 44).

Goudaillier dit aussi sur le français des cités, « *les éléments linguistiques qui constituent ce type de français, [...], comme un réservoir principal des formes linguistiques du français du XXI^e siècle qui se construit à partir de formes argotiques, identitaires* » (2002 : 23).

Ainsi, tout phénomène a une histoire, et celle de l'« argot » que (Calvet, 2003) désigna au début comme une communauté constituée par les mendiants, appelé ensuite « *Milieu* ». Il a parlé également du « *Royaume d'argot* » pour désigner l'organisation des malfaiteurs, les membres de cette communauté parlaient ce qu'on appela d'abord le « *jargon* », terme que l'on rencontre dès le XIII^e siècle sous les formes « *gargon* » et « *gergon* ». Puis le « *jobelin* », mot qui apparaît au XV^e siècle en particulier chez François Villon, ainsi un ouvrage de 1660 s'intitule « *Le jargon ou langage de l'argot réformé* »³⁶, et ce jargon de l'argot ne va prendre le nom d'argot qu'à la fin du XVII^e siècle, et le mot désigne alors une langue secrète. L'argot devient « *un sociolecte, un registre, qu'il est parfois difficile de distinguer du français populaire et dont la fonction est désormais plus identitaire ou emblématique que cryptique* » (Calvet, Ibid. : 10).

Nous avons donc aujourd'hui deux termes, « jargon » et « argot », qui ont désigné successivement la même chose et qui aujourd'hui se sont spécialisés. L'« argot » est pour le Dictionnaire Le Petit Robert, dans son édition révisée (1990) « *la langue des malfaiteurs, du milieu* », tandis que le « jargon » est soit un « *langage incompréhensible* », soit un « *langage particulier à un groupe et caractérisé par sa complication, l'affectation de certains mots, de certaines tournures* ». On distingue donc, quatre procédés de formations des mots argotiques,

- *La périphrase* (par exemple dire « brillant » pour le « propre/ l'excellent travail ») ;
- *L'emprunt à des langues étrangères*(anglais, arabe, italien, etc.) (dire « bling bling » pour le « chic » ; « hchouma » pour « la honte » ; « bella » pour « belle » ; etc.) ;
- *Les archaïsmes* (« broche à cheveux » pour « barrette » ; « crémone » pour « cache-nez/écharpe » ; etc.) ;
- *Les modifications par métathèse*, (« ciné » pour « cinéma » ; « bicot » pour « abricot » ; etc.).

Dans tous les cas, selon Guiraud,

Si la fonction des mots argotiques est de masquer le sens, de limiter la communication au cercle des initiés, il y a deux façons d'opérer pour parvenir à ce but, masquer la forme par

³⁶ CHEREAU, O. 2018. *Le Jargon ou langage de l'argot réformé, comme il est à présent en usage parmi les bons pauvres : composé par un pillier de boutanche qui maquille en molanche en la vergne de Tours (éd. 1660)*, Hachette Livre BNF, p. 80.

un procédé quelconque jouant sur le signifiant (le mot est alors imperméable, inconnu) et changer le sens d'une forme connue en jouant sur le signifié (le mot semble alors, à tort, perméable).

(1976 : 26)

En prenant l'exemple universel, qui équivaut l'argent à la nourriture, donc profondément marqué dans la langue, on a d'abord introduit l'expression, « gagner son pain », puis, on a « gagné son bifteck ». Il l'est probablement moins, de notre point de vue dans « fric (de fricot) », « pognon (de pogne) »³⁷. Et l'on voit que la matrice première « argent = nourriture » n'est pas limitée au vocabulaire argotique, mais plutôt, aux différentes utilisations de la langue. L'argent est mondialement, la source de quoi acheter à manger, même une somme d'argent prend plusieurs nominations (balle, sac, brique, bâton, unité,...), c'est pourquoi, une fois une matrice sémantique établie dans la société, elle permet de reproduire de nouveaux mots à l'infini, dire par exemple « caviar » ou « méchoui » pour « argent ».

Ces exemples sont tous empruntés à l'argot français ou à la langue populaire française. Mais on peut se demander s'il n'existe pas des images universelles qui, dans les différentes langues, permettent de produire pour le même sens des mots certes différents, mais générés par les mêmes principes. Dans certains exemples d'ailleurs, la matrice sémantique qui préside aux noms de l'argent n'est pas limitée au français, l'argent se dit « bread (pain) » en argot anglais ; « [ħubz] - خبز (pain) » en parler arabe ; etc.

Cette abondance de synonymes est caractéristique de l'argot. Aujourd'hui même, l'argot, comme une des formes, constituant une de ses variétés, dispose d'un lexique spécialisé que le grand public hétérogène connaît de plus, au fur et à mesure que diminue la fonction cryptique, mais dont il ne perçoit pas forcément les petites différences. De ce fait, Guiraud (1976 : 30) voyait dans l'argot trois types de lexique,

- Un vocabulaire technique, en relation avec les pratiques et le mode de vie des individus ;
- Un vocabulaire secret « *né des exigences d'une activité malfaisante et disposant de moyens de créations verbales originaux* » ;
- Un vocabulaire « argotique » enfin, anciens mots secrets qui « *survivent à leur fonction première comme un signe différentiateur par lequel l'argotier reconnaît et affirme son identité et son originalité* ».

³⁷ Aussi, pognon : nom d'un pain rond dans la région Lyonnaise et le sud-est de la France (Calvet, 2003).

Reste ce que Guiraud appelait le vocabulaire argotique et que Calvet appelait l'univers métaphorique de l'argot, « *le jeu sur le sens a bien à l'origine une fonction cryptique, mais contrairement à ce qui se passe dans un code où la nomination est neutre, le signifiant exprime ici un rapport au monde, un rapport ironique ou critique, violent ou méprisant* » (1991 : 20). Cette expressivité utilise le plus souvent *l'hyperbole* et/ou *l'exagération*, de façon caractéristique, l'argot des jeunes utilise des superlatifs comme (hyper ; méga ; super ; giga ; etc.), et l'une des façons de masquer le sens qui était de transformer le signifiant (Calvet, Idem.)³⁸. Comme il emprunte à d'autres langues de même sens (« bésef » pour « beaucoup ») est emprunté à l'arabe ; (« glass » pour « verre ») est emprunté à l'anglais ; et d'autres exemples qu'on verra plus loindans le travail. Mais surtout, l'argot reprend souvent les expressions de la langue générale, en y remplaçant un mot par sa variante argotique, exactement comme dans le cas de « pogne » signifie « main », on aura les expressions « réussir haut la pogne » ou « passer la pogne ».

L'argot, peut paraître aussi « *comme un calque de la langue* » (Calvet, 1991 : 35), par exemple, n'importe quel mot argotique va pouvoir être utilisé dans les expressions dans lesquelles entre son équivalent de la langue commune. Certains spécialistes le considèrent comme un système qui a sans cesse alimenté le lexique général par des formes rejetées par la norme (Calvet, Idem.), citant quelques exemples,

- *Balade*, un terme technique du vocabulaire des anciens qui désignait la mendicité. Le mot « baladeur » désigne donc d'abord un malfaiteur, puis un feignant, et il a pris aujourd'hui celui de « promeneur » ;
- *Camelote*, de camelot, « marchand ambulant », signifie en argot du XIXe siècle « marchandise », puis « marchandise volée ». Le mot passe ensuite dans la langue commune ;
- *Camoufler et Camouflage*, le verbe camoufler signifiait avant « se déguiser », « se passer de la fumée sur le visage à l'aide d'une camoufle », une chandelle, pour se rendre méconnaissable ;
- *Frangin*, dans l'argot du XIXe siècle, signifiait déjà « frère » ;
- *Trac*, signifie avant « peur ». Le mot est à l'origine de l'expression « avoir le trac ».

³⁸L'argot se caractérise surtout par un vocabulaire particulier, au point que pour certains spécialistes, il se limite à cela, et sur ce plan, ses relations avec la langue sont toutes de subordination, c'est-à-dire, on peut changer tous les éléments lexicaux d'une langue, mais la phonologie et la syntaxe font que le résultat est toujours un énoncé de la même langue (Calvet, Ibid. : 22).

On voit que ces mots issus des argots historiques ont, selon les cas, gardé une connotation populaire ou péjorative (frangin) ou perdu toute trace de leur origine argotique (balade). L'argot est de ce fait, essentiellement d'usage oral, même s'il existe, dans la littérature, et surtout, ses modes de création, de néologie, etc. L'apocope ou l'aphérèse par exemple, procédés typiquement oraux, s'opposent ainsi à la siglaison, procédé typiquement écrit, mais l'orthographe est inutile pour passer de « mongolien » à « mongo » ou de « l'envers » à « verlan ». Ainsi, si l'argot est du côté de l'oral, ses relations à l'écrit sont cependant intéressantes,

- Il y a d'abord, les références à la forme écrite des mots transformés ;
- On trouve aussi des « sigles oraux » dans certains argots français ; anglais et d'autres (« FYI » pour « For Your Informations/ Pour tes informations » ; « FAQ » pour « Foire Aux Questions » ; « PS » pour « Post Scriptum = écrit après » s'emploie quand on a oublié de parler de quelque chose et qu'on le dit à la fin ; « TGV » pour « Train à grande Vitesse » ; « CV » pour « Curriculum Vitae » ; « CD » pour « Compact Disc » ; « JT » pour « Journal Télévisé » ; « RDV » pour « Rendez-vous » ; « OMG » pour « Oh My God / Ah Mon Dieu » ; « WTF » pour « What The Fuck / Quelle Merde » ; « WTH » pour « What The Hell / Ah l'enfer » ; et autres).

Quoiqu'il en soit, le sens d'un signe linguistique procède, souvent, d'un rapport interne entre le signifiant et le signifié, que certaines relations syntaxiques (Calvet, Idem.). Il y a par exemple, le verbe « craindre » qui peut être employé transitivement dans la langue générale, dire par exemple, « *je crains les réactions de mon père* », et intransitivement dans la langue argotique, comme dire, « *ça craint* », avec chaque fois un sens différent. Face à un syntagme du type « ça craint » on pourrait poser les questions : « ça craint quoi ? », ou « ça craint qui ? ». Mais ces questions n'ont pas lieu d'être, puisque « ça craint » signifie selon les Dictionnaires spécialisés « c'est nul », « c'est moche », « c'est chaud dans le sens de faire attention », et que ce sens vient précisément de l'absence d'objet direct. De même le verbe « assurer », normalement transitif, dire par exemple, « *on assure quelque chose ou quelqu'un* », prend le sens de « être à la hauteur », et lorsqu'il est employé intransitivement, dire par exemple, « *il assure* ». Là aussi la question « il assure quoi ? » est inutile. Dans ces deux exemples, c'est la construction syntaxique qui fait le sens argotique ou populaire³⁹.

³⁹ On trouvera pratiquement tous ces exemples dans les réponses obtenues de nos jeunes étudiants interviewés des deux universités.

De même, l'argot qui innove notablement sur la *transposition*, est un procédé consistant à faire passer un mot d'une catégorie syntaxique à une autre. Le français populaire utilise parfois cette figure, dans des formules comme « *je suis colère* », où un substitutif est utilisé en fonction d'adjectif, ou un adjectif est utilisé comme adverbe, « *je le fais facile* » pour « *je le fais facilement* ». De la même manière dans le domaine de la morphologie, comme par exemple, créer un verbe en ajoutant le suffixe « -arès » après n'importe quel verbe conjugué, et qui devient ainsi invariable « *il envelopparès vite ses cartons* »⁴⁰. De plus, le redoublement du sujet à la troisième personne, par exemple, « *mon père il m'a dit de bien parler* »; remplacement de « dont » par « que », dire par exemple, « *c'est ce que j'ai besoin* ».

C'est aussi le cas, quand nous entendons parler une langue dans la rue que l'on ne comprend pas, mais on la reconnaît, on croit savoir qu'il s'agit du français, d'arabe, d'espagnol ou d'italien parce qu'on a une image phonique de ces langues que l'on fait, par exemple, un rapport entre les emphatiques et l'arabe⁴¹. Derrière ces images que nous pourrions appeler des « *pseudo-savoirs* » (Calvet, 2003), il y a des éléments *objectifs*, comme l'exemple qu'on vient de citer, et *subjectifs* qui composent une sémiologie des langues et de leurs locuteurs, comme par exemple, les arabes parlent en gesticulant.

Cependant, à côté de ces traits sémiologiques et linguistiques, il existe également un ensemble de faits plus vagues, dont on pourrait penser qu'ils ne jouent aucun rôle dans la transmission du sens, qu'ils connotent plus qu'ils ne dénotent (Calvet, Idem.),

- *La forme phonique*, certes, il n'y a pas une phonologie particulière à l'argot, elle reste la même que celle de la langue commune, mais il existe des caractéristiques phonétiques qui connotent, par exemple, dans le parler des jeunes, « beurs » et « blacks » et des rappeurs des banlieues, on trouve quelques caractéristiques comme un accent de mot tombant sur l'avant-dernière syllabe ; une articulation des voyelles très ouvertes et à l'arrière ; une tendance à la palatalisation de certaines consonnes ; etc., afin de donner cette forme phonique qui peut faire penser généralement à un accent arabe. Bourdieu souligne à cet effet que l'argot est « *la seule affirmation d'une véritable contre-légitimité en matière de langue* » (1990 : 67) ;

⁴⁰ On a pu remarquer également, dans quelques réponses de nos jeunes interviewés, la conjugaison du verbe « croire » à la troisième personne du pluriel « ils/elles croivent ».

⁴¹ L'arabe connaît une série de consonnes complexes, dites « emphatiques », qui comprennent, simultanément au phonème, un recul de la racine de la langue (créant ainsi une augmentation du volume de la cavité buccale) vers le fond de la bouche et une prononciation simultanée du phonème au niveau du pharynx. On note aussi une certaine prononciation simultanée du phonème au niveau du voile du palais. Les consonnes emphatiques sont : ([tˤ]/ t/ ط) ; ([ðˤ]/ z/ ظ) ; ([sˤ]/ s/ ص) ; ([dˤ]/ d/ ض). (Source : Wikipédia, 2018).

- *Les suffixes argotiques*, il en va de même des suffixes dominant dans les formes argotiques :
 - *Des suffixes (apparaissant après troncation)* que l'on n'utilise pas dans la langue commune comme, « -ieux » dans « classieux » pour « classique » ; « -os » dans « matos » pour « matériel », ou « gratos » pour « gratuit » ; « -ot » dans « bicot » (le mot arabe « arbi » ayant donné « arabicot » puis « bicot », « parigot » pour Parisien ; etc. ;
 - *Des suffixes (utilisés dans la langue commune avec une nuance péjorative)* comme « -ard » dans « vantard », « blédard » ; etc.

On peut considérer ces formes (ouverture des voyelles, suffixation parasite, etc.) comme des variantes, comme le souligne Labov, « [...]constituant donc une variable, chaque fois qu'il existe différentes façons de dire la même chose, il doit y avoir du sens derrière cette variation, et chaque fois qu'un groupe social est caractérisé par une variante donnée, alors cette variante constitue un enjeu sociolinguistique » (1976 : 86). En effet, Gadet rejoint Labov sur cette déclaration, dans le sens où il est intéressant de porter un regard sur l'argot sociolinguistique, et comme il n'est pas loin de la langue populaire, du point de vue lexical et de sa nouvelle fonction sociale, « car les modes de formation sont communs, hypertrophiant des procédés de la langue courante » (1992 : 57).

Il existe en fait des situations sociales, qui en expliquent ces différents changements, ayant des retombées sur la fonction et la forme de ces argots. Or, les formes linguistiques ne peuvent pas être décrites de façon indépendante, « l'argot est aussi la langue dans la mesure où il utilise les mêmes procédés de création que la langue commune » (Calvet, 1991 : 32), au sens où il l'alimente quotidiennement de mots et d'expressions. Cette circulation constante des formes argotiques vers le français populaire et le français standard nous montre qu'un locuteur dispose d'une compétence lui permettant de produire des énoncés que, selon les cas, l'on classera comme argotiques, populaires ou standard.

4.2. Variations diastratiques, diatopiques et diachroniques

[...] il faut en fait concevoir que tous les locuteurs, même lorsqu'ils se croient monolingues, qu'ils ne connaissent pas de « langues étrangères », sont toujours plus ou moins plurilingues, possédant un éventail de compétences qui s'étalent entre des formes vernaculaires et des formes véhiculaires, mais dans le cadre d'un même ensemble de règles linguistiques.

(Calvet, 1987 : 235)

Chacune de ces formes vernaculaires et véhiculaires correspond, entre autres, à une fonction sociale particulière et les variations que l'on y trouve relèvent à la fois du *diatopique*⁴², du *diastratique*⁴³ et du *diachronique*⁴⁴. Ledegen ajoute « [...] On ajoute parfois une dimension en fonction du *chenal* – oral ou écrit – employé (*diamésique*). [...] » (2013 : 5). Mais ces variations ne sont pas seulement linguistiques, elles ont en même temps une certaine pertinence sociale et culturelle, étant donné que la pertinence de ces différentes variations se trouve à travers l'espace, les groupes sociaux et le temps, et ceci aborde, d'un autre côté, le problème d'une « *communauté linguistique* ».

Dans le même sens, la linguistique variationniste distingue entre ce qu'elle appelle une « *variable* » et ce qu'elle appelle des « *variantes* », selon Calvet « *une variable est un champ de dispersion, l'ensemble des possibilités de réalisation d'une forme linguistique, d'une structure et d'un son. Et chacune de ces réalisations est une variante* » (Ibid. : 237). Ainsi, on peut la traduire comme étant, la langue dans son ensemble comme une immense variable et ses différentes formes comme des variantes et l'argot étant l'une de ces variantes. Cela dit, plus un groupe est différent du groupe dominant (les jeunes des adultes), plus la forme linguistique qu'il utilise sera différente de celle du groupe dominant (français populaire/ français normé), ce que Bourdieu (1990) appelle « *la langue légitime* ».

Partant de ce constat, l'utilisation de formes argotiques est une façon de se situer par rapport au pouvoir, à travers la langue légitime, et que les variations dont nous parlons sont déterminées par trois paramètres, « *social* », « *géographique* » et « *historique* » (Bourdieu, 1990 : 12). L'utilisation de la langue est donc une façon de se situer dans ces trois axes, une façon de revendiquer son appartenance à un groupe social ou à une classe d'âge, à un lieu et à une période historique, et c'est de ce point de vue qu'il faut analyser l'assimilation par la langue des néologismes argotiques et les résistances de la norme à ces néologismes, au sens de Bourdieu « *la langue légitime accepte des mots illégitimes* » (1990 : 13).

Mais lorsque les innovations syntaxiques, comme le passage des usages intransitifs des verbes « *craindre* » et « *assurer* », du domaine argotique au domaine standard, ceci témoigne d'un autre type d'acceptabilité linguistique, Bourdieu souligne à cet effet que « *la langue peut ou ne peut pas intégrer de telles structures, selon qu'elles mettent en question ou pas l'ensemble de son système. L'enjeu est alors tout différent, il porte au bout du compte sur la survie du*

⁴² Pour Calvet (Idem.), il s'agit de l'utilisation d'une forme locale/régionale qui peut répondre à une fonction traditionaliste.

⁴³ Sur ce point les premières recherches de Labov (1976) sont éclairantes.

⁴⁴ Dans notre cas, on prend comme exemple l'argot des jeunes qui répond en partie à une convention au sein de la classe d'âge, c'est-à-dire, lié au temps et différences entre les classes d'âge.

système » (Ibid. : 14). Par conséquent, l'innovation, la variation et l'acceptabilité linguistique sont au centre d'une problématique qui concerne l'avenir de(s) la langue(s), « *tant qu'une langue peut intégrer l'innovation, elle se transforme et elle évolue* », au sens de Calvet (2000 : 69), et « *lorsqu'elle refuse l'innovation et que ses structures ne peuvent supporter un certain degré de variation, elle se sépare de la forme repoussée par la norme qui peut alors devenir le noyau d'une évolution parallèle* », affirme Bourdieu (Ibid. : 16), à l'exemple de l'argot et le français « académique ».

Cependant, si on part du principe de Calvet « *l'objet d'étude de la linguistique n'est pas seulement la langue ou les langues, mais la communauté sociale sous son aspect linguistique* » (1994 : 69), et comme l'a écrit également Labov « [...] *cette communauté se caractérise par son rapport à la langue, par le fait que ses membres partagent les mêmes normes quant à la langue. L'argot, comme les autres formes linguistiques, est soumis à ces normes, et son utilisation relève d'une prise de position sociale* » (1976 : 90). Ceci dit, un locuteur ne dominant que l'argot, ou peut en dominer d'autres variantes, dans les deux cas, il sait, d'une certaine façon, qu'il se met face à la langue standard, qu'il la domine ou pas :

Tout langage est signe, comme le vêtement ou la coiffure, comme les formules de politesse ou les rites familiaux, il nous identifie: bourgeois ou ouvrier, médecin ou soldat, paysan ou commerçant, etc. Lorsque ces comportements deviennent conscients et voulus, lorsque par eux l'individu affirme, voire affiche et revendique son appartenance à un groupe, ils deviennent ce qu'il est convenu d'appeler « un signum ».

(Guiraud, 1976 : 72)

Cette analyse que faisait Guiraud de l'argot était le produit de la linguistique d'il y a un demi siècle. Cette dernière a considérablement évolué, et le regard que les linguistes portaient sur l'argot a évolué en même temps. L'argot est ainsi, le produit du regard que nous jetons sur les pratiques linguistiques, le produit de la norme et de son évolution, c'est-à-dire au bout du compte une invention des jeunes étudiée longuement par les linguistes et sociolinguistes, on est ainsi toujours l'argotier, le locuteur d'argot ou l'interlocuteur de quelqu'un d'autre.

4.3. Une variation : Externe ou Interne ?

Nous tenterons de montrer, à travers cette brève analyse, que les facteurs internes et les facteurs sociolinguistiques alternent conjointement leurs actions au changement linguistique. Eu égard à cela, on ne pourrait continuer d'expliquer que le changement est autonome, et devrait se limiter aux influences mutuelles d'éléments linguistiques définis en fonction de leur contenu cognitif.

C'est pourquoi, on fait référence aussi aux changements phonétiques qui l'accompagnent, et qui permettent de voir qu'il est pratiquement, impossible de poursuivre l'analyse des relations structurales internes à un système linguistique avant de passer aux relations externes, étant donné que l'observation directe d'une communauté donnée demeure une composante essentielle de l'analyse, selon Blanchet « [...] elles sont l'ancrage synchronique du changement linguistique propre à un pluri-code qui dès lors varie dans ses diverses réalisations » (2004 : 32).

Cependant, sur ce point et en reprenant la démarche de (Bulot, Blanchet, 2013 : 47), on va essayer de considérer la question en dissociant « les facteurs externes », qui vont permettre d'expliquer la diversité des réalisations par des faits non linguistiques, « des facteurs internes » qui vont permettre, c'est du moins le principe, d'expliquer cette différence par des faits essentiellement linguistiques.

a. Facteurs externes

Tableau01 – Les types de variations – Facteurs externes –

<i>Diachronique</i>	<i>Diatopique</i>	<i>Diastratique</i>	<i>Diaphasique</i>	<i>Diagénique</i>
↓	↓	↓	↓	↓
Temps	Espace/ Lieu	Groupe social	Interaction	Genre
Chronoloecte Deux différentes générations (X, Y)	Régiolecte Les formes régionales	Sociolecte Ouvrier Enseignant Etudiant Médecin ...	Idiolecte Usages situés rituels de politesse	Sexolecte Féminin / Masculin

Source : (Bulot, Blanchet, 2013 : 47).

Explication du Tableau01(Bulot, Blanchet, Ibid. : 47- 49)

- *Le facteur temps*, renvoie à des situations connues où le locuteur de la génération X des adultes va percevoir que l'autre de la génération Y (le jeune) ne parle pas comme lui ;
- *Le facteur espace*, permet de comprendre qu'on ne parle pas de la même façon sur un territoire donné et que, chaque lieu porteur d'identité peut produire les mêmes types d'effets, les beaux quartiers, les cités, les villages,...

- *Le facteur groupe social*, tout locuteur peut apprendre à gérer sa façon de parler, tout dépend du groupe social avec qui se trouve;
- *Le facteur interaction*, la situation d'interaction a un rôle dans les choix linguistiques du locuteur (Avec qui ? Quand ? Pourquoi ? À quel sujet ?);
- *Le facteur genre*, les femmes participent moins que les hommes.

b. *Facteurs internes*

Reprenant cette généralité que les langues changent ou ne sont pas toujours stables dans leurs usages, étant donné qu'il existe diverses variétés linguistiques d'une part, et d'autre part, différentes formes qui coexistent de ce que les locuteurs vont identifier comme leurs langues pour exprimer soit intentionnellement ou volontairement, non seulement des signifiés et des sens identiques, mais encore leurs propres identités et le type d'interaction.

En réalité, la variabilité des pratiques ethnosociolinguistiques est considérée comme l'une des caractéristiques essentielles des systèmes linguistiques, langagiers et communicationnels. Elle peut être observée sous deux angles complémentaires, celui de la « variation » et celui de la « variété ». En effet, selon Bulot et Blanchet,

La variabilité d'une langue ou d'un ensemble de pratiques linguistiques est un phénomène sans limite, ni diachronique ni synchronique. À n'en rester qu'à l'observation de cette variabilité polymorphe et générale, on verra que la variabilité est organisée et organisatrice comme polarité du système ethnosociolinguistique.

(2013 : 48)

Elle est notamment, analysable et interprétable, et se charge donc de valeurs socioculturelles liées à des conventions définies par chaque communauté. Robillard propose par ailleurs que « *les théories du chaos, en suggérant qu'il peut exister des objets qui ne soient ni déterministes, ni aléatoires, mais chaotiques, ouvrant une voie susceptible d'organiser certaines relations entre description interne et externe des langues* » (1998 : 49). L'identification d'une variété est donc, une construction subjective, produite par les locuteurs eux-mêmes et non par l'arbitraire du linguiste ou sociolinguiste. C'est évidemment le cas du « parler bilingue » ou « répertoire plurilingue » qui constituent certes un système, mais qu'on identifie comme variétés spécifiques, et au sens de Bulot et Blanchet (2013) « *variétés distinctes interférentielles* », tant

que cette variété interlectale ne s'est pas généralisée dans une société, et c'est ainsi que naissent les langues ou les lectes⁴⁵.

Quant la variation est plus libre, mais pas aléatoire, elle s'insère à l'intérieur d'un cadre construit, à la fois par l'événement de communication et par l'interaction en situation et en fonction des stratégies observables. Le choix du registre de la langue selon la situation d'interaction, le changement linguistique, l'évolution des langues et l'apparition de nouvelles variétés, émergent tous de la variation, à l'exemple de l'emploi d'un mixte de l'arabe et du français par les jeunes⁴⁶,

- « Wech ça va les srab ?/ Comment allez-vous les amis ? », et on en revient à,
 - [weš] (en arabe dialectal) pour dire [quoi ?] ;
 - [srab/ šhāb] (en arabe dialectal, mais l'origine du mot en arabe classique
 - [ašhāb/ لُحَاب (pluriel) / šāhib صاحب (singulier)]) pour dire [ami/ les amis] ;

Ensuite, un autre mixte de l'arabe dialectal et de l'arabe classique⁴⁷,

- « arwāhi ḥaṭṭini f'el' maḥaṭṭa/ viens me déposer à la gare », et on revient à,
 - [el'maḥaṭṭa/ لِمَحَطَّة (en arabe classique) qui signifie [station], et dans cet exemple pour dire [gare].

Ce faisant, la tâche de la sociolinguistique, c'est d'explorer cette voie pour construire une grammaire variationniste qu'imposent tous les résultats de Gadet (1992)⁴⁸, c'est-à-dire «[...] repenser la notion même de langue, et la forme de grammaire comme ensemble de règles régissant tous les rapports linguistiques du locuteur-auditeur, donc le «multi-dialectalisme» radical auquel il fait constamment face (en réception et en production)»

(Ibid.: 20). Parmi les règles variables, il y a celles posées d'abord pour rendre compte de la variation inhérente⁴⁹ au système vernaculaire, qui pourraient donner la clé de toute structure

⁴⁵ D'après (Bulot, Blanchet, 2013), les études de co-variation, c'est-à-dire une corrélation à des variables sociales, ethniques, géographiques, etc.) permettent de même, d'identifier des variétés ethnosociolinguistiques de par les résultats massifs qu'elles peuvent produire, mais elles ne produisent pas que cela. Et au sein de telle ou telle communauté pratiquant régulièrement telle ou telle variété, on observe également des variations.

⁴⁶Un exemple extrait d'une réponse à la **Q6** d'une étudiante de l'Université de Lorraine –Département des Sciences du Langage–, (12/05/2017).

⁴⁷Un exemple extrait, hors enregistrement mais qui peut servir d'un exemple d'étude d'une étudiante de l'Université de Batna2- département de français-, en intervention téléphonique avec sa sœur, (25/01/2017).

⁴⁸GADET, F. 1992. « Hétérogénéité et variation », In : GADET, F (dir.). *Hétérogénéité et variation : Labov, un bilan, Langages*, n° 108, pp. 5-15. Disponible sur : <<https://doi.org/10.3406/lgge.1992.1647>>[consulté le 23 novembre 2016].

⁴⁹Selon Ledegen, « On appelle **variation inhérente**, les variantes présentes dans le discours d'un même locuteur dans une situation inchangée, elles sont non explicables par les catégorisations précédentes et semblent non liées à des caractéristiques extra-linguistiques » (2013 : 6).

de variation *stylistique* (grammaire utilisée par le locuteur dans l'ensemble de ses styles), *sociale* (grammaire de la langue, c'est-à-dire de l'ensemble des dialectes parlés dans la communauté), et *diachronique* en cours.

Autrement dit, l'expérience de chacun peut se transmettre d'une génération à l'autre, quelque soit l'âge, du plus jeune au plus âgé, et inversement. De même, dans toute langue il y a de l'invariant et du variant, et toute grammaire d'une communauté sociale réelle est divisée et structurée de contradictions, telle la description linguistique que propose Gadet (1992) qui rend compte à la fois de ce qui fait de ce groupe une communauté et que sa différenciation régulière soit soumise à la règle linguistique et sociale. À cet effet, il semble clair que l'unification de la communauté linguistique se fait à deux niveaux :

- *Linguistiquement*, par le système pan-dialectal, qui relie l'ensemble des dialectes de la langue (structures sous-jacentes communes, règles invariables, etc.) ;
- *Politiquement*, par l'imposition d'un dialecte comme norme standard, à l'exemple des dialectes des classes dominantes : arabe dialectal/ arabe francisé/ amazigh ; british english/ american english ; français normé/ français populaire ; etc.

C'est d'ailleurs, l'un des postulats à la base de la sociolinguistique, qui admet et reconnaît l'existence de la variation et s'attache plus particulièrement à définir « *quelles valeurs sont attribuées et transmises à propos de la langue ou des langues parlées ?*⁵⁰ » et nous ajoutons « *dans quelle mesure les structures langagières sont dépendantes des structures culturelles ?* ».

5. Le raisonnement de toute évolution linguistique

Dans chaque langue examinée, tout individu possède un ensemble hétérogène de compétences linguistiques, disponibles en fonction des situations de communication, des facteurs culturels et géographiques, et même des phénomènes physiques et phoniques. Ce qui explique d'une certaine manière son changement. En effet, la linguistique attribue, à ce sujet, la formule d'Héraclite, « *Everything rolls on, nothing stays still* »⁵¹, et ce pour rejoindre les propos de Saussure (1971), expliquant que c'est le facteur « temps » qui,

[...] assure la continuité de la langue en apparence contradictoire au premier, celui d'altérer plus ou moins rapidement les signes linguistiques et, en second, on peut parler à la fois de

⁵⁰FISHMAN, J.-A. 1971. *Sociolinguistique*, Paris-Bruxelles, Nathan-Labor, pp 54- 77.

⁵¹« *Tout change, une seule chose est constante, permanente, c'est le changement. Tout passe et rien ne demeure* », Traduction de KING, J, P. 2005. *Philosophies du monde : 100 Philosophes : Guide des plus grands penseurs de l'humanité*, Le Pré aux Clercs (éd.), pp. 17-19.

l'immutabilité et de la mutabilité du signe linguistique [...] le signe est dans le cas de s'altérer parce qu'il se continue. Il n'est d'innovation que relativement à une norme, ou de dynamique langagière qu'en regard à un certain degré de conservatisme.

(CLG, 1971 : 103)

Si une langue est en perpétuelle évolution, vivante et dynamique, c'est grâce à cet état de tension entre l'innovation et le conservatisme. Penser par exemple, qu'elle doit sa stabilité à tout un ensemble de structures cognitives, et que Bulot et Blanchet lui proposent l'appellation de « *langue standard* »,

[...] souvent confondue par les locuteurs avec la forme « normée » qu'ils emploient dans le groupe social ou perçoivent comme employée dans le groupe social qui fait référence pour eux [...] La langue dite standard n'est donc pas la langue ni toute la langue (tout ce que parlent des locuteurs qui se déclarent tels) mais une forme spécifique dans un vaste ensemble [...] où la diversité [...] la règle des pratiques linguistiques.

(2013 : 8)

Une langue standard peut être définie, selon quatre critères (Bulot, Blanchet, Idem.),

- *La norme de référence*, qu'on trouve figée dans les dictionnaires ;
- *La forme unificatrice sur un territoire*, qui réunit des domaines dialectaux ;
- *La forme identificatrice*, dans le sens où chaque société possède sa propre identité ;
- *La forme de prestige*, par la prééminence accordée à ses locuteurs.

Selon Boyer « *on peut considérer que la configuration linguistique actuelle [...] est le résultat d'un processus historique nourri d'une construction idéologique complexe* » (2008 : 36), par exemple, en matière d'unilinguisme, il s'agit d'une idéologie sociolinguistique constituée de quelques représentations (inter)intralinguistiques partagées dans une société donnée⁵². Ensuite, celle de l'idéologie diglossique (Boyer, 2005), reposant également sur une conjonction de deux représentations opposées, « *une représentation de la langue dominante* » (le français) et « *une représentation stéréotypée de la langue dominée* » (le patois), selon Boyer « *tout ce qui se rapporte à la langue dominée est à la fois dévalorisé et surévalué [...] le terme de patois est encore utilisé comme synonyme de parler. Toutefois, la notion de patois n'est plus guère utilisée en linguistique* » (2005 : 78).

⁵² Selon Ledegen « *Trois facteurs principaux sont à l'origine de la variation : Des facteurs intralinguistiques : ce sont des restructurations [...] qui consistent, au sein même du système structurel, à substituer aux formes compliquées des formes simplifiées [...] Des facteurs interlinguistiques, (ou intersystémiques) : ce sont des phénomènes décrits comme « interférences » ; ils vont de l'emprunt lexical à des modifications plus ou moins importantes du sens des mots, jusqu'à prendre la forme de la convergence [...] Des facteurs extralinguistiques : ce sont les facteurs dits sociolinguistiques [...]* » (2013 : 7-8).

Néanmoins, ce décalage idéologique se fait sentir, mais dans le présent cas, à une échelle plus réduite : d'une génération à une autre, les innovations lexicales, phonétiques ou syntaxiques deviennent successivement propres à cette nouvelle langue des médias. La dialectalisation ainsi, phénomène langagier au cours duquel toute langue, dans une région donnée, prend des formes locales distinguées, est au centre de l'histoire des langues (Lachkar, 2012).

En parcourant de manière effective, les situations linguistiques en Algérie et en France, on s'aperçoit que l'arabe et le français présentent des formes différentes. Selon Calvet, « [...] *plus une langue est parlée sur un vaste territoire, plus elle a tendance à se dialectaliser [...]* » (2002 : 179-180). Ainsi, les langues dites « standards » se sont « *acclimatés* » partout dans le monde, au sens de Calvet (Idem.), c'est-à-dire qu'elles se sont déplacées de leurs espaces d'origine, mais survivent quand même dans leurs nouveaux espaces d'appropriation, en prenant des formes locales diversifiées : « *la seule force contraire à ce mouvement général est la centralisation linguistique, en particulier par le biais de la norme* » (Calvet, Idem.). Cependant, celle-ci n'est pas nécessairement suffisante pour faire obstacle à ce grand mouvement de changement. Autrement dit, cette force de la norme est toute relative et, quelle qu'elle soit l'importance des institutions dont elle dispose, elle ne peut s'opposer au mouvement général de dialectalisation auquel sont soumises les langues de grande diffusion, et l'étude de la situation actuelle de l'arabe ou du français nous conduirait à la même conclusion⁵³. C'est pourquoi, lorsque dans sa vision de l'avenir linguistique du monde, Calvet insiste sur la dialectalisation « [...] *toutes se subdiviseront en parlars diversifiés [...]* » (2017 : 203). C'est en partie, ce paysage à la fois réel et imaginaire qui constitue le terrain d'intervention des politiques linguistiques contemporaines.

- « **Dialecte** » et « **Idiolecte** » : **L'objet d'une nouvelle description linguistique**

Sur l'emploi du terme « dialecte », on observe des désaccords de jugements individuels et inconscients sur ce point. La question qui se pose ainsi, « *sur quoi porte telle ou telle description linguistique sur une particularité langagière?* ». Suivant le modèle saussurien, les linguistes élargissent leur terrain encore, selon Labov,

C'est ainsi que Bloch (1948) introduisit le terme « idiolecte » pour désigner le discours d'une personne qui parle d'une seule chose à une même personne pendant un temps limité. Bien que ce terme ait été largement adopté, on peut douter que quiconque ait trouvé dans

⁵³ À l'échelle qui est la notre, si certaines langues disparaissent, nous voyons cependant aujourd'hui les prémices de nouvelles langues, à l'exemple des dialectes arabes, en même temps que nous voyons ou imaginons la menace d'un monolinguisme véhiculaire mondial à l'exemple de l'anglais.

l'« idiolecte » l'homogénéité que Bloch en attendait. De toute façon, il convient de remarquer que l'existence même d'un tel concept, désignant l'objet propre de la description linguistique, représente une défaite de la notion saussurienne de langue, objet d'un accord social uniforme.

(1976 : 112)

Les membres de la communauté linguistique partagent, d'une certaine façon, un ensemble de structures normatives, même lorsque leurs parlars s'avèrent hautement variables. Cependant, une telle uniformité des jugements intuitifs ne caractérise que les variables sociolinguistiques développées et soumises à un processus de correction sociale explicite (Labov, Idem.). En effet, la question sociolinguistique fondamentale se pose dès que l'on cherche à comprendre cette cohérence interne des dialectes syntaxiques ou bien les « idiolectaux ». Autrement dit, des dialectes syntaxiques tirés de réponses intuitives à des phrases isolées que l'on partage avec des locuteurs identiques, dans le sens géographique ou social (Labov, Ibid. : 114).

Le rapport dans ce travail de thèse à la question d'enregistrement et d'analyse de l'émission Koh-Lanta « Le choc des générations » 2017 étant, la mise en évidence de la scène où se jouent les problèmes fondamentaux, dans la mesure où la seule façon d'obtenir des données satisfaisantes sur le discours d'une personne est l'interview individuelle, enregistrée au magnétophone, en plus de son analyse tel qu'il est médiatisé. Puisque certains styles présentent des structures phonologiques et grammaticales irrégulières, avec beaucoup d'« *hypercorrection* » (Labov, Ibid. : 115), et dans d'autres, la parole est plus systématique, et on y voit le plus clairement les relations fondamentales qui déterminent le cours de l'évolution linguistique.

6. L'état présent de la linguistique

En introduction de ce chapitre, nous avons laissé entendre que la linguistique moderne souffre d'une difficulté à saisir les données fondamentales de la langue, et de ce point de vue, elle ne se diffère pas des autres sciences sociales. Mais par une démarche différente, les linguistes, à l'instar de (Walter, Colette, 2006) ; (Stark, Dufter, 2007) ; (Neveu, 2009), ont redéfini leurs domaines, de telle sorte que l'usage quotidien du langage dans la communauté, désigné désormais comme « parole » et non une « langue », n'appartenait pas à la linguistique. C'est pourquoi, celle-ci nous donne l'impression que chaque théoricien choisit la solution qui convient à ses goûts et/ou à ses intuitions, selon Labov « *ce dont nous avons besoin, ce n'est*

pas une nouvelle théorie du langage, mais c'est bien plutôt une nouvelle pratique linguistique qui livre des solutions décisives face à ces changements » (1976 : 351).

Ce qui explique que, chacun de ces théoriciens sait que ses propositions sur ces changements se verront critiquées, modifiées, même quelques fois reprises sous une autre forme, mais les différentes études contrastives, ainsi que des solutions aux problèmes rencontrés, que nous offre la linguistique d'aujourd'hui, représentent des relations profondément insérées dans des faits réels. Ainsi, l'état de la linguistique moderne ouvre d'autres perspectives de recherches à explorer sur « [...] *le changement linguistique est-il entièrement dysfonctionnel ?* » (Labov, Ibid. : 355), qui est l'objet du travail de recherche présenté dans cette thèse.

6.1. S'agit-il d'une communauté linguistique ou communauté sociale ?

Même si la disparition ou l'apparition d'une langue se situe dans un contexte social, ce sont toujours les locuteurs qui protègent leur langue ou, au contraire, l'abandonnent au profit d'une autre. C'est là qu'intervient, à très juste titre, le rôle des communautés qui doivent s'organiser et contacter des linguistes qui puissent les aider à mettre au point des manuels, transcrire la tradition orale, puis susciter la création d'activités linguistiques expérimentales (Calvet, 2000). Ce n'est qu'alors qu'il sera possible de négocier avec l'état la reconnaissance de cette nouvelle langue puis son introduction dans le système scolaire.

Si on parle de choix forcés (Calvet, Idem.) et des tendances de langues, nous ne choisissons pas vraiment nos langues. D'abord, notre langue maternelle, nous est transmise par nos parents. Le contexte sociolinguistique nous oriente ensuite, vers une langue de pouvoir. Quoiqu'une autre solution consiste à travailler sur une diversité linguistique, en enseignant conjointement deux langues, une autre langue plus l'anglais, à l'instar de l'Algérie, on enseigne le français comme première langue étrangère et l'anglais comme deuxième langue étrangère. Selon Calvet « *si l'on parvient, par ce biais, à instaurer une diversité linguistique entre langues hypercentrales dominantes et les langues supercentrales dominées, on pourra ensuite imaginer des politiques linguistiques régionales visant une diversité unifiée. Mais ces politiques doivent être conçues par les communautés qui le désirent, menées par elles* » (2000 : 181). Ainsi, l'analyse objective de chaque situation devrait nous montrer ce qu'il est possible de faire, et ce qu'il est inutile d'espérer. Pour Bloomfield,

Une communauté linguistique est un groupe de gens qui agit au moyen du discours [...]
Les membres d'une communauté linguistique peuvent parler d'une façon si semblable que

chacun peut comprendre l'autre ou peuvent se différencier au point que des personnes de régions voisines peuvent ne pas arriver à se comprendre les unes les autres.

(1970 : 44 et 54)

Les membres d'une même communauté peuvent ne pas se comprendre dans un certain sens. Ainsi Martinet, pour sa part, écrit sur la communauté linguistique, « *qu'il y a langue dès que la communication s'établit [...] et qu'on a affaire à une seule et même langue tant que la communication est effectivement assurée* » (1964 : 148). Pour les deux linguistes, la priorité est accordée à la langue, et non pas à la communauté.

Labov quant à lui, considérait la communauté linguistique non pas « *comme un ensemble de locuteurs employant les mêmes formes* », mais « *comme étant un groupe de locuteurs qui ont en commun un ensemble d'attitudes sociales envers la langue* » (Ibid. : 339). De même, Ferguson qui, traitant de la diglossie, souligne que « *dans beaucoup de communautés linguistiques, deux ou plusieurs variétés de la même langue sont utilisées par certains locuteurs dans des conditions différentes* » (1959 : 325).

Cependant, selon Calvet « *il s'agit au contraire de dire que l'objet d'étude de la linguistique n'est pas seulement la langue ou les langues mais la communauté sociale sous son aspect linguistique* » (1994 : 69). Cela dit, dans chaque groupe social, on trouve des locuteurs, des codes et leurs variétés, et des situations de communication, que le linguiste est censé analyser et décrire ces problématiques, à la fois linguistiques et sociologiques (Calvet, Ibid. :74-75),

- Décrire les codes en présence, mais en prenant en compte la dimension diachronique;
- Décrire les sous groupes selon les langues qu'ils parlent, entre autres, leurs réseaux de communication, leurs comportements,...
- Décrire les variations dans l'usage des codes en fonction des diverses variables sociales (sexe, classes sociales, âge, etc.) ;
- Décrire les effets de cette coexistence sur ces codes, emprunts, interférences, etc. ;
- Décrire les effets sur les codes de la situation sociale...

6.2. La transmission d'expériences, d'actions et de mémoires

Rassembler la génération d'hier avec la génération numérique d'aujourd'hui en une seule rencontre, demande un travail d'écoute, d'animation et de compréhension laborieux. C'est pourquoi, les activités fondées sur la rencontre conviviale, les savoirs-faire, les goûts, les expériences, les odeurs, les témoignages et les couleurs tentent de répondre à la raréfaction des

moments de rencontre des générations dans la vie sociale. Ainsi, « *les activités de transmission sont toutes un hommage à l'expérience de l'âge et du vécu, une victoire dans une société où précisément l'avancée en âge n'est pas une valeur très prisée* » (Malki, Ministère de la santé, 2005 : 54). Cependant, le risque est plus grand si l'on concevait la transmission à partir d'un modèle patrimonial et réduirait nos adultes de l'ancienne génération à une réserve de mémoires et de traditions. Le but de ce travail, consiste donc à rechercher des liens entre ces générations et un vécu continu, du moment où notre société moderne crée des conflits et des incompréhensions.

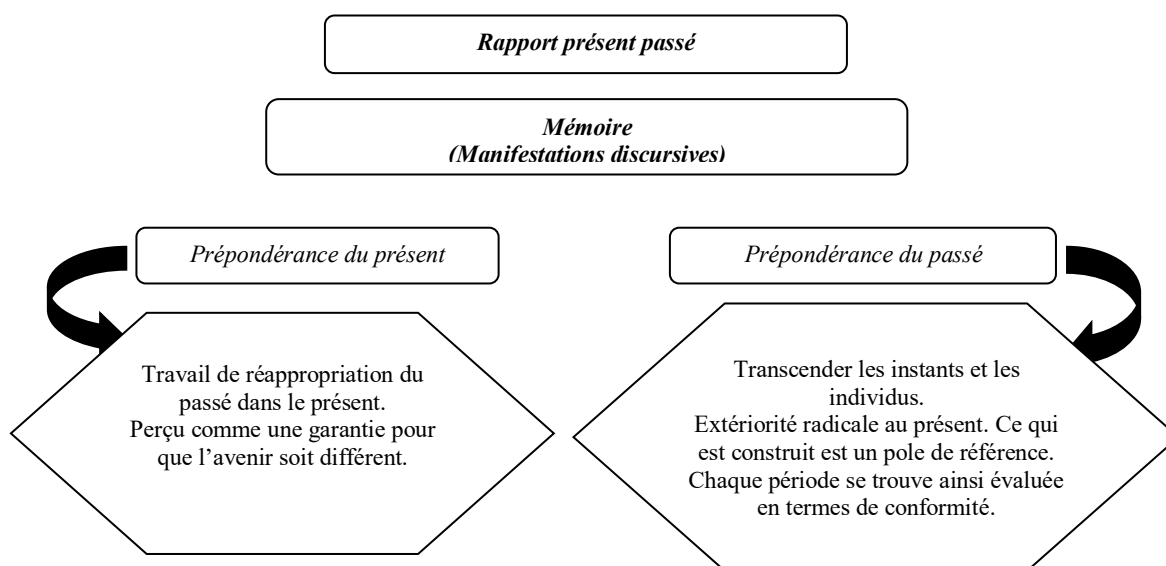
En effet, les réponses fournies par nos interlocuteurs interviewés, par rapport à la langue et à l'identité, entités constitutives d'une « *mémoire sociolinguistique* », terme emprunté à (Sériot, 1994), permettent de relever que ce nouveau langage renvoie à une mise en forme de l'énoncé, selon Sériot « *la mémoire comme du discours sur la mémoire* » (1994 : 85), où la recherche de l'intersubjectivité et l'attention portée à d'autres productions langagières et interculturelles, peuvent être comparables, sont déterminantes, *implicitement* ou *explicitement*, et expliquent simultanément les phénomènes linguistiques rencontrés,

Ce discours sur la mémoire est théoriquement la totalité [...] des manifestations discursives qui implicitement, sans que le locuteur soit dans un acte langagier d'attribution/d'appartenance conscient mais perceptible parce qu'il peut être masqué ou, explicitement, au moins le cas contraire au précédent, rendent compte, sans doute conjointement, des brassages de langues et du confinement linguistique ; les « parlers jeunes » constituent de ce point de vue les traces actuellement (sur)médiatisés [...].

(Sériot, Idem.)

Selon Bulot et Blanchet le « parler jeune », comme manifestation discursive sur la mémoire, relève, en quelque sorte « *d'un discours stéréotypé à vocation prototypique quelle que soit la légitimité du prescripteur pourvu qu'il se déclare locuteur ou qu'il soit du lieu attribué à cette forme* » (2013 : 146). Pour eux, le « parler jeune » renvoie particulièrement à une catégorisation du populaire, sorte de référence à une représentation sociolinguistique. Ceci dit, le *stéréotype*, de sa conformité avec l'aspect linguistique, engage d'une part, un rapport au passé « *le discours sur la pratique* », et d'autre part, le *prototype*, par sa transposition sur le réel du comportement langagier, engage un rapport au présent « *la pratique du discours* ». Comme on peut le voir sur le schéma ci-dessus,

Figure01 – Schéma expliquant la mémoire sociolinguistique et discours.



Source : Bulot (2004 : 144)

En effet, pour Bulot et Blanchet (2013 : 145-146), toutes les manifestations discursives sont le résultat des faits langagiers qui font appel, pour l'axe « *prépondérance du présent* », à cette mémoire du discours de Sériot (Idem.), où certes l'intersubjectivité s'appuie sur des pratiques langagières qui masquent le rapport au passé, mais travaillent sur le présent. Pour l'axe « *prépondérance du passé* », ce qui est produit n'a de sens social que dans le rapport à son passé, et en dehors de l'excuse des interactions sociales.

6.3. Les accomplissements collectifs : langagiers, culturels, artistiques

Tout individu projette de réussir socialement, mais pour cette génération dite numérique, « *les métiers manuels ne sont pas la voie vers la réussite sociale, d'autant plus que ces jeunes sont branchés sur les TIC (ils partagent, ils échangent et ils s'informent) et qui ont une vision de la vie différente de celle des générations précédentes* » (Octobre, 2014a : 280). En fait, avancer ces différents aspects des jeunes de cette nouvelle génération, nous amène à observer scrupuleusement comment se déroule la transmission culturelle, voire d'un savoir-vivre, d'un savoir-faire et des goûts par une multitude de pratiques et d'usages.

C'est par des activités visant la production en commun (Attias-Donfut, Segalen, 2007), soit d'un objet (vidéos, photos, dessins, livres, puzzles, etc.), ou d'une réalisation diffuse (découvertes du patrimoine de la ville, aménagement d'un jardin), soit encore d'une réalisation immatérielle (pièce de théâtre, spectacle de danse ou de rue), en quelques exemples qui permettent d'accompagner l'ancienne génération au quotidien et ainsi, au « vivre ensemble ».

Encourager les relations avec les adultes de l'ancienne génération, la connaissance de l'autre et de sa culture à travers l'échange, partager un moment convivial, sont mêmes les principaux facteurs des activités par une certaine dynamique participative, où chacun échange avec l'autre librement sans aucune limite d'âge. Ce qui permettra, en quelque sorte, de découvrir ces diversités culturelles et générationnelles prétendues.

7. S'agit-il d'une nouvelle linguistique de terrain et/ou de corpus ?

Lors de l'analyse des enregistrements réalisés, nous avons constaté que les pratiques langagières de cette nouvelle génération constituent un objet intéressant pour l'étude, diachronique et synchronique, des phénomènes liés au contact de langues, aussi leurs interactions langagières avec les aînés de l'ancienne génération, qui se voient confrontés à ce dilemme de s'intégrer, voire s'assimiler à cette société moderne, tout en admettant l'usage de la langue ou la variété linguistique en puissance dans leurs sociétés, ou encore maintenir leurs propres identités en protégeant leur(s) langue(s) d'origine. Selon Auzanneau et Juillard,

Mettre en regard des pratiques langagières de populations jeunes ou encore des conceptualisations de la différenciation générationnelle dans différents systèmes culturels ou socio-économiques peut produire le décalage nécessaire à une meilleure problématisation de la jeunesse et de son rapport au langage. Cette orientation, attentive à l'organisation culturelle, politique, économique et géographique des sociétés, soulignerait d'abord que la jeunesse, si elle n'est pas une réalité homogène, n'est pas non plus une réalité universelle. Elle soulignerait que, lorsqu'elle est socialement conceptualisée, elle doit être envisagée comme une catégorie à historiciser, éventuellement performée in situ, diversement, notamment grâce au langage.

(2012 : 10)

Ce faisant, la linguistique de terrain s'affirme comme discipline, reposant sur la description des langues à l'oral et à l'écrit et leurs dynamiques et fonctionnement dans une situation réelle (Auroux, 1998 : 89), à l'exemple des *langues de grande diffusion* (l'arabe, le français et l'anglais) ; des *langues minoritaires et menacées* (les langues régionales) ; *langues à tradition orale* (le chaoui ; le mozabite ; le kabyle et le touareg (en Algérie) ; l'arménien ; l'égyptien ancien ; les langues chamito-sémitiques au (Cameroun ; Tchad ; Niger ; Nigeria ;...)) et autres. Sans oublier de même, l'intérêt qu'elle porte à la sémiologie, la sémiotique de la culture, les représentations individuelles et collectives, et notamment l'influence du contexte extralinguistique dans l'interprétation des expressions complexes, souvent perçues par certains linguistes, comme des faits asociaux aux normes de la langue.

D'ailleurs, ces propos d'Auroux viennent après ses études sur la linguistique occidentale des États-Unis, celle de l'identification des sources généalogiques et la description des langues, afin d'affirmer que « *la majorité des pays et de leurs populations sont au moins bilingues, les lignes de démarcation entre les langues et les cultures ne respectent ni les frontières géographiques, ni la vie ou l'esprit des individus* » (Auroux, 1998 : 90). Et de la encore, une linguistique de terrain et/ou de corpus, mais plutôt une nécessité d'une discipline comme la « sociolinguistique », qui par la nature de son objet d'étude principal la variation linguistique, s'oppose à toute tendance uniformisante et produit ainsi un foisonnement disciplinaire (Blanchet, 2012),

- *La sociologie du langage*, étude des sociétés bi et multilingues ; distribution des variétés linguistiques et des rapports entre langues et dialectes ; genres et registres ; planification linguistique, ... Selon Messaoudi « *c'est la sociologie qui s'occupe des attitudes, des discours sur les langues, des jugements des locuteurs sur ce qu'ils parlent ou sur ce qu'ils ne parlent pas, ce sont des corpus aussi, mais on ne s'intéresse pas vraiment aux faits de langues mais aux jugements sur ces faits de langues* » (Metz, 2018).
- *La sociolinguistique interactionnelle (ou situationnelle)*, étude des pratiques et des comportements communicatifs ; production et interprétation du discours ; expression des rôles et construction des identités ; ... ;
- *La psycholinguistique*, étude des modèles cognitifs ; des représentations ; de la construction de la réalité sociale de l'individu ; du processus d'acquisition et de l'interlangue ; ...

Cependant, beaucoup de chercheurs refusent de prendre partie sur toute activité scientifique, où la science serait considérée comme une activité humaine parmi d'autres, et de façon que les postulats d'objectivité laissent peu de place à un jugement nécessairement subjectif, en matière des réalités sociales, comme le souligne Blanchet « *dans la tendance la plus « dure » de cette position, les conséquences pratiques des « découvertes » scientifiques ne regardent pas l'homme de science, dont le seul but est de « découvrir la vérité* » » (2007 : 283). Dans l'autre sens, et du point de vue méthodologique, surtout, les enquêtes de terrain réalisées par les chercheurs, se réclamant de ce courant scientifique, doivent beaucoup aux ethnologues. C'est la raison pour laquelle les travaux de Hymes et Gumperz, peuvent être considérés actuellement parmi les plus innovants dans ce champ de recherches⁵⁴, et sont désignés sous la double

⁵⁴BAYLON, C. 1996. *Sociolinguistique : Société, langue et discours, les échanges langagiers : bilan critique des travaux français et synthèse des recherches anglo-saxonnes*, Nathan Université, pp. 100- 247.

appellation de « *sociolinguistique interactionnelle* » et « *d'ethnographie de la communication* »⁵⁵ lesquelles pourraient être regroupées en « *ethnosociolinguistique* ». Tous deux expriment d'ailleurs très clairement le caractère intégrant de leur démarche, à partir des apports notamment de la *sociolinguistique labovienne* (1976), les co-variations en dialectologie surtout urbaine⁵⁶; de *l'ethnolinguistique*, identités culturelles et observation des échanges, et de la *socio-pragmatique*, les actes de langage et interprétation en contexte⁵⁷.

On parle aussi du mouvement dialectique de l'évolution linguistique dans un territoire donné, étant donné que le langage et/ou la langue sont impliqués et concernent les deux générations étudiées. Selon Bulot « *c'est une typologie en cinq temps qui s'est co-imposée à la fois aux chercheurs et aux acteurs* » (2003 : 102), dont on va prendre uniquement les trois qui nous sont plus proches,

1. *Espace et lieu politiques* pour rendre compte des discours discriminants et des difficultés d'accès aux pratiques citoyennes [...], dans le sens où, les espaces et les parlures sont classés en fonction des groupes sociaux ;
2. *Espace et lieu linguistiques* pour faire état de la mémoire sociolinguistique et de l'accès dits impossibles aux pratiques socio-discursives valorisantes [...], dans le sens où l'ancienne génération est en total refus de cette nouvelle langue afin de protéger la leur ;
3. *Espace et lieu identitaires* pour signaler les stratégies de territorialisation légitime ou déniée et l'accès aux espaces communs [...].

En effet, ce qui nous a conduit à proposer cette réflexion et a suscité la curiosité de nos acteurs interviewés, c'est ce décalage entre les constats sur la présence de différentes générations en une seule communauté, leurs langues, leurs interactions langagières et les discours portés sur ces changements linguistiques, d'où la matière à interroger nos outils conformistes d'analyse des situations et d'intervention. De plus, la « *typologie des marquages* » (Bulot, Veschambre, 2006), qui a pour but d'analyser,

⁵⁵GUMPERZ, J, HYMES, D (dir.). 1991. *Directions in Sociolinguistics: The Ethnography of Communication*, Wiley-Blackwell, pp. 453-502.

• HYMES, D. 2003. *Foundations in Sociolinguistics: An Ethnographic Approach*, réimprimée [1974] (éds.), Psychology Press (éd.), pp. 29-69.

⁵⁶On trouve également d'autres travaux sur les co-variations en dialectologie urbaine, (Blanchet, 2004) ; (Trimaille, Lambert, et al., 2007) ; (Bulot, Feussi, 2012) ; (Lachkar, 2013) ; et autres.

⁵⁷GUMPERZ, J.2000. *Sociolinguistique interactionnelle : Une approche interprétative*, Paris, L'Harmattan, pp. 9-37.

• HYMES, D. 1964. « Introduction: Towards ethnographies of communication », In: GUMPERZ, J, HYMES, D. *The ethnography of communication, American anthropologist*, Vol. 66, pp. 12-25.

« *le marquage signalétique* » renvoyant à toute forme d’affichage qui permet à l’individu de s’orienter dans l’espace et de lui donner du sens du « *marquage langagier ou linguistique* » correspondant à des manières de parler associées à des espaces spécifiques, c’est de fait la conceptualisation-même de la spatialité urbaine.

(Bulot, Veschambre, 2006 : 9)

De ce fait, nous avons essayé au fil des chapitres qui suivent, de respecter cet ordre de raisonnement, et cela au regard des attentes prévues de ce travail, des enregistrements réalisés et de la connaissance du terrain des acteurs, de l’analyse contrastive des différents travaux sur le sujet et celle médiatique telle que représentée en réalité, espérant être bien mis en lumière.

Conclusion

Notre société moderne est celle du changement et de l'innovation. À présent, cela est si rapide qu'on n'arrive guère à l'assimiler, le contrôler, ce qui crée une certaine situation d'incertitude, comme le souligne Bajoit « *c'est toujours difficile de naître et de vivre dans des périodes de bouleversements sociaux, politiques, économiques, technologiques, culturels. C'est plus difficile que de vivre dans des périodes de stabilité [...]* » (2005 : 2). Ainsi, pour bien saisir les jeunes d'aujourd'hui et cette situation d'incertitude des aînés de l'ancienne génération, ces derniers doivent, avant tout jugement, comprendre et identifier les critères de cette situation afin de réussir ce « *charme de la rencontre des âges* ». Ensuite, ils doivent revoir le lien social qui leur permet de coexister malgré leurs divergences avec cette jeunesse, et de là, avoir une intégration langagière tant recherchée.

Aujourd'hui, nous nous sommes détachés quelque peu des valeurs de convivialité, de tolérance et d'intelligence d'autrefois, ce qui a engendré des antagonismes inouïs entre adulte et jeune. Même si dans certains cas, la variable d'âge n'est qu'un chiffre, car on peut être vieux et partisan des nouvelles valeurs, comme on peut être jeune et partisan des anciennes, mais l'important est d'abord de comprendre leur sens de la vie, et leur nouveau vocabulaire instable, non adapté aux normes courantes et pourtant partagé d'une manière remarquable grâce à ces technologies. De là, résulte un écart entre la recherche de l'individualité et le respect du groupe, selon Octobre,

Les TIC sont une opportunité pour vivre plus vite et plus intensément. Avec les réseaux sociaux ou les SMS, la nouvelle génération numérique est en capacité d'être informée rapidement et encouragée par la simplicité des recherches sur internet à propos de l'ensemble des questions pouvant la préoccuper.

(2014a : 283)

En effet, l'usage des technologies est conçu d'un côté comme une expression d'une demande de revendications à l'autonomie dans les différentes activités, liées aux jeunes ou aux adultes, et d'un autre côté comme un témoignage d'un changement dans les manières de vivre et de penser. Ainsi, l'adulte est fondamentalement explorateur du monde, et les TIC en seraient des outils renforçant.

En somme, le phénomène de la rébellion générationnelle n'est pas nouveau, mais peut être considéré comme un rejet des références classiques. En effet, cette mutation, qui apparaît aujourd'hui irréversible, contribue d'une manière ou d'une autre, à l'acquisition des

connaissances et des savoirs-faire et par là, à la formation de la pensée et à l'insertion sociale. Enfin, les dérives des réformes de l'enseignement observées, les facteurs de ce changement linguistique ainsi que les nouvelles technologies et les médias constituent d'une certaine façon le déclic de cette crise multidimensionnelle et la confirmation de cette nouvelle culture juvénile qui s'est fait jour au sein de la culture des aînés, se considérant la plus légitime.

Chapitre II

L'envergure du fait linguistique

« Hier la langue était l'apanage des poètes. Aujourd'hui ce sont les jeunes qui la recréent et trouvent de nouveaux mots, de nouvelles constructions de verbe [...] bénéfiques pour la vie du français. »

–Henriette Walter –

Introduction

Travailler sur l'évolution d'une langue, comme on l'a vu au chapitre précédent, demande au linguiste de distinguer d'abord des facteurs « *internes* » de ceux « *externes* », étant donné que même ces derniers ont une influence importante sur le lexique et quelquefois remarquable sur la syntaxe. Tout dépend de ces facteurs démographiques, économiques, culturels, politiques et leurs variables, ainsi que les facteurs linguistiques et idéologiques, pour le chinois, l'anglais, l'espagnol, l'arabe, le portugais, l'allemand, le français, etc., qui ont connu une expansion remarquable depuis leur existence. L'indice du nombre de leurs locuteurs dans le monde en est un parfait témoignage (Blanchet, 2004).

Dans ce chapitre, il s'agit d'exposer d'une manière aussi ample que possible les changements linguistiques qui s'opèrent inopinément par rapport aux autres mutations sociales qui prennent plus de temps avant de se manifester, contrairement à ce la doxa le pense. Les néologies, en la circonstance, ne survenant que dans le langage spécifique à un groupes, ensuite s'étendant à l'ensemble de la communauté, au sens de Combettes et Marchello-Nizia « *La formule [...] qui considère que les systèmes linguistiques sont constitués des « variantes qui ont réussi », résume bien la situation de conflit constant qui caractérise les divers usages à l'intérieur d'un état de langue donné* » (2010 :129). Il serait aussi très pertinent de revoir les travaux sur le sujet du changement linguistique, pour une étude contrastive et analytique de l'interprétation des effets réels de ces facteurs, et par là répondre à cette question d'évolution de la langue.

En effet, de nombreux signes montrent, dans l'évolution récente des études linguistiques, des différences de classes d'âge en *syntaxe* (Caddéo, 2012 ; Florin, 1999 ; Lentin, 1975 ; Hagège, 2013), dans *les choix lexicaux* (Combettes, 2010 ; 2008 ; 2007 ; Lachkar, 2013 ; 2012 ; 2011 ; Calvet, 2017 ; 2004 ; 2000), dans *le discours* (Maingueneau, 2009 ; 1991), *l'intonation* (Kerbrat-Orecchioni, 2004 ; 1998 ; les 3 tomes des interactions verbales), et *de politique linguistique* (Achard-Bayle, 2009 ; Calvet, 1987), qu'ils peuvent tous affecter la signification d'un discours. Ceci pourrait créer un problème pour les théories de la sémantique et de la signification.

La sociolinguistique a pour vocation de prendre en charge l'étude de la variation en synchronie. La variation diachronique quand à elle, sera réévaluée par les analyses du discours ou la dialectologie. Cette dichotomie synchronie/diachronie, d'après Combettes et Marchello-Nizia (Idem.), en est la conséquence pour que tout linguiste prenne en considération l'existence

d'autres facteurs que linguistiques pour l'étude de l'évolution d'une langue, qui « *ne se conçoit pas, pour les linguistes, sans une relation plus ou moins directe, avec les changements socioculturels* », d'après Combettes et Marchello-Nizia (2010 : 129). Par changements socioculturels par exemple, les auteurs font référence à l'importance des évolutions des nouvelles technologies. De plus, quant aux aspects cognitifs, le changement linguistique met également en avant l'intuition et les représentations du sujet, mais au-delà d'une relation directe, entre la langue, système et norme, et les facteurs externes, selon Combettes et Marchello-Nizia « *le changement n'étant pas brutal, mais s'étendant sur plusieurs générations de locuteurs, ou se diffusant peu à peu dans plusieurs sous-groupes de locuteurs* » (Ibid. : 132). Mais, à ce moment, dans quelle mesure une période est/ou peut être, considérée comme stable ? Combettes et Marchello-Nizia nous répondent à cette question, avec deux grands types de périodes,

- Des périodes de stabilité, dans lesquelles les variations sous-jacentes, toujours présentes, sont relativement masquées par une impression d'équilibre ;
- Des périodes de changement, correspondant à la durée pendant laquelle se réalise complètement une évolution ou une famille d'évolutions. Il s'agit là évidemment d'un continuum et non d'une dichotomie.

(Idem.)

Ainsi, chaque génération vit son expérience du monde avec ses qualités et ses différences langagières, culturelles et leurs références qui ne sont pas communes,

La source et le destinataire ont en commun la disposition d'un code. [...] Si le signifiant est transmis, si le code est connu, alors le signifié est transmis. Communiquer, c'est transmettre des représentations par le canal de signaux. [...] l'interprétation consiste alors en un décodage de la transcription linguistique de propositions mentales.

(Rastier, 1995 :151)

Notre vif intérêt d'accorder la même place à la parole et à la langue et simultanément à des sujets individuels et à des groupes, s'explique par cette volonté de découvrir l'éventualité d'existence et de maintien de tensions intergénérationnelles, comme le montrent certains travaux autour de la question de l'innovation, considérant que l'analyse du discours intègre la dimension polyphonique et dialogique des énoncés. Comme nous cherchons à répondre aux questions : « *Quelles sont les relations entre interprétation, subjectivité et intentionnalité ? Comment ces notions se manifestent-elles dans et par le discours ? Et quels sont leurs rapports avec « l'extralinguistique », à l'aune d'une linguistique située, « co-énonciative » ?* » (Achard-Bayle, Guérin, et al., 2018 : 11).

Mais ce passage intergénérationnel rend encore difficile ce décodage linguistique par les adultes, parce que les jeunes de cette nouvelle génération développent des expressions typiques, qui leurs sont propres, ce qui accentue d'une certaine façon, la divergence entre les deux parties et favorise les conflits lors des différentes interactions langagières, comme illustré par quelques enregistrements des enseignants-adultes, répondant à la **Q8**⁵⁸, développée dans ce chapitre.

⁵⁸ Dès la naissance, l'enfant emprunte à ses parents la langue qu'ils parlent, puis des éléments qui forgeront son éducation. Voyez-vous une différence langagière entre votre génération et celle d'aujourd'hui ? Oui - Non

Si oui :

- D'après vous, à quoi est dû ce décalage ?
- Quel serait le parler le plus juste ?
- Y a-t-il des marqueurs discursifs que vous remarquez chez vos jeunes interlocuteurs ? En avez-vous vous-même ? Donnez des exemples.

1. Identité linguistique et authenticité

Depuis longtemps, la linguistique a ignoré l'étude de la diversité des langues et leurs des langues entre les générations, pour ne prendre qu'un seul objet d'étude, les régularités phonétiques, morphologiques, syntaxiques, etc. Donc, l'import d'une/des règle(s) d'autres langues, sans se préoccuper de sa/leurs pertinence(s) linguistique(s) et communicative(s) dans la nouvelle langue, aboutit généralement à un dysfonctionnement grammatical et stylistique et entretient par là, un conflit entre les deux générations X et Y, pareillement pour les relations entre la polysémie synchronique et les développements diachroniques, sources des incompréhensions et des chevauchements interprétationnels. Cette logique du changement linguistique s'appuie sur une tendance marquée de cette nouvelle génération à utiliser au maximum les ressources langagières dont elle dispose pour faire acte de langage.

Cependant, de nombreuses études, portant sur des faits de langue, ont abordé cette question des différentes vitesses du changement ainsi que le rythme auquel s'opère l'évolution, étant chaque domaine a son propre mouvement, morphosyntaxe, phonologie, sémantique, lexicale, pragmatique,

Les diverses parties et sous parties du système linguistique n'évoluent pas toutes de la même manière, ni à la même vitesse ; des tendances générales peuvent sans doute être identifiées, mais leur application dans le champ de la syntaxe, par exemple, ne s'opère pas obligatoirement en même temps que dans celui de la morphologie ou de la phonologie [...] Le lexique quant à lui, constitue un domaine particulier dont les relations avec les autres niveaux ne peuvent être que très indirectes.

(Combettes, Marchello-Nizia, 2010 : 132)

Si l'on fait abstraction par exemple, des questions de dérivation, d'emprunts et d'interversion, qui relèvent de la morphologie et qui sont à rattacher à certaines tendances syntaxiques générales, dans ce cas, peut-on considérer que cette nouvelle période d'histoire se caractérise par un renouvellement évident du lexique ?, renouvellement dû en grande partie à des causes externes, telles que le langage SMS. Peut-on penser à une étude homogène du changement linguistique, sur les possibilités de variations, dans toutes les langues ?, et non seulement celle chronologique de tel ou tel domaine. En partant aussi de l'existence des variations sur plusieurs niveaux, dans les divers registres (diastratie) et dans les diverses zones géographiques (diatopie), comment les prendre en compte ?

De ce fait, au sens de Combettes et Marchello-Nizia (Idem.), comme il existe des périodes sujettes à des changements et des périodes plus stables, de même, qu'il existe des périodes où

plusieurs changements s'accomplissent simultanément, et l'avenir d'une langue comme le français, tient à son utilité dans les secteurs du futur. Il doit s'affirmer comme langue utile parmi d'autres, sinon sa place sera menacée face à ces différents changements générationnels et linguistiques, puisque le français de nos jours, est la langue de travail, d'enseignement, de recherche, des affaires et des communications. À cet égard, il est impératif de prendre conscience de la réalité de ces enjeux linguistiques et de leur importance afin de ne pas tomber dans l'illusion globalitaire : « *la réduction des différences culturelles entre la génération précédente et celle d'aujourd'hui représente une avancée de la civilisation* ». Au contraire, comme le disait Ricœur « *le langage comme l'humanité n'existent qu'au pluriel* » (1969 : 55). Ainsi, au sens de Yanaprasart « *tout acte langagier est de nature identitaire [...] la langue [...] apparaît comme un facteur central dans le processus de socialisation* » (2009 : 121).

À présent, qu'Internet permet à tout le monde d'accéder aux mêmes sources d'informations, le lexique n'a plus de frontières et s'étend de façon spectaculaire. Les nouvelles technologies ont effacé le temps et l'espace et elles ont en quelque sorte réduit les frontières internes des langues locales, grâce à cette jeune « *génération de ressources multilingues culturellement adaptées aux différentes réalités* » (Ester, 2001 : 13). Avec l'amplification donc, de cette nouvelle technologie qui permet d'échanger simplement et rapidement partout à travers le monde, en utilisant des compétences écrites intermédiaires, c'est-à-dire l'utilisation d'une langue orale à l'écrit, que ce soit en arabe, en français, en anglais ou en d'autres langues, excuserait en fait certaines lacunes linguistiques.

Ce faisant, selon Culioli « *l'aptitude à parler de la langue n'est pas réservée au linguiste. Tous les sujets parlants ont une conscience épilinguistique* » (2009 : 68), ainsi Maingueneau nous explique (2009 [1996] : 174), que tous les sujets pratiquent, inconsciemment, une activité métalinguistique lors de leurs échanges, par des aptitudes à distinguer des noms ou des verbes, à faire des jeux de mots, à commenter leurs propres paroles, etc. Outre cela, la linguistique offre la possibilité de savoir s'exprimer en fonction des situations, apprendre à parler une autre langue, maîtriser l'orthographe, faire des traductions...

C'est ainsi, que nous pouvons imaginer que la maîtrise de la langue et l'acquisition d'autres langues peuvent, elles aussi, contribuer à l'amélioration des performances linguistiques individuelles et collectives, autant pour les compétences linguistiques qui représentent un élément fondamental des expériences de mobilité des individus, et constituent ainsi de leur part une richesse dans le développement identitaire.

1.1. La dichotomie langue/ parole depuis Saussure (CLG)

Par cette opposition, Saussure a délimité le véritable objet de la linguistique qui est « *la langue* », pour lui « *la langue est à la fois un produit social de la faculté du langage et un ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus* » (Saussure, 1971 : 25-27). Pour tout locuteur donc, la langue objet abstrait, incarne les pressions du groupe dont elle est la concrétisation des expériences, des émotions, des moments de partage, à travers des signes et des structures de la langue qu'il utilise, et qu'il partage avec un autre groupe. Saussure, en étant le précurseur du structuralisme linguistique, a pu lui ouvrir d'autres perspectives « *du fait social de la communication interpersonnelle* » (Idem.).

Tandis que « *la parole* », pour Saussure, en tant que faculté du langage, est l'organisation des signes en phrases⁵⁹, entre autres, « *ce n'est pas la parole qui constitue la langue mais la langue qui rend la parole possible* » (Saussure, Idem.). La parole au sens de Saussure est donc, « *la langue est nécessaire pour que la parole soit intelligible et produise tous ses effets ; mais celle-ci est nécessaire pour que la langue s'établisse ; historiquement, le fait de parole précède toujours.* » (Idem.). Le linguiste aura notamment, par la parole, plus de terrains d'observation entre « *les faits de parole* », qui concernent l'usage individuel de la langue, et « *les faits de langue* », qui intéressent le code langagier commun à tous les sujets. Dans ce cas, la relation « *langue/parole* » tient à son importance, malgré son caractère modifiable. Ainsi, la parole en usage peut en retour modifier la langue,

[...] tout ce qui est diachronique dans la langue ne l'est que par la parole. C'est dans la parole que se trouve le germe de tous les changements : chacun d'eux est lancé d'abord par un certain nombre d'individus avant d'entrer dans l'usage.

(CLG : 138)

Cependant, pour Jackendoff, cette relation « *langue/parole* » nous amène par la suite à évoquer la question du langage, pour qui « *le langage est une fenêtre ouverte sur l'esprit* »⁶⁰. C'est à travers l'acte de la parole, c'est-à-dire « *le discours* », que nous pouvons accéder à la représentation de l'organisation des connaissances.

⁵⁹Comme on l'a vu au chapitre précédent, l'opposition « *langue/parole* », reformulée après par Chomsky (1965) en termes de « *compétence/performance* ».

⁶⁰ JACKENDOFF, R. 1983. *Semantics and Cognition*, illustrée, réimprimée, révisée (éds.), MIT Press (éd.), pp. 23-53.

La notion de « *communauté de parole* », empruntée à Lacoste (2001), peut être aussi interprétée, dans le cas présent, comme la nouvelle structure qui émerge du dialogue intergénérationnel, puisque chaque génération se démarque par son propre langage. Soit, celle de « *la communication empathique* » (Lacoste, Idem.), puisqu'on parle des évolutions technologiques. Ceci dit, ce qui est à transmettre, d'une génération à une autre, ce sont les valeurs, les savoirs, mais surtout les enjeux mis en contexte « *et pour que la transmission soit reçue, il faut qu'elle se réalise en actes et en paroles avec cette perspective que transmettre, ce n'est pas pour survivre, c'est pour permettre à celui qui recevra d'être encore plus que moi* » (Jackendoff, 1983 : 37).

La rareté des formes syntaxiques, et les données tirées de ce que les locuteurs disent dans la réalité, arrivent en effet à refléter les formes phonologiques et syntaxiques les plus courantes. Une compréhension plus profonde de la fonction de communication des formes grammaticales, nous permettra d'enrichir ces propos, de conversations ordinaires, tels nos enregistrements réalisés. Pour les entretiens, nous avons tenté d'engager une conversation ordinaire avec nos interviewés, et parvenir à susciter chez eux l'emploi d'une forme naturelle de discussion, sans que nous l'ayons utilisée au préalable. On découvre de cette sorte qu'un sujet, à l'image des jeunes étudiants algériens, ne possède pas une certaine forme d'emploi de la langue française, parce qu'il manque régulièrement à l'utiliser dans le contexte où il se trouve. Comme par exemple, dans le même fil de discussion, il arrive que l'interviewé me tutoie et vouvoie en même temps, alterner des expressions provenant de dialectes géographiques (le Chaoui, le kabyle, le mozabite, etc.), un mélange de registres de langue (argot et soutenu),...

Selon Blanchet, une langue peut être définie en rapport à sa variabilité constitutive, en tant que « *variété ethnosociolinguistique, elle-même constituée de variétés et de variations* » (2012 : 126), y compris sur le plan interne. Pour lui, distinguer une langue d'une autre, d'un côté, c'est par rapport à l'identification de l'existence d'une variété, et d'un autre côté, en incluant les espaces de pratiques de ces langues, et leurs dimensions ethnosocioculturelles,

Point fondamental, la variabilité est la caractéristique essentielle des langues. Tout est fait pour qu'elles soient variées, de l'arbitraire du signe à la capacité humaine d'en pratiquer la diversité. Le cœur d'une langue, c'est sa variabilité. L'homogénéité n'y est que ponctuelle et secondaire.

(Blanchet, Ibid. : 127)

Par ailleurs, malgré leur tendance générale à étudier la langue en elle-même, les linguistes, à l'instar de Blanche-Benveniste (1990), ont souvent cherché une autre confirmation du côté de la parole, mais à chaque fois, ils font face à quatre difficultés, dont deux seulement nous intéressent dans cette intervention,

1. *L'agrammaticalité de la parole*, contrairement à ce que les linguistes de l'école bloomfieldienne affirmaient, que les locuteurs natifs ne se trompent jamais. De nos jours, d'autres linguistes affirment que la parole est pleine de formes agrammaticales, et admettent généralement qu'on ne peut pas se baser sur un corpus parlé, puisqu'il contient un grand nombre de phrases mal formées, que les locuteurs modifient dès qu'on leur signale cela.
2. *Les variations de la parole individuelle et au sein de la communauté*, au sens qu'une langue dise « la même chose » de plusieurs façons. Certains mots⁶¹, comme « voiture » et « automobile », ont apparemment le même référent. D'autres se prononcent de deux façons, tels « caméscope » et « cam ». Comme il existe des options syntaxiques, « *c'est facile pour vous de parler* » ou « *pour vous, c'est facile de parler* », c'est-à-dire, on a coutume d'affirmer que de telles expressions ont le même sens, autrement dit, expression empruntée à Blanche-Benveniste (1990 : 15), qu'elles ont la même « *valeur de vérité* ».

Le résultat ultime d'une étude de la variation syntaxique est surtout d'assigner un sens, une significativité à chaque transformation, c'est-à-dire de décider de la place à assigner à cette variation au sein de la structure linguistique, et qu'il sera utile de distinguer nettement du sens en tant que représentation. Encore que l'analyse formelle, comme elle se pratique actuellement, ne nous laisse que deux possibilités,

- a. Attribuer les variantes à des systèmes différents, et considérer l'alternance codique comme un cas de « mélange dialectal » ou de « permutation de codes » ;
- b. Dire que les variantes sont en « variation libre » dans le même système.

Ainsi, et en termes de sociolinguistique, pour Blanche-Benveniste, « *la langue est un système « hétérogène et instable* » » (1990 : 11). La notion de langue devient un circuit à trois états, « *langue – lecte – actes de langage* », autrement dit, « *langue – variétés – variations* ». Eu égard à cela, pour Blanchet (Idem.), « *une langue est un polylecte* », les rapports des lectes, par

⁶¹ Les exemples sont extraits de deux enregistrements de deux étudiantes de l'Université de Batna 2 –Département de Français – en réponse à la Q5, 25/01/2017.

exemple : (ethnolecte, régiolecte, interlecte (répertoire plurilingue), sociolecte, technoclecte, idiolecte, etc.). Tandis que le « *dialecte* », très usité, présente les inconvénients de ses multiples usages, puisqu'il désigne soit « *un lecte* » (dialecte local, dialecte social, variante dialectale...), soit « *un lecte minoré* », de statut social intermédiaire entre langue et patois. Cela dit,

[...] les variations et variantes sont produites par les locuteurs au cours des actes de langage ou des actes de paroles, c'est-à-dire dans des événements de communication en contexte [...] Les pratiques intersubjectives occupent le même rang que les systèmes émergents, en ce sens qu'il n'y a de langue, de système ethno-sociolinguistique, de communication, que parce qu'il y a des personnes qui interagissent dans, par et avec du langage.

(Blanchet, Ibid. : 109)

1.2. La dichotomie langue / culture

Les langues, cultures [...] sont non seulement des domaines marqués par leur diversité et leur variété mais aussi des espaces influencés par les pratiques individuelles et collectives et les représentations qui renvoient à l'un et à l'autre pour lui donner une présence réelle ou symbolique dans le discours et dans la société.

(Lachkar, 2014 : 7)

Cette société moderne exige, en effet, de marquer ses identités, voire son identité multilingue entre diglossie et monolinguisme, bilinguisme ou plurilinguisme, langues dominantes et langues dominées ou faibles, et son identité multiculturelle à travers ces nouvelles technologies qui sont désormais aussi des supports qui témoignent de la réalité des individus, des sociétés, des langues et des cultures dans ce monde où nous vivons. De plus, « les mixtes des langues », au sens de Lachkar, qui renvoient « *au contact [...] à la diversité culturelle due aux phénomènes de migration internes et externes, au métissage et aux brassages socioculturels et ethnoculturels* » (Idem.).

Langue et culture sont indissociablement liées. La langue, ce terme conceptuel, est défini comme une analyse spécifique de la réalité qui fait l'objet de la communication, selon Martinet « *la langue est dans la culture qui est dans la langue [...] à chaque langue correspond une organisation particulière des données de l'expérience* » (1964 : 148). Ainsi, la vision du monde, et le découpage signifiant de l'univers par l'individu et par le groupe, sont en partie organisés par la langue, c'est la théorie ethnolinguistique « *des visions dumonde* », développée par Sapir

(1949)⁶², et malgré les débats qu'elle a eu⁶³, a été largement étudiée et développée depuis, par Cardona⁶⁴, pour lui « *la réalité perçue de la langue n'est qu'une représentation mentale construite sous une forme dans laquelle la langue au sens de pratiques linguistiques plurielles du sujet a un rôle conceptuel éminent, et non exclusif à jouer* » (1982 : 128).

Il en va de même pour les rapports entre « langue et société », les pratiques linguistiques contribuent d'une autre manière, non seulement à créer et organiser les rapports sociaux, mais aussi réciproquement. Étant donné que, l'appartenance à un groupe est notamment liée à la pratique d'une variété précisément ethnosociolinguistique, de même, la modélisation de ce qu'est une société est similaire à ce que sont une variété et une communauté ethnosociolinguistique⁶⁵.

Il est à supposer que langue, culture et société interfèrent largement et partagent des fonctionnements communs, mais on ne peut pas nier aussi qu'elles ne se recouvrent pas exactement dans les cas concrets d'une langue, d'une culture et d'une société données. Les langues, au sens de Lachkar (2014), jouent un rôle fondamental dans la construction des identités individuelles et collectives, et c'est notamment par elles que passe la socialisation des individus ainsi que l'élaboration de leurs rapports à eux-mêmes et aux autres, non seulement par le fait de communiquer, que par phonèmes ou graphèmes véhiculent, mais plutôt pour marquer leur existence. On peut alors considérer qu'une langue a deux fonctions essentielles « *une fonction communicative* » et « *une fonction identitaire* », deux polarités qui sont toujours conjointement à l'œuvre dans les pratiques ethnosociolinguistiques, et dans l'organisation d'un système linguistique, mais qui ne coïncident pas forcément, selon Blanchet « *une langue peut avoir une fonction identitaire emblématique pour des gens qui ne la pratiquent pas ou peu pour communiquer des informations* » (2004 : 31), d'où notamment, les variétés et variations, les

⁶² SAPIR, E, MANDELBAUM, D.-G (dir.). 1949. *Culture, Language and Personality*, Berkeley, CA, University of California Press, pp. 20-63. Disponible sur: <https://www.questia.com/library/99190244/culture-language-and-personality> [consulté le 16 mars 2016-19 mars 2016].

⁶³ On en trouve un excellent résumé dans FISHMAN, J. 1994. « The truth about language and culture », *International Journal of the sociology of language*, Vol.109, n°1, pp. 83- 96. Mis en ligne, le 30/07/2007. Disponible sur: <https://www.degruyter.com/view/j/ijsl.1994.issue-109/ijsl.1994.109.83/ijsl.1994.109.83.xml> [consulté le 28 mars 2017].

⁶⁴ CARDONA, G. 1982. « L'analyse des modèles cognitifs en ethnolinguistique », In: ALVAREZ-PEREIRE, F. *Ethnolinguistique, Contributions théoriques et méthodologiques*, actes de la rencontre internationale Théorie en Ethnolinguistique (29 mai - 1er juin 1979). SELAF (LDE 5). Paris, pp. 127- 144.

⁶⁵ Blanchet définit la **communauté ethnosociolinguistique** comme, « *système émergent d'échanges (de messages, de personnes et de biens), d'interactions, de normes et d'enjeux de domination, construction intersubjective permanente, hétérogène mais ponctuable, sans frontière nette* »(2012 : 46).

coopérations et les conflits, les dominations, etc., dans tout événement de communication. De façon encore plus fine, et en reprenant les propos de Boyer (2008) et ceux de Achard-Bayle (2009), quant à la fonction identitaire de la langue, que dans toute variation, et dans toute interaction verbale, les politiques linguistiques expansionnistes, le sentiment linguistique et les aliénations diglossiques, témoignent des rapports conflictuels entre ces deux fonctions des langues.

Dans notre étude conjointe Algérienne et Française, si les sociétés d'aujourd'hui, sont autant marquées grâce au contact de leurs composantes ethnosocioculturelles, les langues, sous l'influence des usages de ces nouvelles technologies, reflètent aussi admirablement cette situation linguistique marquée par les emprunts à d'autres langues, les néologismes, l'alternance codique, etc. Ces nouvelles technologies au lieu de rester par exemple, « *de simples supports facilitant la production et la diffusion de l'information, et garantissant la visibilité des individus et des cultures, deviennent aussi acteurs dans la construction des langues [...]* » (Lachkar, 2014), voire le français, l'anglais et dans notre cas même l'arabe classique et l'arabe dialectal, tout aussi les formes que les sens.

1.3. Synchronie/ diachronie : Les variables linguistiques et les variables sociales

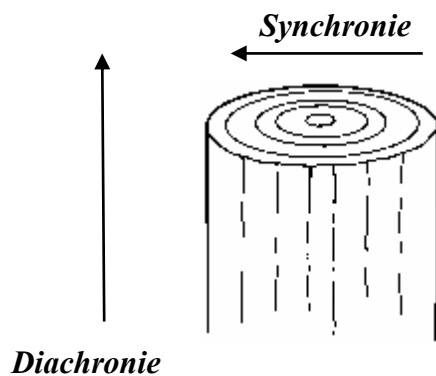
Après la fameuse dichotomie « langue/parole », un autre héritage saussurien qui a amené les linguistes à accorder encore aux langues des structures : « *une structure diachronique* » et « *une structure synchronique* », constituant une autre partie importante de la recherche en linguistique.

Il n'est pas évident que l'analyse synchronique intervienne par définition sur un même état de langue, ce qui pose plusieurs problèmes. Tout d'abord, parce qu'il n'y a pas de synchronie en soi dans la langue : « *la synchronie n'est qu'un arrêt sur un état de langue déterminé par le linguiste, abstraction faite de tout différentiel chronologique* » (CLG, 1971 : 115). Ensuite, « par un même état de langue », l'homogénéité d'une langue est loin d'être raisonnable face à ces changements linguistiques. Quant à l'analyse diachronique, « *elle intègre des facteurs explicatifs portant sur différents états d'une même langue* » (Idem.).

Faisant suite à ces constats, cette dichotomie renvoie moins à une propriété fondamentale des langues qu'à un point adopté et partagé par le linguiste, comme l'affirme Saussure « *les deux*

ordres sont bien distincts mais complémentaires » (Ibid. : 125), afin de prouver l'existence de l'étymologie populaire : « *par laquelle les locuteurs établissent des rapports synchroniques sans fondement historique objectif* » (Ibid. : 238-241). Autrement dit, il s'agit d'une expérience naturelle et autonome pour revoir la composition de lexèmes ou de revivre des constructions qui sont disparues ou commencent à disparaître. Saussure traduit cette dichotomie par une analogie sous forme d'une coupe d'un tronc d'arbre (CLG, 1971 : 125)⁶⁶,

Figure 01 – Représentation imagée des relations entre diachronie et synchronie.



Source : CLG (1971 : 125)

Quand on étudie les faits de langue, le sujet parlant et/ou un non spécialiste est devant un état, et la succession de ces faits dans le temps est inexistante pour lui. Contrairement au linguiste, qui face à cette situation, ne peut pas ignorer la diachronie d'une langue. De même, Saussure admet que toutes les langues obéissent à des changements incessants au cours de l'histoire (Ibid. : 108). Quoiqu'il conteste la pertinence du fait diachronique, et que le linguiste doit d'abord prendre le rôle d'un non spécialiste, avant d'entamer des jugements. D'ailleurs, toutes ces remarques seront bien détaillées dans notre chapitre expérimental, en précisant que les jeunes étudiants, des deux universités, disposent à peine de quelques connaissances rudimentaires et ne disposent pas des mêmes jugements que les linguistes, ou du moins des enseignants-adultes sur l'histoire et les structures des changements linguistiques.

La distinction entre « synchronie/diachronie », ou pour mieux dire encore, entre respectivement « description/histoire », la première se présente quand on envisage l'étude du langage dans ses formes historiquement déterminées. Autrement dit, entre les ensembles de traditions linguistiques « les langues historiques » (langue française, langues anglaise, langue arabe,

⁶⁶D'après Saussure (Idem.), la coupe transversale du tronc d'arbre est ici censée faire écho à l'état *synchronique* d'une langue. Ainsi, le tronc renvoie dans son extension à l'axe *diachronique*.

langue allemande, etc.). Ces langues se développent « se changent » historiquement (diachroniquement) et fonctionnent (synchroniquement), c'est-à-dire, elles peuvent être étudiées dans des rapports de simultanéité entre leurs structures, soit dans leur développement, soit dans leur fonctionnement (les structures lexicales), selon Coseriu « *la distinction entre synchronie et diachronie, en tant qu'opposition entre fonctionnement et développement historique, n'est pas simplement une question de temps, il faut notamment distinguer la « synchronie des structures » de la « synchronie de la langue »* » (2000 : 230).

Au sens de Coseriu, les structures fonctionnelles, lexicales, peuvent s'affirmer dans le temps malgré les évolutions. Leur synchronie interne dépasse leur simultanéité avec d'autres structures de la langue. Alors,

Même si on se limite à la langue fonctionnelle, il n'est pas exact de dire que toute la langue change comme un seul système et que tout changement modifie toutes les relations dans ce système. En réalité, ce sont toujours des systèmes partiels qui changent et leur changement n'affecte pas d'une façon immédiate le reste de la langue : un système partiel peut changer dans ses relations internes (relations entre ses termes), sans que ses rapports externes changent aussi. C'est, du reste, ce qui assure la continuité historique et l'existence même des langues.

(Coseriu, 2000 : 233)

De ce point de vue, Coseriu nous explique que, c'est plutôt par prudence méthodologique que par une nécessité théorique qu'il convient de se limiter à un état de langue, pour ne pas tomber dans le risque d'attribuer au fonctionnement de ce qui appartient au changement, ainsi par exemple, au temps de Balzac et Molière « couche » signifiait « lit » et aujourd'hui ce mot est relégué du langage que nous utilisons en commun.

Bien qu'un état de langue historique ne soit pas strictement synchronique, la connaissance de la langue chez les sujets parlants, adultes et/ou jeunes, et par conséquent, ses possibilités de fonctionnement dépassent l'actualité abstraite, à l'exemple de Coseriu (Idem.). Des langues à traditions littéraires, dont on connaît les formes de constructions et d'oppositions qui ne s'emploient plus, mais qui peuvent s'employer, par exemple à titre d'archaïsmes intentionnels, ou avec d'autres intentions. Même en dehors des traditions littéraires, avec des formes que des sujets parlants emploient encore ou que certains sujets commencent à employer.

Dans les enquêtes dialectologiques, dont quelques questions de nos entretiens **Q5** ; **Q6** ; **Q9** (pour les jeunes)/ **Q5** ; **Q6** ; **Q8** (pour les adultes), on entend souvent, « *les personnes âgées le disent encore –les jeunes d'aujourd'hui ne le disent plus* », ou bien « *c'est la façon de parler*

des jeunes- nous les adultes on ne le dit pas ». On pourrait dire qu'il s'agit de différences de « styles de langue », expression empruntée à Coseriu (Ibid. : 235), mais différenciés au sens diachronique, c'est-à-dire que, les principes de l'analyse doivent par conséquent s'adapter aux conditions effectives de l'état de langue, qui « *devra, dans ce cas, constater la pluralité des synchronies qui y sont impliquées, c'est-à-dire, les différences diachroniques connues et utilisées ou utilisables par les sujets parlants* » (Coseriu, 2000 : 235).

Donc, si on peut résumer le sens de Coseriu, les « langues » sont des techniques historiques du discours ou de la parole, mais les traditions linguistiques sont loin de ne contenir que la technique pour parler. De même, elles contiennent du « déjà parlé », des tranches de discours déjà fait et qu'on peut employer de nouveau, à de différents niveaux pour structurer la parole.

La description que fait aussi Coseriu, implique qu'on décrive une synchronie choisie comme fondamentale et qu'on consigne parallèlement les autres synchronies, c'est dire, les différences diachroniques coexistant dans le même état de langue, pour tous les cas dans lesquels elles fonctionnent. De même, les études de diachronie structurale (CLG, Idem.) donnent souvent l'impression qu'il y aurait dans les langues des passages brusques, d'une structure à une autre, et se produisent à travers la coïncidence de structures diachroniquement successives, alors que, dans la synchronie, une distinction doit être faite entre la « technique du discours » et le « discours répété » (Coseriu, Ibid. : 256),

- La « *technique du discours* », comprend les unités lexicales et grammaticales (lexèmes, catégorèmes, morphème) et les règles pour leur modification et combinaison dans la phrase, c'est-à-dire, les mots et les instruments et procédés lexicaux et grammaticaux. Ainsi par exemple, « *calme* » appartient à la « technique du discours » du français actuel, on peut employer cet élément dans toute combinaison permise par son signifié, selon des règles actuelles de la langue française : « *un jeune homme calme* » ; « *rester calme* », « *un endroit calme* » etc.;
- Le « *discours répété* », comprend tout ce qui est traditionnellement figé comme « expression », « phrase » ou « locution » et dont les éléments constitutifs ne sont pas remplaçables ou re-combinables selon des règles actuelles de la langue.

Parfois, on prétend appliquer la distinction « langue/parole » qui est une distinction entre « technique du discours » et « discours en acte », ceci n'a rien à voir avec l'extension des traditions linguistiques à la variété interne de la langue historique. Par exemple, entre

« s'ennuyer » et « s'embêter », « ami »/« camarade » et « copain », etc., ce n'est pas une simple différence de « parole », ou de réalisation des structures dans le discours, mais plutôt une différence importante de « langue », c'est-à-dire, différence de « technique du discours ». En partant de ce constat, on peut se poser la question, faut-il traiter dans ce cas les différentes « techniques du discours » d'une langue historique comme on traite les autres langues, en les prenant séparément ? Peut-on confirmer que, la « langue fonctionnelle » seul objet de description structurale ?

Du fait que, tout sujet parlant se sert de différents styles de langue, il connaît et peut réaliser par anticipation, des techniques diatopiquement et diastratiquement différentes de sa propre langue. En effet, pour pouvoir comprendre le véritable problème du changement linguistique et du langage en tant qu'activité créatrice, il est pertinent d'imaginer, pour un début, que le changement linguistique « n'existe pas ». Par « non-existence », Coseriu (Ibid. : 258) entend,

- La non-existence du changement sous la forme généralement admise en linguistique, comme par exemple « a » [devient] « e » ;
- Le fait que l'on ne perçoit pas le changement dans le sens où il se réalise effectivement ;
- Le fait qu'un phénomène linguistique nouvellement créé peut souvent être interprété à la fois comme changement et comme non-changement, comme renouvellement et comme application.

Par ailleurs, les usagers d'une langue, dans notre cas le nouveau français codifié et employé par les jeunes de cette nouvelle génération, sont convaincus qu'ils ne changent pas la langue française, mais qu'ils la réalisent autrement. Ils considèrent que ces faits de langue et de changement existaient déjà dans la langue ou au moins, ils les envisagent comme une continuation et application de leur tradition linguistique. Cela est dû, en premier lieu, au statut particulier de la tradition dans le langage par rapport aux autres formes de la culture, dans lesquelles l'originalité de la création individuelle est fondamentale. Toutefois, cette conviction des usagers manifeste leur intuition de la nature caractéristique du langage, au sens de Coseriu (Ibid. : 266),

- Entre « faire du langage » et « langage déjà fait » ;
- Entre la langue comme technique ouverte, comme système de procédés, et la langue comme produit, comme ce qui est fait à l'aide de ces procédés ;
- Ou entre la langue en tant que système de règles a de différents degrés de généralités et la langue en tant que matière déjà organisée moyennant l'application de ces règles.

Cela signifie en effet que, « *développement (changement) de la norme = simple application du système* » ; « *développement du système = simple application du type* ». Ce qu'on peut retenir particulièrement de tout cela, c'est que la distinction entre synchronie (fonctionnement) et diachronie (changement), ou plutôt entre application des règles et changement des règles, ne peut être maintenue en tant que distinction réelle pour de tels développements, parce qu'en réalité il y a diachronie de la norme à l'intérieur de la synchronie (du fonctionnement du système), et diachronie du système à l'intérieur de la synchronie du type linguistique. Par suite, « *le changement linguistique se présente comme étant le fait linguistique primaire et primordial, il n'est pas changement, mais bien plutôt naissance du langage et, par là construction historique des langues* » (Coseriu, Ibid. : 278).

À cet égard, il en résulte qu'on peut sans cesserepérer dans une langue la coexistence de formes différentes pour un même signifié, soit au niveau géographique, la même langue prend différentes prononciations, ou avoir un lexique différent en différent points de territoire. Calvet (2017) s'est interrogé sur l'invisibilité du changement du français, qui aujourd'hui parfaitement conscient des différentes connotations sociales des mots,

Tableau 01– Quelques exemples proposés par nos jeunes interviewés en réponse à la **Q5**, montrant l'existence de plusieurs variétés linguistiques d'un même mot en français et en parler algérien.

<i>Mots en français</i>	<i>Equivalent en parler Algérien</i>	<i>Ses connotations (en français)</i>	<i>Ses connotations en amazigh Algérien</i>	<i>Ses connotations en parler Algérien des régions de l'est/ du Sud</i>	<i>Ses connotations en parler Algérien des régions de l'Ouest</i>
Fille/Femme	[tafla / mra]	meuf ; nana ; gonzesse	[tamattoth]; [thamattoth]; [A'hyouyath]	[lalla]; [weliy'ya]	[chira]
Garçon/Homme	[tføl / rajal]	mec ; gonze, keum	[dherguez] ; [A'hou]	[dadda] ; [sidi]	[chir]
Argent	[draham]	balles ; fric ; pognon	[isordan]	[swarad]; [sordi]	[flus]
Manger	[yakul]	bouffer ; briffer ; casser la croûte (ou croûter)	[yettech]	[yukel] ; [yehargam]	[yakul]
L'Eau	[el'ma]	L'eau	[amen] ; [wamen]	[mayha]	[el'ma]
Voiture	[taxi]	Bagnole ; caisse ; automobile ; cage	[t'karroset]	[sayyāra] ; [tomobile] ; [karrosa]	[loto]

Calvet nous propose aussi, un atlas linguistique de France (*ALF*)⁶⁷ qui nous donne des milliers d'exemples de cette variation régionale. Ainsi, le problème, qu'a rencontré la sociolinguistique, est celui de dégager à la fois ces variables linguistiques et les variables sociales correspondantes.

⁶⁷ ALF de GILLIERON, J et EDMONT, E (1897-1900), publié entre 1902 et 1910 consiste en un recueil de 1920 cartes (1421 cartes entières et 449 cartes partielles) permettant d'étudier les variations lexicales gallo - romanes au début du XXe siècle.

Au sens de Calvet, « *il y a variable linguistique lorsque deux formes différentes permettent de dire « la même chose », c'est-à-dire lorsque deux signifiants ont le même signifié et que les différences qu'ils entretiennent ont une autre fonction qui peut être stylistique ou sociale* » (1994 : 61). Dire par exemple en français fou, tarré, mahboul, insensé, chelou, etc., exprime certes, une variable, mais à quelle fonction correspondent ces différentes formes ?

En reprenant l'exemple de Calvet (Ibid. : 62), et en considérant que ces mots prennent différents usages selon des classes d'âges, les jeunes diraient « mahboul », leurs parents « tarré » et leurs grands parents « fou » par exemple. On peut aussi imaginer qu'ils se répartissent selon le sexe des locuteurs, les hommes disant plutôt « tarré » et « chelou » et les femmes « mahboul » et « fou ». On peut encore imaginer qu'ils se répartissent selon une échelle sociale, les classes aisées utilisant plutôt « insensé » et les classes défavorisées « fou », etc. Ainsi, le fait d'utiliser tel ou tel mot indiquerait que le locuteur se trouve dans telle ou telle catégorie sociale (femme, jeune, classe aisée, etc.). Mais il est aussi possible que, dans un milieu social donné, un locuteur utilise « mahboul » alors que ses voisins utilisent et attendent que l'on utilise « fou » ou « insensé », dans l'unique but de choquer, d'enfreindre la norme, de se révolter, etc.

Nous avons donc d'un côté un ensemble de variables linguistique, toutes celles que l'analyse permet de repérer et de l'autre un ensemble de variables sociales, toutes celles qu'une théorie sociologique permet d'isoler. Chacun de ces ensembles est le produit d'une théorie, linguistique dans le premier cas, et sociologique dans le second, mais quelle est la relation entre ces deux ? Pour faire simple, comme par exemple, l'utilisation de telle ou telle variante phonétique ou lexicale, permettrait de situer son locuteur en un point du deuxième ensemble. Cependant, pour Calvet (Ibid. : 64),

- Partons-nous d'une analyse de la langue qui nous dit quelque chose de la société ?;
- Partons-nous d'une analyse de la société qui nous permet de comprendre la langue ?;
- Ou encore est-il possible de prendre en compte ces deux éléments dans la même analyse ? En d'autres termes, est-il possible de réaliser le programme de Bourdieu pour qui,

Une sociologie structurale de la langue, instruite de Saussure mais construite contre l'abstraction qu'il opère, doit se donner pour objet la relation qui unit des systèmes structurés de différences linguistiques sociologiquement pertinentes et des systèmes également structurés de différences sociales ?

(1990 : 41)

Parce que Bourdieu part du fait que la linguistique postsaussurienne a négligé le caractère social de la langue, et que « *les linguistes n'ont d'autres choix que de chercher désespérément dans la langue ce qui est inscrit dans les relations sociales où elle fonctionne, ou de faire de la sociologie sans le savoir* » (1990 : 15). Or, il nous explique que « *le discours n'est pas seulement un message destiné à être déchiffré, c'est aussi un produit que nous livrons à l'appréciation des autres et dont la valeur se définira dans sa relation avec d'autres produits plus rares ou plus communs* » (Ibid. : 16).

En réalité, la sociolinguistique entend décrire la langue dans ses emplois qui manifestent des variations, comme par exemple, le locuteur qui opère un choix parmi les variétés ou les sous codes de la langue qu'il maîtrise, notamment en fonction de son statut social, du style et de la situation qui peut être plus ou moins formelle. Le formalisme ainsi du discours peut se définir en fonction des termes constitutifs de l'événement de parole, comme se sentir obligé de se conduire et de parler « correctement », d'une manière formelle face à un auditeur d'un statut social élevé, le thème de l'échange nécessite une langue soutenue ou familière, etc.⁶⁸

En privilégiant les constantes linguistiques, au profit des variations sociologiquement significatives pour réussir une langue « commune », donne aussi l'impression que cette capacité naturelle de parler est dépendante de ces variations sociales, et qu'elle, selon Bourdieu,

Présente autant de variétés qu'il y a de conditions sociales d'acquisition. Ce qui est rare, donc, ce n'est pas la capacité de parler [...] mais la compétence nécessaire pour parler la langue légitime qui, dépendant du patrimoine social, retraduit des distinctions sociales dans la logique proprement symbolique des écarts différentiels [...].

(1987 : 117)

Par conséquent, on aura affaire à un univers hiérarchisé d'écarts, par rapport à une forme de discours, l'exemple de ce nouveau français codifié des jeunes, qui se bat pour être universellement reconnu comme officiel (Bourdieu, 1990), c'est-à-dire comme un modèle des réalisations linguistiques. Ainsi, « *l'unification du marché et la distribution inégale des chances d'accès aux instruments de production de la compétence légitime et aux lieux d'expression légitimes* » (Ibid. : 45), afin que les groupes d'individus qui la détiennent peuvent l'imposer comme seule langue officielle sur les marchés linguistiques, scolaires, politiques,

⁶⁸D'après Calvet (1994 : 64), le style peut être « surveillé » (langue soutenue), « familier » (celui du discours quotidien, tel qu'il est employé dans les situations ordinaires où le langage n'est pas un objet d'attention), ou « spontané » (celui du discours que l'excitation ou l'émotion font apparaître et qui brise les contraintes d'une situation formelle).

administratifs, etc., et dans la plupart des interactions linguistiques où ils se trouvent engagés, comme par exemple, les entretiens d'embauche, les échanges linguistiques, etc.

C'est d'ailleurs ce qui fait que ceux qui veulent défendre un capital linguistique menacé, comme aujourd'hui en France, la connaissance des langues anciennes et en Algérie, celle de la langue amazigh, sont condamnés à une lutte totale, et on ne peut sauver la valeur de la compétence qu'à condition de sauver le marché. Les défenseurs du français ou de l'arabe font souvent comme si la langue qui a leur préférence pouvait valoir quelque chose en dehors dumarché, mais en pratique, la place que le système d'enseignement accorde aux différentes langues, ou aux différents contenus culturels, n'est qu'un enjeu si important que parce que cette institution a le monopole de la reproduction du marché dont dépend la valeur sociale de la compétence linguistique. Les propriétés qui caractérisent l'excellence linguistique tiennent en deux mots, selon Bourdieu « *distinction* » et « *correction* », entre autres, « *le travail qui s'accomplit dans le champ littéraire produit les apparences d'une langue originale en procédant à un ensemble de dérivations qui ont pour principe un écart par rapport aux usages les plus fréquents* » (1990 : 52), c'est-à-dire « communs » ; « ordinaires » ; « vulgaires ».

En effet, si on peut le résumer au sens de Bourdieu (Idem.), la valeur naît toujours de l'écart par rapport à l'usage le plus répandu « lieux communs » ; « sentiments ordinaires » ; expressions « vulgaires » ; style « facile ». Ainsi, les oppositions empruntées à la langue officielle légitime de Bourdieu et selon lesquelles cette série est conçue, les réponses (à la Q3) de nos enseignants interviewés des deux universités, se résument à deux oppositions : l'une entre « distingué » et « vulgaire » (ou « commun »), et l'autre entre « tendu » (ou « soutenu ») et « relâché » (ou « libre »), qui représente sans doute la spécification dans l'ordre de la langue d'application très générale.

Donc, dans tous les temps, la langue se trouve dans un double mouvement, dans celui d'abord du sens de la variété, et dans celui ensuite du sens du renouvellement des systèmes unitaires (Cosseriu, Ibid. : 267). Même les langues fonctionnelles se trouvent en mouvement, ceci,

Parce qu'une langue n'est pas une « chose faite », mais au contraire, essentiellement et fondamentalement, un système de façons d'agir, technique ouverte et en conséquence système de possibilités ou de virtualités qui se réalisent progressivement dans l'histoire.

(Labov, 1976 : 120)

Jusque là, une langue n'est jamais « faite » mais elle « se crée », même si sans changement apparent, selon Pruvost et Sablayrolles,

Ce qu'on appelle « changement linguistique » n'est autre chose que l'objectivation historique de la créativité, autrement dit, qu'il n'est pas à proprement parler « changement » ou « évolution », mais qu'il est l'émergence même de la langue en tant que tradition.

(2016 : 15)

Mais, pourquoi ne pas dire que c'est juste l'être de la langue qui coïncide avec son devenir historique et non d'un changement linguistique qui affecte sa tradition ?

2. Enjeux linguistiques et interculturalité

De par ces variables linguistiques et sociales, l'aspect à retenir est que chaque communauté dispose de ses propres ressources linguistiques pour faire acte de langage, et par là communiquer ses traits culturels avec une autre communauté. La réponse à la dernière question relative au point précédent, en partant du sens de Blanchet (2011), est que la situation et les dynamiques de la langue française dans le monde relèvent de deux grands processus « historique » et « d'enseignement »⁶⁹, qui sont :

- *Processus historique*, celui de construction / diffusion / adaptation de cette langue dans des espaces sociaux symboliques et pratiques [...]
- *Processus d'enseignement à grande échelle*, qui n'est significatif que depuis seulement quelques décennies.

Selon Blanchet (2011), les deux ayant des relations, de façon que le premier processus s'inscrit dans le cadre des politiques en général et des politiques linguistiques en particulier, qui ont pour but la gestion des ressources linguistiques propres à chaque société. Alors que le deuxième, s'inscrit dans les modalités de mise en place de l'enseignement des langues en général et du français en particulier dans une société et dans son système éducatif.

Toutefois, avec l'introduction des perspectives, interactionnelle et interculturelle, dans les systèmes éducatifs modernes, on remarque un développement incessant de l'utilisation des différentes techniques de communication, grâce notamment à ces nouvelles technologies :

⁶⁹ BLANCHET, Ph. 2011. « Politique linguistique et diffusion du français dans le monde », In : BULOT, T, BLANCHET, Ph. *Dynamiques de la langue française au 21^{ème} siècle : une introduction à la sociolinguistique*. Disponible sur : <www.sociolinguistique.fr> [consulté le 22 janvier 2019].

vidéos, audios, des plateformes, à caractère éducatif, sur le Web, des « ateliers pédagogiques personnalisés et pédagogie assistée par ordinateur (PAO) », etc., une attention particulière est donnée à la sensibilisation de l'enseignement-apprentissage des langues étrangères, avec l'application du courant du language awareness ou « éveil aux langues », (venu de Grande-Bretagne), principalement dans les pays non européens (Bouhadiba, 2012), qui se sont déjà engagé dans la voie de la multiplication de ces méthodes ciblées vers des champs professionnels et techniques précis qui nécessitent désormais de tels prérequis.

Pour cela, il en résulte une nouvelle conception, apparue déjà depuis quelques années, celle de la construction d'une compétence plurilingue et pluriculturelle, et dont l'importance issue d'une telle éducation, d'après les travaux de Porcher (1997), Gremmo (1999) et de Trebbi (1999), est celle de la décentration vers la culture de l'autre, et par conséquent de la découverte de sa propre culture, de la compétence à apprendre les langues étrangères ainsi que de la conscience métalangagière. De même, pour Castelloti, cette compétence « *se constitue dès l'enfance et s'enrichit tout au long de la vie, selon des modes d'accès aux langues diversifiés: immersion, éducation bilingue, alternance des langues, constitution de répertoires communicatifs à géométrie variable [...]* » (2001 : 13). Ce renouvellement donne lieu à un certain « dépaysement intellectuel », terme emprunté à Zarate (2008), et à une perméabilité disciplinaire qui démultiplie les niveaux d'analyse. Ce qui explique, que les cultures académiques divergent d'un pays à l'autre, et qu'elles restent difficiles d'accès pour un étranger tant qu'il n'a pas lui-même expérimenté le système, à l'exemple de comment parler, échanger, rédiger un article en langue étrangère, etc., relève encore du défi.

En effet, c'est dans la rencontre de l'autre, de sa langue et de sa culture, que se construit l'image culturelle de soi et du groupe social d'appartenance. Au sens de Zarate (Idem.), qu'il s'avère nécessaire de donner une importance à ces moyens linguistiques et pragmatiques, par le biais de cours de langue et de culture scientifique, en mettant en évidence les particularités de chaque langue, par l'organisation des espaces ouverts d'échanges pluriculturels.

2.1. L'interculturalité, l'interdisciplinarité et le transfert culturel

Développer la compétence de communication, suivant une démarche interculturelle, ne doit plus viser des objectifs qui conduisent au seul respect de la langue, comme système et comme

norme, et à réfléchir sur les faits culturels, mais plutôt à s'adapter avec la langue dans la culture de cette langue. C'est pourquoi, il apparaît évident⁷⁰,

- Qu'il s'agisse, d'une part, d'accéder à un matériel linguistico-discursif en situation pour une *connaissance opérative*, c'est-à-dire, on répond à la dimension instrumentale de l'accès à une langue-culture ;
- Qu'il s'agisse, d'autre part, d'accéder aux représentations partagées par les membres d'une communauté culturelle :
- Des représentations *subjectives*, admises parce qu'elles sont reconnues collectivement, qui déterminent leurs modes de pensée et d'action et qui permettent d'accéder aux valeurs reconnues et partagées par tous ;
- D'accéder à un certain nombre de données *objectives* partagées, c'est-à-dire, on répond à la dimension affective de l'accès à une langue-culture et son utilisation. Entre autres, une reconnaissance permettant d'enrichir la culture personnelle par les représentations et expériences nées ou produites par le contact entre la propre culture et la culture des autres.

(Guillén Diaz, 2003 : 115)

Dans ces circonstances, la culture implicite dans et par le lexique, dont Pruvost soutient l'idée que même la lexiculture en fait partie, « *car elle est objet culturel de connaissance culturelle* » (2003 : 12). Quant à l'approche communicative, présentée comme la méthodologie en vogue en didactique des langues-cultures, dans la mesure où elle représente les traits qui caractérisent les pratiques communicatives, par la participation active, l'implication totale des apprenants et les interactions entre enseignants-apprenants et apprenants-apprenants (Guillén Diaz, Ibid. : 116). Ainsi, par ces interactions il y aura un certain développement de la notion d'interculturalité, et par là, au sens de Blanchet, « *relations humaines harmonieuses malgré les différences culturelles et linguistiques* » (2010 : 9). En effet, on ne peut parler d'une réelle situation d'interculturalité, que lorsque cette conception interactionnelle sera présente et respectée, selon Auger,

[...] dès qu'il y a relation, il y a altérité et, de fait, interculturalité [...] la complexité culturelle de chacun, traversée d'éléments collectifs et singuliers, fait de chaque rencontre une rencontre interculturelle.

(2007 : 13)

Dans cette optique, par « interculturalité », Blanchet (Ibid. : 11) nous propose les « relations interculturelles » car, celles-ci se basent sur les interactions produites dans une situation donnée. Ainsi, par les propositions fondatrices de Camilleri (1985), Blanchet (Ibid. : 13-14) répartit les effets interculturels des relations sociales autour de,

⁷⁰ GUILLEN DIAZ, C. 2003. « Une exploration du concept 'lexiculture' au sein de la Didactique des Langues-Cultures », *Didáctica (Lengua y Literatura)*, Vol. 15, pp. 105-119. Disponible sur : <<http://www.ucm.es/BUCM/revistas/edu/11300531/articulos/DIDA0303110105A.PDF>> [consulté le 17 février 2018].

- *Le contact interculturel*, prise de conscience de l'existence de personnes utilisant d'autres ressources linguistiques et culturelles sans relations, sans interactions, sans dialogues, autres qu'extrêmement ponctuels. Cette étape initiale produit en général des stéréotypes (négatifs ou positifs). [...];
- *La rencontre interculturelle*, relations sociales régulières avec des personnes qui conduisent soit à une occultation de l'altérité (divergence : ignorance de la relativité des systèmes culturels, et par là, les systèmes linguistiques, [...]), soit (convergence) à une [...] intégration progressive des repères interprétatifs d'autrui dans son propre répertoire linguistique et culturel ;
- *Le syncrétisme interculturel*, la rencontre avec des personnes conduit à une appropriation de repères et de ressources linguistiques et culturels sous la forme d'une juxtaposition peu maîtrisée, éventuellement insécurisée [...] d'où [...] des retours vers le stéréotype [...];
- *La synthèse interculturelle*, articulation consciente assumée en une identité culturelle et linguistique « hybride » de la pluralité de son propre système interprétatif (répertoire pluriculturel et plurilinguistique⁷¹) [...].

Selon Blanchet, toute rencontre interculturelle, à un moment ou à un autre, passe par des moments de divergences, d'incompréhension, voire même de conflits, qui se produisent si celle-ci expose une forme de syncrétisme ou de synthèse. De même, par cette attente de se faire comprendre et être compris par autrui, oblige parfois le sujet à revoir et adapter son répertoire culturel et linguistique suite à, avec qui ? Où ? Et dans quel but ?, il communique avec l'autre.

2.2. La « communication » un fossé à combler

« Dans cet univers égalitaire et transparent, il ne s'échange que des idées », ce propos est fidèle à Saussure, pour qui, « la langue représente la pensée organisée dans la matière phonique [...] le circuit de la parole transmet des concepts » (Saussure, 1971 : 27-28). À la suite de Bühler, l'école de Prague avait inscrit à son programme l'étude de l'utilisation du langage comme « moyen d'expression personnelle ou comme instrument d'action sur autrui ». C'est ultérieurement, dans la lignée de l'école de Prague, que c'est dégagé la notion de « communication ».

Cependant, Martinet contestant cette direction, met au premier plan « la fonction référentielle », le langage sert d'abord « la compréhension mutuelle » (Martinet, 1964 : 148), et les fonctions d'élaboration mentale, d'expression individuelle ne constituent qu'un phénomène restreint,

⁷¹Blanchet, préfère le terme « plurilinguistique » sur « plurilingue », parce que pour lui, « pour y intégrer toute pluralité linguistique y compris « à l'intérieur » de ce qui est considéré comme une « même langue » [...] » (2010 : 13-14).

« *les sociétés répriment par la raillerie le soliloque* » (Martinet, Idem.). Pour un sémiologue, par exemple, dont l'inspiration est voisine de celle de Martinet, c'est plutôt mettre en avant la volonté délibérée de communiquer et la notion naïve de « choix » : « *des faits perceptibles associés à des états de conscience* » (Prieto, 1966 : 94). Ce cadre d'analyse permet de traiter des systèmes non linguistiques « *depuis l'affiche jusqu'au code de la route, depuis les numéros d'autobus ou de chambres d'hôtels, ...* » (Mounin, 1963 : 16). Selon Martinet,

Il est réellement sans importance que la façon de parler d'un individu soit ou non physiquement identique à celle d'un autre, pourvu que les éventuelles divergences possibles n'aboutissent jamais à troubler la transmission spontanée et naturelle de l'expérience.

(Ibid. : 152)

La langue, selon Buysens, « *devient un moyen d'agir sur autrui, et la fonction primordiale du langage est d'influencer l'entourage* » (1968 : 77), c'est-à-dire, toute phrase doit soit, informer l'auditeur, l'interroger, lui donner un ordre, ou le prendre à témoin d'un vœu. Le langage alors devient « *le support d'une fonction pratique [...] un moyen d'action saisi au niveau des comportements* » (Buysens, Idem.). De ce fait, l'accent est mis, non pas sur le simple échange, mais sur un ensemble d'actions généralisées. Ainsi, le modèle symétrique de la communication prend la forme d'une « *succession d'actions d'expression orale* » (Bloomfield, 1970 : 40)⁷², et cette capacité, proprement humaine, permet ainsi l'organisation sociale, « *les individus, dans une société humaine, coopèrent par le moyen d'ondes sonores* » (Bloomfield, Ibid. : 44).

Cependant, pour Chomsky (1969), l'accent est mis sur l'aspect créateur du langage et sur la compétence innée du sujet parlant. Ainsi, la séparation « locuteur/ auditeur », fondamentale dans la perspective structurale, permet à la grammaire générative de s'interroger sur « *la connaissance de la langue qui fournit sa base à la mise en acte effective du langage par le locuteur-auditeur* ». (Chomsky, Ibid.: 19). Et simultanément, Chomsky, dans une phrase fréquemment commentée, proclame sa fidélité envers les fondateurs de la linguistique générale, en ce qui concerne les hypothèses de la « *communauté linguistique parfaitement homogène* » et du « *locuteur-auditeur idéal qui connaît parfaitement sa langue* » (Chomsky, Ibid. : 13). Il semble que, pour ce qui touche au modèle de communication implicite à sa théorie, Chomsky conserve également le postulat fondamental de l'échange égalitaire, il en retrouve l'équivalent en la projetant sur un sujet unique « *au lieu de la connaissance mutuelle, le langage a pour*

⁷²Pour Bloomfield, le langage « *permet à une personne de susciter une réaction (R) quand une autre personne ressent le stimulus (S)* » (Ibid. : 42). Il est l'un des « *deux moyens humains de répondre à un stimulus* », non pas « réaction pratique » (S—R), mais « réaction linguistique de substitut » (S-r... s-R) (Bloomfield, Idem.).

fonction de démêler le sujet de ses propres représentations » (Ibid. : 14), autrement dit, une sorte de variation de style.

Le premier schéma-modèle de la communication, en sciences du langage, est celui de Jakobson⁷³. Blanchet (2012) nous le résume ainsi, ses composantes sont un « destinataire » qui encode un message selon un code commun partagé avec le « destinataire » lequel le décode. La « circulation » du message nécessitant un contact dans un « contexte » donné. Les interlocuteurs et leurs messages peuvent utiliser diverses fonctions du langage, qui ne sont pas qu'informatives, mais également relationnelles ou esthétiques.

Toutefois, aujourd'hui ce modèle est souvent critiqué par différents chercheurs, pragmaticiens et sociolinguistes⁷⁴, pour une « *conception télégraphique de la communication* »⁷⁵. Dans le sens où, le rapport au contexte y est secondaire, le code considéré comme identique chez les interlocuteurs, la signification conçue comme relevant d'un décodage mécanique du message verbal, qui est censé la contenir (Blanchet, 2012). Or, le paradigme scientifique interprétatif étant fondé notamment sur le concept clé de communication, où l'essentiel en provient de l'analyse systématique « *Palo Alto* »⁷⁶ et de « *l'ethnographie de la communication* » par Hymes (1964), et met alors l'accent sur l'interaction en contexte.

Figure 02 – Un schéma ethnosociolinguistique de la communication.

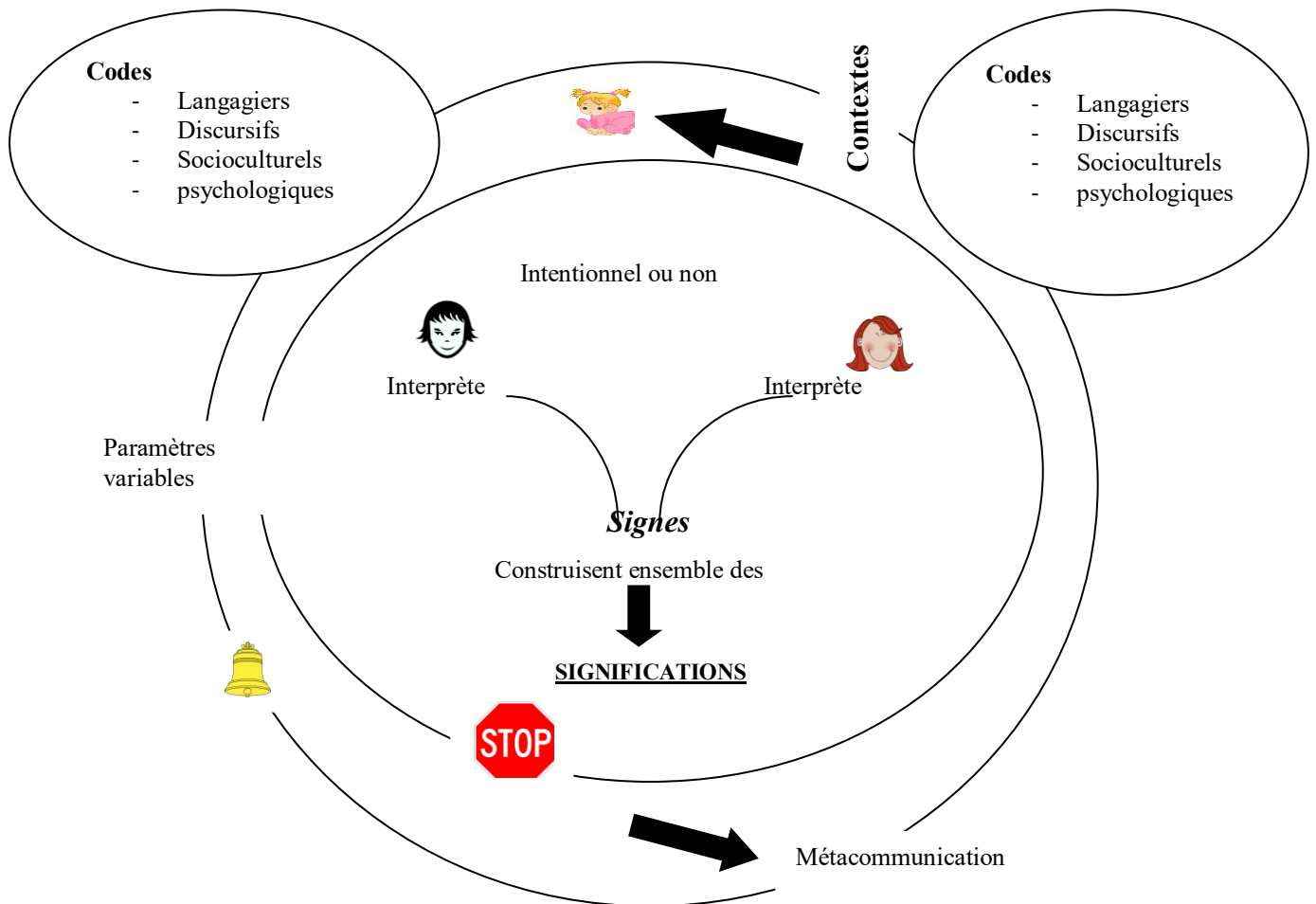
⁷³ JAKOBSON, R. 1963. *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, pp. 213-214.

⁷⁴ Plusieurs propositions d'améliorations ont été faites par des linguistes, à l'instar de Soutet (1992), ou des sémioticiens (Eco, 1988).

⁷⁵ AUROUX, S, DESCHAMPS, J, KOULOUGHLI, D. 1996. *La philosophie du langage*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 29-38.

⁷⁶ Développée aux États-Unis, dans les années 1950-1960, une « *pragmatique de la communication humaine* », par l'anthropologue Bateson et les psychiatres Watzlawick et Jackson. C'est à eux que reviennent les concepts de « double contrainte », de « contenu et de relation », de « métacommunication », mais aussi l'axiome selon lequel « *on ne peut pas ne pas communiquer* ». À travers une étude des paradoxes qu'engendre la communication, ils étudient « *comment des individus peuvent en venir à entretenir des rapports délirants, ainsi que les différentes visions du monde qui en résultent* » (Watzlawick, 1978 : 7). D'après Bateson, on a parfois tendance à confondre les problématiques de l'école de « Palo Alto » avec l'ensemble de ce que Winkin a appelé « *la nouvelle communication* » et qu'il présente ainsi, au lieu de concevoir la communication comme une alternance d'émission et de réception, il faut y voir « *un système à multiples canaux auquel l'acteur social participe à tout instant, qu'il le veuille ou non ; par ses gestes, son regard, son silence, sinon son absence [...]. En sa qualité de membre d'une certaine culture, il fait partie de la communication, comme le musicien fait partie de l'orchestre. Mais dans ce vaste orchestre culturel, il n'y a ni chef, ni partition. Chacun joue en s'accordant sur l'autre* ». (1984 : 7).

COMMUNIQUER... !?



Source : Blanchet (2012)

Par rapport au schéma de Jakobson, Blanchet (Ibid. : 34-36) nous explique,

- a. **La circulation**, les discours fonctionnent en une boucle d'échanges « en hélice » qui agissent les uns sur les autres dans un tout infini. Il y a toujours un « avant » et un « après », ainsi qu'un « pendant » qui sont liés au discours et inversement (présupposés, implicite, objectifs, effets d'intertextualité,...). Les prises de paroles, les autres indices tels les gestes, mimiques, objets, images, symboles, ne se succèdent pas mais se chevauchent en simultané et en continu [...];
- b. **Les contextes**, les discours entre locuteurs ont toujours lieu en contexte temporel, spatial et socioculturel. Celui-ci ne se limite pas au cotexte, c'est-à-dire au reste du discours qui l'environne, et par là, il s'agit de la situation de communication où se produit l'événement de communication, toujours partiellement nouveau. Ce contexte intervient dans la construction de la signification, et au-delà de la seule sémantique des déictiques ou embrayeurs tels que (je, ici, hier,...), dans la théorie de l'énonciation de Benveniste (1980[1966]), les objets (qu'on peut désigner du geste ou de la parole, interpréter

symboliquement ce qui concerne le locuteur (les vêtements, etc.), utiliser les célèbres bruits « la clochette » qui interfèrent avec l'échange⁷⁷;

- c. **Les codes**, chaque individu et groupe possède ses propres codes et usages des codes (les conventions portant sur les usages des codes linguistiques relèvent des codes socioculturels), en parties communs mais en parties différents de ceux des autres, même dans une « même langue » et « même culture », c'est ce qu'on appelle « idiolecte », « sociolecte », « ethnolecte », « régiolecte », etc.⁷⁸;
- d. **L'intentionnalité**, chacun émet des signes intentionnels (linguistiques, gestuels, symboliques, etc.) mais aussi non intentionnels qui sont pourtant perçus et interprétés par autrui (y compris à travers les différences de codes) car « on ne peut pas ne pas communiquer ». L'intentionnalité comprend les stratégies d'interaction, par lesquelles chacun cherche à atteindre son but (convaincre, informer, émouvoir, se faire reconnaître,...) [...];
- e. **La coopération**, représentée sur ce schéma par la notion de « construire ensemble », ce concept est fondamental. Pour qu'il y ait échange, il faut que chacun des individus s'engage effectivement dans une certaine collaboration avec autrui, cherche à produire chez autrui les interprétations de ses propres intentions motivées, et à interpréter les intentions et signaux d'autrui. Mais, chacun ayant ses propres codes et son identité, y compris dans une même langue, grâce à des variétés différentes et variations ponctuelles⁷⁹;
- f. **Les significations**, une signification peut être définie comme une interprétation que des co-énonciateurs construisent lors d'une situation de communication. Cette interprétation des signes se fait par des inférences [...]. Cela implique bien sûr que les co-énonciateurs n'émettent pas directement du sens, ni même de la signification, mais seulement des signes intentionnels ou non (son ou graphèmes, mimique culturelle, insigne,...), organisés et interprétés selon des codes divers, y compris au plan symbolique [...];
- g. **La métacommunication**, sans pour autant nier l'existence conjointe d'éléments stables dans les échanges humains ou dans une langue, la responsabilité de la « réussite » ou de « l'échec » de l'échange [...] n'incombe jamais à un seul énonciateur. Les significations possibles sont multiples, tout comme les modalités possibles de l'échange. Quand il y a mécompréhension ou écart apparemment trop grand entre intentions et résultats, on doit

⁷⁷« Les bruits interfèrent avec l'échange, soit :

- Qu'ils gênent, procurent du plaisir ;
- Qu'ils confirment ou infirment d'autres signaux [...].

Les personnes présentes, dont la seule présence influe évidemment sur les comportements et sur ce qui est communiqué (le visage en haut), les événements, le cadre ethnosocioculturel dans lequel l'échange a lieu (groupe social, régional, familial, etc., auquel on appartient ou pas, ayant ses connivences et ses différences), etc., [...] » (Blanchet, Idem.).

⁷⁸ Blanchet (Idem.) ajoute « les monèmes, prononciations, intonations, tournures, gestes, comportements, n'ont pas exactement les mêmes valeurs pour chacun et ces valeurs varient selon les locuteurs, le lieu, le moment, l'appartenance culturelle, sociale ou régionale, l'humeur, etc. Il y a à la fois un fort potentiel individuel et/ou collectif d'affirmation identitaire, de connivence dans une variété ethnosociolinguistique donnée, mais également de stratégies individuelle de jeu sur le « répertoire » global du locuteur (variation), ainsi que de mécompréhension ».

⁷⁹ De ces variétés et variations en situations de contacts interculturels, au sens de Gumperz (1989) « *interethniques* », que s'est construite la relativisation induite par la sociolinguistique interactionnelle (Blanchet, Idem.).

alors métacommuniquer, c'est-à-dire, communiquer à propos de la communication. En clair, interrompre le cercle de l'échange, pour expliciter en conscience ses interprétations.

Selon Blanchet, « *une société est un système d'échanges à valeurs symboliques* » (2012 : 36), dans toute société la communication ethnosociolinguistique est fondamentale afin de garantir l'entente et l'harmonie communicationnelle entre les individus. Aussi, pourquoi pas, les décalages langagiers et interactionnels entre les générations, ici étudiées, ne peuvent être recadrés suite à ce modèle de Blanchet... Parce qu'à ce moment, il s'agit d'une nouvelle forme de coopération qui a besoin encore de temps d'assimilation, d'ouverture et de compréhension d'autrui.

3. Linguistique et ethnosociolinguistique

À la jonction entre ethnologie et linguistique, au sens de Pottier, l'ethnolinguistique est l'étude « *du message linguistique en liaison avec l'ensemble des circonstances de la communication, des relations entre les langues et les cultures, au sens le plus large du terme* » (1970 : 3). Pour Pottier (Idem.), le domaine de l'ethnolinguistique peut être décrit de la façon suivante,

- Langue et vision du monde (taxinomies linguistiques, théories des rapports entre langue et culture) ;
- Réflexions sur le langage et les langues (ethnothéories du langage, interprétations, représentations – y compris écritures –) ;
- Langue et communication (types de langages – situations sociolinguistiques, types de locuteurs – ; usages – types de discours, procédés, comportements – ; acculturation – contacts de langues, éducation –).

De même, pour Alvarez-Pereire, les chercheurs en ethnolinguistique⁸⁰ sont ceux « *qui s'intéressent, sous une étiquette ou sous une autre, aux relations entre langue, langage, parole, société, culture et pensée* » (1982 : 12). Pour une ethnosociolinguistique, en revanche, qui intègre cette question au domaine, elle devient explicitement l'étude des rapports entre langues, sociétés, discours, communication, pour les interactions entre individus, et culture, pour la dimension psycholinguistique de la construction de l'identité individuelle et des relations « langue/pensée » ou « langue/cognition ».

⁸⁰ En termes d'histoire des sciences, de la fin du XIXe siècle et de la première moitié du XXe siècle, les deux domaines sociolinguistique et ethnolinguistique semblent avoir émergé à peu près simultanément de préoccupations similaires chez divers chercheurs (Baylon, 1991), (Calvet, 1993), et autres. Ces deux champs auraient alors pour origine des travaux de folkloristes (folk linguistics de Stegu, 2008), d'ethnologues, de dialectologues, de linguistes et de sociologues. Ce qui fait que, les points communs entre ethnolinguistique et sociolinguistique sont tels que, en complément de l'inclusion de l'ethnolinguistique dans leur champ par les sociolinguistes ; selon Pottier, « *le domaine de l'ethnolinguistique « langue et culture », « linguistique anthropologique », « sociolinguistique », « langue, pensée et réalité », sont autant de formulations exprimant les relations entre les langues et les cultures.* » (1970 : 5).

Néanmoins, la sociolinguistique ne peut être qu'une discipline marginale⁸¹, comme une pure sociologie, qui n'a rien à avoir avec l'analyse « émique » des structures internes, phonologie, morphologie et surtout syntaxe ou aujourd'hui sémantique cognitive⁸². Le positionnement est perçu comme similaire pour l'ethnolinguistique, sauf que l'objet de cette discipline serait une « linguistique de la parole », au sens saussurien (1971), c'est-à-dire des réalisations de la langue (Auroux *et al.*, 1996 : 36). Pourtant, rares sont les sociolinguistes ou ethnolinguistes qui acceptent cette position, à l'exemple de Boyer (1996), Calvet (1994), et l'immense majorité d'entre eux considérant, avec Labov, que leur projet est celui d'une autre linguistique qui examine aussi les faits dits « internes » et d'autres, selon des procédures méthodologiques différentes,

Notre objet d'étude est la structure et l'évolution du langage au sein du contexte social formé par la communauté linguistique. Les sujets considérés relèvent du domaine ordinairement appelé « linguistique générale » : phonologie, morphologie, syntaxe et sémantique. [...] S'il n'était pas nécessaire de marquer le contraste entre ce travail et l'étude du langage hors de tout contexte social, je dirais volontiers qu'il s'agit là tout simplement de linguistique.

(Labov, 1976 : 257-258)

Martinet (1990) développe un point de vue complémentaire lorsqu'il déclare que sa linguistique fonctionnelle est sociolinguistique de fait et n'a pas besoin du préfixe « socio- ». Auroux (1998) quant à lui, montre qu'il s'agit bien d'une autre option épistémologique. Et pour Calvet, après Labov, affirmant cette relation incluante de l'ethnosociolinguistique à la linguistique interne, du fait, qu'à partir du moment où l'on admet cette évidence empirique sur l'existence des liens complexes qui associent pratiques linguistiques et pratiques sociales, langues et sociétés, au point que la structuration interne des langues soit en partie la conséquence de leurs usages sociaux et inversement,

L'objet d'étude de la linguistique n'est pas seulement la langue ou les langues mais la communauté sociale sous son aspect linguistique. De ce point de vue, il n'ya plus lieu de distinguer entre sociolinguistique et linguistique [...]. Et la sociolinguistique ne peut à son tour se définir que comme la linguistique [...]. Mais la linguistique – structuralisme et

⁸¹Le dictionnaire de linguistique et des sciences du langage présente les principes et concepts de Saussure comme sous-tendant la linguistique structuraliste jusqu'au milieu du XXe siècle, et la linguistique énonciative et pragmatique comme une modification des perspectives à partir des années 1970 (Dubois *et al.*, 1994. Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage). Et c'est bien sous l'influence de paradigmes issus d'autres disciplines (sociologie, anthropologie) qu'est née la sociolinguistique (Gresle *et al.*, 2000 [1994]. Dictionnaire des sciences humaines : Sociologie, anthropologie.).

⁸² Il en va de même en ethnolinguistique, où de nombreux chercheurs revendiquent une analyse « émique » (et pas seulement « étique »), qu'il s'agisse de la conscience phonologique, ou des structurations culturelles des champs sémantiques (Gumperz, 2000).

générativisme – n’aurait alors plus aucune raison d’être, sauf à la considérer comme la partie de la sociolinguistique qui décrirait le fonctionnement interne des langues. Et il n’est pas sur qu’une telle abstraction (fonctionnement interne de la langue et des langues, sans prise en compte de leur réalité sociale) soit même acceptable.

(Calvet, 1994 : 69 et 102)

Ce positionnement de la sociolinguistique, comme théorie linguistique plutôt que comme sous-partie de la linguistique, définie par ses options scientifiques plutôt que par un objet spécifique, a été considérablement affirmé au cours des années 2000, (Blanchet, Robillard, 2003), (Blanchet, Calvet, Robillard, 2007) et (Robillard, 2008) pour des synthèses. Du même coup, la plupart des ouvrages de présentation générale de la sociolinguistique⁸³ critiquent les dichotomies de Saussure : « synchronie/diachronie », « langue/parole », le « tour de passe-passe », qui annonce que la langue est une institution sociale pour l’abstraire aussitôt des pratiques sociales (la parole) et qui déclare que « *la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même* » (CLG, 1971 : 103).

Dans le sens de Calvet (Idem.), certes, il peut s’agir en partie de rivalités institutionnelles, comme la marginalisation, que dialectologie et sociolinguistique subissent au sein des sciences du langage, au profit de la sémantique et de la syntaxe⁸⁴. Arrivé(1993), considère la linguistique de l’énonciation de Benveniste à forte tonalité ethnosociolinguistique, de même la pragmatique d’Austin et la linguistique des interactions comme un ensemble de « linguistiques post-structurales ». Mais, tous les travaux s’accordent certainement, sur le fait que la langue est avant tout conceptualisée comme « une mécanique », un ensemble de structures et de règles, et un objet collectif abstrait déposé en chacun de façon identique. Ce qui permet au linguiste de se prendre lui-même comme « informateur représentatif et objectif », en considérant les variations effectives comme superficielles, et avoir ainsi d’un côté « interne » une vision de la linguistique qui opérerait pour un rationalisme objectif, et cherchant à révéler les règles universelles qui organisent la/une langue hors contexte. D’un autre côté, une vision des sciences du langage conçue comme fondamentale, comme activité d’interprétation par le sujet linguiste des opérations symboliques, effectuées relativement à un contexte socioculturel par des interlocuteurs, pour communiquer sur une pluralité des ressources linguistiques. Ainsi, les notions d’interaction et de contexte social demeurent centrales.

⁸³ À l’exemple de Calvet (1994).

⁸⁴ On peut trouver également tout un travail sur ce sujet, dans Gadet (1995).

3.1. Vers une approche ethnosociolinguistique d'interprétation

Comme on vient de le voir, l'ethnosociolinguistique, dans sa conceptualisation, émerge d'un ensemble de travaux scientifiques portant sur les pratiques langagières, et réunissant principalement les champs de l'ethnolinguistique et de la sociolinguistique. De même, diverses disciplines traditionnellement identifiées comme « plutôt distinctes », y contribuent directement⁸⁵. D'autres y contribuent également de façon plus indirecte sur certains points⁸⁶.

Reprenant en partie le sens de Pottier (1970) et celui de Blanchet (2012), qu'il ne s'agit pas seulement, d'une pluridisciplinarité sur une problématique donnée, mais plutôt de différentes contributions de démarches complémentaires en ethnosociolinguistique, considérées comme portant toutes sur l'Homme. Certes, encore elles y diffèrent dans leurs objets d'études, mais permettant simultanément de trouver des solutions pour les cas observés. Car, ces démarches sont habituellement recensées sous les étiquettes sociolinguistiques, ethnolinguistiques, analyse du discours ou conversationnelle, pragmatique « du langage ordinaire » dont aujourd'hui, on parle de « dialectologie »⁸⁷, et ce malgré la longueur de l'étiquette ethnosociolinguistique, signifiant le double aspect⁸⁸, au sens de Blanchet (2012 : 76-77),

- *Ethnologique*, incluant les questions de communauté ethnoculturelle, d'identité, de représentation du monde par le langage, de micro-interactions, et ;
- *Sociologique*, incluant les questions de stratifications sociales, de conflits sociaux, de politiques linguistiques et éducatives, de macro-variations, recouvrant de la sorte l'ensemble du champ des usages des langages humains et des langues.

⁸⁵D'après Pottier (1970 : 9), ethnologie/anthropologie (il existe deux usages principaux de cette double appellation : 1/ Les deux termes sont synonymes, le deuxième, d'origine anglo-saxonne, tendant aujourd'hui à l'emporter sur le premier ; 2/ L'anthropologie porterait sur les caractéristiques culturelles générales de l'Homme et l'ethnologie sur les diverses modalités « locales » de ces pratiques culturelles), sociologie, linguistique (ou plutôt « science(s) du langage au sens large).

⁸⁶Pottier (Idem.), comme la psychologie sociale (dynamiques de groupes et interactions), droit et politologie (politiques linguistiques et éducatives), histoire (des groupes, territoires, institutions, etc.), sciences de l'éducation (pratiques éducatives, didactique), psychologie de l'individu (apprentissage, bilinguisme-cognitif, affectif,...), sémiotique (langages divers, notamment mimo-posturo-gestuel, emblèmes), parfois même géographie (géographie physique et répartition des langues, aménagement du territoire) ou économie (intrications des plans linguistiques, socioculturels, politiques et économiques).

⁸⁷ Op. Cit, BOYER, H. 1991. *Éléments de sociolinguistique (Langue, Communication et Société)*, Paris, Dunod (éd.), pp. 51-131.

- Op. Cit, BAYLON, C. 1996. *Sociolinguistique : Société, langue et discours, les échanges langagiers : bilan critique des travaux français et synthèse des recherches anglo-saxonnes*, Nathan Université, pp. 100- 247.
- Op. Cit, CALVET, J-L. 1994. *La sociolinguistique*, Paris, Presses Universitaires de France, n°2731, pp. 12- 110.

⁸⁸Comme le rappelait Giglioli, au moment de l'essor de la sociolinguistique et du terme la désignant, « les ethnologues ont au moins autant apporté à cette interdiscipline que les sociologues, et beaucoup plus tôt (qu'on pense à Boas, Malinowski, Sapir) » (1972 : 19).

Cette ethnosociolinguistique tend à répondre aux critères qui permettent de la proposer comme « linguistique de la complexité ». Avec son caractère intégrant, globaliste, typique de ce paradigme, amène Habermas à la présenter effectivement comme, « *le champ théorique le plus large et au niveau d'abstraction le plus réduit, recouvrant la pragmatique, qui recouvre la linguistique, qui recouvre la logique* » (Habermas, 1995 : 89),

Tableau 02 –L’ethnosociolinguistique selon Habermas.

Domaine d’objet	Compétence	Théorie
Enonciations situées dans des contextes sociaux	Pragmatique	Sociolinguistique
Enonciations sans spécification du contexte	Communicationnelle	Pragmatique universelle
Expressions linguistiques (phrases)	Grammaticales	Linguistique
Enoncés	Logique	Logique formelle

Source: Habermas (1995 : 91)

Pour Habermas,

Toute activité humaine est communicationnelle. Et qu’une théorie générale de l’Homme et de la société « de l’Homosociologicus » doit nécessairement être une théorie de la compétence humaine à communiquer au moyen du langage ordinaire.

(1995 : 91)

Nous trouvons une autre perspective du raisonnement d’Habermas, celle de Morin (2014), fidèle au,

- « *principe dialogique* » de dépassement des antagonismes et des paradoxes, synthétisant le fait que selon différents travaux « *le langage dépend des interactions entre individus, lesquelles dépendent du langage. Il dépend des esprits humains, lesquels dépendent de lui pour émerger en tant qu’esprits humains* » (Morin, 2014 : 162). Et au ;
- « *principe de récursivité* », que, « *chaque énoncé témoigne de spécificités propres à la cohérence linguistique de chaque langue, de spécificités subjectives, de spécificités culturelles, sociologiques et historiques* » (Idem.), ainsi que le ;
- « *principe hologrammique* », où il propose que,

Nécessairement, le langage doit être conçu à la fois comme autonome et dépendant [...] Il faut par conséquent, pour l'étudier, conjointement une linguistique interne et externe, qui porte sans les dissocier sur ses trois niveaux liés que constituent:

1. Les structures internes de la double articulation ;
2. Les relations entre langage/ langue(s) et fonctionnements neuropsychologiques de l'esprit humain ;
3. L'activation mutuelle entre langage/langue(s) et schèmes propres à chaque culture. Dès lors, « la science du langage devient éclairante dans la relation en boucle anthropologie/ culture/ noologie⁸⁹ ».

(Ibid. :171-179)

Ce qui nous conduit encore, vers un autre concept clé de l'ethnosociolinguistique et surtout de terrain, que nous tenterons de transposer à notre expérimentation, celui des interactions langagières, dans le sens où,

- Plusieurs participants sont impliqués dans l'exercice de la parole et dans l'échange de signaux, notre cas l'interviewé (le jeune et l'adulte des deux générations X et Y) et l'interviewer (Moi);
- Les participants s'influencent mutuellement de façon simultanée, tant sur le plan langagier que comportemental ;
- L'interaction, comme un processus collectif, qu'on peut momentanément « ponctuer », arrêter l'enregistrement pour que l'interviewé puisse trouver ses mots, changer d'endroit en cas de bruits, donner plus de précisions/explications en cas de malentendus, expliciter ses points de vue dans le cas d'une communication interculturelle, etc., ce qu'on s'efforcera de voir par la suite et encore avec plus de détails dans les analyses de nos enregistrements.

3.2. Ethnocentrisme et malentendu en communication interculturelle

Nombreuses sont aujourd'hui les études qui, dans le sillage de Gumperz (1989), prennent pour objet le fonctionnement de la « communication interculturelles » ou « interethnique », et reposant sur,

- Les systèmes interactionnels qui varient sensiblement d'une culture à l'autre, et cette variation pouvant affecter toutes leurs composantes. Comme nous l'explique Gumperz (1989), lorsque l'on étudie le fonctionnement de la communication entre deux locuteurs, appartenant à des communautés linguistico-culturelles différentes, il faut

⁸⁹ Morin appelle « noologie », l'étude de l'organisation des idées.

localiser précisément la divergence des normes qu'ils ont intériorisées. C'est-à-dire, identifier la source des problèmes communicatifs qu'entraînent ces divergences, à l'exemple du fonctionnement des tours de parole et des régulateurs, progression thématique et structuration de l'information, formulation des actes de langage, expression des émotions, etc. ;

- Ces variations peuvent des fois entraîner un certain nombre de « ratés », ou en l'occurrence de « malentendu », « *dû au fait que les interactants, sont généralement inconscients des variations qui affectent les conventions communicatives* » (Kerbrat-Orecchioni, 1998 : 135). C'est par exemple le cas, dans les pays musulmans, on ne parle pas à un homme de sa femme, ou, si l'on est une jeune fille, de son mariage en présence des hommes (Lachkar, 2013), ou encore, en Angleterre, on parle plus difficilement de ses problèmes psychologiques qu'aux États-Unis (Gumperz, 1989).

Ces obstacles que peut rencontrer la communication interculturelle restent variables selon les cas. Le plus souvent, la divergence des normes communicatives va engendrer ce que Gumperz appelle des « *moments inconfortables* » dans l'interaction, et ce par l'apparition d'une « *asynchronisation* » entre les participants. À l'exemple des échanges anodins, qui se déroulent entre des membres de la même génération, et dont l'issue n'a pas grande importance pour les participants. Comme il en est tout autrement dans les entretiens d'embauche, où les candidats d'origines étrangères sont incontestablement désavantagés, car toute infraction aux normes comportementales attendues est mal prise.

Reste à savoir encore, si les « manières » en matière de compliments sont les mêmes dans le milieu social des interlocuteurs, et aussi par rapport aux variations selon leurs âges⁹⁰.

De même, dans la linguistique interactionniste, les différences à moindre défaut, dans les normes communicatives, peuvent entraîner des malentendus, comme la différence dans les conditions d'emploi de la question de salutation « *Comment allez-vous ?* » (Kerbrat-Orecchioni, 2005 : 270). À cela, Kerbrat-Orecchioni (Ibid. : 273), nous explique encore, que de ces réflexions sur la variation culturelle, on pourrait continuer à avoir d'autres perspectives

⁹⁰Selon Kerbrat-Orecchioni « *pour caractériser une société comme ayant un profil « hiérarchique », on regroupera les divers types de « taxèmes », usage dissymétrique des salutations, distribution inégale des tours de parole et des initiatives, fonctionnement des termes d'adresse, formulation des actes de langage, etc. Et pour caractériser une société comme relevant d'un style communicatif « proche » « société à contact », on tiendra compte des comportements proxémiques, de la fréquence des contacts gestuels, ainsi que de la facilité avec laquelle les locuteurs utilisent des formes d'adresse familières, etc. » (2008 : 79).*

dans ce champ de recherche, que Hinnenkamp le résume ainsi, « *Studying and preventing problems of misunderstanding has therefore become the main reason of the field* »⁹¹ (1995 :4).

On doit souligner aussi la complémentarité de la « *description intraculturelle* » et de « *l'approche interculturelle* », selon Kerbrat-Orecchioni « [...] *qu'il est impossible d'analyser le fonctionnement, et interpréter les dysfonctionnements de la communication interculturelle, sans avoir une connaissance précise des normes propres aux différents locuteurs en contact* » (Ibid.: 275). Cela dit, l'approche « *interculturelle* » est utile à la « *description intraculturelle* », car elle permet à la fois d'appréhender ses propres normes, et en les relativisant pour parvenir à les juger plus sainement,

Il est bon de savoir quelque chose des mœurs de divers peuples, afin de juger des nôtres plus sainement, et que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule, et contre raison, ainsi qu'ont coutume de faire ceux qui n'ont rien vu.

(Descartes, 2000 [1637] :35)

Cependant, la conception « traditionnelle » de la communication linguistique qui s'inspire du modèle « télégraphique », en vigueur jusque dans les années cinquante (Todorov, 1978), est une conception « *fondamentalement unilatérale et linéaire* » (Kerbrat-Orecchioni, 1998 : 25), c'est-à-dire,

- L'émission commande unilatéralement la réception ;
- Le message circule entre émetteur « actif » et un récepteur « passif », de telle sorte que l'émetteur ayant encodé un certain contenu à l'aide d'une certaine « clé », le récepteur n'a plus qu'à le décoder à l'aide de la même clé, et à reconstituer ainsi le contenu initial.

Par contre, dans une conception « *interactive de la communication* » (Idem.),

- Les phases d'émission et de réception sont en relation de détermination mutuelle. La réception est bien commandée par l'émission et les opérations interprétatives s'effectuent à partir du signifiant produit par l'émetteur, et plus ou moins bien transmis par le canal ;
- Le récepteur doit, au même titre que l'émetteur, être considéré comme « actif ». Il produit une activité non seulement cognitive, des interprétations, mais aussi un travail régulateur, prendre en considération l'ensemble du matériel sémiotique;
- La « clé » (le « code »), permet d'effectuer les opérations d'encodage et de décodage, c'est-à-dire de mettre en correspondance signifiants et signifiés. Et est en partie construite au cours du déroulement de l'interaction.

De cette comparaison, il serait absurde de nier l'idée que préexiste, aux échanges communicatifs, un ensemble de règles linguistiques relativement stables, mais variables et

⁹¹ « *Étudier et prévenir les problèmes de malentendu est donc devenu la raison principale du domaine* » (Trad. Personnelle).

dépendantes du contexte. L'idée est plus caractéristique de l'approche interactionniste, c'est-à-dire, de considérer que le sens d'un énoncé est le produit d'un travail collaboratif, qu'il est construit en commun par les différentes parties en présence. Ainsi, « *l'interaction pouvant être définie comme le lieu d'une activité collective de production du sens, activité qui implique la mise en œuvre de négociations explicites ou implicites, qui peuvent aboutir ou échouer* » (Kerbrat-Orecchioni, 1990 : 23), et de là un malentendu.

3.3. Pour un équilibre linguistico-pragmatique : Construction de l'appartenance interculturelle

Avec l'introduction de la « compétence communicative », l'interculturalité et l'intentionnalité ne sont plus écartées de l'analyse linguistique. Nombre d'études contemporaines sur les variations culturelles de la compétence linguistique, notamment dans les sociétés bilingues (Alber, Py, 1986) ; (Ladmiral, Lipiansky, 1989) ; (Cohen-Emerique, 1989) ; (Blanchet, 2007), soulignent l'importance d'une maîtrise des valeurs et des attitudes interculturelles ayant cours dans une société donnée, parallèlement à la maîtrise des structures lexicales et grammaticales.

De plus, de leurs divergences, « pragmatique » et « linguistique » s'opposent sur le statut et le traitement de la valeur, étant donné qu' « *elles véhiculent toutes deux une conception spécifique du calcul sémantique. À ce jour, pour fonder la distinction des deux disciplines, deux critères de démarcation prévalent, « le critère conventionnel » et « le critère cognitif »* » (Sarfati, 2005 : 30). En effet, les linguistes s'accordent sur le fait qu'à partir de la prise en compte des seules contraintes grammaticales, la linguistique ne prend en charge que le traitement de la valeur sémantique des phrases « *conventions de langue* », au sens de Sarfati (Idem.). Au moment où la pragmatique s'occupe de l'interprétation des énoncés en contexte, la question de la convention serait déterminée, à un niveau contextuel « *contraintes phrases/énonciation* » (Idem.), à partir de la mise en œuvre d'un raisonnement « *une inférence* »⁹².

Cette caractéristique de la pragmatique comme « normes contextuelles », et de la linguistique comme « normes internes », serait de nature à en faire des domaines distincts, mais complémentaires quant à leur finalité descriptive et explicative (Sarfati, Ibid. : 82),

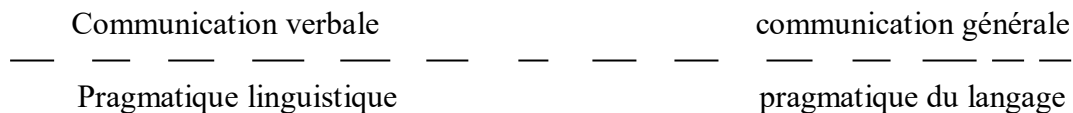
- L'expression « *pragmatique linguistique* », désigne l'ensemble des théories élaborées, dans le cadre de la linguistique, à partir de l'intégration des concepts et des perspectives de travail de la philosophie du langage ordinaire ;

⁹² Berrendonner définit l'inférence comme, « *une opération productrice d'implicite et connecte cette notion avec celle de représentations culturelles communes* » (1997 : 67).

- L'expression « *pragmatique du langage* », pour désigner, l'ensemble des modèles de type pragmatique ayant pour objet, l'étude des différents aspects du langage articulé et non articulé (notamment les systèmes culturels en tant que systèmes de communication intégrants).

De ces distinctions, pour Sarfati, « *la pragmatique comme un continuum théorique ayant pour objet l'étude des pratiques* »(Ibid. : 83),

Figure 03 – Les niveaux d'analyse de la pragmatique.



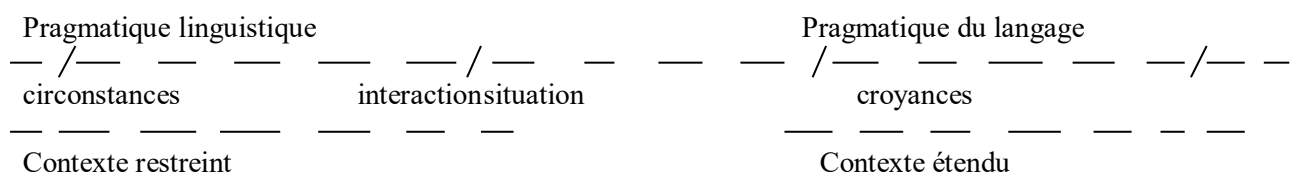
Source : Sarfati (2005 : 83)

Ces deux pôles, au sens de Sarfati (Idem.), correspondent à deux manières d'envisager la pragmatique, la première où les mots qui influencent le contexte, et la seconde où c'est le contexte qui influence le choix des mots. C'est pourquoi, la pragmatique distingue différents types de contextes, (Idem.),

1. **Le contexte circonstanciel**, correspond à l'environnement physique immédiat des protagonistes (espace, temps, nature et texture de la communication) ;
2. **Le contexte situationnel**, coïncide avec l'environnement culturel du discours [...] tel [...] « normale » dans une culture s'avère indue dans une autre ; il opère comme une matrice de genres en fonction des pratiques qu'il détermine ;
3. **Le contexte interactionnel**, caractérise les formes du discours et des systèmes de signes qui l'accompagnent (tours de parole, gestes, etc.) ;
4. **Le contexte épistémique (ou présuppositionnel)**, recouvre l'ensemble des croyances et valeurs communes aux locuteurs, soit de manière a priori (préconstruit), soit a posteriori (construit).

Dans ces conditions, pour simplifier cette typologie, au sens de (Sarfati, Ibid. : 83-84), on doit comprendre d'abord la notion de « *contexte restreint* » qui, « *comprendrait les données immédiates de la situation de communication (circonstances, éléments de l'interaction)* », et celle de « *contexte étendue* » qui, « *inclurait les données a priori intangibles de la communication (situation, présupposés)* ». Par là, la pragmatique, dans ce cas,

Figure 04 – Les niveaux contextuels explicatifs de la pragmatique.



Source : Sarfati (2005 : 83)

Pour cela, la pragmatique qui s'est développée à la suite des travaux d'Austin et de Searle, a été le produit des linguistes, « *c'est une pragmatique qui se veut intégrée à la linguistique, à savoir une discipline qui, loin de compléter la linguistique, en est une partie intégrante* » (Reboul, Mœschler, 1998 : 25). Selon Reboul et Mœschler, le point de départ de la réflexion de la pragmatique « intégrée », décrite d'ailleurs par Ducrot (1985), a été le constat selon lequel les significations linguistiques sont affectées par les conditions d'usage, elles-mêmes codifiées et inscrites dans la langue, comme par exemple, les différentes analyses d'expressions linguistiques, comme les verbes performatifs (« promettre », « remercier », « trouver ») ; des conjonctions (« mais », « donc », « puisque », « parce que ») ; ou des adverbes (« d'ailleurs », « enfin », « justement »), dont la signification ne peut se comprendre qu'à l'aune de l'acte de langage qu'ils décrivent et/ou modifient, et non au contenu même des phrases dans lesquelles ils apparaissent.

Ces analyses ont conduit à l'hypothèse que, « *la signification de ces mots, lexicaux ou grammaticaux, contient des instructions sur la façon d'utiliser les phrases dans le discours* » (Reboul, Mœschler, Ibid. : 26). On en revient sur la question de la « présupposition », dont ils la décrivent comme le contenu qu'une phrase communique sans le faire explicitement. Ainsi, si le jeune répond, « *mon père ne comprend en rien ce que je dis !* », il répond explicitement à la **Q9** « *l'existence de différences langagières entre le nouveau parler jeune et celui des adultes* », et il communique de façon non explicite que, « *l'argot ne date pas d'aujourd'hui, et que chaque génération a sa démarcation des autres* », et c'est la « présupposition »⁹³. La pragmatique récupérera alors, l'ensemble des contenus communiqués par le locuteur, dont un bon nombre ne le sont pas explicitement, selon Sperber et Wilson (1989), fidèles en cela à Grice (1979), sauf par des « *processus inférentiels* ». Cependant, Reboul et Mœschler adoptent une position originale de deux possibilités (Ibid. : 64-65),

- Soit les processus inférentiels que la pragmatique met en œuvre sont spécifiques au langage, qu'ils soient gouvernés ou déclenchés par des mots ou des expressions linguistiques particulières ;
- Soit ils sont indépendants du langage, c'est-à-dire qu'ils interviennent aussi bien dans des raisonnements non linguistiques.

⁹³ Pour Ducrot, « *les présuppositions constituent des informations d'arrière-plan nécessaires, indispensables au succès de la communication. Elles ne peuvent être supprimées sans briser la communication, elles restent constantes dans les questions et les réponses, et enfin elles constituent le fil conducteur du discours (un principe de cohérence) [...]* » et aussi « *[...] non seulement la présupposition est ce qui assure la continuité du discours, mais encore le locuteur, en produisant un acte illocutionnaire d'assertion comme « la terre est ronde », accomplit de façon secondaire un acte illocutionnaire de présupposition, c'est-à-dire un acte conventionnellement codé dans le langage [...]* » (1972 : 210).

Selon Sperber et Wilson, « *l'interprétation des énoncés se fait par des processus inférentiels qui ont pour prémisses la forme logique de l'énoncé et d'autres informations, ces dernières constituant ce qu'ils appellent le « contexte »* » (Ibid. : 112). Pour Sperber et Wilson, le contexte est composé de connaissances encyclopédiques, auxquelles on a accès par de données immédiatement perceptibles tirées de la situation, et de données tirées de l'interprétation des énoncés précédents⁹⁴. D'ailleurs, le tout organisé par Mœschler et Reboul, sous forme d'entrées différentes correspondant à des types d'informations différents (1998 : 69),

1. *L'entrée logique*, rassemble des informations sur les relations logiques que le concept entretient avec d'autres concepts (contradiction, implication, etc.) ;
2. *L'entrée encyclopédique*, rassemble toutes les informations dont on dispose sur les objets qui correspondent au concept ;
3. *L'entrée lexicale*, rassemble la ou les contreparties du concept dans une ou plusieurs langues naturelles (suivant que l'individu est ou non polyglotte).

Et par là, Sperber et Wilson (Ibid. : 114) distinguent deux autres intentions,

1. *L'intention informative*, c'est-à-dire l'intention qu'a le locuteur d'amener son interlocuteur à la connaissance d'une information donnée ;
2. *L'intention communicative*, c'est-à-dire l'intention qu'a le locuteur de faire connaître à l'interlocuteur son intention informative.

De plus, « *la communication ostensive-inférentielle* », directement liée à l'intention informative et à l'intention communicative, elle ne porte pas uniquement sur la communication linguistique, mais plutôt sur la communication en général. Mœschler et Reboul lui donnent comme définition, « *il y a communication ostensive-inférentielle lorsqu'un individu fait connaître à un autre individu par un acte quelconque l'intention qu'il a de lui faire connaître une information quelconque* » (1998 : 72), par exemple, un étranger dans un pays dont il ne connaît pas la langue, pour demander à quelqu'un de lui montrer tel lieu sur la carte, juste avec des signes et des gestes, sans prononcer un mot, ou encore un jeune adolescent qui essaye de montrer à sa grande mère comment utiliser le téléphone portable, etc.

En partant du reste de ces constats et de cet équilibre linguistico-pragmatique pour une rencontre interculturelle, qu'on essaye d'affirmer par le biais de cette représentation que, la diversité culturelle, tout comme son versant diversité linguistique, n'est pas un chaos, mais

⁹⁴ Sperber et Wilson (Idem.) nomment l'ensemble de ces sources d'information « *l'environnement cognitif* » de l'individu. C'est tout à la fois l'ensemble de ce qu'il sait et de ce qu'il peut savoir, l'ensemble de ce à quoi il a accès et de ce à quoi il peut avoir accès à un moment donné. Le contexte n'est pas donné une fois pour toutes, mais qu' « *il est construit énoncé après énoncé* ».

plutôt un système humain global interactif qui peut engendrer des conflits mais aussi des rencontres dynamisantes et enrichissantes. On parlera de rencontre, quand au-delà du simple contact se produisent des interférences, un métissage des systèmes culturels en interaction. Aussi, la compréhension d'une culture, en tant que concept et en tant que pratiques attestées, est fondamentale pour envisager la question des contacts interculturels et du passage au stade de la rencontre. C'est pourquoi, il existe trois grandes définitions répandues de la notion de culture (Clanet, 1998 : 120)⁹⁵,

1. *Le sens traditionnel courant*, de type « savoir acquis, transmissible » où la quantité prévaut (pas, peu ou très cultivé), il s'agit en gros des beaux, arts, des belles lettres, d'un certain patrimoine intellectuel ;
2. *Le sens opposé, très général*, issu de l'anthropologie où « tout ce qui n'est pas nature chez l'homme est culture, dans l'ensemble de son mode de vie et de ses pratiques quotidiennes »;
3. *Le sens le plus précis, intermédiaire*, usité en psychologie sociale où la culture est « le schème fondamental, la grille de lecture, le système de signification, partagés par un groupe humain, qui permet à un individu d'interpréter la signification symbolique des comportements humains, et donc de construire en écho son propre comportement ».

Puisqu'on parle de générations, de changements et des conflits intergénérationnels, les « chocs » interculturels en seront de même témoins, et relèvent d'approche défectueuse de la diversité culturelle, caractérisée par, au sens de (Cohen-Emerique, Camilleri, 1989 : 77),

- Absence de prise en compte de la différence;
- Ignorance des codes culturels, du système de signification propre à la culture, autres y compris la langue ou le lecte ;
- Ignorance du champ de référence de l'Autre (les réseaux de sociabilité dans lesquels il vit) ;
- Ignorance de la façon propre de l'Autre de se rapporter à son champ (réduction de son autonomie d'individu, vision hyper déterministe de son comportement) ;
- Jugement de la différence (vision simpliste des groupes culturels en termes tranchés dedans/dehors et l'évolution du primitif au civilisé) ;
- Projections d'un contenu illégitime dans la différence (réduction de l'individu à un exemple abstrait du groupe culturel sans prise en compte de son autonomie ou de facteurs sociaux, et inversement).

Il y a ainsi, hétérogénéité entre les générations, et selon le/les critère(s) majeur(s) adopté(s) par les individus de chacune, pour observer une certaine facette d'identification, relative et plus ou moins englobante. Ainsi, « l'identité ethno-socioculturelle d'un groupe est presque toujours

⁹⁵De même, pour définir la notion de « culture », Blanchet (2012 : 113) cite Clanet (1998).

définie notamment – mais pas uniquement – par ses caractéristiques linguistiques » (Blanchet, 2004 : 31), dans le sens où il s'agit d'un processus de métissage, qui postule pour un pluralisme cohérent des pratiques et des systèmes ethnosociolinguistiques. Il fonctionne aussi bien au niveau « linguistique » (métissage de langues ou de lectes chez l'individu ou pour une communauté) qu'au niveau ethnosocioculturel. Dans tous les cas, l'identité ethnosocioculturelle de l'individu et/ou du groupe s'en trouve modifiée, le concept ainsi d'identité collective désigne selon Lapierre,

[...] non seulement ce qui fait l'unité d'un groupe, sa différence par rapport à d'autres groupes [...] mais aussi la permanence de ce groupe dans le temps, à travers l'histoire, malgré tous les changements qui l'ont affecté. L'identité collective renvoie à une mémoire par laquelle le groupe présent se reconnaît un passé commun, le remémore, le commémore, l'interprète et le réinterprète.

(1984 : 196)

4. Le renouveau des analyses du changement linguistique : Face à la notion de Changement / Transformation linguistique

Si, en parcourant l'histoire des langues en général, on trouve que celles-ci se sont renouvelées au fil du temps et n'ont pas resté stables. Dans notre cas, on prendra celui de la langue française qui s'en trouve aussi renouvelée et profondément modifiée dans ses méthodes et ses principes, mais ses objectifs restent actuels. Même si certaines époques de l'histoire d'une langue apparaissent comme plus ou moins stables, d'après les travaux de (Chamoreau, Gouy, 2012), (Combettes, 2010 ; 2008 ; 2007), (Marchello-Nizia, 2006), (Martinet, 1990), (Stark, Dufter, 2007), (Labov, 1976), le changement linguistique est « *généralement considéré comme un mouvement continu, qui ne se caractérise pas par des ruptures brutales, des séparations nettes entre des états de langue successifs* » (Combettes, Marchello-Nizia, 2010 : 129). C'est par des variations sur ces états de langue successifs au sens de Combettes et Marchello-Nizia, qu'il peut y avoir évolution, « [...] dans la mesure où la variation est inhérente à tout système linguistique et où elle permet d'opposer aussi ne serait ce que du point de vue gé-nérationnel [...] » (Idem.), c'est-à-dire sous forme d'une étude synchronique, des adultes et des jeunes, objet de notre sujet.

Bienqu'il soit facile de faire de telles constatations sur l'évolution des langues, mais en cherchant sur la naissance de la linguistique historique⁹⁶, ce n'est que vers la fin du XVIII^e

⁹⁶Dans, DUCROT, O, TODOROV, T. 1972. « Linguistique historique au XIX^e siècle : Naissance de la linguistique historique. », In : *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil, pp. 20-28.

siècle que cette transformation est devenue l'objet de pas mal de sciences. On parlait à ce moment là de « changement linguistique », grâce au développement du concept de « *grammaticalisation* » et sa théorisation (Marchello-Nizia, 2006), par des phénomènes qui touchent au renouvellement de la grammaire des langues, des catégories à travers lesquelles les différentes générations pensent, et des formes dans lesquelles elles s'expriment. Aussi, l'ensemble des recherches effectuées abordait le changement linguistique, en termes formels ou sémantiques, sans nécessairement faire communiquer ces deux domaines qui se traduisent soit comme « *le processus d'apparition de nouvelles formes ou constructions dans les langues du monde* » (Marchello-Nizia, 2006 : 14), ou comme « *les régularités repérables dans ce processus (changement par étapes, affaiblissement du sens lexical, développement des valeurs grammaticales, opérations de réorganisation du système, etc.)* » (Idem.). Pour Marchello-Nizia,

L'un des aspects novateurs de cette approche du changement, c'est son double ancrage théorique,

1. Elle se situe dans le paradigme « fonctionnaliste » de la linguistique, dans la mesure où elle pose que c'est dans l'usage même de la langue que s'initie le changement, chaque locuteur en étant partie prenante, étant donné que le processus du changement peut aboutir soit à un enrichissement ou appauvrissement du stock des formes grammaticales, soit au niveau de la sémantique, ou bien au niveau de la prononciation ou encore de l'articulation.
2. Son but est de nature cognitive, car il s'agit à terme de mettre en évidence des comportements symboliques récurrents dont on fait l'hypothèse qu'ils sont la trace d'opérations cognitives.

(Ibid.: 16)

Cependant, pour Ducrot et Todorov (1972 : 20-23), deux idées semblent liées pour bien cerner ce qu'est un « changement linguistique »,

- a. *Le changement des langues*, n'est pas dû seulement à la volonté consciente des hommes (effort d'un groupe pour se faire comprendre d'étrangers, décision des grammairiens qui « épurent » le langage, création de mots nouveaux pour désigner des idées nouvelles), mais aussi à une nécessité interne.

Après une étude explicite par les linguistes, par la distinction entre un mot (A) d'une époque (X), et le mot (B) qui lui correspond à une époque (Y) ultérieure, deux relations sont désormais possibles,

- Il y a « *emprunt* » si le mot (B) a été consciemment formé sur le modèle de (A), qu'on est allé exhumer ainsi, « hôpital » a été fabriqué, à une époque déterminée, par imitation du latin « *hospitale* » (très anciennement « *hospital* » devenu « hôpital ») ;
- Il y a « *héritage* » en revanche, lorsque le passage de (A) à (B) est inconscient, et que leur différence tient à une progressive transformation de (A), ainsi, « hôtel » le produit d'une série de modifications successives subies par « *hospitale* », afin de montrer que si un mot peut venir, par « héritage », d'un mot différent, c'est admettre qu'il y a des causes naturelles au changement linguistique.

D'où il découle que la filiation de deux langues (A) et (B) n'implique pas leur ressemblance. (B) peut être radicalement différente de (A) et venir pourtant de (A).

Auparavant, au contraire, la recherche des filiations linguistiques ne faisait qu'en avec la recherche des ressemblances, et, à l'inverse, on se servait des différences pour combattre l'hypothèse d'une filiation. La croyance au changement naturel va au contraire amener à rechercher à l'intérieur même des différences, la preuve de la parenté.

- b. *Le changement linguistique* est régulier, et respecte l'organisation interne des langues. [...] la solution vers laquelle on se dirige, à la fin du XVIII^e siècle, [...] consiste à ne considérer une différence comme un changement que si elle manifeste une certaine régularité à l'intérieur de la langue. Comme la croyance à la conservation de la matière fait passer de « l'alchimie » à « la chimie », le principe de la régularité du changement linguistique marque la naissance de la linguistique à partir de ce qu'on appelait alors « étymologie ». [...] aller plus loin encore dans l'analyse du mot, et chercher la régularité non seulement au niveau des composants grammaticaux, mais à celui des composants phonétiques. C'est dans cette tâche que la linguistique historique a obtenu, au XIX^e siècle, ses plus beaux succès [...].

Pour le changement phonétique, Labov nous explique que, loin de son confinement par le mouvement linguistique, le changement phonétique apparaît comme une réaction complexe à certains aspects du comportement humain, « *les changements phonétiques ont d'ordinaire leurs origines dans un sous-groupe restreint de la communauté linguistique, à une époque où l'identité distincte de ce groupe se trouve réduite par suite de pressions internes ou externes [...]* » (1976 : 251), à l'exemple des marqueurs de statut régional, définis comme une fonction de l'appartenance au groupe. Quant à la question de l'insertion, elle présente deux aspects, le changement apparaît certes, inséré dans une matrice composée d'autres changements ou de constantes linguistiques, mais aussi inséré dans un complexe social, en corrélation avec certains changements sociaux.

De ce fait, le réflexe du changement n'est autre que l'ensemble du domaine linguistique ou, plus précisément, « *l'ensemble des actions et des réactions qui s'engendrent continûment dans l'univers des relations constitutives du champ* » (Bourdieu, 1990 : 156). Le centre de ce mouvement perpétuel n'a en fait ni temps ni espace déterminés, à l'exemple des

prononciations, des lexiques, des tours syntaxiques, etc. De même, les stratégies d'« *assimilation* » et de « *dissimilation* », empruntées à Bourdieu (Idem.), qui sont au principe des changements des différents usages de la langue, « *n'affectent pas la structure de leur distribution et de même, les styles expressifs, dans lesquels ils se manifestent, mais tendent à la reproduire sous une forme phénoménalement différente* » (Idem.). C'est pourquoi, l'importance sociale se retrouve également dans le problème de l'évaluation et de l'actualisation, qui consiste à montrer comment les membres d'une communauté réagissent au changement en cours ? Et comment ils découvrent l'information expressive que véhiculent les diverses variantes ? Pourquoi est-ce arrivé en tel lieu et à tel moment ?, au sens de Labov (1976 : 381).

Le premier problème consiste à déterminer les aspects du contexte social de la langue, dont la liaison avec le changement linguistique est la plus étroite. En nous conformant au programme de Hymes (1974)⁹⁷, on pourra commencer par la description du cadre social qui entoure l'acte de parole. Il s'agirait de considérer toutes les relations sociales en vigueur parmi les locuteurs des milieux sociaux, où ont lieu les actes de parole (lieu de travail, famille, etc.). Nous saurions en conséquence, nous demander si les changements dans la langue reflètent des modifications dans les relations entre ces participants⁹⁸, selon Labov,

[...] la solution du problème de la transition dépend de l'analyse précise de la distribution des formes linguistiques en temps apparent, dimension que composent les tranches d'âge successives de la population actuelle. Une telle analyse n'est possible que dans la mesure où nous disposons d'une première description en temps réel, qui nous permet de distinguer la gradation d'âge au sein de la population existante des effets différenciateurs du changement linguistique.

(1976 : 231)

Dans ce sens, et reprenant la notion de « *variable* » du chapitre précédent, comme une fonction de l'appartenance au groupe et de l'âge, les générations successives au sein d'une même communauté développent encore le changement et dépassent par là le modèle institué par les aînés vers « *l'hypercorrection* », terme emprunté à Labov (Ibid. : 235), tout en respectant les limites de sa diffusion qui coïncident avec celles de la communauté linguistique, censée partager avec eux les mêmes jugements de valeurs sur la langue.

⁹⁷Un programme reconnu sous la nomination de « *l'ethnographie de la communication* », In : HYMES, D. 1974. *Foundations in Sociolinguistics. An Ethnographic Approach*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

⁹⁸On peut penser aussi qu'il y a une certaine vérité dans la réaction des adultes, « *les jeunes n'ont plus le même respect pour leurs aînés* », en réponse à la Q6 par la majorité de nos enseignants interviewés dans les deux universités. Mais comment mesurer indépendamment le comportement de respect, afin de savoir si là, on pourra avoir plus qu'un simple changement des conventions ou des modes apparents d'expression ?

4.1. L'importance subjective d'un changement linguistique

Comme on vient de voir, le changement social semble donner naissance au changement linguistique, mais les détails de l'interaction historique entre langue et société ne sont pas entièrement élucidés. Bien que, retrouver avec suffisamment de précision des origines sociales, et les motivations de l'innovation linguistique, implique l'observation du changement en cours, dans un environnement où l'accès aux données est, du moins en principe, illimité.

Si on essaye, de transposer les anciens travaux à notre sujet de recherche, ce dernier se fait dans la langue française contemporaine, en utilisant un corpus oral recueilli auprès de nos jeunes et adultes algériens et français interviewés, plutôt qu'à l'aide de textes écrits. Cette démarche, que les linguistes d'autrefois ont refusée « *la parole est pleine de formes agrammaticales[...] qu'on ne peut pas se baser sur un corpus parlé* », est rendue possible depuis Labov, avec l'invention des moyens d'enregistrement des sons, et le développement de certaines méthodologies en sociolinguistique, qui permettent de traiter ces questions empiriquement, selon Labov,

Elle présuppose une « doctrine uniformitariste », les mécanismes qui ont produit les grands changements du passé sont ceux-là mêmes que nous voyons à l'œuvre autour de nous [...] Elle considère que pour établir l'existence d'un changement linguistique, elle doit disposer de données portant sur deux générations successives de locuteurs socialement comparables, qui représentent donc deux étapes de l'évolution d'une même communauté.

(1976 : 232)

Par suite, l'enquête synchronique, selon Labov (1976), présente pour les variables étudiées, des coupes dans le temps apparent qui, étant représenté par l'axe des âges des locuteurs, dont leurs performances sont regroupées par des classes d'âge à l'intérieur des classes sociales. Ensuite, les questions essentielles qui se posent, dans ce genre d'enquête, « *Dans quels groupes sociaux naissent les changements ? Quelles sont leurs motivations ?* » (Labov, Idem.). Pour la première, elle présuppose un fait qui doit être explicité, à savoir que les innovations ne sont pas adoptées uniformément et simultanément par toute la société, quelques groupes innovent, d'autres adoptent immédiatement « tout ce qui est nouveau », et certains restent « vieux ».

On peut également se demander, sur l'origine de ces innovateurs, selon Combettes, Marchello-Nizia, la réponse peut être formulée en termes soit de « *norme individuelle* »⁹⁹, soit de « *classes sociales* »,

⁹⁹ Sur cette notion, on peut trouver des travaux de (Labov, 1976) ; (Goudaillier, 2002) ; (Combettes, Marchello-Nizia, 2007) ; (Gadet, 2007).

La norme individuelle prend en considération les faits de langue que l'individu, pour s'exprimer, choisit parmi les possibilités du macrosystème, il « pose » ces faits de langue, quel que soit son but, ou il les réalise habituellement sans se soucier des normes sociales, jusqu'à former des régularités qui lui sont spécifiques.

(2007 : 49)

Il est aussi à noter que, la variation sociolinguistique n'implique pas nécessairement un changement en cours, étant donné que des variantes sociolinguistiques stables semblent avoir persisté dans certaines langues pendant des générations successives sans qu'une forme l'emporte sur l'autre (Labov, Ibid. : 212). Ce qui explique que, beaucoup d'individus changent dans leurs usages et emploient alternativement les formes nouvelles et anciennes, ceci est peut être dû à l'influence de l'auditoire, du contexte social, etc. Ainsi, le problème, tel qu'il se pose à nous aujourd'hui est exactement le même d'il y a quelques années, et les facteurs empiriques qui conditionnent les changements historiques sont toujours aussi incertains, selon Labov,

Cinq questions permettent de résumer les problèmes fondamentaux de l'évolution linguistique,

1. L'évolution linguistique est-elle orientée ?
2. Quelle sont les contraintes universelles qui s'imposent au changement linguistique ?
3. Pour quelle raisons de nouveaux changements linguistiques émergent-ils sans cesse ?
4. Quels sont les mécanismes de ces changements ?
5. L'évolution linguistique possède-t-elle une fonction d'adaptation ?

(1976 : 232)

Ensuite, comme dans toute recherche, la valeur de l'explication du changement linguistique s'accroît en proportion de sa généralité, mais seulement pour autant qu'elle repose sur des faits solides et reproductibles. Ainsi, Labov (Ibid. : 233) divise ces questions en trois problèmes séparés, dont la résolution représente :

1. *Le problème de la transition*, consiste à retracer le cheminement qui mène à un état donné du changement linguistique, par des questions telles que la régularité du changement phonétique, l'influence de la grammaire, les choix entre mouvement régulier et mutations discontinues, sont autant d'aspects de ce problème.
2. *Le problème de l'insertion*, [...] Il s'agit principalement de découvrir les corrélations qui unissent certains éléments du système linguistique, et qui les relient au système non linguistique du comportement social.
3. *Le problème de l'évaluation*, consiste à découvrir les corrélats subjectifs « latents » des changements objectifs « manifestes ». L'approche indirecte est celle qui relie les attitudes [...] des sujets à leurs comportements linguistiques. Quant à celle directe, est la mesure de leurs réactions subjectives inconscientes à chaque valeur de la variable linguistique considérée.

C'est ainsi que le changement linguistique peut être appréhendé à travers une norme individuelle qui se répand et finit par être adoptée par la majorité des membres d'une communauté linguistique. Le rôle joué par l'individu, et par sa norme personnelle, est particulièrement manifeste dans les néologismes lexicaux. Tandis qu'en termes de classe sociale, l'idée communément admise par les linguistes et sociolinguistes est que les membres des classes dominantes sont à l'origine des innovations, motivés par un désir élitiste de se distinguer des autres. Cette théorie peut certes, rendre compte de ce qu'« on » dit et comment « on » le dit, mais elle ne peut pas dépendre seulement du nombre absolu de locuteurs, sauf davantage du comportement linguistique de certains sous-groupes dont l'exemple influence l'entourage.

Certaines sociétés influencent encore de façon décisive les normes d'usage dialectale, arabe classique et arabe dialectale/arabe francisé (en Algérie), ainsi que celles des français régionaux et les normes correspondantes des langues ethniques (Aix-Marseille pour le provençal). De plus, loin de rejeter le « bon usage » de l'ancienne tradition, la bourgeoisie se l'est appropriée comme signe de sa réussite sociale. Mais, les travaux de sociolinguistique contemporaine s'accordent tous sur le fait que, celle-ci n'innove pas, mais emprunte une norme de prestige externe. Ainsi, selon Labov « *l'emprunt de différentes langues vers le français ou inversement, en cette innovation n'apporte rien de nouveau dans la langue, elle implique simplement une redistribution dialectale des variantes* » (Ibid. : 233), un propos qu'on confirmera ou pas dans les prochains chapitres...

4.2. Parle-t-on de « Grammaticalisation » ou de « Pragmaticalisation » ?

Pour Meillet (1982 [1921] : 212), « *la grammaticalisation* » est un phénomène d'évolution, caractérisé par le passage d'une unité lexicale pleine « mot autonome » au statut d'unité grammaticale. À l'exemple de certains verbes (être, aller, devoir,...) qui ont développé des emplois d'auxiliaires, et la migration de mots comme (pas, point) venus renforcer le « ne » négatif. De même, Meillet signale l'existence d'un autre phénomène d'évolution qui servirait à des fins « expressives », d'un fait proprement syntaxique, la « *pragmaticalisation* ». Selon Dostie,

D'une part, une unité lexicale peut développer des emplois grammaticaux, elle aura alors été soumise à un processus de « *grammaticalisation* ». D'autre part, une unité lexicale/grammaticale peut développer des emplois où elle ne joue pas un rôle sur le plan

référentiel, mais bien sur le plan conversationnel ; elle sera alors le résultat d'un processus de « *pragmaticalisation* ».

(2004 : 27)

Et si on essaye d'illustrer ces définitions en langue française contemporaine avec,

- Le mot « *bien* », celui-ci passe du substantif/adjectif à un quantifieur nominal,
 - À l'exemple d'une réponse obtenue à la **Q5** d'un étudiant à l'université de Batna 2, « *il y a euh [...] bien de nouveaux mots en argot [...] presque chaque jour* », dans le sens de « beaucoup ».
- « *bien* » passe aussi de marqueur discursif,
 - À l'exemple d'une réponse obtenue à la **Q12** d'une étudiante à l'université de Lorraine, « *bien [...] je pense qu'il vaudrait mieux que je m'arrête là/* ».
- À l'exemple aussi de, certains préfixes qui glissent comme substantifs ou adjectifs,
 - « *C'est un Pro !* », pour désigner un excellent dans tout ce qu'il fait, un brillant.
- Et on entend « *c'est super !* », pour décrire ce qui plait énormément.
- Ainsi, « *le pour* », « *le contre* », « *le mini* », « *le maxi* »¹⁰⁰.
- De même, les unités pragmatiques « *Ok* » et « *Hard* » se rapprochent des substantifs, dans « *tu me donnes ton Ok ?* », c'est-à-dire donner son accord, et « *ce niveau est vraiment Hard pour moi* », c'est-à-dire c'est difficile, dur.
 - Comme le « *Ok* » peut remplir également une fonction d'adjectif dans « *je suis Ok t'inquiète !* », c'est-à-dire, je suis bien.

Toutefois, malgré sa difficulté, Dostie propose d'établir une liste exhaustive des unités qui appartiennent à la zone pragmatique d'une langue, « *constituée d'unités variées, souvent mal classées ou absentes des grammaires scolaires* » (Ibid. : 31- 44), comme¹⁰¹,

1. *Unités qui n'appartiennent à aucune classe clairement reconnue dans la grammaire scolaire,*
 - Des formes verbales relativement figées, souvent de première et de deuxième personne de l'indicatif, par exemple (je comprends, tu comprends, tu vois) et de l'impératif, par exemple (écoute, regarde, dis, disons, mettons, voyons,...) ;

¹⁰⁰ (Galisson, 1995), illustre le phénomène de la lexicalisation dans plusieurs langues.

¹⁰¹ On en profite également de cette liste de Dostie, afin d'exposer quelques exemples de nos enregistrements.

- De nombreuses expressions figées (en tout cas, de toute manière, c'est moi qui te le dis,...) ;
 - Des formes vocales (hum, ouin,...).
2. *Interjections,*
- Ces unités (ouf, zut, etc.) ne sont pas intégrées à un énoncé, mais constituent en elles-mêmes des énoncés. Elles réalisent, le plus souvent, des actes illocutoires expressifs ou directifs dans la typologie de Searle (1982).
3. *Unités ou emplois d'unités dont la classification s'avère mal établie,*
- *Les prépositions,* devraient théoriquement œuvrer à l'intérieur de phrases et lier des groupes d'unités. Certains emplois ne correspondent pas,
 - **Moi :** Si je vous dis : « La langue serait un miroir reflétant l'image de la société au sein de laquelle elle s'emploie... ». Adhérez-vous à cette citation ou pas ?
 - **Étu. ALG :** « ben [...] oui je suis avec/ »
 - *Les coordonnants,* sur le plan formel on notera, entre autres, que ces dernières unités ne peuvent pas être répétées,
 - « *je voulais lui partager quelques nouveaux mots [...] or je n'ai pas pu euh [...] pour lui ils sont inappropriés [...]* » ;
 - or je n'ai pas pu ;
 - or pour lui ils sont inappropriés;
 - « *Donc* », « *Et* » sont mobiles,
 - ils ne me comprennent pas euh [...] donc je ne m'exprime pas librement ;
 - ils ne me comprennent pas hum [...] je ne m'exprime pas librement donc ;
 - j'apprends et je m'exprime entre potes ;
 - j'apprends / je m'exprime entre potes et ;
 - « *Or* », « *Donc* », « *Et* », « *Car* », ne relie pas facilement des groupes nominaux (GN),
 - je kiffe ce métissage entre langues / donc une amélioration plutôt pour la langue française ;
 - je kiffe ce métissage entre langues et pour une amélioration de la langue française ;
 - Sur le plan du sens, les unités du second groupe (mais, or, donc, et, car) se rapprochent des connecteurs textuels comme « en somme », « en conséquence », « finalement », etc.

- *Les subordinants*, ils créent une hiérarchie entre propositions. Or, il existe des emplois où, une unité normalement tenue pour un subordinant, ne joue pas un tel rôle. Par exemple, une intervention, de ma part, au cours d'une réponse à la **Q12**, d'une étudiante de l'université de Lorraine,
 - **Moi** : « pourquoi t'as fait ça ↗ »
 - **Étue. FR** : « ben [...] parce que (rire) »

Le mot « parce que » est un mot-phrase qui indique, à lui seul, le refus de répondre. Il s'agit d'un emploi spécifique à l'unité considérée, étant donné qu'il serait impossible d'utiliser « car » ou « puisque » dans un contexte comparable.

- *Les adverbes*, Dostie définit l'adverbe de manière restrictive¹⁰², c'est-à-dire comme « une unité qui a généralement la forme en « -ment », et qui exprime l'idée de « manière » » (Ibid. : 43). Ainsi, la forme en « -ment » aide à repérer les adverbes, mais elle ne suffit pas pour affirmer qu'il y a adverbialisation, entre autres, les unités comme (oui, non, décidément, même, d'ailleurs, ensuite, enfin, etc.), jouant des rôles extra-phrastiques, font partie de la composante pragmatique de la grammaire,
 - « Tellement » est un spécifieur de quantité (verbal et/ou nominal), un peu comme « plusieurs », comme dans « *plusieurs mots sont empruntés de l'arabe//* », une réponse à la **Q3**, d'une étudiante de l'Université de Batna 2.

Concernant les langues étrangères, on relève la grammaticalisation de mots français et leur adaptation au système de l'arabe dialectal algérien. Le masculin en français peut devenir, dans certains cas, féminin en arabe, et inversement. ([haḍik]/ cette ; celle-ci), un démonstratif féminin qui démontre une personne, un objet et un endroit, même s'il s'agit d'une nomination masculine,

- [haḍik ġimā'a/ maġmū'a] / (ce groupe) ;
- [haḍik parapluie] / (ce parapluie) ;
- [haḍik el' abd] / (cette personne) ;

On trouve aussi des locutions composées de mots français mélangés avec l'arabe [même'anā/ moi aussi]. Cette adaptation linguistique de mots de langue étrangère, dans une langue locale, contribue non seulement au changement de leur morphosyntaxe mais aussi à la modification de

¹⁰² Pour Dostie (2004), « beaucoup », « toujours », etc., ne sont pas des adverbes.

leur genre. C'est pourquoi, l'évaluation de la transmission de la langue maternelle des parents à leurs enfants paraît une entreprise délicate.

Ceci dit, l'enfant, en reprenant un mot de la variante paternelle et un autre de la variante utilisée par la mère, développe un « *mixte de langues* » dans la famille (Lachkar, 2014). Les parents empruntent des mots, voire des phrases aux langues en contact et/ou en conflit, ce qui n'empêche pas l'enfant de suivre leur chemin et d'utiliser, tôt ou tard, les mêmes tournures phrastiques. Car, ce positionnement de la mixité linguistique et culturelle, en plus de la variation introduite dans l'espace de la langue maternelle, se présente encore comme, selon Lachkar,

- La variation linguistique est une variation culturelle capable d'intégrer le locuteur (enfant) dans un espace linguistique autre que celui où il est né. Ainsi, le locuteur ne trouvera pas de difficultés, ni de frontières culturelles et communautaires qui l'empêcheraient d'entrer et de profiter des services et de la culture de l'autre groupe ;
- La variation est une forme de rejet identitaire qui expose son usager à des pratiques et tensions marquées par l'insécurité linguistique que ce soit dans son propre groupe ou dans l'autre groupe.

(Ibid. : 362)

On peut dire aussi que les parents, qui utilisent deux variantes régionales plus ou moins proches, ont transmis, sciemment ou spontanément, à leur enfant un mélange des deux. Même si, celui-ci ne se sert pas de l'arabe standard pour marquer son contact avec les langues de scolarisation et d'apprentissage, et n'utilise aucune langue étrangère, alors que la langue française constitue la première langue étrangère enseignée en Algérie après l'arabe classique ou standard. Ainsi, les langues de scolarisation sont fort présentes dans les échanges verbaux des parents qui alternent, à Batna, la région où les enregistrements ont été faits, l'amazigh (Chaoui), l'arabe dialectal et le français, pourtant l'enfant se limite à l'usage de variantes internes plus proches de l'arabe, étant exposé directement à l'adoption de la langue sociale et culturelle de sa famille, considérée comme multilingue. À partir de là, l'enfant commence à construire sa propre identité à base de sa variante adoptée.

5. Linguistique, discours et interdisciplinarité

Malgré les limites de la conception structurale saussurienne dues, en partie, à l'état des outils d'investigation d'autrefois, il a été possible de faire contribuer au renouvellement de la réflexion sur le langage, et dont l'objet principal est « le discours ».

Ainsi, de par la complexité de cet objet, la linguistique s'est limitée à la langue, sans pour autant éliminer le discours de ses sujets d'observation. En effet, la découverte de « *la subjectivité dans le langage* » (Benveniste, 1958), en se basant sur les fondements de la linguistique, l'analyse du discours devient enfin une science « interdisciplinaire ». Du même coup, la linguistique tente, aussi, son évolution en repartant des éléments qu'elle excluait autrefois. Ainsi, l'interdisciplinarité apparaît nécessaire au renouvellement de la conception du langage, en dépit des conflits rencontrés entre ceux qui l'appréhendent comme « *système* » et ceux qui l'appréhendent comme « *discours* ». Parce que, l'histoire montre que l'étude du langage,

Est partagée entre une tendance qui subordonne l'analyse de la langue à d'autres disciplines (la logique, la psychologie, la sociologie, la sémiotique...), et une tendance opposée, qui revendique l'autonomie de la linguistique, posant que le fonctionnement du langage est irréductible à tout autre ordre de réalité.

(Maingueneau, 2009 [1996] : 86)

En effet, pour Benveniste, le langage apparaît d'un côté, comme une réalité éminemment sociale, qui assure la transmission et le renouvellement de la culture. D'un autre côté, il se présente comme un agencement arbitraire d'éléments associés selon des règles qui semblent obéir à des principes abstraits, qui répondent aux intérêts des sujets, selon Benveniste « *c'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet* » (1958 : 258). Il s'agit de comprendre aussi que, c'est cette même condition de contradiction entre le « dans » et le « par » qui explique les pouvoirs du langage. Parce que d'une certaine manière, le langage, de par son abstraction, il peut accomplir aussi des tâches sociales diversifiées dans toutes situations d'énonciation (Kerbrat-Orecchioni, 2009), comprenant des pronoms de première et deuxième personnes, les déictiques, les temps verbaux, dont le présent, les modalisateurs, mais aussi l'interrogation, l'assertion...

En outre, l'ensemble des ouvrages de spécialité que nous avons examiné prétendent presque tous que cette dernière tendance extralinguistique est aujourd'hui dominée par les divers courants de la pragmatique, souvent associés aux courants interactionnistes, et dont l'analyse du discours demeure l'usage effectif de la langue. À la faveur de cette interdisciplinarité, on doit d'ailleurs la naissance de l'analyse du discours et par ricochet la linguistique du discours. Certes, ce sont deux approches différentes du langage, mais entretenant des relations d'interaction et d'évolution dans la manière de se penser et de penser le monde, et qui se traduit par la neutralisation d'oppositions pour pouvoir répondre à cette rébellion générationnelle.

5.1. Analyse du discours

Nous avons essentiellement retenu de la représentation précédente que, l'hypothèse selon laquelle, au-delà des unités traditionnellement reconnues par la linguistique (le phonème en phonologie, le morphème en morphologie, le lexème en sémantique lexicale et la phrase en syntaxe), il y a une autre unité plus grande, le « discours », avec une double et contradictoire filiation, issue à la fois du « structuralisme » et de la « grammaire générative ». De plus, la tentative qui lui est liée, « l'analyse du discours », plus proprement structuraliste, est à la fois taxinomique et structuraliste, c'est-à-dire, elle consiste à justifier l'hypothèse du discours comme unité linguistique sur la base, à la fois d'une possible typologie des discours et de ce qu'il a été convenu d'appeler « la grammaire de discours » (Moeschler, Reboul, 1998).

De même, la difficulté à réduire l'interprétation d'un discours à celle des phrases qui le composent a conduit certains linguistes à postuler l'existence d'une unité linguistique supérieure à la phrase, « le discours ». Les premiers analystes de discours (Charolles, Peytard, 1978), (Brown, Yule, 1983), et autres, avaient une position claire sur le sujet, « *si le « discours » est, ou peut prétendre à être, une unité linguistique, c'est que, comme le morphème ou la phrase, il possède une structure interne* » (Charolles, Peytard, 1978 :7).

Cependant, ces dernières années, l'analyse du discours a tendu à chercher un lien avec les sciences cognitives, en utilisant un vocabulaire partiellement emprunté, comme « *mémoire discursive* » (Sériot, 1994), « *référent de discours* » (Moeschler, Reboul, 1998), et autres, étant donné que la conception des disciplines cognitives se fait comme autant de tentatives scientifiques pour examiner le fonctionnement de l'esprit humain, et pour expliquer comment l'on peut acquérir des connaissances sur le monde extérieur, par des capacités de perception, de catégorisation et d'inférence, qu'on verra plus en détail dans le chapitre suivant. Pour autant, l'optique de base de l'analyse du discours reste la même, fondée sur l'hypothèse du discours « *comme unité linguistique d'interprétation supérieure à la phrase* », au sens de Moeschler et Reboul,

L'interprétation des phrases se fait par rapport à une mémoire discursive, généralement non définie, mais qui semble correspondre à une sorte de contexte qui regrouperait, notamment, des référents discursifs préalablement apparus dans le même discours.

(1998 :80)

De même, pour Reichler-Beguelin (1997) et Berrendonner (1997), décrire un fonctionnement cognitif suppose la description de l'interaction de données hétérogènes, connaissances encyclopédiques, données perceptuelles, données linguistiques, etc., entre autres, toute étude qui pourra être faite mais, absente de l'analyse du discours « cognitiviste » contemporaine.

En effet, pour rejoindre encore le fil du raisonnement d'autres chercheurs sur le sujet, à l'instar de (Greimas, Landowski, *et al.*, 1979), (Moeschler, Reboul, 1998), (Pugniere-Saavedra, Sitri, Veinard, 2012), (Sarfati, 2012),(Maingueneau, 2015 ; 2009 ; 1991), les analyses du discours visent aussi à élaborer des modèles prédictibles de la conversation. Au sens encore de Moeschler,

Les analyses conversationnelles procèdent de manière inductive [...] L'analyse conversationnelle prend pour objet la conversation réalisée et s'efforce d'interpréter les actes (y compris langagiers) produits [...] Les facteurs non verbaux (communication inégale, relations de pouvoir,...) sont traités comme des notions destinées à faciliter l'observation ordinaire et non comme des concepts théoriques.

(1989 : 23)

Ensuite, pour comprendre sa citation, Moeschler nous propose le modèle d'échange en situation pédagogique, les « actes » qui se construisent en mouvements, qui révèlent, avec l'ancrage culturel de la pratique discursive, les difficultés d'adaptation d'un modèle transculturel, en matière d'identification à un acte de parole institutionnel (mariage, etc.) ou rituel (remerciement, excuse, compliment). Et par là aussi, les constructions usuelles qui s'avèrent réfractaires au classement en « actes de langage » (Searle, 1982). Malgré leurs mérites, certains en la promotion de « l'échange », ils ont conservé aussi des entraves méthodologiques (Searle, Idem.), d'une longue fréquentation de la théorie grammaticale (phrases et système), comme par exemple, dans la conversation ordinaire, l'interlocuteur peut ne pas réagir au stimulus du locuteur, ou réagir à l'inverse de son attente. L'échange conversationnel ainsi, ne saurait être réduit à un acte intentionnel, puisque le locuteur ne décide pas seul de la signification de son acte, mais il s'agit plutôt d'une négociation conjointe et constante des significations.

5.2. Discours et linguistique

Pour synthétiser quelque peu le point précédent, en linguistique, les chercheurs considèrent le discours seulement, comme un cadre de structuration d'échanges linguistiques, et utilisant par là, moins de données extérieures (les intentions, les présuppositions, etc.), qu'ils jugent subjectives, afin de réussir cette théorie de la cohérence, selon Moeschler,

Le problème principal est de formuler un ensemble d'unités conversationnelles, un ensemble de relations entre ces unités, un ensemble de principes gouvernant la composition des unités simples en unités complexes, bref la formulation de règles de bonne formation.

(1987 : 98)

Cependant, selon Mœschler et Reboul, le terme « discours » désigne « *tout énoncé, mot ou plus, d'une langue naturelle, choisi en fonction de ses conditions de production et d'échange. Le mot est l'unité minimale du discours. Ainsi conçu, le discours n'est pas un objet empirique mais une construction de l'analyste* » (1998 : 82). Mais quelle que soit la définition du « discours », il reste que, d'après Ducrot et Todorov,

Toute tentative d'isoler l'étude de la langue de celle du discours se révèle, tôt ou tard, néfaste pour l'une et l'autre. En les rapprochant, nous ne faisons d'ailleurs que renouer avec une longue tradition, celle de la philologie, qui ne concevait pas la description d'une langue sans une description des œuvres.

(1972 : 8)

Ainsi, l'acception la plus courante en analyse du discours, dans l'approche française, est celle de Maingueneau, pour qui le discours « *suite de phrases rapportée à ses conditions de production, se définit par opposition à « énoncé », qui exclut de telles conditions* » (1991 : 102). Autrement dit, le terme « discours » s'applique communément aux productions langagières, mais dans ce cas, il y a aussi risque de s'écarter du sujet. Comme on l'a déjà vu, certains linguistes préfèrent centrer l'étude de l'analyse du discours sur l'étude de l'articulation entre modes d'organisations et situations de communication, en particulier à travers les genres de discours, écrits ou oraux, dans un lieu déterminé, consultations médicales, débats télévisés,... Comme on peut prendre pour invariant un lieu de la société, l'école, l'hôpital,... Et enfin, on peut aussi choisir pour objet, les processus linguistiques associés à une fonction discursive, l'enseignement, les échanges entre la génération d'hier et celle d'aujourd'hui, adulte et jeune.

Pour ces derniers, les échanges entre les adultes et les jeunes des deux générations algériennes et françaises, ne se réduisent pas uniquement au simple travail sur les pratiques linguistiques et les représentations d'autrui, mais plutôt de rendre ces pratiques intelligibles et accessibles pour les médias, les générations elles-mêmes et les chercheurs sur le sujet, « *il s'agit de considérer à la fois, les discours tenus sur les langues et les espaces et à la fois les pratiques effectives quant aux mêmes langues et espaces des locuteurs déclarés* » (Bulot, Blanchet, 2013 : 138). Guespin nous fait savoir à travers cela que « [...] la relation d'appartenance d'un discours à une

formation discursive est facteur constitutif du discours, et cette relation est repérable par l'analyse linguistique » (1976 : 47).

Cette réflexion prend appui sur une double conceptualisation hiérarchisée, selon les termes de Guespin, Marcellesi, *et al.*, comme,

[...] l'énoncé considéré du point de vue du mécanisme discursif qui le conditionne. Un regard jeté sur un texte du point de vue de sa structuration « en langue » en fait un énoncé ; une étude linguistique des conditions de production de ce texte en fera un discours.

(1971 : 10)

Combettes (1978) dans le même esprit, postulait l'existence à côté de la distinction « compétence/performance » pour la phrase, d'une distinction analogue au niveau du « discours », celle de « compétence discursive/performance discursive ». Pour lui,

De même que la phrase a des « structures syntaxiques », le « discours » aurait des structures discursives et, de même que la phrase, à côté de sa structure de surface, a une structure profonde, le « discours » aurait une structure profonde, à côté de sa structure de surface. Cette structure profonde du « discours » serait fortement liée à sa thématization.

(1978 : 78)

D'ailleurs, suivant de Van Dijk (1980) et l'École de Prague, on distingue dans une phrase son *Thème*, ce dont elle parle, et son *Rhème*, ce qu'elle en dit. Dès lors, ce qui importe au niveau du discours, c'est l'enchaînement de la thématization ou, autrement dit, la façon dont on passe d'un thème à l'autre. Ainsi, Van Dijk introduit les notions de « *microstructure* » et « *macrostructure* », selon lui¹⁰³,

Les « macrostructures » sont des structures sémantiques normales exprimées par une suite de phrases et elles correspondent à un niveau plus global d'analyse sémantique. Tandis que les « microstructures » correspondent au niveau sémantique local et sont exprimées par des propositions correspondant à des phrases ou à des séquences de phrases du discours. Dès lors, le problème est de passer du niveau micro-structurel au niveau macro-structurel.

(1980 : 155)

Pour comprendre ce qu'est « l'analyse du discours » et son rapport à cette recherche, on se contente à la fin d'exprimer l'objectif commun des travaux proposés à cet égard, celui de supposer que tous les aspects des phrases, que la linguistique échoue à expliquer, peuvent

¹⁰³ « "Macrostructures" are normal semantic structures expressed by a series of sentences and correspond to a more global level of semantic analysis. While the «microstructures» correspond to the local semantic level and are expressed by propositions corresponding to sentences or sequences of sentences of the speech. Therefore, the problem is to move from the micro-structural level to the macro-structural level » (Van Dijk, 1980 : 155).

s'expliquer dans le cadre plus large du discours (Moeschler, Reboul, 1998). Cela revient à modifier l'ancien point de vue linguistique, selon lequel tout ce qui intervient dans le langage peut s'expliquer à l'intérieur du langage, c'est-à-dire qu'on n'aura pas besoin d'informations extérieures. Dire aussi que, tout ce qui intervient dans le langage peut s'expliquer à l'intérieur du « discours », d'où l'importance de la notion de « discours » comme une unité qui aurait ses propres lois. En effet, le « discours », s'il existait comme entité, serait une unité linguistique et l'analyse du discours s'ajouterait à la phonologie, à la syntaxe et à la sémantique, et s'inscrit, dans cette mesure, dans la linguistique et adopte sa stratégie scientifique fermée (Moeschler, Reboul, Idem.). D'ailleurs, pour la comparer aux sciences cognitives, est-ce la même approche entre cette dernière et la linguistique, peut-on nous demander?

5.3. Du discours à l'application

« *L'homme est un signe* », disait Peirce dans sa théorie du sens. Les conduites humaines et les interactions langagières humaines sont conçues pour une grande part comme des actions. D'où l'importance d'une définition générale de l'action (Vernant, 1997), en caractérisant la personne humaine comme co-agent. Puis, de travailler sur les différentes formes des relations entre les individus, pour enfin cerner ce qu'on cherche à savoir sur les interactions langagières.

Selon Vernant, « *l'action est conçue comme un mode d'intervention sur le monde, et possède une dimension physique, d'où la question est de faire le départ entre phénomène physique, tenu pour un simple événement, et un autre considéré comme une authentique action* » (Ibid. : 145). Or, aucune caractéristique propre au phénomène physique ne permet de répondre, d'une manière concise et précise, à cette question, à l'exemple des changements linguistiques, ce nouveau français codifié et ces conflits intergénérationnels. Ainsi, l'événement devient action. D'ailleurs, Wittgenstein (1989 [1953])¹⁰⁴ en propose qu'il importe de distinguer deux différents jeux de langage, celui de « *l'action justifiable par des raisons* » et celui des « *événements explicables par des causes* » : « *Le fait de discerner, des agents animés, capables d'action, relève d'une décision proprement « grammaticale », d'une règle qui gouverne un jeu de langage historiquement déterminé* » (Wittgenstein, (1989 [1953] : 613-614).

En outre, pour les anciens, le discours était aussi pratique du dialogue, usage social des signes à des fins de communication et de coopération. L'analyse aussi de la personne comme agent,

¹⁰⁴ Op. Cit, (VERNANT, 1997). WITTGENSTEIN, L. 1953. *Philosophische Untersuchungen*, Oxford, Blackwell, Trad. française, KLOSSOWSKI, P. 1989. *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, pp. 613-630.

selon Vernant (Ibid. : 146-149), peut se résumer alors, non plus philosophiquement mais plutôt dans une perspective de pragmatique actionnelle, en,

1. *La réflexivité ou l'intentionnalité*, l'homme est sujet dans l'exacte mesure où il se saisit comme sujet et se sait sujet. Ainsi que, le discours est discours sur le monde. Si les déictiques assurent l'ancrage du dire dans le contexte de l'énonciation, les autres signes, par leur fonction référentielle, garantissent la relation symbolique des signes aux objets et aux événements qui composent une situation ;
2. *La rationalité*, il convient de faire l'hypothèse que l'agent est rationnel, et il agit par calcul. Mais aujourd'hui, penser la rationalité de l'agent, aussi bien que celle de ses transactions sur le monde et des interactions communicatives entre agents, exige un raisonnement pratique, et de découvrir les principes lui permettant d'intervenir sur l'enchaînement causal des événements du monde ;
3. *La finalité*, la personne réfléchit sur les moyens à utiliser (pour interagir avec autrui), en fonction des fins qu'elle s'assigne ;
4. *La coopérativité*, interactionnellement, le sujet est défini comme celui qui dit « *Je* ». Il dit « *Je* » à un « *Tu* » qui à son tour dira « *Je* ». Dans le procès dialogique, la subjectivité se comprend d'emblée comme intersubjectivité, c'est-à-dire que, le locuteur et l'interlocuteur se constituent au même titre comme personnes¹⁰⁵. Ce qui explique que, ces modes de coopération, entre les sujets, peuvent prendre d'autres différentes formes,
 - *L'action singulière*, en ce qu'elle dépend d'un unique agent, ne suppose pas une coordination de son action avec celles d'autres agents, mais qui doit quand même conserver son caractère foncièrement social, comme par exemple, on n'a pas obligé le jeune à adopter un tel langage, voire le parler, mais il l'a choisi ;
 - *Les actions collectives*, résultent d'un accord commun sur un objectif et d'une coordination, des actions particulières, des divers agents réalisant une stratégie adoptée. Ainsi, deux formes selon la complexité de la coordination en jeu,
 - a. *Action commune*, répond à une intentionnalité collective, manifestée par le choix d'un même objectif et d'une même stratégie, comme par exemple, au cours d'une discussion avec ses amis, le jeune remarque un vieil homme perdu dans la rue. Si charitable, il l'aide à retrouver son chemin, mais avant il essaye d'entamer une discussion avec lui afin de le rassurer en adoptant un autre parler que celui utilisé avec ses amis.
 - b. *Action conjointe*, guidée par une intention conjointe sur un objectif commun, généralement complexe, mais qui requiert une planification apte à prévoir l'enchaînement des différentes actions particulières des co-agents.

Selon Vernant,

¹⁰⁵Au sens de Kerbrat-Orecchioni, en définissant l'intersubjectivité, la distinction entre émetteur et récepteur est relativisée, du fait que « *les différentes parties en présence sont continument [...] et simultanément en situation d'émission et de réception* » (1986 : 13).

Il ne saurait y avoir transaction, commune ou conjointe, sans recours aux interactions langagières qui assurent l'intelligence du problème, le choix des objectifs, la détermination d'une stratégie, la conduite et le contrôle des actions collectives.

(1997 : 162)

Comme nous nous sommes efforcés continuellement de marquer de notre empreinte, et de fournir plus de détails sur chacun des points suivants, conversations et dialogues, qui outre leur signification interactionnelle, ils n'acquièrent de sens que si on les intègre dans des « *conséquences perlocutoires* », expression empruntée à Vernant (Idem.), d'un acte de discours déterminé, par exemple, dans des contextes situationnels. Ainsi, la considération d'un acte perlocutoire exige une analyse pragmatique actionnelle, de la communication humaine.

6. Intervention du discours ou interaction des discours

Au cours des interactions langagières, les partenaires de ce jeu de langage doivent en avoir une conception similaire, mais cela n'empêche pas, qu'il peut y avoir une négociation sur la nature globale de l'événement de communication, à l'exemple, d'un engagement dans une interaction de type : rencontre entre amis, consultation médicale ou réunion de travail, la négociation concerne plutôt les détails de son déroulement.

En effet, toute interaction, envisagée en tant que réalisation d'un genre particulier, comporte d'une part des aspects « *schématiques* » qui sont partagés par l'ensemble de la communauté, et d'autre part des aspects « *variables et émergents* », en fonction de la conception propre à chacune des règles du genre, et par là, le déroulement de l'échange. Selon (Kerbrat-Orecchioni, 1998), notamment, les événements de communication qui sont généralement composés de modules relevant eux-mêmes de divers types, obéissent à des règles plus ou moins rigides ou flexibles, par exemple, la consultation médicale peut être interrogative comme conversationnelle, le plus souvent entre les deux (Kerbrat-Orecchioni, Traverso, 2004b). De même, pour Goffman « *tout événement communicatif se déroule dans un cadre participatif particulier, dont certains éléments sont stables quand d'autres varient au cours du déroulement de l'interaction* » (1987 : 112).

Aussi, « *en ce qui concerne le format de réception, la ratification et l'adressage sont en permanence négociés entre les participants, par des procédés aussi bien verbaux que non verbaux (comme le regard, [...])* » (Kerbrat-Orecchioni, 2005 : 111). Comme il y a bien, dans de tels cas, un « désaccord négocié » entre les participants, qui doit être distingué du

« malentendu », reposant sur une erreur d'interprétation. Ainsi, les indices d'allocution étant volontairement flous, pour ne pas parler des « tropes communicationnels »¹⁰⁶, mais plutôt « d'adressage indirect », au sens de Kerbrat-Orecchioni « *lorsqu'il y a non-coïncidence entre le destinataire apparent, celui à qui l'on parle, et le destinataire réel, celui pour qui l'on parle, il arrive en effet qu'un non-adressé se prenne pour un adressé, et inversement* » (2004a : 15-16). Et si on l'explique ainsi, plus le nombre de participants est grand, plus le risque s'accroît. De telles méprises, nécessitent l'intervention d'une négociation, soit *explicite*, « *c'est à moi que tu parles comme ça ?* », « *c'est à toi, que ce conseil s'adresse* », soit *implicite*, par le jeu des regards et autres manifestations mimiques.

6.1. Interaction et discours

Le langage humain, pour rappel, constitue l'outil par excellence qui organise nos pensées, nous permet la coordination au sein d'un groupe humain, et d'interagir avec nos semblables, selon Kramsch, encore « *le langage humain est un système complexe de représentation du monde et d'interaction avec nos semblables qui se matérialise de différentes manières* » (2003 : 27). De plus, lorsque nous produisons un discours, communiquons avec les autres, nous faisons habituellement recours à une combinaison de ressources verbales et non-verbales, comme les gestes, les postures, le ton et la qualité de la voix, la distance adéquate qu'il faut maintenir avec les interlocuteurs, la répartition équitable du regard vers l'audience, les images employées pour soutenir sa présentation, etc., (Kerbrat-Orecchioni, 1998). Ainsi, fondamentalement, Kramsch (Idem.) classe la communication en fonction du canal ou mode (oral ou écrit), du thème (quotidien ou de spécialisation), et du registre (familier ou formel).

Dès lors, la linguistique interactionniste apparaît en France comme le point d'aboutissement d'une évolution de la linguistique, que l'on peut résumer ainsi,

- Intérêt porté à des unités de plus en plus larges, qui a conduit à la constitution de « l'analyse du discours » et des « pragmatiques textuelles » (Adam, 1989), où l'unité pertinente ultime n'est plus la phrase, mais une séquence de phrases, organisée selon des règles spécifiques de cohérence interne ;

¹⁰⁶ KERBRAT-ORECCHIONI, C. 2004a. « Introducing Polylogue », *Journal of Pragmatics*, n° 36, pp. 1-24.

- Intégration progressive des théories pragmatiques à la linguistique, sous leurs deux formes essentielles, « *linguistique de l'énonciation* »¹⁰⁷ et « *théorie des actes de langage* »¹⁰⁸, ainsi, « *les énoncés ne sont plus envisagés comme des entités abstraites, [...] mais comme des réalités déterminées par leurs conditions contextuelles de « production/ réception »* » (Kerbrat-Orecchioni, 1998 : 9).

D'après Kerbrat-Orecchioni (1990 : 30), l'interaction est si difficile à décrire, d'abord, parce que souvent enfouie sous les discours, elle ne s'offre que rarement au linguiste qui doit la recomposer à partir des multiples traces qu'elle laisse en surface. Ensuite, parce que son étude nécessitant une formation plurielle, et apparemment aucune discipline des sciences humaines n'a fait le pas pour la creuser. Enfin, parce que même dans la linguistique, le problème sera le même dans d'autres approches, courants, réseaux et méthodologies (Idem.). En prenant l'exemple des « salutations » dans des situations d'interactions entre des générations en « *contact-avec-d'autres* » (Idem.) dans la dimension pluriculturelle des échanges qui est nécessairement présente. Celles-ci communiquent dans la même langue à partir de répertoires linguistiques manifestement inégaux, ou constitués dans des microcultures respectives, qu'on verra après avec plus de détails, afin de montrer que l'interaction et ces différences intergénérationnelles ont une relation avec le langage, le mode culturel et à cette nécessité de s'identifier autrement, non dans le but de choquer leurs prédécesseurs. En citant Durkheim,

Les univers respectifs des interactants sont constitués entre autres de représentations sociales, définies comme des élaborations complexes surchargées d'informations extérieures à l'individu et génératrices de conduites. La représentation sociale, telle qu'elle est médiatisée par le langage, désigne donc à la fois un processus et un contenu, et implique une très forte pression à l'inférence dans l'interaction.

(1955 : 99)

Pour lui (Ibid. : 103), il existe deux types de représentations culturelles communes, des « *représentations du monde* » qui alimentent le discours et contribuent à l'émergence et la négociation du sens dans l'interaction. Et des « *représentations du discours* », qui servent à le

¹⁰⁷Pour Kerbrat-Orecchioni, en linguistique de l'énonciation, « *on s'intéressait surtout au repérage dans l'énoncé des traces d'énonciation, souvent réduite à son énonciateur, quand le lieu pertinent de l'investigation et la relation interlocutive, telle qu'elle se construit dans et par le discours échangé* » (1986 : 16).

¹⁰⁸ Ducrot nous explique la théorie des actes de langage ainsi, « *dire* », c'est sans doute transmettre à autrui certaines informations sur l'univers de référence, mais c'est aussi « *faire* », c'est-à-dire tenter d'influencer autrui et de transformer le contexte interlocutif, pour lui, « *le sens est, en profondeur, un mode d'action sur autrui en tant que protagoniste du discours. Même s'il a, apparemment ou superficiellement, des aspects représentationnels, il constitue d'abord une façon d'intervenir (de jouer ou de combattre) dans le cadre institutionnel de la parole* » (1985 :143).

structurer, en fonction des normes discursives et interactionnelles, d'une culture ou micro-culture particulière. L'ensemble des représentations du monde nourrit plus ou moins explicitement le discours, et peut aller jusqu'à le constituer entièrement. Devenant alors l'une des conditions premières de possibilité des échanges, lors d'une interaction, François l'exprime ainsi,

La conversation montre une tolérance à l'implicite unilatéral, à l'importation des topoï empruntés sans examen au discours dominant ou convenu. On y adopte, en effet, des présuppositions résultant de conversations antérieures. Leur ensemble compose une sorte d'histoire conversationnelle. Les actes locutoires jouent sur cet arrière-plan. Ou bien on le suppose partagé, ou bien on s'en écarte avec une certaine irresponsabilité. De toute façon, l'information présupposée est mise à la marge du discours. Comme elle n'est pas mise en question, le locuteur ne s'attend pas à être contesté à cet égard.

(1989 : 16)

En revanche, dans les situations où le locuteur sera obligé de convaincre, menacer, remercier etc., l'autre, afin d'obtenir la réaction qu'il l'attendait, l'échange entre les générations sera d'autant plus complexe étant donné que la plupart des actions non langagières visent une certaine transformation de conception du monde. Pareillement, pour les différences linguistiques qui seront significatives entre les différents discours. Comme le tutoiement et le vouvoiement, une syntaxe avec des phrases longues et très élaborées propres à un langage formel avec les adultes, contrairement entre jeunes, le lexique sera précis et culte pour les premiers et émotif et plus familier pour les seconds. Enfin le remerciement contiendra une exposition ou argumentation rationnelle, par contre, pour les jeunes de cette génération numérique, leurs remerciements favorisent l'apparition de narrations personnelles, selon Kerbrat-Orecchioni,

Tout au long du déroulement de l'échange communicatif quelconque, les différents participants, que l'on dira donc des « interactants », exercent les uns sur les autres un réseau d'influences mutuelles – parler, c'est échanger, et c'est changer en échangeant. Dans cette perspective, on considère que tout processus communicatif implique une détermination réciproque [...] des partenaires en présence.

(1990 : 17)

Alors, on peut parler d'interaction et d'interactants dans les situations où les comportements du locuteur déterminent ceux de son interlocuteur, et inversement. Pour reprendre les propos de Lambert sur l'objectif de l'approche interactive des faits langagiers, « *cerner la manière dont les agents sociaux agissent les uns sur les autres à travers l'utilisation qu'ils font de la*

langue » (1983 : 75). En d'autres termes, il ne suffit pas que deux locuteurs, voire plus, parlent alternativement, mais plutôt qu'ils soient engagés et produisent des signes de cet engagement mutuel, selon Goffman,

[...] Les participants se servent d'un ensemble de gestes significatifs, afin de marquer la période de communication qui commence et de s'accréditer mutuellement. Lorsque des personnes effectuent cette ratification réciproque, on peut dire qu'elles sont en « conversation » ; autrement dit, elles se déclarent officiellement ouvertes les unes aux autres en vue d'une communication orale et garantissent conjointement le maintien d'un flux de parole. [...]

(1974 :33)

En illustrant cela, reprenant l'exemple de Kerbrat-Orecchioni (2005 : 109), l'émetteur doit non seulement parler, mais parler à quelqu'un, « *et le signaler par l'orientation de son corps, la direction dominante de son regard, et la production de marqueurs verbaux d'allocation* ». Il doit en outre s'assurer, par des coups d'œil intermittents, que l'autre écoute, et qu'il est bien branché sur le circuit communicatif. Enfin, il doit maintenir son attention par des « *captateurs* » tels que, « hein », « tu sais », « tu vois », « dis », « en fait », « je vais te dire » « n'est ce pas ? », etc. Et en cas de problème d'écoute et/ou de compréhension, le locuteur pourra le réparer par exemple, avec un réglage du ton de sa voix, des reprises, ou des reformulations. De son côté, « *le récepteur doit lui aussi produire des signaux d'écoute, ou des « régulateurs »*¹⁰⁹ » (Idem.), qu'ils soient *verbaux* (avec différents degrés d'élaboration, morphème exclamatif, ou à valeur d'approbation « oui », « d'accord », reprise avec ou sans reformulation du discours de l'émetteur, etc.), ou *non verbaux* (regard, hochement de tête, froncement des sourcils, bref sourire, etc.). Ou encore vocales (« mmh », « euh », etc.).

Toutefois, Austin (1970 : 124) prenait pour unité de signification « *l'acte de discours* », considéré comme action du seul locuteur visant un auditeur. Celui-ci, est réduit au rôle passif de récepteur de l'acte, mais chargé de comprendre l'intention initiale du locuteur. Vernant nous l'explique par l'énonciation, « *Pouvez-vous me donner l'heure ?* », par une analyse linguistique, qui fournira des informations sur « *l'heure qu'il est* », aux niveaux, morphologiques, syntaxiques et sémantiques. Par sa forme explicite de question « *Pouvez-vous... ?* », cette énonciation ne pourra pas exprimer les déclarations et les promissifs, mais les

¹⁰⁹Dans (Cosnier, Kerbrat-Orecchioni, 1991), Cosnier remarque ainsi (1991 : 314) que les régulateurs verbaux sont généralement associés à un signe non verbal, par exemple, dire « *je te suis* », c'est-à-dire, faire acte de présence dans l'interaction et assurer l'émetteur que le message passe. Dire encore « *j'ai un problème communicatif* », l'exprimer par « hein ? », « quoi ? », dans le sens d'une demande de répétition ou d'éclaircissement, etc.

autres types d'actes restent abstraitement possibles dans un procès interactionnel¹¹⁰comme, (Vernant, 1997 :157),

1. Une réponse négative qui constitue l'énonciation comme question directe, « *désolé je n'ai plus de montre* » ;
2. Une assertion qui fournit une information précise comme réponse immédiate à une requête indirecte, « *il est 18 heures* » ;
3. Une réponse positive à la question directe suivie d'une réponse à la requête indirecte, « *bien sûr, il est 18 heures* » ;
4. Une réaction plus complexe qui joue sur une dimension métadiscursive, mais y répond positivement pour ensuite satisfaire la requête indirecte d'information, « *je ne vous la donne pas, mais je vous la dis. Il est 18 heures* » ;
5. Enfin, un refus de répondre à la question directe qui disqualifie l'acte tout entier, « *excusez-moi, je n'ai pas le temps* ».

Cela dit, on peut comprendre que tout acte de discours résulte de cette intention du locuteur qui dépend d'un « *projet dialogique commun* », selon Vernant,

Dans sa réalité effective, tout dialogue qui s'engage est une aventure dont le devenir et l'achèvement dépendent de la situation, du lieu, du temps, des agents, de leurs finalités, du thème abordé, des stratégies successivement suivies, etc. Tout dialogue est une interaction autocréatrice.

(1997 : 168)

En effet, ce qui caractérise les interactions langagières c'est bien le dialogue, qui se révèle l'adéquate illustration d'une « *action conjointe* » entre les interlocuteurs. C'est aussi, par le discours que le locuteur contrôle la réalisation des « *actions collectives* », au sens de Vernant (Idem.). Les interactions langagières constituent ainsi « *des activités conjointes, relevant de codes sémantiques (actes locutoires) et de rites pragmatiques communs* » (Ibid. :170). Comme, par exemple le salut en donnant la main, tourner la tête à gauche et à droite pour dire « non », mettre un pouce en haut pour dire que c'est bien, etc. De même, pour l'acte « illocutoire », les éléments de l'interaction langagière ont « conventionnellement » une signification interactionnelle. Cela étant dit, il est à souligner que les deux actes relèvent de deux manières d'instituer les relations entre les sujets, comme les rapports des sujets à leurs mondes.

6.2. Capacités langagières pragmatiques et interactions

¹¹⁰Selon Vernant, « *un type d'acte de discours ne saurait être mécaniquement déterminé par la seule forme linguistique* » (1997 : 164). En ce cas, la question « *Pouvez-vous... ?* » est neutralisée, et l'acte a un statut « métadiscursif », précisément de « citatif », c'est-à-dire l'énonciation est citée comme exemple d'acte indirect et n'acquiert signification pragmatique que par rapport à l'énonciation antérieure qui la suscite.

Il se peut que dans certaines situations, les interlocuteurs aient à négocier la langue dans laquelle ils vont le plus couramment communiquer. C'est ainsi le cas en « *situation de contact* », où les interactants ne partagent pas la même langue maternelle, ou bien dans les communautés bilingues ou plurilingues (Auer, 1984), où les différentes langues ne jouissent pas du même statut, et ne sont pas également appropriées à tous les contextes communicatifs. Dans de telles situations, plusieurs solutions s'offrent aux locuteurs pour communiquer. Ils peuvent garder chacun sa langue, ou adopter un système commun, une langue de l'un d'entre eux, qu'ils conserveront tout au long de l'échange, ou encore, pratiquer l'alternance codique, le code switching, dont la sociolinguistique nous offre de riches références sur ce sujet.

En effet, l'étude des usages du langage est réalisée dans le cadre du domaine interdisciplinaire de la pragmatique (Brown, Levinson, 1978), afin de montrer le rôle de l'environnement lors de la production et de la compréhension de messages par les sujets. Et par conséquent, de théoriser la relation qui existe entre les caractéristiques structurales du langage et les caractéristiques de la situation sociale. De même, les situations sociales de production telles que, les activités des participants, leurs dispositions spatio-temporelles et leurs caractéristiques, comme individus ou comme appartenant à un groupe social, sont aussi importantes, selon Bernicot (1992).

Toutefois, dans les conversations de tous les jours, le locuteur peut transgresser l'une des maximes conversationnelles¹¹¹. L'interlocuteur est amené alors, d'une manière ou d'une autre, à réaliser une « *implicature conversationnelle* », expression empruntée à Grice (1975), qui rétablit le respect de la maxime conversationnelle transgressée. Comme par exemple, en cas de transgression du registre langagier, l'emploi des mots familiers, des erreurs syntaxiques, etc. Aussi, une implicature conversationnelle, de la part de l'interlocuteur, permet de donner sens aux productions linguistiques, le cas d'un jeune voulant marquer sa proximité avec ses parents, à savoir si les marques linguistiques des différents registres sont des connaissances partagées ou pas, par les interlocuteurs.

¹¹¹Pour Grice (1979 :70), « *le principe de coopération* », permet d'expliquer qu'un auditeur cherche à interpréter les productions d'un locuteur, comme lui étant destinées, et pouvant être comprises par lui. Et est défini par quatre maximes,

- Une maxime de « quantité » (que votre contribution soit aussi informative qu'il est requis) ;
- Une maxime de « qualité » (n'affirmez pas ce pourquoi vous manquez de preuves) ;
- Une maxime de « relation » (parler à propos) ;
- Une maxime de « modalité » (soyez clair).

Par métonymie, pour qu'il y ait interaction verbale, tout dialogue nécessite la contribution verbale d'un locuteur à un moment bien défini du déroulement de l'interaction, selon Kerbrat-Orecchioni,

[...] toute interaction verbale se présente comme une succession de « tours de parole » – ce terme désignant d'abord le mécanisme d'alternance des prises de parole, puis [...] la contribution verbale d'un locuteur déterminé à un moment déterminé du déroulement de l'interaction (production continue délimitée par deux changements de tour, qui peut du reste avoir une longueur extrêmement variable, allant du simple morphème à l'ample « tirade »).

(1990 : 159)

Une conversation se caractérise aussi par,

- Un équilibrage relatif de la longueur des tours, au sens de Gérard-Naef, « *plus long est le temps de parole, plus long sera le temps d'écoute d'un même locuteur, c'est-à-dire que les temps de parole sont positivement corrélés entre les locuteurs* » (1987 : 36), comme les débats politiques en période électorale, le principe d'équilibrage des tours est soigneusement respecté. Contrairement à certains entretiens thérapeutiques qui sont caractérisés par un déséquilibre du temps de parole entre l'interviewé et l'intervieweur, etc. ;
- Une seule personne à la fois¹¹², le cas des chevauchements de parole, qui ne sont pas absents, mais généralement brefs.
- Il y a toujours une personne qui parle, c'est-à-dire que le temps de la conversation est occupé par la parole, et que les intervalles, ou les silences inter-répliques séparant les tours, sont eux aussi réduits au minimum. Ainsi le locuteur, les inscrit dans l'énoncé à l'aide de (Kerbrat-Orecchioni, 1990 : 163),
 - *Signaux de nature verbale*,
 - Complétude syntactico-sémantique de l'énoncé, pas si nécessaire pour qu'il y ait fin de tour, car il est commun que l'on cesse de parler sans avoir achevé sa phrase ;
 - Statut illocutoire de l'énoncé, certains types d'actes, comme les questions, peuvent solliciter un enchaînement immédiat, où le locuteur aura la possibilité d'effectuer un rajout quelconque ;

¹¹² Selon Sacks, « *the system allocates single turns to single speakers* » (1978: 15), dans (Bovet, Martinez Gonzalez, 2014: 12).

- Morphèmes connotant la clôture, « bon », « voilà », etc., mais ils n'impliquent pas nécessairement la clôture du tour ;
- Les expressions phatiques, « hein ? », « non ? », voire « qu'est ce que tu en penses ? ». De même, les formules métadiscursives, dont l'usage reste exceptionnel, « j'ai fini », « attends ! », « je n'ai pas fini ! » ou « à toi ! ».
 - *Signaux de nature prosodique,*
- Courbe intonative marquée, ascendante ou descendante, sur les dernières syllabes, selon le type d'énoncé ;
- Pause de la voix, pour fonctionner comme un signal de fin de tour, par un ralentissement du débit, une chute de l'intensité articulatoire, et s'accompagner de certains indices non verbaux ;
 - *Signaux de nature mimo-gestuelle,*
- Regard soutenu porté en fin de tour sur le destinataire, parce qu'au cours de tour, L1 ne regarde L2 que pour vérifier que le contact est bien maintenu, et de capter les signes mimo-gestuels que produit L2 ;
- Relâchement général de la tension musculaire.

D'après Goffman,

Une conversation se présente comme une succession de tours de parole. Or, il est évident que cette succession n'est pas régie seulement par les règles d'alternance [...], mais aussi par des règles de cohérence interne (ou « cohésion ») : une conversation est une organisation qui obéit à des règles d'enchaînement syntaxique, sémantique et pragmatique, et c'est cette grammaire des conversations qu'il s'agit, [...], de dégager.

(1974 : 53)

Dans le même ordre d'idées, en analyse conversationnelle, toute intervention crée sur la suite un certain nombre de contraintes et un système d'attentes tel que proposé par (Kerbrat-Orecchioni, 1994 : 16),

Si L1 salue L2, on s'attend généralement à ce que L2 lui rende son salut ;

Si L1 pose une question à L2, on s'attend généralement à ce que L2 lui réponde ;

Si L1 accuse L2, on s'attend généralement à ce que L2 s'excuse ou se justifie ; etc.

Ce qui explique que pour les participants à l'interaction, les difficultés tiennent à la multiplicité des contraintes qui pèsent sur l'enchaînement, l'appropriation cotextuelle et contextuelle, le respect des règles de la politesse et du système des faces, ou bien encore de ce que Brown et

Levinson appellent « *balance principle* » ou bien le « *principe d'équilibre* », en vertu duquel « *tout comportement réactif doit dans la mesure du possible être « proportionné » à l'événement qui le déclenche* »¹¹³ (Brown, Levinson, 1978 : 122), comme les remerciements au cadeau, l'excuse à l'offense, etc.

Dans cette perspective, l'objectif de nos analyses, les entretiens et de Koh-Lanta « Le choc des générations » 2017, est donc, de dégager les règles qui sont à l'origine de la réalisation d'une interaction verbale et sa cohérence interne, les règles d'enchaînement des tours de parole, ou d'organisation des interventions et des échanges entre jeune/jeune et jeune/adulte, des deux générations X et Y. Cela dit, ils se trouvent impliqués dans la communication en face à face, d'après Cosnier et Brossard (1984 : 101),

1. *Les signes voco-acoustiques*, qui se répartissent en deux catégories:

- *Matériel verbal*, phonologique, lexical, et morphosyntaxique;
- *Matériel paraverbal, prosodique et vocal*, intonations, pauses, intensité articulatoire, débit, particularités de la prononciation, différentes caractéristiques de la voix.

2. *Les signes corporo-visuels*, de nature non verbale, parmi lesquels on peut distinguer:

- *Les « statiques »*, c'est-à-dire tout ce qui constitue l'apparence physique des participants, caractères naturels (morphotype, physionomie, stature,...), acquis (cicatrices, bronzage,...), ou surajoutés (vêtements, maquillage, bijoux,...) ;
- *Les cinétiques¹¹⁴ lentes*, c'est-à-dire essentiellement les attitudes et les postures ;
- *Les cinétiques rapides*, jeu de regards, des mimiques et des gestes.

Encore que, dans ce travail nous ne nous sommes contentés d'analyser que les « *signes voco-acoustiques* » de nos interviewés, en relation avec notre objectif d'enquête.

6.3. Cohérence, cohésion et hiérarchie

L'étude de la cohérence et de la cohésion d'un texte constitue l'objet de la linguistique textuelle, « *qui étudie la manière dont une suite de phrases forme une unité et constitue un texte* », dans le sens d'Adam (1992). Généralement, les spécialistes considèrent que, la « cohésion » résulte de l'enchaînement des propositions, alors que la « cohérence » s'appuie sur la cohésion, mais « *fait intervenir des contraintes globales, non linéaires, attachées en particulier au contexte et au genre de discours* » (Maingueneau, 2009 [1996] : 16-17). C'est

¹¹³ « *any reactive behaviour must, to the extent possible, be "proportionate" to the event triggering it* » (Brown, Levinson, 1978 : 122).

¹¹⁴ Selon Kerbrat-Orecchioni, les deux cinétiques relèvent de la « *kinésique* », « *la posturo-mimo-gestuelle, qui s'appuie sur trois grands types de "mouvements" communicationnels, posture du corps, mimiques du visage, gestes* », dont relève les signes cinétiques lents et rapides » (1990 : 86).

pourquoi, dans leurs diverses définitions, certains linguistes emploient le terme de « connexité » que « cohésion », et d'autres encore, emploient « connexité » pour expliquer le rôle des connecteurs dans la liaison entre les phrases, comme nous l'explique Sarfati (2012 : 28),

- *Les facteurs grammaticaux*, reposent principalement sur le recours aux pronoms personnels, démonstratifs, relatifs, articles définis, déterminants possessifs et démonstratifs, auxquels il s'ajoutent les temps verbaux, « *conditions essentielles de la production de l'isotopie temporelle* » (Maingueneau, Idem.) ;
- *Les facteurs lexicaux*, consistent principalement en l'usage de périphrases, [...] termes remplaçant une proposition, termes de synthèses et termes synonymes.

Mais un texte peut montrer les signes d'une cohésion sans pour autant être cohérent, et qui assurent ainsi sa continuité par (Maingueneau, 2009 [1996] : 32) :

- La répétition ;
- Les unités « anaphoriques » ou « cataphoriques », avant anaphore et après cataphore dans le cotexte, pronoms, substitutions lexicales,...
- Des ellipses;
- La progression thématique ;
- L'emploi des temps verbaux ;
- Les connecteurs, entre phrases, pourtant/ cependant/..., ceux qui découpent le texte, d'une part... d'autre part ;
- Des inférences.

Toutefois, un développement similaire serait à prôner pour la dialectologie, cet autre volet du variationnisme oral. L'étude se répartit selon,

1. La cohésion, les phrases et les propositions du texte ;
2. Les phrases enchâssées et l'emploi des formes nominales.

Prenant à part le premier axe, on peut l'illustrer par un exemple qui retient notre attention, celui du fonctionnement des conjonctions « et », « mais », « lorsque ». Ainsi « et », sémantiquement additif, est généralisé dans les dialectes en tant que suspensif, placé avant et/ou après la pause. Il indique la réservation du tour de parole, un exemple d'une étudiante de l'université de Lorraine, en réponse à la **Q12**, « *je les ai vu et [puis], et [puis] et [puis] on ne s'est pas dit grandes choses ensuite et ensuite on a pris le train et...* ». Selon Brown et Yule, « *pour déterminer la visée d'un discours le co-énonciateur cherche à repérer le type d'acte de langage accompli et mobilise par la suite un savoir encyclopédique. La cohérence n'est pas dans le texte, elle est construite par le co-énonciateur* » (1983 : 20). Dans ce cas aussi, Charolles

affirme que, « *le besoin de cohérence est une sorte de forme a priori de la réception discursive* » (1988 : 55). Ainsi, on n'aura pas une réponse claire et précise sur la cohérence ou l'incohérence d'un texte, tout dépend des sujets et de leur connaissance du contexte.

Ensuite, aller au-delà, et qualifier ce genre d'exemple à une fréquence des particules énonciatives dans le discours oral, celle-ci est censée se mettre en rapport avec la nature intermittente de la parole, par exemple, le positionnement entre Thème et Rhème. On observe aussi, que les particules énonciatives s'accumulent lorsque le locuteur doit produire un effort particulier de remémorisation et de conceptualisation, c'est-à-dire par rapport au « sentiment linguistique », ou un effort de communication (émotions, sujets intimes ou tabous). Plutôt que de percevoir donc, une dichotomie tranchée entre « temps pleins » et « temps vides » de la parole, il est préférable de souligner une continuité informative, qui explique que certaines particules énonciatives puissent jouer un rôle « plein » d'opérateurs logico-sémantiques, en dépit de leur faible poids phonique. Soulignons par là, nos directions principales dans ce travail,

- *Le langage jeune*, on essaye d'attribuer une attention particulière aux registres de langue, et aux particules énonciatives, qui caractérisent ce langage ainsi, leurs connotations sociales dans des situations jusqu'ici peu observées, la conversation familière entre jeunes ;
- *L'interlangue*, une étude portant sur l'acquisition de différentes langues par des non natifs de celles-ci. Par exemple, d'après les résultats de nos enregistrements en Algérie et en France, la compétence du locuteur natif se distingue par la diversité des ponctuateurs utilisés (bon, donc, alors, bien, quoi,...). Par contre, un non natif tend à utiliser un articulateur unique (voilà) pour le marquage de la chronologie événementielle, l'introduction du discours rapporté (mais qui peut être source de malentendus)...

6.4. Du dialogisme à l'intertextualité

Pour Ducrot (1985), « *le dialogisme se laisse principalement réinterpréter au sens de polyphonie* ». Ce phénomène linguistique se caractérise surtout par l'inscription par le locuteur, du discours d'autrui, dans son propre propos. Il s'agit littéralement d'un mécanisme de « *mise en scène* », d'après Ducrot (Ibid. :151), dans lequel le locuteur partage une réflexion discursive, avec un autre, et qu'il n'entend pas assumer, à l'exemple de notre réflexion sur le principe des savoirs partagés et savoirs à construire, le vocabulaire d'autrefois, tel qu'il est rapporté,

transmis par les adultes de la génération X, comme étant leur création du bon usage de la langue, alors qu'il est aussi légué par leurs anciens.

La contribution de Ducrot (1985), à la théorie polyphonique de l'énonciation, est du plus haut intérêt pour l'analyse du discours. En son principe, elle a pour objectif de « *contester [...] l'unicité du sujet parlant [...], croyance qui a longtemps régné dans la théorie littéraire et qui n'a été mise en question que [...] depuis que Bakhtine a élaboré le concept de polyphonie* » (Ibid. : 145). Quant à la « *conception polyphonique du sens* », il est « *de montrer comment l'énoncé signale dans son énonciation la superposition de plusieurs voix* » (Ibid. : 153). Ainsi, Ducrot (Idem.) propose une distinction entre sujet parlant, locuteur et énonciateur,

- Le sujet parlant, [...] « un élément de l'expérience » ;
- Le locuteur, [...] « un être de discours » tenu pour « *responsable du sens de l'énoncé [...] à qui réfèrent le pronom « Je » et les autres marques de la première personne* » ;
- L'énonciateur, « *ces êtres qui sont censés s'exprimer à travers l'énonciation sans que pour autant on leur attribue des mots précis* ».

La langue qui se définit comme « système de signes », et non un moyen de représentation, ou encore un instrument de communication, ne suffit pas davantage, pour rendre compte de sa particularité, dans le sens où, elle est une condition fondamentale de la mise en relation des sujets, et que Ducrot lui propose une autre définition « *une panoplie de rôles* » (1972 : 211).

Bakhtine, dans une autre perspective, pose la question du mode de constitution du langage. Pour contredire la thèse idéaliste de l'unicité de l'énoncé et de l'autonomie de la source d'énonciation, il affirme l'hétéronomie fondamentale de l'activité linguistique (1977 : 22). En effet, c'est cette position qui préside au dialogisme et à la thèse, selon laquelle tout énoncé porte trace d'énoncés antérieurs ou contemporains, sans qu'il soit possible d'assigner à un seul locuteur la « *loi du sens* » (Idem.). Or, c'est lorsque Todorov qui s'est référé à Bakhtine, pour expliquer la distinction que celui-ci a introduit entre dialogisme et intertextualité, qu'il a pris un autre écart,

[...] Bakhtine lui-même, du reste, nous invite à une telle différenciation terminologique, puisqu'il remarque : Ces relations [entre le discours d'autrui et celui du je] sont analogues (mais, bien entendu, non identiques) aux relations entre les répliques d'un dialogue. Au niveau le plus élémentaire, est intertextuel tout rapport entre deux énoncés.

(Todorov, 1981 : 95)

Sauf que le dialogisme ne se limite pas au dialogue. Mais, il est plutôt, « *ce mécanisme de fonctionnement transversal, par lequel s'effectue la production ainsi que la circulation des*

énoncés et des genres de discours qui les organisent, en référence à des pratiques historiquement situées », d'après Bakhtine (1970)¹¹⁵. Ainsi, nous rejoignons la définition qu'a proposée Blanchet pour le discours,

Les discours fonctionnent en une boucle d'échanges « en hélice » qui agissent les uns sur les autres dans un tout infini. Il y a toujours un « avant » et un « après », ainsi qu'un « pendant » qui sont liés au discours et inversement (présupposés, implicite, objectifs, effets d'intertextualité,...).

(2012 : 34)

Et rappeler ensuite, ce que Kristeva appelait « intertextualité », puisqu'elle l'aborde en termes d'espace, « le dialogisme voit dans tout mot un mot sur le mot, adressé au mot : et c'est à condition d'appartenir à cette polyphonie – à cet espace « intertextuel » – que le mot est un mot plein » (1970 : 14). Ainsi¹¹⁶,

[...] Ainsi le dialogisme désigne l'écriture à la fois comme subjectivité et comme communicativité ou, pour mieux dire, comme intertextualité; face à ce dialogisme, la notion de « personne-sujet de l'écriture » commence à s'estomper pour céder la place à une autre, celle de « l'ambivalence de l'écriture ».

(1969 : 88)

De cette confrontation entre les diverses définitions du dialogisme, l'intertextualité elle-même s'avère « dialogisé », au sens de Kristeva (1970). Aussi, la pluralité de voix divergentes, mais complémentaires, lui assure d'autres perspectives que littéraires, comme nous essayons de le transposer dans ce travail, d'un point de vue discursif et interactionnel. Par exemple, le dialogisme « *constitutif du discours en interaction* », est la source de la réalisation de tout acte de parole, acte de production et/ou de compréhension, en citant Bakhtine, « *l'orientation dialogique du discours est, sans doute, un phénomène propre à tout discours* » (1977 : 102).

7. À la recherche de la langue parfaite

Comme on a pu le constater avant, à cause des besoins actuels de la recherche scientifique, en particulier de la pratique analytique et descriptive, chaque langue est objectivée pour qu'elle devienne observable. Certes, nécessaire pour des raisons opérationnelles, du moment qu'on s'occupe uniquement de description, d'identification des produits linguistiques, et qu'on

¹¹⁵ Cité dans, SARFATI, G.-E. 2005. *Précis de pragmatique*, Paris, Armand Colin, pp. 12- 128.

¹¹⁶KRISTEVA, J. 1969 [1967]. « Bakhtine, le mot, le dialogue et le roman », *Semeïotikè, recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, pp. 82-112.

n'oublie pas la réalité de cette langue. Mais cela peut poser également des problèmes, soit « théoriques », car on ne peut pas résoudre des problèmes théoriques sur la base d'une abstraction, soit « historiques », si on attribue ce qu'on appelle « l'évolution de la langue » à une telle abstraction. C'est pourtant ce qui se passe dans le cas du changement linguistique. Parce que, pour un non spécialiste, tout processus par lequel un fait en devient un autre est interprété comme changement linguistique, et l'ensemble de ces différences étant envisagé comme un phénomène unique à une cause continuellement agissante (Coseriu, 2000).

Cependant, toute langue « *n'existe pas comme un objet ou comme un organisme naturel, indépendante de la conscience de ses usagers, mais plutôt en tant que tradition d'une capacité de parler* » (Coseriu : Ibid. : 269), c'est-à-dire, une compétence transmise par les/aux membres des communautés linguistiques. Par conséquent, ce qu'on interprète comme « changement linguistique » n'est pas un processus de changement dans les produits linguistiques, par exemple, dans un mot un « a » [devient] « e », mais bien plutôt une nouvelle création de traditions linguistiques, qui n'est censée en aucun cas remplacer d'autres déjà existantes. C'est pourquoi, le processus historique du changement linguistique, de ce sens, comporte trois problèmes appartenant à trois niveaux différents (Idem.),

- *Le problème universel* du changement linguistique, « *pourquoi les langues changent-elles ?* ». Le langage en tant que langue se crée historiquement, parce qu'il est une activité créatrice et en même temps une activité dirigée vers autrui ;
- *Le problème général* du changement linguistique, « *comment et dans quelles conditions extralinguistiques les langues changent-elles ?* » ;
- *Le problème historique* de chaque changement particulier, c'est-à-dire celui de la justification de la création d'une tradition particulière et, éventuellement du remplacement d'une tradition antérieure.

Ainsi par exemple si les anciennes traditions peuvent coexister avec les nouvelles, qui semblent en être la continuation matérielle, alors en réalité il n'y a pas de différence entre le changement phonétique, grammatical et lexical. Ce qui est fondamental encore, c'est de concevoir le problème du changement linguistique, non pas comme le problème du remplacement d'un fait antérieur, le « *pourquoi A a-t-il été remplacé par B ?* », mais plutôt comme le problème de la naissance d'un fait nouveau, non pas du point de vue des produits linguistiques, mais en tant que processus de production linguistique. En d'autres termes, non pas « *pourquoi A est devenu B ?* » ou « *pourquoi a-t-on changé A ?* », mais « *pourquoi B ?* » ou encore « *pourquoi a-ton créé B ?* ».

En suivant le raisonnement de Coseriu (Idem.), dans ce cas, le changement linguistique n'est pas « changement », mais plutôt « construction » et « production » de la langue, d'une langue à caractère parfait, et à travers lequel elle prend naissance. Ainsi, « *A est remplacé par B* » concerne par conséquent la langue en tant que « produit », non pas le processus du changement linguistique. D'ailleurs, les éléments A et B sont des produits de statut équivalent dans des phases différentes de la langue produite, et non pas dans le changement linguistique. Parce que pour le changement linguistique, « *la naissance d'un fait de langue, A n'est que la cause matérielle de B [...] non seulement dans le vocabulaire, mais il y a aussi des traditions linguistiques qui « meurent » sans être remplacées, et d'autres nouvelles qui ne remplacent pas celles antérieures* » (Ibid. : 271). Or, sauf d'un point de vue formel, on ne peut pas envisager la disparition totale d'une tradition, à quelques exemples qu'on peut trouver dans la 9^{ème} édition du dictionnaire de l'Académie Française¹¹⁷,

- *amusoire*. n. f. Moyen d'amuser, de distraire. Cela n'est pas sérieux, ce n'est qu'une amusoire. Il est familier et très peu usité. (XVI^e s.; Acad. 2 e).
- *boquillon*. n. m. Bûcheron. Il est vieux. (XIII^e s.; Acad. 4e ; supplanté par bûcheron au XVIII^e s., mais encore attesté en Picardie et en Flandre ; se rencontre chez La Fontaine.).
- *crapoussin, -ine*. n. Celui, celle qui est de taille petite et contrefaite. Ce n'est qu'un crapoussin, une crapoussine. Il est populaire. (XVIII^e s.; Acad. 5e).
- *dramatiste*. n. m. Auteur dramatique. (fin XVIII^e s., comme dramaturge ; Acad. 5e).
- *mâtineau*. n. m. Petit matin.
- *mésofferir*. v. intr. Offrir d'une marchandise moins qu'elle ne vaut.

Ce qui devient différent à travers le changement, c'est ce côté de créativité et d'altérité du langage, selon Coseriu « *les langues ne changent pas continuellement, elles sont continuellement produites* » (2000 : 308). Toutefois, contredire ce propos n'est autre que, faire le tour pour comprendre que le changement linguistique n'est rien d'autre que « *la langue venant à l'existence* » (Idem.), et c'est l'homme, la seule cause en tant que sujet créateur, et par là, revenir à la distinction entre performance « l'innovation dans le discours » et compétence « le changement dans la langue ». Ceci dit, en tant que processus dans une communauté d'utilisateurs, le changement linguistique est (Coseriu, Ibid. : 420),

- *Une adoption*, d'une innovation par un individu, même si plusieurs individus acceptent simultanément la même innovation dans leur langue;
- *Une diffusion*, l'adoption successive par plusieurs individus ;

¹¹⁷Disponible sur : <<http://www.academie-francaise.fr/le-dictionnaire-la-9e-edition/exemples-de-mots-supprimes>>.

- *Une sélection*, un fait de discours, et est l'usage alterné de la tradition ancienne et de la nouvelle;
- *Unemutation*, l'abandon d'une des deux traditions et le maintien de l'autre, ou l'établissement d'une certaine distribution des deux traditions dans le même dialecte ou bien dans des dialectes différents.

Ces distinctions facilitent la compréhension de certains aspects du changement linguistique et aident à résoudre correctement certains problèmes, en particulier, celui de la gradualité et de la régularité du changement linguistique (Idem.). En effet, l'adoption a lieu dans la langue, suivant Saussure (CLG, 1971), dans une technique du langage, et pour cette raison, elle n'est jamais graduelle, mais toujours instantanée. Ce qui explique que,

L'illusion de la gradualité naît plutôt de l'usage alterné de la sélection et de la diffusion. Sous ce rapport, le changement phonique ne diffère en rien du changement grammatical, et le changement phonétique ne diffère en rien du changement phonémique.

(Cosériu, Ibid. : 423)

En outre, se poser la question sur les réelles motivations du changement linguistique, nous incite à chercher encore la distinction entre « innovation » et « adoption ». En principe, l'« innovation » en tant que telle peut être involontaire, c'est-à-dire qu'elle peut aussi être conditionnée par des causes (Idem.). Contrairement à l'« adoption », sous forme de technique au niveau du « savoir linguistique », et qui en principe ne diffère pas de « *l'apprentissage courant du langage, et par conséquent, ne peut pas avoir des causes, mais uniquement une motivation finale fonctionnelle, culturelle, sociale ou esthétique* » (Idem.).

Selon le principe de la motivation dans la langue d'une communauté, Cosériu affirme que le changement linguistique est innovation et une série de nombreux actes individuels d'adoption, c'est-à-dire que le changement est repris à nouveau par chaque individu qui adopte une innovation (Ibid. : 422). Or, on ne peut pas supposer qu'une motivation identique reste valable pour toutes les adoptions au cours de la propagation d'un changement (Cosériu, Ibid. : 428),

- La motivation socioculturelle, subjective et générale, « *l'altérité* », on adopte la langue d'autrui, mais il y a des différents types d'altérité concrète ;
- La motivation objective générale, « *la finalité* », le produit lui-même, mais en comparant le fait nouvellement créé et le fait à remplacer, on constate différents types de finalité. Et par là, on peut identifier les types les plus fréquents de motivation finale.

Quant au rythme du développement des langues, deux conditions générales sont à comprendre (Idem.),

- Faiblesse, manque de stabilité de la tradition linguistique, à l'exemple du mélange de langues ou de révolutions socioculturelles, avec un déclin correspondant de la culture traditionnelle ;
- Coexistence de principes opposés dans le type linguistique, comme dans des cas tels que, ancien français/ nouveau français.

Dans les cas où ces conditions ne sont pas présentes, ou bien quand une seule condition est présente, par exemple, dans le cas des langues à type largement uniforme, comme la langue arabe, le rythme du développement de la langue est beaucoup plus lent.

7.1. Représentation de la norme linguistique en français contemporain : La nouvelle réforme

Dans une « *optique variationniste* », terme emprunté à (Favreau, 2009), il apparaît assez clairement et aisément qu'il ne peut exister de norme(s) là où ne coexistent pas plusieurs façons de dire, dans le cas de la norme linguistique, car c'est bien de cela dont il s'agit, « *la norme, c'est avant tout une possibilité parmi d'autres, mais qui, dans le cas de la norme dite linguistique, a acquis et jouit d'un statut particulier, voire d'un certain prestige – pour ne pas dire pouvoir –* »¹¹⁸. Mais qui dit « norme linguistique » dit « bien parler » et qui dit « bien parler » pense aussitôt à parler « le français de l'Académie ». En effet, dans le but de garantir la neutralité axiologique qui caractérise toute science, le linguiste, tout comme le sociolinguiste, se garde bien de se prononcer, par quelques jugements de valeur que ce soit, sur tel énoncé, telle variété ou telle production linguistique. Il se doit d'agir en observateur neutre et se « contente » de décrire les faits qu'il observe, et ce, afin de théoriser et de systématiser la langue, ou plus exactement, « une variété », considérée alors comme « sous-système » de la langue qu'il étudie. Revenons à la théorie saussurienne (CLG, 1971), qui conçoit que la langue ne peut finalement être appréhendée qu'au travers de sa/ses réalisation(s) particulière(s), individuelle(s), que Saussure aussi a défini comme parole(s), et qui constitue par là même, le second versant de la célèbre dichotomie « langue/parole ».

Par ailleurs, une grande partie des chercheurs, à l'instar de Jakobson, s'accordent à penser la norme linguistique comme un outil « implicite », nécessaire au bon fonctionnement de l'acte de communication d'une part, et à l'intercompréhension d'autre part, d'où son caractère essentiel, fondamental et impératif même si l'on considère « [...] que la fonction « première » de la langue est de servir la communication [...] » (Favreau, 2009 : 28). De même, on peut

¹¹⁸FAVREAU, H. 2009. « Une définition/représentation de la norme linguistique en français contemporain », In : POTHIER, B (dir.). *Langue, Langage et Interactions Culturelles, Cahiers du CIRHiLL*, n°31, Paris, L'Harmattan, pp.25-37.

mentionner les travaux de Bernstein (1975) et sa théorie du « déficit linguistique » où il pose l'existence de deux types de discours régis par deux codes distincts¹¹⁹, le « *code élaboré* » et le « *code restreint* ». Bourdieu (1990) reprend en partie cette théorie en la complétant toutefois par la notion d'« *habitus linguistique* ». La confrontation de ces différentes théories peut nous amener à évoquer l'existence d'un certain déterminisme sociolinguistique (Labov, 1976), ce qui implique l'apparition d'un certain nombre d'attitudes, au rang desquelles on trouve l'insécurité linguistique, concept mis en évidence par Labov (1976), dans la mesure où « *le phénomène est par définition étroitement lié aux représentations que l'on a de ses propres pratiques* » (Klinkenberg, 2001 : 37), elles-mêmes évaluées par le locuteur à l'aune des réalisations linguistiques de son interlocuteur, et que ce sentiment survient précisément en contexte multilingue, multivariationnel, ou multiculturel. Selon Boutet¹²⁰,

[...] toute langue comprend non seulement une zone sans variation – que d'aucuns qualifieraient de « normale »- afin de garantir la stabilité du système mais aussi une zone soumise à la variation, elle-même divisée en deux : une zone avec variation sans jugement sociolinguistique et une zone avec variation assortie de jugements de valeur à caractère sociolinguistique, l'ensemble de ces jugements formant ce qu'il est convenu d'appeler le discours épilinguistique. Et c'est au niveau de cette dernière zone, que se produisent les différents phénomènes dits normatifs, dont les attitudes linguistiques font partie.

(1997 : 38)

En termes de description linguistique encore, parmi les diverses fonctions que peut assurer la langue, Jakobson distingue une fonction métalinguistique, « *lorsque la langue peut être utilisée pour parler de la langue* ». Ainsi, dans le discours quotidien, lorsqu'un locuteur émet des énoncés du style, « *ce n'est pas une langue ce que tu dis* » ou « *ça ne se dit pas* », « *tu parles quelle langue ?* » etc., cette représentation ne constitue pas un simple reflet du comportement linguistique, mais bel et bien une nouvelle construction indépendante de la réalité vécue, par exemple, le locuteur a une certaine conception du « *bon usage de la langue* », l'ancienne génération a à l'esprit quela langue est souvent considérée comme un monument à sauvegarder et à protéger, faute de quoi, elle pourrait tomber en désuétude. L'emploi d'expressions comme « *le respect de la langue* », « *la beauté de la langue* » est à ce sujet éloquent. On retrouve ainsi une langue française « diminuée »,

¹¹⁹ Selon Bernstein, « *il existe deux codes sociolinguistiques distincts, un « code élaboré », formel et universaliste, qui est celui des milieux favorisés et « cultivés », et qui constitue le code de référence de l'école, et un « code restreint », concret et particulariste, qui est celui de la pratique quotidienne des milieux défavorisés : les enfants originaires de ces milieux devront donc « changer de code pour pouvoir réussir à l'école* » (1975 : 30).

¹²⁰ Canut (2008) quant à elle, a montré que ce type de discours pouvait revêtir des formes variées, selon le locuteur et le contexte (discours descriptifs ; évaluatifs ; prescriptifs ; métalinguistiques).

- Par l'utilisation de « mots coupés », tels « p'tit déj' », « exam' », « cafét' », « com », etc. ;
- Par le recours aux emprunts étrangers qui sont jugés, par les non spécialistes, comme portant atteinte à la pureté de la langue française, d'où les expressions du style « *la langue française est [...] envahie par les mots arabes et anglais* » (Journal Ouest France, « Courrier des lecteurs », 2006).

Car, ces représentations, conçues comme des croyances individuelles et/ou collectives, agissent sur les comportements discursifs en tant que constituant d'un « *horizon d'attente* » (Hans, 1978), jouant le rôle d'informateur sur le lien qui peut exister entre les stratégies verbales par rapport aux langues et le mode discursif que peuvent avoir ces représentations sociales.

Ce type de représentations, où souvent la langue est idéalisée, entretient avec le comportement linguistique des relations complexes, « *en sorte que s'interroger sur les relations qu'entretiennent les représentations du commun des locuteurs revient aussi, pour partie, à s'interroger sur les relations qu'entretiennent les représentations autorisées des scientifiques et les représentations vulgarisées des non-spécialistes* » (Lafontaine, 1986 : 14). Par exemple, la réforme orthographique lancée en fin 2015, par l'Académie Française, mais qui existe depuis 1990. 2400 mots doivent être changés, simplifiés et appliqués qu'aux ouvrages scolaires, avec l'accent circonflexe « Maîtresse » devient « maitresse », « Coût » devient « cout », etc., des traits d'unions « Week-end » devient « weekend », « Chauve-souris » devient « chauvesouris », etc., « Oignon » devient « ognon », « Des après-midi » devient « des après-midis », « Nénuphar » devient « nénufar », et autres. Ces modifications sont censées suivre l'évolution de la langue française, faciliter son apprentissage par les élèves, et « *continuer à apporter à l'orthographe des rectifications cohérentes et mesurées qui rendent son usage plus sur, comme il a toujours été fait depuis le XVIIe siècle et comme il est fait dans la plupart des pays voisins* » (Cerquiglini, 2016 : 45)¹²¹.

7.2. À la recherche d'information par « une sémantique discursive »

¹²¹On trouve également un article de, DEBORDE, J. [04 février 2016]. « Réforme de l'orthographe : Ce qui change vraiment », In : *Libération*. Disponible sur : <https://www.liberation.fr/france/2016/02/04/reforme-de-l-orthographe-ce-qui-change-vraiment_1431009> [consulté le 6 février 2016].

Concept développé par Maingueneau (1991), une formation discursive n'énonce pas au « moyen » d'une langue (le français, le latin,...), mais à travers un code langagier spécifique, au sens de Maingueneau, « *la langue n'est pas un instrument maîtrisé à l'extérieur, mis au service d'une stratégie de persuasion, mais d'usage qui en est fait est constitutif d'une formation discursive, inséparable de son positionnement* » (1991 : 210).

De plus, la pragmatique comme programme de recherche, qui s'appuie sur une stratégie scientifique ouverte, commence avec la théorie de la pertinence, développée par Sperber et Wilson (1989). Il est évident que la pragmatique de la pertinence succède à d'autres théories pragmatiques (Moeschler, Reboul, 1998), mais c'est la première à avoir une approche ouvertement « contextualiste », dans un sens qui dépasse largement la notion de « contexte » utilisée dans la pragmatique contextuelle, c'est-à-dire, « *elle suppose une hiérarchie des informations (contextuelles, procédurales et conceptuelles) qui donne lieu à une combinatoire très riche* », (Moeschler, Reboul, Ibid. : 60).

En effet, par définition, l'usage de la langue qu'implique un discours « *se donne comme la manière dont il faut énoncer, car la seule conforme à l'univers de sens qu'il instaure* » (Maingueneau, 2009 [1996] : 20). Quant au code langagier, ce dernier ne s'élabore pas dans une langue censée homogène, mais dans un rapport essentiel à d'autres langues, vivantes ou mortes, ou à la diversité d'une même langue, dialectes, niveaux de langue, discours de spécialité,... Entre autres, sorte de manifestation d'un « dialogisme irréductible ». Autrement dit, dans un discours, toutes les possibilités ne sont pas exploitées, et les choix opérés sont pertinents, s'ils permettent l'accès aux représentations mentales des événements. Dans le cas contraire, selon Moeschler et Reboul « *le locuteur s'est trompé dans ses choix, mais certainement pas que ses intentions n'étaient pas claires, ou inaccessibles pour lui* » (1998 : 120).

Soit, cette conception des représentations mentales, qui trouve un lien avec les travaux de Sperber et Wilson, qui s'inscrit contre les postulats de la théorie des actes de parole. Puisque Sperber et Wilson ont ce caractère de refuser l'identification du dire et de l'agir distinctifs des théories d'Austin et de Searle (Sarfati, 2005) et bien qu'ils affirment l'importance de la fonction descriptive du langage, ils proposent cette « *théorie de l'interprétation des énoncés* », élaborée à partir d'une relecture de Grice (1975). Ainsi, si on peut accorder cette conception des représentations mentales au cognitivisme du langage, celle-ci repose alors sur la mise en cause

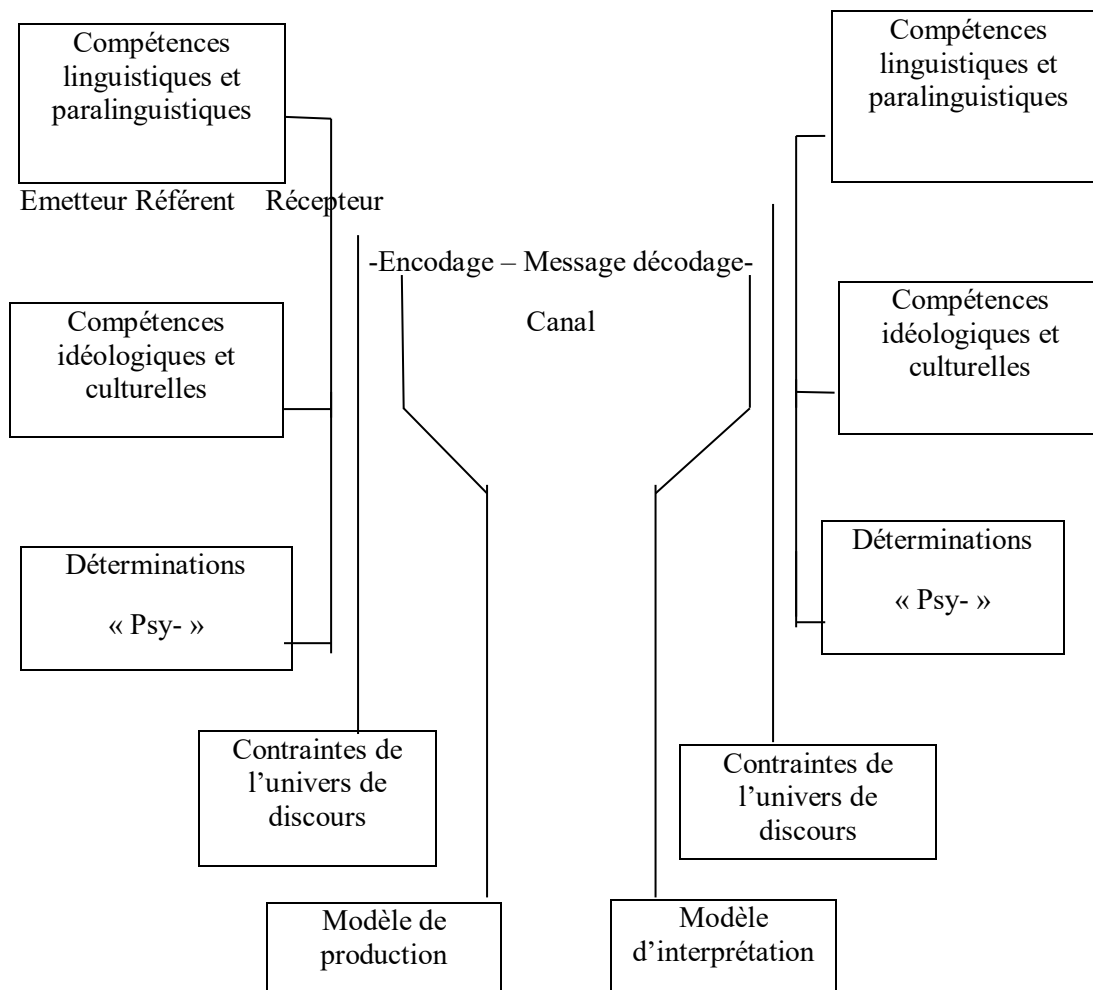
du « *modèle codique de la communication* » de Jakobson, auquel elle substitue un « *modèle inférentiel* ». Selon Sperber et Wilson,

Un code est un système qui établit une correspondance entre des messages internes et des messages externes, ce qui permet à deux dispositifs de traiter de l'information (qu'il s'agisse d'organismes ou de machines) de communiquer. Cependant [...] la compréhension implique plus que le décodage du message linguistique [...]. Il y a un gouffre entre la représentation sémantique des phrases et les pensées réellement communiquées par les énoncés. Ce gouffre n'est pas comblé par plus de codages, mais par l'inférence.

(1989 : 34)

De ce fait, les réserves de la conception structurale du code concernent les principales théorisations de la communication, fondées sur le modèle codique de Jakobson. Elles s'adressent à la critique développée sur la conception pragmatique du code par Sperber et Wilson, et à ce schéma récapitulatif proposé par Kerbrat-Orecchioni,

Figure 05 –La réécriture du schéma de Jakobson proposée par Kerbrat-Orecchioni.



Source : Kerbrat-Orecchioni (2009 :16)

Pour rappel, par une convention terminologique, selon Ducrot, on entend par phrase, « *une entité linguistique abstraite, [...] un ensemble pris hors de toute situation de discours ; ce que produit un locuteur, ce qu'entend un auditeur, ce n'est donc pas une phrase, mais un énoncé particulier d'une phrase* » (1980 : 8). Ainsi, encore une fois, si un linguiste souhaite attribuer une valeur sémantique aux phrases de la langue qu'il étudie, le français par exemple, il s'agit alors simplement d'explicitier dans des formules, une « intuition » présente en lui et qui se laisse observer dès qu'on lui prête un contexte approprié. Ensuite, par ce schéma, Kerbrat-Orecchioni nous explique que, les énoncés linguistiques, qui sont les moyens les plus importants de la communication humaine, parviennent à communiquer des pensées. Or, la compréhension implique plus que le décodage du message linguistique, bien qu'on puisse voir un langage comme un code, associant des représentations phonétiques de phrases à des représentations sémantiques de celles-ci.

Ducrot explique, dans le principe linguistique, que l'attribution d'une valeur sémantique à une phrase, ne relève pas de l'observation mais de l'explication, c'est-à-dire,

[...] il s'agit d'attribuer à chaque phrase une signification telle que l'on puisse, à partir de cette signification, prévoir le sens qu'aura son énoncé dans telle ou telle situation d'emploi. La seule façon de justifier la description sémantique d'une phrase, c'est donc de montrer que cette description permet bien de calculer [...] le (ou les) sens attribuable(s) à l'énoncé de cette phrase dans une situation.

(Ducrot, Idem.)

Toutefois, la justification est encore indirecte s'il s'agit de mots, comme dans les études présentées dans ce travail, donc de composants de phrase. Effectivement, comme pour la phrase, on ne saurait s'appuyer sur une intuition du mot pris hors situation, mais, en plus, on ne peut pas recourir à l'observation pour déterminer la valeur du mot en situation.

Pour faire mieux comprendre la conception qui est mise en avant dans ce point, on essaye d'abord de schématiser celle que les linguistes refusent d'identifier, la signification des phrases avec ce qu'ils appellent le « sens littéral », un élément sémantique minimal qui serait contenu dans le sens de tous les énoncés d'une même phrase. Selon cette conception, il n'y aurait pas, entre sens et signification, une différence de nature, mais seulement de quantité, le sens serait la signification. Quoique, le sens des mots paraît échapper à tous les modèles d'analyse connus, et c'est pourquoi, la linguistique a longtemps considéré que le sens ne pouvait pas être analysé

d'une façon rigoureuse. Parce que, généralement quand on parle de sens, on distingue le *sens référentiel*, c'est-à-dire le rapport entre les mots et les choses, et le *sens structurel*, les rapports entre chaque signe et les autres signes du système. Cependant, les rapports entre sens référentiel et sens structurel ne sont pas faciles à établir, et Normand précise que,

Même si l'ancrage de la langue sur le monde est inséparable d'opérations syntaxiques par lesquelles la référence s'actualise, il reste que c'est le lexique qui désigne le monde extérieur, il est le lieu le plus visible du rapport de la langue au concret et à la pensée du concret, au cœur du sens donc semble-t-il.

(1990 : 6)

Autrement dit, Normand reconnaît aussi que c'est dans ce domaine que « *l'analyse proprement linguistique se révèle la plus décevante* » (Idem.). Le sens dans ce cas, se distribue en « *sens-production* », ou signifiante, et « *sens-produit* », ou signification.

Lafont quand à lui, considère que la linguistique, comme l'un des objectifs de sa discipline, « *de dénoncer le mouvement idéologique par lequel la signification écrase la signifiante, la rend inconnaissable, la contrôle et la gèle* » (1978 : 8). Il précise encore,

Qu'on ne voit pas un instrument de production de sens naître hors des pratiques sociotechniques, c'est-à-dire d'une culture particulière [...] non seulement l'interprétation du monde est différente selon les cultures linguistiquement différenciées, mais que le sens produit en illimitation est aussi différent.

(Lafont, Idem.)

Galisson propose quant à lui, une approche du sens selon laquelle,

[...] le référent interne (interne au discours traité) renvoie nécessairement à un référent externe (qu'on peut appeler connaissance du monde, culture, [...], mais connaissance nécessairement inscrite dans des mots, ou connaissance qui passe par le filtre des mots). C'est au niveau de ce que j'appelle cette interréférentialité que naît le sens. Il serait illusoire de penser qu'il peut naître du seul référent interne, par génération spontanée.

(1983 : 20)

De plus, il souligne l'importance de l'implicite et du non-dit dans la construction du sens d'un mot. Ainsi, sens, usage et emploi sont intimement liés, dans la mesure où, c'est à travers l'observation de l'usage des mots, de leurs rapports avec les autres mots du discours, sur l'axe syntagmatique, et de leur emploi, leur entourage virtuel, sur l'axe paradigmatique, que l'on peut avoir accès au sens. Mais, si l'on admettait cette idée, il ne pourrait pas y avoir échange entre la linguistique et l'analyse de textes. La seconde serait certes utilisée, mais pas enrichie

par la première. Ainsi, nous revenons par là, à un résumé de quelques exemples de polyphonie qui permettent (Galisson, Idem.),

- De ne pas appauvrir l'analyse de textes, ce qui se produirait si l'on qualifiait d'anormaux, les énoncés compréhensibles seulement par polyphonie ;
- De suggérer d'exploiter toutes les possibilités de lecture, offertes par les multiples identifications imaginables, pour les différents énonciateurs et destinataires.

Pour en considérer le sens comme une représentation de l'énonciation, il s'agit de la construction, dans le discours, du locuteur et de l'allocutaire, en les caractérisant par les actes illocutionnaires qu'on leur fait accomplir. De même, « *psycho et sociolinguistes ont quelquefois noté... que l'on peut, en parlant, constituer une image de soi et de la personne à qui l'on parle, image que l'interlocuteur tantôt accepte et tantôt rejette* » (Ducrot, 1980 : 56).

De ce fait, quand nous essayons d'accéder au sens d'un mot à partir du contexte qui l'entoure, nous constatons que celui-ci nous fournit des indices de sens. Mais, afin d'accéder au(x) sens d'un mot, c'est seulement à travers l'observation de plusieurs contextes, véhiculant des opinions de ceux qui produisent le discours concernant une situation donnée. Or, comme le souligne Guimelli,

Si [...] un individu (ou un groupe) exprime une opinion [...] par rapport à un objet, une situation, cette opinion est d'une certaine façon constitutive de l'objet, elle le détermine. L'objet est alors reconstruit de telle sorte qu'il soit consistant avec le système d'évaluation utilisé par l'individu à son égard.

(1994 : 12)

Il affirme aussi que,

Les représentations sociales sont toujours complexes, et s'inscrivent nécessairement dans des cadres de pensée préexistants, ceux-ci tributaires à chaque fois, de systèmes de croyances ancrés dans des valeurs, des traditions, des images du monde et de l'être. Elles sont surtout l'objet d'un travail permanent du social, par les discours et dans les discours, afin à chaque fois, de réincorporer tout phénomène nouveau dans des modes explicatifs ou légitimants, familiers donc acceptables.

(Guimelli, Ibid. : 14)

Ainsi, les appréciations véhiculées par un groupe d'individus, sur un objet donné, traduisent incontestablement une vision et/ou une représentation, inscrite dans un cadre de référence partagé par ceux qui les expriment. Pour accéder à cette représentation, les indices de sens et de

la représentation véhiculée par leurs contextes nous permettent d'accéder au cadre de référence culturel de ceux qui produisent le discours. Selon Galisson,

La culture comportementale commune est le fruit,

- Du contact suivi des individus d'une collectivité avec le réel quotidien, c'est-à-dire d'une pratique, commune au plus grand nombre de ces individus ;
- Et d'une connaissance minimale du monde tel que l'imagine la collectivité.

(1983 : 25)

En d'autres termes, les opérations comportementales et verbales des individus d'une communauté présupposent la mobilisation de connaissances qui font partie de leur cadre de référence, c'est-à-dire « *les connaissances diverses que les individus possèdent de l'univers qui les entoure, procèdent d'une vision du monde qui est propre à chaque culture* » (Galisson, Idem.). C'est le cas de la façon de se dénommer et d'être dénommé qui constitue un enjeu majeur au niveau de l'identité de l'individu, et de la perception du rôle qu'il doit jouer. Mais aussi, dans la façon dont les collectivités sont appelées à se rencontrer à une époque, où de nombreuses voix insistent sur la nécessité de multiplier les échanges internationaux (Galisson, Ibid. : 27), par,

- *Une sémantique du pouvoir*, par « pouvoir », à entendre le contrôle que quelqu'un peut avoir sur le comportement d'autrui. Les fondements de ce pouvoir sont variés, il s'agit aussi bien de la force physique, de la richesse, de l'âge, du sexe que de la fonction dans l'état, la famille, et autres.
- *Une sémantique de la solidarité*, les fondements de la solidarité sont plus culturels que matériels, il s'agit d'un attachement commun à certaines valeurs, qui résulte de l'appartenance à une même famille, un même groupe, etc.

Cependant, entre partenaires de rang différent, la dimension du pouvoir continue de régir l'emploi des pronoms d'adresse. On a ainsi affaire à un système à deux dimensions, pouvoir et solidarité. Il y a en effet, une situation conflictuelle (Idem.),

- Lorsqu'une personne s'adresse à un supérieur (vouvoiement) dont elle se sent solidaire (tutoiement) ou ;
- À un inférieur (tutoiement) dont elle ne se sent pas solidaire (vouvoiement).

On peut illustrer la première situation par,

- Le cas d'un fils s'adressant à ses parents, ou ;
- D'un jeune frère à son frère aîné.

Cette évolution, comme tout changement linguistique, se développe d'abord chez les jeunes, d'où l'impression justifiée que les jeunes tutoient plus facilement que leurs aînés. Par ailleurs, une enquête auprès d'étudiants de nationalités différentes a révélé que, les bases de la solidarité ne sont pas les mêmes selon la langue et la culture, ainsi,

- Les étudiants algériens expriment le plus souvent les liens familiaux sur le mode de la solidarité, la forme « Tu », est la seule utilisée dans la famille algérienne que dans la famille française, même avec des parents éloignés. Tandis que ;
- Les français privilégient fortement le pronom de solidarité à l'intérieur des relations d'amitié et de camaraderie, plus que les algériens.

Cela dit, ces règles d'emploi ne sont pas absolument contraignantes, et ceci confirme la différence que nous avons notée précédemment entre compétence linguistique et compétence communicative, la première est constituée de règles obligatoires et contraignantes, ce qui n'est pas le cas des règles de la compétence communicative.

8. Les relations discursives « explicite/ implicite » dans les jeux de mots

On retient de ce qui a précédé que, l'une des qualités distinctives des langues naturelles, c'est de permettre aux énonciateurs de commenter leurs propres discours, *« pour autant, la particularité de l'activité métalinguistique coïncide dans la perspective de l'analyse du discours, avec une tentative pour identifier ou délimiter ce que leur parole aurait de spécifique »* (Sarfati, 2012 : 64).

Le champ que nous essayons d'aborder dans ce point est celui de l'activité métalinguistique des non spécialistes, qui est partiellement marqué par le biais de certains termes et notions. À savoir, conscience, connaissances du monde, épilinguistique et métalinguistique, linguistique variationnelle, compétence du sujet parlant et ses différentes performances linguistiques, ainsi la sociolinguistique interactionnelle. Toutes les notions ou domaines par exemple, qui ont en commun de prendre en compte le savoir linguistique à visée non scientifique, qu'il soit implicite ou explicite. Cependant, pourquoi parle-t-on d'activité métalinguistique pour expliquer les relations discursives entre sujets? Et comment expliquer le choix de ce genre de continuum entre l'épilinguistique et la métalinguistique ?

Si on part des définitions générales des deux notions¹²², l'épilinguistique, qui vient d'ailleurs de Culioli (1990 ; 1999), « *rend compte implicitement, dans les comportements langagiers, des représentations sociolinguistiques* », tandis que la métalinguistique « *qui expose explicitement une réflexion sur les phénomènes linguistiques, quelque soient les porteurs de ces discours* » (Blanchet, 2007 : 52). Ainsi,

L'expérience montre que, les discours « ordinaires » sur les phénomènes linguistiques, comportent des aspects réflexifs explicites et affirmés [...], et que les comportements langagiers (discursifs ou paradiscursifs) des linguistes véhiculent des représentations ordinaires ou savantes.

(Idem.)

De plus, pour Culioli,

On peut se placer du point de vue du sujet-énonciateur-locuteur qui a une activité métalinguistique non consciente (je parle alors d'activité épilinguistique) ou qui, par les jeux de langage de tous ordres, s'adonne à la jouissance du métalinguistique. À son propos, on pourrait soutenir qu'il y a du métalinguistique, mais pas de métalangage, au sens d'un langage extérieur à la langue objet.

(1990 :41)

Ensuite, Auroux emploie plutôt la notion de « *savoir épilinguistique* », dans une perspective d'histoire des savoirs sur la langue et de construction des idées linguistiques. Cette notion, nous permet de comprendre les étapes logiques du passage de l'épilinguistique au métalinguistique.

Pour lui,

Le savoir épilinguistique est bien conçu comme un savoir inconscient « on ne sait pas précisément ce que l'on sait » [...] et il est distingué à ce titre de la « conscience épilinguistique » qui se manifeste par des procédures codifiées (contrôle de correction, jeux de langage, etc.) [...] on sait qu'une phrase est correcte sans savoir pourquoi ; [...] « Le véritable savoir est métalinguistique, c'est-à-dire représenté, construit et manipulé en tant que tel à l'aide d'un métalangage » [...] Ce savoir métalinguistique peut être de nature spéculative ou de nature pratique-finalisé.

(1994 : 23-24)

¹²²Lecolle ajoute aux deux notions, celle de « sentiment linguistique », dans son article, LECOLLE, M. 2015. « Jeux de mots et motivation : une approche du sentiment linguistique », In : WINTER-FROEMEL, E, ZIRKER, A (éd.). *Enjeux du jeu de mots. Perspectives linguistiques et littéraires*, De Gruyter, pp. 217-244. Disponible sur : <<https://www.degruyter.com/downloadpdf/books/9783110408348/9783110408348-010/9783110408348-010.pdf>> [Consulté le 19 janvier 2019].

Toutefois, un autre passage que nous estimons de valeur dans ce point, est celui d'une recension des types fonctionnels du métadiscours¹²³, proposée par Gaulmyn, et suggérant de distinguer entre trois sortes de formulations métalangagières,

- « *Les énoncés métalinguistiques* », qui ont pour objet la langue elle-même ;
- « *Les énoncés métadiscursifs* », qui s'appliquent directement aux paroles tenues;
- « *Les énoncés méta-communicationnels* », qui portent sur le déroulement de l'échange.

(1987 :170)

En effet, on peut facilement se représenter que, dans le discours, les mots sont prélevés dans un inventaire à peu près clos, alors que les énoncés sont au contraire des combinaisons de mots que le respect de règles syntaxiques n'empêche pas de se diversifier à l'infini. Mais il s'en faut que dans l'observable discursif, et particulièrement dans le dialogue ordinaire, chaque énoncé soit une création originale. De même pour les mots, on pourrait montrer qu'il y a des énoncés plus fréquents que d'autres mais, pour des raisons différentes, car leurs fonctions sont différentes. Certes, dans le cas le plus simple, qui a retenu la tradition classique, la fonction d'un mot est « *de dénommer une substance* », et la fonction d'un énoncé est « *de représenter un procès, il s'agit de dire la vérité, de dire ce qui se passe* » (Maingueneau, 2009 : 39).

Pour cela, s'il est clair que le sens d'un monème fait l'objet d'une convention de langue, le statut des conditions d'emploi nécessaires des énoncés est multiforme. Ainsi, les cas extrêmes opposent,

- Des énoncés, qui ont des conditions situationnelles d'emploi précises inscrites dans la langue, et auxquelles ils sont liés,
- Pour les énonciateurs d'un même type de discours (journalistique, scientifique,...), qui partagent un certain nombre de modes de vie, de normes, etc. Exemple de ce type de communauté discursive « *les communautés communicatives translangagières* » (Beacco, 1992 : 15), c'est-à-dire, les institutions qui énoncent dans plusieurs langues [...];
- Pour les énonciateurs relevant de positionnement concurrent (un journal, [...], une école scientifique,...) dans un même champ discursif et qui se distinguent par la manière dont ils s'organisent.
- Des énoncés libres, tels que « *Il est huit heures, Quelle heure est-il ? ou, Ferme la fenêtre* », qui n'ont pour conditions d'emploi que, la croyance qu'il est huit heures, le désir

¹²³Pour (Authier-Revuz, 1982 : 91), le métadiscours peut également être appréhendé comme une marque d'hétérogénéité fondamentale de toute prise de parole. Elle distingue ainsi entre,

- « *L'hétérogénéité constitutive* », réaffirme le postulat bakhtinien selon lequel tout discours porte trace d'autres discours ;
- « *L'hétérogénéité montrée* », réfère d'une part aux différentes formes du discours rapporté et d'autre part à différentes catégories d'expressions, qui s'interprètent comme autant de symptômes par lesquels le sujet parlant tente de négocier l'impossible unicité de son discours.

que l'allocutaire dise l'heure qu'il est, ou ferme la fenêtre. Des conditions qui peuvent se lire sur l'énoncé, et créent pour certains énoncés des homonymies d'emploi, c'est par exemple la différence entre l'emploi libre de « il va pleuvoir », annonce météorologique, et son emploi lié comme moquerie adressée à « quelqu'un qui chante »...

(Maingueneau, Ibid. : 42)

8.1. Les implicites linguistiques et les énoncés courants

En cherchant un fondement au concept d'« énoncé normal », nous avons essayé de se référer à la distinction entre, ce qui est proprement linguistique et ce qui est marginal. Pour Martinet,

Est proprement linguistique tout ce qui est atteint au moyen de la double articulation [...] en dépit de son économie, la double articulation reste une procédure coûteuse qui est évitée chaque fois que cela est possible, c'est-à-dire lorsque les besoins de communication de l'homme peuvent être satisfaits en ayant recours à des moyens plus simples et plus directs, dans ce cas là comme les gestes ou la situation dans laquelle les interlocuteurs se trouvent. [...] Ce recours à la situation est si fréquent que toutes les langues ont développé plusieurs classes de monèmes dont l'interprétation dépend toujours de la situation.

(1969 :124-126)

Dans ce sens, nous proposons l'exemple des monèmes comme, « ceci, cela, maintenant, aujourd'hui, hier, je, tu, ... ». Cependant, il s'agit de phénomènes marginaux puisque même s'ils se trouvent fréquemment dans la pratique linguistique, « *ils s'écartent sans nul doute de l'idéal de la communication humaine, qui est de se suffire à elle-même* » (Martinet, Idem.). Cet idéal, d'après Martinet, ne peut trouver son expression que dans des usages hors situation, comme c'est le cas des conversations dans lesquelles il y a référence à des gens absents, des récits, et des emplois littéraires de la langue. Toutefois, même si la syntaxe normale est « *celle qui est attestée lorsque la communication est réalisée par des moyens purement linguistiques* » (Martinet, Ibid. : 127), c'est donc pour lui la situation qui détermine, s'il s'agit d'une syntaxe normale ou non, et on peut confirmer cela par ce qu'il nous propose,

Si l'on doit retenir ce terme de prédicat dans la linguistique contemporaine, il nous faudra l'utiliser pour des segments monomonématiques qui, en eux-mêmes, peuvent constituer un énoncé complet hors situation, ainsi que pour ces mêmes segments lorsqu'ils sont accompagnés de diverses expansions, mais indépendamment de ces dernières.

(Idem.)

Cela étant dit, dans une langue donnée, les énoncés en situation pertinente qui se conforment à certains schémas « normaux » ne sauraient être exclus a priori de la description de cette langue. C'est en ce sens qu'il est possible d'affirmer que la situation, qui a une réalité extralinguistique,

relève pourtant du domaine de la linguistique. Ainsi, nos analyses des enregistrements réalisés, nous ont permis de relever différents types d'implicites linguistiques qui, selon Martinet (Ibid. : 129),

1. *Implicites de contenu élidé*, identifiant le contenu de la proposition principale des conditionnelles elliptiques. Parmi les différents types syntaxiques d'ellipses attestés, nous nous intéresserons aux conditionnelles elliptiques « Si [p]... », d'une proposition principale *représentative* « Si j'avais vingt ans de moins... », *évaluative* « Si je te le dis ! », ou *programmative* « Si vous voulez bien me suivre... »;
2. *Implicites de fonction immédiate indirecte*, ils changent la nature de l'illocutoire littéral en préservant ou non le contenu propositionnel, comme par exemple, dans des moments d'enregistrement, les interviewés éprouvaient une nécessité d'adresser indirectement une demande ou une proposition. Une façon d'atténuer l'agressivité des forces illocutoires des actes directs, et ces demandes se transformaient soit en, une fausse interrogation, soit en une assertion visant à laisser passer une déclaration;
3. *Implicites portant sur un état de choses mentionné*, ils évaluent l'état de choses mentionné dans le contenu propositionnel « la question posée », et/ou lui partagent une réaction au motif de l'énonciation « une reformulation de la même question posée et/ou plusieurs réponses qu'on n'attendait pas entendre » ;
4. *Implicites de motif d'énonciation*, est un état de choses observable, présent et/ou mentionné dans l'environnement extradiscursif, ou discursif. Dans certains cas le motif d'énonciation, non observable, est un état mental ou l'objet d'un état mental du locuteur,

Tableau 03 – Les motifs représentés dans des énoncés par rapport au motif d'énonciation.

<i>Énoncés pourvus d'un contenu propositionnel</i>	<i>Énoncés sans contenu propositionnel (phrasillons)</i>
<p>La fonction réactive nécessaire de l'énoncé est sa fonction immédiate,</p> <ul style="list-style-type: none"> - Représentation, l'énoncé représente son motif d'énonciation nécessaire, « <i>Il est huit heures</i> », l'énoncé n'a pas d'implicite de motif d'énonciation nécessaire ; - Évaluation, l'énoncé évalue son motif d'énonciation ; - Nécessaire, ou « usuels », ces exemples de ces énoncés ne représentent pas 	<p>La fonction immédiate de l'énoncé est donnée par une convention de langue,</p> <ul style="list-style-type: none"> - Les phrasillons expressifs et évaluatifs sont plus ou moins, spécifiques d'un motif d'énonciation implicite, comparer « <i>Ah !, Miam miam !</i> ». <p>La fonction immédiate effective de l'énoncé, est sa fonction immédiate directe ou une fonction immédiate indirecte,</p>

<p>explicitement leur motif d'énonciation¹²⁴, qu'ils lui soient simplement juxtaposés, « <i>Quelle horreur !</i> », ou qu'ils y renvoient par un déictique « <i>C'est horrible !</i> ». Ils peuvent avoir des motifs d'énonciation, plus ou moins précis, comparer « <i>C'est une honte, C'est la vérité</i> », mais aussi « <i>Ça va aller, Ce n'est pas un argument, Ça ne tient pas debout,...</i> », « <i>Pince-moi !</i> », on le dit lorsqu'on n'en croit pas ses yeux ou ses oreilles;</p> <ul style="list-style-type: none"> - Programmation, l'énoncé programme une réaction à son motif d'énonciation. 	<ul style="list-style-type: none"> - Figures de polarité, <i>Bravo !, Ça va !, Comptes-y !, Tu peux être content !</i> - Figures d'illocutoire, <i>Tu permets ?, Où tu vas ?</i> - Figures d'énoncé, <i>Bonjour !, Tiens !, Parlons-en !</i>
---	--

Source :Martinet (1969 : 129-130)

Le motif d'énonciation nécessaire d'un énoncé est ce qu'il y a de commun à toutes ses situations d'emploi possibles. Certes, d'autres énoncés sont porteurs d'informations implicites sur leur motif d'énonciation nécessaire, définissable en termes plus ou moins précis, mais distinct de l'état des choses éventuellement mentionnées dans l'énoncé. Comme on peut également comprendre que, dans des situations d'interactions, on peut trouver des énoncés comportant deux implicites linguistiques, l'un d'évaluation de l'explicite, l'autre d'identification du contenu élidé « Si [p]... ». Ainsi, l'évaluation des énoncés courants qu'on cherchait, pour notre partie d'analyse, se montre explicite ou implicite.

8.2. L'énonciation dans sa transparence

« *L'énonciation comme acte de production linguistique, et d'actualisation des phrases dans une situation précise, s'oppose à l'énoncé, résultat de cette production* », selon Todorov (1978 : 47). Ainsi, revenant sur l'interprétation du tableau ci-dessus, les énoncés-exemples sont cités comme des faits de paroles, de Martinet et de différents interviewés, des matériaux à travers lesquels tout chercheur peut appréhender l'objet abstrait qui est la langue. Mais une description syntaxique et/ou lexicale, ne peut suffire à indiquer les informations fournies par l'énoncé. Sa valeur informative est différente selon par exemple, qu'il est prononcé par l'interviewé, comme elle dépend des circonstances de l'énonciation. Encore que, ces

¹²⁴ Galisson (2000), emploie l'expression « *énoncés usuels homopragmes* ».

circonstances« *agissent sur certains éléments de l'énoncé et sont, responsables des variations du contenu informatif, « le pronom je et le temps verbal présent » désignent des personnes et des époques différentes, selon qu'on fait varier les conditions de la parole* » (Ducrot, 1970 : 91). Donc, dans la description de la langue, on peut ajouter aux concepts méthodologiques de langue et de parole, les phénomènes liés à l'acte de l'énonciation.

De plus, ce qui intéresse surtout le chercheur dans le sujet, c'est l'utilisation de certains signes de la langue dont le sens change avec les circonstances de l'énonciation. On utilise les mots déictiques, shifters, embrayeurs (Jakobson, 1963), pour désigner des expressions où le référent n'est pas immuable, comme on peut opposer « *à tout à l'heure alors !* » à « *dans une heure !* » comme ça peut être « *dans l'après-midi ou le soir* ». Benveniste a affirmé dans plusieurs chapitres de ses problèmes de linguistique générale, que « *l'énonciation est directement responsable de certaines classes de signes qu'elle promet littéralement à l'existence. [...]* » (1980 [1966] : 84),

- *Je*, l'individu qui préfère l'énonciation ;
- *Tu*, l'allocutaire, celui à qui s'adresse le discours ;
- Dans chaque dialogue, « je » et « tu », désignent à neuf.

Il en est de même du,

- Temps du verbe présent qui coïncide avec le moment de l'énonciation, des déictiques indiciels qui se réfèrent au lieu et au temps de la locution (adverbes de lieu et de temps comme, *ici, maintenant, les démonstratifs*) ;
- De plus, l'énonciation donne les conditions nécessaires à certaines fonctions syntaxiques, les formes syntaxiques et lexicales de l'interrogation, de l'assertion de la négation, et certains modes verbaux.

Par embrayeurs et déictiques, Benveniste nous explique que l'acte d'appropriation de la langue par un sujet détermine, d'une certaine manière, l'énoncé linguistique qui en résulte. Ces derniers dépendent de divers facteurs dont le locuteur, l'allocutaire, la situation, la référence, ... Ainsi, l'objectif général de ce point, est de présenter, dans le domaine de la pragmatique développementale, une réflexion méthodologique combinatoire autour de la question de l'étude de la compréhension du langage en situation d'interaction et de sa production (Bernicot, 2010).

En effet, dans les situations de communication ordinaires impliquant des sujets réels, à savoir nos adultes et jeunes interviewés, le langage est la plupart du temps transparent, selon Benveniste, c'est-à-dire qu'il n'existe pas de « *relation biunivoque, entre ce que dit le locuteur et ce qu'il signifie* » (Ibid. : 87). Il nous explique ainsi, pour comprendre l'intention du locuteur,

l'auditeur doit être en mesure d'accéder à la signification illocutoire de l'énoncé, ce que le locuteur signifie, et selon Bernicot « *c'est le passage à l'étude des inférences que doit faire le sujet sur la base des éléments contextuels et de ses connaissances générales* » (1992 :145). Tandis que pour Verschueren, il adopte une position différente selon laquelle, « *il n'y a aucun phénomène linguistique, à n'importe quel niveau de la structure qu'une perspective pragmatique puisse ignorer* »¹²⁵ (1999 : 3). Cela revient à considérer que, toute marque structurale peut être porteuse de la signification illocutoire, et servir de base inférentielle.

Dans cette optique, les recherches développementales¹²⁶ qui ont pris en compte la situation de communication, lors de l'acquisition du langage, convergent toutes vers le même résultat. Les jeunes générations prennent en compte surtout les caractéristiques contextuelles de la situation de communication, par exemple l'enjeu social, avant de prendre en compte les caractéristiques linguistiques de l'énoncé, à l'image des marques temporelles du verbe. C'est pourquoi, une systématisation de la recherche, pour reprendre la formule de Sarfati (2012 : 14), sur les rapports du matériel lexicale de la théorie de l'énonciation, semble nécessaire à la double constitution de la théorie du langage et de l'analyse du discours.

La « pragmatique lexicale » de Sarfati (1995) est surtout, « *orientée sur la fondation d'une lexicologie de l'énonciation ou encore d'une théorie du lexique en prise directe sur le phénomène énonciatif* »¹²⁷ (Idem.). Comme c'était aussi le cas pour Ducrot (1985), qui a proposé une conception ouverte sur le principe d'une « *sémantique syntagmatique* » qui « *tend à analyser les unités de langue selon la linéarité du discours, [...] le rendement d'une unité lexicale s'appréhende à partir de ses possibilités expressives de base* ». Ainsi, les critères lexicologiques classiques de fréquence et de disponibilité des unités, selon les genres du discours, le contexte d'énonciation, et le faisceau des stéréotypes énonciatifs, sont également utilisés comme indices d'analyse, qu'on verra plus en détails dans le dernier point de ce chapitre.

¹²⁵ « *there is no linguistic phenomenon, at any level of the structure that a pragmatic perspective can ignore* » (Verschueren, 1999 : 3).

¹²⁶ À l'instar de, (Bernicot, Caron-Pargue, Trognon, 1997), (Ervin-Tripp, 1973), et autres.

¹²⁷ Sarfati, emploie la notion de « *pragmatème* » (unité minimale de sens et d'interaction) permet une réorganisation de la répartition des unités lexicales en « parties du discours ». Sur cette base terminologique, la proposition théorique relative à l'organisation pragmatique du lexique peut être formulée, à partir d'une généralisation des critères de la performativité verbale, il s'agit de distinguer entre les mots qui permettent d'accomplir des actes de parole (promettre/ ordonner/...) et les mots désignant des actes de parole (insulter/ convaincre/...) ou qui véhiculent des valeurs pragmatiques (mots grammaticaux/ interjections) (2012 : 27).

8.3. L'énonciation : Un reflet de la subjectivité dans le langage

Cette notion est au centre des théories de l'énonciation. Selon Benveniste (1980[1966]) et contrairement à une tradition de réflexion sur la conscience, la subjectivité trouve son principe dans le langage. Les langues sont construites à partir et en vue de la relation de dialogue, dont toutes portent trace,

La « subjectivité » est la capacité du locuteur à se poser comme « sujet ». Elle se définit, non par le sentiment que chacun éprouve d'être lui-même (ce sentiment, dans la mesure où on peut en faire état, n'est qu'un reflet), mais comme l'unité psychique qui transcende la totalité des expériences vécues qu'elle assemble, et qui assure la permanence de la conscience. Or, tenons que cette « subjectivité » qu'on la pose en phénoménologie ou en psychologie, [...], n'est que l'émergence dans l'être d'une propriété fondamentale du langage. [...] le fondement de la « subjectivité », qui se termine par le statut linguistique de la « personne ».

(1958 : 259-260)

De plus, dans sa description du langage et l'expérience humaine, Benveniste nous explique encore que,

Toutes les langues ont en commun certaines catégories d'expression qui semblent répondre à un modèle constant. Les formes que revêtent ces catégories sont enregistrées et inventoriées dans les descriptions, mais leurs fonctions n'apparaissent clairement que si on les étudie dans l'exercice du langage et dans la production du discours.

Ce sont des catégories élémentaires, qui sont indépendantes de toute détermination culturelle et où nous voyons l'expérience subjective des sujets qui se posent et se situent dans et par le langage. [...]

(1980 [1966] : 67)

Ainsi, dans lexicologie et subjectivité, on distingue deux principales catégories d'indices, marqueurs d'embranchement et marqueurs de modalité, selon Sarfati (2012 : 77), et qu'on résume dans le tableau ci-dessous,

Tableau 04 – Les deux principales catégories d'indices dans lexicologie et subjectivité.

<i>Marqueurs d'embranchement</i>	<i>Marqueurs de modalité</i>
	inaugurée par Bréal (1890[1976]), développée par Bally (1962), systématisée par Benveniste (1980[1966]).
	<i>Les substantifs subjectifs</i>

<ul style="list-style-type: none"> - Les deixis (moi, ici) ; - Les indices de personnes (je, tu) ; (il, on) ; - Les indices d'ostension « les repères », (démonstratifs ; adverbes ; adjectifs). 	<p>« rapports de suffixation », la valeur axiologique (méliorative ou péjorative) varie, une fois de plus, avec le statut du locuteur, exprimant un point de vue, un jugement de valeur, ou à l'inverse, s'efforçant de neutraliser la dimension évaluative de tel ou tel terme,</p> <ul style="list-style-type: none"> - flemmard/ flemme ; - voiture/ bagnole ; - jargon/ langage ; - SIDA/ le sida/ sidéen ;...
	<i>Les adjectifs subjectifs</i>
	<ul style="list-style-type: none"> - « Affectif », drôle/ pathétique ; - « Évaluatif non axiologique », qualitatif ou quantitatif sans aucun jugement de valeur, grand/ important/ chaud/... ; - « Évaluatif axiologique », beau/ bien/ utile/... ; - « Axiologique affectif », admirable/ agaçant/...
	<i>Les verbes</i>
	<ul style="list-style-type: none"> - « Expressifs », vouloir/ craindre/... ; - « Épistémiques/apparentés », juger/ penser/ croire/ être sur/ estimer/... ; - « Modalités déontiques », recouvrant toutes les formes d'expression qui régulent ou gouvernent la relation du locuteur à autrui, permission/ obligation/ interdiction.
	<i>Les adverbes</i>
	« modalisateurs d'énoncés », peut être/ surement/ vraisemblablement/...

Source : Sarfati (2012 : 77)

Pour Sarfati, l'étude des moyens linguistiques de la modalisation recouvre presque l'ensemble du domaine lexical. Cela dit, la relation « subjectivité/évaluation », abordée en termes linguistiques, reprend à son compte une grande part des interrogations de l'ancienne rhétorique sur « *les échelles de valeurs implicites au discours* » (vrai/ faux, certain/ incertain, bien/ mal, utile/ inutile). Sarfati ajoute encore que, l'intégration de la question de l'énonciation à l'analyse du discours sera pas loin d'une critique de la notion du sujet parlant. À la suite des « *formations discursives* » de Foucault (1969)¹²⁸ et Althusser (1970), les théoriciens de l'analyse du discours mettent en cause le postulat de « l'originalité » du sujet parlant, à la fois de son unité et de son autonomie.

¹²⁸Pour Foucault, « *les discours doivent être traités comme des ensembles d'événements discursifs [...] des séries homogènes mais discontinues les unes par rapport aux autres* » (2008 [1969] : 59-60).

En effet, cette critique a permis à la théorie de l'énonciation d'avoir d'autres interprétations, sans pour autant prendre en compte le système de « contraintes socio-discursives, qui pèse sur toute prise de parole ». Ainsi selon Maingueneau,

L'école française d'analyse du discours entend-elle reconsidérer la problématique énonciative et la problématique de la subjectivité linguistique qui s'y rattache à « l'aune » d'une réflexion sur les formations discursives [...] L'analyse du discours s'intéresse en effet surtout aux discours autorisés qui, au-delà de leur fonction immédiate, supposent un rapport aux fondements et aux valeurs.

(1991 : 201)

8.4. On parle de Particules énonciatives

La particule énonciative selon Fernandez est « *subordonnée prosodiquement à un autre mot ; extérieure au contenu propositionnel de l'énoncé, elle résiste à toute spécification lexicale ; elle peut se présenter comme détachée du reste de l'énoncé sans renoncer à l'influencer (le moduler)* » (1994 : 1). De plus, à la multitude d'autres variantes dans les analyses modernes du discours, « ponctuations », « adverbes modaux/dephrase », « connecteurs », etc., la particule est justifiée par le souci de mettre en valeur la « *contradiction inhérente à ces éléments : légèreté à la fois phonique et syntaxique de (mots brefs, encore réduits par la prononciation familière, classement fluctuant dans les grammaires). vs importance pour le fonctionnement discursif* » (Ibid. : 3), ce qui semble transformer l'association de « particule », en une « partie infime », selon le Robert (2000), et d'un adjectif qui fait référence au domaine central de l'énonciation en linguistique.

En conséquence, en essayant de suivre le même modèle de Fernandez (1994), le choix des particules énonciatives pour notre travail, ne consiste pas uniquement à un genre de définitions formelles, mais nous essayons plutôt, de transposer ces traits définitoires sur les pratiques langagières des jeunes de la génération Y et celles des participants de Koh-Lanta « Le choc des générations » 2017. De telle sorte que, les particules énonciatives accomplissent au niveau énonciatif des tâches comparables à celles des formants au niveau morphosyntaxique, mais la catégorisation des différents marqueurs requiert quelque souplesse, dans le sens de Fernandez, « *si les « énonciateurs » (au sens restreint) s'isolent facilement des autres marquants, une seule et même particule peut avoir simultanément plusieurs valeurs* » (Fernandez, 1994 : 17).

De ce fait, les particules énonciatives, qualifiées souvent de « mots de remplissage » (« vides/explétifs »), sont les premières exclues des textes rédigés ou édités. Or, dans l'oral spontané, les

particules énonciatives sont extrêmement fréquentes en langue française (alors, bien, bon, voilà, enfin,...). Fernandez propose une monographie consacrée à ces particules, en procédant de l'intensif « quelques *systemes particuliers* » à l'extensif « *la communication* », afin de mieux cerner la spécificité grammaticale des particules énonciatives pour les « réhabiliter » dans leur fonctionnement discursif. Cette monographie résume ainsi « les symptômes » mis en valeur par,

1. *L'approche linguistique*, qui souligne l'invariabilité des particules énonciatives et l'intérêt du sous-groupe des « particules expressives » [...] par lesquelles le locuteur s'efforce de moduler son message (dispositions d'esprit et jugement) tout en clarifiant la relation interlocutive. Les particules expressives ont pour particularité d'être homonymes d'autres mots (conjonctions, adverbes, adjectifs,...), et d'être syntaxiquement facultatives ;
2. *L'approche pragmatique*, qui établit une définition prototypique universelle sur la base de critères à la fois structurels et fonctionnels. Une particule énonciative doit satisfaire aux deux aspects, c'est-à-dire être dépourvue de sens propositionnel, qualifier le processus d'énonciation [...], et ancrer les messages du locuteur dans ses attitudes (/sentiments) de façon indirecte ou implicite. [...] par ailleurs des moyens gestuels ou prosodique.

(1994 : 5)

On en déduit de cette partie, qu'une caractérisation universelle des particules énonciatives insistera sur le domaine de la modalité, avec lequel elles partagent un certain nombre de critères d'implicite, d'expressivité et/ou d'intersubjectivité, que sur celui de leur pertinence transphrastique, qui combine les aspects de cohésion (formelle) et de cohérence (sémantique). Les particules énonciatives, se trouvent dans une telle position où, elles échappent elles aussi à toute tentative de classement en « parties du discours », ou encore en parties de phrase. Ce qui explique aussi, le fait que l'approche énonciative implique un refus des dichotomies célèbres, au sens de Pottier,

La production d'un message particulier, ou performance, est toujours la manifestation de la compétence, et ne lui ajoute rien, par définition. La performance ne crée pas : elle manifeste une utilisation spécifique des capacités de compétence.

(1970 : 10)

Fernandez nous explique encore qu'avec un déplacement de l'opposition « langue/parole » et l'émergence de dichotomies « langue/discours », « énoncé/énonciation », « langue/texte », une conception commune de la sémantique s'est instaurée. Aussi, le langage, activité signifiante, ne saurait être privé de sa dimension communicative, et les dichotomies tranchées puissent avoir des solutions continuistes, et des liens entre catégories traditionnelles « morphologie et

syntaxe », « syntaxe et sémantique », etc. Quant aux déictiques d'usage ordinaire (monstration, anaphore) et aux adverbes épistémiques (probablement) ou évaluatifs (malheureusement), ils réalisent un ancrage explicite de l'énoncé dans le contexte, ce qui leur permet d'avoir une représentation sémantique dans le lexique. Fernandez soutient encore, « *en revanche, les particules énonciatives ancrent implicitement l'énoncé, elles ne peuvent pas (aisément) qualifier l'univers intérieur du texte, mais doivent être interprétées comme véhiculant les attitudes et les commentaires d'un énonciateur* » (1994 : 7).

En revenant à ce qu'on a vu plus haut, on peut énoncer, sans le moindre doute, que tout élément du système langagier (verbal ou non verbal) peut se conventionnaliser. Puisque l'intention a trait à la source (l'émetteur) du message, alors que la distinction explicite/implicite a trait à une certaine prise en charge du code utilisé dans l'interaction. Ainsi, les critères d'identification ne sont ni morphologiques « invariabilité », ni syntaxiques. À ce titre, Fernandez entend par particules « *de petits mots que l'on considère ne pas influencer sur le sens propositionnel de l'énoncé, mais lui apporter un sens supplémentaire, encore que décisif pour l'interprétation* » (Idem.).

En résumé, pour les linguistes, les particules énonciatives se subdivisent en deux sous-catégories. Fernandez cite,

1. *Des particules de nature textuelle*, proches des connecteurs (et l'on sera amené à traiter d'une classe mixte de « conjonctions-particules ») qui relient entre elles des parties du texte (propositions, phrases, énoncés, tels, pourtant, ainsi, mais, de même que certains enclitiques de corrélation additive [...]), et d'autres marqueurs textuels tels les signaux de bornage ([...] bon, bien, [...] « alors, eh bien ») ;
 - Les marqueurs de changement thématique (sinon, autrement) ;
 - Les procédés de mise en doute de la véracité de l'expression (enclitiques équivalent à « paraît-il » [...]) ;
2. *Des particules interpersonnelles*, qui impulsent et régulent le processus interactif. Exemples :
 - Les éléments fixateurs d'attention (tu vois, regarde, écoute) ;
 - Les expressions de « réserve » (assez, plutôt, quelque part) ;
 - Les procédés d'« atténuation », plus difficiles à caractériser du point de vue fonctionnel.

(1994 : 31)

Concernant la perspective interactionnelle, Fernandez nous explique qu'elle permet de mieux cerner la valeur sémantico-énonciative des particules, (Ibid. : 27), selon lequel :

1. *Les particules énonciatives*, indiquent de quel type de pertinence il est question. Les langues peuvent développer des structures particulières, afin de guider le processus de l'interprétation, en stipulant certaines propriétés des contextes. L'emploi de telles structures diminue le coût de traitement d'un énoncé, on parle ainsi des « indices de contextualisation », au sens de Gumperz, « *les moyens par lesquels le locuteur signale et les auditeurs interprètent, comment le contenu sémantique doit être compris et comment chaque phrase se rattache à ce qui précède et à ce qui suit* » (1982 : 131) ;
2. *Le locuteur*, en ayant recours aux particules énonciatives, choisit de disposer son message dans un cadre interprétatif. Autrement dit, de fournir à son interlocuteur des indications quant à sa propre évaluation de la situation, et quant à la nature de l'acte de langage qu'il estime effectuer par son énoncé.

Ces deux points de vue soulignent la fonction d'encadrement des particules énonciatives. Leurs principales différences correspondent à l'un de ces sous-groupes, au sens de Fernandez,

- a. Les particules spécialisées dans l'emploi textuel ;
- b. Les particules spécialisées dans l'emploi interpersonnel ;
- c. Les particules spécialisées dans l'emploi des « interjections », qui jouent souvent un rôle de marqueurs de rétroaction (ah bien, ah oui, ah bon).

(Ibid. : 27)

Plus une particule énonciative s'approprie encore de fonctions cohésives ou textuelles, plus elle évolue vers un emploi syntaxique, pour devenir notamment conjonction. Dans ce sens, un autre élément de solution consiste à prendre en considération les structures interactionnelles. En effet, si « l'oral » semble le lieu privilégié d'un ancrage implicite opéré par ces registres de langue et de cette spontanéité langagière, encore faut-il prendre, au préalable, la mesure des différences existant entre types d'oraux, et relativiser les présupposés idéologiques véhiculés au fil du temps par ces descriptions d'un français parlé qui serait « populaire », « pauvre » et « évolutif » par définition.

De ce fait, la langue parlée, y compris spontanée, connaît des normes différentes, en fonction des registres et des situations. La systématique d'emploi des particules énonciatives orales est quand à elle tributaire, au même titre que l'écrit, des tendances stylistiques qui sont décrites par deux aspects également déterminants selon Fernandez,

- *La planification*, à distinguer du « degré de préparation », a trait aux problèmes de structure. Le locuteur peut planifier ses énoncés en silence (pauses, planification rétrospective – faux départ, répétitions), mais pour s’assurer que ses pauses ne vont pas être prises indûment pour les effets d’une « panne » discursive, il occupe le terrain en usant des particules énonciatives appropriées, d’où les étiquettes de « marqueurs d’hésitation », « remplisseurs de pause », etc., « tu vois, bon, en fait,... » ;
- *La politesse*, notion sociale et interactive, est considérée par différents pragmaticiens comme « l’autre facteur important du discours qui produit phrase impromptue et particules énonciatives » (Fernandez, 1994 : 29). Dans les situations « normales », le caractère indirect de la conversation est sensible, puisqu’il s’agit « d’une stratégie destinée à éviter la confrontation » (Idem.). Linguistiquement, cet « évitement » sera souvent réalisé grâce à des atténuations régulatrices du discours.

(1994 : 140)

Fernandez affirme explicitement, quel’échange spontané n’impose pas l’emploi de particules énonciatives, mais crée un terrain favorable, « qui à son tour, crée pour les particules énonciatives une prédisposition naturelle à intervenir dans l’échange spontané » (Ibid. : 141).

- ***Peut-on parler de marqueurs discursifs ?***

En plus des catégories habituelles du nom, de l’adjectif et du verbe, certaines langues possèdent d’autres catégories et elles ont fait l’objet de nombreuses études : selon Anscombe « *qui ne semblent directement reliées ni à des problèmes de références (catégorie nominale), ni à des problèmes de propriétés (catégorie adjectivale), soit à des problèmes de processivité (catégorie verbale), le tout étant bien entendu une approche totalement intuitive [...]* » (2013 : 28). Ces catégories sont,

- a. Les catégories des conjonctions de coordination ou de subordination (parfois appelées « mots vides »), ou du moins une sous-classe d’entre elles, à savoir : *et, mais, car, etc. ; parce que, bien que, même si, en outre, etc. ;*
- b. Les catégories des interjections, *ainsi Aie, Hélas, Tiens, etc.*, dont la fonction principale est de montrer une certaine attitude ;
- c. La catégorie des adverbes d’énonciation, *comme franchement, justement, décidément, etc.*, qui d’une part dénotent une attitude – comme les interjections, et d’autre part, comme les conjonctions – « portent » sur un ou plusieurs énoncés.

(Ibid. : 28-29)

Notre double objectif dans ce point, concerne d'une part l'analyse sémantique des marqueurs dits « discursifs » sous l'angle de la pragmatization et d'autre part, l'examen de ces indicateurs linguistiques s'ils peuvent être l'objet d'un changement linguistique. L'examen des marqueurs discursifs étant délicat. Il rend ainsi, le phénomène des variations diatopique (lieu), diastratique (groupes sociaux) et diaphasique (interactions) instable. L'une des causes de cette précarité est à chercher dans l'histoire de la langue, donc dans la diachronie. Cependant, même si cette variation est bien réelle et que les mêmes marqueurs discursifs ne sont pas nécessairement privilégiés en tous lieux et en tous temps, les verbes de connaissance ainsi que les verbes qui ont développé une valeur cognitive, comme les verbes de perception et les verbes de parole, contribuent de manière considérable au développement et au renouveau du paradigme des marqueurs discursifs d'origine verbale, d'après Anscombe (1980).

Cependant, pour Dostie,

Or, comme la communication verbale implique un effort intellectuel de la part des interactants, plusieurs marqueurs discursifs constituent justement un outil efficace pour rappeler au coénonciateur qu'il est convié à fournir un tel effort ou encore pour lui permettre d'indiquer qu'il fournit bel et bien l'effort attendu.

(2004 : 264)

D'après Dostie, l'ultime objectif de ces marqueurs discursifs est de permettre aux interactants « *d'atteindre un copilotage conversationnel réussi* » (Idem.). Les tics de langage remarqués chez les jeunes d'aujourd'hui, prennent de formes, comme le disent les adultes,

- Des expressions employées « voilà quoi », « apparemment », « au moins », « bien sur », « de toute façon », « enfin », « en tout cas », « puisque », ... ;
- À la fin de chaque phrase ou en début de phrase « t'sais », « tu vois » ;
- Des petits mots tels que : « ben », « genre », « ok », « un truc de ouf », « du coup » ;
- Utiliser comme féminin de « pourri » la forme « pourrite » ;
- La conjugaison du verbe « croire » à la troisième personne du pluriel « croivent ». De même le verbe « assurer », normalement transitif « *on assure quelque chose ou quelqu'un* », prend le sens de « être à la hauteur ».
- L'absence quasi-totale du « ne » de négation ;
- Lorsqu'il s'agit de conversations formelles, ils choisissent une langue plus soutenue, ils surveillent leurs langues et ils « vouvoient ». Par contre, avec les membres de la famille,

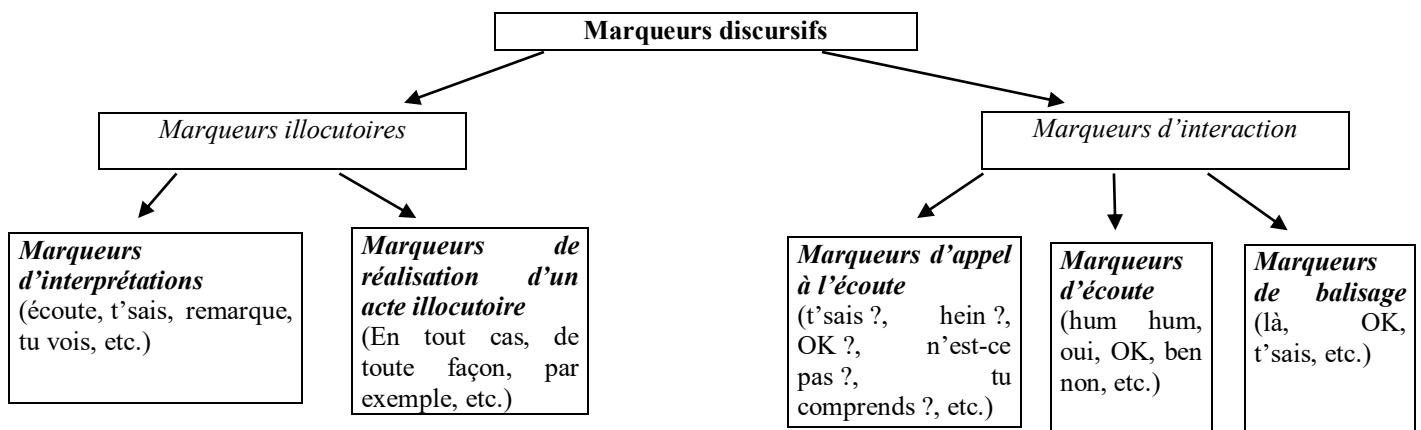
ils emploient une langue familière et prennent des libertés. En particulier avec les amis, ils utilisent, ce qu'ils appellent eux-mêmes, le « langage des jeunes ».

En reprenant les propos de Yanaprasart « *au-delà de l'acquisition de composantes linguistiques, discursives et référentielles, l'appropriation de la langue requiert la connaissance des règles sociales et des normes d'interaction qui gouvernent les échanges interpersonnels* » (2009 : 121) et selon Dostie, il semble aussi opportun de préciser si le marqueur décrit, du langage jeunes ou encore en linguistique on parle de marqueurs discursifs, « *demeure ou non en lien avec les éléments lexicaux/ grammaticaux d'origine* » (Ibid. : 189).

- Par exemple, est-ce que tous les sens d'une unité quelconque sont liés entre eux par une seule et même composante ou est-ce que seulement certains sens le sont ?
- Étant donnée une entité considérée comme étant un marqueur discursif, est-il dans une seule classe à la fois, ou peut-il être dans plusieurs ?

Les unités regroupées sous des appellations, telles que : « *marqueurs discursifs* », « *marqueurs pragmatiques* »¹²⁹, « *particules discursives* », « *mots du discours* », et qui ont fait l'objet de recherches actives au cours des dernières années, sont condensées dans le schéma ci-dessous :

Figure 06 – Schéma récapitulatif des types de marqueurs discursifs.



Source : Dostie (2004 : 47)

Selon Anscombe, « *si l'accord est à peu près unanime sur le sujet, la terminologie est foisonnante (connecteurs, opérateurs, modalisateurs, particules, marqueurs de discours, etc.), et la plupart du temps sans réelle justification ; les définitions sont absentes ou impressionnistes [...]* » (2013 : 29). Anscombe nous propose alors l'exemple de « *reformulateur* », malgré ses différents emplois, mais aucune définition « *peu opératoire* » n'a

¹²⁹ Dans (Ducrot *et al.*, 1980).

été formulée à son égard, étant donné que les différents travaux sont indécis entre langue et métalangue.

En récapitulant ce que Dostie appelait « *Marqueurs discursifs* » dans le schéma ci-dessus, que lui encore, comme des marqueurs de réalisation de,

Marqueurs illocutoires, sont soit des,

- a. *Marqueurs d'interprétation*, « ce sont des guides de lecture ou guides d'interprétation. Ils accompagnent un ou plusieurs actes illocutoires dont ils orientent l'interprétation ». Ex. : *écoute, t'sais, remarque, tu vois*, etc. [...]
- b. *Marqueurs de réalisation d'un acte illocutoire*, « ils ont la possibilité d'accomplir un acte illocutoire, le plus souvent expressif ou directif, parfois assertif. Il s'agit de mots-phrases ou de mots associés à un SN/ une proposition traduisant l'état psychologique de l'énonciateur¹³⁰ ». Ex. : *en tout cas, de toute façon, [...], par exemple !*, etc.

Marqueurs d'interaction, ces marqueurs réalisent des actes discrets, des petits actes. Ils se distinguent de ce fait des marqueurs illocutoires qui accompagnent ou réalisent des actes à part entière,

- a. *Marqueurs d'appel à l'écoute*, ils servent à solliciter l'écoute du coénonciateur et à s'assurer de son maintien (appel à l'attention, appel de marqueur d'écoute, [...]). (ex. : *t'sais ?, hein ?, OK ?, n'est-ce pas ?, tu comprends ?*, etc.)
- b. *Marqueurs d'écoute*, ils permettent au coénonciateur de manifester son engagement dans l'échange en cours. Cet engagement peut être d'une intensité variable (accusé de réception, support, relance), d'orientation positive (accord, approbation) ou négative (désaccord, réticence). [...]. (ex. : signaux vocaux et verbaux, *hum hum, oui, OK*, etc.)
- c. *Marqueurs de balisage*, [...] ils scandent le texte et ils permettent à l'énonciateur de livrer son texte par épisodes, et au coénonciateur d'assimiler ce qui vient d'être dit. Ils sont émis avec une faible intensité, et ils apparaissent souvent en série. (ex. : *là, OK, t'sais*, etc.)

(2004 : 47)

Ensuite, on peut rencontrer à travers, la diversité de ces études et leur comparaison entre elles, certaines difficultés, du fait qu'elles regroupent parfois des réflexions différentes, pour un seul marqueur. Puisque même, les articles de dictionnaires élaborés comportent deux sections majeures, subdivisées à leur tour en plusieurs sous-sections, *les vocables* et *les lexies*. Ainsi, Dostie nous explique que, le second élément caractéristique du modèle dictionnaire se situe sur le plan du regroupement des informations relatives soit au *signifié*, soit au *signifiant*, « [...] lorsque le signifiant d'un vocable présente certaines caractéristiques notables, [...]

¹³⁰Selon Dostie, « quant au second type, il y a généralement intégration syntaxique du SN ou de la proposition en question, de sorte qu'on peut trouver des suites *marqueur + Prép. SN, marqueur + que / si P*. Dans ce cas, ce sont les suites *marqueur + Prép. SN, marqueur + que / si P* qui réalisent l'acte illocutoire » (Idem.). Ex. : *je comprends « qu'il fait beau aujourd'hui (si tout ira bien on sort) »* (2004 : 47); Une réponse d'un Ét. ALG sur la **Q9**, « *pour moi c'est une nouvelle langue bien sur que si on la trouve dans les nouvelles éditions des dictionnaires [...] ou ceux spécialisés en argot !* ».

morphologiques, syntaxiques, etc., les articles de dictionnaire sont articulés autour des rubriques suivantes,

- Niveau du vocable, (qui présente les données caractéristiques à l'ensemble des sens d'un marqueur) au,
- Plan du signifié
- Plan du signifiant
- Niveau des lexies, (qui présente la section comportant les informations propres à chacun de ses sens) au,
- Plan du signifié
- Plan du signifiant.

(2004 : 185)

Figure 07 – Article de dictionnaire type.

LE VOCABLE	
I. Plan du signifié	<p>Liens avec les éléments d'origine et degré de pragmaticalisation Type de polysémie Tableau synoptique Présentation sommaire de l'ensemble des lexies composant un vocable. Chaque emploi est illustré par un court exemple.</p>
II. Plan du signifiant	<p>Informations communes, s'il y en a, à l'ensemble des sens d'un vocable. Celles-ci peuvent être de type phonétiques, morphologiques et syntaxiques.</p>
LES LEXIES	
I. Plan du signifié	<p>Définition v. les chapitres 3 à 7 Fonctionnement d'un point de vue pragma-sémantique¹ – Type de marqueur – Fonction Rôle du marqueur, en particulier son utilité, d'abord pour l'énonciateur et ensuite, si cela est pertinent, pour le coénonciateur. Ces informations complètent les définitions axées, notamment, sur les liens qui relient les divers sens d'un marqueur entre eux et, le cas échéant, sur ceux qui relient les différents sens d'un marqueur à l'unité source. – Actes de langage Relations paradigmatiques – Lien avec l'unité d'origine (si le lien existe dans le sens examiné et s'il n'est pas commun à l'ensemble des sens du vocable considéré avec l'unité source. Dans ce dernier cas, le lien en question est spécifié plus haut, c'est-à-dire parmi les informations concernant le vocable). – Synonymes</p>
II. Plan du signifiant	<p>Informations phonologiques / phonétiques Informations morphologiques Informations syntaxiques Relations syntagmatiques</p>

Source : Dostie (2004 : 187)

D'après Dostie, il est essentiel de regrouper les informations de type phonétique, morphologique ou syntaxique communes à un marqueur, « [...] ce genre de renseignements permet notamment d'évaluer le degré de pragmaticalisation qu'il a atteint, puisqu'il y a souvent un parallélisme entre le sens et la forme » (Ibid. : 192). À l'exemple, d'un marqueur qui présente une attrition/séparation dans l'ensemble de ses sens, comme un « reformulateur », pour reprendre l'exemple d'Anscombe. Ce marqueur sera sans doute davantage pragmaticalisé qu'un marqueur qui présente une attrition dans un seul sens (Dostie, Idem.). Ce qui justifie le

passage cité en haut, sur la « grammaticalisation » et la « pragmaticalisation ». Il convient alors, de les reprendre ainsi, suivant Dostie,

- « grammaticalisation », comme un terme générique, pour désigner à la fois les cas de lexicalisation, de grammaticalisation (migration d'une unité vers la zone grammaticale au sens étroit, c'est-à-dire émergence d'un emploi de morphème) et de,
- « pragmaticalisation » (migration d'une unité vers la zone pragmatique, c'est-à-dire développement d'un connecteur textuel ou d'un marqueur discursif),
- Elle se distingue par exemple de la grammaticalisation en ce qu'elle correspond à l'émergence d'unités qui, contrairement aux autres, ne s'intègrent pas davantage à la structure de la phrase [...]
- C'est-à-dire, plus les différents sens d'un marqueur demeurent sous l'influence des sens lexicaux et morphosyntaxiques d'origine, moins son processus de pragmaticalisation sera avancé en synchronie, et inversement, plus les sens d'un marqueur paraissent éloignés des sens d'origine, plus son degré de pragmaticalisation sera élevé en synchronie.

(2004 : 262)

Pour répondre à la deuxième question,

- Puisqu'une entité est considérée comme étant un marqueur discursif, est-il dans une seule classe à la fois, ou peut-il être dans plusieurs ?

Nous allons essayer de revoir quelques exemples, de quelques marqueurs, les différents sens qu'ils prennent et/ou peuvent prendre dans différents contextes d'emploi, les plus rencontrés au cours de nos enregistrements et dans l'analyse de Koh-Lanta « Le choc des générations » 2017, en les transposant aux analyses d'Anscombe *et al.* (2013 : 49-221),

Le cas de l'enregistrement n°12

Moi : Cette rébellion générationnelle a pris des tournures plus collectives encore et a dégénéré en un mouvement de mutation. Voyez-vous une différence langagière entre votre génération et celle d'hier ? Si oui, d'après vous, à quoi est dû ce décalage ? Et quel serait le parler le plus juste ?

Étue. FR(L1 Université de Lorraine) : « hummm[..] oui tout à fait [...] à chaque conflit euuh[..] je me dis que c'est pas vraiment notre faute nous les jeunes vis-à-vis de cette langue codifiée tu vois [..] et [..] et pourquoi pas l'accepter comme un nouvel hummm[..] ajout à la langue française [...] voilà à quoi je suis réduite [...] puis ce nouveau parler des jeunes apparemment sans valeur mais euuh [..] apprécié quand même par les adultes de l'ancienne génération [..] franchement [..] je sais pas si ce conflit intergénérationnel demeurera à jamais et euuh

[..]hum[..]en tout cas ce qui serait terrible c'est que genre [..] chacune des générations continue à ignorer l'autre [..]/ »

« Apparemment » n'apparaît que dans les contextes négatifs typiques des items à polarité négative, et prend ainsi le sens de,

- De façon apparente
- C'est apparemment
- En apparence (s) « en apparence adj., mais en réalité non-adj. » [apparaît en combinaison avec un adjectif ou un participe passé épithète ou attribut].
- Visiblement
- En apparence seulement
- Selon toute apparence
- Certainement, sûrement, sans doute
- C'est vrai, « d'accord, c'est banal, mais... »

En tant qu'adverbe de constituant, « apparemment » ne modifie pas la structure polyphonique de l'énoncé dans lequel il apparaît

Est-ce que la suppression de « apparemment » peut entraîner un changement de sens ? Dans certains cas

Exemple

- Sa manière, apparemment toute simple, bluffe même ses amis.
- Sa manière, toute simple, bluffe même ses amis.

Dans la suppression de « apparemment » impose l'interprétation « sa manière est simple », et élimine l'interprétation possible dans l'exemple de « ce n'est qu'une apparence que sa manière est simple », qui correspond précisément à « apparemment ».

« Apparemment » ne peut être ni interrogé ni nié

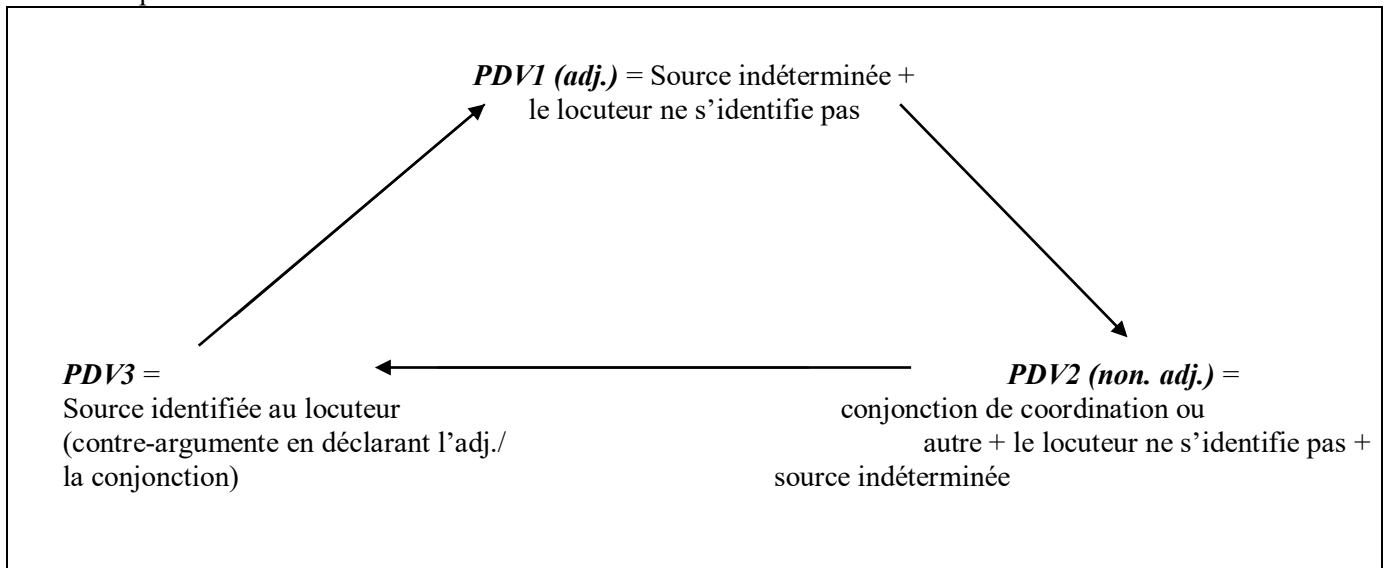
« Apparemment » ne peut être nié, mais plutôt dans le sens de la concession/réfutation, prend ainsi la fonction de,

- Certes, comme déclencheur d'un type de raisonnement. Ainsi, l'équation,
« Accepter (concession) le mot, (réfutation) d'argumentation »

L'apparition de « apparemment » correspond à une structure de type « concession triangulaire », et qui s'analyse en trois points de vue,

- Une réforme apparemment insignifiante puis qui devait avoir des suites.
« Apparemment » correspond à une (inférence/déduction)
- Une réforme à l'époque insignifiante, *mais* qui a eu de séquences.

Figure 08 - Schéma récapitulatif de la structure de type concession triangulaire de « apparemment » en trois points de vue.



Source : Anscombre (2013 : 54)

- Un premier point de vue correspond pdv_1 à X (adj.), et a pour origine une source indéterminée, à laquelle le locuteur ne s'identifie pas ;
- Un second point de vue pdv_2 tire du premier point de vue pdv_1 une conclusion correspondant à non-adj., (conjonctions de coordination ou autres). Le locuteur ne s'identifie pas non plus à la source du second point de vue pdv_2 , également indéterminée ;
- Un troisième point de vue pdv_3 , dont la source est identifiée au locuteur, contre - argumente en déclarant l'adj., ou autres conjonctions.

« Apparemment » est un adverbe d'énonciation qui évoque des faits non nécessairement explicités, et donc représentables par un énoncé éventuellement virtuel

- Dans une salle de cours, un collègue me demande s'il peut fumer ? Par politesse, je lui signale la pancarte et lui dis: apparemment tu ne peux pas !

« Apparemment » introduit une supposition ou une prévision que le locuteur assume avec un degré élevé d'assurance

- Apparemment, le projet de la réforme d'orthographe n'a pas abouti

« Apparemment » constitue par lui-même un énoncé en réponse à une question ou en enchaînant sur une assertion

Le cas de l'enregistrement n° 7 (Une intervention de l'interviewée pendant l'enregistrement avec son ami qui est venu la chercher, au bureau des doctorants, UFR ALL, Université de Lorraine).

L'ami: « max ↑ quoi ↑ il est de retour ↓ »

Étue. FR(L1 Université de Lorraine): *euh [...] Apparemment/*

À noter une certitude et une affirmation teintée d'incertitude qui témoigne de l'évolution de la valeur sémantique d'unités comme « certainement », « surement », « sans doute ».

II. « En tout cas » apparaît à l'intérieur de l'énoncé, deux cas se présentent régulièrement

- Soit, précédé du présentatif « *c'est en tout cas ce que* »,
 - « les experts chargés de l'enquête ont abouti à une décision inattendue // c'est en tout cas ce qu'affirme : le chef de l'équipe rouge des adultes / », (dans Koh-Lanta « Le choc des générations » 2017).
- Soit, suivi de la préposition pour + pronom tonique ou syntagme nominal « *en tout cas pour moi* »
- *Quoi qu'il en soit*
- Des verbes épistémiques : « *ne pas savoir si* » ; « *espérer* » ; etc.
- Des adverbes comme « *peut être* »

III. « Voilà » régit un complément direct qui peut être,

- Un groupe nominal,

Exemple n° 2 de Koh-Lanta « Le choc des générations » 2017

L'animateur (**Denis Brogniart -50ans-**) commence l'émission du vendredi (24/11/2017), 21h10min, avec cet extrait :

« vendredi dernier [...] un choc générationnel est survenu [...] voilà les jeunes de l'équipe jaune se remettent en question et n'acceptent pas la défaite par les adultes de l'équipe rouge / »

- Un pronom personnel complément,

Le cas de l'enregistrement n°05

Moi : Utilisez-vous généralement un parlé spécifique à vous ? Si oui, pour quelles raisons ? Y a-t-il des tics de langage que vous remarquez chez vos interlocuteurs (amis/ parents) vis-à-vis des tournures lexicales empruntées à d'autres usages et pénétrées dans le parler courant ? En avez-vous vous-même ? Donnez des exemples.

Étu. ALG(L1 Université de Batna 2): « *euuh* [...]oui [...]voilà le mot que je cherchais et *ben* [...] le premier mot qui se présente dans mon cerveau est *apparemment* banal [...] mais il se révèle d'une grande popularité (rire) « bled » [...] »

- Une proposition relative,

Le cas de l'enregistrement n°12

Étue. FR(L1 Université de Lorraine) : « pourquoi pas l'accepter comme un nouvel *hummm* [...] ajout à la langue française [...]voilà à quoi je suis réduite [...] »

« Voilà » a un fonctionnement déictique¹³¹

Il doit être trouvé par l'intermédiaire de la situation d'énonciation, contexte situationnel ou cotexte textuel, à l'exemple de l'enregistrement n°12, « voilà » prend le sens de (*voilà* présentatif),

- C'est (ce) « une expression démonstrative »
- Voilà, c'est tout
- Voilà, c'est bon
- Voilà, c'est fini
- Voilà donc
- Le voilà

« Voilà » dans le cas d'une deixis textuelle

Dans « voilà » (X, Y) le segment Y auquel revoie X peut être antéposé ou postposé :

- *Voilà* l'objectif de cette recherche, ça m'a permis d'avoir d'autres perspectives.

¹³¹Au sens de Kleiber, « les déictiques sont des expressions qui renvoient à un référent dont l'identification est à opérer nécessairement au moyen de l'entourage spatio-temporel de leur occurrence. La spécificité du sens indexical est de « donner » le référent par le truchement de ce contexte » (1986 : 19).

- L'objectif de cette recherche Voilà ça m'a permis d'avoir d'autres perspectives.
- Bon voilà quoi, l'objectif de cette recherche, ça m'a permis d'avoir d'autres perspectives.
- L'objectif de cette recherche Bon voilà quoi ça m'a permis d'avoir d'autres perspectives.
- *Ce sont* « pronom neutre renvoyant à un segment d'énoncé ».
- Pourriez-vous me donner vos coordonnées, s'il vous plait ? – Voilà.

Le cas de l'enregistrement n° 22

Moi : Cette rébellion générationnelle a pris des tournures plus collectives encore et a dégénéré en un mouvement de mutation. Voyez-vous une différence langagière entre votre génération et celle d'hier ? Si oui, d'après vous, à quoi est dû ce décalage ? Et quel serait le parler le plus juste ?

Étue. ALG(M1 Université de Batna 2): « euuh [..] oui [..] ces deux générations tu vois [..] hummm [..] ne vivent pas la même réalité sociale et n'interprètent pas toujours la société de la même façon et ces euuh [....] différences sont importantes [..] un exemple euuh [....] ben [..] celui de la langue d'abord [..] ensuite hum [..] des valeurs de tolérance hein [..] † Maiiis (:)
également d'autonomie et de euuh [..] responsabilisation [..] tant individuelle que que collective [..] je dis simplement qu'au-delà euuh [..] de tout ce changement linguistique [..] il doit y être au moins un moyen euuh [..] de s'entendre avec nos adultes de l'ancienne génération [..] »

IV. « Au moins » sert à marquer quelque restriction dans les choses dont on parle

- « *Et elle vous plait au moins cette nouvelle étiquette de la langue française ?* », (Une question de ma part destinée aux enseignants des deux universités à la fin des interviews).

« Au moins » signale deux autres valeurs, à savoir l'indication d'une quantité à évaluer et une valeur plutôt rare, prend ainsi le sens de,

- Au-dessous de
- Sur toutes les choses
- La plus faible estimation (les jeunes ont au moins 3 comptes sur les réseaux sociaux)
- Le minimum

Le cas de l'enregistrement n° 25

Moi : Cette rébellion générationnelle a pris des tournures plus collectives encore et a dégénéré en un mouvement de mutation. Voyez-vous une différence langagière entre votre

génération et celle d'hier ? Si oui, d'après vous, à quoi est dû ce décalage ? Et quel serait le parler le plus juste ?

Étue. FR (L1 Université de Lorraine) : euuuuh[..]ok'sais ?[..] c'est vrai que cette différenciation intergénérationnelle est humm[..] parfois difficile à vivre [..] pour se différencier de la génération précédente humm [..] celle d'aujourd'hui invente ses propres mots tu vois[..] dont les synonymes sont euuuuh [...] (comment dirais-je ?)[↑]euuh [..]oui [..]ok[..] [↓]conventionnellement transmis entre les jeunes de cette génération [..] pour que au fait [..]les adultes les comprennent pas [..] mais bien sureuh[..] personnellement [..] je n'aspire pas du tout à me retrouver avec de grands conflits avec même mes propres parents ou grands-parents [...]genreeuh [..] j'essaye avec le mieux que je peux hum [..] d'adapter mon langage avec mes parentstu vois [..] c'est de toute façon que je le fasse avec tous les adultes [..]/»

V. « Bien sur » locution adverbiale avec fonction d'adverbe d'énonciation, apparaît à l'écrit, mais uniquement dans les textes rapportant des dialogues populaires, prend ainsi le sens de,

- C'est bien sur (que/qu'il –Impersonnel –)
- Il est bien sur (que/qu'il –Impersonnel –) - Il est tout à fait sur
- « /vous verrez [..]bien sur que vous allez me trouver incohérent dans mes propos [..] mais vous allez me croire à la fin/ », (l'enregistrement n°3, enseignant, université de Batna 2, suite à une réponse à la question 07) ;
- « /ils ne sont pas conscients de ce changement linguistique [..] dis-je[↑] [..] bien sur que si [..]/ », (l'enregistrement n°9, enseignante, université de Lorraine, suite à une réponse à la question 09).

VI. « De toute façon » présente une structure figée qui admet des variantes paradigmatiques, prend le sens de,

- De toute manière,
 - « /cela ne signifie rien [..]de toute façon on est toujours fautif aux yeux de nos parents/ », (l'enregistrement n°13, étudiante, L2 Université de Batna 2, suite à une réponse à la question 09).
- Peut commuter avec « n'importe comment », dans,
 - Il travaille de toute façon.

- Il travaille n'importe comment.

VII. « Enfin », visant toujours à faire admettre un point de vue moyennant un rapprochement discursif du locuteur vis-à-vis de la communauté linguistique

Exemple de Koh-Lanta « Le choc des générations » 2017

Sur la chaîne française TF1, le (24/11/2017), à 21h40 (une discussion entre un adulte de l'équipe rouge et un jeune de l'équipe jaune dans l'Ep. 12)

Fabian (47 ans) : « *euuh*[..] ce n'est pas avec un tel jugement que tu vas t'en sortir jeune homme [..]*enfin* c'est toi qui vois/ »

Marvyn (20 ans) : « *humm*[..] je comprends mais rien de ce que je veux *tu vois* [..] *enfin* [..] pas grand-chose [..] mais chuis grave perdu dans cette décision [..]*genre* j' la mérite pas et *t'sais* qui y a pire que moi [....]*bref*[..] le mal est là [..] et [..] et *puisque* vous êtes tous contre moi [..] j'peux rien faire *hein*↑ »

« Enfin » apparaît généralement en phrase déclarative et exclamative, prend le sens de,

- Et
- Bref
- Finalement
- Ou plutôt
- Bon
- « enfin (:) vous voilà ↑..] depuis que j'ai reçu votre sollicitation [..] ben j'attendais voir sur quoi vous travaillez exactement/ », (l'enregistrement n°02, enseignante, université de Batna 2, début de l'interview).

VIII. « Puisque », contrairement à d'autres connecteurs (comme c'est le cas de « parce que »), ne peut être extrait par « c'est....que »

« Puisque », contrairement à « parce que », ne peut fournir une réponse à une question avec « pourquoi », prend le sens de,

- Vu que

« Puisque », comme un présupposé, construit le sens de l'énoncé sur l'application d'une relation sémantique entre les contenus représentés, prend ainsi le sens de,

- *Car* + une phrase stéréotypique (Le stéréotype apparaît sous la forme contraposée):

Exemple,

- Vous ne pouvez pas confirmer une telle constatation puisque ce n'est pas prouvé,
- Vous ne pouvez pas confirmer une telle constatation car ce qui n'est pas prouvé peut être dit ou fait.

En somme, comme la terminologie linguistique complexe, après de longues analyses et de débats incessants sur l'expression adéquate à attribuer à ces différents marqueurs/tics de langage, on s'est retrouvé plutôt du côté de Fernandez, pour l'emploi de « *particules énonciatives* », « [...] *de petits mots que l'on considère ne pas influencer sur le sens propositionnel de l'énoncé, mais lui apporter un sens supplémentaire* » (1994 : 31). Ainsi, la fréquence des particules énonciatives dans le discours oral est à mettre en rapport avec la nature de la parole, ce qui explique le choix de ce point, et par suite, les séquences connues alternent avec les séquences neuves/ créatrices des interactants.

Conclusion

Chaque génération est héritière de celle qui la précède, mais à chacune son innovation. Le discours, portant intelligemment sur ce qui intrigue les individus, permet assurément une continuité de sens entre les générations. Certes, d'une époque à une autre, le contexte historique expose de nouveaux sens, mais du côté linguistique, cette différence est/peut être manifeste. Par ces nouvelles technologies, créations langagières, et d'autres ressources, la langue prend diverses formes de conception. Ainsi, les générations exposées à un tel contexte véhiculent malgré elles ces changements linguistiques remarquables.

Grâce à la richesse et la diversité théorique des documents, manuscrits et références utilisés dans ce chapitre, pour l'accomplissement de cette partie relative à l'analyse du discours et de la conversation, interactionnisme, pragmatique, dialogisme, particules énonciatives, ont été appliquées à des problématiques typiquement interactionnelles et communicationnelles. Les mécanismes discursifs par exemple, qui assurent la performance communicationnelle des jeunes et des adultes et qui acceptent une nouvelle façon d'interpréter les relations entre jeune/jeune, jeune/adulte, et leurs comportements, ont modifié partiellement et/ou totalement cette vision linéaire des communications. Le témoignage de tous ces emprunts théoriques a été très inspirant pour l'étude des phénomènes liés au changement linguistique, aux innovations lexicales et aux interactions langagières, ainsi que pour notre analyse de la communication médiatique de Koh-Lanta « Le choc des générations » 2017.

Dans la perspective de développer le concept d'interprétation, jugé plus pertinent que celui de la communication et renvoyant par la même à une image plus humaine de la communication, qui est encore plus polyphonique, selon Ester,

[...] la langue et la connaissance [...] avancent en parallèle et se soutiennent mutuellement. La connaissance se construit et s'étend et, grâce à elle, la langue est constamment mise à jour afin de désigner les nouveaux concepts dans tous les domaines de la connaissance et dans tous les secteurs d'activité [...].

(2001 : 16)

Un accent particulier sera mis sur ce point dans le chapitre suivant.

Chapitre III

Le langage comme pratique
exclusivement humaine

*« Les mots ne doivent être que le vêtement, sur mesure rigoureuse, de
la pensée »*

–Jules Renard –

Introduction

Apprendre la langue maternelle est une activité « spécifiquement » humaine qui permet à l'enfant de communiquer et de lui représenter le monde. En effet, le développement langagier est en complémentarité avec les autres aspects du développement cognitif, affectif, social, etc. ; selon Florin, « [...] Il s'agit là d'une activité [...] hautement valorisée par la famille, qui souvent guette les progrès de l'enfant et s'inquiète de ses éventuels « défauts de langage » » (1999 : 07). Cet apprentissage est l'un des premiers de la vie, l'enfant commence d'abord par examiner son entourage, ensuite avec les premiers mots qu'il acquiert et enfin jusqu'à la construction d'un répertoire de mots. Au fur et à mesure de ses échanges avec les autres, il apprendra les règles syntaxiques d'usage et les conditions d'utilisation des énoncés. Sur ce rythme jusqu'à son adolescence, l'acquisition du langage ne s'arrête pas là, car sa maîtrise est aussi la connaissance de certains vocabulaires techniques lors des études ou en milieu professionnel, c'est-à-dire apprendre à jouer avec les mots, dans l'humour, l'ironie, ou encore à argumenter à l'oral et à l'écrit, convaincre, influencer...

Cependant dans la sociolinguistique, au-delà des processus mentaux et d'une étude empirique des processus d'apprentissage du langage, ce champ de recherche n'implique pas un rejet des phénomènes cognitifs dans l'apprentissage ni une adhésion aux conceptions behavioristes. Mais selon Lentin,

Ce qui est fondamental dans l'acquisition, c'est la mise en fonctionnement de la fonction langage, et non l'apprentissage de la langue [...] l'enfant qui apprend à parler se livre à une activité personnelle originale et créatrice qui seule peut lui assurer par la suite une authentique autonomie de son fonctionnement mental et langagier.

(1975 : 21)

La sociolinguistique, comme théorie du langage, essaie de restituer l'importance de la syntaxe dans l'étude du langage, celle de la dimension linguistique de son analyse et celle de la dimension interactionnelle. Par cette dernière, Calvet emploie la notion de « *mondialisation* » qui implique différents types de communication,

[...] du cercle familial à l'espace mondial, chaque individu se trouvant au centre de différents réseaux que nous pouvons représenter par une série de cercles concentriques correspondant diachroniquement à l'acquisition de différents registres, variétés ou langues, et synchroniquement à l'usage de ces variétés en fonction du contexte. [...]

(2014 : 117)

D'après Calvet, on pourra avoir quatre cercles qui déterminent les types de communication existants (2014 : 117),

- *Le premier cercle*, est celui de la communication de type familial ;
- *Le deuxième cercle*, on passe à la communication de voisinage, de quartier, etc. ;
- *Le troisième cercle*, pourrait correspondre à la communication plus formelle dans le milieu scolaire ou du travail ;
- *Le quatrième cercle*, pourrait correspondre à la communication publique à l'échelle nationale, etc.

On essayerait bien que mal, de découvrir dans ce chapitre, comment peut-on passer d'un cercle à un autre et répondre à la problématique que ce passage sur le plan linguistique peut correspondre soit à des adaptations, par des changements de registre entre jeune/jeune et adulte/jeune ou des changements de langue (bilinguisme/plurilinguisme/intercompréhension), soit à des créativité langagières et lexicales que Benveniste les résume ainsi :

[...] dans la fabrication des objets, on ne doit pas confondre 1/la production 2/le produit 3/son utilisation, sans compter 4/le(s) producteur(s) et 5/le(s)utilisateur(s). De même, à propos du langage, il convient de distinguer 1/ l'acte par lequel on produit un énoncé, 2/ l'énoncé lui-même, « matériel » puisqu'on peut l'enregistrer, 3/l'acte par lequel on le comprend, mais aussi 4/ l'énonciateur qui le produit, 5/ le ou les destinataires qui le comprennent.

(1958 : 260)

De ces propos de Benveniste, il convient de s'interroger encore sur le processus interprétatif au niveau de la co-construction des énoncés dans l'étude de leur production dans les interactions intergénérationnelles. De se demander quelle est la place réservée aujourd'hui à ce processus interprétatif dans les études lexicales, sémantiques et syntaxiques¹³² et si on peut revoir la question de l'interprétation, au-delà du côté de l'herméneutique, à travers les innovations lexicales contemporaines.

¹³²ACHARD-BAYLE, G, GUÉRIN, M, *et al.* (dirs.). 2018. « Présentation : L'interprétation au regard des sciences du langage », In : ACHARD-BAYLE, G, GUÉRIN, M, *et al.* (dirs.). *Les sciences du langage et la question de l'interprétation (aujourd'hui)*. Actes du colloque 2017 de l'Association des Sciences du langage, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 7-18.

1. Langage, histoire et application

Si l'on considère que parler c'est agir sur les autres, on doit d'abord essayer de comprendre comment tout sujet utilise progressivement les différentes fonctions du langage depuis sa naissance. En effet d'après Florin¹³³, certaines de ces fonctions sont présentes dans la communication non verbale : dans la « *fonction instrumentale* » qui s'exprime à travers les cris de l'enfant, puis par ses « gestes de pointage » accompagnés de mimiques pour obtenir ce qu'il veut. À deux ans, les enfants savent utiliser la fonction instrumentale du langage dans la communication verbale « je veux ça ! » et la « *fonction personnelle* » pour exprimer leurs sentiments « j'aime/j'aime pas ». Ils apprennent également à manier verbalement la « *fonction régulatrice* » qui permet de contrôler le comportement d'autrui « donne !, fais ça ! » et la « *fonction interpersonnelle* » pour maintenir le contact avec autrui « bonjour, coucou, ça va ! ». Ensuite plus tardivement, l'enfant développe la « *fonction heuristique* » pour améliorer ses connaissances sur le monde « dis, pourquoi... ? », la « *fonction imaginative* » en créant son propre environnement par l'invention de récits et enfin, la « *fonction informative* » qui permet l'échange d'informations avec autrui.

D'un point de vue linguistique et d'après le schéma de communication de Jakobson (1963), le fait d'utiliser le langage à des fins communicatives passe par une maîtrise des fonctions du langage et des différents types d'actes communicatifs qui en découlent. Aujourd'hui, le langage ne sert pas seulement à communiquer de l'information ou à émettre des jugements sur la réalité extralinguistique « *fonction référentielle* » ; selon Gerard-Naef

Il sert également [...] à exercer une influence sur quelqu'un, que ce soit pour lui faire faire ou pour lui faire croire quelque chose (fonction incitative ou conative), ou encore à manifester ses propres sentiments, émotions ou attitudes à l'égard du réel (fonction expressive).

(1987 : 14)

Jakobson (Idem.) a mis l'accent sur deux autres fonctions dont aucun linguiste n'a abordé, la « *fonction poétique* » et la « *fonction métalinguistique* ». La première est à la source de tout jugement esthétique sur les mots que l'on utilise et de la plupart des usages ludiques du langage, à l'exemple des jeux de mots. Quant à la seconde, elle n'est pas seulement à la base du discours du linguiste ou du grammairien, mais elle rend compte de nos jugements quotidiens concernant le caractère correct de telle ou telle expression, à l'exemple des jeux de mots croisés,... Sans oublier en dernier, la « *fonction phatique* » que Jakobson a proposé dans des situations de contact du langage, pour

¹³³ (Ibid. : 30-32).

reprendre l'exemple de Gerard-Naef « *allo, vous m'entendez ?, salut* » (Ibid. : 15), par lesquels les interactants établissent, maintiennent ou mettent fin à un échange verbal.

Cette ouverture des études linguistiques, par Jakobson, sur les diverses fonctions du langage a donné lieu à l'élaboration d'autres analyses et classifications de ce que les linguistes et pragmaticiens nomment aujourd'hui « les actes de langage ».

2. Le langage, aux sciences du langage

[...] la question du langage, comme production fictive, au profit de la langue, est ancrée, entre autres par la parole, au réel et au quotidien des locuteurs. Pour autant, jusqu'à plus ample informé (e-s), les langues ne sont pas des faits « bruts », mais « institutionnels ».

(Achard-Bayle, 2009 : 179)

La linguistique cherche à comprendre le fonctionnement d'une langue et les processus du langage. Son but le plus large est l'étude du langage humain dans toute sa complexité et non pas pour la détermination d'une norme de bien parler. La linguistique cherche plutôt à « *comprendre le comportement de la communication orale entre humains* » (Saussure, CLG : 23). Elle s'intéresse à l'étude non seulement des formes standardisées d'une langue mais aussi des différentes variantes des langues,... Ainsi, le langage qui est « *une capacité cognitive dont le but principal est de permettre la communication entre humains* » (Idem.), permet aussi de servir à l'articulation de la pensée. En effet, la pensée ne peut émerger sans le langage qui lui sert à se représenter mentalement les concepts et à les manipuler. Selon Piaget « *le langage étant le vecteur principal des interactions cognitives interindividuelles, et ces interactions étant cruciales au développement de la pensée représentative* »(1968 : 87). Le langage, par exemple, est un outil d'organisation sociale permettant aux locuteurs de s'identifier comme membres d'une communauté sociale donnée et de se distinguer entre régions, générations, etc.

La linguistique a pour objet donc l'étude de la langue naturelle dans toutes ses composantes, phonétique/phonologique, morphologique, syntaxique, sémantique, sans se limiter à une langue donnée et elle l'analyse comme forme signifiante, comme moyen de communication, d'expression et de création ; selon Leclerc « *le langage réfère à des facultés psychologiques permettant de communiquer à l'aide d'un système de communication quelconque. Le langage est inné* » (1989 : 15). D'où son rôle essentiel dans les recherches concernant aussi bien l'acquisition et l'apprentissage des langues maternelles et étrangères que par exemple, la pathologie du langage ou encore l'aphasie. Ajoutons à cela que la linguistique est également une partie liée à l'informatique, dans le domaine du

traitement automatisé des langues naturelles, en particulier pour le traitement des textes, la synthèse et la reconnaissance de la parole, etc., selon Benveniste,

Le langage est pour l'homme un moyen, en fait le seul moyen d'atteindre l'autre homme, de lui transmettre et de recevoir de lui un message. Par conséquent le langage pose et suppose l'autre. Immédiatement, la société est donnée avec le langage. La société à son tour ne tient ensemble que par l'usage commun de signes de communication. Immédiatement, le langage est donné avec la société. Ainsi chacune de ces deux entités, langage et société, implique l'autre.

(1980 [1966] : 91)

La linguistique, comme champ de recherche parmi d'autres, apporte d'importantes influences aux autres disciplines : en informatique, philosophie, psychologie, ingénierie, télécommunication, pathologie du langage, anthropologie, etc. Cette science laisse une trace discrète mais significative. Elle a une influence évidente sur le domaine de l'enseignement des langues. D'ailleurs, l'enseignant d'une langue donnée, sans avoir de bases en linguistique, produira des erreurs mais évitables comme la correction phonétique ou bien l'acquisition des structures syntaxiques d'une langue, etc.

Le projet de la sémiotique générale qui est une science appelée à rendre compte de tous les langages verbaux et non-verbaux, de tous les systèmes de signification c'est-à-dire, l'analyse de tout ce qui est porteur de sens, quelque soit son support perceptible, s'inscrit dans le même raisonnement que la linguistique. De ce fait, le terme « *langage* » recouvre d'abord les langues naturelles, ensuite tous les systèmes de représentation. Il s'agit d'ensembles signifiants dont les sciences du langage ont à décrire les mécanismes de fonctionnement.

En regroupant l'ensemble des domaines qui ont le langage humain comme objet d'étude scientifique et en proposant des méthodologies nouvelles et exemplaires, les sciences du langage ont un lien avec la didactique des langues, la psychologie/psychanalyse, la sociologie, l'ethnologie, l'histoire, les sciences littéraires, etc. Elles occupent de droit une place centrale dans la formation continue de tout chercheur ; selon Maingueneau,

[...] la linguistique se définit comme la science du langage, qu'elle étudie à travers la diversité des langues naturelles parlées sur la terre. Dans l'usage courant, on qualifie le « langage » des modes de communication très variés : la programmation des ordinateurs (le langage informatique), les signaux entre animaux (le langage des abeilles), les signes gestuels qu'échangent les sourds-muets [...] On parle même du « langage des fleurs » ou du « langage des yeux ». Mais la linguistique, s'intéresse exclusivement aux langues dites « naturelles » : elles permettent les échanger à l'intérieur des sociétés et ont pour support physique des sons que l'homme produit en faisant vibrer la colonne d'air de sa respiration [...].

(2009 [1996] : 40)

C'est ainsi, étudier le langage c'est faire la description et l'histoire des quelques milliers de langues qui existent sur terre, dont certaines n'ont qu'une poignée de locuteurs. Le langage n'est pas perceptible comme tel, c'est un objet abstrait dont on postule l'existence pour rendre raison des langues existantes. La plupart des linguistes font l'hypothèse qu'au-delà de leurs diversités, toutes ces langues obéissent à des principes d'organisation communs qui dépendent d'une faculté du langage attachée à l'espèce humaine.

3. Les niveaux d'analyse du langage

Quand on étudie dans un esprit scientifique un objet tel que le langage, il apparaît bien vite que toutes les questions se posent à la fois à propos de chaque fait linguistique, et qu'elles se posent d'abord relativement à ce que l'on doit admettre comme *fait*, c'est-à-dire aux critères qui le définissent tel. Le grand changement survenu en linguistique tient précisément en ceci ; on a reconnu que le langage devait être décrit comme une structure formelle, mais que cette description exigeait au préalable l'établissement de procédures et de critères adéquats. [...]

(Benveniste, 1980 [1966] : 119)

C'est pourquoi, la notion de « niveau », proposée par Richaudeau (1973), paraît essentielle dans la détermination de la procédure d'analyse par le fait, que les méthodes sont diverses selon qu'elles mettent en exergue l'aspect linguistique, sémantique ou pragmatique de l'analyse. D'après Richaudeau (Ibid. : 24),

- *Les méthodes les plus sophistiquées*, tentent de reproduire le mouvement du langage, ce sont des analyses syntaxiques ;
- *Les méthodes lexicographiques*, la plupart des analystes du langage se contentent de procéder à un comptage plus ou moins complexe des mots et/ou des expressions d'un texte. Autrement dit, partir du niveau le plus fin qui est celui des mots ou de morphèmes. Ensuite, des mots et/ou expressions inséparables qui constituent le lexique, tels que « Président de la République ». Puis, les mots qui sont regroupés en thèmes, un thème regroupant un ensemble de mots plus ou moins synonymes et qui peuvent se retrouver dans le même contexte syntaxique. Par exemple, tous les termes formant le thème « nouvelles technologies » pourront se trouver au même endroit des phrases « *les jeunes d'aujourd'hui sont accros aux... (Smartphones, tablettes numériques, ordinateurs,...)* ». Enfin, les mots ou les thèmes n'ont de sens qu'une fois assemblés au sein de phrases concrètes.

Ce groupement de mots paraît un choix voulu d'expression, nous l'affirme Richaudeau, un peu subjectif et arbitraire mais facile à comprendre, à employer et à trouver par les membres d'une communauté partageant le même code culturel et communicationnel,

Tous ces niveaux d'analyse du langage ont d'autant plus la cote qu'ils possèdent deux avantages, paraître facilement spectaculaires [...], et pouvoir se mener facilement, malgré qu'aucune analyse ne permet de dégager du sens ni une interprétation bien définie.

(1973 : 26)

- *Entre réalité et présentation*

Le développement lexical ne peut pas être dissocié des autres aspects du développement, et notamment des aspects cognitifs. Découvrir le sens des mots suppose aussi de découper le monde environnant en unités et en catégories et d'être capable de repérer les différences et les similitudes entre catégories.

(Florin, 1999 : 44)

Clavé¹³⁴ explique le développement lexical par le fait que les enfants sont capables de discrimination perceptive. Ils deviennent rapidement capables de catégorisation dans ce domaine, ce qui est plus complexe, car il faut trouver ce qu'il y a d'identique au-delà des différences,

Être capable de produire une étiquette commune (« animaux » pour « chien » et « chat ») est en soit une activité de catégorisation, de même que l'utilisation de différentes étiquettes indique une capacité à distinguer des concepts. L'hypothèse de la relation entre catégorisation et développement lexical a donné lieu à de nombreux travaux au cours des dernières années, qui permettent de penser qu'aider les enfants à catégoriser peut les aider aussi à développer leur vocabulaire.

(1997 : 65)

D'après Clavé, on commence à produire des mots isolés avant de construire des phrases, la compréhension dépasse la production, les constituants du groupe verbal sont acquis dans un certain ordre, etc. Bien que, chacun s'exprime à sa façon, on ne fait pas tous le même usage du langage, certains semblent en avance ou ont développé davantage des compétences langagières.

Si l'on entend le langage comme « créativité », une telle distinction peut ne pas répondre aux critères définitionnels du langage car en réalité, le fonctionnement des règles et le changement linguistique ne constituent dans la langue elle-même qu'un seul et même moment et non pas deux moments différents. Ce fait s'explique par les plans de structuration de la technique linguistique et l'interaction

¹³⁴ CLAVÉ, C. 1997. *Contribution à l'étude des relations entre les connaissances lexicales et la catégorisation chez les enfants de 4 à 6 ans*, Op.cit., FLORIN, A. 2010. « Le développement du lexique et l'aide aux apprentissages », *Enfances & Psy*, Vol.47, n°2, pp. 30-41.

qui existe entre ces plans. Il s'agit de la « norme » et du « système » de la langue ainsi que « le type » linguistique.

Au sujet de la création linguistique « interne », l'interaction réside dans le fait que la norme de la langue se présente comme un fait diachronique (changement). Elle n'est du point de vue du système qu'une application de certaines règles de production. Le fonctionnement « synchronique » s'explique par le fait qu'une similitude se constate dans les rapports entre le système de la langue et le type linguistique. Ainsi, la « langue » n'est pas une « chose faite », un produit statique, mais un ensemble de « modalités d'agir, un système de production qui, à chaque moment, n'est qu'en partie réalisée historiquement dans des produits linguistiques » (Coseriu, 2000 : 21).

Pour Coseriu, les implications de cette conception du « langage » et des « langues » sont nombreuses (Idem.). Nous citons les plus importantes qui nous intéressent,

- Le caractère créatif du langage ne devrait pas être négligé, non plus lors de l'étude de la technique linguistique qui est essentiellement un système pour créer du neuf, et non pas pour répéter seulement ce qui est déjà donné dans la langue traditionnellement réalisée ;
- Tout fait proprement linguistique doit être expliqué dans chaque cas par sa fonction, et non pas par sa matérialité ;
- Pour l'interprétation et l'explication des faits linguistiques, la seule approche appropriée est l'approche finaliste, et non pas l'approche causale ;
- La description d'une langue, si elle veut être adéquate à son objet, devrait présenter cette langue comme un système pour créer, et non pas comme un simple produit. Une langue, par exemple le français, est l'ensemble des possibilités du « parler français », possibilités qui, en partie, sont déjà historiquement réalisées et, en partie, sont encore à réaliser. Ces possibilités sont à la fois systématiques et dynamiques. Par conséquent, une langue est à considérer plutôt comme « systématisation » constante que comme système fermé.

D'après Coseriu, la fonction primordiale du langage est celle de signifier et pour la déterminer tout chercheur risque de confondre « fonction » et « instrumentalité » d'où la nécessité de considérer le langage comme un phénomène « non autonome ». En effet, Coseriu ajoute « *en partant de l'instrumentalité du langage, [...] on aboutit souvent à définir l'essence du langage non par sa*

finalité interne, qui constitue sa raison d'être, mais par la finalité externe de son emploi » (Ibid. : 22), dans le cas qui se présente, celle de la communication intergénérationnelle contemporaine.

4. Les rapports entre pensée et langage

« *L'homme parle [...] non pas pour penser, mais pour faire part de ses pensées. Ses besoins sociaux, son instinct social le forcent à s'exprimer* » (Labov, 1976 : 401). Comme on l'a montré dans les deux premiers chapitres, les dimensions linguistiques entrant en jeu dans les processus d'acquisition sont multiples, plus particulièrement la sémantique et la syntaxe grâce au rôle qu'elles jouent dans le fonctionnement de la langue ; selon Lentin,

Les faits les plus importants et les plus significatifs en matière d'acquisition concernent la manière dont l'enfant se sert des différents éléments de son énoncé (de son discours), les organise, les ordonne, les déplace, les articule les uns aux autres pour verbaliser une activité mentale.

(1975 : 16)

Ce constat nous renvoie, dans ce chapitre, aux considérations sur les relations entre langage et pensée, non seulement de ce que disait Saussure, « *la langue n'est pas un catalogue de mots* » (CLG : 25), mais plutôt,

Sans le langage [...], la pensée se réduit [...] à rien, en tout cas à quelque chose de si vague et de si indifférencié que nous n'avons aucun moyen de l'appréhender comme « contenu » distinct de la forme que la langue lui confère. La forme linguistique est donc non seulement la condition de transmissibilité, mais d'abord la condition de réalisation de la pensée. [...] hors de cela, il n'y a que volition obscure, impulsion se déchargeant en gestes, mimiques [...].

(Benveniste, 1980 [1966] : 64)

Canut rejoint le sens de Benveniste, pour lui :

C'est [...] à travers le langage que nous pouvons appréhender le raisonnement de l'enfant : la fonction langage, lorsqu'elle est actualisée, permet avec le temps un cheminement de pensée de plus en plus abstrait. Cela ne signifie pas qu'une absence d'actualisation du langage est synonyme d'absence de fonctionnement de la pensée mais plutôt que le potentiel cognitif n'est pas exploité s'il n'y a pas de mise en fonctionnement du langage. [...]

(2009 : 74)

En effet, la tendance à identifier « langage et pensée » n'est pas dépourvue de fondements, puisque toutes les expressions de sentiments se traduisent en faits conceptuels, c'est-à-dire en manifestations de la « pensée » pour qu'elles puissent être exprimées linguistiquement par le « langage », par le simple fait du « dire » ; selon Lentin « *le trait caractéristique du langage est évidemment le fait qu'il est « expression avec signification » ou bien « expression et signification » à la fois* » (1975 : 18).

Or, l'unité d'expression et de signification est bien le « signe », au sens de Saussure. On remarquera cependant que s'agissant du langage, le « signe » a son importance, mais uniquement si l'on considère les deux faces du signe, « expression et contenu » ou « signifiant et signifié » comme intralinguistiques. Ainsi conçu, le signe linguistique ne se rapporte pas de lui-même à un objet extralinguistique, on ne peut que l'orienter vers un objet extérieur, dans l'acte de désignation du signe (Coseriu, Idem.).

Deux dimensions essentielles du langage découlent, des rapports « sujet-objet » et « sujet-sujet ». Le langage correspond ainsi à la première dimension en tant que langue, et il est en même temps en relation avec les sujets auxquels précisément au moyen du langage ils auront la capacité de s'interroger à propos de l'être et de l'interpréter, de là nous conduirait le fait, que ces deux dimensions se présentent simultanément dans l'interprétation explicite du langage tandis qu'au fond, elles ne font qu'une seule et même dimension.

4.1. Le langage tel qu'il est appris

Dès la naissance, l'enfant se trouve en général pris dans les bras des adultes qui lui parlent et parlent de lui. À l'audition des voix humaines, qui ont marqué les premiers mois de sa vie, s'ajoutent les regards en face à face, les mimiques et les gestes. À partir de ses premières interactions, l'enfant reconnaîtra les adultes comme « *partenaires privilégiés* », expression empruntée à Florin (1999 :36), qui vont l'aider dans son développement, sa compréhension du monde et l'expression de sa personnalité.

Si les premiers mots de l'enfant apparaissent, en général vers 10-12 mois, il faut attendre encore plus de temps pour qu'il puisse les combiner dans des productions de deux mots et encore davantage pour qu'il produise de véritables phrases. Dans ses apprentissages, l'environnement humain va pouvoir jouer un rôle considérable en utilisant des procédés spécifiques d'enseignement. L'enfant apprendrait à partir des énoncés adultes la position de quelques mots qu'il utilise à leur place « *les mots-pivots* »¹³⁵, selon Florin (1999), sur la base d'une ressemblance perceptive avec le modèle. Après l'explosion verbale, les développements lexicaux et sémantiques se poursuivent. Ensuite, selon Florin

L'enfant doit aussi apprendre à réaliser des actes indirects de langage, en comprenant qu'un énoncé peut avoir plusieurs composantes : ce qui est dit explicitement au moyen des mots, [...]

¹³⁵Pour Brown (Op.Cit., Florin, 1999 : 33), « *la répartition des mots en classe ouverte et classe pivot correspond à une régularité de base des premiers énoncés, et les mots-pivots ont un sens grammatical, c'est une classe de mots qui va se spécifier plus tard en articles, pronoms démonstratifs ou possessifs, adjectifs, déterminants, par exemple* » (1973 : 23).

(l'aspect locutoire), ce qu'on veut signifier au moyen de cet énoncé (l'aspect illocutoire), et l'effet – intentionnel ou non – du message sur le destinataire (l'aspect perlocutoire).

(Ibid. : 47)

Dans leurs interactions, les adultes développent également des modalités particulières d'adaptation du langage et des procédés spécifiques d'enseignement qui vont aider les enfants dans leurs acquisitions. Ils utilisent notamment « *un parler enfant* », selon Rondal (2011), leurs manières diffèrent selon les cultures, les milieux sociaux et le style de chacun. Mais la question qu'on se pose toujours est celle des différences et leur impact sur le développement du langage chez l'enfant ?

Rondal répond que, l'adaptation touche de multiples aspects du langage,

- *Du point de vue phonologique*, on constate avec les tout-petits une élévation de la hauteur tonale, des pauses plus longues, un rythme d'élocution ralenti. Ces caractéristiques permettent de signifier à l'enfant que c'est à lui qu'on s'adresse, et lui facilitent la segmentation et le traitement des énoncés ;
- *Dans les aspects sémantiques*, les recherches sur les interactions enfant-adulte ont souligné la faible diversité lexicale, le vocabulaire est limité, avec une surreprésentation des mots faciles à comprendre par les jeunes enfants, commençant par des illustrations plus proches du quotidien, et fréquents dans la langue, on relève de nombreux termes à référence concrète [...] ;
- *Du point de vue syntaxique*, les adultes ajustent la longueur moyenne de leurs énoncés à un niveau légèrement supérieur à celui de la longueur moyenne des énoncés des jeunes enfants. Les énoncés sont syntaxiquement simples, et en général bien formés. Les adultes utilisent beaucoup d'interrogatives (Où est tu ?), d'impératives (Parle moi correctement !) et de déclaratives (On va aller se promener) ;
- La fonction des énoncés présente aussi de nombreuses spécificités. Les adultes adressent beaucoup de requêtes d'action et d'information, et font de nombreuses descriptions, [...] Ils fournissent aussi de nombreux feed-backs (réponses) et énoncés évaluatifs, surtout positifs.

(2011 : 76)

Selon Rondal, ces procédés d'adaptation du langage, sont similaires dans de nombreuses langues, anglais, arabe, espagnol, italien, chinois, etc., avec quelques variations d'amplitude. Mais est-ce qu'on doit comprendre par là, que cette adaptation est universelle, notamment de la part des adultes ? Rondal (Idem.) nous donne l'exemple des communautés indiennes, africaines et américaines, dans lesquelles les enfants et les jeunes adolescents bénéficient d'un environnement langagier adapté, susceptible de les aider dans l'analyse et la compréhension de la langue. Pourtant tous les adultes ne s'adressent pas de la même manière aux jeunes, « *les adultes, et en premier lieu les parents, sont les partenaires privilégiés des enfants dans leurs apprentissages langagiers* » (Florin, 1999 : 37).

Le langage apparaît à la fois comme une production humaine dans le monde extérieur, un ensemble de symboles ordonnés émis à l'extérieur de l'organisme, et comme la capacité observée d'exprimer une pensée et de communiquer au moyen d'un système de signes par un support extérieur ou non (Florin, Idem.). La détermination de la structure conceptuelle du langage conduit ainsi à sa comparaison avec celle présente dans d'autres systèmes cognitifs tels que la perception, la mémoire, la structure culturelle, etc. Ce qui explique encore, le fait que la tradition la plus récente de la linguistique cognitive centre sa recherche directement sur la couche sémantique du langage afin d'observer comment les langues organisent le sens et la structure de la conception. Comme elle examine la couche la plus formelle de la langue pour son rôle dans le soutien de ces fonctions sémantiques.

4.2. Comment le langage transmet nos pensées ?

À l'aube de l'humanité, certains mots n'existaient pas ; selon Damasio et Damasio « *le langage n'est apparu que lorsque l'Homme et les espèces qui l'ont précédé ont su concevoir et ordonner des actions, élaborer et classifier les représentations mentales des objets, des événements et des relations* » (1992 : 01). Les enfants conçoivent, manipulent les concepts et commandent des actions avant de prononcer leurs premiers mots, malgré que le développement langagier ne dépend pas toujours de l'acquisition des concepts.

Dans cette optique, il ne s'agit pas de comparer le langage à un instrument de représentation du réel, mais de montrer que c'est le langage qui informe la possibilité pour un individu d'être sujet. Depuis Saussure, l'objectif principal de la linguistique est de décrire la structuration conceptuelle et fondamentale du langage. Ce dernier s'est maintenu au cours de l'évolution parce que d'une part, il constitue un moyen de communication pour les concepts abstraits et d'autre part, il nous aide à découper le monde en concepts pour pouvoir les appréhender comme par exemple, schématiser les relations spatiales entre les entités et les relations temporelles entre les événements.

Ces éléments ne seraient pas significatifs sans la construction de la temporalité qui leur confère efficacité et pertinence. Pour Benveniste,

L'énonciation est indissociable d'un processus de temporalisation par lequel précisément le locuteur s'approprie la langue. [...] La temporalité est produite en réalité dans et par l'énonciation.

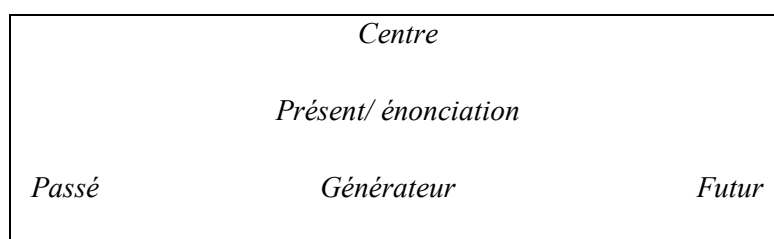
(1980 [1966] : 81-83)

Ensuite, il distingue entre (Ibid. : 70-73),

- *La temporalité extralinguistique* organise différents types d'expériences. Elle se réfère à deux dimensions temporelles, qui sont elles-mêmes irréductibles l'une à l'autre :
 - *Le temps physique*, de la nature qui a pour corrélat dans l'homme une expérience de la durée. « *un continu uniforme, infini, linéaire, segmentable à volonté* » (Ibid. : 70) ;
 - *Le temps chronique*, désigne la suite logique des événements où se coule notre propre vie. Le temps objectivé par les rythmes sociaux, historiques et culturels.

- *La temporalité linguistique* organise la langue et constitue l'avènement du sujet à la parole. Par différence le temps linguistique se comprend comme temporalité spécifiquement humaine ; selon Benveniste « *c'est par la langue que se manifeste l'expérience du temps [...] dans toute langue on constate une certaine organisation linguistique de la notion de temps* » (Ibid. : 72). Autrement dit, chaque langue constitue une médiation obligée et structurante entre le sujet et les autres individus, le sujet et le temps, le sujet et le monde. Toutefois, les différentes langues organisent le temps en référence à un présent, le « moment » de l'énonciation, encore désigné comme instance de discours.

Figure 01 – Démonstration d'un centre générateur et axial ensemble.



Source : Benveniste (1980 [1966] : 79)

- *Le temps linguistique*, en tant que moment présent de l'énonciation, n'est pas à proprement parler un « temps » grammatical, mais le point de repère temporel dont dépend l'organisation grammaticale de la temporalité¹³⁶.

À partir de l'observation faite par Talmy qui concerne toutes les langues, possédant deux classes, la tradition règle a recommandé une classe ouverte et une classe fermée,

[...] « Une classe ouverte » peut être toute classe de morphèmes, de formes, qui est de taille conséquente et à laquelle on peut facilement ajouter de nouvelles formes-typiquement, il s'agit de

¹³⁶À partir de ce repérage initial, Benveniste isole deux systèmes « distincts et complémentaires » : « *discours* » et « *histoire* » « *Ces deux orientations temporelles manifestent deux plans d'énonciation différents. Le système du discours coïncide avec le présent de la parole, tandis que le système de l'histoire correspond à la temporalité de l'événement* » (Ibid. : 238).

noms, de verbes, d'adjectifs. Quoique, toutes les langues ne possèdent pas toutes les catégories, à l'exemple de l'anglais qui a des centaines, peut être des milliers de noms simples. Tout le reste, en revanche, relève des classes fermées. « Une classe fermée » est une classe comportant un nombre relativement peu élevé de formes, et à laquelle il est très difficile d'en ajouter de nouvelles. On distinguera, parmi celles qui ont une réalisation phonologique, les formes liées-flexions, dérivations, autrement dit, affixes et les formes libres, telles les conjonctions, les prépositions, les articles, etc. [...]

(2003 : 239-240)

Selon Talmy, il y a une différence sémantique entre ces deux sous-systèmes, c'est-à-dire que les formes appartenant aux classes ouvertes ne sont soumises à aucune contrainte en termes de ce qu'elles peuvent signifier. Tandis que les formes appartenant aux classes fermées sont au contraire soumises à de fortes contraintes de signification. C'est pourquoi, dans la langue en général si l'on additionne toutes les langues du monde, les formes appartenant aux classes ouvertes peuvent sémantiquement exprimer n'importe quel contenu de conscience en raison de leur caractère non contraint. Alors qu'en examinant les langues du monde, on peut déterminer de façon assez exacte la totalité des catégories conceptuelles qui vont pouvoir être exprimées par les formes appartenant aux classes fermées.

C'est ainsi que le langage n'est qu'un système cognitif parmi d'autres. Simplement les formes appartenant à la classe fermée, dont il est question, ont pour fonction essentielle de structurer le langage en systèmes et sous-systèmes abstraits pour lier les différentes catégories entre elles, tout en respectant une certaine homologie d'un domaine à l'autre.

- *Théorie du développement mental*

De ce rapport entre pensée et langage, la théorie du développement mental a été traitée longuement dans la pragmatique linguistique par Levinson (1983). D'un certain point de vue, la pragmatique linguistique est la tradition théorique contemporaine qui s'est explicitement préoccupée des processus d'interprétation des intentions et des attitudes dans l'usage du langage. Très inspirée par les philosophies du langage, elle s'est concentrée sur l'analyse des actes de langage et sur la définition de Grice, comme « *l'intention communicative socialement reconnue, impliquée dans des types spécifiques d'activités sociales signalées par le discours* »¹³⁷ (Levinson, 1983 : 30).

¹³⁷ « *socially recognized communicative intent, involved in specific types of social activities identified in the speech* »(Levinson, 1983 : 30).

De ce fait, si la linguistique pragmatique s'occupe explicitement des présupposés entrant dans les interprétations de l'intention, ses analyses portant essentiellement sur la phrase sont d'une part fondées sur des situations où ces présupposés ne diffèrent pas selon les interlocuteurs. Elles sont également centrées sur la structure logique des événements de communication sans pour autant chercher à éclaircir le rôle du langage dans les processus d'interaction.

Dans ce point et dans les autres d'ailleurs qui l'ont précédé, nous essayons de découvrir ce qui intervient dans le maintien de la coopération conversationnelle qui repose d'une part, sur les anticipations que font les locuteurs, comme les deux cas que nous avons traité dans ce travail : jeune/jeune et jeune/adulte, les contributions de chacun d'eux et d'autre part, sur les principes conversationnels qui fondent leurs échanges verbaux. Toutefois, comme on l'a vu au chapitre précédent et d'après Gumperz (1989), la coopération suppose non seulement que la communication passe par des mots pris dans leur sens littéral, mais aussi qu'il y ait, au cours de l'interaction, une construction de conventions négociées selon la situation et permettant d'interpréter les tâches discursives.

D'où l'importance d'un tel détour sur la linguistique cognitive et la pragmatique linguistique pour analyser notre expérimentation. Ainsi, les séquences discursives sont examinées simultanément à partir de trois perspectives,

1. L'usage du langage, c'est-à-dire l'étude des pratiques verbales réelles de nos interviewés des deux générations, en se concentrant sur les formes récurrentes du discours (français normé/français populaire) et l'accentuation que l'on peut considérer comme reflétant des aspects pertinents de l'histoire communicative ;
2. L'activité d'inférence, c'est-à-dire les mécanismes interactifs par lesquels l'interviewer et ses interviewés négocient et confirment des interprétations. Une contradiction dans ces mécanismes est l'indice d'une rupture possible de la communication ;
3. L'évaluation, qui consiste à déterminer la manière dont les participants se réfèrent à l'activité sociale que leur discussion est en train de rendre manifeste et en recueillant des commentaires.

4.3. Une cognition multimodale : La théorie de la pertinence optimale

Le langage est un fait social, parler est un acte individuel [...] l'équipement génétique de l'être humain comporte la possibilité d'apprendre à parler, difficilement discernable de la faculté d'apprendre à penser [...]. La fonction langage, fonction humaine par excellence se réalise tangiblement dans la langue, ou plutôt dans les langues dites naturelles, qui sont les conventions

vivantes, en constante évolution. C'est le domaine socialement, historiquement et culturellement déterminé qui est notamment le champ des études empiriques de certains linguistes [...]. Le linguiste de l'acquisition se donne pour objectif d'étudier l'observable du développement de la fonction langage chez l'enfant depuis la naissance.

(Lentin, 1988 : 13-14)

Bakhtine s'intéressait plutôt aux formes de langue et les formes types d'énoncés. Pour lui

[...] les genres du discours, s'introduisent dans notre expérience et dans notre conscience conjointement et sans que leur corrélation étroite soit rompue. Apprendre à parler c'est apprendre à structurer des énoncés [...]. Les genres du discours organisent notre parole de la même façon que l'organisent les formes grammaticales syntaxiques.

(1984 : 285)

Cette observation justifie l'hypothèse de scénarios d'énonciation qui se développeraient chez des sujets concurremment à leur apprentissage du système syntaxique de la langue. Elle avance que de tels scénarios non seulement configurent « la compétence linguistique », mais encore qu'elle n'aurait rien d'une aptitude formelle. En revanche, en comparant sa réflexion avec la notion de compétence définie par Chomsky, Van Dijk propose le principe d'une compétence textuelle opérant sur de vastes ensembles verbaux. Pour lui¹³⁸,

N'importe quel locuteur natif sera en principe capable de faire la différence entre un article de journal et un questionnaire, entre un parler maternel et un parler étranger. Ceci implique qu'il a une aptitude initiale à différencier les ensembles de textes et à reconnaître les différents types de textes.

(1972 : 297-298)

Au-delà des concepts communs qui confèrent à l'analyse du discours l'acte de l'interaction, cette discipline se caractérise par un dynamisme interne justifiant sa grande diversification depuis la fin des années 80 (Sarfati, 2012). Ce qui correspond avec ce que les linguistes ont appelé « *le tournant pragmatique* » de la linguistique ; selon Sarfati

C'est ainsi que l'infléchissement pragmatique de l'analyse du discours a conduit ses protagonistes à réintégrer toutes sortes de discours en vue d'éclairer des situations différentes : discours produits dans les situations de travail, discours médiatiques, discours tenus en situation d'apprentissage – autant d'approches redéfinies qui supposent et entraînent de nouvelles théorisations. Si ces angles d'analyse semblent indiquer une prédilection de nature sociologique pour l'événement et l'actualité contemporaine des processus d'interaction, d'autres perspectives, conjuguées aux précédentes, s'articulent à des enjeux historiques et culturels qui éclairent

¹³⁸ « Any native speaker will in principle be able to distinguish between a newspaper article and a questionnaire, between a mother's talk and a foreign talk. This implies that it has an initial ability to differentiate sets of texts and to recognize different types of texts » (Van Dijk, 1972 : 297-298).

l'interrogation présente sur le sens. [...], où encore l'analyse du discours lexicographique pratiquée à l'intersection de la théorie du langage et de l'histoire des mentalités.

(2012 : 124-125)

À cet égard, une rencontre entre Talmy, de Vogüé¹³⁹ et Col¹⁴⁰, de cultures différentes, visait à mettre en présence des hypothèses concernant l'intégration de la langue, en tant que relevant d'une activité langagière, dans le domaine le plus vaste de la cognition. Au-delà de la distinction entre syntaxe et lexique, le débat s'est situé au niveau plus général du degré d'intégration des phénomènes langagiers dans les processus cognitifs d'une part et d'autre part au niveau de la séparabilité, au sein des systèmes linguistiques, entre le lexique (les mots « pleins », classe ouverte) et les éléments grammaticaux (les mots « outils », système fermé).

Ainsi, par cette intégration de phénomènes langagiers dans les processus cognitifs, l'action sociale est fondée sur la formule de « *la supposition que...* ». Celle-ci est une règle qui rend compte de cet implicite qui structure tous les aspects de la vie quotidienne. Pour Garfinkel qui préconise le recours à des « *auto-expérimentations* » qui consistent à perturber l'univers routinier à l'intérieur duquel se meut l'individu, « *unexpected behaviors, introduced into everyday life, cause the emergence of the implicit* »¹⁴¹(1967 : 68). Pour reprendre l'exemple de Garfinkel, il invite ses étudiants à se comporter vis-à-vis de leurs parents, non pas comme des enfants, mais comme des invités. Au lieu de se conformer aux rapports habituels « parents/ enfants », les étudiants témoignent des marques de politesse attendues d'un étranger au milieu familial. Les parents soumis à cette expérience ont tous réagi en manifestant un mélange de surprise et d'hostilité. Tous ont fait part de leur incompréhension sur « ce qui se passe ». D'après Garfinkel, cette technique permet d'explicitier les procédures de routinisation sous-jacentes à la production des actes quotidiens. Il rapporte encore qu'il est possible de mettre à jour les rapports « privé/public » en révélant par exemple à un ami avec lequel on converse que ses propos sont enregistrés. Cette mise au premier plan du point de vue de l'acteur amène les ethnométhodologues à une réflexion sur la construction du savoir sur le social (Ibid. : 69).

Par conséquent, Garfinkel s'attache à montrer que « rationalité quotidienne » et « rationalité scientifique » demandent une « culture commune », c'est-à-dire un ensemble socialement fondé

¹³⁹Une linguiste s'intéressant en particulier au discours, et fait évoluer sa recherche dans le cadre de la linguistique des opérations énonciatives. Son propos est de présenter le langage (la langue mais aussi le discours, ce qui suppose la mise en relation de la langue avec une origine qu'il faut formaliser) « *comme lieu d'élaboration cognitive constituées indépendamment* » (1999 : 13).

¹⁴⁰Issu également de la linguistique des opérations énonciatives, en témoignant par exemple son recours aux formes schématiques, « *le terme de forme schématique désigne une série d'opérations invariantes qui produisent une forme qui, elle est soumise à variation lorsqu'elle entre en relation avec d'autres éléments du contexte, eux même ayant leur propre forme schématique* » (2016 : 19).

¹⁴¹« *des comportements inattendus, introduits dans le quotidien, provoquent l'émergence de l'implicite* »(Garfinkel, 1967 : 68).

d'inférences et d'actions, pour lui, « *whether you are a researcher or a street person, you decide the status of certain events or behaviours based on your prior knowledge of social structures* »¹⁴² (Ibid. : 76). Pour appréhender ce mécanisme d'interprétation des événements sociaux, Garfinkel a recours à une technique introduite par Mannheim, la « *documentary method of interpretation* »¹⁴³, qui sert à décrire ce que Weber appelle « *les comportements dont l'interprétation subjective de l'acteur détermine le cours* » (1965 : 53). Ainsi, un ensemble de significations hétérogènes est relié à une cause unique, et les événements apparents sont considérés comme l'indication d'une structure sous-jacente.

Cela étant dit, une telle hypothèse fait du langage une voie d'accès privilégiée au « savoir implicite ». Des acteurs sociaux et des enregistrements de situations vécues se trouvent au centre des méthodes d'investigation. Et ces données naturelles, pour reprendre le terme qui les désigne, constituent ainsi un moyen d'analyse des processus sociaux.

5. Les variations linguistiques des parlars origines d'intercompréhension

Dans ce phénomène de la rébellion générationnelle, il n'est pas nécessaire de reconnaître que les générations utilisent des codes différents. Il nous importe de savoir comment s'entendre et se comprendre malgré ces différences de codes. Cette autoréflexion nous permet d'homologuer ce qui est analogue et ce qui est distinct dans les codes. Lorsqu'on n'y arrive pas, la traduction et l'adaptation de la langue seront nécessaires surtout lors d'un échange. Bien que, traduire son parler ne signifie pas utiliser le langage de l'autre, mais plutôt de créer un autre langage qui deviendra commun et permettra aux générations de s'entendre tout en respectant l'identité et la référence de chaque personne sur place.

C'est pourquoi, la confiance en soi, la connaissance de soi et l'ouverture sur l'autre sont des éléments importants qu'on essaye d'en tenir compte lors d'un échange afin de trouver une entente commune avec nos interlocuteurs. Mais dans une situation de conflits entre la génération d'hier et celle d'aujourd'hui, l'entente commune ne peut se réaliser que si chacun accepte que l'autre ait possiblement raison et que cette ouverture permet potentiellement un changement chez les deux générations.

¹⁴² « *que l'on soit chercheur ou homme de la rue, on décide du statut de certains événements ou comportements en fonction de sa connaissance préalable des structures sociales* » (Garfinkel, 1967 : 76).

¹⁴³ MANNHEIM, K. 1952. « The Problem of Generations », In: KECSKEMETI, P (éd.). *Essays on the Sociology of Knowledge*, London, Routledge and Kegan Paul, pp. 276-320.

En effet, dans une communauté linguistique on peut trouver plusieurs variétés linguistiques. La linguistique et les catégorisations de générations précédentes et nouvelles nous permettent de concevoir que chaque variété possède sa manière de parler, selon Habermas « *de notre côté, nous posons la question de savoir comment, malgré la multiplicité de ces manières de dire, la même unité du penser et du parler se manifeste cependant partout sous forme de culture et de génération par époque [...]* » (2005 : 185), dans le sens où cette diversité des usages au sein d'une même langue, à l'exemple des registres de langue, est évidente dans le processus social de la communication, que ce soit sur le plan géographique, temporel, social, et situationnel. Cela dit, pour que les générations puissent s'entendre dans la société, elles doivent aller au-delà des mots, dépasser les préjugés et mettre l'accent sur la nécessité mutuelle de s'entendre. Il ne suffit pas que le jeune, par exemple, se mette à utiliser les expressions de « nouveauté » pour que l'échange s'installe parce que cela risque de nuire aux différentes interactions avec l'adulte.

C'est ainsi, que le traitement de la langue, la structuration, l'organisation et la représentation de la connaissance de manière fonctionnelle et transparente, s'avèrent être importants. Outre cela, malgré ces incompréhensions existantes entre ces deux générations, Gadamer nous rappelle que « *si les gens veulent vraiment s'entendre, leur échange doit permettre de corriger leurs mots et donc leurs idées. Le dialogue devient le lien avec l'autre [...]* » (1992 [1982] : 120). Selon Gadamer, où il y a incompréhension, existe le besoin de trouver de nouveaux mots ou un nouveau langage et donc la nécessité de traduire et transmettre l'information avec un nouveau sens. Dans cette optique, nous essayons de montrer que ce processus de traduction s'applique/peut s'appliquer tout autant aux relations intergénérationnelles.

Toutefois, pour Habermas

La variation est partout, loin de se restreindre à quelques comportements plus ou moins étranges, elle peut venir affecter tous les aspects et se localiser à tous les niveaux du fonctionnement des interactions. Les énoncés qui s'échangent dans les conversations sont faits de mots, d'intonations, de mimiques et de gestes dotés de certaines significations conventionnelles.

(2005 : 188)

Mais comme on l'a vu au chapitre précédent, le matériel sémiotique dont disposent les sujets parlants n'est pas le même partout, qu'il s'agisse des ingrédients verbaux, paraverbaux, ou non verbaux. Selon Kerbrat-Orecchioni,

[...] Les différences de systèmes linguistiques (répertoires lexicaux, procédés morphosyntaxiques mis à la disposition des locuteurs) ont sans doute des incidences sur les comportements

conversationnels de ces mêmes locuteurs. De même, les règles régissant les comportements paraverbaux (ou paralinguistiques) varient d'une société à l'autre. [...] à cela, le débit, l'intensité vocale – plus ou moins prononcée selon les langues –, la hauteur de la voix, et les intonations ou courbes mélodiques obtenues par variation de la hauteur de la voix¹⁴⁴ [...].

(1994 :15)

En admettant que, d'une culture à l'autre, les conceptions diffèrent de ce qui constitue la « bonne distance »¹⁴⁵ à choisir dans une situation d'interaction avec l'autre, et que ces variations peuvent être d'une ampleur considérable, comme l'ont montré également Hall et Hall¹⁴⁶,

As a result, in an interethnic situation, when a L1 speaker is faced with a speaker whose proxemic standards imply a shorter distance than those of his internalized side L2, the first will try to get closer to the second, which will try to get away from the first, hence mutual discomfort, L1 feeling rejected by L2, and L2 assaulted by L1 [...].

(1990 : 75)

Il est évident que les sociétés ne possèdent pas la même panoplie de genres interactionnels avec leurs scripts spécifiques. Les lexiques ne sont pas isomorphes et ils le sont d'autant moins que leur organisation peut varier quand les référents sont à peu près identiques, comme l'indique notre exemple de l'interviewé français dont les réponses qui ne correspondent pas exactement à la réalité, contrairement aux réponses données par l'interviewé algérien, alors que ce sont les mêmes questions qui leur ont été proposées. Outre cela, Kerbrat-Orecchioni explique que certains types d'interactions, comme le « *duel verbal* » entre adolescents de divers pays et autres formes d'interactions conflictuelles « *n'échappent pas à la règle que des règles spécifiques régissent toutes les formes de communications sociales* » (1992 : 144). D'après Kerbrat-Orecchioni, cette ritualisation de conflits apparaît dans les pratiques langagières du « *duel verbal* » de l'échange d'insultes rituelles. Elle est attestée dans diverses communautés (françaises, arabes, turques, américaines,...) et décrites par Labov (1972a), mais elle caractérise tout échange conflictuel qui doit être considéré d'après Beavin, *et al.*, « *not as chaos but as a speech event with pattern and structure* »¹⁴⁷ (1979 : 15).

On peut comprendre ainsi, que cette ritualisation est nécessaire aux échanges conflictuels qui ont besoin que des mécanismes de régulation, comme la polysémie, viennent en limiter les conflits qui

¹⁴⁴ On peut revoir également les travaux de Gumperz (1982) sur la hauteur et le débit de la voix. De même, les travaux sur les comportements paralinguistiques, Safadi et Valentin (1990).

¹⁴⁵ Une expression empruntée à Kerbrat-Orecchioni (Idem.).

¹⁴⁶ « *Conséquence en situation interethnique, lorsque se trouvent face à face un locuteur L1 dont les normes proxémiques impliquent une distance plus réduite que celles qu'à de son côté intériorisées L2, le premier tentera de se rapprocher du second, lequel tentera de s'éloigner du premier, d'où un malaise mutuel, L1 se sentant rejeté par L2, et L2 agressé par L1 [...]* » (Trad. Kerbrat-Orecchioni, 1994 : 15).

¹⁴⁷ « *pas comme un chaos mais comme un événement de discours avec un motif et une structure* » (Trad. Personnelle).

bloquent l'interaction. Mais nos sociétés modernes possèdent aussi des types d'interactions qui leurs sont propres comme les entretiens d'embauche, etc., sans parler des genres nouveaux liés à ces nouvelles technologies que sont l'informatique, la télématique, etc., et à cette communication médiatisée par l'ordinateur¹⁴⁸. D'ailleurs, même les systèmes de l'adresse (pronoms et noms ou syntagmes nominaux) varient d'une langue à l'autre et d'une société à l'autre de façon parfois subtile. Pour reprendre l'exemple d'Aziz sur les formes de l'adresse entre le français et l'anglais, un usage des appellatifs beaucoup moins fréquent en français qu'en anglais et des règles d'emploi différentes de ces appellatifs (1985 : 144),

- « Monsieur Alain! » : registre populaire, mais,
- « Mister Smith ! » : registre normal, en revanche,
- « Sir ! » s'emploie bien, mais cette forme loin de recouvrir tous les emplois de « Monsieur ».

De même pour les choix lexicaux, ces différents procédés se combinent selon des règles précises de co-occurrence pour constituer un niveau de langue approprié à la fois à la nature de la relation entre les interactants et au degré de déférence que l'on souhaite imprimer à son discours ; selon Kerbrat-Orecchioni, « impossible dans de telles langues de dire tout simplement à l'autre qu' «il fait beau » : tout énoncé comporte en plus de son contenu informationnel une valeur relationnelle précise, et opère automatiquement un catalogue mutuel des sujets en présence » (1994 : 38).

Il apparaît de ce fait que même les lexiques des verbes de parole ne sont pas isomorphes d'une langue à l'autre. Selon Kerbrat-Orecchioni,

[...] Il en est de ce champ sémantique comme de tous les autres, les découpages conceptuels tels qu'ils sont institutionnalisés par les différentes langues ne se recouvrent pas dans leur totalité, mais cela ne prouve pas nécessairement que les actes de langage eux mêmes ne soient pas les mêmes¹⁴⁹ [...].

(Idem.)

Comme les procédés rituels sont mis à la disposition des sujets parlants par les langues et qu'ils varient d'une société à l'autre, cette variation peut engendrer des problèmes dans une « communication interethnique » (Cohen-Emerique, Camilleri, 1989 : 77). En effet, l'interaction

¹⁴⁸MURRAY, D. E. 1991. *Conversation for Action. The computer terminal as medium of communication*, John Benjamins Publishing Company, pp. 17- 24.

¹⁴⁹Leech (1983 : 198) nous rappelle qu'il ne faut pas confondre « *speech acts* » et « *speech-act verbs* », et cela même pour des langues aussi proches que le français et l'anglais: « excuse » recouvre à la fois « excuse » et « apology », et il n'y a pas en français d'équivalent à « complaint ».

verbale se présente comme une organisation linéaire et hiérarchique d'unités, telles que les séquences ou les échanges, dont la structure peut aussi varier d'une société à l'autre,

[...] l'ouverture et la clôture sont des moments particulièrement délicats de l'interaction, et qui impliquent souvent quelques menaces pour les faces des parties en présence (menace territoriale quand on entre en interaction, menace pour la « face positive » du partenaire quand on met un terme à l'échange) [...].

(Kerbrat-Orecchioni, 1994 : 45)

Kerbrat-Orecchioni explique que dans certaines sociétés, entre autres, la séquence d'ouverture peut s'étendre considérablement, qu'elle consiste en ce « *small talk* » qui doit obligatoirement dans certaines cultures, comme pour les Grecs, les Arabes ou les Japonais, précéder tout échange transactionnel. À titre d'exemple, les « *salutations complémentaires* », dont les réalisations sont très diverses et dont le fonctionnement peut prêter à malentendu. Comme par exemple, quand on rencontre quelqu'un en passant (1994 : 39-40),

- *Bonjour ! – Ça va ?*
- *Ça va ? – Ça va !*

L'énoncé comporte à la fois les deux valeurs diversement dosées selon la formulation de l'énoncé,

- Plus la tournure est élaborée, mieux se maintient la valeur de question ;
- Et aussi la situation de communication, au lieu de répondre avec « *Ça va !* » et se taire après, le cas des conversations familières, la valeur de question n'est pas complètement effacée, puisqu'elle peut facilement être réactivée par l'insertion de quelques éléments,
 - « *Comment ça va aujourd'hui ?* » ;
 - Ou même si une telle réponse est marquée, on peut enchaîner au « *ça va ?* » par un « *oh non !* », « *ça baigne* », « *pas trop mal* », « *ça va fort* », « *oui ça marche* », etc., suivi d'un commentaire explicatif et l'énoncé cesse alors de fonctionner comme un pur rituel phatique.

Toutefois, ce ne sont pas partout les mêmes formules qui sont par convention susceptibles de fonctionner comme des « *questions de salutation* », ainsi les questions sur la santé chez les algériens par exemple, on remarque une enfilade de questions sur la santé de l'entourage au grand complet, comme par exemple,

- [weš aḥwâlkum ?] / Comment allez-vous ? ;

- [weš ta'amlu ?] / Qu'est ce que vous devenez ? :
- [ya'aṭikum ṣahḥa] /Que Dieu vous bénisse et vous garde en bonne santé ;

En effet, la variation culturelle affecte les rituels de clôture tout autant que les rituels d'ouverture. En ce qui concerne leur étendue, il est des sociétés, comme en France, où la séquence de clôture est généralement plus étendue que celle d'ouverture ; selon Kerbrat-Orecchioni,

[...] on peut en effet raisonnablement supposer que les différents comportements d'une même communauté obéissent à quelque cohérence profonde, et espérer que leur description systématique permette de dégager le « profil communicatif », ou éthos, de cette communauté (c'est-à-dire sa manière de se comporter et de se présenter dans l'interaction [...], en relation avec les systèmes de valeurs en vigueur dans la communauté en question.

(1996 : 78)

Quoique, les jugements de valeur portés sur les comportements langagiers concernent en effet non seulement « la quantité » de parole produite, mais aussi sa « qualité ». Lévi-Strauss considère que « *les sociétés modernes sont affreusement bavardes, parlant à tout propos et hors de propos, abusant du langage, quand les peuples « primitifs » en usent à bon escient, et avec parcimonie* » (2003[1958] : 84). Mais cette tendance mise à part, le maniement de la parole phatique dépend ainsi de la situation communicative privée ou publique, avec ou sans objectif transactionnel, au sens de Hall et Hall, « *even the finalized interactions must be [...] inaugurated by prolonged exchanges of civilities* »¹⁵⁰ (1990 : 77).

Cependant pour Kerbrat-Orecchioni, on peut encore être amateur de parole directe « *explicite, relativement indépendante du contexte* » (1994 : 43). Il s'agit de tendances préférentielles envers un type de discours qui recouvre des phénomènes hétérogènes, actes de langage indirects, diverses formes de l'implicite et de l'ambiguïté, trope communicationnel, et dont les fonctions sont également variées, jeu verbal et surtout le souci d'éviter l'affrontement que Roberts et Forman le formule comme une « *interpersonal relationship and politeness* » (1972 : 180). De même, Kerbrat-Orecchioni rejoint cette formule de Roberts et Forman,

[...] Un autre principe important qui oppose les comportements communicatifs des différentes sociétés, il s'agit de la façon dont elles conçoivent et expriment la relation interpersonnelle, cette relation étant envisageable sous trois angles essentiellement:

1. La relation « horizontale » (facteur D = distance) ;
2. La relation « verticale » (facteur P = pouvoir) ;

¹⁵⁰« *même les interactions finalisées doivent être [...] inaugurées par des échanges prolongés de civilités* » (Trad. Kerbrat-Orecchioni, 1996 : 78).

3. L'axe du consensus opposé au conflit.

(1992 : 100)

Dans le sens où les sociétés conçoivent différemment la relation interpersonnelle, elles attachent une grande importance à cette dimension de la relation « opposée au contenu ». Ensuite, Kerbrat-Orecchioni oppose de ce point de vue les sociétés à « *éthos de proximité* » vs. « *De distance* ». Les principaux marqueurs sont :

- La nature des normes proxémiques observées, et la fréquence des gestes d' « attouchement » ;
- Ainsi que les modalités de l'adresse (Tu/Vous, appellatifs), les diminutifs et les surnoms en tous genres.

(1994 : 43)

Ainsi, à partir de l'observation du fonctionnement de ces différents marqueurs, on pourra par exemple attribuer un « éthos de proximité » aux arabes qui, « *s'abordent facilement sans se connaître et ne manifestent pas d'aversion particulière pour les contacts corporels* »¹⁵¹ (El-Sayed, 1989 : 105). De plus, parmi les comportements relationnels des français, la « bise » est considérée par les étrangers comme très caractéristique et pour certains choquante, « *mais ce comportement excepté qui du reste n'engage qu'un contact très local* » (Goffman, 1973 : 83). Encore, « *les français ne produisent guère de gestes d'attouchement* »¹⁵² (Hall, Hall, 1990 : 30). On comprend ainsi que chaque situation a le comportement qui lui sied¹⁵³.

Quant à la conception de l'axe vertical, il s'agit de différences « *ethnolectales* » considérables et qui peuvent entraîner des problèmes dans la communication interculturelle. Selon Gumperz et Roberts¹⁵⁴,

Une certaine dose d'accord entre les interactants est partout et toujours nécessaire à la poursuite d'une interaction, mais les exigences à ce sujet varient considérablement d'une société à l'autre. On peut ainsi opposer :

- Les cultures qui se caractérisent par la recherche permanente du consensus, et l'évitement systématique des conflits [...], c'est-à-dire la tendance des interlocuteurs à « maximiser leurs similitudes et minimiser leurs différences » [...]

¹⁵¹ « *they are easily approached without knowing each other and do not exhibit any particular aversion to body contact* » (El-Sayed, 1989 : 105).

¹⁵² « *the French do not produce any touching gestures* » (Hall, Hall, 1990 : 30).

¹⁵³ Selon Kerbrat-Orecchioni, il existe également des sociétés à « *éthos hiérarchique* » qui se caractérisent par le grand nombre des « taxèmes », « nous appelons « taxème » tout comportement, verbal ou non verbal, susceptible de marquer une relation hiérarchique entre les interactants, qu'il s'agisse du mode de distribution de la parole et autres formes de la présence [...] » (1994 : 74).

¹⁵⁴ (Trad. Kerbrat-Orecchioni, 1994 : 43)

- Et les cultures à éthos plus « confrontationnel », qui se montrent beaucoup plus tolérantes, voire bienveillantes, envers la communication conflictuelle (car il s'agit avant tout de s'affirmer, au besoin en s'affrontant). [...].

(1991 : 67)

La notion de « l'intercompréhension » s'explique à travers ces conflits et confrontations entre cultures et langues. Dans la majorité des travaux, l'intercompréhension est définie dans sa dimension orale d'échange « *chacun parle sa langue et comprend celle de l'autre* » (Caddeo, 2013 : 138). Or, c'est un objectif difficile à atteindre, car la compétence d'acquisition et de compréhension orale d'une langue qu'on ne connaît pas n'est pas si facile. C'est la raison pour laquelle les premiers travaux sur l'intercompréhension portaient sur l'écrit (Idem.). L'écrit par rapport à l'oral est rassurant même si on ne connaît pas la langue, à condition que celle-ci partage avec celle connue les mêmes principes graphiques.

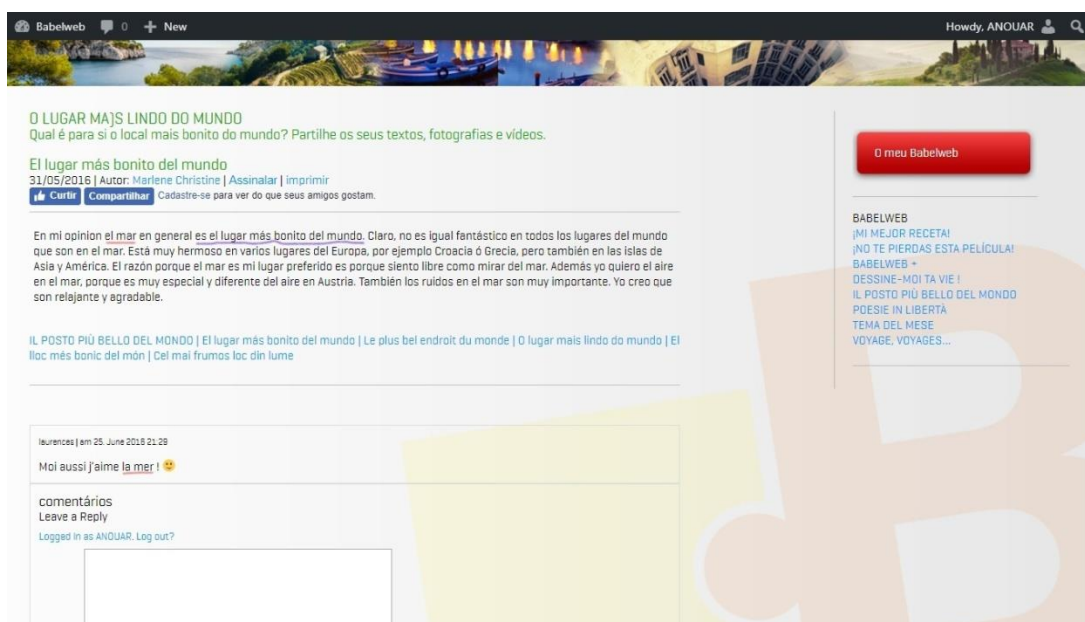
Tandis que, selon Capucho, l'intercompréhension est « [...] *le développement de la capacité à co-construire du sens, dans le contexte de la rencontre entre des langues différentes, et d'en faire un usage pragmatique dans une situation communicative concrète* » (2004 : 86), et elle revient à l'expliquer encore comme un certain développement de trois types d'agir, un agir langagier, un agir social et un agir finalisé (agir sur les autres) (Idem.). Toutefois, pour l'expression « *situation communicative* », Tyvaert emploie « *situation discursive* ». Pour lui, « [*l'] intercompréhension se présente finalement comme une méthode naturelle, qui met en forme des habiletés sémiotiques latentes que sait mobiliser, plus ou moins bien, tout sujet parlant, quand il migre d'un espace linguistique à un autre* » (2008 : 274). On peut observer l'intercompréhension dans des emplois plus variés sous forme d'échange écrits dans les blogs, les forums, etc., ou encore sous une forme réceptive quand nous regardons un film en langue étrangère, ou même en regardant une émission dans une autre langue que la nôtre, soit sur la télévision ou sur Internet.

Pour situer ainsi l'intercompréhension comme une modalité du plurilinguisme, ce dernier on peut le remarquer avec le déplacement et la migration des individus sous forme d'alternance codique ou d'interlangue¹⁵⁵ ; selon Janin « *l'intercompréhension s'inscrit ainsi comme une modalité du plurilinguisme des individus* » (2016)¹⁵⁶.

¹⁵⁵Concernant l'interlangue, selon Cuq, il s'agit de « la nature et la structure spécifiques du système d'une langue cible intériorisée par un apprenant à un stade donné. Ce système est caractérisé par des traits de la langue cible et des traits de la langue source » (2003 : 139), à l'exemple de la plupart des Africains, qui connaissent et pratiquent plusieurs langues, et très souvent pratiquent l'intercompréhension d'une manière immédiate, ou « *naturelle* ». C'est également le cas de larges populations de l'Asie. Alors que les

C'est pourquoi, nous avons tenté de combiner la dimension de compréhension d'autres langues avec celle d'intercommunication favorisée par les nouvelles technologies – le Web – sur deux sites d'échanges « Babelweb »¹⁵⁷ et « Duolingo »¹⁵⁸ afin de voir s'il faut prendre comme caractéristique définitoire d'une période d'intercompréhension, entre la génération d'hier et celle numérique d'aujourd'hui, l'ensemble des points qui n'offrent quasiment aucune possibilité de variation. Ainsi, à l'exemple de quelques échanges de blogueurs –euses – sur Babelweb sur « *le plus bel endroit du monde* », chacun réagit et interagit avec l'autre dans sa langue, soit en français, espagnol, italien, catalan, portugais ou roumain (les six langues de Babelweb). Comme le montre l'exemple présenté ci-dessous :

Figure02 – Un exemple concret d'une intercompréhension entre deux blogueurs.



démarches inductives ou déductives confrontent l'apprenant avec des séries de « régularités « interlangue » », l'approche constructiviste vise l'activité-cognitive de l'apprenant (Adami, 2012).

¹⁵⁶ JANIN, P. 2016. « L'intercompréhension, une ancienne pratique d'échange, une clé pour l'avenir », *Repères DoRiF LANGUES ET CITOYENNETÉ-COMPRENDRE LE MONDE POUR AGIR DANS LA SOCIÉTÉ*, DoRiF Università, Disponible sur : <http://www.dorif.it/ezone/ezone_articles.php?id=285> [consulté le 25 juin 2018].

¹⁵⁷ Un site d'échange (textes, photos, vidéos, audios) qui s'adresse à des personnes maîtrisant au moins une langue romane. Tout le monde peut participer librement dans la langue de son choix (français, espagnol, italien, portugais, roumain, catalan). Le site comprend plusieurs blogs, forums et wiki construits chacun autour d'une tâche à réaliser en langues romanes comme faire une critique de film, décrire le plus bel endroit du monde, donner des recettes, etc. Il encourage les locuteurs « où chacun garde sa langue et comprend celle de l'autre » avec une participation gratuite. <http://www.babel-web.eu>.

¹⁵⁸ Un logiciel gratuit disponible sur internet et Smartphones, qui permet d'apprendre la langue de son choix de manière ludique et régulière. Chaque unité est divisée en plusieurs leçons constituées de petits exercices divers et variés, qui servent de compléments d'apprentissage et non tout le cours. La langue est comme un moyen d'interaction sociale. Des réflexions qui ne sont pas sans incidences sur l'orientation actuelle de la didactique des langues. D'ailleurs traité récemment, comme sujet d'expertise sur : <<https://linguistlist.org/issues/29/29-4157.html>>.

La figure 02 montre un exemple concret d'une intercompréhension entre deux blogueurs. L'article sur « le plus bel endroit du monde » est partagé en espagnol, ensuite le commentaire d'un autre blogueur sur le même article est rédigé en français. Comme on peut le voir dans l'exemple « le plus bel endroit du monde » est la mer « el mar », pour l'auteur et par le commentaire du lecteur, on comprend aussi son appréciation de « la mer », que nous avons soulignée en rouge. S'agissant de la phrase soulignée en bleu, l'auteur commence son article par « en mi opinion ... es el lugar más bonito del mundo » pour « pour moi le plus bel endroit du monde c'est... ».

Soit « *le plus bel endroit du monde* » avec les autres langues de Babelweb¹⁵⁹,

Tableau01 – Les similitudes lexicales entre les langues de Babelweb.

<i>Français</i>	Pour	moi	le	plus	bel	endroit	du	monde	C'est
<i>Italien</i>	per	me	il	più	bel	posto	del	mondo	è
<i>Portugais</i>	para	mim	o	mais	lindo	lugar	do	mundo	é
<i>Espagnol</i>	para	mí	el	más	bonito	lugar	del	mundo	es
<i>Roumain</i>	pentru	mine	cel	mai	frumos	loc	din	lume	este
<i>catalan</i>	per	a mi	el	més	bell	lloc	del	món	és

D'après (Janin, 2016) si au début d'une pratique, par exemple, de l'intercompréhension « *sous la forme d'une transposition d'un texte dans une langue proche dans sa propre langue* », la compréhension reste intuitive et spontanée. Ensuite, elle va se fonder sur l'acquisition d'un « *ensemble de mécanismes de comparaison entre les langues étudiées* », d'où émergera une conscience des ressemblances, mais également des différences entre les diverses langues étudiées. Enfin, se construira chez tout blogueur une grammaire fonctionnelle avec des règles pragmatiques de compréhension, que Janin (Idem.) opposerait à une didactique fondée sur un « *discours méta-grammatical, qui énonce les règles plutôt que de les faire découvrir au fil de leur emploi* ».

Pour Marquillo Larruy et Matthey, « *les représentations de la distance et de la proximité devraient toujours être interprétées en relation avec le contexte d'énonciation. En effet, la proximité « perçue » peut être affectée par des facteurs qui n'ont rien de linguistique* » (2008 : 310). De ce fait, la distance et/ou la proximité, qui sont perçues entre les langues, peuvent être considérées comme

¹⁵⁹ Revoir l'exemple de Janin (2016), sur « *Les droits de l'homme en quelques langues romanes...* ». Disponible sur : <http://www.dorif.it/ezine/ezine_articles.php?art_id=285>.

objectives si on adopte le point de vue strictement descriptif tel que le proposent, par exemple, la linguistique comparée et les études en typologie, mais elles peuvent également être subjectives lorsque les mêmes critères linguistiques sont étroitement liés à la dimension culturelle et jouent sur les représentations (Kecskes, Papp, 2000). Reprenant l'exemple de Janin (Idem.), si nous nous situons dans le cadre européen, la situation linguistique serait favorable à l'exercice de l'intercompréhension, préparé bien évidemment par les formations adéquates.

Ainsi, la capacité d'adaptation à plusieurs situations d'échange et d'interaction est de plus en plus cruciale tout comme avoir des contacts avec des individus pour son épanouissement, personnel ou social. En dehors de l'enseignement-apprentissage des langues, même d'autres domaines pourront profiter des formes renouvelées d'intercompréhension. Prenant l'exemple des échanges scientifiques universitaires de requête à l'intercompréhension, tels que : séminaires, conférences, colloques,..., réunissant les sciences sociales¹⁶⁰. Différents échanges linguistiques existent souvent lors de ces réunions. Tout intervenant y garde sa langue et comprend celles des autres, et il suffirait de proposer des règles plus formalisées pour que la pratique qui s'installerait justifie l'efficacité de la démarche¹⁶¹.

L'intercompréhension demeure à la fois un objectif à atteindre (se comprendre mutuellement) et un ensemble de stratégies de compréhension qui s'appuient sur les ressemblances inter-langues de la génération d'hier et celle numérique d'aujourd'hui. Elle est donc davantage liée à la mise en place de stratégies ; selon Jamet et Spita « [...] reposant sur des tendances spontanées qui font que lorsque deux langues sont proches, on cherche naturellement les ressemblances pour essayer de se « débrouiller » » (2010 : 26).

En somme, la vie urbaine nous impose des styles langagiers bien adaptés aux relations de la vie domestique ou aux rapports entre pairs mais qui risquent d'être mal compris dans des situations interculturelles. Selon Gumperz,

Le rôle joué par notre compétence communicative s'est donc profondément transformé. L'aptitude à diriger ou à s'adapter à diverses situations de communication est devenue essentielle ; de même, la capacité à nouer des relations avec les individus que l'on ne connaît pas devient cruciale pour l'acquisition d'un pouvoir quelconque, personnel ou social. Nous devons parler pour affirmer nos droits et nos qualifications ; dans l'univers professionnel, nous comptons sur nos compétences en matière d'interaction et de persuasion pour arriver à nos fins. Il s'ensuit

¹⁶⁰Comme l'explique (Janin, 2016), le secteur des sciences dites « dures » a depuis longtemps adopté le principe des échanges en anglais – du moins un anglais internationalisé – sans d'ailleurs être vraiment conscient de l'avantage compétitif que cette pratique donne aux anglophones « naturels ».

¹⁶¹ Notre exemple lors des deux jours du colloque international Jeunes chercheur.e.s sur les « Enjeux de l'acquisition des langues secondes en contextes migratoires » à Metz 21-22/09/2018, une présentation en anglais Vs. Explication en français/Italien.

que le capital communicatif fait partie intégrante du capital [...] social de l'individu, cette forme de capital étant, dans notre société tout aussi essentielle que l'était autrefois la possession de biens matériels.

(1989 : 10-11)

Ces conditions ont provoqué des changements majeurs dans la nature et la signification des frontières ethniques et sociales. Les nouvelles identités ethniques participent à l'apparition des conventions langagières divergentes et significatives. Plus il y a des échanges et des interactions et plus l'usage de ces nouvelles terminologies et formes discursives s'intensifie dans la société, tout en sachant qu'elles peuvent évoluer séparément vers des formes traditionnelles, selon Gumperz « *les nouvelles stratégies de communication sont constituées par la juxtaposition de ces deux ensembles de formes discursives, qui traduisent non seulement l'appartenance à un groupe mais également l'adhésion à un ensemble de valeurs* » (Ibid. : 12).

En effet, ces conventions de communication sont en grande partie indépendantes du langage quotidien, elles peuvent être utilisées aussi bien dans la pratique de la langue dominante que dans celle de la langue minoritaire. Même lorsque la langue maternelle est perdue, les nouvelles conventions discursives ont tendance à persister et à être transposées dans l'emploi de la langue dominante par le groupe considéré. Cet argument permet de simplifier le rapport explicatif entre langue, idéologie et pratiques langagières. Ainsi, le seul fait de comprendre les racines historiques des divergences du langage suffit à rendre compte du caractère spécifique des pratiques communicatives et à maîtriser les processus du changement social.

5.1. La parole en adaptations

Dans nombre de travaux déjà cités, l'aspect dynamique de la communication se trouve mis en relief par l'emploi de la notion d'« actes de parole ». En fait, c'est souvent l'unité de base des ethnographes de la communication, tout comme dans les travaux des « philosophes du langage ordinaire », voire Austin (1962), Searle (1972) et Grice (1975), qui correspond sur le plan abstrait aux préoccupations empiriques des spécialistes de la parole en tant que phénomène socioculturel. Ce qui explique d'ailleurs que la philosophie du langage ordinaire exerce une influence particulièrement sensible sur la sociolinguistique conçue par Hymes et Gumperz, qui se veut étude pragmatique du langage et recherche du sens contextuel des expressions verbales. D'après Hymes¹⁶²,

¹⁶² (Trad. Kerbrat-Orecchioni, 1994 : 43)

La notion d'actes de parole est l'unité minimale que l'on voit utiliser comme point de départ dans l'analyse. Mais cette notion a malheureusement revêtu des significations diverses au sein même de l'ethnographie de la communication:

- Dans les premiers travaux, elle tend à désigner des types de comportements dont la fonction est évidente, comme les salutations, les insultes, etc. La fonction étant en quelque sorte préétablie, il ne reste plus qu'à examiner les structures linguistiques de l'expression et sa valeur symbolique [...];
- Dans d'autres recherches, la notion fonctionnelle d'acte de parole s'applique à un seul énoncé, quelle qu'en soit la longueur, comme c'est généralement le cas chez les philosophes du langage. À mesure que l'ethnographie de la communication élargit son champ d'investigation pour y inclure des façons de parler dont le caractère rituel n'est pas aussi évident que dans le cas des insultes ou des salutations, [...]. Pour toute manifestation verbale, qu'il s'agisse d'un énoncé ou de plusieurs, il convient de se poser les questions suivantes : *Quelle en est la fonction ? Quels en sont le but et le résultat ?*

(1964 : 14)

Ainsi, comme on a pu le voir, dans n'importe quelle langue sur un premier plan, l'activité de parler en général obéit à une technique qui lui est propre et qui comprend, par exemple, la référence implicite à toute une série de principes de la pensée, aux connaissances du monde, l'emploi de techniques non linguistiques, c'est-à-dire toute une série d'autres systèmes d'expression. Quant au second plan du langage, celui du discours, obéit aussi à des techniques et des traditions qui lui sont particulières. Un discours, par exemple, n'est pas nécessairement un discours dans une seule et même langue, mais très souvent aussi en plusieurs langues. Il s'agit de l'objet d'une autre discipline, de la linguistique du discours ou bien de la linguistique qu'on appelle à présent « linguistique du texte ».

Reprenant encore les propos de Coseriu (2000 : 13) spécifiant que, dans une langue historique, on trouve les différences bien connues dans l'espace (diatopiques), celles entre les couches socioculturelles de la communauté (diastratiques) et des différences entre les modalités expressives déterminées par les types de situations de l'activité de parler (diaphasiques). Toutefois à noter aussi, Coseriu ajoute qu'il y a des unités, des langues unitaires dans l'un ou l'autre sens, c'est-à-dire il y a l'homogénéité dans les trois sens de la variété,

- Il y a le « *syntopique* », c'est-à-dire le dialecte ;
- Il y a le « *synstratique* », c'est-à-dire le niveau de langue ;
- Il y a le « *symphasique* », c'est-à-dire le style de langue.

(Idem.)

Or, l'objet propre de la linguistique structurale est la langue fonctionnelle. Autrement dit, une langue, qui est en même temps syntopique, synstratique et symphasique, est un système homogène « *un seul dialecte, un seul niveau de langue et un seul style de langue* » (Idem.). Tout ce qui est description linguistique d'un système ne concerne que l'homogénéité et non pas la variété. Encore que, dans les langues il y a les deux dimensions (Ibid. : 14),

- *La dimension de l'homogénéité*, donnée par l'« altérité » du langage ;
- *La dimension de la variété*, donnée par sa nature créatrice.

Pour ces deux dimensions, Coseriu explique que certes nous disposons de la dialectologie « *une discipline pour l'étude de la variété diatopique, et l'une des disciplines les plus développées dans le domaine de la linguistique* » (Idem.), mais celle-ci se trouve partiellement en crise puisqu'elle croit qu'elle devrait s'adapter à la grammaire, chose qu'elle ne doit pas faire en réalité, étant donné que l'étude de la variété ne doit pas être confondue avec l'étude de l'homogénéité.

Or, en essayant de trouver d'autres ressources dans la mesure qu'un sujet parlant quelconque peut connaître plusieurs dialectes à la fois, c'est-à-dire dans la même mesure qu'il peut en connaître d'autres et imiter par là, la façon de parler d'autres individus parlants d'autres dialectes ; selon Prieto « *quel que soit le code utilisé, le choix du sème à employer dépend en tout premier lieu du message qu'on se propose de transmettre* » (1966 : 160). En effet, la première condition que doit remplir le sème à employer est de permettre de transmettre ce message. Dans le cas de la langue, comme plusieurs sèmes permettent de transmettre un même message, le choix du sème ne dépend donc pas uniquement du message à transmettre. Seulement, dans ces circonstances, le choix du sème à employer dépend aussi des situations dans lesquelles l'acte sémique se produit afin d'éviter toute ambiguïté et incompréhension du message.

Toutefois, comme il y a plusieurs sèmes possibles pour un même message, dans des circonstances données, il y a un troisième facteur qui intervient « *la tendance à l'économie* », selon Prieto,

Parmi tous les sèmes utilisables pour transmettre un message déterminé et qui, dans les circonstances où l'acte sémique se produit, assurent le succès de celui-ci, l'émetteur choisit celui qui lui permet de rendre pertinents le moins grand nombre possible de traits que présente le message, c'est-à-dire, celui dont l'emploi suppose que l'on fournit au récepteur le moins possible d'indication significative.

(Ibid.: 161)

En revanche, il peut arriver que cette tendance à l'économie soit en partie freinée par les exigences des convenances sociales. Ce processus permet aussi de comprendre en quoi la situation peut apporter d'information tant qu'il est nécessaire d'utiliser les procédés linguistiques pour tout échange. Or, selon Prieto,

La langue – ou du moins ses usagers – tolère une certaine dose d'ambiguïté – variable selon les langues – qu'il est plus économique de supporter dans la mesure où elle permet un bon équilibre entre les efforts mémoriels et les efforts syntagmatiques. Les difficultés que crée l'ambiguïté ne sont pas si insurmontables que la crainte de l'ambiguïté ne prédomine, au détriment de l'économie, dans la structuration de la langue.

(Ibid.: 163)

Outre cela, Ervin-Tripp rejoint Prieto et écrit « *we can speak to request or provide information to demand a response to request service. We can also pronounce a monologue for purely expressive purposes, give an evasive answer, etc.* ¹⁶³ » (1964 : 86). L'auteur fait preuve ici d'une perspective véritablement fonctionnelle à propos du langage, à une époque où la perspective structuraliste était nettement à l'honneur en ethnolinguistique comme ailleurs. Il souligne de même qu'il faut également examiner les expressions linguistiques d'un caractère ordinaire, celles dont on se sert pour s'excuser, pour refuser quelque chose, pour inviter quelqu'un, etc.

C'est pourquoi, comme le précise également (Hymes, 2003), (Gumperz, Hymes, 1991) et (Hymes, 1964) que l'ethnographe de la communication doit s'attendre à ne pas trouver forcément les mêmes unités verbales dans tous les groupes socioculturels et que « *la tâche de l'ethnographe de la communication consiste à étudier la parole de façon empirique, en tenant compte des contraintes socioculturelles qui la régissent* ». Ainsi, son rôle consiste à adapter les mécanismes de l'analyse des philosophes à l'étude de la situation de communication.

5.2. Bilinguisme et diglossie

Une mise au point terminologique est nécessaire avant d'aborder ce problème, au sens strict, de Weinreich « *bilingualism is an individual phenomenon* » (1963 : 13). Un bilingue, par exemple, est un individu ayant deux langues maternelles, c'est-à-dire ayant acquis simultanément deux langues dans sa tendre enfance. De tels cas ne sont pas très fréquents, ils se produisent dans des familles qui utilisent et qui imposent deux langues à l'enfant, soit que la mère et le père ou encore les parents et les grands-parents s'adressent à lui en des langues différentes. Cependant dans la pratique, est

¹⁶³ « *On peut prendre la parole pour demander ou donner des renseignements, pour exiger une réponse, pour demander un service. On peut aussi prononcer un monologue à des fins purement expressives, donner une réponse évasive, etc.* » (Trad. Personnelle).

bilingue une personne parlant couramment deux langues même si, dans la plupart des cas, elle a appris l'une des deux comme langue seconde, le plus souvent à l'école. C'est également dans ce sens que l'on parle de « communautés bilingues », c'est-à-dire de groupes humains parlant deux langues dont l'une seulement a le statut de langue maternelle.

Or, Ferguson¹⁶⁴ propose de son côté, une étude sur le « *bilinguisme social* » lorsqu'il lance le concept de diglossie, « *coexistence dans une même communauté de deux formes linguistiques « variété basse » et « variété haute », utilisées l'une ou l'autre en fonction des moments et des situations de discours* » (1959 : 325). Pour faire son illustration, il prend quatre exemples : la Grèce (demotiki / Katharevousa) ; Haïti (créole / français), la partie germanophone de la Suisse (suisse allemand / hochdeutsch), et les situations arabophones, des arabes dialectaux et de l'arabe classique au (Maghreb / Moyen-Orient). Dans tous ces cas, Ferguson les regroupe en,

- **Unelangue prestigieuse** « *utilisée dans des situations formelles, pour des activités à caractère publique ou officiel : arabe classique, français, anglais* » ; et
- **Unelangue non-prestigieuse** « *qui sert dans les conversations entre amis, en famille, et même dans une certaine littérature folklorique¹⁶⁵, dans les textes des caricatures politiques, dans la chanson populaire en arabe dialectal, français populaire et/ou des cités, etc.* ».

Malgré la différence de statut entre les deux variétés, les situations de diglossie peuvent curieusement se maintenir pendant des siècles sans que l'une des langues l'emporte sur l'autre. Ceci s'explique par le fait que la variété non-prestigieuse est la langue maternelle et que son usage se conserve grâce à la famille. Par contre, l'apprentissage de la variété prestigieuse se fait à l'école de manière totalement différente par l'enseignement des règles de la grammaire et à travers l'écrit. Par ailleurs, la variété non-prestigieuse n'est pas standardisée à cause des défauts des grammaires écrites, des dictionnaires ainsi que les études linguistiques. En fait, il existe plusieurs variétés non-prestigieuses qui sont différentes tant sur le plan de la prononciation que du vocabulaire et même parfois de la syntaxe.

L'autre voie possible pour surmonter une situation de diglossie est celle empruntée par les pays arabes. Une langue intermédiaire s'est développée entre les variétés prestigieuses et non-prestigieuses. Cette langue conserve une syntaxe et une morphologie non-prestigieuse avec de nombreux emprunts au vocabulaire de prestigieuse, dont voici quelques exemples de nos étudiants algériens interviewés, en réponse à la **Q6**,

¹⁶⁴Cité ici dans, GIGLIOLI, P.-P. 1972. *Language and social context: Selected readings*, Penguin Group (éd.), pp. 19-45.

¹⁶⁵STEGU, M. 2008. « Linguistique populaire, language awareness, linguistique appliquée : interrelations et transitions », *Pratiques*, n°139-140, pp. 81-92.

- *Arabe classique / arabe dialectal*
 - [rani fi sayyāra/ راني في سيارة] « je suis en voiture » ;
 - [waṣṣalni li maḥaṭṭatal'musāfirin/ وصلني لمحطة المسافرين] « dépose-moi à l'agence des voyageurs » ;
- *Français / arabe dialectal*
 - /ndir **toura** wa nwali/ « je fais **un tour** et je reviens » ;
 - /ma t'**exagirich** !/ « n'**exagère** pas ! » ;
 - /rani fel **couzina**/ « je suis dans la **cuisine** » ;

Pour Ferguson, les situations de diglossie sont caractérisées par un ensemble de traits,

Tableau 02 – Les caractéristiques des deux variétés proposées par Ferguson.

<i>variété haute</i>	<i>variété basse</i>
<ul style="list-style-type: none"> - On utilise la variété haute dans les lettres, dans les discours, à l'université, etc. - La variété haute jouisse d'un prestige social. - La variété haute ait été utilisée pour produire une littérature reconnue et admirée. - La variété haute est acquise à l'école. - La variété haute soit fortement standardisée (grammaires, dictionnaires, etc.). 	<ul style="list-style-type: none"> - On utilise la variété basse dans les conversations familiales, dans la littérature populaire, etc. - La variété bassene jouit pas d'un prestige social. - La variété basse soit acquise « naturellement » (c'est la première langue des locuteurs).

Source : Ferguson (1959 : 326)

Ainsi, Ferguson (Idem.) explique que ces deux variétés d'une même langue, liées par une relation génétique, ont une grammaire, un lexique et une phonologie divergents. Par suite, il définit la diglossie comme¹⁶⁶,

Diglossia is a relatively stable language situation in which, in addition to the primary dialects of the language (which may include a standard and regional standards) there is a divergent, highly codified (often grammatically complex) superposed variety, the vehicle of a large and respected

¹⁶⁶ « Une situation linguistique relativement stable dans laquelle, outre les formes dialectales de la langue (qui peuvent inclure un standard, ou des standards régionaux), existe une variété superposée très divergente, hautement codifiée (souvent grammaticalement plus complexe), véhiculant un ensemble de littérature écrite vaste et respectée [...], qui est surtout étudiée dans l'éducation formelle, utilisée à l'écrit ou dans un oral formel mais n'est utilisée pour la conversation ordinaire dans aucune partie de communauté » (Ferguson, 1959 : 335).

body of written literature, either of an earlier period or in another community. Which is learned by formal education and is used for most written and formal spoken purposes but is not used by any sector of the community for ordinary conversation.

(Ibid. :335)

Fishman quant à lui, reprend les propos de Ferguson mais, en élargissant la notion de diglossie¹⁶⁷. Il distingue entre le bilinguisme comme un « *fait individuel qui relève de la psycholinguistique* » (1967 : 35) et la diglossie « *phénomène social* ». Il ajoute qu'il peut y avoir diglossie entre plus de deux codes et que ces derniers n'ont pas besoin d'avoir une origine commune (Idem.), dans une situation coloniale, par exemple, la présence d'une langue européenne et d'une langue africaine relève de la diglossie. Ainsi, Fishman structure dans un tableau les rapports entre bilinguisme et diglossie,

Tableau 03 – Les rapports entre bilinguisme et diglossie selon Fishman.

<i>Bilinguisme</i>	<i>Diglossie</i>	
	1. Bilinguisme et diglossie	2. Bilinguisme sans diglossie
	3. Diglossie sans bilinguisme	4. Ni diglossie ni bilinguisme

Source : Fishman (1967 : 35)

1. ***Bilinguisme et diglossie***, tous les membres de la communauté connaissent la forme haute et la forme basse. C'est le cas du Paraguay (espagnol/ guarani) ;
2. ***Bilinguisme sans diglossie***, il y a de nombreux individus bilingues dans une société, mais on n'utilise pas les formes linguistiques pour des usages spécifiques. Ce serait le cas de situations instables, de situations en transition entre une diglossie et une autre organisation de la communauté linguistique ;
3. ***Diglossie sans bilinguisme***, dans une communauté sociale il y a répartition fonctionnelle des usages entre deux langues, mais un groupe ne parle que la forme haute tandis que l'autre ne parle que la forme basse [...], le cas de la Russie tsariste (la noblesse parlait français, le peuple russe).
4. ***Ni diglossie ni bilinguisme***, il n'y a qu'une seule langue, et cette situation n'est imaginable que dans une toute petite communauté.

(Ibid. : 36)

Cependant, Calvet (1994) démontre longuement que Ferguson et Fishman avaient tendance à sous-estimer les conflits dont témoignent les situations de diglossie. Ferguson introduisait « la stabilité » dans la définition du phénomène en laissant entendre que ces situations pouvaient être harmonieuses

¹⁶⁷FISHMAN, J. 1967. « Bilingualism with and without diglossia, diglossia with and without bilingualism », *Journal of Social Issues*, n°32, pp. 35- 120.

et durables¹⁶⁸. Toutefois la diglossie, est en perpétuelle évolution. En général, l'histoire des langues nous montre que l'avenir des variétés « basses » est de devenir variété « haute », comme ce fut le cas des langues romanes face au latin. Tandis qu'au bilinguisme, pour reprendre les propos de Hymes, déjà cités dans le premier chapitre,

Le bilinguisme a été considéré comme un phénomène particulier faisant problème, au lieu d'être traité comme manifestation du phénomène général qu'est la sélection entre plusieurs moyens linguistiques disponibles [...] multilinguisme, diglossie, langues standards, littéraires ou religieuses, acculturation linguistique, pidginisation ou créolisation, etc. Trop souvent, ils ont été considérés par les théoriciens comme intéressants peut être mais marginaux. De notre point de vue, nous pouvons nous rendre compte non seulement qu'ils sont en effet intéressants, mais surtout qu'ils révèlent les caractéristiques fondamentales de l'organisation des moyens linguistiques.

(1984 : 49)

Ainsi, pour revenir à la notion de « communautés bilingues », deux types de situations peuvent se présenter, à savoir : « *un bilinguisme stable* » et « *un bilinguisme instable* », et les bases sur lesquelles repose le choix du code, ou de la langue, sont différentes dans les deux cas, d'après Fishman (1971). Dans la plupart des cas de bilinguisme stable, le choix de la langue utilisée est fonction de la situation : la langue maternelle est utilisée en famille, entre amis. Tandis que la seconde langue sert plutôt au travail, dans certaines situations formelles (rapports avec l'administration, ...) ou encore avec des étrangers. Selon Fishman,

Chaque communauté possède ses règles de sélection linguistique et il est impossible d'indiquer de manière générale où se situe la frontière d'usage entre les deux langues. Cependant, cette frontière est clairement établie dans chaque communauté et chacune des langues correspond à un ensemble de fonctions bien définies. Cette absence de chevauchement entre les deux langues en présence est caractéristique des cas de bilinguisme stable par opposition au bilinguisme instable.

(Ibid. : 56)

Quant au bilinguisme instable, il est essentiellement le fait de communautés d'immigrants qui, outre leur langue d'origine, doivent apprendre la langue du pays d'accueil. Ce bilinguisme se résorbe habituellement en quelques générations au profit de la langue majoritaire d'où le qualificatif « instable ». Ainsi Fishman (Idem.) explique que les raisons de cette évolution sont multiples. Elle s'explique par la diversité linguistique des immigrants qui rend rapidement nécessaire l'usage d'une

¹⁶⁸Ferguson a critiqué les propos de (1959), In : FERGUSON, Ch. 1991. « Epilogue: diglossia revisited », *Southwest Journal of Linguistics*, Vol. 10, n°01, pp. 214-234.

langue commune, même entre eux. De plus, la langue du pays d'accueil acquiert vite un grand prestige dans la mesure où elle est synonyme de réussite sociale,

Contrairement à ce qui se passe dans un bilinguisme stable, la frontière d'usage entre les deux langues en situation de bilinguisme instable est floue et il y a fréquemment chevauchement des deux langues. Ainsi, un échange d'information peut se faire dans une ou l'autre langue selon l'interlocuteur, le lieu et la nature de l'information [...]. Il est donc difficile d'associer de façon stricte une langue à un ensemble de fonctions précises.

(Fishman, 1971 : 58)

Du point de vue de la communication, le bilinguisme instable présente un autre phénomène le « *shifting* » ou le « *glissement* » d'une langue à l'autre lors d'un même échange verbal¹⁶⁹. Il est distinct de l'emprunt qui se limite à un mot isolé, de façon que, le *shifting* « *consiste en l'introduction de plusieurs mots, d'une phrase entière, voire de plusieurs phrases dans une autre langue que celle dans laquelle se déroulait la conversation jusque-là* ». Alors que l'emprunt « *se voit appliquer les règles syntaxiques et phonologiques de la langue dans laquelle se déroule la conversation* » (Idem.).

Ce qui explique, les normes d'usage qui varient d'une génération à l'autre. Les jeunes étant toujours plus enclins à ne faire usage que de la langue qui est la leur, dans des situations où leurs parents conservent leur langue d'origine. De même, l'âge du locuteur et celui de son interlocuteur est déterminant pour établir les règles d'usage. Le chapitre suivant s'attachera par ailleurs, de présenter la difficulté de dégager un système unique pour l'ensemble d'une communauté donnée.

5.3. Le jeune bilingue

Nous entendons souvent dire que « *les enfants sont comme des éponges et qu'ils peuvent apprendre facilement n'importe quelle langue quand ils sont jeunes* ». En effet, les enfants peuvent facilement apprendre des langues supplémentaires en raison de leur neuroplasticité accrue, de la capacité du cerveau à former de nouvelles connexions neuronales et tirer des avantages cognitifs notables. Dans l'étude parue dans *Neurology*¹⁷⁰(2010), la majorité des neuropsychologues affirment que le bilinguisme est non pas un handicap, au contraire, « *[...] augmente les performances du système cognitif des fonctions exécutives* ». Un enfant, par exemple, de la nouvelle génération algérienne, de la région de Batna exactement, où les entretiens ont été réalisés, parle avec la même aisance l'arabe

¹⁶⁹ FISHMAN, J. 1971. *Sociolinguistique*, Paris-Bruxelles, Nathan-Labor, pp. 54- 77.

GUMPERZ, J. 1982. *Discourse strategies*, Cambridge University Press, pp. 30- 131.

¹⁷⁰<http://n.neurology.org/content/75/19/1726>

dialectal de sa maman que le chaoui de son papa ou bien l'inverse. Dès l'âge de deux ans, il lui arrive encore de mélanger l'arabe dialectal et le chaoui dans une même phrase, mais il apprend rapidement à passer d'une langue à l'autre. À 11 ans, il est un parfait bilingue.

Quant aux linguistes et les spécialistes du langage, à l'instar de Bloomfield, ils attribuaient « bilingue » à une personne utilisant deux langues de manière équivalente. Ainsi pour Grosjean, le bilinguisme,

[...] est bilingue la personne qui se sert régulièrement de deux langues dans la vie de tous les jours et non qui possède une maîtrise semblable (et parfaite) des deux langues. Elle devient bilingue parce qu'elle a besoin de communiquer avec le monde environnant par l'intermédiaire de deux langues. Elle le reste tant que ce besoin se fait sentir.

(1984 : 379)

C'est donc le besoin de communiquer dans plusieurs langues qui fait de tout sujet parlant un être bilingue, sans pour autant prendre en considération son niveau de compétences. Parce que dans certaines communautés un tel apprentissage se fait naturellement si les langues en question ont le même statut et l'enfant est en contact avec différentes personnes de sa famille qui parlent l'une d'elles ou les deux. Bien que, les enfants comprennent très tôt que l'une de leurs langues n'est pas très utilisée en dehors de leurs foyers et, comme ils ont naturellement plus l'occasion d'entendre et de parler l'autre, ils développent moins l'aptitude à s'exprimer dans la langue minoritaire. Cela peut les amener à comprendre cette dernière, sans savoir la parler. On parle alors de langue « *dominante* » ou langue « *faible* ».

Toutefois, les situations de langue « *dominante* » ou « *faible* » sont instables et dépendent de l'âge, du contexte social et de l'espace géographique de la personne. Le déménagement peut susciter l'affaiblissement de la langue dominante et réciproquement. Un enfant franco-arabe habitant en France utilise et maîtrise la langue française, mais si la famille déménage en Algérie, l'arabe deviendra alors sa langue dominante. Ce basculement « *langue dominante* » / « *langue faible* » est principalement dû aux relations familiales ou sociales.

Outre cela, à la maison les parents parlent dans leurs langues maternelles et passent plus de temps aussi bien l'un que l'autre avec leur enfant, celui-ci développera ce que les chercheurs appellent « *un bilinguisme équilibré* ». Cependant, cet équilibre sera perturbé dès que l'enfant entre à l'école et la langue de scolarisation devient ainsi la langue « dominante ».

De ce fait, les personnes bilingues ne sont pas nées en tant que telles, mais le sont devenues parce qu'elles ont grandi dans un environnement multilingue, à l'exemple de l'enfant d'un couple mixte, l'enfant d'immigrés ou de travailleurs frontaliers,...

5.4. Du bilinguisme au plurilinguisme

Être dans une famille bilingue, c'est connaître les deux langues et cultures. L'enfant qui peut se mouvoir entre les deux développe la capacité de passer de l'une à l'autre ; selon Kersauson, « *les enfants bilingues seraient plus créatifs, plus ouverts et plus flexibles que les autres à l'école, bien entendu, qu'ils soient élevés dans un environnement affectif stable et culturellement riche* » (2007)¹⁷¹.

Des recherches en sociolinguistique, réalisées dans le même domaine, ont mis en exergue le sujet de l'influence du contexte sur l'usage des langues et le caractère évolutif des compétences langagières. Autrement dit, d'un point de vue sociolinguistique, selon Hélot

La notion de plurilinguisme permet d'inclure toutes les langues, quel que soit leur statut officiel au sein du pays. Le répertoire verbal fait également partie des aspects théoriques [...]. Il est perçu comme un ensemble de combinaisons possibles par le locuteur dans plusieurs langues et non comme l'addition de deux répertoires monolingues. [...] bilinguisme et plurilinguisme font émerger de nouveaux modèles de contacts et de variations linguistiques [...].

(2007 : 107)

Ensuite, pour aborder la question du bilinguisme en famille et son influence sur la mise en place d'une éducation plurilingue, Hélot étudia la transmission des langues chez des familles bilingues. Elle s'est écartée des études s'intéressant à l'aspect linguistique de l'acquisition du bilinguisme pour voir comment cette transmission des langues est assurée dans la famille.

Les exemples qui ont été évoqués dans le point précédent, illustrent bien la dichotomie « bilinguisme scolaire/bilinguisme familial » en soulignant l'écart entre :

- Les représentations de l'éducation plurilingue en contexte scolaire et les représentations du bilinguisme familial ; et
- Les représentations des langues et la valorisation du plurilinguisme scolaire des langues dominantes.

Ainsi pour Hélot, l'école pourrait être un espace de circulation entre les différentes cultures,

¹⁷¹ KERSAUSON (de), H. [27/07/2007]. « Psychologie – Les atouts des enfants bilingues », *Lepetitjournal Milan*. Disponible sur <<https://lepetitjournal.com/milan/actualites/psychologie-les-atouts-des-enfants-bilingues-5726>> [consulté le 03 avril 2013].

[...] l'école rassemble des locuteurs aux répertoires divers ayant en commun une même langue ou plusieurs variétés linguistiques que [...] les apprenants en particulier, ont déjà développés avant leur entrée dans l'institution scolaire. C'est également un lieu où ces répertoires déjà diversifiés entrent en contact avec la (ou les) langue(s) de scolarisation. Le sens même de sa mission est de contribuer à l'inclusion et à la cohésion sociales à travers la maîtrise de cette/ces langue(s) et en tenant compte des acquis.

(2007 : 108)

En revanche, Byram propose l'axiome selon lequel,

L'École peut être amenée à ne pas prendre en charge cette diversité des langues et des cultures et à se transformer [...] en espace de sélection et de ségrégation, pouvant aller jusqu'à stigmatiser certaines pratiques langagières (en langues minoritaires, en langues d'origine, en variétés [...] de la langue de scolarisation ...).

(2006 : 08)

Toutefois, l'école peut profiter de la diversité et la multiplication des langues pour son projet éducatif parce que les parents d'un enfant bilingue admettent que l'apprentissage d'une langue étrangère est avantageux, que ce soit à l'école ou bien à la maison. Au sens de Bourdieu,

Les lois de la transmission du capital linguistique étant un cas particulier des lois de la transmission légitime du capital culturel entre les générations, on peut poser que la compétence linguistique mesurée selon les critères scolaires dépend, comme les autres dimensions du capital culturel, du niveau d'instruction mesuré aux titres scolaires et de la trajectoire sociale.

(2001 : 94)

La sociologie du langage, comme la sociologie de la culture, est logiquement indissociable d'une sociologie de l'éducation. L'école est ainsi dominée par les produits linguistiques de la langue dominante et élimine les différences qui peuvent exister. Selon Bourdieu,

Du fait que le système scolaire dispose de l'autorité déléguée nécessaire pour exercer universellement une action d'inculcation durable en matière de langage, et qu'il tend à proportionner la durée et l'intensité de cette action au capital culturel hérité, les mécanismes sociaux de la transmission culturelle tendent à assurer la reproduction de l'écart structurel entre la distribution, très inégale, de la connaissance de la langue légitime et la distribution, beaucoup plus uniforme, de la reconnaissance de cette langue, qui est un des facteurs déterminants de la dynamique du champ linguistique et, par là, des changements de la langue.

(1990 : 54)

Un exemple de la diversité des modes de l'énonciation est fourni par Weil (1972), opposant le discours de la vie scolaire au discours de la vie privée. Il montre que dans un contexte extralinguistique, on peut soumettre à l'analyse des choix linguistiques qui sont effectués et qui ne

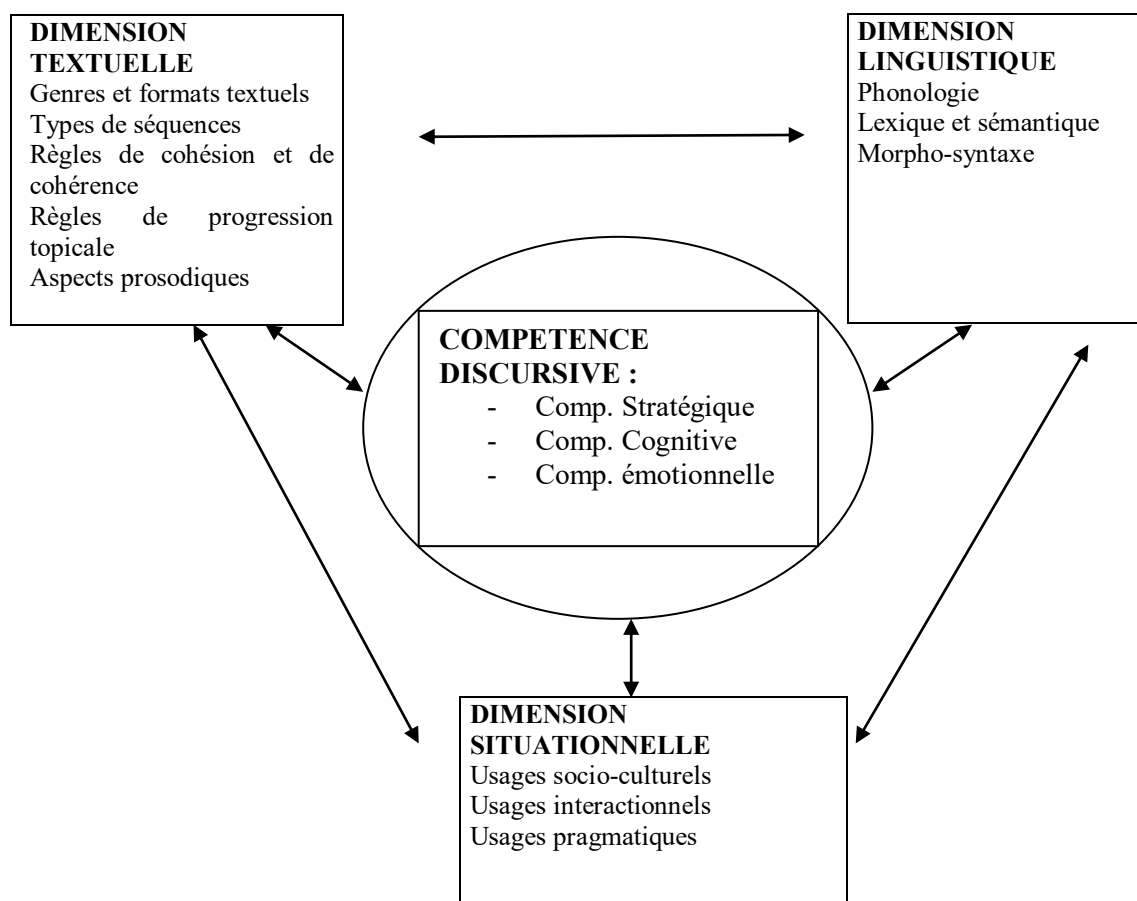
sont pas les mêmes dans un autre contexte. Ainsi, l'étude différentielle qu'il propose de ces rapports met en évidence les options linguistiques du locuteur,

Le discours scolaire est marqué par les préoccupations d'organisation formelle, de présentation et de représentation précises d'un référent. L'emploi des unités et leur combinaison se veut conforme au bon usage lexical et à la norme syntaxique. Il est lié à la contrainte de la situation éducative et à l'exigence d'un tiers. Ce langage socialisé, cette appropriation ordonnée de la langue, atteste une compétence linguistique assurée. La fonction de communication est centrale. Par le discours scolaire, l'enfant manifeste son aptitude à une communication exclusivement linguistique avec autrui, et témoigne ainsi de son degré de socialisation, au plan de langage.

(Weil, 1972 : 32)

Ce passage de la linguistique au discours peut s'expliquer par la notion « *compétence discursive* »,

Figure 03 – Schéma expliquant la compétence discursive.



Source : Capucho (2008 : 241)

Pour Zarate *et al.* (1997), la compétence discursive de chaque individu est plurilingue et interculturelle. De même, pour Capucho « *résultat de l'action des composantes stratégique, cognitive et affective, la compétence discursive se nourrit de connaissances qui se situent dans trois*

dimensions distinctes mais en interaction permanente : la dimension linguistique, la dimension textuelle et la dimension situationnelle » (Idem.). D'après Capucho, les éléments paraverbaux et non verbaux se situent dans ces deux dernières dimensions.

On en déduit que la scolarisation n'est pas simplement une affaire d'exposition à l'enseignement dispensé en classe, mais qu'elle est affectée de façon significative par la manière dont l'information est mise à la disposition des apprenants au travers des programmes scolaires, et aussi par celle dont les compétences sont définies et les aptitudes cognitives évaluées. En effet, les chercheurs en sociolinguistique interactionnelle (Gumperz, 1989) et (Hymes, 1974), étudiant les cadres scolaires contemporains, se sont chargé d'un côté de décrire le processus par lequel des modèles d'éducation sont mis en pratique et, d'un autre côté de découvrir la théorie implicite sur laquelle se fondent leurs choix des modèles d'apprentissage. Mais ils ont eu également pour objectif de montrer comment ces processus se rapportent au système, plus large, de production du savoir, cela n'étant possible que par l'observation des mécanismes réels de la communication quotidienne dans les cadres scolaires.

5.5. Les jeunes bilingues : Quels obstacles ?

Élever un enfant dans deux langues demande un effort soutenu sur plusieurs années. Le bilinguisme ne va pas de soi, que la seconde langue soit celle d'un des parents, qu'elle soit celle de la cellule familiale dans un pays étranger ou, tout simplement, un projet d'apprentissage pour l'enfant d'une famille monolingue. Combattre les idées reçues, trouver les moyens de lutter contre la disparition de la langue « faible », se construire une identité à partir de deux langues et de deux cultures, tels sont les défis à relever par les enfants bilingues et leurs parents.

(Abdelilah-Bauer, 2015 : 7)

La recherche indique que le rythme d'acquisition linguistique est relativement semblable entre les enfants unilingues et bilingues. Sauf que les bilingues apprennent deux langues, donc deux systèmes linguistiques, en même temps, par exemple le français et l'anglais. Malgré qu'une langue soit dominante sur l'autre, par la forte exposition de l'enfant à cette langue, cela peut se refléter sur son usage des deux systèmes linguistiques ; selon McCardle, « *bilinguals have two sets of language rules in mind and their brains are used to switch from one language to another quickly* »¹⁷² (2006 : 45). Une personne bilingue se distingue d'une autre monolingue par le nombre des langues dans lesquelles elle est capable de communiquer. Autrement dit, l'organisation cognitive n'est pas la même

¹⁷² « *Les bilingues ont à l'esprit deux ensembles de règles linguistiques et leurs cerveaux sont habitués à basculer rapidement d'une langue à l'autre* » (Trad. Personnelle).

selon qu'on parle une, deux ou trois langues. Les enfants bilingues ont une forte capacité de concentration que les enfants unilingues ; selon Abdelilah-Bauer,

[...] ils développent une pensée divergente qui produit des solutions originales et moins conventionnelles. [...] le fait d'avoir deux systèmes de représentation mentale augmente la flexibilité et l'originalité de la pensée. [...] une personne bilingue a deux mots pour un seul objet ou une seule pensée, ce qui signifie un répertoire sémantique plus étendu.

(Ibid. : 30)

D'après Abdelilah-Bauer, certes une seule langue ne suffit plus aujourd'hui pour la réussite professionnelle ou sociale, mais la vie de l'enfant bilingue n'est pas aussi facile ni pour lui ni pour ses parents car, les idées négatives reçues sur le bilinguisme sont nombreuses. Lorsque les parents choisissent ou imposent un enseignement de telle ou telle langue à leur enfant, ils se sentent concernés par leur appartenance culturelle.

En effet, d'après Gumperz (1989 : 79), chaque groupe ethnique a son héritage et son jeu de traditions et de valeurs qui sont transmis d'une génération à une autre et font partie du processus de socialisation informel tel qu'il se développe en famille.

D'ailleurs, dans les différents travaux qu'on a eula possibilité d'explorer jusqu'à présent, le bilinguisme et le biculturalisme sont reconnus comme des objectifs primordiaux pour chaque individu. Mais pour que cet individu atteigne ses objectifs, il faut au moins, qu'il comprenne la nature de la commutation du « *code-switching* » et sa signification dans l'interaction quotidienne. D'après Gumperz « *le bilinguisme désigne les commutations significatives – phonologiques, morphologiques, et syntaxiques – étudiées par les linguistes au travers du comportement verbal de populations particulières. [...] la signification sociale de ces traits peut être tout à fait variable* » (Ibid. : 81). À titre d'exemple, l'emploi régulier de deux ou plusieurs modes discursifs comme les salutations ou les adieux « stéréotypés » qui seront associés aux activités quotidiennes des individus. Le langage et les gestes sont parfois standardisés et font partie intégrante de la définition d'une communauté, à tel point que tout changement linguistique peut changer également la structure des interactions langagières entre les individus.

6. La conception linguistique du langage comme fait social

Selon ce contexte, nous essayerons de revenir aux propos, sur la nature et les fonctions du langage, tenus précédemment, afin de développer et justifier ce que « parler » veut dire pour de nombreux chercheurs.

Si on se limite à observer, en premier lieu, le langage en tant qu'activité de parler, on peut être porté à identifier sa finalité avec la fonction ou les types de fonctions des actes de parole qu'on réalise à son aide. Comme on peut être amené à affirmer que le langage est destiné à exprimer les idées ou, au contraire, à les dissimuler, ou bien encore à essayer de déterminer le but qui prédomine dans les actes de parler et aboutir par là à définir le langage au moyen d'un « *il sert à..* » ou « *il sert en premier lieu à...* ». Alors que, dans ces cas, il ne s'agit pas de la finalité du langage, mais uniquement des buts des actes de parole.

Il est évident que, de telles partialisations ne peuvent pas conduire à reconnaître l'essence du langage puisque la parole peut être utilisée à des fins multiples, voire même contradictoires. Ainsi, l'action de parler se réalise toujours au moyen d'une technique historiquement déterminée, c'est-à-dire au moyen d'une langue, selon Coseriu,

Les langues sont, en effet, des techniques historiques du langage et, dans la mesure où elles sont établies en tant que traditions particulières définies, reconnues comme telles par les sujets qui les parlent et par les locuteurs d'autres langues, elles sont communément désignées par des adjectifs « propres », qui les identifient historiquement ([...] « langue française », « langue allemande », etc.).

(2000 : 15)

Parler une langue est le fait donc, qu'un locuteur se présente toujours comme un membre d'une communauté historiquement déterminée ou quelqu'un qui adopte temporairement la tradition langagière d'une communauté. Coseriu ajoute,

[...] on considère que sa propre langue est celle qui correspond à l'essence même des choses désignées, comme « langue naturelle », tandis que les autres langues sont tenues pour de simples nomenclatures arbitraires. Du reste, une identification jusqu'à un certain point analogue se constate aussi, du moins implicitement, à des niveaux supérieurs de l'attitude envers le langage, par exemple lorsqu'on tend à imposer à d'autres langues les catégories d'une langue déterminée ou bien lorsque l'on considère une langue historique particulière comme la réalisation idéale du langage en général.

(Ibid. : 16)

En effet, cette façon moderne de concevoir les langues¹⁷³ constitue un acquis important et c'est ce qui permet l'étude comparée des techniques historiques du parler en grammaire et même en linguistique. Certes l'étude du langage comme telle, nous permet d'une part, de le séparer des buts des actes de parole et de nous approcher aussi de l'universalité du langage. Mais considérer d'autre part, les langues comme séparées de l'activité de parler comporte quelques dangers pouvant induire tout chercheur en erreur, selon Coseriu (Ibid. : 17-19),

- a. Le danger de ne plus voir le rapport que le langage entretient avec le monde extralinguistique, d'oublier le fait important que le langage, en dépit de son autonomie, est une forme de connaître la « réalité » extralinguistique ;
- b. Le danger que la conception naïve du langage, c'est-à-dire la conscience que les sujets parlants en tant que tels ont du langage, soit trop vite rejetée ou même ignorée. Or, si cette conception ne peut pas valoir comme une explication ou une interprétation du langage, elle doit cependant être considérée comme une condition importante et réelle de son fonctionnement [...] ;
- c. Le danger de confondre la généralité empirique de ce que l'on observe dans les langues avec ce qui est universel dans le langage. D'un côté, ceci induit à prétendre définir les catégories linguistiques par rapport à telle ou telle langue particulière. D'un autre côté, la même identification implique qu'on conçoit le langage tout simplement comme l'ensemble des langues, sans se poser la question de savoir pourquoi il existe des langues, et qu'on considère la théorie du langage comme le résultat et l'aboutissement de la recherche empirique concernant les langues [...] ;
- d. Le danger de surévaluer les différences entre les langues, c'est-à-dire de considérer chaque langue comme quelque chose de clos, d'hermétiquement fermé sur soi-même, et de ne plus trouver de voie conduisant d'une langue à une autre, tandis qu'en réalité, toute langue est sans doute un système historiquement spécifique, mais spécifique à l'intérieur de l'universalité du langage¹⁷⁴ [...] ;
- e. Le danger de ne pas comprendre correctement le caractère technique des langues. En effet, la technique de chaque langue apparaît dans la description comme presque infiniment compliquée ; et l'on est en droit d'affirmer que les langues sont les plus complexes parmi les techniques développées par l'homme. [...] Cependant, les langues sont parlées c'est-à-dire qu'elles sont « réalisées » spontanément et sans aucune difficulté ;
- f. Le danger de considérer les langues [...] comme des produits statiques et de perdre de vue le langage en tant que production. De là que le parler soit souvent conçu comme la réalisation occasionnelle des langues et non pas, en même temps, comme production et élargissement du langage. [...] le rapport entre langue-parole soit réduit à un simple rapport du type « code-message ». [...], ou bien, pour ramener tout cela à une formule plus simple : « parler, c'est le langage en tant que production

¹⁷³On ne peut pas vraiment dire qu'elle est totalement nouvelle et moderne, surtout en ce qui concerne l'étude du langage. On peut trouver tout un travail sur cela dans : TRICOT, J. 1936 [2014]. *Aristote De l'interprétation*, Trad. Française (1936), Les Échos du Maquis, Vol. 1, pp. 6-10.

¹⁷⁴Au sens de Chomsky (Trad. Française), « chaque langue constitue une clef pour accéder à toutes les autres » (2005 : 13).

concrète ». Si, par contre, on considère les langues comme des produits statiques, on ne comprend plus la dynamique du langage, ce que l'on appelle le « changement linguistique »¹⁷⁵. [...]

Cependant, on peut ignorer quelques erreurs et le paradoxe du synchronique « fonctionnement de la langue » et du diachronique « changement linguistique », sauf si on conçoit le langage comme une « créativité » au sens de Coseriu (Idem.) et de Chomsky (2005). On peut aussi, le considérer comme une activité créatrice sous toutes ses formes, ainsi « *est « créativité » aussi bien le langage en général que le langage en tant que parole* » (Coseriu, Ibid. : 21).

Cela dit, tout acte de parole est, dans une certaine mesure, un acte de création. D'où, la nécessité de tenir compte des contextes et de la situation du discours lors de l'interprétation de tout acte de parole. Bien que, des fois nous connaissons les contextes et les situations qui sont nos contextes et nos situations, nous oublions que tout acte de parole se trouve impliqué dans un réseau de relations infinies qui peuvent déterminer son sens.

6.1. Structure et réception du langage parlé

Depuis une douzaine d'années, un mouvement prenait naissance et permettait aux linguistes et aux sociolinguistes de s'intéresser aux périmètres des jeunes générations, sur les usages linguistiques, plutôt que de se concentrer uniquement sur les causes internes du changement linguistique. En effet, que ce soit sur le plan des préoccupations quotidiennes ou sur celui de la stricte mise en mots, les linguistes et sociolinguistes ont montré, dès 1997, à l'instar de Goudaillier ; Boyer ; Siouffi ; Bulot ; Melliani ; Boutet ; et autres, que contrairement à leurs prédécesseurs, les parlures de ces jeunes générations étaient proches du « français des cités de banlieue » que du « français branché ».

En plus de ces nouveaux phénomènes de mode, les jeunes générations sont particulièrement sensibles et exercent une influence non négligeable sur le changement lexical et aussi, de façon plus marginale, sur la syntaxe. C'est cette tendance favorisée par les échanges qui permet d'unir les usages langagiers contemporains de ces jeunes, au sens de Baider (2007).

En effet, les activités de recherche récentes s'assemblent à l'étude et à la compréhension des processus de la communication parlée et au développement des modèles appropriés au traitement de la parole. Elles se concrétisent d'ailleurs par la réalisation des systèmes de traitement du langage parlé assurant des fonctions telles que la transcription de documents audio et vidéo, la

¹⁷⁵Le changement linguistique ait été considéré comme un paradoxe du langage « *les langues ne devraient pas changer et, pourtant elles changent* » (Coseriu, 2000 : 19). Ainsi, comme on l'a vu au chapitre précédent, Coseriu interprète ce phénomène comme quelque chose d'extérieur aux langues elles mêmes, comme motivé par des causes externes.

compréhension de la parole ainsi que l'identification du locuteur et de la langue. Bien qu'en s'inspirant des méthodes existantes ou émergentes pour le traitement de l'écrit, les linguistes ont développé encore d'autres méthodes et des outils propres à la modélisation de la langue en vue d'une utilisation dans des systèmes de reconnaissance de la parole.

C'est pourquoi, dans notre première partie expérimentale des enregistrements, nous avons tenu à mener deux sortes d'activités, les unes fortement liées au problème de la reconnaissance de la parole, et les autres, plus tournées vers le traitement de l'écrit ou de la transcription des entretiens, dans la mesure où ces activités peuvent déboucher sur des applications en reconnaissance de la parole adulte et juvénile par rapport à leurs perceptions de la langue française. En d'autres termes, le traitement du langage parlé vise l'analyse de la structure linguistique (morphologie, syntaxe, sémantique, pragmatique) des énoncés de parole spontanée et non préparée, à partir de transcriptions en séquence de mots obtenues par reconnaissance de la parole. Toutefois, deux difficultés principales ont été rencontrées :

- Présence quelquefois des erreurs de reconnaissance qui transforment les transcriptions ;
- Présence de disfluences orales qui perturbent la syntaxe des énoncés telles que les répétitions, les reprises, les incises, etc.

La plupart des recherches menées sur la détection des émotions véhiculées par un langage parlé portent alors, sur l'analyse de la prosodie du signal de parole. Mais d'une manière contradictoire et complémentaire, Damasio et Damasio¹⁷⁶ ont essayé de travailler sur le contenu propositionnel du langage en se basant sur une hypothèse de compositionnalité de l'émotion portée par un message,

Les mots lexicaux possèdent une valeur émotionnelle fixe (que les psycholinguistes savent déterminer dans le cadre de normes lexicales). Tandis que les verbes et adjectifs agissent comme des prédicats affectant une valeur émotionnelle à partir de celle de leurs arguments, et la structure sémantique de l'énoncé a donc une importance dans le calcul de l'émotion [...].

(Damasio, Damasio, 1992 : 1)

Prenant aussi, comme exemple, le changement de classe syntaxique de l'adjectif « grave » employé comme adverbe pour « beaucoup » qui caractérise le parler des jeunes des cités. Il s'est rapidement étendu dans les échanges langagiers et est devenu officiel dans le Nouveau Petit Robert (2002) ; selon Sourdot,

¹⁷⁶DAMASIO, A, DAMASIO, H. 1992.« Le cerveau et le langage », *Pour La Science*, n° 181, pp. 1-8.

Le succès de ce glissement syntaxique traditionnel en argot peut s'expliquer par le fait qu'il allie économie paradigmatique, invariabilité (la même unité pour l'adjectif et l'adverbe) et économie syntagmatique [...]. À la différence de l'argot, ce procédé, pour le moment, n'est pas systématiquement utilisé, il reste l'apanage de «grave».

(2003 : 4)

On trouve également ce glissement dans l'utilisation de la même unité pour le discours direct ou indirect, comme « *je ne sais pas qu'est-ce qu'il a dit...* » pour « *je ne sais pasce qu'il a dit...* ». On peut comprendre que lorsque le langage se développe, il se peut que ses dimensions morphosyntaxiques ne soient pas préservées, comme on a pu le constater dans les conceptions théoriques qui s'intéressent différemment aux problèmes de la morphologie. En effet, par l'approche linguistique formelle de Chomsky, l'acquisition des dispositifs morphologiques de la langue française est « *un processus de sélection d'une grammaire à partir d'un ensemble de possibilités défini par des connaissances innées chez l'enfant* » (2005 : 9).

De ce fait, les faits linguistiques rendent étonnante l'illusion que nous nous faisons sur notre propre manière de parler, comme ces emprunts dus aux contacts des langues et qui font partie de la vie de la langue. Le jeunisme et les nouvelles technologies, par exemple, qui caractérisent l'époque actuelle sont parmi les explications possibles de cet intérêt pour le « *parler djeun* ». Là encore, des dictionnaires sur la tchatche et les abréviations SMS (ou textos) font leurs apparitions, ce qui est révélateur d'un nouveau phénomène de société. Ce faisant, le moment de la jeunesse qui succède à l'enfance et au temps de l'apprentissage stricto sensu, est aussi un moment de grande instabilité pour la langue comme pour le langage parlé et une vision dynamique de la description linguistique qui se doit d'en rendre compte.

6.2. D'une situation à un sens

Pour Ducrot « *l'essentiel d'une langue est son pouvoir de véhiculer les sens* » (1967 : 112), du fait que certains linguistes, à l'instar de Martinet (1969) et les structuralistes américains, ne tiennent pour scientifique, qu'une approche négative de la signification. Pour eux selon Ducrot « *il s'agit de délimiter l'aspect sémantique du langage en étudiant tous les phénomènes linguistiques qui se laissent décrire indépendamment du sens qu'ils transmettent, ou avec une référence à ce sens* » (Idem.). D'autres linguistes, en revanche, à l'instar de Benveniste (1980 [1966]) et Prieto (1966), prennent directement comme objet d'étude le contenu du langage. Ils visent la façon dont chaque langue prend en charge la signification ; pour eux, selon Ducrot « *la linguistique est de plein droit sémantique et non pas introduction à la sémantique* » (Idem.).

Toutefois pour Bloomfield, la sémantique est « *le point faible* » de la linguistique car elle n'a pas encore de méthode scientifique. Il propose ainsi une conception behavioriste de la langue: l'activité psychique n'étant pas accessible, on étudie chez un individu la relation entre les stimuli et le comportement réactionnel. Si la réaction de l'individu (le locuteur) est linguistique, elle sert ainsi pour un autre (l'auditeur) de stimulus et provoque chez lui une réaction non linguistique. D'après Bloomfield,

Le sens d'un message linguistique est donc la relation qui existe entre la situation du locuteur et la réaction du l'auditeur. Le sens d'une expression linguistique est la relation entre la tonalité (en fait inconnaissable) des situations des locuteurs et la totalité (tout aussi inconnaissable) des réactions des auditeurs. On pourrait certes classer les situations sur la base de leurs traits distinctifs : mais [...] un même mot peut renvoyer à des situations tout à fait hétérogènes (**polysémie**) et que le langage s'emploie très souvent hors situation. Le recours au sens est malgré tout indispensable à la linguistique. [...] dans des communautés linguistiques déterminées, certaines expressions linguistiques sont semblables en forme et en sens et les usagers sont intuitivement capables de reconnaître cette identité.

(1970 : 47)

D'après Coseriu (2000 : 60), même la situation peut être,

- **Immédiate**, créée par le fait même de parler ;
- **Médiante**, créée par le contexte verbal.

Les noms propres, par exemple, par leur « *autosuffisance* » lexicale, sont les outils adéquats pour créer des « situations médiates », c'est-à-dire pour rendre les choses « présentes » dans la sphère spatio-temporelle du discours. Ainsi, après avoir dit,

- « *Sami traverse la Seine* »,

On peut continuer en disant, sans risque d'ambiguïté,

- « ..., *ce grand « fleuve » de Paris* ».

Mais encore entre situation, région, territoire et espace, il y a plusieurs distinctions. À ce propos, Coseriu propose la définition de « région »,

[...] l'espace à l'intérieur duquel un signe fonctionne dans tel ou tel système de significations. Cet espace est délimité, d'un côté, par la tradition linguistique et de l'autre, par l'expérience que l'on a des réalités désignées. On peut distinguer trois types de « région » : la « zone », le « milieu » et l'« ambiance ».

- *La* « zone » est « la région » dans laquelle on connaît et on emploie habituellement un signe : les limites de la « zone » dépendent de la tradition linguistique et coïncident avec d'autres limites, également linguistiques ;
- *Le* « milieu » est la « région » dans laquelle l'objet désigné est connu comme appartenant à l'espace vital des sujets parlants ou bien à un domaine organique de leur expérience ou de leur culture ; les limites du « milieu » ne sont pas linguistiques ; ainsi, par exemple, est « milieu » l'espace à l'intérieur duquel on connaît l'objet « maison » ;
- *L'*« ambiance », enfin, est une « région » déterminée socialement ou culturellement : la famille, l'école, les organisations professionnelles, etc., sont, dans la mesure où ces institutions possèdent des parlars qui leurs sont propres, des « ambiances ». Une « ambiance » peut posséder des signes spécifiques pour des objets que l'on rencontre dans un milieu plus vaste, [...] c'est-à-dire que l'ambiance peut fonctionner comme « zone », comme « milieu » ou bien comme « zone » et « milieu » à la fois. [...]

(2000 : 56)

On peut comprendre de ces définitions que, ces nuances sémantiques des mots sont dues à des différences de « région ». Cette distinction du « *vocabulaire usuel* » et du « *vocabulaire technique* » est faite par Coseriu ; selon lui « *les mots usuels sont compris comme étant propres aux « zones », les mots techniques comme caractéristiques des « milieux* » » (2000 : 56). Quoique, cette distinction ne peut être absolue parce que tout mot qui a un signifié lexical, signifie à la fois dans une « zone » dont les limites dépendent de la tradition linguistique, et dans un « milieu » dont les limites sont celles à l'intérieur desquelles un objet désigné est connu.

Toute langue coïncide donc, avec certains « milieux » d'expérience et par conséquent, toute langue possède des « mots usuels » qui, du point de vue d'autres langues, sont perçus comme des « mots techniques » et « non traduisibles » par des mots usuels (Coseriu, Ibid. : 57). Ces derniers peuvent être « continu » s'ils contiennent différentes langues comme dans le cas de « house » dans le sens de « maison », ou « discontinu » si à l'intérieur des limites de chaque langue, ils ne contiennent que certaines « ambiances » comme c'est le cas des noms propres et terminologies scientifiques (Idem.). De même pour les groupes de langues correspondant à des « milieux » différents ainsi que pour des dialectes et des parlars régionaux d'une seule et même langue historique.

Pour reprendre les exemples des mots reconnus comme « usuels » de Coseriu (Idem.), le « milieu » dépasse la « zone » à l'exemple des organisations idiomatiques propres à une communauté. Tandis que pour les mots reconnus comme « techniques », la « zone » et le « milieu » coïncident – du moins à l'intérieur de chaque communauté linguistique –,

- Le « milieu » de (*maison*) est plus vaste que les « zones » de (*domicile, house, casa*, etc.), mais il n'en va pas de même pour le « milieu » de (*phonème*).

Ainsi, dans l'analyse sémantique d'une langue, on doit se rapporter à la réalité désignée afin de constater comment cette langue analyse celle-ci. Et puisqu'on parle de communautés sociales et linguistiques et des pratiques langagières, on ne peut pas négliger le « contexte » de l'activité de parler. Selon Coseriu, ce qui constitue un contexte,

[...] toute la réalité qui entoure un signe, un acte de parole ou un discours, et cela en tant que présence physique, en tant que savoir des interlocuteurs et en tant qu'activité. On peut distinguer trois types de contexte [...],

- **Le contexte idiomatique**, c'est la langue elle-même en tant que contexte, en tant que « toile de fond » de l'activité de parler. En parlant, on ne manifeste concrètement qu'une section de la langue, mais cette section signifie en relation [...] avec tout le savoir idiomatique des interlocuteurs : les jeux de mots, les rimes, etc. Il peut aussi fonctionner comme une langue autre que celle qui est actuellement employée : c'est ce qui arrive aux sujets plurilingues, par exemple, (vert), signifie en relation avec les autres noms de couleurs de la même langue (bleu, jaune, gris, etc.) ;
- **Le contexte verbal**, [...] pour chaque signe et pour chaque segment d'un discours (qui peut être un dialogue), le contexte verbal n'est pas constitué seulement par ce qui a été dit antérieurement, mais aussi par ce qui est dit après, dans le même discours. [...] tels que (la maison d'Ali) et (la Maison Blanche), dans lesquels les déterminateurs postposés fonctionnent simultanément comme des éléments contextuels qui révèlent la signification du signe (maison) ;
- **Le contexte extraverbal**, est constitué par toutes les circonstances non linguistiques que les sujets parlants perçoivent directement ou qui leur sont connues. On peut y distinguer différents sous-types, à savoir les contextes :
 - a. *Physique*, qui comprend les choses qui sont à la vue des interlocuteurs ou qui constituent le support d'un signe (les signes gravés, écrits ou imprimés);
 - b. *Empirique*, est constitué par les « états de choses » objectifs qui sont connus des interlocuteurs dans l'espace et au moment où ils parlent, par exemple, « je vais à la plage » ; « ne descends pas dans la rue », etc. ;
 - c. *Naturel*, est constitué par la totalité des contextes empiriques possibles, c'est-à-dire qu'il est l'univers empirique connu par les interlocuteurs, par exemple, ciel ; soleil ; terre ; lune ; etc. ;
 - d. *Pratique ou occasionnel*, est l'« occasion » de l'activité de parler, il s'agit de la conjoncture particulière, subjective ou objective, dans laquelle le discours se déroule, par exemple, le fait de parler à une personne âgée ou à un jeune, à un ami ou à un camarade, pour demander une faveur ou pour faire valoir ses droits,[...], etc. Toute une série de fonctions grammaticales, sémantiques et stylistiques [...] sont implicitement remplies par ce contexte, par exemple, [...], il fait beau aujourd'hui, etc. ;
 - e. *Historique*, est constitué par les circonstances historiques connues des interlocuteurs et il peut être particulier, aussi « limité » que l'histoire d'une personne, d'une famille ; ou plus « vaste », comme l'histoire d'un pays ; ou « universel » actuel ou passé. [...];
 - f. *Culturel*, englobe tout ce qui appartient à la tradition culturelle d'une communauté, il peut être extrêmement limité ou aussi vaste que l'humanité tout entière. Dans la mesure où il appartient à l'histoire culturelle d'une communauté, le contexte culturel est une forme particulière du contexte historique.

Malgré qu'elles soient diverses, les situations langagières possèdent des caractéristiques communes. Chaque situation est orientée, entre autres, vers un objectif de réaliser quelque chose. Ce qui nous permet d'avoir le point de vue des interactants dans un échange pour juger ce qui entrave l'interaction. Ainsi, on peut mentionner les chercheurs qui ont travaillé sur la spécification des différentes composantes de la situation, à l'image de Hymes (1972) et son fameux modèle « *Speaking* »¹⁷⁷ pour désigner les huit composantes nécessaires à toute interaction, comme : « *Setting* », « *Participants* », « *Ends* », « *Acts* », « *Key* », « *Instrumentalities* », « *Norms* » et « *Genre* ».

En regardant le contenu, à un premier niveau d'analyse, il est possible de savoir si et jusqu'à quel point la communication est réussie entre les interactants. Bien que deux événements de langage ne peuvent pas être parfaitement comparables.

Gumperz (1989) nous propose une façon d'éviter cette difficulté en abstrayant des séquences limitées dans le temps, des activités récurrentes et des « *tâches communicatives* »¹⁷⁸ telles que raconter, expliquer, argumenter, etc.

Même si leurs conditions pragmatiques soient théoriquement considérées comme universelles, l'accomplissement de ces « *tâches communicatives* », sous forme de pratiques sociales, est variable d'un point de vue culturel. Cette variation peut être analysée à partir de différentes perspectives, chacune apparaissant conjointement dans les pratiques réelles. Selon Gumperz,

- Les différents présupposés culturels à propos de la situation, du comportement approprié et des intentions qui y sont associées ;
- Les manières différentes de structurer une information ou un argument dans une conversation ;
- Les différentes façons de parler, l'utilisation d'un ensemble distinct de conventions linguistiques inconscientes (tel que le ton de la voix) pour accentuer, signaler les connexions logiques et indiquer la portée de ce qui est en train de se dire en des termes renvoyant à un sens et à des attitudes générales.

(Ibid. : 18)

Et que Kerbrat-Orecchioni les regroupent sous des « *variables communicationnelles* »,

- Le champ culturel ;

¹⁷⁷Présenté aussi dans Bachmann *et al.* (1991 : 72).

¹⁷⁸Expression empruntée à Gumperz, « *est un concept renvoyant à des liens sémantiques entre les énoncés constituant une séquence verbale. Des inférences sur la nature de ces liens sous-tendent les interprétations portant sur ce qui se passe, ce qui est projeté et ce qui est en voie d'accomplissement* » (1989 : 17).

- Le champ linguistique ;
- Le champ sémiotique (écrit/oral, gestualité, etc.) ;
- Le champ cognitif (représentations, maîtrise des éléments de la situation et d'opérations mentales) ;
- Le champ d'actualisation (lieu, moment, etc.) ;
- Le champ interactif (destinataire (s), objectifs de communication, sociabilité).

(1992 : 150)

Effectivement, les conventions linguistiques signalant les « *tâches communicatives* » sont sensibles aux milieux ethniques et sociaux des interactants. Ces derniers peuvent avoir des styles de vie similaires, parler des dialectes apparentés d'une même langue et cependant échouer dans la communication. La nature des situations d'interaction instituées dans nos sociétés et les critères d'évaluation employés se trouvent en conflit avec les difficultés de l'interprétation conversationnelle, qui est notre point de départ dans ce travail.

Néanmoins, quelle que soit la situation, formelle ou informelle, les interactants doivent réussir à établir une « *flexibilité communicative* »¹⁷⁹. C'est-à-dire « *à adapter leurs stratégies à leur auditoire et aux signes tant directs qu'indirects, de telle manière que les participants soient capables de contrôler et de comprendre au moins une partie du sens produit par les autres* » (Gumperz, 1989 : 21). Pour Gumperz, dans une rencontre directe, le sens est négociable selon les capacités de l'interlocuteur d'interpréter l'intention du locuteur. Ces capacités dépendent de conventions d'ordreculturel.

Pour conclure, la situation est un fait extralinguistique dont l'origine peut parfois être proprement linguistique. Ainsi, l'ensemble des faits, connus par le locuteur et l'auditeur au moment de l'acte de parole, sera appelé la « *situation contextuelle* ». Cependant, l'expression situation contextuelle peut sembler, à première vue, difficilement acceptable, étant donné l'emploi assez courant des expressions « *contexte situationnel* », « *contexte de situation* », etc.

Toutefois, on pourrait se demander, en quoi la situation contextuelle diffère du contexte proprement dit ? Comment, par exemple, distinguer le contexte et la situation contextuelle dans « *j'ai commandé un nouveau livre. Tu veux savoir lequel ?* » ? L'énoncé « *j'ai commandé un nouveau livre* » pourrait servir de situation contextuelle ou de contexte aux énoncés qui suivent. Il importe de déterminer laquelle de ces deux entités est pertinente. Comme dans l'exemple donné, le monème « *livre* » sert à donner le sens exact de « *le* », on dira dans ce cas que c'est le contexte qui est pertinent.

¹⁷⁹ Expression empruntée à Gumperz(1989 : 21).

Plus les contextes sont lointains, moins la référence au contexte linguistique est grande, selon Mounin, « *les contextes successifs, et de moins en moins prochains, [...] ne sont signalés que très exceptionnellement par des marques formelles [...]* » (1963 : 158). Cela se produit dans le cas où, pour comprendre le sens d'un énoncé, le lecteur et/ou l'auditeur doit se référer à tout un paragraphe, à un chapitre entier, etc. Comme l'a décrit Bally¹⁸⁰,

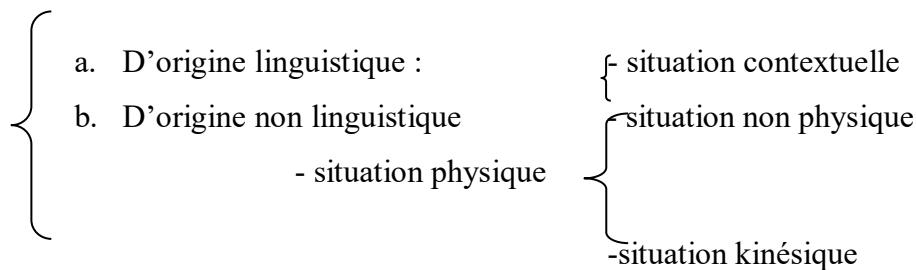
C'est d'abord [...] la réalité extralinguistique dans laquelle baigne le discours, l'entourage général ou particulier que supposent les paroles prononcées dans chaque cas, la situation, en y comprenant – cas limite – cette situation que crée le discours même au fur et à mesure qu'il se déroule : le contexte.

(1977 [1926] : 76)

Ce faisant, pour déterminer le sens d'un mot ou d'un énoncé, non seulement le contexte et la situation peuvent jouer un rôle mais aussi dans certains cas, comme dans l'utilisation de la langue orale, plusieurs types de situations peuvent être pertinents en plus du contexte¹⁸¹.

On peut le résumer ainsi, (Blanchet, 2012 : 40)

- *Contexte* : fait linguistique.
- *Situation* : fait extralinguistique.



Cependant, seules les situations contextuelles et non physiques peuvent être utilisées en langue écrite. Les situations physiques et kinésiques appartiennent, en revanche, à la langue orale. Par exemple, lors de notre expérimentation, l'énoncé a été enregistré sur magnétophone, l'auditeur peut recourir non seulement au contexte linguistique, mais aussi à la situation contextuelle et à la situation non physique. Il ne peut recourir ni à la situation kinésique ni à la situation physique de l'énoncé. Ainsi pour Blanchet, on peut également trouver le « *contexte* » en sociolinguistique, plus particulièrement en ethnométhodologie « *avec un sens fortement situationniste* », ou encore en

¹⁸⁰Le premier linguiste qui a évoqué ce problème. Il est cité dans Kerbrat-Orecchioni (2005).

¹⁸¹Ducrot et Todorov recommandent de réserver « *contexte* » « *pour désigner l'entourage strictement linguistique d'un élément (d'un mot par exemple, ou d'une unité phonique) à l'intérieur d'un énoncé [...]* » (1972 : 417). Ainsi, le relevé effectué par Moirand (1982 : 11) des différentes définitions de « *situation* », proposées dans les dictionnaires de linguistique, est de même exemplaire.

structurolinguistique « où le sens en est réduit à des co-occurrences linguistiques (dans le contexte d'un syntagme par exemple, qui n'est qu'un co-texte) » (Idem.).

Ainsi, « contextualiser » ne veut pas dire uniquement « mettre en contexte », mais plutôt d'après, Blanchet,

[...] attribuer des significations à des phénomènes sur lesquels on focalise l'observation, phénomènes qu'on inscrit dans le continuum des pratiques sociales en mobilisant d'autres phénomènes qu'on choisit de faire entrer dans le champ au titre de contexte [...].

(1999 : 17)

En outre, si on fera face à une situation d'ambiguïté de signifié (Germain, 1973) qui va engendrer par la suite un échec de l'acte de parole entre l'émetteur et le récepteur, on restera serein que l'ambiguïté de signifié ne se réalise pas dans la parole parce que le cotexte et la situation empêchent cette possibilité de se produire dans les faits. Au moment où l'indication significative entre en jeu, l'énoncé est non ambigu, c'est-à-dire ne comporte qu'un seul signifié. C'est ce qui explique d'ailleurs comment, la plupart du temps, l'auditeur ne pense même pas aux autres signifiés possibles des monèmes, des syntagmes ou de tout l'énoncé. C'est en ce sens qu'il est permis de dire que l'ambiguïté de signifié peut être évitée grâce au contexte ou à la situation. Il y a donc ambiguïté

virtuelle de signifié au niveau de la langue, mais au moment où se produit l'acte de communication linguistique, il n'y a pas d'ambiguïté, puisque celle-ci n'a pas pu se réaliser.

En somme, l'établissement de ces rôles dans la communication linguistique a permis de montrer en quoi la situation pouvait en définitive, contribuer à la détermination de la signification de certains énoncés. Malgré sa nécessité à l'économie linguistique, la situation ne résout pas tous les cas d'ambiguïté de la langue. Le recours à la situation provient d'une habitude collective, lorsqu'il se produit. On peut enfin, dire que les rôles de la situation présentent tous un caractère linguistique, et qu'il appartient bien au linguiste d'en étudier les mécanismes.

7. Le langage et les langues pour communiquer

Dans notre quotidien, nous dépendons tous des services publics et des échanges avec notre entourage sans forcément partager la même culture. Or, de cette différence culturelle entre les individus que peuvent naître des malentendus lors des interactions verbales.

Dans le contexte de cette rébellion générationnelle, avec l'introduction des nouvelles technologies numériques (TIC), les jeunes affirment, notamment sur ce point qu'ils n'optent pas pour une

démarcation/différenciation des anciennes générations mais cherchent plutôt une amélioration des conditions d'existence et de coexistence, d'après la majorité des réponses obtenues lors des entrevues avec les jeunes algériens et français, à la *Q.11*¹⁸². Certes, ces technologies ne sont pas sans risque, mais l'essentiel consiste à se frayer un chemin en fonction des besoins vitaux de savoir-être et de savoir-faire de chaque génération. C'est pourquoi, l'élément langagier s'avère déterminant pour la réalisation effective de ces objectifs existentiels, car selon Ester, « *chaque langue particulière est toujours à la fois et déjà une vision du monde et capacité d'autodépassement tant en elle-même qu'à l'égard du processus de la communication interculturelle* » (2001 : 14).

Dans son investigation métaphysique à fonder la connaissance vraie, Descartes a réalisé qu'il ne pouvait soumettre au doute la réalité de la pensée en tant que « *donnée essentielle du sujet existant* » (2000 [1637] : 47). En effet, penser aujourd'hui, c'est communiquer et échanger avec autrui, non pas pour trouver une vérité extérieure à l'homme, mais pour se constituer un langage commun. La transcendance des nouvelles technologies appliquées au langage est uniquement pour revitaliser la langue face à l'avènement de ces nouveaux moyens techniques.

Voyons à présent, la position de la langue par rapport à ces propos, puisque, c'est par l'intermédiaire de la langue que se font la transmission de la connaissance et le transfert des messages. Ainsi, à mesure que les communications entre les jeunes de la génération d'aujourd'hui se font beaucoup plus par l'intermédiaire d'Internet, la pratique du multilinguisme dans ce milieu devient un besoin économique, politique et culturel. Par exemple l'anglais qui est certes une langue d'échange et de communication scientifique internationale, mais si les sujets connectés et parlants d'autres langues augmentent, la demande de contenus dans leurs langues maternelles augmente aussi. La communication devient plus facile en favorisant l'intercompréhension (Ester, Idem.).

C'est ainsi dans nos sociétés modernes, être numérique constitue en quelque sorte une licence de progrès de la langue parce que la technologie crée de nouvelles conditions et peut contribuer en grande mesure à rendre effectif l'usage des langues moins répandues sur leurs territoires.

¹⁸² *Étu.ALG (M2)* : « ben [...] parce que tout changement suppose des connaissances (: des pressions (: et euh [...] et des mesures de soutien mais on ne doit pas oublier que euh [...] le perfectionnement professionnel des enseignants qui utilisent euh [...] les nouveaux outils numériques comme outil pédagogique est vachement important/ »

Étue.FR (L1) : « on peut pas limiter le numérique aujourd'hui à des outils parce qu'on le veuille ou pas le numérique fait partie du quotidien [...] il a pas tout remplacé mais euh [...] de ce qu'on peut voir aujourd'hui est déjà pas mal (rire) on commence à tout numériser soit en sciences [...] notre quotidien [...] et euh [...] pour l'enseignement et l'apprentissage il y a maintenant des formations en ligne euh [...] qui sont certifiées [...] adaptées pour des apprenants dans tous les niveaux [...] mais du coup si ça influence (...) euh [...] oui la manière de parler des jeunes d'aujourd'hui cela dépend en fait de l'objectif d'usage du numérique [...] si c'est seulement pour apprendre telle ou telle matière ou à la fois la matière et ce qui l'entoure [...] soit le langage du support technique [...] ou celui employé dans euh [...] les forums [...] blogs [...] qui présentent la matière en ligne [...] euh [...] ou le langage employé pour interagir avec les autres/ »

Cependant, selon Ester « *la continuité des langues dépend de leur adaptation à cette société numérique, puisque celles qui resteront en marge ne seront plus capables d'assumer toutes les situations de communication* » (Ibid. : 12), comme le confirme d'ailleurs la majorité de nos jeunes interviewés algériens et français, en réponse à la **Q.10**¹⁸³.

De ces différentes études on constate, par conséquent, que les linguistes, dont l'objet privilégié est la communication d'éléments cognitifs ou référentiels, se penchent plutôt sur l'individu. Alors que, ceux qui se penchent sur les emplois effectifs et la fonction phatique de la langue traitent plutôt les aspects sociaux. Selon Labov « *la parole ne constitue pas un bien personnel, mais un bien social : elle appartient, non à l'individu, mais au membre de la société* » (1976 : 404). Autrement dit, communiquer, c'est avant tout se faire comprendre et comprendre son/ses interlocuteur(s) quels que soient les moyens mis en œuvre pour y parvenir, la langue ou le code utilisé, le canal de transmission utilisé et même les motivations des « *communicants* », terme emprunté à Labov (Idem.). Or, pour que la compréhension entre les interlocuteurs soit possible, le message doit se présenter sous une certaine forme, ce qui oblige le locuteur à prendre certaines précautions, selon Labov,

- Le locuteur doit se servir d'une langue connue de ses interlocuteurs. Le fait de s'adresser à quelqu'un dans une langue qu'il ne connaît pas, qu'il ne peut donc comprendre, ne constitue pas un acte communicatif ;
- Il doit s'assurer que ses interlocuteurs sont en mesure de recevoir son message, du fait de leur localisation spatiale, de leur attention et de la modalité sensorielle à laquelle la réception du message fait appel :
 - *Sur le plan de la forme*, il a intérêt à éviter d'être obscur, ambigu, [...]. En outre, il lui faut doser l'information fournie à ses interlocuteurs de manière à ne pas les sous-informer ni à les surinformer;
 - *Sur le plan du contenu*, il a intérêt à parler du vrai ou de ce qu'il croit vrai, ou vraisemblable, afin de ne pas courir le risque de devenir non crédible, et donc de ne plus être écouté.

(Ibid. : 405)

Soit encore, l'exemple suivant,

- *Le père* : Alors, tu as fait tes devoirs ?
- *Le jeune adolescent* : Non, demain y'aura une grève.

On peut voir clairement dans cet exemple, qu'il s'agit d'une « *pseudo-violation* », expression empruntée à Gérard-Naef, c'est-à-dire « *introduire des sous-entendus dans le discours mais*

¹⁸³ *Étue.ALG (L1)* : « être numérique [...] c'est être aussi euh [...] en contact avec le monde (:) avec différentes langues et cultures/ »

Étue.FR(L1) : « le numérique nous permet aujourd'hui une ouverture sur le monde [...] sur d'autres cultures et d'autres langues [...] et en fait ça nous permet d'enrichir notre hum [...] bagage intellectuel/ »

respecter aussi le principe de coopération » (1987 : 27) : quand l'interlocuteur suppose, entre autres, un certain désir de coopération sur le plan de la communication chez le locuteur, et qu'il fait l'hypothèse que celui-ci n'est pas inutilement verbeux à côté de la question. C'est en fait, en tant qu'outil d'interaction et de coopération sociale que le langage confère à l'homme un avantage évolutif, selon Greenberg¹⁸⁴,

Social cooperation humans assume, in particular, an alternate language, so where the receiver can become a transmitter, and vice-versa. It often requires the use of argumentation, either to convince others to act, or to justify their own actions to others.

(1969 : 150)

D'après Greenberg(1969 : 150), chaque individu parlant une langue maîtrise plusieurs registres de cette langue. Selon la situation de communication, son/ses interlocuteur(s) et le but de l'interaction verbale, il a recours à tel ou tel registre selon les règles que lui dicte sa compétence communicative. Ainsi, la personne à laquelle le locuteur s'adresse constitue un facteur important dans le choix du registre langagier et ceci à divers niveaux. Certaines caractéristiques purement physiques interviennent telles que le sexe, l'âge, l'ethnie, etc. Bien que, dans le cas d'un locuteur bilingue, ce choix se complexifie dans la mesure où il doit parfois choisir entre une langue ou l'autre en fonction des circonstances. Son répertoire linguistique comprend deux langues et des registres variés pour chaque langue.

À cet effet, les critères qui déterminent le registre peuvent être relativement abstraits. Ainsi, les rapports hiérarchiques entre le locuteur et son interlocuteur peuvent se voir attribuer un poids important dans certaines cultures.

- Le français, par exemple, permet l'utilisation du
 - « *On impersonnel* » au lieu de « *tu / vous* », lorsqu'on s'adresse à quelqu'un que l'on considère inférieur à soi, ou que l'on prend sous sa protection, etc., par exemple avec un enfant « *Alors !, on a été sage aujourd'hui ?* ».
 - Les rapports de familiarité interviennent également dans le choix des formes d'adresse, ainsi le « *tu* » remplace le « *vous* » entre amis, parents, souvent entre collègues.
 - Dans certains milieux, il se développe un jargon qui ne s'utilise qu'entre personnes de ces milieux, c'est le cas des argots universitaires : « *les TP* » pour « *les travaux*

¹⁸⁴« *La coopération sociale chez l'homme suppose, en particulier, un langage en alternance, c'est-à-dire où le récepteur peut devenir émetteur, et vice-versa. Elle nécessite bien souvent le recours à l'argumentation, soit pour convaincre autrui d'agir, soit pour justifier à autrui ses propres actions* » (Trad. Personnelle).

pratiques », « *le RU* » pour « *le restaurant universitaire* », « *la BU* » pour « *la bibliothèque universitaire* », « *le labo* » pour « *le laboratoire* » ; etc.

En outre, selon le sujet abordé dans une conversation « *de quoi on parle ?* », le registre utilisé peut varier. Il suffit de penser au vocabulaire et au style dont on se sert pour expliquer le fonctionnement d'un ordinateur (entre adulte et jeune), ou les règles d'un jeu de société (entre amis). Le répertoire linguistique n'est pas indifférent non plus à la situation dans laquelle se déroule l'interaction verbale. Par contre, les formes d'adresse peuvent varier. Par exemple,

- Si, Sami a un rendez-vous chez le docteur Di Olga, à son cabinet, il s'adresse à elle en lui donnant son titre : « *Bonjour docteur !* » ;
- Mais, si Sami la rencontre par hasard dans la rue, il est probable qu'il la saluera par « *Bonjour Madame Di Olga !* ».

Par ailleurs, certaines situations permettent des tournures elliptiques qui ne seraient pas de mise dans d'autres situations. Dans le même ordre d'idée,

- Si un père demande à son fils « *ça était cet après-midi ?* », il fait l'ellipse du mot « *examen* ».

Ce qui serait incompréhensible dans une autre situation ou autre formulation de question.

De ce fait, les choix que nous effectuons par rapport à notre répertoire linguistique sont donc fonction d'un ensemble de contraintes. Bien que nous en soyons rarement conscients, ils régissent de manière stricte l'utilisation que nous faisons de la langue. Certes, des violations de ces contraintes sont possibles mais elles créent automatiquement un effet humoristique ou agressif. À cet effet, des interactions que l'on considère comme des routines se heurtent à des imprévus, et des stratégies classiques de persuasion et d'argumentation peuvent se révéler inefficaces ; selon Gumperz

[...] Les différences de communication initiales, circonscrites à des situations isolées et à des cas individuels, se cristallisent en distinctions idéologiques chargées de jugements de valeur, de sorte qu'au moindre problème de compréhension, elles produisent de nouveaux clivages dans la construction symbolique de l'identité.

(1989 : 8-9)

7.1. Langage et interactions verbales

Le langage, tel que nous l'avons vu précédemment, présente la particularité d'être acquis sans besoin d'un enseignement explicite dans toutes les cultures quelle que soit la langue parlée et les pratiques familiales. Toutefois, l'explication de l'acquisition du langage par l'enfant garde une part de mystère malgré des recherches fécondes: le behaviorisme, la théorie générativiste, le constructivisme et les méthodes connexionnistes, mais qui n'ont pas réussi à produire un modèle explicatif capable d'expliquer les processus d'acquisition. Nous citons les propos de Chomsky, comme un exemple des résultats de ces recherches, sur les caractéristiques innées du langage de l'enfant qui l'ont amené à poser un postulat,

[...] à partir du parler de l'adulte constitué essentiellement de bribes d'énoncés, d'énonciations lacunaires, de discours interrompus et/ou implicites, d'ambiguïtés, de lapsus, de faux départs [...] tous les enfants apprennent à parler de façon conforme à la langue de leur milieu de vie. [...] on n'apprend pas aux enfants les traits pertinents de la syntaxe ou de la sémantique, et pourtant ils ne se trompent pas, donc les règles de production et de compréhension sont universelles et innées.

(2005 : 23)

Ensuite avec des nouvelles recherches, une autre perspective a été mise en question menant à des paradigmes heuristiques productifs et qui consiste à mettre le fait social du langage dans la problématique de l'acquisition. Ceci a conduit plusieurs chercheurs et linguistes¹⁸⁵ à étudier la production et la compréhension du langage en contexte social ainsi que le lien entre les interactions sociales et verbales et l'acquisition du langage. Que cette perspective soit le résultat de la maîtrise de concepts issus de la théorie de l'énonciation et de la conversation, des théories pragmatiques et des théories interactionnistes du développement.

À cet égard, des chercheurs en interactions, à l'image de Kerbrat-Orecchioni, sont de plus en plus nombreux à admettre, par exemple qu'il est « impossible de décrire efficacement ce qui se passe dans les échanges communicatifs sans tenir compte de certains principes de politesse [...] » (Kerbrat-Orecchioni, 1992 : 159), vu l'importance de ces principes comme les règles linguistiques dans la production/interprétation des énoncés échangés. Reprenant l'exemple :

- « Sami et moi nous prenons demain le train », que l'on peut contraster avec :
- « Sami et moi prendre demain le train », énoncé incorrect (agrammatical), en ce qu'il transgresse une règle morphosyntaxique (le verbe doit être conjugué et accordé avec son sujet).

¹⁸⁵À l'instar de, Bachmann, Lindenfeld, Simonin (1991) ; Bautier (1995) ; Bernicot, Veneziano, *et al.* (2010) ; et autres.

- « *Moi et Sami nous prenons demain le train* », énoncé également incorrect, en ce qu'il transgresse la règle selon laquelle le « *je* » s'efface devant le « *il* ».

De ce dernier exemple d'« *effacement du moi* », Lakoff¹⁸⁶ explique¹⁸⁷,

The rules of politeness function for speech and actions alike. This suggests that the rules of language and the rules for other types of cooperative human transactions are all parts of the same system: it is futile to set linguistic behavior apart from other forms of human behavior.

(2017 [1973] : 220)

De cette prise de conscience par les chercheurs¹⁸⁸ est né un nouveau domaine de réflexion qui s'est formé en un véritable champ théorique, dont l'objectif, selon Kerbrat-Orecchioni :

- De tenter de construire une sorte de modèle général de la politesse ; et
- De procéder à des descriptions [...], afin d'observer comment ces règles fonctionnent effectivement dans l'interaction, ou plutôt dans les différents types d'interactions attestés dans les différentes cultures et sociétés.

(1992 : 149)

Brown et Levinson développent également la notion de politesse et proposent que celle-ci se fonde sur la notion de « face », elle même empruntée à Goffman (1973). Pour eux,

Tout être social possède deux « faces » :

- La face négative qui correspond à ce que Goffman décrit comme « les territoires du moi » (territoire corporel, spatial ou temporel ; biens matériels ou savoirs secrets...).
- La face positive qui renvoie au narcissisme et à l'ensemble des images valorisantes que les interlocuteurs construisent et tentent d'imposer d'eux même dans l'interaction.

(1978 : 120)

Pour Kerbrat-Orecchioni, la notion de « territoire » de Brown et Levinson recouvre à la fois (Ibid. : 167-168),

- Le corps et ses divers prolongements (vêtements, sac à main, etc.) ;

¹⁸⁶LAKOFF, R. 2017. « The logic of politeness; or, minding your P's and Q's (1973) », In: *Context Counts: Papers on Language, Gender, and Power*, Oxford, Oxford University Press, pp. 212-226.

¹⁸⁷« *Il nous faut bien pourtant, dans notre futilité de linguiste, dissocier les comportements langagiers des autres formes du comportement humain* » (Trad. Kerbrat- Orecchioni, 1992 : 162).

¹⁸⁸ Au milieu des années 70 – par Lakoff (1973, 1977), Brown, Levinson (1978). Et après par Leech (1983).

- L'ensemble des réserves matérielles de l'individu, le « à moi »¹⁸⁹ (mon travail, ma mère, mes études, etc.) ;
- Le territoire spatial et temporel¹⁹⁰ (sa « place », son « chez soi », le temps de parole auquel le locuteur estime avoir droit, etc.);
- Les réserves d'information (ses secrets) :

Ensuite en 1991, le Petit Robert propose la définition au mot « politesse » : « *ensemble de règles qui régissent le comportement, le langage considérés comme les meilleurs dans une société ; le fait et la manière d'observer ces usages* ». Comme la politesse s'applique aussi aux comportements verbaux et non verbaux ; selon Kerbrat-Orecchioni « *les manuels de savoir-vivre s'attachent à décrire les manières de table, ou les usages vestimentaires, au même titre que l'art de la conversation [...] la politesse est un phénomène trans-sémiotique* » (1996 : 74).

Par ces explications et définitions, il ne sera plus question, comment se tenir à table, mais plutôt de la question fondamentale de « politique linguistique » qui s'inscrit dans des productions discursives. Plus précisément, pour ne traiter ici que des énoncés verbaux, en tenant compte toutefois de leur accompagnement paraverbal et non verbal, car pour Kerbrat-Orecchioni « *le ton et la mimique jouent un rôle décisif pour l'effet de politesse que peut produire dans l'interaction un énoncé donné [...]* » (1992 : 164). À ce titre, Kerbrat-Orecchioni nous décrit encore les aspects du discours qui relèvent de la politesse,

- Qui sont régis par des règles (même s'il ne s'agit pas à proprement parler de formules routinisées) ;
- Qui interviennent au niveau de la relation interpersonnelle ;
- Et qui ont pour fonction de préserver le caractère harmonieux de cette relation entre les participants.

(Idem.)

Elle ajoute en ce qui concerne les interactants, qu'ils sont amenés à accomplir un certain nombre d'actes, verbaux et non verbaux, tout au long du déroulement de l'interaction. Or, la majorité de ces actes constituent des menaces potentielles pour l'une et/ou l'autre des quatre faces (FTA)¹⁹¹:

¹⁸⁹Selon Goffman, « [...] les biens matériels sont [...] une extension du moi, si bien que toute atteinte à leur rencontre est ressentie comme une violation de la personne [...] » (1974 : 59).

¹⁹⁰ Hall et Hall (1990), propose la notion de « bulle personnelle » pour ce territoire.

¹⁹¹(FTA), expression proposée par Brown et Levinson (1978) de « *Face Threatening Acts* ».

1. *Actes menaçants pour la face négative de celui qui les accomplit*, par exemple, le cas d'une offre, une promesse, « un acte susceptible de venir léser, dans un avenir proche ou lointain son propre territoire ».
2. *Actes menaçants pour la face positive de celui qui les accomplit*, par exemple, aveu, excuse, ou autres comportements « auto-dégradants ».
3. *Actes menaçants pour la face négative de celui qui les subit*, les violations territoriales de nature,
 - « non verbale » (fouiller ses poches, lire son journal intime, etc.) ;
 - « verbale » (poser des questions indiscrettes, ordre, etc.).
4. *Actes menaçants pour la face positive de celui qui les subit*, ce sont tous ceux qui risquent de mettre en péril le narcissisme d'autrui (la critique, l'insulte, les moqueries, etc.).

(Ibid. : 170)

Ainsi, Kerbrat-Orecchioni nous explique qu'avec la notion de FTA, un grand nombre d'actes de langage relèvent de plusieurs catégories, puisque le niveau de la relation dans les interactions, surtout celles du face à face, a la même importance que celui du contenu « *les règles de la politesse, bien que ne soient pas de nature linguistique, méritent d'être traitées par les linguistes auxquels elles permettent de rendre compte d'aspects importants du fonctionnement des langues et des discours* » (1992 : 170).

L'objectif de ce point est de saisir aussi la politesse comme un phénomène discursif, que seule des structures spécifiques existant en langue puisse rendre possible, à l'exemple des pronoms de politesse, des formules permettant la réalisation « *indirecte conventionnelle* »¹⁹² des actes de langage. La politesse, par exemple, ne peut exister que par la contrainte qu'exercent les parents sur leur enfant et la société sur l'individu ; selon Goffman « *les gens qui entretiennent des relations cérémonieuses doivent dépenser une grande énergie pour s'assurer que rien d'inconvenant ne vienne à s'exprimer* » (1974 : 87). En ce sens que, la politesse devient une nécessité sociale pour rétablir quelque peu l'équilibre interactionnel, Goffman ajoute « *[...]sans elle, le risque serait grand que chacun se mit à adorer son nombril et que la société se désagrègeât [...]* » (Idem.).

La différence entre les pratiques langagières anciennes et modernes serait de nature qualitative que quantitative. Quant à la politesse, elle est devenue moins cérémonieuse, mais plus conviviale. D'après le Petit Robert (1973), l'installation dans la langue française du substantif « *convivialité* » pouvant être considérée comme le signe encourageant d'un certain renouveau de la politesse. Cela dit, pour

¹⁹² Terme emprunté à Kerbrat-Orecchioni (1992 : 170).

qu'un individu puisse communiquer avec l'autre, il fait recours à deux types de connaissances langagières, ses connaissances linguistiques formelles et ses connaissances communicatives ; selon Gérard-Naef,

Le premier type de connaissances relève de la compétence linguistique que nous définirons comme l'ensemble des règles qui régissent la bonne forme des énoncés de la langue. Le deuxième type de connaissances relève de la compétence communicative, c'est-à-dire l'ensemble des règles qui régissent l'utilisation de la langue.

(1987 : 5)

Comme ces compétences ont été détaillées dans le premier chapitre, nous cherchons uniquement à établir les liens que peuvent avoir ces deux connaissances avec la politesse. Ainsi, l'exemple de Gérard-Naef (Ibid. : 14) :

- A téléphone à B,
- B décroche en disant « Allo ! »,
- A doit poursuivre en se présentant,

On peut parler de violation de règles communicatives si,

- A répète le « Allo ! » de B et garde ensuite le silence.

La compétence communicative permet également l'interprétation des demandes indirectes, aussi,

- A pose la question à B « *Est-ce que vous avez l'heure ?* »,
- A ne s'attend pas à une réponse « *oui ! / non !* » (qui est correcte du seul point de vue linguistique) ;
- B de ses connaissances des conventions qui règlent les échanges verbaux, elles lui permettent de décoder cette question comme équivalente à « *Quelle heure est-il ?* ».

Bien qu'aucune grammaire de la langue ne contienne une telle information, toutefois tout individu se trouve confronté à ce genre de situations quotidiennement, qu'au fur et à mesure il apprend à les gérer « *du bon sens* », en respectant le code de la politesse, pour pouvoir communiquer et échanger avec autrui.

7.2. Langage et conversation

Bien que, la conversation soit contextuelle, qu'elle soit construite par et dans l'action sociale, certains chercheurs font l'hypothèse qu'on peut décrire la pratique conversationnelle selon des règles

générales qui ne sont liées ni aux situations particulières, au sein desquelles les conversations prennent place, ni aux autres éléments situationnels et sociaux (non verbaux, physiques, particularités socioculturelles des participants). Selon Sacks¹⁹³,

À la fois « trans-situationnelles » et soumise aux fluctuations interactionnelles les plus variées, la conversation est redevable d'un modèle de description qui tient compte de ce paradoxe. L'analyse doit porter sur un dialogue oral concret (plutôt que fabriqué) pour des raisons méthodologiques et théoriques.

(1973 : 289)

D'un point de vue méthodologique, ce n'est que grâce à l'analyse des interactions concrètes entre des interactants qu'on peut comprendre que chaque élément a un rôle important dans la conversation. Par exemple :

- A : Ça va ?!
- B : répond par « bien » ou « oui » !

Dans une conversation, les deux mots « bien » et « oui » permettent l'introduction d'un thème inachevé avant sa clôture. Toutefois, ces observations répétées quotidiennement de ce genre d'exemples permettent aux interactants de traiter ces expressions par le respect du code de la politesse et par là les règles communicatives pour éviter toute violation.

En revanche, pour les analystes de la conversation, il ne s'agit pas seulement d'une exigence méthodologique, mais aussi d'une autre théorie. Ce sont les procédures conversationnelles des locuteurs, entre autres, et auditeurs qui sont au centre de l'enquête. Toutefois, les ethnométhodologues affirment que les participants à la conversation sont eux-mêmes des analystes, car sinon ils ne seraient pas capables d'établir du sens en dehors du discours.

En outre, ne se concentrer que sur les compétences réceptives, implique une grande variété de situations de compréhension. Ainsi, comprendre une langue écrite peut s'associer à l'acte de lecture soit dans une interaction asymétrique où chacun écrit dans sa langue, à l'exemple des chats sur les réseaux sociaux qui sont immédiats, ou encore les échanges de courriers qui sont différés. Soit également en réception pure lorsqu'on lit un journal par exemple. Alors, qu'appréhender une langue à l'oral peut se combiner à l'activité d'écoute, soit en interaction asymétrique lors d'une conversation ou en réception quand l'auditeur est le destinataire silencieux du message dans un cours, écouter les

¹⁹³ (Trad. Kerbrat-Orecchioni, 1992 : 170).

informations à la radio, ou qu'il est le témoin d'un échange, comme par exemple écouter une conversation entre un adulte et un jeune.

Cela dit, les genres discursifs seront différents à l'écrit comme à l'oral en fonction de la situation communicative en jeu. Il est évident, que la conversation nécessite la participation de plus d'un individu et pour comprendre son fonctionnement, il faut examiner comment sont coordonnés les efforts des interlocuteurs. Selon Clark¹⁹⁴,

Le type de coordination le plus fondamental [...] est entre ce que veut dire le locuteur et ce que comprennent les auditeurs de son message. Tous les autres types de coordination, comme le tour de parole, le choix des thèmes de la conversation, le déroulement de l'histoire, du discours, sont concrètement au service de la coordination la plus fondamentale entre la signification et la compréhension.

(1985 : 180)

Cependant, Clark affirme plus loin que la coordination est aussi requise aux niveaux syntaxique et sémantique de l'emploi de la langue. Les études sur la structure informative des phrases montrent, par exemple, que les locuteurs commencent par les informations familières qu'ils considèrent comme les plus importantes pour les auditeurs et passent à des informations qu'ils croient moins importantes, coordonnant ainsi leurs efforts de production syntaxiques avec le besoin d'interprétation de l'information par les auditeurs.

D'après Kerbrat-Orecchioni (1992), malgré le fait, qu'un effort de coordination générale est requis par tout emploi de la langue, la conversation dépend elle aussi de la coordination entre interactants. Certes, loin d'une explication linguistique, mais plutôt en termes d'interaction sociale liée à la nature de la conversation. La conversation, par exemple, est ordonnée parce que les locuteurs et les auditeurs coordonnent leurs productions simultanées de significations et d'actions dans des contextes émergents d'interaction sociale.

Les conversations, telles qu'elles sont définies, peuvent être considérées comme des cas particuliers d'interactions. Cependant, leur fonctionnement serait plus identique à celui des interactions non verbales et elles seraient « *multi-canales* » ; selon Baylon,

[...] ce sont des échanges codés, voire ritualisés, dont toutes les composantes sont régies par des règles, qui pour être souples (et variables selon les cultures et les situations de communication),

¹⁹⁴ « *The most fundamental type of coordination [...] is between what the speaker means and what the listeners of his message understand. All the other types of coordination, such as the speaking tour, the choice of the topics of the conversation, the unfolding of the history, of the discourse, are concretely at the service of the most fundamental coordination between meaning and understanding* » (Clark, 1985 : 180)

n'en existent pas moins. Ces règles jouent aux différents niveaux de fonctionnement des conversations (qu'il s'agisse des relations existantes entre les différentes unités constitutives du texte échangé, ou des relations qui s'instaurent, par l'intermédiaire de ce texte, entre les différents partenaires de l'échange).

(1996 : 209)

De ces propos, tout modèle satisfaisant des interactions ne peut être que multidimensionnel et plurifonctionnel.

C'est pourquoi, dans les travaux de Goffman (1974) on trouve une description du processus sémantico-pragmatique de mise en communauté active du sens, de la référence et de la force illocutoire, de telle sorte qu'une interaction effective ne sera plus une action ou une réaction, mais plutôt le processus complet de mise en communauté qui s'opère entre les interactants, tant qu'ils sont en relation. Ainsi, Amossy propose l'appellation « *une pragmatique dialogique* », dont l'objectif est de montrer « *comment les différents partenaires de l'échange, les « co-énonciateurs » ou les « interactants », exercent les uns sur les autres un certain nombre d'influences, collaborent pour assurer conjointement la gestion de l'interaction [...] comment ils construisent l'objet conversation* » (2011 : 35). Surtout, de savoir comment dans une situation dialogique les interactants coopèrent entre eux pour garder et respecter le sens de l'échange...

7.3. Conversation, intervention et cognition

L'exercice de la parole, loin d'être simplement une forme d'expression de la pensée, est une pratique collective, où les différents participants mettent en œuvre un ensemble de procédés leur permettant d'assurer conjointement la gestion du discours produit.

(Kerbrat-Orecchioni, 1990 : 24)

En tout état de cause, la théorie des interactions accorde une importance aux considérations typologiques, commençant par la « *conversation* » puisqu'elle représente « *la forme la plus commune et essentielle que peut prendre l'échange verbal* » (Goffman, 1987 : 20). D'ailleurs, comment on peut distinguer la conversation d'autres types d'échanges verbaux qui lui sont apparentés :

- Le « *dialogue* », « *[...] est à prendre ici en un sens large [...] : toute interaction linguistique en face à face [...] sans que, malgré l'étymologie du terme, les instances dialogales soient nécessairement limitées à deux partenaires* » (Hagège, 1985 : 235) ;

- La « *discussion* » peut sans doute être considérée comme un cas particulier de conversation, dans la mesure où « *elle observe fondamentalement les mêmes règles que la conversation ordinaire mais ayant pour spécificité de comporter une composante argumentative importante* » (Kerbrat-Orecchioni, 1990: 118) ;
- Le « *débat* » est une discussion plus organisée, moins informelle, « *il s'agit d'une confrontation d'opinions à propos d'un objet particulier, mais qui se déroule dans un cadre préfixé* » (Kerbrat-Orecchioni, Idem.) ;
- L'« *entretien* » entretient lui aussi des relations complexes avec la conversation, considéré par Guespin comme « *un type particulier de conversation* » (1984 : 47), il a pour spécificité de porter sur un thème précis et un enjeu pour se distinguer des conversations ordinaires ;
- L'« *interview* » se caractérise par une dissymétrie des rôles interactionnels, « *l'interviewer ayant pour mission d'extirper par ses questions certaines informations de l'interviewé, lequel a pour tâche de les fournir par ses réponses* » (Kerbrat-Orecchioni, 1990 : 119), par exemple :
 - *Administrateur* : vous voulez savoir quelque chose monsieur ?
 - *Étudiant* : je suis un peu là pour ça...

Ces propos de Kerbrat-Orecchioni et ceux de Goffman (1987) nous permettent de retenir que les interventions d'un locuteur sont en effet construites par les deux partenaires de l'échange, que l'expression d'« *écoute productive* »¹⁹⁵ peut préciser le sens d'un échange réussi. De même, les faits que l'on considère souvent dans le discours oral comme des « bruits » ou des « accidents de performance » ont au contraire une certaine valeur fonctionnelle dans l'interaction ; selon Kerbrat-Orecchioni,

[...] au lieu de démonter le caractère défectueux des sujets parlants, de tels phénomènes constituent autant de manifestations de leur capacité à construire des énoncés efficaces interactivement. [...] ce n'est qu'après de nombreuses investigations concrètes que l'on pourra évaluer la pertinence relative des interprétations interactionniste, cognitiviste, et psychologique [...].

(Ibid. : 47)

Revenant aux propos de Grice tenus sur ce point. Il y a lieu de noter qu'il a mis en œuvre deux domaines complémentaires, la sémantique et la pragmatique, fondés sur l'hypothèse de

¹⁹⁵Une expression empruntée à Kerbrat-Orecchioni (1990 : 25).

« *l'intentionnel de la communication* ». Ces deux se font écho une fois la notion qu'il propose « *signification non naturelle* » est définie, et la théorie de la conversation s'élargit en identifiant des règles fondamentales. Ensuite par cette notion, Grice entend identifier la particularité des conduites langagières, verbales ou non, étant donné que « *to mean something to someone is to establish an intentional relationship* »¹⁹⁶ (1969 : 148). Il ajoute encore, « *the intention of the speaker to communicate something to the listener realizes (and turns into real communication) through the recognition by the listener of that intention* »¹⁹⁷ (Idem.).

D'après Grice, deux intentions doivent être prises en considération dans une interaction, ainsi que pour l'analyste,

- *L'intention de communiquer*, qui en tant que telle demande à être reconnue.
- *L'intention d'informer*, qui nécessite une identification correcte de la signification communiquée.

Ce qui nous fait penser à la conception d'Austin, sur la validation de la valeur illocutoire d'un énoncé, autour des conditions de réussite et celles de possibilité de la communication.

C'est pourquoi, la réflexion sur l'interactionnisme est à l'heure actuelle diversifiée parce que, d'une part, il ne s'agit pas d'un domaine homogène mais plutôt d'une mouvance qui traverse plusieurs disciplines la psychologie, l'ethnosociologie, la linguistique, etc., et d'autre part, les moyens par lesquels les individus peuvent interagir sont aussi divers (Goffman, 1987). Mais, au-delà de leur diversité, les systèmes communicatifs présentent quelques analogies de fonctionnement, par exemple l'« alternance des tours » qui s'applique à un grand nombre de ces systèmes. Dans ce cas, pour décrire le fonctionnement des interactions, aussi bien verbales que non verbales, Goffman nous propose,

1. *La notion d'« acte »*, qui s'applique originellement aux seules actions non verbales, même si la plupart des actes ne peuvent être réalisés que verbalement ou non verbalement, certains d'entre eux admettent les deux types de réalisation, comme la « convocation » qui peut s'actualiser sous la forme d'un geste, une lettre écrite, ou d'une expérience verbale ;
2. *La notion de « paire adjacente »* peut également s'appliquer à des couples d'actes verbaux ou non verbaux, « *un vent violent- fermeture des fenêtres* » ;
3. *La classification des échanges*, réparti en deux grandes catégories :
 - « *Les échanges confirmatifs* », qui servent à établir ou confirmer la relation interpersonnelle, comme les gentillesses verbales et dont la plupart se réalisent par d'autres moyens que langagiers ;

¹⁹⁶ « Signifier quelque chose à quelqu'un se définit comme établir une relation intentionnelle » (Trad. Personnelle).

¹⁹⁷ « L'intention qu'a le locuteur de communiquer quelque chose à l'auditeur se réalise (et se transforme en communication véritable) par la reconnaissance de l'auditeur de cette intention » (Trad. Personnelle).

- « *Les échanges réparateurs* », qui visent à neutraliser les effets négatifs d'une offense survenue ou risquant de survenir dans l'interaction. « *Il est certain que les réparations peuvent être transmises par des gestes ou des actions aussi bien que par des mots [...] Après tout, nous traitons non pas d'énoncés, mais [...] de séquences d'actions* ».

(1973 : 147)

Kerbrat-Orecchioni (1990 : 133-142) propose une distinction des différentes catégories d'interactions¹⁹⁸,

- *Interaction « à dominante non verbale »*, les sports collectifs, la circulation routière, etc. ;
- *Interaction « à dominante verbale »*, les conversations et d'autres formes d'échanges langagiers ;
- *Interactions « mixtes »*, où se succèdent des actions verbales et non verbales également indispensables au déroulement du rituel. Comme par exemple, les consultations médicales, les interactions se déroulant dans le restaurant, etc.

Elle attribue ainsi à l'interaction, le concept de « relation », au sens de la relation humaine et sociale, sans se focaliser uniquement sur les aspects linguistiques, car toute interaction langagière engage la totalité des personnes et des contextes, c'est-à-dire leurs histoires, leurs représentations, leurs altérités, etc.

[...] on dira que les interactions sont construites et interprétées à l'aide d'un ensemble de règles qui s'appliquent, dans un cadre contextuel donné, sur un matériau de nature sémiotiquement hétérogène (unités verbales, paraverbales, et non verbales). [...]

(1990 : 75)

C'est avec la pragmatique et les définitions qu'ont proposé Morris (1968) et d'autres chercheurs que le « contexte » devient une caractéristique de l'approche interactionniste, en partant des énoncés actualisés dans des situations communicatives particulières comme objet d'analyse. Ainsi, pour Hymes « *tout « événement de discours » se caractérise par un certain nombre de « façons de parler » qui sont directement déterminées par la « situation de discours* » (1984 :27), et il ajoute

¹⁹⁸ Selon Kerbrat-Orecchioni, « [...] l'activité verbale et non verbale est un tout unifié qui fait en la matière figure de pionnier, en préconisant une description intégrée des comportements verbaux et non verbaux, fondée sur la notion de « behaviorème », l'unité distinctive de tout comportement » (1990 : 136).

avec Gumperz que l'objectif de l'analyse, est de déterminer « *what a speaker needs to know to communicate effectively in culturally significant settings* »¹⁹⁹ (Gumperz, Hymes, 1991 : 470).

En effet, les propriétés du contexte déterminent à la fois les opérations de production des énoncés et leurs interprétations, non seulement les aspects de l'interprétation mais aussi le sens d'un énoncé dans ce qu'il a de plus « littéral »²⁰⁰ ; selon Charaudeau,

Le contexte doit être conçu comme un ensemble de représentations que s'en font les participants [...] ce que j'appelle les « circonstances de discours » cet ensemble de savoirs supposés qui circulent entre les protagonistes mais qui ne sont pas nécessairement partagés sur la base :

- Soit des « *informations préalables* » qu'ils possèdent à son sujet ;
- Soit de celles qui lui sont fournies et qu'il décrypte au cours du déroulement de l'interaction, c'est ce qu'on a coutume d'appeler « *indices de contextualisation* » [...], il s'agit de l'ensemble des éléments [...] qui fournissent aux parties en présence des informations pertinentes sur les différents paramètres constitutifs du contexte.

(1983 : 25)

Kerbrat-Orecchioni rejoint à la fois les propos de Charaudeau et ceux de Hymes (1972) sur les indices de contextualisation, c'est-à-dire qu'il peut s'agir des données qui sont immédiatement perceptibles dans l'environnement physique et spatio-temporel (Setting ou Site), mais aussi certaines caractéristiques des participants. Elle regroupe les huit paramètres de « *Speaking* » structurés autour de quatre axes :

- *Ressources langagières*, capacité linguistique et paralinguistique (maîtrise d'un répertoire verbal²⁰¹ et de signes non-verbaux) ;
- *Ressources discursives*, capacité discursive (maîtrise des rapports au contexte d'énonciation) ;
- *Ressources socioculturelles*, capacité ethno-socioculturelle (maîtrise des comportements sociaux et culturels) ;
- *Ressources psychologiques*, capacité stratégique (maîtrise des interactions humaines).

(1992 : 150)

Selon Kerbrat-Orecchioni, les processus d'interprétation à la réception sont aussi importants que ceux d'organisation à l'émission des messages. La compétence de réception est plus développée que la compétence d'émission, « *on comprend davantage de messages, de lectures, de langues, que l'on est capable d'en produire* » (Idem.). Dans les cas de diglossie et de chocs interculturels, la compétence

¹⁹⁹« *De quomodo locutor a besoin de savoir pour communiquer efficacement dans des contextes culturels signifians* » (Trad. Personnelle).

²⁰⁰Coulon (1987 : 28) résume à ce propos les travaux de Searle (1982) et la « *théorie indexicale généralisée du sens* » de Garfinkel (1967).

²⁰¹Kerbrat-Orecchioni définit le répertoire verbal comme « *l'ensemble des lectures, ou codes, ou variétés linguistiques, d'un locuteur et/ou d'une communauté. Il est donc éventuellement plurilingue et permet des variations* » (1992 : 150).

de réception peut servir de refuge, comme dans le cas des locuteurs diglossiques de variétés régionales en Algérie et en France, la jeune génération d'aujourd'hui, des locuteurs plurilingues, etc. Selon Caron,

Une situation discursive n'est pas une structure stable et permanente, mais elle se construit progressivement, et se transforme avec le temps ; comme dans le jeu, chaque coup instaure une situation nouvelle, ou plus exactement une modification plus ou moins radicale de la situation précédente.

(1983 : 154)

Cela étant dit, la situation discursive est redéfinie par l'ensemble des événements conversationnels. Cette dynamique concerne à titre d'exemple :

- *La compétence encyclopédique des participants*, dont les savoirs préalables sont remaniés au fur et à mesure qu'évolue l'interaction (Sperber et Wilson, 1989) ;
- *Le but de l'échange*, qui lui préexiste tout en étant au coup par coup renégocié (Goffman, 1987) ;
- *L'identité et le statut des participants*, puisque comme l'ont montré Sacks et Schegloff (1973), l'essentiel n'est pas d'être médecin, mais de faire le médecin, d'attester son être-médecin à travers l'ensemble de ses comportements ;
- *La relation* (de distance ou d'intimité, de dominance ou d'égalité) qui existe entre les interlocuteurs et qui est constamment infléchi par le jeu des « *relationèmes* » (Kerbrat-Orecchioni, 1990).

Kerbrat-Orecchioni explique en définitive, « [...] les conversations se présentent comme une architecture complexe et hiérarchisée, fabriquée à partir d'unités relevant de cinq rangs différents [...] » (1992 : 211). Concomitamment, l'une des premières tâches à effectuer sur un corpus donné est de procéder au découpage en unités du texte envisagé. Chaque type d'interaction et même chaque « *interaction-occurrence* » possède une organisation qui lui est propre,

Figure 04 – Les différents constituants d'interaction.

Interaction (ou « incursion ») ;

Unités dialogales

Séquence (« transaction », « épisode », « phase », « section ») ;
Echange (« exchange », « interchange »).

Unités monologiques

Intervention (« move », « contribution ») ;
Actes de langage

Source : Kerbrat-Orecchioni (1990 : 213)

Lorsqu'on cherche à reconstituer l'organisation structurale d'une conversation particulière, il arrive souvent, et cela même en dehors des cas de conflits entre les interlocuteurs, qu'il y ait lieu d'hésiter entre plusieurs solutions descriptives, car il existe « *des marqueurs de la syntaxe conversationnelle* » (Kerbrat-Orecchioni, 1990 : 213) qui fonctionnent dans les différents « rangs » de l'organisation hiérarchique. Par exemple « *voilà* » quia une valeur générale de clôture, mais c'est aussi une intervention, un échange, une séquence, une interaction, que ce morphème est susceptible de clore.

En conséquence, il a été difficile pour les chercheurs de parvenir à des généralisations pertinentes parce que les facteurs de variation situationnels, culturels et individuels sont nombreux en la matière, soit sur :

- Le nombre de rangs qu'il est raisonnable d'admettre pour toute interaction, [...] ;
- L'organisation interne propre à chaque rang, et aux différentes unités de chaque rang ;
- Le problème des variations structurales se rencontre à tous les niveaux du système hiérarchique :
 - Interaction, tous les types d'interactions comportent en principe une séquence d'ouverture, une partie médiane et une séquence de clôture. Mais il arrive que certaines de ces composantes ne soient pas réalisées.
 - À chaque type particulier d'interaction correspond un « scénario » particulier, mais qui prête lui-même à variations.
 - L'interaction c'est aussi, selon la définition de Labov et Fanshel, « *an action that affects (alters or maintains) our relationships and the others in the face-to-face relationship* »²⁰² (1977: 59). Il est donc une autre perspective possible sur l'interaction, qui consiste à la considérer comme le lieu où se construisent en permanence l'identité sociale et la relation interpersonnelle. [...]

(Kerbrat-Orecchioni, 1990 : 216)

Il nous semble que les connaissances pragmatiques mises en évidence par les analyses du discours dépassent le cadre des compétences conversationnelles générales, à l'image de l'alternance et le réglage des tours de parole, ainsi que celui des compétences proprement linguistiques relevant du lexique et de la grammaire d'une langue. Toutefois, dans la mesure où l'enchaînement de la conversation présente des structures spécifiques, de même le savoir-faire conversationnel dépasse le cadre d'une compétence purement sociale. Ce qui explique, lors des débuts de l'acquisition du langage, l'enfant réussit à donner une expression verbale à des notions conceptuelles déjà maîtrisées sur le plan cognitif comme les notions d'agent, d'action et d'objet. Il s'agit alors de l'expression d'un savoir qui relève à la fois des compétences linguistiques, conversationnelle et pragmatique.

²⁰² « Une action qui affecte (altère ou maintient) les relations de soi et d'autrui dans la relation de face à face » (Trad. Personnelle).

8. L'action sur la langue

Les langues changent d'une part, sous l'effet de leurs structures internes et des contacts avec d'autres langues, mais d'autre part, on peut aussi les faire changer et intervenir sur leur forme (Calvet, 1994). En effet, l'action sur la langue peut avoir différents objectifs dont les principaux sont la modernisation de la langue au niveau de l'orthographe et du lexique. De même pour le langage, tous les linguistes reconnaissent qu'il s'agit d'un fait social, mais tous n'insistent pas également sur ce fait. Lorsqu'ils parlent du changement linguistique, ils s'intéressent diversement au contexte social au sein duquel ce changement se produit. Certains concentrent leurs efforts autant que possible, d'autres, au contraire, élargissent l'horizon jusqu'à envisager des actes qui sont caractéristiques des locuteurs et de leurs comportements extralinguistiques, selon Austin,

[...] les langues naturelles s'organisent autour d'une distinction fonctionnelle entre deux types d'énoncés:

1. *Énoncés constatifs*, qui décrivent un état de choses et répondent à des conditions de vérité (empiriquement véritables « sont vrais ou faux ») ;
2. *Énoncés performatifs*, qui permettent d'accomplir un certain type d'action et répondent à des conditions de félicité (la sincérité présumée du locuteur n'est pas empiriquement véritable).

(1970 : 112)

Ce qui explique d'une part, l'objectif de la théorie « *des actes de parole* » qui est construite en tenant compte du point de vue du locuteur et le destinataire « *ne peut s'assurer que des conditions formelles* » (Austin, 1970 : 110), c'est-à-dire qu'il ne peut pas juger de la disposition intentionnelle du locuteur. Toutefois, pour que les actes de parole soient réussis, cela suppose le respect d'un nombre de conditions ; selon Austin,

- *Linguistiques*, certaines formules doivent être employées à l'exception d'autres ;
- *Sociologiques*, les locuteurs doivent être investis de l'autorité ou du statut requis par la situation, en un temps et un lieu adéquats ;
- *Psychologiques* « *la dimension intentionnelle de la communication* », la disposition d'esprit des locuteurs doit être conforme au type d'engagement qu'ils contractent.

(1970 : 110))

Ainsi, en formulant ces exigences théoriques, Austin a donné le nom de « *théorie des échecs* » soulignant par là, l'importance d'une observation simultanée de cet ensemble de règles. En effet, la particularité de ces trois conditions ne permet pas directement la réussite de l'acte. Austin laisse entendre que la transgression du prérequis psychologique « *la condition de sincérité* » ne compromet pas la réussite de l'acte.

D'autre part, le besoin d'une théorie comme celle de Halliday, une approche fonctionnelle qui se doit d'établir les principes de l'usage du langage en s'intéressant aux relations qui existent entre « *les fonctions du langage et le langage lui-même* » (1974 : 54). De cette définition générale découle une préoccupation que Halliday formule ainsi « *si le langage se développe pour servir certaines fonctions que dans une acception large, on peut appeler « fonctions sociales », est-ce qu'il en conserve la marque ? Est-ce que le langage est modelé et déterminé par l'usage qu'on en fait ?* » (Idem.).

De ce fait, dans le développement des fonctions du langage, Halliday distingue trois phases, qu'il résume dans ce tableau :

Tableau 04 – Les phases de développement des fonctions du langage, selon Halliday.

Niveaux	Réseaux
<i>Systèmes social</i> :	Les réseaux de comportements potentiels se réalisent en :
<i>Système sémantique</i> :	Réseaux de significations potentielles qui se réalisent en :
<i>Système linguistique (lexico-grammatical)</i> :	Réseaux d'expressions linguistiques potentielles

Source : Halliday (1974 : 56)

Dans le cadre général de l'analyse du langage et de son usage, la préoccupation de Halliday, d'ailleurs comme celle de Bernstein (1973) et étudiée longuement après par Florin (1999), est de lier trois niveaux :

1. *Le contexte social*, où on trouve de même quelques fonctions²⁰³ [...]
2. *Le niveau sémantique*, tout en s'orientant vers l'acquisition des structures de la langue maternelle, l'enfant regroupe en deux métafonctions les six fonctions premières :
 - L'une *pragmatique* regroupe les fonctions instrumentales et de régulation ;
 - L'autre *mathématique*, les fonctions personnelle et heuristique initialement développées composent cette métafonction.
3. *Le système lexico-grammatical*, une unité linguistique donnée peut simultanément servir à plusieurs fonctions, d'une « *polyphonie fonctionnelle* ». La réduction du nombre de fonctions caractérise en outre le langage de l'adulte. À cela trois fonctions :

²⁰³Les mêmes fonctions qu'a proposé Florin (1999) et qu'on les a cités dans le premier point de ce chapitre.

- *Fonction idéationnelle*, l'adulte a recours pour examiner son expérience du monde physique et social [...] ;
- *Fonction interpersonnelle*, qui se joue au sein des interactions sociales que l'individu noue et entretient avec les autres ;
- *Fonction textuelle*, purement linguistique, donne au discours produit sa cohérence et sa cohésion interne.

(Halliday, 1974 : 60-72)

Halliday part de cette analyse pour montrer qu'un système, social ou linguistique, représente des potentialités de comportements ou de significations parmi lesquels l'individu fait un choix selon la situation. Dans une situation donnée, par exemple, une série de comportements alternatifs s'offre à l'individu en indiquant ce qu'il « *peut faire* ».

Cependant, cet ensemble d'options est plus ou moins vaste et ouvert selon la position sociale qu'occupe l'individu. Sur ce point, Halliday rejoint Bernstein,

Tout le monde a accès à des réseaux, mais cet accès est aussi fonction du groupe social d'origine. Cette « théorie des réseaux », conçue comme une série de conduites optionnelles, ne se limite pas aux structures sociales. Le « peut faire » [...] se réalise, au plan sémantique, en un « peut signifier ». Tous les choix de comportements possibles s'expriment par autant de significations sociales. Puis celles-ci sont codées par des expressions linguistiques : le « peut dire » traduit le fait qu'une même signification peut recevoir plusieurs codages linguistiques et l'inverse.

(Ibid. : 57)

De là, Bourdieu propose également une formule complémentaire à celle d'Austin, de la théorie des actes de parole. D'après lui, cette théorie intègre un mouvement de recherche complexe, fait de ruptures et de reformulations. Elle se recompose de trois propositions :

- Une hypothèse restreinte « performativité » ;
- Une hypothèse générale « illocutoire » ;
- Une hypothèse conceptuelle « taxinomies des valeurs ».

(1990 : 119)

Certes, la formule de Bourdieu comporte une théorie des échecs et expose des rapports entre les contraintes contextuelles et discursives, mais elle insiste sur d'autres institutionnelles, linguistiquement marquées et capable de gérer les relations intersubjectives ; pour Bourdieu « [...]ont en particulier permis de fonder sur une base discursive l'analyse des relations hiérarchiques ainsi que des conflits sociaux, et donné un fondement également discursif à la problématique de la légitimité « langage autorisé » » (Idem.).

Il s'agit notamment de compétence de communication plutôt que de compétence purement linguistique, de langage situé dans son contexte social, d'actes de parole plutôt que de phrases. Si la théorie des actes de parole, entre autres, a un attrait grandissant pour les ethnographes de la communication, c'est qu'elle leur fournit des outils pour l'étude des « séquences » dans le discours. Il est évident que l'analyse de la parole, en particulier, en tant qu'élément de l'interaction sociale passe par une analyse syntagmatique du sens : il convient de voir comment se déroule le discours afin d'en comprendre le rôle dans la dynamique des rapports sociaux.

C'est à la fois par l'intermédiaire de la théorie des actes de parole et sous l'influence de Goffman et de l'ethnométhodologie que l'ethnographie de la communication s'oriente de plus vers l'analyse des normes d'interaction et d'interprétation qui régissent la communication.

8.1. L'intervention sur le lexique d'une langue

Sous une première forme de Coseriu « *toutes les langues ont quelque chose pour désigner la réalité* » (2000 : 37). Ce rapport n'implique pas de délimitation identique dans la désignation et dans la signification, la même fonction sémantique pourrait correspondre aussi à d'autres réalités et la même réalité pourrait correspondre à plusieurs fonctions. Ainsi, par exemple, « *toutes les langues ont une fonction lexicale pour désigner la main* » (Idem.), mais la désignation de « la main » pourrait être un élément particulier sous une fonction plus générale ou, au contraire, être répartie entre plusieurs fonctions.

C'est avec la langue que tout individu agit culturellement, comprend et produit du sens. La culture et la langue représentent autant de dimensions de la compétence communicative. Ainsi, la recherche d'universaux linguistiques, cherchés dans le langage, s'annonce comme fructueuse, dans le sens où les langues sont en principe différentes. Ce sont ces analogies et dissemblances entre les langues qui pourront exposer les normes de création d'une/des langue(s) (Coseriu, 2000).

En effet, les jeunes parviennent à la production et à l'interprétation du langage en fonction d'un réseau de conventions et de présupposés socioculturels. Ainsi, pour apprendre à bien communiquer, il faut que le jeune Y²⁰⁴ soit sensible à ces conventions et à ces présupposés socioculturels qui façonnent son comportement verbal. Tel est l'objectif de la « *pragmatique du développement* » qui est celui d'étudier cette sensibilité et son rapport avec la structure du langage pendant la période du développement du jeune Y.

²⁰⁴ Ici le jeune Y fait référence à la génération Y.

Ensuite, revenant à la fonction lexicale de la langue. Par « *structure lexicale* » Coseriu entend « *la configuration sémantique du lexique (mots lexématiques) [...] ainsi que dans beaucoup d'autres langues (lexème+ catégorème+ morphèmes)* » (2000 : 176-177), à l'exemple de « table », « bleu », « lire », « rapide ». Ces exemples seront considérés uniquement en tant que lexèmes, c'est-à-dire en tant que porteurs de la fonction lexicale. Malgré que, certains champs classent le contenu lexical hors de la linguistique, Coseriu propose une description structurale de cette configuration et qui sera similaire à celle phonologique et à la grammaire. Il partage d'autres exemples observés comme,

- Les relations lexicales qui sont extrêmement compliquées et presque inextricables ;
- Que les structures lexicales sont souvent très imprécises ;
- Que la subjectivité y joue un rôle important ;
- Que l'organisation du lexique est souvent différente chez les différents individus de la même communauté linguistique.

(Ibid. : 177)

De ses observations, Coseriu nous explique que les relations en grammaire et en phonologie ne sont pas moins compliquées qu'en lexique. Ainsi, au niveau du discours, les variantes contextuelles et situationnelles d'une entité grammaticale ou d'un phonème ne sont pas moins impressionnantes que celles des « *acceptions* » d'un mot (Ibid. : 178). Quant à la subjectivité, elle ne touche pas de la même manière les niveaux de la structuration sémantique du langage ; selon Coseriu « [...] *en tout cas, il faudra se demander si elle est « linguistique », c'est-à-dire si elle se manifeste dans le fonctionnement des formes linguistiques* » (Idem.). Enfin, pour l'organisation du lexique, elle affecte « *l'unité du lexique* » et non pas sa structuration interne entre individus de la même communauté.

Il est évident que, même au niveau des langues communes, les variétés en grammaire et celles phonologiques sont les mêmes comme pour toutes les langues, par exemple en langue française, la distinction ou la non-distinction entre « *pose* » et « *pause* », l'existence ou l'inexistence du passé défini et du passé indéfini « *je vais aller* »/« *j'irai* », et bien d'autres. Ainsi, si la variété du lexique est plus ample que celle phonologique ou grammaticale, la compréhension mutuelle de différentes langues peut s'établir même dans des communautés larges. Ce qui signifie qu'une partie du lexique de ces différentes langues doit présenter une organisation homogène. Au sens de Coseriu,

[...] les déterminations « sémantiques » dans le domaine lexical sont, à première vue, d'une multiplicité et d'une hétérogénéité qui effrayent : styles et couches de la langue, variétés dialectales, langues spéciales et terminologies techniques, expressions figées, idées et croyances à propos des choses désignées, connaissance ou méconnaissance de ces mêmes choses, rapports étymologiques et dérivatifs, rapports purement matériels entre les signifiants, etc., [...] tout peut y être important dans tel ou tel contexte ou dans telle ou telle situation.

(2000 : 179)

Toutefois, si on cherche une description systématique du lexique, par exemple lorsqu'on apprend une langue étrangère, on ne peut pas savoir ce qui est important pour chaque mot, mais de revenir plutôt à la fonction « lexicale » de départ. Il s'agit d'établir, entre autres, un « *champ lexical* », la base de la description du lexique en tant que domaine de la langue ; selon Lecolle,

Le lexique est alors facilement (et sans doute plus fréquemment que la grammaire) pris pour cible, peut être à cause de son accessibilité supposée ; à cause de ses enjeux de représentation ; parce qu'il permet de dénommer et de catégoriser et donne alors l'impression, à tort ou à raison, d'aider à comprendre le monde ; parce qu'on se chagrine de son opacité quand on voudrait comprendre ; parce qu'on le considère comme un premier pas vers la compréhension mutuelle ; parce qu'il est fortement chargé d'histoire, de culture et de valeur...

(2009 : 3)

De ces constats, on peut alors dire que la planification linguistique peut aussi intervenir sur la structuration des mots lorsque le vocabulaire de la langue est pauvre ou lorsqu'on veut créer des mots et remplacer d'autres ; selon Calvet « *lorsqu'une langue change de statut, devient par exemple langue d'enseignement, il faut lui forger les mots nécessaires à cette fonction : termes grammaticaux, vocabulaire des mathématiques, de la chimie, etc.* » (1994 : 116). À ce propos, les linguistes proposent la notion de « sentiment linguistique » c'est-à-dire, la façon dont les individus résolvent les problèmes de communication rencontrés au quotidien (Achard-Bayle, 2009). Calvet ajoute que la politique linguistique présuppose deux propriétés de changement dans ses différentes interventions sur la société,

- *La propriété de changement interne*, [...] toutes les langues changent à travers le temps ;
- *La propriété de changement externe*, c'est-à-dire de changement dans les rapports entre les langues : les cas des langues de « *variété haute* » et celles de « *variété basse* ».

(1994 : 119)

Quant à Lachkar, dont l'intervention sur le lexique d'une langue en contextes multilingues et pluriculturels, il propose la notion de « stéréotypie lexicale » qui « *constitue un acte de langage et un comportement qui visent l'Autre avec le seul objectif de l'influencer, de l'affaiblir, de peser sur ses pensées, ses actions et réactions verbales et non verbales* » (2011 : 279). C'est pourquoi, les situations et les contextes de multilinguisme et de pluriculturalisme sont des lieux de mixité et de diversité dans lesquels la génération d'aujourd'hui et celle d'hier entrent en contact comme leurs langues et leurs cultures et se confrontent pour exprimer leurs différences et leurs ressemblances.

L'usage de la stéréotypie lexicale dans la catégorisation sociale est aussi un support de force entre langue dominante et langue dominée, et implique une situation diglossique dans laquelle la variante dominante facilite l'insertion sociale. Alors que les langues dominées, elles servent à sauvegarder l'identité et la culture d'origine, d'après (Boyer, 2001 : 48-56). On comprend ainsi que la mise en usage de la stéréotypie lexicale est une manière d'expliquer comment le contact agit sur les uns et les autres de ces différentes générations.

8.2. D'une culture à une lexiculture

Concrètement la culture n'existe que particularisée en fonction de la diversité des sociétés humaines ; comme telle, elle peut être définie comme l'ensemble des manières de penser, d'agir et de sentir d'une communauté dans son triple rapport à la nature, à l'homme, à l'absolu. Enfin, c'est au sein de la société que l'individu élabore inconsciemment, son expérience culturelle singulière à nulle autre pareille.

(Abou, 2002 : 34)

Comme on l'a vu précédemment, le langage ne reflète pas directement le monde, mais l'interprétation humaine du monde. Qu'il s'agisse de Humboldt dans sa « *vision du monde* » propre à chaque langue, ou de l'hypothèse de Sapir et Whorf « *la structure d'une langue est en lien étroit avec l'organisation de la réalité* », c'est à Galisson que l'on doit son étude sur le rapport entre une langue, ses mots et la culture à travers l'enseignement du français comme une langue étrangère par la « *lexiculture* » ou la « *pragmatique lexiculturelle* ».

La lexiculture, dans son ensemble, nous renvoie à un lexique, à un ensemble de mots et d'unités lexicalisées, comme nous le précise Galisson (1995), avec une valeur qui jaillit de l'usage des mots dans une situation de communication et qui sert de marque d'appartenance et d'identification culturelles. Ainsi, le terme lexiculture est le produit de la composition de deux formes :

- *Lexique*, nous renvoie à « mot » (en linguistique : signifiant plus signifié), à la notion de dictionnaire agencé selon l'ordre alphabétique, et dont l'étymologie indique le sens de « comparaison », « mettre à côté ». Cela se manifestera par une pratique lexicaliste de l'interculturel, conçue comme la mise en contact des cultures à travers les mots dans les deux langues.
- *Culture*, nous renvoie à l'ensemble des manifestations à travers lesquelles on exprime la vie d'un peuple [...]. Le sens de « cultiver » s'est étendu de la culture de la terre à celle de l'esprit et on est passé de la culture comme « état » à la culture comme « action ». Cela se réalisera dans le type de « culture-action », culture courante, de la vie quotidienne, [...] partagée par la plupart, et se situe à côté de la « culture-vision », culture savante, de la vie de la pensée [...].

(Galisson, 1995 : 12)

D'après Galisson (Idem.), la lexiculture représente donc, le fil conducteur suivi par tous les linguistes, dans un univers lexical d'autant complexe qu'il dépasse le cadre étroit du territoire d'une langue vers les langues en contact à travers la « *lexicographie* ». Son existence se situe dans une double dimension « *linguistique* » et « *sociale* » ; selon Galisson,

Existence linguistique qui est conférée par le signifiant, par une dénomination en utilisant un terme comme l'étiquette qui désigne une pensée abstraite [...], une série d'attributs dont la compréhension nous est donnée par la définition. C'est grâce à elle que nous accédons au signifié, à la connaissance descriptive de ce qu'il est, en fournissant la base de l'identification de ses fonctions, [...] qui lui confèrent son existence sociale, parce que ce sont toujours les fonctions qui justifient son existence. Le concept devient directement observable ou mesurable comme instrument intellectuel et l'on peut décider de sa nature, de sa « *crédibilité* ».

(Ibid. : 5)

Pourquoi alors enseigner/apprendre une langue-culture ? Et pourquoi la lexiculture ? Galisson (Idem.) et Bastien (1992) suggèrent comme réponse « *parce que dans l'évolution cognitive, établir une connaissance nécessite de la mettre dans un contexte qui détermine ses conditions d'utilisation* ». Ensuite, c'est la perspective de Morin (1991) qui réclame la pensée complexe pour faciliter la compréhension des données particulières et comprendre la « *lexiculture* ». Il s'agit d'associer, entre autres, « *la pensée du contexte* » et « *la pensée de la complexité* ».

De plus, sous l'influence des facteurs idéologiques, économiques, etc., qui donnent lieu à un discours autour de la mobilité internationale et des contacts entre les individus, Galisson (Ibid. : 6) considère que l'apprentissage des langues joue un rôle important et devient indispensable pour les individus, en leur permettant d'être capables de communiquer avec les autres et d'interagir socialement.

À travers cet apprentissage surgit dans chaque individu une conscience de confrontation et de comparaison de sa propre culture et celle des autres et par là même, la compréhension de son identité culturelle et l'acceptation des différences des autres, selon Lévi-Strauss « *parce que la langue est considérée comme faisant partie de la culture, produit de la culture et condition de la culture* » (2003[1958] : 84). Autrement dit, tout individu perçoit chaque culture comme un ensemble de mots et d'actions produits au quotidien, et il apprend à catégoriser les cultures selon les types qu'elles mobilisent : une culture « *vision* » du monde et une culture « *action* » qu'il peut découvrir à travers les interactions discursives des locuteurs utilisant la langue²⁰⁵, selon Galisson (1995 : 7).

²⁰⁵ De façon conséquente, au sens de Galisson (Ibid. : 7), de même dans les milieux éducatifs l'enseignement des langues élargit ses objectifs pour inclure une « *compétence culturelle* ». Et parce que le concept « *lexiculture* » sert à l'exigence à l'objectif prioritaire de l'enseignement/apprentissage des langues-cultures dans sa conception actuelle : intégrer l'enseignement de la culture à l'enseignement

L'émergence de concepts nouveaux, qui ont ouvert de multiples perspectives, comme l'identité culturelle, la compétence culturelle, le savoir culturel, etc., où l'interculturel vient indiquer la prise en compte des référents internes lors des contacts entre sa propre culture et celle des autres. Les discours sur l'interculturel ont une caractéristique commune « *la prise de conscience du regard sur autrui et sur soi* ». Le sens de lexiculture devient dès lors explicite à travers la définition que propose Galisson « [...] *la culture mobilisée et actualisée dans et par les mots de tous les discours dont le but n'est pas l'étude de la culture pour elle-même* » (Ibid. : 6). Le concept de lexiculture, en tant qu'outil d'intervention, nous permet enfin, de développer les notions d'actes de compréhension et d'actes d'interprétation en mettant en avant les représentations, les interrogations, les interactions et les expériences personnelles de chacun.

de la langue, et aussi parce qu'il articule plusieurs opérations « [...] *user les mots comme lieu d'observation de certains faits culturels* » (Idem.).

Conclusion

Depuis le Cours de Linguistique Générale (CLG) de Saussure, la linguistique prend d'autres définitions et interprétations. Elle est l'étude scientifique du langage qui part de l'étude du langage et arrive à s'occuper des langues, au sens de Hjelmslev (1969). Tandis que pour Martinet, deux conceptions de la linguistique coexistent :

- *La linguistique comme description des langues*, elle s'appuie sur l'observation objective du comportement linguistique des sujets parlants, elle décrit tout ce qui caractérise en propre une langue reconnue comme telle, considérant que l'étude d'un état de langue peut avoir valeur explicative, et pas seulement descriptive. [...] elle considère une langue comme un système de signes linguistiques ;
- *La linguistique comme étude du fonctionnement du langage*, elle s'appuie sur une conception unitaire du langage humain, considérant que les langues particulières ne sont que des cas particuliers du langage. Les langues différentes les unes des autres, non dans leurs structures profondes, mais du fait de variations tout à fait superficielles, [...] Il y aurait ainsi un répertoire universel d'éléments sémantiques ou phonétiques dans lequel chaque langue choisirait les éléments de base de sa combinatoire. À la notion de « langue comme système de signes » est substituée par la notion de « langue comme système de règles ».

(1964 : 150)

Cela étant dit, la « linguistique des langues » est elle aussi « linguistique de l'activité de parler », puisque, les langues sont parlées ou ont été parlées ; selon Coseriu « *la langue est une modalité historique de l'activité de parler [...] pour tout sujet parlant, elle est une activité de parler en puissance, un savoir parler selon une tradition déterminée* » (2000 : 35). Toutefois, pour Saussure « *le langage n'est qu'une activité de parler qui dépasse la langue en tant que telle* » (CLG : 26).

Depuis les premiers chapitres, nous avons laborieusement essayé de mettre en relief les effets directs des procédés d'adaptation et d'expansion linguistiques sur le langage des jeunes.

Les expansions des adultes s'adaptent tant bien que mal avec le développement langagier des jeunes. Ils leur fournissent en même temps d'autres expansions, en prenant en considération le contexte de l'interaction langagière, ce qui leur procurent aussi l'assurance qu'ils ont été écoutés et les encourage à poursuivre inlassablement ces interactions ; selon Florin,

[...] dès lors que le langage adressé au jeune est globalement simple, des énoncés un peu plus longs peuvent être compris, si un terrain commun de conversation a été établi au début de l'échange, ou si l'on se situe dans un dialogue d'action partagée dans lequel le geste accompagne l'expression et facilite la compréhension.

(1990 : 59)

En effet, les parties du discours ne peuvent recevoir de définition ni syntagmatique ni paradigmatique. Elles ne sont pas non plus des classes lexicales appartenant aux langues, mais elles sont des modalités de significations propres à l'activité de parler et de ce fait, elles sont universelles.

Il en est ainsi du problème du « changement linguistique » et de ses causes. Quoique, celui-ci n'existe pas, selon Coseriu (2000), parce qu'il s'agit à la fois du problème de la constitution et de la transmission continues de la langue dans et par l'activité de parler, et du processus par lequel les créations diversement déterminées du discours deviennent une tradition et donc une « langue ». Autrement dit, certes les langues sont toutes différentes dans leurs organisations sémantiques et matérielles, mais elles sont construites pour une même fonction générale de communication, Chomsky et Humboldt les appelaient « *l'idée de langue* ».

L'étude du langage comme un discours interactionnel a clairement montré que l'âge, l'ethnicité et les classes sociales ne sont pas seulement des invariants implicites, mais plutôt sont produits dans une situation de communication. Ainsi, pour traiter les problèmes d'identité et leurs rapports aux catégories sociales, culturelles et langagières, il a fallu analyser les mécanismes communicatifs dans lesquels ils surgissent. Nous ne nous sommes pas contentés d'étudier uniquement le langage en lui-même, car notre attention était focalisée sur la structure du processus de communication, et aussi sur ses effets en matière d'évaluation et de prise de décision par l'ensemble des chercheurs et linguistes.

C'est pourquoi, nous avons tenté d'une part, d'analyser le langage et la conversation susceptibles d'articuler des approches sociologiques, sociocognitives et linguistiques, comme nous avons encore essayé de revoir les méthodes d'analyses proposées par les chercheurs, de les travailler sous l'angle d'une sociolinguistique cohérente et d'articuler, d'autre part, le processus de communication et d'interaction dans la vie quotidienne de nos interrogés adultes et jeunes. Tels ont été les objectifs de ce chapitre parce qu'ils soulèvent d'abord les deux questions de savoir pourquoi dans la société contemporaine les processus communicatifs ont tant de poids ? Et pourquoi des distinctions sociales, hier considérées comme inséparables de la société, deviennent-elles aujourd'hui objet de conflits et de mépris ? Ensuite, parce que les conflits sociaux de ces dernières décennies ont pris de plus en plus la forme de conflits intergénérationnels et langagiers, malgré que le pluralisme culturel n'est pas nouveau.

Cela dit, nous pouvons comprendre que les sociétés contemporaines sont marquées par un changement dans les modes d'interaction entre les générations et dans les formes des relations par lesquelles des individus d'origines différentes communiquent entre eux. En d'autres termes, les formes traditionnelles des sociétés pluralistes ne sont plus dominantes aujourd'hui.

Chapitre IV

Médias, langages et innovations

*« La science c'est ce que le père enseigne à son fils
La technologie c'est ce que le fils enseigne à son père ».*

–Michel Serres –

Introduction

Le lexique, comme on l'a vu dans les chapitres précédents, se modifie profondément sans cesse à l'image des changements sociaux, par exemple. Les nouvelles inventions et leurs applications empruntent à la langue française commune des vocabulaires d'autres langues, dont plusieurs termes prennent un sens général. La langue se trouve ainsi obligée de se diviser en registres ayant leurs vocabulaires et leurs codes.

Qu'il s'agisse des domaines scientifiques ou techniques, leurs vocabulaires ont emprunté et empruntent toujours à plusieurs autres langues. L'anglais, depuis le XIX^e siècle, qui contribue à la modification du mode de formation des mots en français, à l'exemple d'« auto-école » pour « école de conduite », fait partie aussi de notre langue quotidienne. En effet, le partage et la reproduction de ces vocables est remarquable dans les domaines où l'anglais est une langue prestigieuse, par exemple dans les publicités, en informatique, etc.

Cependant, les évolutions récentes du lexique français ne se réduisent pas uniquement aux emprunts. Les créations de composition et de dérivation sont également une source de renouvellement étant donné que le système des affixes se redistribue sur toutes les catégories. Si « -age », « -on », « -oir », les créations à partir de « -isme », « -ion », « auto- », « anti- », etc., par exemple, sont moins productifs et s'étendent jusqu'à constituer tout un champ lexical, comme celui de « ciné- ». La dérivation à partir des mots français est donc bien vivante comme dans « filmer », « dégustation », etc., même si on considère souvent les mots formés comme incorrects ou populaires, mais employés quand même dans la langue formelle et cultivée.

C'est pourquoi, dans ce chapitre, on essaiera de répondre aux besoins linguistiques des populations et les fonctions sociales des langues qu'elles utilisent²⁰⁶. Néanmoins, peut-on parler d'une interrogation de la société à l'aide de la langue, ou inversement, de celle de la langue par la société ? Quelles sont les tendances que l'on distingue actuellement dans le lexique et la syntaxe employés ? Et sur les problèmes de conjugaison expliquant, par exemple, l'extension des verbes en « -er », l'utilisation régulière des verbes qui sont devenus défectifs, ... étant donné que ces difficultés participent également à l'accentuation du caractère nominal de la langue française, comme dans la presse écrite et l'audio-visuel : le substantif expose l'information, un seul verbe pour toutes les situations « faire », « aller », les tournures périphrastiques s'étendent encore pour exprimer le futur

²⁰⁶ On peut penser à une ville (il y a des villes en Algérie nécessitant une politique linguistique, à l'exemple de: Batna, Tizi Ouzou, etc., ou la langue amazigh fait partie de l'identité, voire même du patrimoine de la ville).

ou pour interroger,... De plus, la nouvelle tendance à l'inversion du sujet, dans la langue parlée : l'emploi des propositions dont l'articulation est souvent modulatoire que syntaxique, on dit par exemple, « *ce livre, ça fait un bon moment que je veux l'acheter* ».

Pour l'évolution phonétique, on remarque ses tendances dans le parler courant²⁰⁷ :

- Assimilation de certaines voyelles,
 - Le [ɑ] de *tâche* se prononce de plus en plus comme le [a] de *tache* ;
 - Le [œ] de *brun* comme le [ɛ̃] de *brin*.
- Amuïssement des consonnes finales,
 - [r] *mett'* pour *mettre*;
 - [l] : *i'met* pour *ils mettent*;
- La disparition des liaisons, sauf
 - Lorsqu'elles assument une fonction, comme le pluriel ;
 - Lorsqu'elles assurent la cohésion de certains groupes.

Ces diagnostics ont été traités dans plusieurs travaux, mais les jugements portés aujourd'hui sur la langue française restent autour des termes tels que « changement », « désordre », voire même « dégradation » et la nostalgie de l'élégance du français de Balzac et de Molière. Mais le français est vivant et doit s'adapter sans cesse à des conditions nouvelles comme on l'a démontré et argumenté dans les chapitres précédents, il n'y a pas un changement mais plutôt une vie foisonnante et la seule crise est celle de la culture, de l'enseignement et de civilisation avec l'introduction des nouvelles technologies.

C'est pourquoi, la recherche en linguistique et en sociolinguistique voit, que le stéréotypage résulte de faits variés et variables qui se rencontrent pour constituer une image, voire un préjugé, et qui ont pour objectif la stigmatisation des individus, des groupes sociaux, des communautés, des cultures et des langues. Selon Lachkar,

La stéréotypie comme un fait de langue [...] comme un produit, un acte de langage et un jugement positif ou négatif vis-à-vis de personnes visées par ce stéréotypage. La stéréotypie est aussi un fait social qui sert avant tout à décrire les relations sociales, ce qui renvoie systématiquement aux rapports qui se mettent en place entre les individus aussi bien dans l'espace que dans le temps. [...]

(2011 : 283)

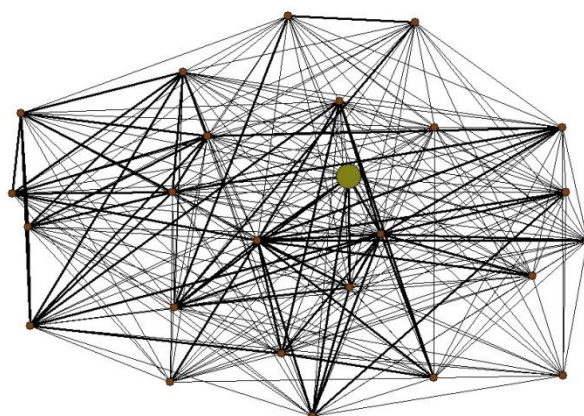
²⁰⁷HELGOROSKY, F, ANTOINE, G, DEPECKER, L, *et al.* « FRANCE (Arts et culture) - La langue française », *Encyclopædia Universalis*. Disponible sur : <<https://www.universalis.fr/encyclopedie/france-arts-et-culture-la-langue-francaise/>> [consulté le 12 janvier 2017].

Ainsi, pour répondre de façon cohérente à notre problématique, il nous a fallu revenir sur ces questions de stéréotypie, de paysages linguistiques algérien et français et vérifier si les nouvelles technologies ont leur impact sur ces phénomènes linguistiques.

1. Les langues et les réseaux interpersonnels

Le terme « réseaux interpersonnels », « réseaux sociaux », ou bien « *the social networks* », est apparu suite aux travaux de Barnes (1954) en faisant une étude sur un village de pêcheurs et de paysans en Norvège. Pour lui, il existait trois champs sociaux²⁰⁸ : « *territorial* » (la maison, la ville), « *industriel* » (lieu de travail) et « *relationnel* » (la famille, les amis), il les expliquait par des points reliés par des lignes, chaque point représente une personne ou un groupe de personnes et les lignes présentant les interactions entre ces personnes ou ces groupes²⁰⁹. Comme le montre l'image ci-dessous²¹⁰,

Figure 01–Image explicative des relations interpersonnelles au sens de Barnes (1954).



Source : CC Galería Gráfica de Redes Personales (Grossetti, 2013)

Ensuite, la notion « réseaux sociaux » prend d'autres usages par différents sociologues, à l'instar de Bott (1957)²¹¹, Mayer (1964)²¹² et d'autres, avant d'être reprise par les linguistes et les sociolinguistes²¹³. Pour ces derniers, les interactions qu'expliquait Barnes (Idem.), les relations sociales sont aussi construites par l'utilisation d'une/des langue(s), les points et les lignes représentent respectivement une communauté et les différents parlars.

²⁰⁸ Calvet (1994 : 92).

²⁰⁹ BARNES, J. 1954. « Class and committees in a Norwegian Island Parish », *Human Relations*, n°7, pp. 39-58.

²¹⁰ GROSSETTI, M. 2013. « Comprendre les réseaux sociaux », In : Éducation et Recherche, *Magazine de Sciences Humaines et Sociales*, mise à jour le [24 janvier 2019]. Disponible sur : <<https://sms.hypotheses.org/125>> [consulté le 23 février 2019].

²¹¹ BOTT, E. 2003 [1957]. *Family and social network: Roles, Norms, and External Relationships in Ordinary Urban Families*, London, Psychology Press, p.363.

²¹² MAYER, Ph. 1964. « Labour Migrancy and The Social Network », *Problems of Transition*, University of Natal Press, pp. 21-51.

²¹³ À l'instar de Milroy (1987), Milroy et Wei (1992), Calvet (2017).

Bien que, les parlars n'ont pas une seule forme et les réseaux sociaux peuvent convenir à des sociolectes ou à d'autres langues, tout autant qu'ils peuvent avoir un impact sur la transmission des innovations linguistiques, des changements, voire des transformations. Ainsi, selon Calvet,

[...] la cohésion d'un réseau de communication assure la cohésion d'un sociolecte tandis que, dans une communauté linguistique, les différences entre sociolectes sont fonction de la distance sociale entre leurs locuteurs. [...]

(1994 : 92)

Pour reprendre nos arguments étayés dans les chapitres précédents sur cette question de changement des pratiques langagières, Calvet confirme par ses propos encore l'importance d'une approche comme l'ethnographie de la communication pour s'ouvrir sur ce sujet.

- ***L'intertextualité médiatisée : Pour une analyse du français utilisé dans la communication médiatisée***

« *Mythe rationnel indiscutable [...] le numérique est devenu la bannière de la modernité et de la technologie de pointe* » (Musso, 2008 : 104). Pour interpréter les pratiques linguistiques à l'ère du numérique selon diverses perspectives, tant pour la dynamique de la langue française en Algérie ou en France que pour l'émergence d'une francophonie de l'individu, le numérique marque sa place comme moyen de créativité dans toutes ses formes. Les réflexions scientifiques sur les pratiques linguistiques numériques partagent aussi, l'idée que les données sur Internet évoluent rapidement, mais surtout que « *les relations sociales médiatisées sont constamment retravaillées et reconfigurées dans les interactions [...]* » (Beaudouin et al., 1999: 125).

Dans la même logique et en comparant le numérique avec le papier, selon Rouis,

[...] l'écrit numérique est « malléable et immatériel ». Malléable parce qu'à tout instant, il est susceptible de subir des modifications, son instabilité et son caractère provisoire le rapprochant en partie du discours oral, et immatériel en ce sens que l'écriture sur un écran d'ordinateur est une production de segments hypertextuels organisés en nœuds d'informations autonomes.

(2002 : en ligne)

De même pour Gervais, pour qui, l'écrit sous la forme textuelle est considéré comme un « *bombardement [...] de photons sur l'écran d'un ordinateur* » (2002 : 5), c'est-à-dire, au regard de l'instabilité des pratiques linguistiques numériques, il pourrait y avoir des modèles de description linguistique qui problématisent la variabilité des usages. En effet, plusieurs travaux que nous avons rencontrés, relèvent d'une attitude paradoxale, confirmant par delà la recommandation de

Martinet, qui affirme « *on ne rend pas justice à une langue en l'épinglant comme un papillon mort sur une plaque de liège* » (1976 : 6). Dans ce même contexte, des tentatives de propositions d'outils de stabilisation des formes linguistiques ont été aussi faites. Par synthèse, par exemple, de phénomènes relevant d'analyses discursives ou sociolinguistiques, telles que des abréviations typiques des SMS (Panckhurst, 2007), ou bien l'analyse comparatiste des langues en jeu dans le processus d'alternance codique (Atifi, 2007) car, quelle que soit la description rencontrée, la procédure consiste ; selon Ksenya « *à accentuer certains détails tout en s'assurant d'en supprimer d'autres* » (2007 : 144).

Le but de la description, dans l'ensemble de ces méthodes de description linguistique les plus répandues, est de procéder à des modélisations des systèmes linguistiques afin de réussir une stabilisation artificielle des formes présentées comme objectives. Bien qu'en analysant ce figement des formes linguistiques, celui-ci peut traduire les intentions du chercheur, comme le précise Vernus, « *[...] ce dernier peut vouloir fixer durablement et ainsi stocker les énoncés des écrits électroniquement en les soustrayant à l'instantanéité, afin de retrouver sérénité et assurance* » (2002 : 2). Dans ce cas, le recours à une forme de langue construite autour du modèle fonctionnaliste de Martinet sera nécessaire, c'est-à-dire l'analyse en constituants immédiats spécifiques à une grammaire structurale.

Il apparaît dès lors, que les modélisations des langues répondent aux projets des linguistes de deux façons, selon Vernus,

- Stabiliser les formes décrites ;
- Établir une correspondance univoque entre un signe ou une suite de signes et un énoncé particulier.

(Idem.)

Toutefois, Adam se tourne plutôt vers des perspectives herméneutiques, dans le but de privilégier l'interprétation à l'explication et à la démonstration. Il présente aussi ce qu'il a appelé le « *tournant herméneutique décisif* » pour dire « *la linguistique est désormais ouverte à l'interprétation et qu'elle apparaît dès lors comme une discipline soucieuse de la dimension humaine des productions langagières* » (2005 : 70). Dans le sens où les linguistes s'intéressent, dans l'interprétation des pratiques linguistiques numériques, au rôle de l'ordinateur en tant qu'outil qui a pour but de faciliter un contrôle des interprétations fondées sur le « contexte ». Ce dernier doit être repérable dans le texte à travers divers indices, que ce soit sous la forme du « *co-texte* » ou du « *con-texte* » (Ibid. : 76). Bien que, selon Mayaffre, dans sa logique argumentative, en s'inspirant en partie d'Adam et de Rastier,

« les unités textuelles [...] sont plurielles, mouvantes, complexent [...]elles ont pour objectif la reconstruction des ressources de maîtrise du code et de cadrage des interprétations » (2010 : 11).

Ainsi, en prenant appui sur les indices textuels, Adam considère que la « langue n'est créée qu'en vue du discours » (Ibid. : 69). Ce dernier est vu comme « l'articulation de l'énoncé sur une situation particulière » (Ibid. : 78). L'énoncé équivaut ainsi à une extériorisation de la parole par des signes linguistiques, la production du sens sera selon Rastier « [...] à travers un balisage d'éléments qui établissent des contraintes linguistiques sur l'interprétation » (2009 : 127).

Dans cette logique, l'herméneutique numérique est présentée comme « une convocation de nouveaux concepts pour de nouvelles pratiques » (Mayaffre, Ibid. : 7), c'est-à-dire, le chercheur doit désormais recourir à ces nouvelles technologies pour mettre en place une nouvelle rationalité moderne. Comme dans les descriptions linguistiques formelles, l'objectif majeur est de stabiliser les formes linguistiques grâce à la permanence supposée du rapport « signe-sens » renforcé par l'outil informatique.

Une stratification sociale, sur le plan sociolinguistique, fait son apparition avec la projection d'un fonctionnement diglossique entre le français normé et le français populaire cela s'entend de ces outils numériques. Chaurand l'explique ainsi,

On ne vivait pas au-dessus de sa condition, on ne parlait pas non plus au-dessus de sa condition. On ne se faisait pas facilement à l'idée d'adopter le langage de la caste supérieure pour jouer au monsieur ou à la dame. Les rares habitants du village qui se livraient à cette parodie étaient aussitôt réduits au silence par les moqueries.

(1999 : 365)

La langue paraît en ce sens emblématique d'une identité nationale. Ainsi d'après Jocelyn (2007 : 12), un des objectifs majeurs du modèle numérique est de pouvoir relever un « défi technologique », de faire en sorte que le langage, écrit et/ou oral, soit reconduit au sein de ces moyens numériques à travers d'autres besoins qu'échanger, créer, rechercher, diffuser et reproduire. Par extension, les langues utilisées dans les échanges électroniques, tout comme le numérique dans son ensemble, n'y échapperont point. Malgré des travaux qui embellissent les outils numériques par rapport aux autres systèmes techniques et les présentent comme une « révolution », l'ordinateur n'a rien de spécial selon Levy,

Le médium algorithmique ne prend pas de décisions et n'agit pas de manière autonome [...] il s'agit d'un système technique certes plus récent et plus sophistiqué, mais sur le plan de la fonctionnalité, il n'est pas si différent des autres machines et techniques développées par

l'homme pour voiler ses insuffisances et ses inquiétudes, pour se donner l'illusion de contrôle sur tout son entourage.

(2013 : 12-13)

De même pour Georgiou, cela équivaut à un jugement perceptif, mais compréhensible en fonction des « *projections expérientielles selon des perspectives qui rappellent globalement les représentations sociales du point de vue des sentiments, pensées, croyances et comportements des individus* » (2001 : 16). Quant à Ricœur, il présente explicitement cette perspective quand il admet que,

Tout discours est en fait effectué comme « événement » et compris comme « signification ». Il implique alors une polarisation du sens qui se rapporte à une réalité extralinguistique et se réfère en même temps à son propre locuteur, par le moyen de procédures spécifiques, d'où sa double référence intentionnelle et réflexive, tournée vers la chose et tournée vers soi.

(2010 : 97)

Cette idée revient à revendiquer une implication assumée dans la production du sens et met en évidence deux éléments importants liés au discours,

- « *Le caractère instable du discours* », mais surtout sa dimension réflexive ;
- « *Le caractère évolutif du discours* », qui peut se comprendre si nous considérons que l'activité d'interprétation peut être élaborée autour d'une théorie philosophique du langage²¹⁴.

En prenant appui sur l'exemple de la métaphore, Ricœur indique que « *le texte libère sa signification de la tutelle de l'intention mentale* » (Ibid. : 113). Ainsi pour Robillard, cette représentation réfère « *à la capacité créatrice de la métaphore, à l'ambiguïté sémantique qui en appelle à l'interprétation du lecteur dans le processus d'élaboration de sens* » (2013 : 27-28). Dans cette logique, le « *comprendre* » ne peut être objectivé ni a priori ni a posteriori. Les interprétations proposées ne dépendent pas des différents outils, mais de la capacité de l'interpréteur à produire du sens en prenant appui sur son expérience. Ainsi pour reprendre l'exemple de la « *pseudo-violation* »,

- *Le père* : Alors, tu as fait tes devoirs ?
- *Le jeune adolescent* : Non, demain y'aura une grève.

Comme on l'a expliqué, dans cet exemple, le jeune adolescent suppose trouver chez son père une réponse au souhait de coopération sur le plan de la communication et qu'il a bien répondu à son père

²¹⁴ Ricœur (1969) considère que le langage est représenté par le discours voire par la langue, ce qui peut paraître paradoxal si on se rapporte au rôle interprétatif du langage qu'il décrit pertinemment avec la métaphore.

sans être verbeux. Cette « *pseudo-violation* » est mobilisée pour des modalités de sémantisation avec une centration sur les différents enjeux qui motivent les significations qui pourront être proposées, selon Gadamer « *la langue est par essence langue du dialogue* » (1976 : 14). Le jeune refuse en ce sens l'instrumentalisation des signes linguistiques pour se tourner vers la parole perçue comme réponse à des interrogations qui, sur le plan langagier, ne se contente pas de l'« *habitus linguistique* » de Bourdieu (1990).

Dès lors, chaque prise de parole traduit une expérience et un élargissement de relation langagière de l'individu au monde, parce qu'au sens de Gadamer « *il n'y a pas de lieu extérieur à l'expérience langagière du monde, à partir duquel on pourrait la prendre elle-même pour objet* » (Ibid. : 17), c'est-à-dire qu'on ne peut pas exclure le locuteur des schèmes interprétatifs et les interlocuteurs participants aux productions linguistiques rencontrées sur le plan numérique.

De plus, si nous revenons aux exemples de la communication numérique, on verra que les descriptions linguistiques pourraient s'intéresser sans complaisance à toutes les formes, étranges ou non, présentées par les locuteurs comme la langue française ou bien d'autres langues. En assumant son implication, le locuteur et/ou chercheur pourrait rappeler des perspectives de socialité qui mettraient en gêne les représentations de l'unité nationale construite autour de la langue française. Cette ouverture légitimerait certaines productions considérées comme du discours en français, mais malheureusement occultées du moment qu'on favorise des formes facilement traduisibles en algorithmes.

Prenons quelques exemples de lexies utilisées dans les échanges en français, soit dans les communications de face à face, soit sur les réseaux sociaux, avec des significations qui, par anticipation, rappelleraient des catégorisations glossonymiques diverses²¹⁵ :

Tableau 01 – Quelques exemples de lexies employées par les jeunes dans leurs échanges.

<i>Lexies en français</i>	<i>Sens éventuels</i>	<i>Langues d'origine</i>	<i>Signification</i>
Bled	Pays d'origine	Arabe « el'balad » [بلد]	« pays »
Schmitt	Policier	Allemand « schmied »	« forgeron »

²¹⁵ Dictionnaire d'Argot Français Contemporain <<http://www3.uakron.edu/modlang/french/argot.html>>, et même confirmés par nos jeunes interviewés de l'Université de Lorraine, en réponse à la **Q5**;

- <<https://fr.wiktionary.org/wiki/schmitt>>
 - <<https://fr.wiktionary.org/wiki/pouchka>>

Deuspi/despee	Vitesse	Anglais « speed »	« la vitesse »
Pouchka	Pistolet	Russe « pushka »	« fusil »
Bolos	Victime/ naïf	Espagnol « loco »	« fou »

De ce fait, si on recentre les interprétations d'usages en langue française autour des parcours individuels et sociohistoriques, et si on considère l'histoire de chacun comme un élément focal d'inscription relationnelle, cela reviendrait nécessairement à problématiser autrement cette histoire avec toutes les composantes sociales.

2. Les nouvelles technologies comme constitutif de l'humanité

S'intéresser aux niveaux de l'analyse linguistique peut se faire que si on prend comme point de départ la langue. Dans le cadre de ce chapitre et plus exactement dans ce point, nous ferons croiser les réflexions sur le lexique avec les nouvelles technologies - l'Internet - qui touche les pratiques sociales, voire notamment la « *cyberculture* », et modifie certaines pratiques d'écriture sur plusieurs plans, comme l'écriture qui se modifie à travers les formes d'abréviations nouvelles, ou bien l'aspect sémiotique qui s'enrichit avec l'insertion des émoticons, ou encore avec la taille des lettres, la couleur,...

Toutefois, les interactions entre les sciences du langage et les nouvelles technologies sont multiples pour qu'on puisse établir un état des lieux dans un seul point. Mais on essayera de l'exposer par l'exemple des correcteurs orthographiques afin de montrer simultanément l'aide que fournissent les nouvelles technologies et leur efficacité par rapport à la langue dans l'aide à la rédaction. Ainsi, il y a deux générations de correcteurs²¹⁶,

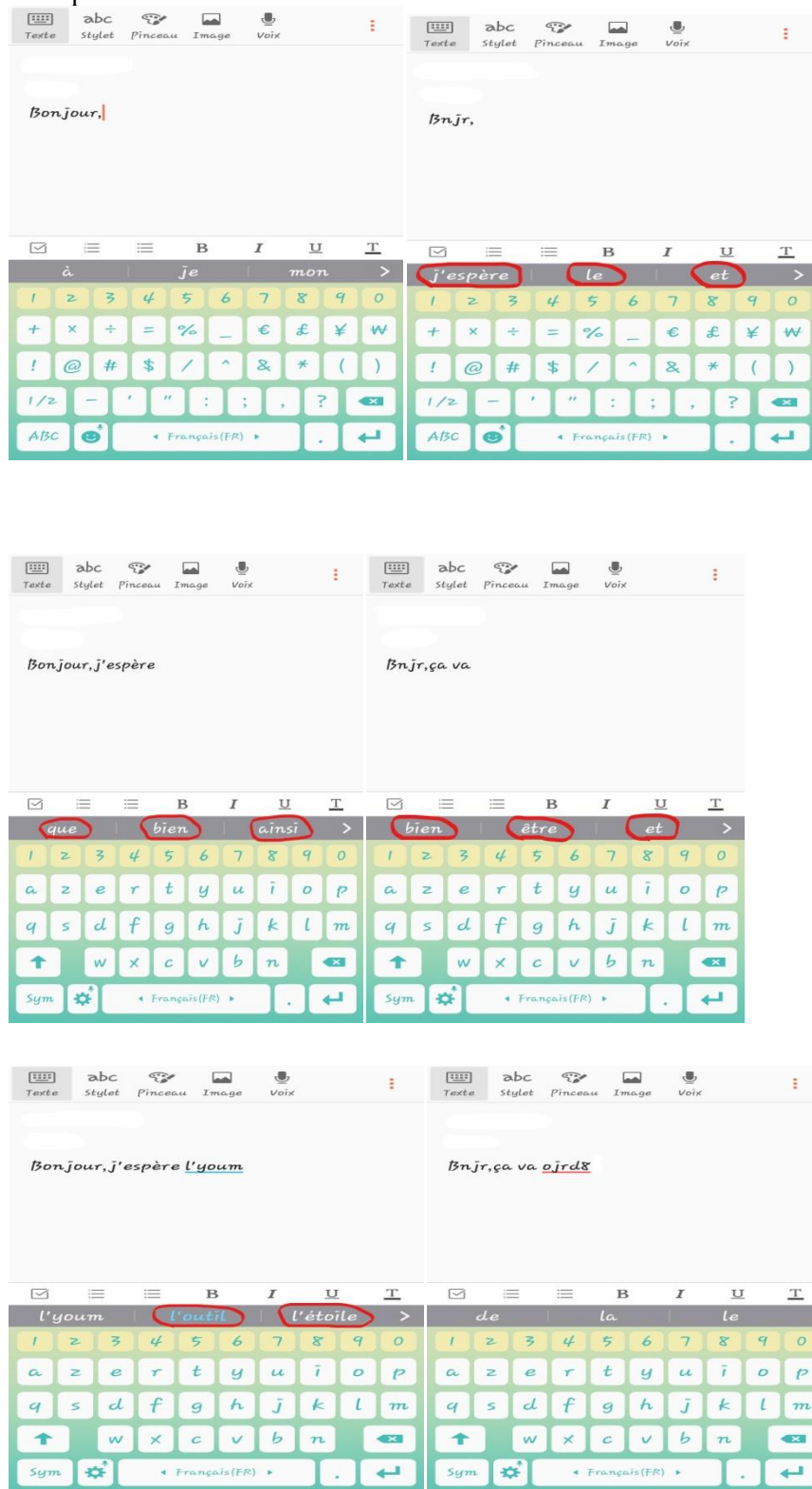
- *La première génération de correcteurs orthographiques non intégrés* vérifiait simplement l'existence d'un « mot » dans une liste lexicale préétablie ;
- *La deuxième génération de correcteurs orthographiques*, ne prenait en compte que l'environnement immédiat. En dépassant le stade de l'analyse (syntaxique) locale, Les outils actuels de « correction orthographique » [...] s'intègrent de mieux en mieux aux logiciels de traitement de texte ou d'analyse de données.

(Ponchon, Laborde–Milaa, 2011 : 25)

²¹⁶PONCHON, T, LABORDE–MILAA, I. 2011. *Sciences du langage et nouvelles technologies*. Actes du colloque 2009 de l'Association des Sciences du Langage, Limoges, Lambert-Lucas (éds.), pp. 25- 57

D'après Ponchon et Laborde-Milaa, la deuxième génération a complété la première par un ajout de multiples dictionnaires usuels, tels que le Petit Robert et le Petit Larousse et « *les correcteurs orthographiques ont ainsi évolué vers l'analyse phrastique* » (Idem.). Comme par exemple,

Figure02 – Quelques exemples expliquant le fonctionnement du correcteur orthographique sur un Smartphone.



Mots entourés en rouge : ceux que propose l'outil numérique.

Mot souligné en rouge : le sens du mot est inconnu dans le dictionnaire de l'outil numérique.

Mot souligné en bleu : pour indiquer les occurrences possibles de mise en forme incohérente.

La deuxième génération permet d'estimer, depuis la première, que les nouvelles technologies ont introduit une amélioration considérable sur l'analyse du langage. Grâce au traitement automatique des langues particulièrement, le chercheur peut s'appuyer sur une modélisation pour étudier certaines parties de la linguistique, soit pour des recherches axées sur les aspects morphologiques des langues, sur la syntaxe par des « *analyseurs automatiques opérationnels* », ou encore la sémantique comme l'a confirmé Sablayrolles « *les apports de la technologie sont essentiels pour repérer l'expansion des néologismes* » (2011 : 55).

Toutefois, les recherches dans la sémantique ne sont pas nombreuses comme dans les autres domaines de la linguistique étant donné que l'étude du sens est particulièrement complexe à théoriser à part quelques applications, comme les correcteurs automatiques sur Microsoft Word, le logiciel de rédaction et de traitement des textes sur ordinateur. Cela est dû selon Sablayrolles en « [...] *l'absence de descriptions systématiques de la langue qui pose problème dans le repérage des néologismes* » (Ibid. : 53). Cela étant dit, on revient à notre question de départ dans ce travail « *sur quoi se baser pour décider de l'existence d'un néologisme, d'une nouvelle unité lexicale²¹⁷ et d'un nouvel emploi d'unités combinées qu'autrefois dans la langue ?* ».

On peut déjà admettre que les nouvelles technologies ont eu pour effet d'ouvrir les champs de recherche, d'élargir l'étude des processus discursifs et d'appréhender le corpus comme un lieu de questionnement sur la construction de problématiques discursives. En effet, certains moyens numériques permettent aux linguistes de s'intéresser à des aspects de l'analyse du discours qu'il eut été impossible d'envisager auparavant. C'est pourquoi, les interactions entre les nouvelles technologies et les sciences du langage s'avèrent opportunes au développement d'associations avec d'autres champs disciplinaires.

2.1. La jeune génération vit et apprend avec les nouveaux médias

Notre société moderne, de la communication et de l'information instantanée, devient dominée par les moyens numériques sur les structures sociales, culturelles et économiques. Aujourd'hui, la communication et la diffusion culturelle s'effectuent au moyen de la radio, la télévision, le téléphone, etc. Ce sont plutôt les sons et les images qui triomphent, encourageant chez l'individu

²¹⁷La dénomination de l'unité lexicale, créée par Pottier (1974) et depuis par d'autres linguistes dont Tournier (1985), c'est-à-dire « *un signe linguistique ayant une unité fonctionnelle et mémorisée (ou mémorisable) en compétence* » (Pottier, 1974 : 62).

l'enregistrement passif, contrairement aux codes de la lecture qui deviennent inutiles dans l'apprentissage de cette jeune génération. Par l'introduction des TIC dans le système éducatif, un bon nombre de pédagogues y voient l'occasion d'une mutation dans le domaine de l'éducation ; selon Jocelyn,

Il serait bon également de rappeler, que dans le secteur de l'éducation nationale, et de l'enseignement, ces technologies ne feront disparaître ni livres, ni porte-plume, crayons, stylos et papier, pas plus que la dimension humaine de l'enseignant.

(2007 : 37)

Pour Cohen, lorsqu'elle a fait également une étude sur la manière dont cette jeune génération apprend,

Les NTIC²¹⁸ contribuent à l'épanouissement personnel et à la réussite sociale des enfants [...] aucun élève normalement constitué n'est voué à l'échec scolaire en ces temps de « problèmes des jeunes », de « problèmes de mal vie » et de chômage. [...]

(1998 : 104)

D'après Cohen, aujourd'hui la réussite dans une société informatisée demande une bonne maîtrise des moyens techniques. Pour l'épanouissement personnel, elle précise que plus le milieu humain et le matériel sont stimulants, plus l'intelligence et la créativité de l'enfant et du jeune adolescent seront exprimées ; elle ajoute « *si l'on ne parle pas à un nouveau-né, il aura du mal à assimiler le langage* » (Idem.). Toutefois, par les sons, les couleurs et les images qu'offrent le numérique, le jeune pourra contribuer à son tour par de nouveaux outils à une pédagogie moderne.

Certes, c'est une grande transformation de l'école où ces nouvelles technologies favorisent l'autonomie chez le jeune, mais ils demeurent des moyens dont il use pour côtoyer d'autres cultures et réaliser des projets multimédias, du moment où il peut faire simultanément du français, du dessin, de l'informatique, etc.

2.2. Les représentations des évolutions sociétales dans les structures linguistiques : Le medium et le message

Le langage comme forme de comportement social dont seul les individus placés dans un contexte social s'en servent, lorsqu'ils se communiquent leurs besoins, leurs idées, leurs émotions, etc. Ainsi, les monologues égocentriques des enfants ne sont que des évolutions secondaires à partir de cet usage social.

²¹⁸ NTIC, une abréviation de « Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication ».

La « *sociologie du langage* », comme domaine inclus dans la sociolinguistique, traite en effet des interactions de divers facteurs sociaux avec les langues et les dialectes telles que les difficultés pratiques que représentent l'affaiblissement des langues minoritaires, l'apparition d'un bilinguisme stable, la standardisation des langues et la planification du développement linguistique dans les nouvelles communautés sociales (Labov, 1976). Le fondement proprement linguistique de ces études est avant tout le fait qu'une personne ou un groupe donné emploie une langue X dans un contexte social Y²¹⁹, selon Fishman,

La sociologie du langage est tout aussi intéressante pour qui étudie de petites communautés que pour qui s'occupe de l'intégration nationale et internationale. Elle doit clarifier la transition d'une situation de contact direct à une autre. Elle doit éclairer les différentes convictions et les divers comportements en ce qui concerne la langue de groupes entiers ou de classes entières de la société. Dans certains cas, il faut mettre l'accent sur la variation entre des variétés étroitement apparentées, d'autres fois, on étudie la variation entre des langues nettement différentes.

(1971 : 69)

Ensuite, plusieurs chercheurs commençaient à décrire et à analyser les schémas d'usage des langues et des dialectes au sein des cultures spécifiques, telles les formes des actes de parole, les interrelations du locuteur, du sujet, etc. Une telle étude fonctionnelle représente le complément de l'examen des structures linguistiques. On trouvera chez Gumperz et Hymes (1991) une bonne revue des recherches dans ce domaine et de leurs objectifs auxquelles le chercheur peut se reporter avec profit. Les sujets traités relèvent de la linguistique générale comme par exemple, la tournure des règles linguistiques, l'étude diachronique de ces règles,...

En conséquence, s'il n'était pas nécessaire pour les sociolinguistes de faire cette comparaison entre la sociolinguistique et l'étude du langage hors du contexte social, on ne parlera dans ce cas que de la linguistique. En effet, l'orientation la plus répandue de l'analyse structurale du langage est celle exprimée par Saussure. En général, les discussions théoriques commencent par une référence au concept saussurien de langue, distinguée de la parole d'une part, et du langage d'autre part ; selon Saussure « *la langue est la partie sociale du langage [...], elle n'existe qu'en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres de la communauté* » (CLG : 321). Toutefois, cette évolution est due à un étrange paradoxe, c'est-à-dire si chacun détient la connaissance de la structure de la langue qui est « *un système grammatical existant virtuellement dans chaque cerveau* » (Idem.), ainsi les faits de parole seront observables dans les comportements des locuteurs au moment où ils parlent une langue.

²¹⁹ De nombreux comptes rendus ont paru sur ces travaux tels que (Fishman, 1971) et autres. Il est un autre champ d'étude qui s'intéresse plus à la langue en elle-même, telle qu'elle s'emploie, celui que Hymes (1964) a baptisé « *ethnographie de la parole* » et celui de Gumperz et Hymes (1991) sur la structure de l'évolution du langage dans un contexte social.

D'où le paradoxe saussurien selon Labov « *l'aspect social de la langue s'étudie sur n'importe quel individu, mais l'aspect individuel ne s'observe que dans le contexte social* » (1976 : 186).

En outre, l'étude de la langue a pris un autre élan lorsque Chomsky (1965) a souligné la dichotomie saussurienne langue/parole, en opposant la compétence « *connaissance abstraite des règles de la langue* » à la performance « *choix et mise en œuvre de ces règles* ». Pour lui,

La linguistique est proprement l'étude de la compétence, [...] l'objet d'étude adéquat est une communauté linguistique homogène abstraite, où chacun parle de la même façon et apprend instantanément la langue.

(1965 : 3)

Par ses propos, Chomsky explique que la linguistique n'a pas pour données les énoncés que produit l'individu étudié, mais les intuitions qu'il a à propos de la langue, c'est-à-dire ses jugements quant à la grammaticalité des phrases, ainsi que ceux qu'il émet sur la parenté des expressions sous la formule « *quelles phrases ont « le même sens » ?* ». Une telle construction théorique repose sur deux hypothèses plus ou moins explicites :

1. Il existe une relation étroite entre structure linguistique et homogénéité (Weinreich, Labov *et al.*, 1968). D'après Saussure « *tandis que le langage est hétérogène, la langue ainsi délimitée est de nature homogène* » (CLG : 321). Ainsi, l'idée générale est qu'il est possible de développer les théories linguistiques à partir de cette partie du comportement verbal qui se révèle homogène.
2. Les locuteurs ont accès à leurs intuitions sur la langue, leurs compétences et peuvent en rendre compte. La linguistique se trouve ainsi devant la nécessité d'exclure l'étude du comportement social et celle de la parole.

Pour Cornaire et Germain (1998 : 19-27), le courant linguistique regroupe dans les faits des approches et/ou méthodes ajustées à la nature de la langue, « *la méthode situationnelle* » et « *l'approche communicative* » :

- Par « *méthode situationnelle* », utilisée jusqu'à nos jours pour l'enseignement des langues étrangères dans certains milieux scolaires, elle met l'accent sur l'oral et sur la structure syntaxique considérée « *comme le cœur même de la langue orale* » (Germain, 1973 : 40), et utilisée en situation qui « [...] renvoie à un mode de pratique des structures orales, à l'aide d'images, de gestes, d'objets, etc. » (Idem.) ;

- Quant à « *l'approche communicative* », d'après Germain (1993), ses origines s'expliquent par la remise en question de certains principes de l'approche situationnelle vers la fin des années soixante, par les travaux de Hymes (1972) sur la compétence communicative, ainsi que celui de Coste *et al.* (1976) sur un Niveau-Seuil, et d'autres qui ont conduit à réétudier la didactique des langues sous le principe que « *la langue est un instrument de communication et surtout d'interaction sociale* » (Hymes, 1972 : 270). Dans cette perspective, savoir communiquer ne suffit plus de connaître les aspects spécifiquement linguistiques (sons, structures, lexique, etc.) d'une langue pour communiquer efficacement, il faut aussi en connaître les règles d'emploi.

On reconnaît, qu'un individu entretient certes un rapport à la fois personnel et social au langage qu'il met en œuvre, mais c'est là, le plus souvent, une simple déclaration de principes. Les dimensions affectives des interactions, tout comme les situations sociales authentiquement vécues, sont absentes des exercices structuraux. Ainsi, Labov affirme « [...] *il nous faut reconnaître aujourd'hui que les théories linguistiques actuelles ne s'appliquent que fort mal aux problèmes d'éducation ou aux autres problèmes sociaux [...] Les différences linguistiques ne s'estompent pas lorsque s'amplifient des moyens de communication* » (1973 : 17). Toutefois, Bloomfield n'adhère pas aux propos de Labov, pour lui « *les différences les plus importantes du discours à l'intérieur d'une communauté sont dues à des différences dans la densité de communication* » (1970 : 48).

Et pour illustrer ces propos, la télévision s'est installée dans chaque foyer y introduisant quotidiennement la langue standard, les écoles et les services sociaux se sont développées également en renforçant les contacts sociaux. Pourtant, les différences linguistiques persistent et dans certains cas se creusent, c'est le cas du « français parlé en Algérie » (Morsly, 1993). Ces différences se maintiennent dans plus d'une histoire, d'un territoire, d'une communauté et d'une culture dans le monde « *pourquoi je dis « ouais », même quand je veux dire « oui » ?* ».

Un autre exemple, celui du recours aux dictionnaires traditionnels,

[...] sont des outils qui apportent nombre d'informations intéressantes, mais leur manque de systématicité les rend difficilement utilisables. C'est là où réside la supériorité des dictionnaires directement informatisés, et comportant des informations sur les divers emplois d'un signifiant²²⁰.

(Sablayrolles, 2011 : 54)

²²⁰En plus des emprunts et la néologie formelle (Tournier, 1985) *morphosémantique* (dérivations, innovations flexionnelles, ou avec des inflexions), *morphologique* (troncations et siglaisons), ou encore *sémantique* ou *syntaxique*.

Reprenant les exemples d'une lexie trouvée dans un texte, que propose Sablayrolles (2011 : 54) mais qui n'est pas décrite dans le dictionnaire, cela suppose qu'elle relève de la néologie, ou il s'agit d'une lacune du dictionnaire. Ou encore les procédés linguistiques traditionnels, « *la néologie morpho-sémantique* », comme « la dérivation » et « la composition » dans leurs différentes formes,

- *Les innovations flexionnelles sans changement de sens* « la représaille » pour « les représailles » ;
- *Les inflexions de sens*, « les banlieues » ou « les quartiers » pour désigner les milieux défavorisés.

Il y a encore « *la néologie syntactico-sémantique* », c'est-à-dire les changements d'emploi qui ne s'accompagnent pas d'une modification affixale comme « les conversions » et « la néologie sémantique », tel que l'emploi fréquent de l'adjectif « *grave* » comme adverbe « *ça change grave !* » ou les emplois figurés comme « *briller* » pour un humain « *Sami brille dans tout ce qu'il fait* ».

Enfin, il y a « *la néologie syntaxique* » des changements de construction sans modification du sens, avec deux grandes catégories (Sablayrolles, 2011) :

- Des changements dans l'emploi de préposition, par suppression « *il craint* » en français non standard ou, par ajout « *pallier à* » remplacé par « *semblable avec* » ;
- L'apparition d'un prédicat sous une forme catégorielle inattendue ; si la forme verbale « *prendre* » et la forme nominale « *prise* » sont possibles quand il s'agit des « médicaments » ou un « lieu institutionnel » « *prendre un médicament / la prise d'un médicament* » ; « *prendre île du Saulcy, Metz/ la prise de l'île du Saulcy, Metz* ». Seulement la forme verbale est confirmée pour les « moyens de transport » « *prendre le TER Lorraine/ la prise du TER Lorraine* », il s'agit alors selon Sablayrolles d'une « *innovation par transgression volontaire* » (Idem.).

Le numérique devient de ce fait, un dispositif qui permet de contrôler l'émergence, la disparition, l'intégration ou non des néologies dans la langue et, par là, approfondir les conceptions linguistiques. Les réflexions sur le langage humain, sur sa spécificité et son rapport avec la réalité ne datent pas d'aujourd'hui puisque dans l'Antiquité Platon s'y intéressait. Mais l'apparition de la linguistique comme discipline dans le XIXe siècle par Saussure, joua un rôle déterminant dans l'évolution de la linguistique moderne et de montrer la tâche du linguiste d'expliquer le fonctionnement de la linguistique.

- *Pour une analyse sémio-linguistique*

Parler nous semble à tous si naturel que nous n'imaginons pas le processus fort complexe de production, de réception et de construction du sens qui se met en branle à chaque fois que nous prenons la parole [...] Parler [...] c'est donc adresser à autrui un faisceau d'indices suffisamment cohérents et pertinents pour orienter l'interprétation du message en faveur entre de telle ou telle signification, dans un contexte donné.

(Barthes, 1964 : 91)

Loin d'être uniquement un instrument de communication, le langage est aussi une vision sur la réalité et la façon dont nous interagissons avec elle conformément à une communauté et à une époque.

Toutefois selon Barthes, pour étudier le fonctionnement du message entre un locuteur et un interlocuteur, on fera appel à la sémiotique, dont l'objet d'étude est l'analyse des relations :

- Entre les signes et leur signification (sémantique: étude du sens des mots) ;
- Entre les signes et leurs utilisateurs (pragmatique: étude du contexte dans lequel le message est produit, reçu, interprété et qui oriente le sens) ;
- Des signes entre eux (syntaxe: étude de l'organisation des mots entre eux, de leurs interactions).

(Ibid. : 93)

D'après les travaux qu'on a pu consulter, qui traitent notamment de l'étude du langage, on peut en compléter avec ceux de Charaudeau (1995) qui conçoit que le langage comprend plusieurs dimensions :

- *Une dimension cognitive* à propos de laquelle se pose la question de savoir s'il y a une perception du monde et une catégorisation de celui-ci indépendante de l'action du langage ou si celles-ci se font nécessairement à travers le langage. [...]
- *Une dimension sociale et psycho-sociale* à propos de laquelle se posent des questions sur la valeur d'échange des signes et sur la valeur d'influence des faits de langage ;
- *Une dimension sémiotique*, [...] à propos de laquelle se posent les problèmes de rapport entre la construction du sens et la construction des formes [...].

(1995 : 96-97)

Cependant, Charaudeau (Ibid. : 98) précise, qu'on parle d'une communication au moment où, celle-ci s'accomplit par un langage verbal et d'une construction du sens, du fait que, celle-ci se réalise également dans des formes verbales. De même, s'il y a construction d'un texte, qui découle des règles d'agencement du verbal.

Charaudeau attribue à ces descriptions l'appellation « *sémiolinguistique* » dans l'analyse du discours. Pour lui « « *Sémio-*» de « *Sémiosis* », évoquant que la construction du sens et sa configuration se font à travers un rapport forme-sens [...], sous la responsabilité d'un sujet d'intentionnalité pris dans un cadre d'action et ayant un projet d'influence sociale ; linguistique [...] » (1995 : 98). À l'exemple des échanges entre les deux générations, cette forme linguistique est constituée d'une langue qui, par le fait de sa particularité combinatoire de ses unités « *syntagmatico-paradigmatique* »²²¹, exige une sémiotisation du monde autre que celle du reste des langues.

Une telle aventure pluridisciplinaire, riche d'enseignements sur la perception et la compréhension du monde qui nous entoure, nous a permis en conséquence de recourir au langage pour nommer et « dire » les choses, mais nous restons quand même loin de nous représenter tout ce que le langage évoque et « dit » de nous...

3. Une concurrence pour une reproduction sociale de la langue

La langue, parmi les éléments premiers, participe à la construction de l'identité individuelle et sociale et c'est par elle que s'accomplit la socialisation de l'individu ; selon Cardona « [...] la réalité perçue de la langue n'est qu'une représentation mentale construite sous une forme dans laquelle la langue au sens de pratiques linguistiques plurielles du sujet a un rôle conceptuel éminent, et non exclusif à jouer [...] » (1982 : 128). Les rencontres interculturelles et l'épaisseur historique d'une langue, comme les parlers entre deux générations, peuvent dans une certaine proportion produire chez l'individu un métissage et des interférences à des degrés divers, c'est-à-dire du « *syncrétisme* »²²² ou de « *la coupure* »²²³, termes empruntés à Cardona (1982), entre les polarités culturelles en présence.

Comme par exemple, ces tendances du « français cassé », une habitude langagière d'usage spécifique du français parlé en Algérie. Il est utilisé par les jeunes algériens sans qu'ils ne soient compétents en français. Il s'agit des formes de la langue française et/ou des formes détournées caractérisant le parler du jeune algérien. À l'exemple de quelques réponses de nos jeunes interviewés algériens :

- *Une interférence phonétique*, le [e] voyelle non arrondie, fermée et antérieure est confondu avec [i], comme « découvrit » pour « j'ai découvert », dans « oui ! « découvrit » hier le sens du mot !!! » ;

²²¹ Une expression empruntée à Charaudeau (1995 : 98).

²²² Construction d'une culture mixte, interférentielle, métisse.

²²³ Dissimulation relative de l'une ou plusieurs des appartenances culturelles.

- *Une interférence sémantico-lexicale*, comme [nsyfri] pour « je souffre », dans « *franchement : oui ! nsyfri pour le comprendre ///* », le jeune interrogé utilise [nsyfri] au lieu de « je souffre ». Il s'agit d'un emprunt au français pour l'utiliser dans le parler algérien, malgré que le mot est français, mais il l'a articulé en arabe dans sa réponse ;
- *Une interférence syntaxique*, comme « *non ! je veux plutôt te parler sur les webdocumentaires :* ». La confusion entre les prépositions « parler *sur* ... » au lieu de « parler *de* ... » on peut l'interpréter comme une interférence linguistique avec l'arabe dialectal. L'étudiante a d'abord traduit sa réponse en arabe, ensuite elle l'a exprimé en français [nahdar'alā] où « *على* » ['alā] est synonyme de la préposition « sur ».

Ainsi par cette rencontre, épaisseur historique et par cette soumission du langage, la forme du comportement linguistique change continuellement avec la position sociale de l'individu. Ce phénomène, dont la compréhension est nécessaire pour une approche ethnosociolinguistique, a sans doute son équivalent en linguistique.

En effet, les méthodes de la linguistique descriptive se fondent sur une conception du langage comme un ensemble structuré de normes sociales (Wierzbicka, 2006), car dans le passé, il s'est révélé utile de considérer ces normes comme autant d'invariants également partagés par tous les membres de la communauté linguistique. Mais d'après l'étude de Labov (1976 :176), des éléments de la structure linguistique contribuent également à une variation systématique, reflétant un changement diachronique interne et des processus sociaux extralinguistiques. Ainsi, selon Labov (Idem.), on peut classer en trois rubriques par ordre de généralité, les profits qu'il convient d'attendre de cette interaction sociologie/linguistique :

1. Les indices linguistiques permettent d'apporter un ensemble de données quantitatives qui reflètent l'action d'un grand nombre de variables indépendantes. À travers les réponses de nos interviewés des deux générations sur les questions proposées, qu'on a vu la signification sociale d'une variable donnée, celle-ci peut faire fonction d'indice pour d'autres formes de comportements sociaux : mobilité et insécurité, évolution de la stratification et de la ségrégation.
2. L'étude de la variation linguistique illustre une partie importante des concepts fondamentaux de la sociologie « *la communauté linguistique se définit moins par un accord explicite quant à l'emploi des éléments du langage que par une participation conjointe à un ensemble de normes* » (Labov, Ibid. : 187). Ces normes apparaissent dans l'uniformité des schémas de

variation stables par rapport à un niveau d'usage donné. Quant à l'étude du comportement linguistique, elle permet d'analyser en détails la structure des classes sociales.

3. Dès que le langage est conçu comme étant une forme de comportement social, tout progrès théorique dans l'analyse des mécanismes du changement linguistique contribue à la connaissance générale de l'évolution sociale. Ainsi, pour affiner leurs méthodes d'analyse structurale, les linguistes peuvent s'appuyer sur les techniques mises au point par les enquêtes sociologiques comme le font certaines sciences sociales dans l'interprétation des théories linguistiques ; selon Labov « [...] *Par là, les principaux résultats de la linguistique [...] peuvent se révéler finalement compatibles avec l'évolution actuelle de la sociologie, et utiles à la compréhension des fonctions et des transformations sociales* » (Idem.).

Toutefois, la variation linguistique est parallèle à la stratification sociale, tant qu'il s'agissait de mesurer quantitativement des variables phonologiques. Les membres d'une communauté linguistique partageront les mêmes normes de la langue. Les jeunes et les adultes appartiennent, de cette manière là, à deux communautés légèrement différentes, c'est le cas, par exemple, de la régularité de l'évaluation de [r] chez les jeunes. Ces derniers, issus de classes différentes, se distinguent entièrement par l'usage qu'ils font de cette variable dans le vernaculaire²²⁴.

Lorsqu'un individu utilise, par exemple, alternativement deux langues, il se peut qu'elles s'entremêlent dans son discours, ce qui provoque des énoncés « bilingues ». Dans ce cas, il ne s'agit plus d'interférence mais plutôt d'un « *mélange de langues* » ou « *alternance codique* »²²⁵ parce que l'interférence au sens de Calvet,

Un remaniement de structures qui résulte de l'introduction d'éléments étrangers dans les domaines les plus fortement structurés de la langue, comme l'ensemble du système phonologique, une grande partie de la morphologie et de la syntaxe et certains domaines du vocabulaire (parenté, couleur, temps, etc.).

(2017 : 203)

C'est-à-dire, il s'agit d'un passage en un point du discours d'une langue à une autre, en même temps que le changement de la langue se produit dans une même phrase ou d'une phrase à l'autre, en étant commun aux deux individus et répondant à des stratégies conversationnelles (Calvet, Idem.).

²²⁴Certains jeunes interviewés algériens vont jusqu'à admettre que le [r] est pour les hommes, contrairement au [R] des femmes. Alors que cette distinction on ne la trouve pas avec nos interviewés français.

²²⁵ En anglais « *code mixing* » ou « *code switching* ».

Notre question de départ consistait à interroger la société à l'aide de la langue ou interroger la langue à l'aide de la société. Ce sont deux approches en sociolinguistique qui souvent apposées, mais en réalité elles sont complémentaires « *approche microsociolinguistique* » et « *approche macrosociolinguistique* ». Ainsi, reprenant dans le même sens l'exemple de Calvet, l'analyse de la communication d'une famille est « macro » qu'un idiolecte d'un locuteur, mais « micro » que l'analyse d'une situation linguistique d'une ville, etc. (Idem.). Ces deux approches ont, en quelque sorte, une valeur méthodologique²²⁶, comme nous l'avons montré un peu plus avant. La linguistique a pour objet non seulement la langue, mais la communauté sociale avec sa forme linguistique.

En effet, la différence entre langue et société, couramment utilisées ne peut pas être posée de façon aussi binaire parce qu'il y a toute une échelle continue du particulier jusqu'au général ; selon Calvet,

C'est ici le problème de la taille de la communauté linguistique et sociologique étudiée qui est posé, mais il demeure que si, entre l'analyse d'une conversation et celle d'une ville par exemple, il y a une échelle continue [...]. D'un certain point de vue, cette échelle est isomorphe à celle qui irait de la « sociolinguistique » à « la sociologie du langage » [...]

(1994 : 95)

À partir de cette distinction faite par Calvet, nous avons deux approches différentes, mais qui se rapportent à une seule distinction principale : la langue et la société. Ainsi, pour Calvet et Varela,

[...] il n'y a plus lieu de distinguer entre sociolinguistique et linguistique, et encore moins entre sociolinguistique et sociologie du langage. Il faut en fait concevoir l'approche des faits de langue comme un vaste continuum allant de l'analogique au digital, des rapports sociaux vers le détail des faits linguistiques, comme par un effet de zoom.

(1999 : 125)

Il s'agit de la capacité d'expliquer les faits de langues, synchroniques et diachroniques, reliés à la société dans laquelle elles sont employées. Donc, résoudre le problème de changement linguistique et ce qui cause ces situations devrait contribuer à la compréhension de l'évolution linguistique observée en deux dimensions et non plus en une seule.

Qu'une langue disparaisse ou soit menacée de disparition n'est pas en soi surprenant mais, le contraire est tout aussi vrai si elle ne disparaît pas d'une façon ou d'une autre. Toutes les langues seront, indubitablement, amenées un jour ou l'autre à disparaître, soit par transformation, le cas du

²²⁶ C'est-à-dire, on peut selon les cas travailler sur de grands groupes ou sur quelques locuteurs, étudier les réalisations d'une variable ou l'alternance codique, analyser les sentiments linguistiques et la forme des langues utilisées, calculer la statistique d'apparition des langues sur un marché ou décrire la syntaxe d'une langue.

latin, ou par substitution, le cas du gaulois. Raisonner en termes de « mort des langues » ; selon Calvet,

Les raisons pour lesquelles il convient de se préoccuper de la « mort des langues », parce que nous avons besoin de diversité, parce que les langues expriment l'identité, parce qu'elles sont le témoin de l'histoire, parce qu'elles contribuent à la somme du savoir humain et parce qu'elles sont en elles-mêmes intéressantes.

(2000 : 106)

On considère généralement que l'écriture est le garant du maintien d'une langue et qu'il convient de donner un système graphique à toutes les langues. Ce n'est qu'en reconnaissant leurs inégalités, à travers l'histoire de leurs changements, que nous nous donnerons les moyens d'avancer vers l'égalité des Hommes face aux langues et il en va de même des situations linguistiques. Ainsi par l'histoire, on sait qu'on n'a pas toujours parlé français en France, anglais aux États-Unis et on peut constater que l'émergence de ces langues a nécessité la disparition ou la réduction des domaines d'usage de certaines d'elles, c'est-à-dire leur « mort » ou « affaiblissement ». C'est pourquoi, l'acquisition de la langue reste subjuguée aux influences sociolectales, le cas du nouveau français populaire, où on le trouve déjà intégré dans les dictionnaires de la langue française (Robert, Larousse, etc.), et/ou des dictionnaires spécialisés,

Tableau 02 – Quelques exemples proposés par nos jeunes interviewés en réponse à la **Q5**, montrant l'existence de plusieurs variétés linguistiques d'un même mot en français.

<i>Mots en français</i>	<i>Ses connotations (en français)</i>
Influencer, manipuler	Ambiancer
Les nouvelles	Les bailles
Policier	Keuf; flic
Aimer, apprécier	Kiffer
Partir	Se barrer; se casser; nachave
Idiot	Fou ; narvalo
Travail	Taff; job

Il peut sentir que certains d'entre eux ont vieilli, mais il est évidemment incapable de savoir lesquels survivront dans cinquante ou cent ans. Il en est de même, de façon plus large, pour les situations linguistiques. Les locuteurs qui, selon le contexte, changent de langue ou de forme de langue ont

l'intuition d'une répartition fonctionnelle des usages, mais ne savent pas laquelle de ces langues ou de ces formes l'emportera.

Nous sommes tous, à un moment ou à un autre, confrontés à des choix linguistiques et s'il existe un lieu où l'on va choisir sa/ses langues, c'est bien l'espace scolaire. Dans certaines situations, les parents choisissent d'inscrire leurs enfants dans des établissements dans lesquels on enseigne des langues : école anglaise, lycée français, collège international, etc. Dans d'autres situations, ils choisissent la/les langues étrangères que leurs enfants étudieront.

Dans tous les cas, ces choix sont dictés par des représentations linguistiques et des projets de vie derrière lesquels le marché sociolinguistique se profile. Pareillement pour le reste des sciences sociales, l'usage désormais du numérique constituera la partie capitale de toute recherche sur le social. Cette croyance optimiste trace le cadre dans lequel se déroule actuellement l'étude du langage.

3.1. La situation sociolinguistique en Algérie

Comme la plupart des pays du Maghreb, l'Algérie a enduré diverses occupations phénicienne, carthaginoise, romaine, byzantine, arabe, espagnole, turque et enfin française. Donc aussi des changements et des impacts sur les niveaux linguistique, culturel, économique et politique ; selon Taleb-Ibrahimi, « *l'Algérie a été un carrefour de civilisations et un lieu de brassages sociolinguistiques que l'on peut percevoir dans la réalité des pratiques langagières actuelles* » (1997 [1995] : 7).

Sans s'étaler sur les détails de son évolution historique, nous ne mentionnerons que la période de la colonisation française (1830-1962) qui a marqué le plus une partie de l'histoire de l'Algérie. Pendant un siècle et 32 ans, sous la politique « l'Algérie Française »,

Le français, langue imposée au peuple algérien par le feu et le sang, a constitué un des éléments fondamentaux utilisés par le pouvoir colonial pour parfaire son emprise sur le pays conquis et accélérer l'entreprise de déstructuration, de dépersonnalisation et d'acculturation d'un territoire devenu partie intégrante de la « mère patrie », la France.

(Taleb-Ibrahimi, 2004 : 214)

Cette francisation a conduit à une « désarabisation » des algériens, termes empruntés à Taleb-Ibrahimi (Idem.), en fermant les écoles arabes, les zaouïas et les mosquées, pour les remplacer par des écoles françaises et obliger les algériens à apprendre la langue française. Toutefois, après l'indépendance en 1962, l'Algérie réintègre la langue arabe comme langue officielle du pays. Tandis

que la langue française, elle est considérée comme une langue étrangère malgré son occupation d'une place importante, jusqu'à nos jours, dans les médias, les administrations, les domaines économique et éducatif, et dans le dialecte algérien.

Aujourd'hui, le paysage sociolinguistique qui se donne à voir en Algérie est plurilingue. Dans le sens où les langues et/ou les variétés de langues²²⁷ en contact en Algérie (arabe classique, français, anglais, arabe dialectal et variantes, amazigh et variantes) interfèrent par les multiples usages des locuteurs algériens. Les interactions entre ces langues et leurs variétés les exposent à de nouveaux paramètres en matière linguistique : les emprunts, les créativité lexicales, l'alternance codique, etc., autant que la désignation de ces langues dériverait d'une « *illusion positiviste* », expression empruntée à Auroux (1996), cherchant à englober le complexe de ces variétés plutôt que d'une volonté de compréhension de la réalité des situations d'interactions intersubjectives.

De ce fait, les pratiques langagières des algériens sont une combinaison de plusieurs variétés confondues et l'affluence des mots dont l'aspect « *morphonosémantaxique* », terme emprunté à Hagège (1985), est du français mais qui ne sont pas conçus comme tel par ces mêmes locuteurs pour qui une langue, est un simple moyen de communication et d'échange avec autrui. À l'exemple de,

- [tabla] pour « table » ;
- [marchi] pour « marché » ;
- [busta] pour « poste » ;
- [tou li ca] pour « dans tous les cas » ;
- [sirtou] pour « surtout » ;
- [dégoutage] pour « le dégoût » ;
- [rozma] pour « heureusement » ;
- [fayage] pour « voyage » ;
- Et autres.

Robillard explique, « *on pourrait essayer de traduire cela en disant que là où le linguiste a l'impression de voir utiliser des langues (matériaux préaffectés), le locuteur utilise de la langue (matériau souple, plastique, dont la fonctionnalité se construit en situation)* » (2001a : 26).

²²⁷ Selon Calvet « à supposer qu'elles existent, elles ne sont que manifestations empiriques de comportements langagiers ou tendancielles » (2004 : 287). Robillard emploie plutôt le terme « chaotiques » (2007). Quant à Blanchet les décrit comme « complexes » (2007).

Par « *la fonctionnalité se construit en situation* », on voit que l'usage de la langue française est soumis à des tendances variantes selon l'échelon de l'enseignement en Algérie (primaire, moyen, secondaire et universitaire), à l'exemple de l'enseignement universitaire en langue française pour les filières techniques et scientifiques et en arabe pour les sciences humaines et sociales. Pour les autres domaines, à l'exemple des médias, on peut dire qu'ils sont la source de l'émergence des pratiques plurilingues et laissent questionner le linguiste sur la description de cette hétérogénéité des langues ; selon Robillard,

Où se placer pour décrire les langues/ situations, où existent-il des contacts de langues ? Ces situations changent-elles quelque chose aux procédures d'une linguistique « classique », bien adaptée aux descriptions de langues prises isolément ? [...] Et quels sont les critères qui permettent de reconnaître/construire une langue ? [...]

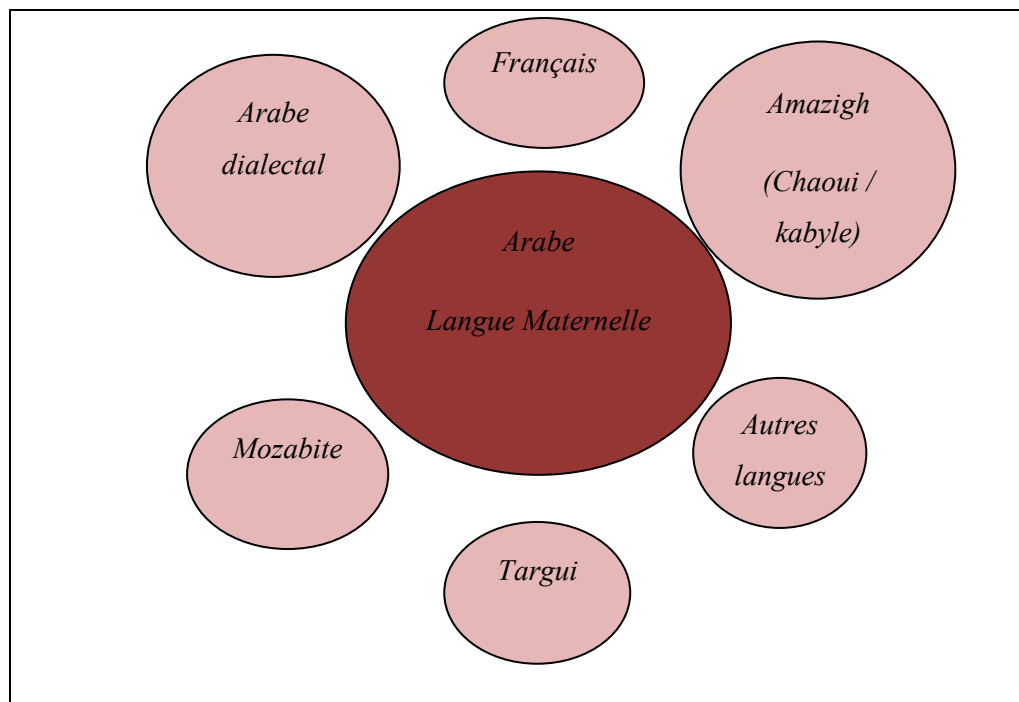
(2001b : 465-466)

Ces interrogations de Robillard posent la problématique de la politique linguistique à adopter pour la situation sociolinguistique en Algérie, dont Calvet proposait la notion « *planification par défaut* » ; pour lui « *la posture à adopter est celle qui consiste à se situer dans le grand désordre des pratiques linguistiques, des bruits, des sons, des mélanges, partir de ce désordre, le considérer comme une donnée de la situation* » (2007 : 12). Autrement dit, partir des possibilités multiples sur les relations entre les langues et la société concernée « une politique linguistique » et les mettre en une pratique concrète, est un passage à l'acte « une planification linguistique ». Ainsi, on pourra avoir comme résultats, d'après Calvet (Idem.) :

- Les contacts et les conflits de langues ;
- Le développement de politiques linguistiques et de politiques de scolarisation impliquant les langues et leur diversification en cours ;
- Le phénomène d'« anglicisme » qui paraît accompagner la mondialisation.

C'est pourquoi, nous avons essayé de connaître les différents usages de la langue propres aux relations au sein de la famille, les relations quotidiennes et celles socio-professionnelles de la communauté urbaine et rurale à travers les réponses de nos jeunes et adultes algériens interviewés, à la **Q9**. À mentionner que la majorité d'entre eux vivent dans des familles d'au moins trois générations.

Figure 03 – Schéma explicatif des parlars d'une famille algérienne.



La situation sociolinguistique algérienne peut être segmentée en variétés dialectales de l'arabe et de l'amazigh. Un locuteur algérien a la compétence active de certaines variétés, mais il n'a que celle passive d'autres et c'est le cas pour une large partie de la population algérienne des dialectes amazigh, du français et de l'arabe classique. Quant aux variétés isolées, le targui et le mozabite, elles ne peuvent pas être considérées comme des entités fermées parce que souvent pour des raisons d'expression, les passages d'une variété à l'autre peuvent se présenter dans une seule conversation. Ce qui semble intéressant, pour la majorité des sociolinguistes, pour la description de l'articulation de l'usage linguistique.

En effet, l'arabe algérien, par son hétérogénéité linguistique, le locuteur algérien alterne arabe algérien/français ou arabe algérien/arabe moderne²²⁸. Ce qui nous confirme, par exemple, le comportement linguistique du locuteur algérien qui adopte un parler hétérogène où la transition vers l'une ou l'une ou l'autre langue est fréquente et ne tient pas seulement à un choix entre l'arabe algérien et le français ou l'arabe algérien et l'arabe moderne. Selon Embarki,

[...] Il suffit de voyager à travers cet espace linguistique arabophone, d'observer des situations de discours diverses ou d'écouter les radios et de regarder les télévisions nationales pour se rendre à

²²⁸Selon Merkez Al Bourhan (2018), « l'arabe standard moderne est un dérivé de l'arabe classique, appelé aussi arabe littéraire et parfois arabe coranique. Cette langue est standardisée et enseignée de manière officielle dans les écoles dans les pays arabes. Par conséquent, l'arabe moderne est compréhensible par toute personne vivant dans le monde arabe et ayant suivi un cursus scolaire sur place. Toutefois, dans la vie courante, ce langage est surtout utilisé à l'écrit et est restreint à certains domaines spécifiques, notamment les journaux, les programmes d'information de radio et télévision, l'éducation, la littérature, la politique, les médias sociaux, Internet, etc. ». Disponible sur : « <https://merkez-al-bourhan.com/interessant-dapprendre-larabe-moderne/> ».

l'évidence des particularités phonétiques régionales qui traversent les dialectes arabes. Ces particularités influencent la production en arabe moderne.

(2008 : 596)

Ces comportements sont actuellement fréquents dans le milieu urbain. Les populations urbaine et rurale, en général, optent pour une plus grande arabisation, sans l'exclusion définitive du français. Mais, curieusement la position de la langue française en milieu urbain est tout à fait autre, car, celui-ci est plus enclin à accorder plus d'espace pour le français.

En outre, les emplois entre les deux populations, comme entre les deux générations, sont moins variés quand il s'agit de la manière de réagir avec leur interlocuteur. Elles essaient d'utiliser, par exemple, la langue de leur interlocuteur en lui laissant l'initiative du choix. Ou encore, elles s'adressent à lui en estimant la langue qui serait celle qu'il utiliserait à partir de son style, par exemple, (habits, coiffure, accessoires, etc.) et le sujet d'échange (culture, sport, économie,...).

Ainsi, en examinant de près les réponses de nos interviewés algériens des deux générations aux questions de développement, nous constatons dans la quasi totalité des cas, une transition par alternance entre l'arabe algérien vers l'arabe moderne et parfois même vers le chaoui, que nous verrons dans le chapitre suivant en présentant quelques exemples. Mais souvent l'alternance se produit au niveau de la phrase et dans un même mot ; selon Cherrad-Bencheffa,

En Algérie nous pouvons dire que le fait pour un individu de posséder plusieurs langues et de pouvoir s'en servir en les mélangeant même avec une certaine désinvolture, le protège contre une certaine marginalité génératrice d'angoisses et d'agressivités potentielles.

(1987 : 70)

Avec la modernisation de la vie sociale et la réalité des échanges linguistiques, il existe une complémentarité entre l'arabe moderne et l'arabe dialectal où dominant les formes linguistiques mixtes, dont les locuteurs combinent les éléments nécessaires à leurs parlers selon les contextes de communication. Selon Embarki,

La classification géographique et/ou sociologique des dialectes arabes modernes s'appuie, entre autres, sur certaines unités phonologiques qui, confrontées à une comparaison très minutieuse, ne s'avèrent pas fortement discriminantes. Les mêmes unités se retrouvent dans les parlers de plusieurs régions et variétés sociologiques à la fois en synchronie et en diachronie.

(2008 : 583)

Il serait alors inadéquat de dire que le bilinguisme en Algérie se caractérise par le fait que ce sont les traits du dialecte algérien qui marquent le français des algériens. L'influence du français sur le

dialecte ne se limite pas uniquement au lexique par les emprunts, dans les domaines scientifiques et techniques, mais touche également la morphosyntaxe. Quant aux langues écrites, le français et l'arabe moderne entretiennent un rapport d'intégration.

Sur le plan sociolinguistique, malgré l'enseignement-apprentissage de la langue française depuis le primaire, la langue en tant que telle n'est pas si appréciée par la majorité des algériens. Il convient alors de s'interroger sur la motivation d'une part, tant de jeunes instruits ou non qui continuent à l'utiliser, même s'ils la parlent moins bien que l'arabe, mais d'autre part, cela semble un peu artificiel de dire qu'un locuteur connaît mieux telle langue plutôt qu'une autre. En effet, le locuteur natif cherche à se situer entre les deux langues arabe et française selon des degrés d'appropriations lexicales, morphosyntaxiques et phonologiques, et il est confronté aux deux systèmes qu'il établit dans son usage, selon Vendryes, « *l'unification de la langue est une nécessité sociale, sans elle, le monde présenterait l'image d'un morcellement de parlars qui se différencieraient de plus en plus* » (1978 : 271).

Il serait, du même coup, injuste aussi d'attribuer la création de l'arabe moderne à l'influence de la langue française. Les écrivains arabophones, acteurs de la diglossie, utilisent également les registres de la langue et participent à la construction de celle-ci. Cette influence entre le français et l'arabe est, sans doute, aggravée par la communauté linguistique arabophone. « L'arabe médian » désigné sous ce terme dans tout le Maghreb, non seulement en Algérie, sous une forme parlée intermédiaire, située entre l'arabe moderne et dialectal, est « *une forme d'arabe moderne plus ou moins mâtinée de dialecte* », selon (Taine-Cheikh, 1978 : 67).

C'est pourquoi, une langue doit être convenablement fréquente et usitée pour permettre à ses locuteurs d'échanger avec des interlocuteurs de toutes les classes sociales, niveaux, âges, et même le territoire national. D'après Arezki, « *l'Algérie, comme bon nombre de pays dans le monde, offre un panorama assez riche en matière de multi ou de plurilinguisme. Cette situation ne manque pas alors de susciter des interrogations quant au devenir des langues et du français en Algérie* » (2008 : 22).

3.2. Le paysage linguistique Algérien

Lorsque la coexistence se transforme en concurrence ou lorsque les diverses langues sont utilisées d'une manière symbolique pour faire émerger des tensions de toute autre nature, ethnique, économique, religieuse, culturelle, politique donc ou lorsque, tout simplement, les locuteurs de chaque langue tiennent à conserver l'usage de leur propre langue et à l'affiner comme langue fonctionnelle au sein de l'organisation sociale, il apparaît et il devient nécessaire d'intervenir politiquement dans le dossier linguistique.

Sur le plan sociolinguistique, l'arabe en Algérie, comme dans les autres pays du Maghreb, est la langue officielle et se présente sous forme d'un assortiment de variétés, l'arabe littéraire, l'arabe standard et l'arabe dialectal, auxquelles s'ajoute une autre variété, la « *variété médiane*²²⁹ ». Quant à la langue française, celle-ci se présente sous plusieurs formes, d'enseignement, d'administrations, dans les médias, etc., en plus du français de « *contact linguistique*²³⁰ ». Cette variété se caractérise par un accent particulier, par beaucoup de néologismes, par des transferts sémantiques et des glissements de sens étroitement liés à l'univers affectif de la langue arabe d'accueil, c'est-à-dire le nouveau dialecte expressif de ces jeunes²³¹.

Quant à l'amazigh, il est la langue des premiers habitants de certaines régions de l'Algérie. Comme caractéristiques sociolinguistiques,

- Elle est la langue maternelle d'une partie de la population algérienne ;
- Elle se trouve dans une situation de bilinguisme doublée d'une diglossie vis-à-vis de l'arabe.

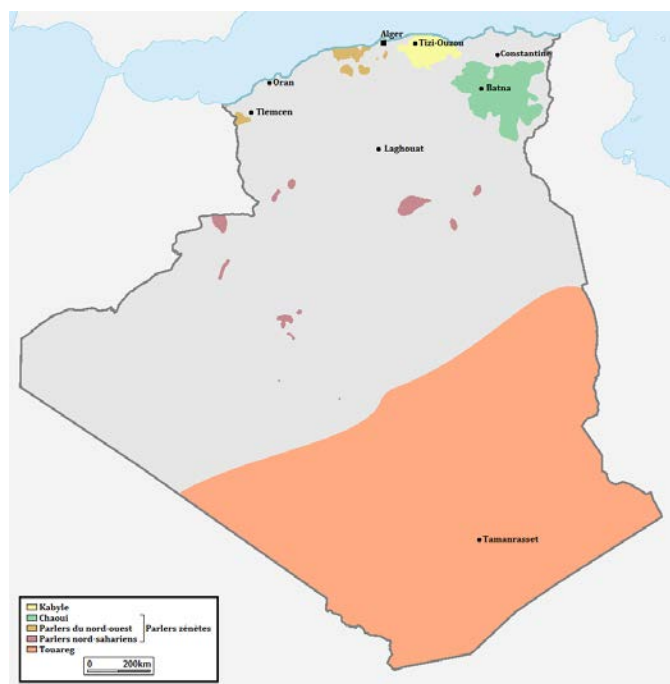
Ainsi, d'après Taleb-Ibrahimi (2004) et Arezki (2008), les langues en Algérie s'organisent autour de,

²²⁹ Pour (Tessa, 2015), et pour rejoindre Youssi (1976), « *la variété médiane* » : dans les faits, la langue officielle du pays se partage avec la langue française un certain nombre de domaines d'emploi. De même, les variétés de l'arabe entretiennent entre elles une relation de diglossie, voire de triglossie : arabe scolaire, arabe médiane et arabe dialectal.

²³⁰ Pour (Blanchet, Diaz, 2007), il s'agit d'une variété que les locuteurs s'approprient et intègrent de plus en plus pour lui donner une teinte locale, « *une marque du territoire* », dans notre cas « *un français arabisé* ».

²³¹ Il ne doit pas être confondu avec l'arabe dialectal car, il est extrêmement variable, et tout comme le français familier (l'argot), il peut même différer d'un groupe d'amis à l'autre ou d'une famille à l'autre. Il correspond à l'arabe de la rue, tout comme le français populaire, et seuls les initiés peuvent le comprendre.

Figure 04 – La carte linguistique de l’Algérie.



Source : (Omar-toons, 2016)

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Algeria_Berber-speaking_areas.png.

- *L'arabe*, depuis l'indépendance, est la langue officielle de l'Algérie. Or, comme on l'a vu précédemment, il y a l'arabe classique et l'arabe dialectal,
 - *L'arabe classique (littéraire)*, est l'arabe enseigné à l'école dès la première année de scolarisation. Il se distingue par son vocabulaire riche et une authenticité de ses règles grammaticales, le rendant ainsi plus complexe. C'est une langue utilisée dans des situations formelles (école, administration, justice, politique...).
 - *L'arabe dialectal (l'arabe algérien)*, avec un nombre estimé de locuteurs de 43 millions en Algérie et 2 millions à l'étranger, est la langue maternelle et de communication de la majorité des algériens. Il se caractérise par son vocabulaire, sa syntaxe, sa morphologie et sa prononciation. Les algériens lui attribuent l'appellation « *Derdja* » ; selon Taleb-Ibrahimi « *ces dialectes constituent la langue maternelle de la majorité des algériens et sont le véhicule d'une culture populaire riche et variée ; par leur étonnante vitalité, les parlers algériens témoignent d'une formidable résistance face à la stigmatisation et au rejet que véhiculent à leur égard les normes culturelles dominantes* » (2004 : 208).

- *Le berbère*, les locuteurs berbérophones en Algérie représentent environ 25 à 35% de la population algérienne, même si les chiffres réels ne sont pas précisés. La langue amazigh est une langue vivante avec ses différentes variétés²³²,

- *Le Chaoui (tchawith)*, parlé par environ 2,5 million de locuteurs ;
- *Le Kabyle (taqbaylit)*, avec 5 millions de locuteurs ;
- *Le mozabite (tumzabt)*, est parlé au Mzab, dans le sud algérien, entre 150 000 et 200 000 locuteurs.
- D'autres parlers, comme le touareg, le chenoui, le Zénète (un sous groupe des langues berbères du Nord-Ouest algérien), et le tamazight de l'atlas Blidéen.

Les dialectes berbères (amazighs) ont toujours été en rivalité avec l'arabe algérien et le français afin d'avoir le même statut national et officiel qu'elles. À partir de 2002, le « tamazight » a eu son statut national et s'est imposées dans les médias (la radio, la télévision,...), les écoles (avec des manuels scolaires en tamazight), et l'ouverture de départements d'enseignement de la langue et la culture berbères dans les universités algériennes (Morsly, 2011).

- La présence des langues étrangères se limite principalement au français. Les langues, anglaise, allemande, espagnole, italienne, russe et autres, sont réservées à l'espace éducatif comme deuxième langue étrangère. La place du français est assez significative dans la sphère socio-éducative et économique du pays,

- Langue d'enseignement (matières scientifiques et techniques) ;
- Langue d'administration jointe à la langue arabe ;
- Langue de diffusion des productions culturelles (les chansons, la littérature algérienne d'expression française, les expositions artistiques, les films,...) ;
- Langue des médias, presse écrite (El Watan, Le Soir, Le Quotidien d'Oran, La Liberté,...) et audiovisuelle (chaines de télévision bilingues: Canal Algérie, Beur TV,...) ;
- Langue de l'espace public (panneaux de publicité/ de signalisation routière).

Cette position privilégiée de la langue française, souvent assez contestée, lui a permis de prendre place sur le marché de l'emploi et dans le système de l'enseignement institutionnel privé et public. L'ouverture des écoles sur l'enseignement des matières scientifiques dans les deux langues, arabe et française, en est l'exemple parlant ; selon Blanchet,

²³²D'après le dernier recensement sur le site <<http://www.tamazgha.tv/fr-fr/Tamazgha/D%C3%A9mographie>> [consulté le 18 mars 2019].

Tout bilingue alterne, mélange, parfois dissocie momentanément, souvent consciemment et parfois non, volontairement ou non, les langues qu'il parle et comprend. Par simple et nécessaire fidélité à ses identités linguistiques et culturelles, loyauté envers ses autres groupes d'appartenance, mais aussi par phénomène spontané/conscient, il va conserver dans la langue et la culture apprises des traits de sa ou de ses langues et cultures premières. C'est normal et de toute façon inévitable.

(2007 : 16)

Cette situation peut avoir des suites négatives sur le statut de la langue officielle, ce qui perturbe le développement linguistique et cognitif du jeune algérien (langue maternelle à la maison et arabe littéraire à l'école), et son apprentissage de la langue étrangère. L'arabe scolaire sera par conséquent plus une victime d'une telle dichotomie,

Tableau 03 – Les dichotomies langue arabe/langue étrangères.

<i>Langue arabe</i>	<i>Langue étrangère (français...)</i>
Identité	Modernité
Religion, histoire, ethnicité	Sciences et technologie
Culture locale	Economie mondiale
Uniformité	Pluralité

Source : Mabrou (2009 : 39).

Actuellement, avec l'officialisation de la langue tamazight, comme langue nationale en 2017, des chercheurs revendiquent la standardisation de la langue tamazight par l'adoption de critères qui prennent en considération la réalité sociale et l'évolution des langues. Dahbi écrit dans ce sens,

Il faut que le choix porte sur un niveau de langue fonctionnel, pratique, qui aide l'enfant scolarisé à s'exprimer aussi naturellement et spontanément que possible plutôt que de s'ingénier à répéter ce que d'autres ont dit, même s'ils l'ont dit d'une façon belle, harmonieuse et attrayante [...]. L'enfant arabophone et amazighophone qui arrive à l'école [...] amène avec lui une connaissance riche de lui même, de son corps, de son milieu naturel (faune, flore, relief, géologie, [...]) de son milieu social (relation familiale, de voisinage [...]) du monde qui l'entoure et d'une certaine logique du monde [...]. Remettre tout cela à zéro, écraser et annuler toute cette richesse existentielle dès le premier jour de l'école, empêcher l'enfant de s'exprimer et de comprendre le monde de l'école à travers son monde à lui est un manquement aux principes élémentaires de la pédagogie et aux droits sacrés de la personne.

(2007 : 43)

De ce fait, les situations linguistiques changent constamment, sans même pouvoir se rendre compte de comment et à quelle échelle historique la communauté linguistique peut intervenir afin d'élaborer les paramètres que touche l'évolution :

- *La démographie*, une communauté linguistique qui ne se reproduit pas entraîne la lente disparition de sa langue. Ainsi, celle qui a un taux élevé de reproduction augmente le nombre des locuteurs de sa langue. Mais l'importance démographique d'une population ne suffit pas à assurer le statut de sa langue, c'est-à-dire que la langue la plus répandue au monde est peu diffusée sur le plan international, peu acquise comme langue seconde, peu enseignée. À l'exemple du statut international du « chinois » qui repose sur l'importance démographique et politique de la Chine et non pas sur une réelle internationalité de cette langue ;
- *La transmission*, dans certaines communautés linguistiques, les locuteurs ne transmettent pas à leurs enfants la langue qui leur a été transmise à eux-mêmes par leurs parents. Cette non-transmission est due à plusieurs facteurs tels que les représentations linguistiques « *la langue est inutile !* ». Ou même à l'inverse, les besoins de reconnaissance identitaires qui poussent parfois des gens à apprendre, à l'adolescence ou à l'âge adulte, une langue que leurs parents ne leur ont pas transmise et qu'ils considèrent comme liée à leurs racines. Par exemple, les parents algériens immigrés en France qui refusent que leurs enfants apprennent la langue arabe et/ou l'amazigh. De même, le facteur social a un rôle important où la famille bourgeoise parle souvent à ses enfants dans la langue étrangère (généralement le français en Algérie) plutôt que de leur transmettre sa première langue, etc.

C'est pourquoi, le taux de transmission des langues est un indicateur extrêmement important de leur avenir. Par contre, ce n'est pas le même cas de la non-transmission en situation de migration. Si le français populaire ou celui des banlieues ne se transmet pas correctement chez l'ancienne génération, cela n'affecte pas l'avenir de la langue française en France ou de la langue française en Algérie.

Ainsi, une langue n'est pas seulement apprise mais plutôt adoptée et lentement « *acclimatée* », terme emprunté à Calvet (2000), aux conditions locales. Or, plus une langue est apprise, plus elle acquiert de la valeur. Selon Breton,

[...] de la même façon que l'intérêt d'être abonné au téléphone ou au courrier électronique s'accroît avec le nombre d'utilisateurs de ces réseaux, le fait de parler une langue véhiculaire importante est un avantage estimable pour celui qui l'apprend et qui, l'apprenant, apporte de la valeur ajoutée aux autres locuteurs de cette langue.

(1998 : 58)

- *Les nouvelles technologies*, elles sont au centre de toutes les craintes exprimées sur les méfaits de la mondialisation. Crainte tout d'abord que les industries de la langue se transforment en un boulevard occupé soit par la langue anglaise, soit par ce nouveau langage abrégé,

➤ *Par des néographies,*

- « Ki » pour « qui » ;
- « Psk » pour « parce que » ;
- « Prk » pour « pourquoi » ;
- « Tkt » pour « ne t'inquiète pas » ;
- etc.;

➤ *Par des apocopes,*

- « po » pour « pas » ;
- « chui » ou encore « ch8 » pour « je suis » ;
- « Slt » pour « salut », ou encore en arabe « slm » pour « salem » ;
- etc. ;

- Par d'autres formes dues aux contraintes de genre, comme le chat amical, journalistique, politique, etc., et non au dispositif et/ou le support.

Crainte ensuite qu'Internet devienne « *un immense réseau monolingue codifié* » (Bajoit *et al.*, 2000 : 13). Or, en réalité, on peut certes voir que l'anglais a d'abord été la langue du Web, mais son utilisation a lentement baissé face à ce langage abrégé. En effet, il n'est pas sûr, pour autant, que l'accès à ce réseau mondial soit pour une langue, une garantie d'avenir. De nombreuses « petites » langues sont utilisées quotidiennement, avec des systèmes orthographiques variés, et elles sont aussi confortées dans des fonctions familières.

C'est pourquoi, les petites communautés isolées conservent leur langue plus facilement que celles qui sont en contact fréquent avec d'autres groupes linguistiques, mais d'autres facteurs font que cet isolement a peu de chance de perdurer.

On peut comprendre par les travaux exposés ci-devant, que le paysage linguistique en Algérie est souvent présenté comme étant diglossique ou multilingue. Cette représentation ne met pas toutes les langues et variantes de langues sur le même pied d'égalité.

3.3. La situation sociolinguistique en Algérie et en France Métropolitaine

Dans le monde, peu de pays ont choisi et appliqué une politique linguistique. Certaines ont été des réussites, leurs objectifs de la planification ont été atteints et d'autres par contre, ont été des échecs. Bien que, de nombreux pays se trouvent confrontés à des problèmes de gestion de situations linguistiques, ils essaient tant bien que mal de trouver des solutions et des choix qui répondent aux besoins du pays. Or, si la formulation d'une politique linguistique relève à l'évidence des décideurs, les critères qui fondent leurs choix dépendent de l'analyse sociolinguistique.

Toutefois, on trouve qu'il est rare où les situations sociolinguistiques de chaque pays sont entièrement décrites par le nombre de langues, le nombre de locuteurs, les fonctions des langues, les représentations, etc., car les enquêtes à grande échelle sont aussi moins nombreuses. De même pour les politiques linguistiques, les ressources sur ce sujet ne sont pas assez présentes et l'on se trouve des fois avec des problématiques sans résultats pertinents.

Il serait ainsi utile d'élaborer une typologie des situations linguistiques et des interventions sur ces situations, en partant d'une analyse de ce qui a été fait auparavant, pour élaborer une source de données et un système informatisé de « *mise en formule* » des situations régionales, nationales ou internationales, dont son objectif final sera de :

1. Rassembler une documentation sur toutes les situations linguistiques du monde, qui pourrait être interrogée de différents points de vue ;
2. Réaliser un système expert qui, lorsqu'une situation donnée lui serait proposée, présenterait :
 - Les situations semblables partout dans le monde ;
 - Les politiques linguistiques qui ont éventuellement été tentées dans ces situations ;
 - Les réussites et/ou les échecs de ces politiques ;
 - Des propositions de politiques linguistiques, des indications, des directions,...

En effet, des linguistes ont essayé de travailler sur ces « *formules typologiques* », à l'instar de Ferguson (1959), Fishman (1967), Chaudenson (1991), Calvet (1999), et d'autres.

En premier lieu, Ferguson (1959) a proposé un modèle des situations dans lesquelles coexistent deux variétés d'une même langue, ce qu'il appelait :

- La « *variété haute* », utilisée dans les discours politiques, les médias, etc.,
- La « *variété basse* », utilisée dans les conversations familiales, la vie quotidienne, la littérature populaire, etc.

Ainsi, pour illustrer sa proposition, il s'appuyait sur quatre situations réelles. Mais, pour notre part, on prendra uniquement les rapports qu'il a fait entre l'arabe dialectal et l'arabe classique en Egypte, et on essaiera de les appliquer aux pays du Maghreb et plus particulièrement à l'Algérie. Pour lui, « *la variété haute et la variété basse étant deux variantes d'une même langue* » (Ibid. : 325).

Ensuite, en 1966, Ferguson tenta encore de mettre en formules les situations plurilingues de différents pays. Pour ce faire, il distingue entre,

Tableau 04 – Les distinctions proposées par Ferguson pour la « mise en formule » des situations plurilingues.

<i>Les catégories de langues</i>	<i>Les types de langues</i>	<i>Les fonctions de langues</i>
<ul style="list-style-type: none"> ➤ Langues majeures ➤ Langues mineures ➤ Langues à statut spécial 	<ul style="list-style-type: none"> ➤ Vernaculaire ➤ Standard ➤ Classique ➤ Pidgin ➤ Créole 	<ul style="list-style-type: none"> ➤ Familiale ➤ Officielle ➤ Véhiculaire ➤ Langue d'enseignement ➤ Religion ➤ Langue internationale ➤ Langue objet d'enseignement

Source : Ferguson (1966 : 30).

Selon lui,

Une langue était considérée comme « majeure » si,

- Elle était parlée par plus de 25% de la population ou par plus d'un million de personnes ;
- Elle était langue officielle ;
- Elle était langue d'enseignement de 50% des écoles secondaires du pays.

(Idem.)

En outre, ces propositions de Ferguson donnent une vision statique des situations, alors que la détermination d'une politique linguistique doit tenir compte des évolutions en cours. Deux questions se posent alors :

- Quel cadre tout d'abord analysons-nous ? On peut penser à une ville (il y a des villes en Algérie nécessitant une politique linguistique, par exemple: Batna, Tizi Ouzou, etc., où la langue amazigh fait partie de l'identité, voire même du patrimoine de la ville) ;

- Comment classer les langues ? Il semble que la solution la plus efficace soit de reprendre le système de Stewart (1968)²³³, de les classer selon le pourcentage de locuteurs, en mentionnant, en outre, leur aire de diffusion,
 - N = nationale ;
 - R = régionale ;
 - C = capitale ;
 - U = urbaine.

Ainsi,

- Pour une langue de type « *standard* », le chercheur doit indiquer si sa norme est endogène ou exogène, c'est-à-dire si elle est définie sur le territoire considéré ou si la norme vient d'ailleurs, à l'exemple du français en Afrique.
- Pour une langue de type « *dialecte* », il doit indiquer entre parenthèses de quelle langue a eu sa forme, par exemple pour l'arabe algérien dialectal (arabe moderne + arabe classique).
- À considérer comme « *internationales* », les langues officielles ou de travail dans les organisations internationales, comme l'arabe, l'anglais, le français, l'espagnol, etc., qui feront de la véhicularité une fonction et de l'internationalité une distinction.

Mais, la question posée par Calvet dans ce cas-ci « *les langues sont endogènes ou exogènes ?* » (2000 : 77). Pour cette distinction, il a proposé de parler des langues de migrants, ou des langues héritées de la colonisation « exogènes » et des langues prenant historiquement racine dans le territoire considéré. Il ajoute,

[...] Cette différence est certes relative, car plus on remonte dans le temps et moins les langues ont des chances d'être endogènes (le français est-il endogène en France ?). Mais elle est importante du point de vue synchronique (le français et l'arabe aujourd'hui en France se distinguent fortement par ce critère). [...]

(Calvet, 2000 : 77)

C'est pourquoi, il a établi deux groupes de liste des langues d'un pays ou d'une région « endogènes » et « exogènes ». Pour chaque langue, il prend en compte :

- Sa diffusion (nationale, régionale, capitale, urbaine ou rurale) ;
- Sa classe ;

²³³ STEWART, W. 1968. « A sociolinguistic Typology for Describing National Multilingualism », *Reading in the Sociology of Language*, La Haye, Mouton, pp. 57-90.

- Son type ;
- Sa/ses norme(s) pour les langues de type standard ;
- Sa famille ;
- Sa/ses fonction(s) ;
- Le rapport corpus/statut.

Cela donnerait, par exemple, pour la France :

Tableau 05 – La classification des langues présentes en France.

<i>Classification</i>	<i>Sa diffusion</i>	<i>Sa classe</i>	<i>Son type</i>	<i>Sa/ses norme(s)</i>	<i>Sa/ses fonction(s)</i>	<i>Le rapport corpus/statut</i>	<i>À lire comme</i>
<i>Langues</i>							
Français	N	1 (plus de 75% des locuteurs)	Standard	Endogène	Langue officielle / familière	Corpus = statut	- Langue de diffusion nationale, de classe 1, famille 1, de type standard, norme endogène, fonction officielle et familière, corpus équivalent au statut.
Arabe	N	6 (moins de 5% des locuteurs)	Dialecte (arabe classique)	Exogène	Langue familière	Corpus > Statut	- Langue de diffusion nationale, de classe 6, de type variante de l'arabe classique, de famille 6, fonction familière, corpus supérieur au statut.
Amazigh	N	6	Dialecte	Exogène	Langue familière	corpus > Statut	- Langue de diffusion nationale, de classe 6, de type dialecte, de famille 6, fonction familière, corpus supérieur au statut.

Ensuite, Fishman (1967) élargit le modèle de Ferguson, abandonnant la relation génétique entre ces deux variétés « haute » et « basse » et il proposa de considérer qu'il y a « *diglossie* » « *chaque fois que se manifeste une répartition fonctionnelle des usages entre deux langues ou deux formes d'une même langue* » (Ibid. : 35), c'est-à-dire, aussi bien entre l'arabe classique et l'arabe dialectal qu'entre une langue européenne et une ou plusieurs autres langues.

Quant à Chaudenson (1991), il a proposé un moyen de mesurer et de comparer le « *statut* » et le « *corpus* » de la langue française dans les pays de la francophonie selon cette grille²³⁴ :

²³⁴ CHAUDENSON, R. « Grille d'analyse des situations linguistiques ». Disponible sur : < http://eprints.aidenligne-francais-universite.auf.org/399/1/grille_lafdef.pdf > [consulté le 20 novembre 2017].

STATUS

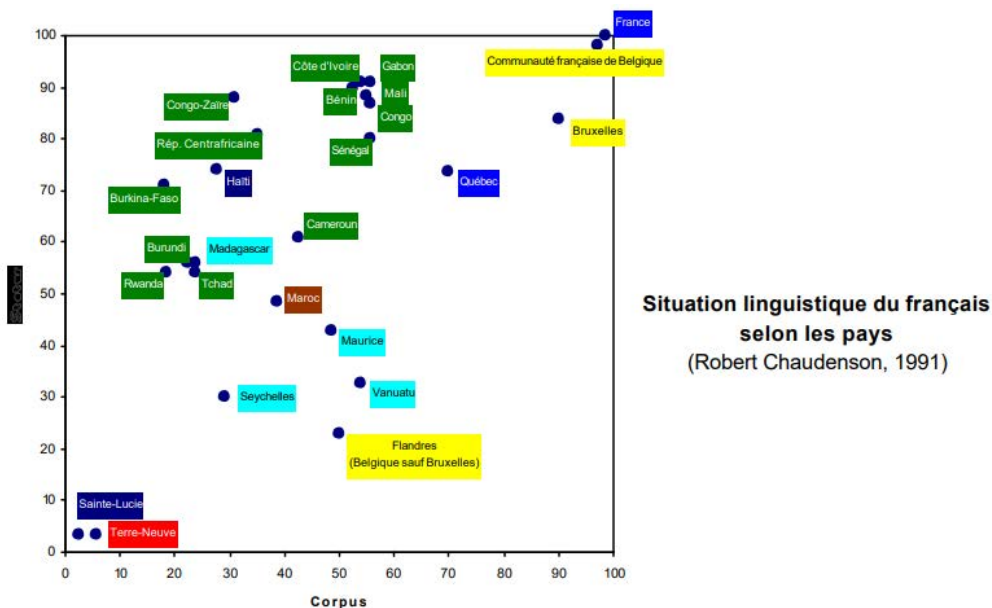
1. Officialité
2. Usages institutionnels
 - textes officiels
 - textes administratifs nationaux
 - justice
 - administration locale
 - religion
3. Éducation
4. Moyens de communication de masse
 - presse écrite
 - radio
 - télévision
 - cinéma commercial
 - édition
5. Représentations

CORPUS

1. Appropriation linguistique
 - acquisition (langue première)
 - apprentissage (langue autre que première)
2. Vernacularisation versus véhicularisation
3. Compétence
4. Production et consommation langagières

Et en situant ensuite, sur un graphique à deux dimensions, les différents pays en fonction de leur statut et de leur corpus, comme on peut le voir ci-dessous,

Graphique 01 – La situation linguistique du français selon les pays.



Source : Chaudenson (1991 : 31).

En fait, cette proposition de Chaudenson constitue un instrument permettant de porter un diagnostic sur la situation et de formuler des objectifs pour une politique linguistique. Elle nous donne à voir la solution S1 et nous permet de représenter la situation S2, sous forme d’une aide à la décision et à la planification. Elle permet, entre autres, d’évaluer la situation linguistique d’un pays et d’imaginer des types de politiques linguistiques. Ainsi, si nous considérons par exemple qu’il est souhaitable qu’une langue ait un statut correspondant à son corpus, alors nous pouvons tenter, d’intervenir sur l’un ou l’autre pour rétablir l’équilibre, comme dans le cas de la langue amazigh en Algérie.

Ce faisant, lorsqu’ un problème de politique linguistique se pose dans un pays quelconque, il convient donc de trouver automatiquement, soit les pays dont la situation linguistique est la plus proche, du point de vue des différents paramètres évoqués, soit la ville dont la situation est la plus proche, s’il s’agit d’un problème urbain, ou encore la région, etc. Quoique, les effets de la linguistique ne peuvent pas être si facile à comparer, car ils peuvent avoir des conséquences indésirables sur les choix en matière de politique linguistique. Cette tendance prend forme dans un ensemble de procédés rhétoriques fréquents dans les discours dominants, que Calvet et Varela appellent « *discours politico-linguistiquement correct* » (1999 : 127). Ainsi en français, il est aujourd’hui « *politiquement correct* » d’appeler un sourd « mal entendant », un aveugle « mal voyant », un vieux « une personne âgée », etc.

Cependant, si par ce discours « *politico-linguistiquement correct* » toutes les langues du monde doivent remplir les mêmes fonctions (parlées, écrites et enseignées) que celles que remplissent les langues des États européens, cela paraît irréalisable. Prenant à titre d'exemple la situation des langues entre deux statuts, le français en Algérie (entre langue étrangère et langue seconde), l'amazigh (entre langue officielle obligatoire d'enseignement et langue facultative d'enseignement), et en France (avec l'intégration de la langue arabe comme langue d'enseignement), etc.

D'un certain point de vue, la solution qui peut se présenter pour ces situations est, de procéder d'abord à l'analyse des fonctions sociales de ces langues. Or, d'après Calvet et Varela (Idem.), le discours « *politico-linguistiquement correct* » qui considère les langues comme patrimoine, refuse toute relation aux critères sociaux dans les politiques linguistiques ; selon Calvet « *les langues sont faites pour servir les hommes, et non pas l'inverse* » (2000 : 96). En d'autres termes, une langue ne doit pas être maintenue en survie artificielle, parce qu'elle est une langue, mais elle doit être utilisée chaque fois que cette utilisation peut jouer un rôle dans la vie sociale (Idem.).

3.4. Le paysage linguistique Français

Comme on a pu le constater antérieurement, le paysage linguistique Algérien est une variété de représentations sociolinguistiques très complexes parce qu'il est riche par sa diversité et sa mixité ethno-linguistiques et socioculturelles dues aux contacts et aux conflits entre langues officielles, dialectales et régionales. En conséquence, avec la connotation de la provenance géographique on assiste à l'apparition d'une richesse lexicale telle, la phraséologie et la stéréotypie lexicale, et à une mixité culturelle dans laquelle chaque individu trouve sa place à sa covenance (génération, convictions, traditions, etc.).

En effet, cette complexité peut être comprise comme un rapprochement entre les identités et aussi comme une retransmission d'un passé antipathique des anciennes générations. Cela a contribué par la suite à la création des frontières intra-communautaires au sein desquelles l'altérité est mise en question, ce qui met de surcroît au clair la complexité de la société, de ses langues, de ses cultures et les différents parlars de ces générations.

Dans leurs échanges verbaux, les locuteurs se servent ainsi, de plusieurs langues et variantes linguistiques pour garantir à leurs interactions un continuum discursif où le sens des mots est compris malgré la différence des systèmes linguistiques des langues d'interaction. Ce continuum explique la portée communicative du terme « *code switching* » de Gumperz (1982, 1989) et l'inscrit,

selon Gumperz, parmi les sociétés marquées par les situations de diglossie, de bilinguisme, de plurilinguisme et de multiculturalisme.

Pour le paysage linguistique français, la langue française a beaucoup évolué. Cette évolution a connu une stabilisation lexicale et linguistique, depuis que le français a atteint son statut de langue écrite et est devenu la langue officielle de la France. Ainsi, comme on peut le voir ci-dessous,

Figure 05 –La carte linguistique de la France.



Source : <http://www.axl.cefan.ulaval.ca/monde/langues_de_France.htm>.

Avec une population d'environ 68 millions, la majorité des Français (82%) parlent le français comme langue maternelle et quelques « minorités historiques » dont les locuteurs ont une langue régionale » comme langue maternelle. Cependant, en France les expressions comme « *minorités nationales* », « *minorités historiques* » et « *langues minoritaires* » sont exclues du vocabulaire de la langue française « *politiquement correct* » et du discours officiel, sauf l'expression « *langues régionales* » est utilisée afin de les distinguer des « *langues étrangères* ».

Depuis quelques décennies, la France œuvre au niveau international pour « la diversité culturelle », mais dans sa constitution, elle n'admet pas l'existence de certaines langues minoritaires comme le

breton, l'alsacien, l'occitan, le catalan, le basque, etc. Bien que, ces langues existent et sont nombreuses, Cerquiglini (2016) les classe en fonction de leur origine « génétique »²³⁵,

- La plupart proviennent du latin, les langues d'oïl, l'occitan et ses variétés, le catalan, le franco-provençal et le corse ;
- D'autres d'germanique, francique, flamand, alsacien ou du celtique (breton);
- Seul le basque est une langue isolée (famille basque).

Il propose ainsi,

- *Les langues gallo-romanes*, langues d'oïl et langues d'oc ;
- *Les langues non gallo-romanes* ;
- Le catalan et le corse demeurent des langues romanes.

En revanche, son côté oral, qui influence certainement son côté écrit, ne cesse de s'enrichir grâce à la flexibilité et au contact permanent de cette langue avec d'autres cultures et d'autres langues étrangères et/ou régionales. Ainsi, le but de son étude diachronique, particulièrement au niveau lexical et phraséologique, qui démontre les changements linguistiques qui touchent à la fois les mentalités des locuteurs (conflit générationnel) et les formes lexicales utilisées (simples ou composées). Reprenant l'exemple que propose Avanzi²³⁶ sur les dénominations du récipient, en verre, en métal ou en terre cuite utilisé pour servir de l'eau à table en famille ou à la cantine de l'école,

Tableau 06 – Les dénominations du récipient destiné à contenir de l'eau à table selon chaque région en France.

<i>Dénominations</i>	<i>Descriptions</i>	<i>Régions</i>
Un pichet	« récipient de petite taille, de terre ou de métal, de forme galbée avec un collet étroit où s'attache une anse, utilisé pour servir une boisson ».	Ouest de la France, bien que le mot soit également employé dans le Nord-Pas-de-Calais.
Un broc, broc à eau et broc d'eau (prononcé [brodo] / [brokdo])	« récipient à anse, de taille variable, le plus souvent en métal, avec un bec évasé, utilisé pour la boisson ou pour transporter des liquides ».	Dans la partie septentrionale de la France, entre l'aire de pichet et celle de cruche.
Une cruche	« vase à large panse, à anse et à bec, destiné à contenir des liquides ».	Nord-Est de la France.

²³⁵ Disponible sur : <<http://www.axl.cefan.ulaval.ca/europe/france-1demo.htm>> [consulté le 22 février 2019].

²³⁶ AVANZI, M. 2018. « La France divisée : « pot », « cruche », « broc » ou « carafe » ? », *Français de nos régions*. Disponible sur : <<https://francaisdenosregions.com/2018/10/10/vous-dites-pot-deau-cruche-ou-carafe/>> [consulté le 04 mars 2019].

Une carafe	« bouteille en verre ou en cristal à base large et col étroit que l'on remplit d'eau, de vin ou de liqueurs ».	Dans le sud de la Gascogne et dans la partie la plus occidentale du Languedoc (ils n'utilisent que cette dénomination contrairement aux autres régions de la France).
Un pot, un pot d'eau, un pot à eau (prononcé [potao])	« récipient à usage domestique, de forme, de matière et de capacité variables, servant à contenir diverses substances, très souvent des liquides et des ingrédients plus ou moins solides ».	- Les variantes pot et pot d'eau sont surtout employées à Lyon, et dont les frontières recoupent, à quelques kilomètres près, l'aire dialectale du « francoprovençal ». - Quant à pot à eau, c'est autour des villes de Privas (en Ardèche) et Valence (dans la Drôme).

Il les résume ainsi sous forme d'une carte²³⁷,

Figure 06-Les dénominations du récipient destiné à contenir de l'eau à table selon chaque région en France.



Source : Avanzi (2018 : en ligne) <<https://francaisdenosregions.com/2018/10/10/vous-dites-pot-deau-cruche-ou-carafe/>>.

En effet, ces changements linguistiques ne sont qu'une autre manière de voir le monde, le discours social et de l'analyser autrement. Cela explique la complémentarité de la langue de l'individu et de la

²³⁷Selon Avanzi, « cette carte doit être interprétée avec prudence, [...] presque partout, d'autres variantes étaient utilisées. De fait, la carte rend simplement compte des régions où l'on a observé les pourcentages les plus élevés pour chaque item proposé [...] » (Idem.).

société, puisqu'on sait que chaque élément remplit une fonction et assure une identité dans la société, la région, le pays et le monde. À l'exemple de la représentation du masculin et du féminin en linguistique qui n'est nullement différente de celle de l'homme et de la femme en société. La langue impose ses règles qui font que le féminin est marqué contrairement au masculin. Or, la société, sous la protection des traditions et des normes culturelles et sociales, établit volontairement ou non, un système hiérarchique où le masculin représente l'autorité et la force dominante, tandis que le féminin demeure le genre dominé.

De ce fait, la langue française, comme les autres langues naturelles, connaît l'existence de cette dualité, ainsi, que l'intérêt et le rôle qu'elle joue dans l'enrichissement socioculturel et sociolinguistique des individus en contact ou en conflit.

4. Les représentations linguistiques et espaces

Le recours à l'histoire de l'évolution des langues permet d'avoir accès aux représentations que des locuteurs peuvent avoir d'une langue, comme le souligne Zarate « [...] le recours à l'histoire permet de travailler l'évolution des représentations dans le temps et leur genèse [...] Elle permet l'examen, avec recul, des relations de domination symbolique [...] » (2004 : 39). D'un point de vue sociolinguistique, le français en Algérie est une langue mal identifiée et dans l'esprit des algériens, c'est une langue étrangère. Tandis qu'en France, à part les langues régionales comme les langues maternelles, le français est la seule langue nationale.

D'un point de vue linguistique, les représentations courantes dans les deux pays font qu'il s'agit d'une seule et même langue avec quelques particularités (les abréviations, le français des jeunes, le français des SMS et du chat sur les réseaux sociaux, etc.) sans que les choses soient bien claires (Taleb-Ibrahimi, 2004) et (Calvet, 2017). De plus, par cette tendance des nouvelles technologies d'après Musso, l'individu pourrait de ce fait exploiter ses compétences technologiques ou bien d'autres ressources sociales sans s'y soumettre, le plus important est de trouver son chemin à travers tous ces phénomènes caractéristiques de la société dite moderne ; selon lui,

Il s'agira de partir d'une société de la connaissance construite sur l'intelligence collective et la surveillance/le contrôle pour proposer une société de la relation dans laquelle aucune possibilité d'être n'est niée, les interprétations étant des productions des expériences croisées de l'un et des autres sans aucune capitulation.

(2009 : 204)

Que ce soit dans une société, à un niveau macro, mais aussi dans la famille à un niveau micro, les représentations d'une langue ne sont pas sans conséquences sur la façon dont sa maîtrise et son apprentissage sont envisagés. Certes, les membres d'une communauté linguistique partagent un ensemble de structures normatives, même lorsque leurs parlers apparaissent variables, mais une telle uniformité des jugements intuitifs ne caractérise que les variables sociolinguistiques développées et soumises à un processus de correction sociale explicite ; selon Calvet « *dans certaines situations, la communication intime peut être plurilingue* » (2000 : 70).

Dans certaines familles, celles paternelle et/ou maternelle peut introduire différentes langues que les enfants peuvent acquérir pendant leur enfance. Ensuite, le passage à la communication de voisinage ou à celle formelle peut également passer par une autre langue/forme de la même langue. De même pour la communication au niveau national. Tandis que pour la communication internationale ; selon Calvet « *on aura recours à une langue de grande diffusion qui peut être supercentrale (espagnol, français, [...] ...) ou hypercentrale (anglais) et peut en même temps être une langue très différente de la langue utilisée dans le premier cercle ou une forme véhiculaire de cette même langue* » (Idem.). Pour Calvet, les différents mouvements « continus/discontinus », entre autres, des adaptations linguistiques permettent d'expliquer que les besoins linguistiques d'une communauté et de ses membres varient selon les situations de communication et il est possible de voir que chaque individu devrait au moins pratiquer trois types de langues :

1. Une langue internationale pour ses rapports extérieurs. L'anglais, qui remplit le plus souvent cette fonction, pourrait être défini non pas comme une langue internationale parmi d'autres mais comme la langue « globale » du moment, résultat de la mondialisation.
2. La langue de l'État (normée, standardisée), qui est souvent super-centrale ou centrale et qui lui permet de s'insérer dans la vie publique de son pays.
3. La langue grégaire enfin qui peut être une forme locale de la langue de l'État [...] ou une langue différente [...], langue qui peut être écrite ou non écrite, jouir ou non d'un statut ou d'une reconnaissance régionale, etc.

(Calvet, Ibid. : 82-83)

D'après Calvet, l'anglais augmente sa domination sur les langues dites « menacées », de la même façon que c'est la division linguistique, entre l'anglais et le français, qui soutient les langues officielles dans les situations post-coloniales. Mais il ajoute,

Certes toutes les langues sont égales aux yeux du discours « politico-linguistiquement correct », ce qui signifie simplement que toutes les langues sont des langues, qu'elles méritent par exemple toutes d'être décrites, mais du point de vue de leur valeur, dans leurs fonctions comme dans les représentations, les langues sont inégales.

Par l'inégalité des langues, Calvet les divise en deux catégories :

- Du point de vue statistique : certaines sont très parlées, d'autres le sont peu [...].
- Du point de vue social : certaines sont dominées, reléguées à des fonctions familiales, ne sont pas écrites ou ne sont pas utilisées dans l'enseignement tandis que d'autres dominent et assurent des fonctions de type officiel, littéraire, culturel, international, ou véhiculaire.

(2000 : 102-103)

D'un autre point de vue, on ne peut pas ignorer le côté des idéologies qui constituent les fondements des représentations des individus. De même, l'appartenance ethnolinguistique et socioculturelle est en partie responsable de l'orientation des pratiques et des comportements individuels et collectifs, car au-delà, par exemple, des contextes d'enseignement en Algérie dans lesquels les langues maternelles et de scolarisation (arabe, amazigh, français, anglais) s'entremêlent, elles sont reconnues sur le territoire national par les domaines politico-linguistique, pédagogique et médiatique. L'évaluation de ces derniers demeure une contrainte.

C'est pourquoi, dans la ville, espace plus ou moins régi par la difficulté des limites culturelles, sociales et linguistiques imposées, que les langues et cultures maternelles entrent en contact au quotidien, ce qui implique les notions de conflit et de domination lors des rencontres des individus et/ou des groupes d'individus linguistiquement et culturellement marqués. De ce fait, les nouvelles marques linguistiques des nouveaux codes influent sur les systèmes linguistique et culturel en place.

De ces commentaires, Lachkar propose la notion de « stéréotypes », considérés comme « *un système d'expressions propre à un individu ou à un groupe d'individus, à une langue ou à un parler, à un espace ou à une culture* » (2011 : 282). Ils sont entre autres parmi, les moyens de référence qu'un locuteur utilise pour s'identifier des autres socio-culturellement et socio-linguistiquement. De même, selon Boyer,

Le stéréotype est l'ensemble des représentations cognitives et mentales, concrètes ou abstraites, que l'on se fait d'un individu, d'une communauté ou d'un objet. C'est un comportement psychosocial qui débute comme un préjugé et se transforme en un jugement de valeur ajouté à des entités ou à des êtres, en combinant vérité et impressions réelles ou imaginées, conscientes ou inconscientes, subjectives ou objectives. Le stéréotype est aussi un imaginaire ethnosocioculturel spécifique à une société donnée et avec laquelle il entre en interaction.

(2008 : 38)

Ainsi, d'après Lachkar (2011 : 282), à travers l'expressivité, la fonction du stéréotype²³⁸ consiste à donner un sens au monde extérieur et aux personnes qui s'y trouvent, ce qui peut mener, de façon indirecte, au phénomène de « *typage* » ; selon Lachkar « *par lequel on appose à des individus et à des objets des propriétés qui les détermineront dans la langue et dans la société* » (Ibid. : 283). Mais, si la culture est l'élément unissant les membres d'une communauté, les représentations de tout individu seront alors exprimées par la stéréotypie que Lachkar lui attribue l'expression « *expressivité lexicale stéréotypée* » (Idem.).

Il propose ainsi une autre approche « l'ethnonymie » qui, par le biais de la phraséologie et de la stéréotypie lexicale, offre un ensemble de perspectives capables de faire le lien entre langues-discours-dynamique social et expression ; selon Lachkar

Les notions d'ethnonymie, d'ethnotypie et de stéréotypie lexicale permettent de comprendre, au moins en partie, la manière dont les individus et les groupes dans les communautés multilingues, multiethniques et pluriculturelles parviennent à construire leurs représentations d'un individu et d'une culture autre.

(Ibid. : 287)

L'apparition de ces locutions, à la fois comme des formes de discours et comme une pensée individuelle ou collective, fait penser à la dualité de Lachkar « *stéréotype linguistique / stéréotype de pensée* »,

Les stéréotypes de pensée se présentent en société comme des croyances, des préjugés stigmatisants et des idées reçues. Ils se fixent dans la langue sous forme de locutions en usage. [...] En plus de leur forme marquée par le figement, ces expressions sont productives et véhiculent un message qui joue un rôle essentiel dans l'imaginaire et les pratiques communes. C'est ainsi que toute tentative de détournement de leur construction grammaticale peut influencer leur sens et, de là, modifier leur valeur de locutions stéréotypées. Car un stéréotype lexical [...] n'admet ni substitution, ni insertion, ni déplacement de ses éléments constitutifs [...].

(2007 : 135)

Ainsi au niveau linguistique, sémantique et sémiotique, les locutions stéréotypées sont, selon Lachkar « *des suites de mots convenus, fixées, dont le sens n'est guère prévisible* » (2008 : 175). Cela s'entend qu'elles désignent un langage codé propre à un groupe d'individus et qui se particularise par son émergence significative lui permettant de s'installer dans les pratiques sociales et langagières. Quant au niveau sociolinguistique de la stéréotypie, celle-ci renforce son analyse sémantique et lexicale.

²³⁸Pour Amossy et al. « *la communication, en général, se fonde nécessairement sur des représentations et des idées reçues partagées* » (2011 : 13), afin de montrer que le discours phraséologique se sert également de la notion de stéréotype.

C'est ainsi, qu'il s'agisse d'une homogénéité et/ou d'une hétérogénéité identitaires, ou d'un mouvement dans la ville, les rapports urbains/ruraux et le partage d'un espace approprié privé/public donnent naissance à un changement dans les pratiques langagières des individus, pour prouver sa dominance et de là, contrôler le « *marché sociolinguistique* », terme emprunté à Calvet (2000 : 75). En effet, des décideurs institutionnels et des sociolinguistes perçoivent positivement l'impact de ces actions sur le développement social²³⁹, ce qui contribue systématiquement aux phénomènes de hiérarchisation et de stigmatisation de groupes.

De ce fait, faire un lien entre le linguistique et le sociolinguistique soutient l'idée que tout mot, comporte en plus d'un message, une vie en société et non pas uniquement en corpus ou en langue. En effet, à travers l'étude des mots en usage et des discussions entre individus et le groupe des étudiantes que j'ai enseigné en 2017, à l'Université de Lorraine, les éléments linguistiques, épilinguistiques et sociologiques y participent sans aucun doute pour exprimer une représentation d'un individu, d'une culture et d'un espace en mutation. Ces derniers, dont notamment l'espace, deviennent aussi bien des objets de paroles que des sujets porteurs de sens et de significations.

4.1. Les emprunts lexicaux de l'arabe vers le français

La rencontre entre deux langues cultive des transferts et des échanges qui se font interpréter par des emprunts mutuels. La langue française a embelli son lexique par le latin et le grec, mais également l'arabe, l'anglais, l'italien et l'allemand. Mais l'adoption de nouveaux mots dans une langue nécessite de distinguer d'abord la situation où le mot étranger est introduit dans une phrase en langue française à un signifié appartenant à la langue étrangère. Du moment où les nouveaux mots sont adoptés dans la langue française et la communauté linguistique reçoit les références et les termes qui les désignent, on peut parler dans ce cas d'une situation d'emprunt (Derradji, 1999).

Ainsi, les « *emprunts* » sont les mots qu'une langue a emporté, depuis son existence, à d'autres langues, qu'il s'agisse des noms, des adjectifs et des verbes. Toutefois, il est essentiel que la motivation d'adoption d'un mot étranger se manifeste par une extension de ce dernier car d'une part, il ne restera pas néologique du moment de son introduction dans le système linguistique de la nouvelle langue (d'accueil) et d'autre part, parce que les techniques d'adaptation des emprunts d'une langue étrangère sont nombreuses dans le système linguistique d'accueil étant la langue prêteuse, par exemple l'arabe dialectal, est différente du système linguistique français.

²³⁹ À l'instar de Attias-Donfut (1995), Arrondel et Masson (1999), et autres, ils admettent que la mobilisation des ressources langagières, des savoir-faire des acteurs dans la prévention des risques sociaux et la construction de réponses collectives, ont un impact positif sur le développement social.

Dans plusieurs cas, l'adaptation des mots empruntés se fait dans le respect des critères linguistiques et phonétiques de la langue française. Souvent, l'intégration phonologique est suivie d'une intégration graphique. Dans d'autres cas, une double prononciation s'établit, une francisée et une autre formée selon le système phonétique de la langue prêteuse. C'est le cas des mots²⁴⁰,

Tableau07 –Quelques exemples proposés par nos jeunes interviewés algériens et français en réponse aux **Q5** et **Q9**.

<i>Mot</i>	<i>Transcription phonétique</i>	<i>Signification</i>
Alem/Uléma	[alem]	« savant en théologie ».
Bédouin	[bedwê]	« relatif aux nomades vivants dans le désert ».
Casbah	[kasba]	« citadelle d'un souverain, dans les pays arabes», écrit et prononcé « casbah ».
Cheik(h)	[ʃek]	« chef de tribu dans un pays arabe ».
Djihad	[dʒihad]	« guerre ou lutte à connotation religieuse ».
Émir	[emir]	« gouverneur, prince dans les pays musulmans ».
<i>Gandoura/Djellaba</i>	[gãdura] / [dʒɛlaba]	« tunique portée sous le burnous en Afrique du Nord ».
Médina	[medina]	« vieille ville dans les pays du Maghreb, partie musulmane d'une ville ».
Oud/Aoud	[ud]	« luth du Maghreb et du Moyen-Orient ».
Roumi	[rumi]	« nom que donnent les musulmans aux chrétiens ».
Souk/Souq	[suk]	« marché dans les pays arabes ».

Bien que, les emprunts à la langue arabe sont faiblement intégrés, les techniques d'adaptation attribuent au mot emprunté une appartenance française, c'est-à-dire une graphie arabe abrégée et caractérisée par la présence d'accents français, à l'exemple de²⁴¹,

Tableau08 – Quelques exemples proposés par nos jeunes interviewés algériens et français en réponse aux **Q5** et **Q9**.

²⁴⁰À préciser, que ces exemples proposés ont été vérifiés également auprès des dictionnaires de la langue française <<https://dictionnaire.reverso.net/francais-definition/>> ; <<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>> et <<http://crisco.unicaen.fr/des/>>.

²⁴¹Les exemples proposés ont été également vérifiés auprès du dictionnaire de Goudaillier (1997) ; Guemriche et Djebbar (2007) et Tengour (2013).

<i>Mot</i>	<i>Signification</i>
Ahchouma	« la honte ».
Bled	« ville, pays d'origine ».
<i>Chitan</i>	« diable ».
Haram	« péché ».
Heps	« prison ».
Hétiste, Hitiste	« celui qui s'appuie sur le mur, sans rien faire d'autre ».
Kiffer	un verbe qui initialement désignait l'action de fumer du haschich ou cannabis, mais aussi le plaisir qui y est associé. Le sens a évolué et dans son acception actuelle, kiffer signifie aimer.
Maboul, Mahboul, Mahboula (n.f)	« fou / folle ».
Mesquin	« minable, ou pauvre type ».
Mleh	« bien ».
Srab	« les amis ».
Toubib	« médecin ».
Wallah	« je te jure », dis Wallah ! « jure ! ».
<i>Wech ? / Wesh ?</i>	« quoi ? ».

D'après Martinet,

L'évolution linguistique peut être conçue comme régie par l'antinomie permanente entre les besoins communicatifs de l'homme et sa tendance à réduire au minimum son activité mentale et physique. Ici comme ailleurs, le comportement humain est soumis à la loi du moindre effort selon laquelle l'homme ne se dépense que dans la mesure où il peut ainsi atteindre aux buts qu'il s'est fixés [...]. À chaque stade de l'évolution se réalise un équilibre entre les besoins de la communication [...] et l'inertie de l'homme qui poussent à l'emploi d'un nombre restreint d'unités de valeur plus générale et d'emploi plus fréquent.

(1969 : 176-177)

Sourdou ajoute également,

Si l'arabe y joue un rôle de premier plan, malgré la grande variété des langues présentes, cela tient à plusieurs facteurs. Facteur historique [...] les relations, coloniales puis post-coloniales, du Maghreb et de la France [...]. Facteur linguistique également : l'arabe, malgré la diversité des

parlers de l’Afrique du Nord, fait preuve d’une relative unité si on le compare à la multiplicité des langues africaines. Sociologique, enfin : les jeunes originaires d’Afrique du Nord qui sont les plus nombreux se montrent également les plus dynamiques dans leur quête identitaire et revendicative. [...]

(2007 : 22)

Les relations entre des individus de différentes générations, parlers et pays ont un impact sur l’acquisition de la langue. Le locuteur, en supprimant inconsciemment une variable, souligne que tel ou tel mot est utilisé dans son milieu social et familial. Cela permet non seulement le classement hiérarchique des langues existantes dans la société et à l’adoption et l’adaptation de la langue empruntée, mais aussi à produire des « *stéréotypages* », terme emprunté à Lachkar (2007), qui peuvent affaiblir ou renforcer une langue. Ainsi, selon Lachkar,

Le stéréotypage est un discours qui vise les récepteurs de ce discours, ce qui mène à dire que la société, avec ses diverses constituantes, est responsable de la bonne gestion de ses pratiques culturelles, puisque le stéréotype est avant tout une culture.

(2007 : 140)

En conséquence, l’espace familial, la mobilité géographique, le niveau d’étude et les facteurs socioprofessionnels ont une influence sur le développement de la variation et l’adoption de la mixité linguistique et culturelle, dont la fonction peut devenir identitaire dans les groupes sociaux. Les interlocuteurs utilisent dans leurs échanges, entre autres, les langues étrangères apprises pour améliorer leurs compétences communicatives, soit au sein du groupe ou dans la communauté.

Toutefois, le développement de la variation et de la mixité des langues ne peut pas être sans conséquences. Le locuteur qui adopte la mixité dans ses interactions doit comprendre et respecter les réactions des autres ; selon Lachkar « [...] *plus on avance dans la variation, plus on découvre que le type de langues acquises conditionne le sort linguistique ainsi que le devenir social du locuteur* » (2014 : 360). Autrement dit, la mixité des langues peut constituer à la fois une ouverture sur l’Autre et une forme d’intégration dans la société ; Lachkar ajoute « [...] *le locuteur enrichit son vocabulaire et ses productions langagières [...] mais nuit inconsciemment au devenir de la langue sociale, et c’est pour cette raison que la variation est mal vue ou considérée sous sa forme conflictuelle* » (Idem.).

4.2. Les emprunts lexicaux de l’anglais vers le français

Using English in intercultural encounters does not make communication less problematic. [...] the same word can refer to different senses. Each interprets the signs with its frame of reference²⁴².

(Gudykunst, 2002 [1998] : 70)

Nous avons retenu du point précédent, que la conception de l'emprunt et sa définition relèvent de la linguistique historique, en élaborant une perspective objective afin de limiter le lexique d'une langue, analyser son origine et chercher la plus ancienne attestation écrite des unités lexicales.

Le français est devenu une langue nationale en France et peut être l'unique pour la majorité des Français. En plus de la langue arabe, il est également influencé par l'anglais, une langue qui l'a toujours dépassé comme langue universelle de communication notamment dans les technologies modernes. Malgré cela, même la langue française garde un statut privilégié dans le monde, étant donné qu'elle soit avec l'anglais l'unique langue présente sur tous les continents dans la vie quotidienne ou professionnelle ; selon Hagège « *la défense de la norme ne peut rien contre l'évolution de la langue* » (1989 : 132). Autrement dit, afin qu'une langue continue son fonctionnement, il faut qu'elle évolue et les impacts étrangers sont inhérents au développement de n'importe quelle langue vivante.

De même, Chansou affirme que,

Le vrai débat concerne les différentes formes que peut prendre l'interventionnisme. Il peut être rigide, adopter une attitude très négative vis-à-vis des emprunts, chercher à remplacer par des mots français la plupart des anglicismes, etc. Mais on peut par contre envisager un interventionnisme plus souple, plus ouvert, conscient des conditions de l'évolution naturelle de la langue, de la place tenue par les emprunts, un interventionnisme qui s'exerce non pas d'une façon autoritaire, mais d'une façon réfléchie et motivée.

(2003 : 38-39)

En ce qui concerne la question de l'acceptabilité des termes inventés par les individus eux-mêmes, la société et ses composantes publiques, les entreprises, les établissements scolaires, etc., c'est à partir des années cinquante que des discussions eurent lieu sur les termes mis par l'Office du vocabulaire français pour remplacer une cinquantaine d'anglicismes les plus condamnables, tels que :

Tableau09 – Quelques exemples proposés par nos jeunes interviewés algériens et français en réponse aux **Q5** et **Q9**.

²⁴² « *L'utilisation de l'anglais dans les rencontres interculturelles ne rend pas la communication moins problématique. [...] le même mot peut renvoyer à des sens différents. Chacun interprète les signes selon ses références* » (Trad. Personnelle).

<i>Mot</i>	<i>Son substitut en français</i>
Businessman	« homme d'affaires, brasseur d'affaires ou affairiste ».
Bye, good bye	« au revoir ».
Hard	« difficile ou dur ».
Job	« travail ou boulot ».
Parking	« parcage ou parc ».
Rush	« ruée ou élan ».
Week-end	« fin de semaine, ou vacancelle ».

Toutefois, les mots qui ne figurent pas dans le dictionnaire français ne concernent qu'une quinzaine de termes. Une fois l'anglicisme est traité, les mots en anglais sont remplacés par d'autres en français ou d'autres encore qui ne peuvent pas être substitués, le dictionnaire informe son usager qu'il existe un mot officiel à côté de celui expliqué.

Ainsi, entre l'intégration complète et le rejet des anglicismes, il existe une autre catégorie qui semble être équilibrée. À l'exemple des mots officiels qui n'appartiennent pas au langage professionnel mais font partie de notre langue quotidienne avec des formes francisées tels que « média », « vidéo », « moniteur » ou « scripte ». Quoique, d'autres mots semblent trouver leurs équivalents en langue française comme « livre électronique » au lieu de « e-book », « caméscope » au lieu de « camcorder », etc.

Dans d'autres cas également, les propositions des communautés linguistiques semblent être acceptées comme des possibilités qui peuvent être ajoutées au répertoire existant, sans pour autant faire sentir à la communauté sociale le besoin de s'affranchir du « *franglais* » élaboré. Bien que plusieurs autres mots réhabilités restent complètement ignorés. De même, avec le statut modéré des mots officiels, non imposés mais plutôt s'offrant comme un enrichissement, les communautés linguistiques ont retiré les propositions qui n'ont pas été acceptées et n'ont eu aucune réflexion positive.

Ainsi d'après (Bogaards, 2008 : 155), le choix entre telle ou telle langue doit suivre et respecter les conditions linguistiques que la communauté linguistique, à laquelle ils veulent appartenir, leur impose, sauf dans des situations où les intérêts matériels obligent à s'exprimer et communiquer dans la langue qu'ils ne maîtrisaient pas parfaitement.

5. De la langue de l'Autre à une nouvelle langue

En réponse aux *Q9* et *Q11* des jeunes étudiants et aux *Q5*, *Q8* et *Q9* des enseignants des deux pays, nous essayons de récapituler ici les propos de nos interviewés des deux générations. Si on conçoit la langue comme un ensemble de combinaisons des situations communes entre deux ou plusieurs individus et qui leurs permettent de s'exprimer et d'échanger, l'existence d'une « langue de l'Autre » permet de mettre en valeur à la fois la richesse des situations de rencontre et la malléabilité des moyens de communication ou de perception qui en découlent. En effet, comme il existe une multiplicité de perceptions des situations humaines « *chaque être étant unique et singulier* » (Labov, 1976 : 403), il existerait une flexibilité de la langue pour pouvoir échanger les significations des différentes perceptions.

Ainsi, étudier la « langue de l'Autre » dans sa singularité, c'est affirmer qu'il existe une circulation du sens et une accessibilité des formes. La langue serait le médium assez libre pour pouvoir appartenir à « l'Autre » sans se fermer sur soi. Elle permettrait non seulement de communiquer mais également d'échanger des expériences et d'enrichir les identités. Toutefois, les combinaisons des formes se font selon une hiérarchie de codes que Labov (1976) les classent, du plus objectif « *le code linguistique* », au plus affectifs « *les codes sociaux et culturels* ». La perception de la « langue de l'Autre » n'est pas seulement l'acceptation et l'étude d'un enrichissement de formes subjectives et maîtrisables, dans le sens où, elle impose aussi de cerner la manière dont « l'Autre » respecte les codes identiques ou différents des autres ; selon Labov,

Penser ainsi la « langue de l'Autre » c'est se situer au centre d'un ensemble conflictuel. Par son existence, celle-ci remet en question les certitudes identitaires, les repères codifiés, les facilités de communication et la plénitude de l'énonciation unique. L'utiliser alors, c'est remédier à un manque de la langue originaire.

(1976 : 403)

D'après nos constats au sujet des différentes recherches sur la « langue de l'Autre », le mérite revient à Ricœur (1990), Cheng (2002) et Camus (2002), grâce auxquels il ya eu cette sensibilisation sur l'existence de l'autre et de sa présence en face de soi dans les échanges verbaux, il émerge dans et par la langue et dans l'immédiateté du discours. Quoique, cette prise de conscience n'est pas si moderne. « L'altérité », telle qu'elle est abordée dans les ouvrages de ces trois auteurs, est distincte du fait d'être « étranger », selon Camus²⁴³,

²⁴³Pour Camus, « *étranger, néologisme bienvenu, puisque dérivant d'étrange, étrangeté a un sens incompatible avec étranger. Le fait d'être étranger relève du droit* » (Ibid. : 23).

Un homme peut parler une langue étrangère et ne pas être autre ou ne pas se penser comme autre ou ne pas être perçu comme tel, alors que inversement, un homme peut parler la même langue que soi et se dire autre ou se penser comme autre et être perçu comme autre.[...] alors que l'Autre, qu'on l'écrive avec (A), existe de façon indéniable, la langue qu'il parle, qu'il apprend ou qu'il désapprend, dans laquelle il s'exprime en tant qu'individu ou dans laquelle il répète les invariants de la culture ou de sa culture, la langue, elle, à proprement parler, n'existe pas.

(2002 : 23)

Ce que ces trois auteurs nomment « langue », on ne peut pas le trouver dans les dictionnaires, ni dans les grammaires, ni dans les ouvrages de rhétorique ou de logique²⁴⁴, mais dans les règles qui nous permettent à chaque instant, dans des actes de parole, de faire exister la langue et de « l'actualiser », comme ils le disent, et aussi dans l'acte répété d'énonciation qui crée à chaque instant une « *instance de discours* » ; selon Ricœur,

La langue est dans les phrases que nous énonçons ou dans celles qui nous sont adressées. Elle est en puissance, virtuelle ou potentielle. Ce qui la fait exister, ce sont les énoncés, les discours, l'énonciation. Elle accède à l'existence, dans l'acte d'écrire ou dans la littérature. Elle est toujours « semelfactive » jamais « itérative ».

(1990 : 34)

Pour Cheng, l'essentiel est de faire accéder le sujet à l'être, quelques langues qu'il parle ; selon lui,

[...] ce qui est affirmé c'est qu'il est possible à tout sujet de dire l'être ce qu'il est en tant que sujet unique, même dans une langue qui n'est pas la sienne à l'origine et qu'il a décidé de faire sienne. Ce qui est vrai du sujet l'est aussi de la langue. Elle aussi, comme tout sujet unique, elle accède à l'être ou à l'existence et à chaque énonciation.

(2002 : 42)

Mais, en essayant de transposer ces propos dans la réalité des pratiques langagières actuelles, par rapport à ce français populaire et cette nouvelle langue codifiée entre les deux générations, Gadet nous explique,

Aucune modalité de définition n'apparaissant satisfaisante, on peut comprendre que beaucoup d'auteurs se soient reposés sur l'implicite que, la variation, tout le monde sait ce que c'est, et qu'on peut d'emblée passer à son étude.

(2003a : 111)

Ensuite, Gadet emploie l'expression « *communauté de pratique* » qui peut nous permettre de parler de variété dans ce point. Ainsi, l'utilisation de traits distinctifs, populaires ou de banlieues, en

²⁴⁴ Pour eux, les dictionnaires sont des répertoires et les grammaires ne sont que des manuels exposant explicitement les règles qui sont en chacun de nous.

situation d'interaction, fait participer le locuteur à une communauté de pratique à laquelle il s'associe symboliquement ne serait-ce que l'espace d'un instant. Dans le temps qu'il lui sera accordé, le locuteur co-construit la variété avec son interlocuteur, produisant ainsi du sens social. Toutefois selon Gadet,

Si la variété est co-construite dans l'instant, si elle est négociée dans l'interaction entre locuteurs, le concept de « langue de l'Autre » comme entité figée ne peut donc survivre. Il reste pour le sociolinguiste, à intégrer de façon plus cohérente et moins tranchée les dimensions pragmatiques, diaphasiques et diastratiques de la langue. Pour cela, il lui faut un modèle social mouvant [...].

(2003a : 111)

Le modèle social que Gadet propose est celui de l'anthropologue Amselle (2001)²⁴⁵ parce que d'une part, celui-ci considère les sociétés non comme des entités discrètes figées, mais comme des ensembles ouverts et métissés. D'autre part, son modèle social est issu de « *branchements identitaires* », expression empruntée à Amselle (2001), c'est-à-dire d'une construction réciproques entre les nouvelles générations et celles anciennes.

Si on revient à nos propos sur le niveau de socialisation et d'intégration langagière entre les différentes générations, en confirmant que dans un contexte de généralisation qui tend à marginaliser les caractéristiques de la nouvelle et l'ancienne génération, le développement d'une interdisciplinarité entre la sociolinguistique interactionnelle et développementale, pragmatique et linguistique variationnelle représente un vrai potentiel de recherche.

5.1. Parents et jeunes

Chaque génération naît héritière de la précédente, mais elle veut imprimer sa marque comme génération autonome, affranchie et mettant en avant sa volonté et sa motivation de se construire également. Avec innocence, sans vouloir imposer quoi que ce soit, l'ancienne génération a toujours l'intention de transmettre à cette jeunesse numérique les capacités qui lui appartiennent et de lui léguer le sens des valeurs et des mémoires, d'après la majorité des réponses des enseignants à la Q7. La présence alors de l'entourage familial permet de préserver les contacts entre les membres de la famille, de faire exister le lien familial et donc les relations entre les générations.

À propos d'Internet, les relations entre les parents et les jeunes se montrent aujourd'hui moins problématiques, malgré que l'usage des dispositifs techniques de surveillance et de protection par les parents soit relativement moyen. Les enfants utilisent le Web beaucoup plus jeunes, ce qui oblige en

²⁴⁵Op. Cit. AMSELLE, J.-L. 2001. *Branchements : Anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris, Flammarion, p. 235.

contrepartie les parents à s'impliquer dans la vie numérique de leurs enfants plus tôt qu'auparavant²⁴⁶. Bien qu'ils puissent se sentir parfois dépassés technologiquement par rapport à eux, ils ont un rôle important à jouer afin de leur assurer une navigation sécurisée dans les activités auxquelles ils participent en ligne.

C'est pourquoi, l'art d'être parent à l'ère numérique nécessite absolument d'avoir différentes stratégies d'apprentissage linguistique. Il va de même, des différentes interactions langagières avec les jeunes et de maîtrise technique. En réponse à la *Q9*²⁴⁷, les jeunes confirment qu'ils apprécient beaucoup leurs parents parler leur langage, puisque ce dernier, selon eux, soit habituellement un code, mais cela n'empêche de travailler ensemble sur des similitudes dans l'expression orale afin de réussir la communication et la compréhension entre les générations.

5.2. La société, le résultat de toute forme de construction : Rapport compétence/ performance

Comme on a pu le déceler précédemment, la notion de compétence communicative est centrale dans ce champ de recherche qui nous intéresse. Proposée au départ pour rendre compte de l'efficacité des performances ordinaires d'un locuteur et d'un interlocuteur, cette notion entend montrer que cette efficacité dépend d'un savoir qui dépasse la phonologie, le lexique et la structure grammaticale abstraite, au sens de Chomsky (1965) ; ainsi, selon Gumperz « *l'usage de la langue dépend de la culture, de la sous-culture et des normes propres au contexte ayant un rôle actif tant dans le choix des options communicatives que dans l'interprétation de ce qui est dit* » (1989 : 103).

Les théories générativistes proposaient une distinction entre la *compétence* et la *performance*. Seule la première était considérée comme gouvernée par des règles et comme pouvant faire l'objet d'une analyse formelle. La deuxième n'étant qu'une affaire de choix personnels et de variations individuelles.

En appliquant le terme de compétence à la communication et à la langue, les ethnographes de la communication affirment qu'il existe au niveau de la structure sociale et de l'interaction sociale des

²⁴⁶Après la génération Y, on parle aussi de la génération Z (née à partir des années 2000). Elle est appelée également « *nouvelle génération silencieuse* » ou « *génération C* » pour Communication, Collaboration, Connexion et Créativité.

²⁴⁷*Étue.ALG (L2)* : « pour moi franchement [...] le parler le plus adéquat est celui des adultes parce qu'il est euuh [...] plus raffiné (:) et plus soigné que celui des jeunes par contre euh [...] comme la culture des jeunes est une grande partie de euh [...] de la culture sociale [...] l'argot entre le monde des adultes et par là la culture populaire [...] beaucoup de parents d'ailleurs veulent euh [...] sembler « jeune » pour toujours alors ils utilisent le parler des jeunes qui est à la mode/ »

Étue.FR(L1) : « franchement [...] je peux pas me prononcer sur ça parce que chaque parler a ses qualités comme ses défauts [...] et donc euuh [...] le parler des anciens par son euuh [...] raffinement (:) sa formalité et euuh [...] le parler des jeunes par son dynamisme (:) créativité (:) donc je dirai que euuh [...] si les deux coexistent dans une société [...] c'est pour la rendre vivante et ouverte aux pluralités et hum [...] aux différences langagières et identitaires/ »

régularités mesurables qui relèvent d'une aptitude intériorisée inconsciemment, tout comme les règles grammaticales ; selon Hymes « *la conviction des ethnographes de la communication est que la maîtrise de ces régularités est une condition préalable à une communication efficace* » (1984 : 73). Autrement dit, l'ethnographie comme nouvelle tradition de recherche empirique permet à la fois de décrire les normes et les valeurs culturelles liées au langage et d'isoler des événements de langage où apparaissent ces normes et ces valeurs.

En reprenant l'illustration, que propose Hymes, montrant cette définition, les analyses de comportement verbal se concentrent sur des séquences d'interaction circonscrites au niveau temporel. Celles-ci sont caractérisées par leur structure séquentielle, le rôle des participants, leurs droits et leurs devoirs, et les codes de communication employés. Ensuite, l'analyse linguistique peut déterminer les caractéristiques phonologiques, syntaxiques et lexicales des codes composants le répertoire verbal et isoler les caractères à la fois catégoriels (partagés) et variables (non partagés). L'objectif est de saisir les règles ou les normes, spécifiques à une communauté, qui déterminent à des degrés divers les types de variantes utilisées, à quel moment ? Par qui ? Et dans quelles circonstances elles ont été utilisées ? Comme on peut le voir dans le tableau ci-dessous²⁴⁸ :

Tableau 10—Quelques exemples les plus fréquents des réponses à la **Q5**, des étudiants interrogés sur les tournures lexicales.

<i>Nature d'expression</i>	<i>En arabe</i>	<i>Transcription</i>	<i>En français</i>
Goûts/ Nourriture	[كَمَا حَبِّبْتِ]	[kima ḥabbit]	Bof (je n'aime pas) ! mais à toi de voir
	[تَبَّعْنِي خَرْشُوفَ]	[šabba'atuna ḥoršof]	Arrête de me raconter des salades
	[تَلْعَبْ بِي أَهْبِزْتِي]	[tal'aab bi ḥobzti]	Tu joues avec mon avenir
	[رَوْحْت لْجَاحَ]	[rūḥ tmalleḥ]	Vas voir ailleurs
	[بِنَا مِلْ مَاءَ]	[sāhel ma]	C'est très facile
	[لَجُو لِمَاءَ]	[lahlu l'ma]	Il l'a bien eu/ dans le sens de piéger
	[كَلِّتْ مِ كَلَّةَ]	[klitu mekla]	Je me suis bien défendu
	[نَاكَلُو مِ كَلَّةَ]	[neklou mekla]	Je le kiffe /je l'aime beaucoup/ je like (en anglais)

²⁴⁸Tableau récapitulatif de quelques exemples les plus fréquents des réponses des jeunes étudiants interrogés sur la **Q5**, de l'Université de Batna2 au département de français (23/03/2017), sur les tournures lexicales empruntées d'autres usages et pénétrées dans le parler courant, soit transmises ou créées nouvellement et partagées entre les générations.

	[حكيتس امطة]	[ħkaya šāmṭa]	Une histoire qui n'a aucun goût/sens
	[لحو عمل]	[ħlu 'aasal]	Il a un bon cœur/gentil
	[قراصة/حامضة لحيك]	[qarša/hāmḍa 'aalik]	C'est trop difficile pour toi
	[واش من مرقاة حرقناك تسوايك]	[weš man marga ħargatlk šwerbak]	Quelle soupe t'a brûlé/ dans le sens occupe toi de tes oignons, ça ne te regarde pas
Couleurs	[راك صفر ا]/ [راك صفر اعق ا رص]	[raki šafra] [raki šafra qarš]	Tu es toute pâle / dans le sens de malade
	[لويت احمر طم اطم]	[wellit aħmar tmaṭam]	Tu es devenu tout rouge/dans le sens de timide/énervé
	[وجك موردا]	[wejhek mwarrad]	Tu te sens en forme
	[لوي وليض لحيب]	[qalbu abyad ħalib]	Dans le sens de généreux/gentil
	[تحيضا من لالخعة]	[walleṭ biḍā man al'ħala'a]	Elle a eu si peur, qu'elle est devenue toute blanche.
	[زراق من لبرد]	[zrag man al'bard]	Il est devenu bleu de froid
	[صحك حأل وج هو]	[ħatta kħal wajhu]	Son visage est sombre, tellement qu'il est très fatigué.
Odeurs	[صحا ما ان صحمو هابل مسك منك]	[nakħtmuha bi'al'musc] [kħitamuhā musc]	Finissons en bonheur
	[ري صك تبايل]	[riħtek thabbel]	Tu te sens super bon
	[صقن شيت هالا]	[šaddaqni šammitha]	Crois-moi, je l'ai senti qu'il finira comme ça !
	[راك محروق]	[rak maħrog]	Tu sens le brûlé/ dans le sens de embarrasser, gêner/ afficher par tout.

Ce regroupement des exemples proposés par les interviewés en trois rubriques : goût, couleur et odeur, n'est qu'un choix personnel afin de faciliter l'analyse de ces expressions²⁴⁹. Comme les individus occupent des positions sociales différentes, ils maîtrisent plusieurs codes sociolinguistiques et ils acquièrent diverses expériences. En se référant à l'hypothèse de Sapir-Whorf « *les langues donnent-elles forme à la pensée ?* »²⁵⁰ (1949), l'idée est que les habitudes linguistiques d'un groupe culturel déterminent sa vision du monde ; selon Sapir « *les cultures sont diverses parce qu'il existe des langues différentes* » (Ibid. : 60). Quant à Whorf, il a comparé des langues européennes et amérindiennes pour montrer que des systèmes linguistiques dissemblables supposent des expériences sociales qui ne peuvent être analogues, il affirmait « *dans une culture donnée, le système linguistique conditionnait l'activité mentale du locuteur et son cadre de pensée* » (1949 : 60).

Par contre, les défenseurs des approches objectivistes emploient le terme « référence » comme un concept clé de toute théorie de la signification, c'est-à-dire selon Kleiber « *la relation qui unit une expression linguistique au « quelque chose » qu'elle exprime* » (1999 : 15). En effet pour eux, les expressions de la langue se caractérisent par une fonction référentielle, elles permettent aux interactants de se référer à la réalité et de ce qui l'entoure : des objets, des personnes,... (Lerot, 1983 : 149-150).

Toutefois, Kleiber (1999 : 45) refusait d'adhérer aux propositions des objectivistes. Pour lui,

Le langage est tant que système de signes est tourné vers le dehors, vers ce qu'on appelle ou ce qu'on croit être la réalité ou encore le monde, précisément parce qu'un signe n'est signe que s'il représente quelque chose d'autre que lui-même.

(1999 : 25)

En conséquence, les éléments de la langue doivent être étudiés comme des expressions qu'un sujet parlant utilise non pas pour se référer à des conceptions mentales, mais à des représentations élaborées par le discours (Kleiber, Idem.). Malgré ces arguments, ces représentations continuent à être conçues comme faisant partie de la réalité indépendamment du langage.

Aucun des modèles, de notre point de vue, ne semble apporter de réponse unanime lorsqu'il s'agit d'analyser le sens des expressions lexicales – polysémiques ou non. Entre le contexte et la vision du

²⁴⁹L'idée de catégorisation en ces trois rubriques était à partir de ma participation à la 5^{ème} édition du congrès international LANGUES, CULTURES ET MEDIAS EN MEDITERRANÉE : GENRES, GOÛTS, ODEURS ET COULEURS, 23-25 octobre 2018, Fès, Maroc.

²⁵⁰L'hypothèse de Sapir-Whorf fait référence aux problèmes liés à la variabilité, ou non, des représentations et des catégorisations du monde dans les langues : « *la vision du monde des sujets parlants se trouve entièrement déterminée par la structure de leur langue* » (Idem.).

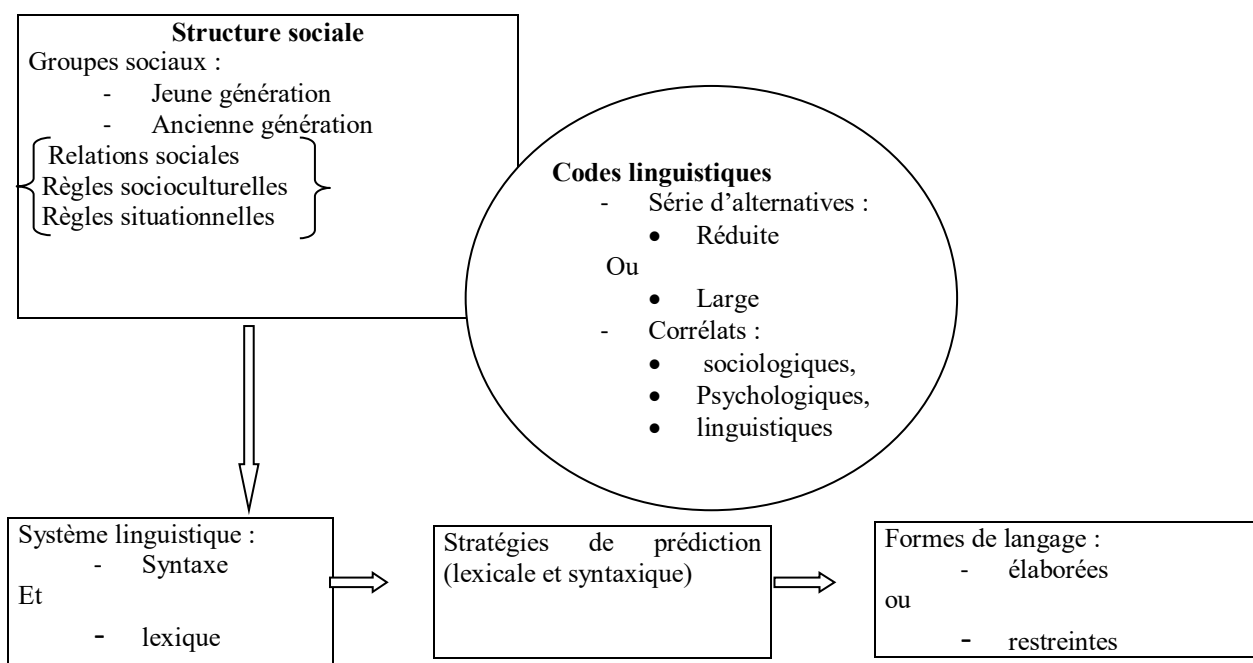
monde, Bernstein transporte la problématique culturelle à l'analyse des différences linguistiques entre classes sociales ; pour lui,

La réalité des causes et des effets est plus complexe. Elle renvoie à une circularité de déterminations tant psychologiques que linguistiques et sociologiques.

- La notion sociologique de structure sociale, correspond à deux groupes sociaux (deux générations) définis par deux critères macrosociologiques « *le statut social* » et « *le niveau d'éducation* » ;
- Le niveau microsocial des échanges sociaux (les relations sociales, les règles socioculturelles et les règles situationnelles), il s'agit d'une sociolinguistique expérimentale où les comportements langagiers sont toujours saisis dans des situations de test ;
- Un locuteur développe des stratégies verbales qui sont propres à sa classe sociale. Elles se répartissent en deux formes linguistiques « *le code restreint* », particulier à ces jeunes, et « *le code élaboré* », spécifique à des classes supérieures ;
- De la totalité des possibilités structurales qu'offre un système linguistique, les membres de la jeune génération n'en maîtrisent qu'une partie et n'en font qu'un usage restreint, alors que ceux de l'ancienne génération y ont largement accès ;
- Les codes linguistiques reçoivent une définition linguistique, psychologique et sociologique et se renvoient l'un à l'autre.

(1975 : 30)

Figure 07—Schéma expliquant le rapport entre langage et ses fonctions sociales²⁵¹.



Source : Bernstein (1975 : 34).

Ensuite, Bernstein ajoute,

²⁵¹Cf. DITTMANN, A.T, LLEWELYN, L.G. 1969. « Body movement and speech rhythm in social conversation », *Journal of Personality and Social Psychology*, Vol. 11, n° 2, pp. 98-106.

[...] la théorie de Chomsky séparait la linguistique de la sémantique. Par la suite, elle lui paraît inadéquate pour une étude dont l'objet majeur était précisément la relation entre la structuration sociale des significations pertinentes et la forme de leur expression linguistique. Cette théorie reposait sur certains présupposés psychologiques, voire neurologiques, sous-jacents au concept de compétence.

(Ibid. : 35)

Contrairement à la théorie de Chomsky, celle de Bernstein reposait sur des présupposés sociologiques relatifs à la nature de la performance ; selon lui,

Elle ne permettait pas la moindre description linguistique à un niveau supérieur à celui de la phrase. Or, l'objectif était de réaliser une description impliquant l'examen des procédés d'intégration des différentes phrases.

(Idem.)

Ces limites du Chomskysme et les incompatibilités avec son propre cadre ont conduit Bernstein à s'intéresser aux travaux de Halliday (1973). La préoccupation indispensable de Bernstein était d'étudier le poids des fonctions sociales que remplit le langage sur les structures linguistiques. Quant à Halliday, son analyse se basait sur les « traces », que ces fonctions peuvent laisser dans le système lexico-grammatical et phonologique de la langue ; selon lui « *l'organisation interne du langage n'est pas accidentelle ; elle incarne les fonctions que le langage a développé en vue de servir la vie de l'homme social* » (Ibid. : 136). Ces deux chercheurs se rencontrent dans l'intérêt qu'ils portent au rôle du langage, primordial pour eux, dans le processus de socialisation.

6. Jeunes et écrans : Grandir dans un monde numérique

Le monde du numérique est généralement qualifié comme un espace imaginaire par les adultes, mais pour les jeunes il est réel et existant. Dès l'apparition des écrans et leurs installations massives dans le quotidien des jeunes de cette génération dite Y, les pouvoirs publics et les parents veillent à organiser leur protection. En passant par la télévision, les consoles de jeux, les ordinateurs, les Smartphones, et autres, ils tâchent de s'assurer également que les sites Internet sont sécurisés, tout en faisant confiance à cette jeune génération qui est apte à s'accommoder de cette nouvelle réalité.

Le rapport des jeunes aux écrans a été longuement étudié au cours des dernières années, notamment le développement d'Internet et son impact sur la société. L'idée générale est de rapprocher l'Internet de la famille et permettre une meilleure connaissance de ses usages. Bien que, les comportements traités s'avèrent être en perpétuelle évolution, succédant en quelque sorte aux développements

techniques qui laissent augurer l'apparition de nouvelles applications et de nouveaux services. Cela passe par une meilleure communication et pédagogie dans un domaine perçu comme méconnu.

Vu l'indépendance accrue des jeunes dans leur consommation médiatique, rendant le contrôle plus difficile par les parents, la principale évolution est d'une part, de mieux outiller les parents techniquement et qualitativement par des formations sur les usages des jeunes, de développer, d'autre part, l'éducation aux médias pour tous. Pour autant, comme l'affirme Serres,

L'information n'est pas le savoir [...] les écrans si communicants soient-ils, doivent nous permettre de prendre de la distance par rapport au numérique pour déterminer la place et le rôle du parent, de l'éducateur pour aider à faire de tri dans ce monde numérique entre l'important et le superficiel.

(2011, 03/09/2011 : Libération)

6.1. Jeunesse numérique

Grandir et apprendre aujourd'hui apparaît fortement différent d'il y a vingt ans. De même, éduquer les enfants dans ce monde en mutation soulève plusieurs difficultés et interrogations auxquelles les parents n'avaient antérieurement jamais été confrontés ; selon Stora « *c'est justement à travers les consoles de jeux que la culture numérique est apparue dans notre univers familial* » (2012 : 9). Encore que, le développement fulgurant des outils et des usages numériques a rapidement engendré des inquiétudes. Les parents se montrent perplexes devant le comportement quasi addictif de leurs enfants par rapport à l'Internet, aux jeux vidéo...

Cette nouvelle génération est généralement dépeinte comme une génération « *mutante* » et « *rebelle* ». En effet, les enfants jouent sur des tablettes numériques dès l'âge de deux ans et souvent ils savent manipuler les Smartphones davantage que leurs parents. Grâce, entre autres, aux gestes interactifs et aux mouvements de leurs corps : la manette de la console, la souris de l'ordinateur, l'écran tactile du Smartphone ou de la tablette numérique, les enfants peuvent modifier les images et le scénario qui leur sont présentés. Pour Donnat,

L'essor du numérique a favorisé l'accès à l'information et aux contenus culturels [...] les conditions d'accès à l'art et à la culture ont profondément évolué sous les effets conjugués de la dématérialisation des contenus, de la généralisation de l'Internet à haut débit et des progrès considérables de l'équipement des ménages en ordinateurs, consoles de jeux et téléphones multimédias.

(2009 : 9-10)

Ce faisant, par leur invasion dans notre quotidien, avec leurs avantages comme leurs défauts, les sociologues et les psychologues incitent plutôt à s'intéresser aux effets d'amélioration qu'engendrent ces nouvelles technologies, soit par rapport à l'enrichissement du langage, la capacité d'attention et de concentration, de prise rapide de décision et de catégorisation.

6.2. Jeunes, culture et nouvelles technologies numériques

La reconfiguration de la culture et son arrimage à l'ère des TIC n'ont pas seulement bouleversé les agendas culturels individuels, mais modifient également plus profondément le rapport à l'ensemble de la sphère culturelle.

(Octobre, 2009 : 5)

Un pays devient puissant et développé s'il dispose de bibliothèques d'envergure, disponibles pour un large public. Ce dont ont besoin certaines sociétés et particulièrement les sociétés arabes, ce sont les centres culturels animés, libres et recherchés afin de revivifier la culture, de ressouder les liens sociaux et de former une génération civilisée.

Pour le renouveau, d'ailleurs, de la société, il est impérieux de donner la priorité à la parole vraie, à la culture et à la liberté de création. Ces nouvelles technologies ont rendu absolument nécessaire la construction d'une bibliothèque. Ces moyens numériques offrent en effet une activité uniquement technique axée sur la formation au multimédia et à la connexion Internet. Il se trouve que les services qu'offrent ces médiathèques se révèlent insuffisants, voire réduits pour un public de plus en plus exigeant, d'où la nécessité de réorienter ces espaces, d'enrichir leurs contenus et leur assurer une efficacité permanente dans l'action.

C'est pourquoi, depuis quelques années, après une première phase de découverte et de distraction, Internet devient de plus en plus un véritable outil de travail, d'échanges et de promotion de la culture dans le monde, surtout de la part de cette nouvelle génération. De même, un bon nombre d'artistes, d'associations culturelles et humanitaires, et autres ont créé leurs propres sites, blogs et profils afin de promouvoir leurs nouveautés, annoncer des programmations ou encore pour rester en contact avec leur public. Pour Octobre,

Ces dispositifs multimédias connectés et interactifs permettent et favorisent l'expressivité, un lieu d'expérimentation de l'autonomie qui contribue à la construction identitaire des individus. [...] les liens entre culture, savoir et information méritent d'être relus à l'aune de cette mutation qui interroge les modalités de la transmission culturelle, souvent considérée comme en crise. [...] La révolution numérique provoque une évolution des pratiques et consommations, mais également des représentations et positions symboliques des objets culturels dans les jeunes générations.

De ce fait, qu'ils soient sons, images fixes ou animées, tous les types de documents peuvent être numérisés avec les TIC et tout produit culturel peut être exposé comme des informations numériques pouvant être traitées, copiées, stockées et transmises instantanément à travers le monde entier sous forme de vloggings ou de tags sur les réseaux sociaux. Desjeux précise « *tout au long de l'itinéraire de production, de diffusion et d'échanges culturels, le numérique est devenu un passage obligatoire* » (2010 : 5). Les TIC ont accéléré le développement et l'apparition de nouvelles tournures d'expressions culturelles.

Toutefois, la génération d'hier n'arrive pas à atteindre la vitesse de l'Internet haut débit de tous ces changements, se laissant distancer par la génération d'aujourd'hui mais en essayant de combler les défaillances numériques en temps réel pour pouvoir être à jour avec celle-ci, cela nous a été confirmé par les adultes que nous avons interviewés.

6.3. Analyse interprétative du rapport sémantico-linguistique dans le numérique

Le croisement de la culture des TIC et celle de la consommation de ces moyens numériques a donné naissance à un vrai phénomène envahissant : un nouveau français et donc une nouvelle langue. Cette dernière est la résultante d'une utilisation de certains espaces d'échange à des fins communicatives poussant cette jeune génération d'aujourd'hui à presque ne rien faire qu'adapter un nouveau vocabulaire, une nouvelle langue en quelque sorte manipulatrice, envahissante et informative. Une langue omniprésente en tant qu'un objet complexe, mais aussi et surtout en tant que moyen de transmission d'un message quelconque avec les pairs et les adultes. Une complexité qui a été sujette à une multitude d'études pluridisciplinaires : linguistiques, psychologiques, sociologiques, sémiotiques, sociolinguistiques, etc. Malgré la différence de ces approches, elles se sont intéressées, à des degrés divers, au sémantisme et à l'interprétation de cette nouvelle langue. En effet, le point de gravitation de toutes ces études est le message et en finalité le sens du message c'est-à-dire, la sémantique comme un domaine de la linguistique, est la science qui étudie le sens, alors que les interactions langagières, entre ces deux générations, dépassent la dimension linguistique à celle de la sémiotique.

En postulant que la langue est un instrument de communication composite dont l'objectif principal est de transmettre un message unique et ciblé, on reconnaît à cet instrument le statut de système significatif chargé de sens. Toutefois, la langue en tant que système, est composite et englobe deux

autres types de sous-systèmes : « *linguistique* » et « *visuel* » créant, au sens de Montandon, « [...] une dynamique qui opposent et juxtaposent deux systèmes de signes sans les confondre » (1990b : 8)²⁵², c'est-à-dire deux systèmes différents mais qui peuvent coexister dans la langue en se distinguant par la nature de leurs unités, leurs signes : le signe linguistique et les signes visuels (indices et contextes), pour les différentes interprétations langagières verbales et non verbales.

Dès lors, le signe peut être envisagé comme un élément d'un processus de communication, mais aussi comme un élément d'un processus de signification. En d'autres termes, la notion de signe est complexe, mais tous les signes ont pour point commun d'être un substitut qui tient lieu d'une chose, sans être obligé de ressembler à ce dont il tient lieu, comme le souligne Morris « *a thing is a sign only because it is interpreted as the sign of something by an interpreter [...]* »²⁵³ (2011 [1946] : 68). De même pour Peirce, ce qui caractérise le signe est le fait d'être présent et signifiant quelque chose d'absent, concrète ou abstraite, pour quelqu'un d'autre son interprète « [...] *quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre* » (1978 [1906] : 121).

Il en est de même pour le signe linguistique qui ne vient presque pas tout seul, il fait partie intégrante d'une chaîne écrite et/ou parlée comme une unité élémentaire d'un ensemble de relations syntagmatiques. Sa signification dépendrait du contexte et de la période qui définit les distinctions sémantiques et les occurrences de tel ou tel signe puisque la langue est en perpétuelle évolution ; selon Wei,

L'étude du contexte verbal immédiat nous explique que la polysémie d'un mot est un état de langue et non un fait de parole. En effet, tout mot isolé hors contexte présente nombre de sens virtuels (c'est-à-dire nombre de signifiés), mais aucun sens réel. Cependant, une fois inséré dans un contexte verbal immédiat, la polysémie est tout de suite levée, et on saisit facilement l'acception pertinente des formes linguistiques en assemblage.

(1999 : 145)

Honeste ne pense pas que les mots, surtout s'ils sont polysémiques, correspondent à l'entité du monde mais au contraire qu'ils sont associés à un système référentiel complexe :

[...] un polysème n'est pas le résultat d'une association aléatoire de signifiés sous un même signifiant, [...] toutes les acceptions d'un polysème participent d'une raison commune et se justifient facilement selon un principe de rapprochement qui peut être de différents ordres. [...] Le polysème se trouve alors au centre d'un réseau de référents reliés entre eux par des critères de ressemblance [...]

²⁵²MONTANDON, A. 1990b. *Signe, Texte, Image*, Lyon, Césura, p. 211, Op.cit., LUGRIN, G. 2006. *Généricité et intertextualité dans le discours publicitaire de presse écrite*, Paris, Peter Lang, p. 66.

²⁵³« *Une chose n'est un signe que parce qu'elle est interprétée comme le signe de quelque chose par un interprète [...]* » (Trad. Personnelle).

(1999 : 30)

Honeste fait recours ainsi à la théorie des prototypes de Rosch (1977) afin de montrer que la liste de référents classés lexicalement par un polysème est le résultat d'une catégorisation qui n'est pas si explicite, c'est-à-dire le référent privilégié pourrait être également imprégné à un prototype autour duquel se crée une autre catégorie de référents analogues pour le locuteur²⁵⁴. Ainsi pour Honeste, « *la polysémie reflète un mode de catégorisation propre au lexique courant, et au-delà [...] elle constitue l'expression linguistique de nos modes de représentations des objets du monde* » (1999 : 28).

En effet, dans le cas de ce nouveau français, de ces nouveaux moyens techniques, et pour une meilleure transmission du message, les jeunes recourent à des techniques spécialisées pour mettre en relief le sens travaillé qu'ils veulent faire percevoir par leurs aînés. Pour avoir de bons résultats, ils utilisent les techniques de manipulation des signes qui leurs sont propres mais d'une manière assez facile pour faire intégrer leurs parents dans leur monde, soit disant compliqué. Par exemple, leur faire apprendre leur langue codifiée, comment utiliser les Smartphones ou l'ordinateur, par la partie linguistique, la prolifération de sens que la partie visuelle de par son capital polysémique pourrait dégager, etc.

C'est pourquoi, la sémantique interprétative, d'après Morris, pour qui la linguistique doit prendre les différents parlars pour objet, montre que,

La problématique de la différence tient compte du contexte, elle dépasse le problème de la signification et s'ouvre à la question du sens. La signification est, alors, dépendante du contexte et définie par le sens. Elle est un type constitué comme tel par le linguiste à partir des sens observés dans le discours et qui ont le statut d'occurrences.

(1968 : 21)

Tandis que le sens comme étant une interprétation « *se détermine relativement au contexte et à la situation, au sein d'une pratique sociale [...]* » (Rastier, 2001c : 302), et aussi « *tout ce à quoi on réfère doit exister* » (Searle, 1972 : 121). Le traitement sémantique discursif d'un mot de la langue en usage dans les discours médiatiques, entre autres, montre combien les fréquences lexicales sont influencées par l'imaginaire culturel collectif. Le locuteur, en se servant d'un lexique qui renvoie aux stéréotypes, à la stéréotypie lexicale et aux représentations identitaires et sociales, démontre la fonction et la portée communicationnelle de ce qu'il énonce et de ce qu'il pense.

²⁵⁴ Il s'agit d'un prototype au niveau de la catégorie référentielle et non pas de la catégorie linguistique (Rosch, 1977).

On peut avancer que si l'identité est une caractéristique qui permet une coaction entre et sur les individus, l'environnement qui réunit ces derniers devrait les aider à construire une réalité commune dans laquelle ils peuvent agir les uns sur les autres et communiquer avec les autres pour préserver les relations et gérer leurs pratiques ensemble. Les comportements ainsi fondés mènent rarement à une interaction entre réalité sociale, connaissances, savoir-faire et identité parce que les interactants ne se sentent pas obligés de partager une seule et même réalité.

Ce faisant, les représentations identitaires encouragent les individus à engager et à produire des conduites et des jugements qui les aident à se reconnaître comme des personnes et à reconnaître leurs semblables.

7. Découvrir et partager des contenus culturels

Ces dernières années, les chercheurs²⁵⁵ accordent un intérêt particulier à la multiplication des rencontres des langues, la culture, les identités, la mémoire et la communication. En effet, le besoin de partage et d'échange de nouvelles créations est l'une des premières préoccupations des jeunes adoptants massivement les réseaux numériques pour leurs usages culturels. Ainsi, Octobre souligne,

Les jeunes d'aujourd'hui, qui se caractérisent par une plus grande mobilité culturelle que leurs aînés, vieilliront-ils avec cette plasticité ? Voudront-ils durablement faire des objets culturels des espaces de performance et de réalisation de soi, y compris dans les formes de mobilités identitaires similaires à celles qu'ils auront expérimentées durant leur jeunesse ?

(2014a : 238-239)

Cependant, pour découvrir de nouveaux contenus culturels dans le monde, les méthodes traditionnelles (musique, photos, vidéos, jeux, livres,...) restent prépondérantes. La source d'information appréciée auprès des jeunes de cette génération numérique est leurs réseaux de proches, avec la famille, les amis et les collègues. Ensuite, par la télévision et la radio, puis les réseaux sociaux et enfin la presse et les magazines. Bien qu'en réalité, pour les usages fréquents, les services Internet et les réseaux sociaux prennent le pas sur le réseau des proches et les autres sources de découverte traditionnelles.

Cet ordre des préférences est respecté dans la majorité des réponses obtenues à nos questions, posées aux jeunes algériens et français interviewés, notamment la *Q10*. Tandis que, pour d'autres, recourir à des applications sur Internet n'est pas toujours l'unique accès pour partager des contenus. Les jeunes partagent leurs créations culturelles d'abord avec leurs proches. Ensuite, à travers les réseaux sociaux

²⁵⁵À l'instar de Pierre (2007), Musso (2009 ; 2008), Danquigny (2012), Octobre (2014a ; 2014b), et autres.

et après avec d'autres services Internet comme Wattpad, Rant book²⁵⁶,... soit pour chroniquer, réinventer des récits, etc.

7.1. Créer des contenus culturels

Because of interacting with technology, digital natives think and process information fundamentally differently to digital immigrants. Digital natives process information quickly, enjoy multi-tasking and gaming, while digital immigrants process information slowly, working on one thing at a time and do not appreciate less serious approaches to learning²⁵⁷.

(Prensky, 2001: 1)

La négligence progressive, pour ne pas dire l'effacement progressif du «patrimoine traditionnel» a entraîné une certaine recomposition du domaine audiovisuel ; selon Blanchot,

Avec le développement rapide d'Internet à haut débit, la convergence technologique entre télécommunication et médias devient plus que jamais une réalité tangible. La numérisation des contenus permet à n'importe quel réseau de véhiculer tous les types de contenu et à tout équipement de les consommer.

(2009 : 57)

Malgré que, cette convergence technologique corrige le rapport que l'individu maintient avec les contenus culturels partagés, ces derniers ne s'appuyaient pas exclusivement sur l'image et l'animation quelques années plus tôt. Du point de vue de l'individu, ces nouveaux réseaux lui permettent un accès illimité à des contenus culturels, des productions littéraires et artistiques indisponibles sur le marché, etc., mais ces réseaux sont accompagnés de nouvelles formes d'exposition et de consommation audiovisuelle (Blanchot, Ibid. : 58).

C'est pourquoi, d'après la majorité des réponses obtenues aux questions posées à nos jeunes interviewés algériens et français, notamment la *Q10*, ces jeunes appelés : génération des « *digital natives* » ne se contentent pas uniquement de consommer ces contenus culturels. Les applications offertes à ces jeunes leur facilitent la création de presque toutes les formes de contenus culturels qui sont disponibles sur Internet. Il apparaît effectivement que la majorité d'entre eux confirment qu'ils utilisent des applications qui leur permettent de créer des images et des photos, des films et des vidéos, de la musique et même des livres.

²⁵⁶ Wattpad et Rant book se sont des sites sociaux d'accès libre pour les usagers qui souhaitent partager gratuitement des récits, poèmes, romans,...

²⁵⁷ « S'agit-il [...] des digital natives, dont la facilité d'adoption des technologies de l'information et de la communication les distingue des anciennes générations affectées par un certain effort d'adaptation » (Trad. Personnelle).

Toutefois, pour les étudiants interviewés, les applications numériques adoptées massivement par les jeunes favorisent le partage et la création de contenus d'une manière remarquable mais, cela n'empêche pas qu'elles contribuent à la modification de la répartition des classes créatives entre les deux générations.

7.1.1. Lire les actualités

L'utilisation d'Internet à des fins culturelles prend plusieurs formes que nous détaillerons en fonction des effets qu'elles produisent, par une démonstration de l'aspect culturel, comme centre d'intérêt des jeunes, de son partage et de sa conservation, et aussi comment ils le communiquent entre eux.

Outre cela, Internet a emporté de multiples pratiques dont la nouvelle façon de voir le monde influençant les comportements culturels et permettant à ses usagers de rester en contact avec d'autres cultures. Aujourd'hui, nous pouvons nous informer sur les événements culturels, festivals, expositions, sorties littéraires, sur les « *micro-cultures* » au sens géographique et démographique, ainsi que sur les plans politique et économique. En somme, de chez soi, nous pouvons nous informer en seulement un clic sur des sujets qui étaient jadis inimaginables.

7.1.2. Suivre des cours en ligne

Suivre des cours en ligne veut dire que l'apprentissage est offert à l'aide d'un ordinateur. Cette définition est divergente d'un cas à l'autre parce qu'il existe plusieurs formes d'apprentissage en ligne. Il s'agit d'apprendre seul, à son rythme et dans son propre environnement.

En effet, les jeunes qui ont participé à ce type de cours confirment, qu'à l'aide d'un ordinateur, le taux d'assimilation des connaissances est plus élevé que quand ils les suivent en classe. Une étudiante de l'Université de Lorraine – Metz – explique par exemple, « *j'prends un cours de maths en ligne et là euh : si j'comprends pas j'pose directement des questions sans hum : que je fasse attention à ce que les autres étudiants vont penser : tu vois ! /* ». Une autre étudiante de la même Université explique, « *alors moi par exemple j'suis un cours d'anglais en ligne et dans s'cours si j'arrive pas à terminer les activités à temps ben : j'peux les compléter tranquille après sans que j'sois sanctionnée/* ». Ainsi, pour cette étudiante, « *s'qui est bien dans les cours en ligne c'est q' par exemple euh : la matière est dispensée en unités plus petites et faciles à gérer et ce que je fais c'est q' je survole un petit peu celles que connais mais j'étudie en détails celles nouvelles pour moi/* ».

D'autres étudiants affirment, que les cours en ligne sont offerts en tout temps. Les personnes qui souhaitent apprendre n'importe quelle matière n'ont pas besoin de chercher un enseignant disponible

pour suivre le cours en question. En plus de réduire la durée de la formation, ils ajoutent, qu'apprendre en ligne élimine la nécessité de se déplacer ainsi que les dépenses qui s'y rattachent, tant pour les étudiants que pour les formateurs. Ceci dit, les formations en ligne nécessitent un temps réduit que celles proposées en classe de cours. Elles peuvent être adaptées en fonction de l'apprenant afin de répondre à ses besoins spécifiques d'apprentissage, surtout s'il est dans le domaine linguistique (apprendre des langues étrangères)...

7.1.3. Apprendre

Le nouveau monde numérique a changé notre vie, malgré que cette mutation ne soit qu'à son commencement. Les TIC ont brutalement changé nos modes de travail, de loisir et l'essentiel de la vie : santé, éducation, enseignement, etc. L'Internet a basculé nos anciens repères, le temps et les distances sont perçus différemment, on peut apprendre de plusieurs lieux à la fois, proposer ses contenus à la communauté, etc. En conséquence, on trouve sur Internet toute sorte de données utilisables par ses usagers et particulièrement des apprenants du fait qu'il est caractérisé par l'omniprésence des sites éducatifs qui répondent à leurs différents besoins.

Par ces critères d'Internet, pour certains son utilisation se révèle enrichissante. Pour d'autres, le réseau n'a qu'une valeur éducative, même si quelques données y sont parfois difficilement compréhensibles. La plupart des utilisateurs d'Internet savent aussi manier parfaitement les services sur le Web, bien qu'ils n'arrivent pas à profiter de leurs compétences afin de les exploiter dans des recherches efficaces dans le but de développer un esprit critique et créatif. Cela dit, quelques fois sans la présence du formateur, les apprenants se trouvent moins impliqués et motivés dans la recherche qui leur est utile pour s'améliorer dans leurs apprentissages.

8. Répercussions des TIC sur les jeunes générations

« *Chaque génération se croit plus intelligente que la précédente et plus sage que la suivante* » (Orwell, 1972 [1949] : 396). Les jeunes se croient plus intelligents que leurs aînés qui continuent à vivre dans leurs époques, refusant les changements qui bouleversent leur stabilité et ne s'intéressant que très peu aux nouvelles technologies. En réponse à la **Q7**, les jeunes décrivent l'ancienne génération comme « *dépassée* » par les événements.

Cependant, toute génération est porteuse de nombreuses découvertes et progrès. Ce qui est vraiment différent chez les jeunes de cette nouvelle génération, dont les capacités de perception et de représentations dans l'espace sont, le moins qu'on puisse dire, étonnantes. De nombreuses études ont

révélé que cela revient aux temps passé face à un écran à interagir avec ce qui se présente. On parle aussi de leurs aptitudes à faire plusieurs activités en même temps : regarder la télévision, naviguer sur Internet et préparer leurs devoirs de l'école,... Ils contrôlent le passage rapide d'une activité à une autre. Ils ont en outre développé leur sens de la stratégie d'apprentissage et de concentration surtout vis-à-vis des changements linguistiques.

De ce fait, tenir compte des normes essentielles à la génération Internet dans tout ce qu'elle fait, c'est aussi prendre en considération ce qui la caractérise et non seulement ce qui la distingue. À l'exemple de sa liberté dans les choix des branches d'étude, sa personnalisation, ce qui oblige les adultes à s'adapter et suivre ses propres codes, sa rapidité, ses innovations et créativité ; selon Tapscott « *no one has ever been so concerned about ethics, collaboration, solidarity, or as intelligent and resourceful as this Internet generation* »²⁵⁸ (1999 : 15).

²⁵⁸ « *Personne n'a jamais été aussi soucieux d'éthique, de collaboration, de solidarité, ni aussi pourvu d'intelligence et de ressources que cette génération Internet* » (Trad. Personnelle).

Conclusion

La langue n'est pas la chose abstraite que le structuralisme s'est donnée comme objet d'étude, elle est aussi constituée par des millions de pratiques. Ainsi, les langues qui disparaissent sont le signe de situations dans lesquelles la convergence de plusieurs facteurs pousse les locuteurs de celles-ci à les utiliser de moins en moins. Ou encore à ne les utiliser qu'avec leurs pairs de la même génération et non avec des jeunes dans des situations vernaculaires que véhiculaires.

Toutefois, face aux langues qu'ils créent et entretiennent tous les jours, les locuteurs ont une certaine liberté et responsabilité. De même, le discours « *politico-linguistiquement correct* » a sa part de responsabilité dans ce paradigme structural ; selon Calvet et Varela,

[...] On ne peut pas interdire aux gens de changer de langue, on ne peut pas les obliger à transmettre une langue dont ils ne veulent plus. Encore une fois, la langue n'est pas un objet structuré [...] c'est un ensemble de pratiques mouvantes, une immense variable dont les locuteurs produisent des variantes.

(1999 : 127)

Pour rendre compte des changements linguistiques, la dynamique des classes sociales et les différences intergénérationnelles semblent être des forces motrices de l'innovation. Deux théories capitales ont été proposées dans ce chapitre, l'une portant sur l'innovation active et l'autre sur la résistance au changement :

- *L'innovation active*, développée par Labov (1976) à partir de l'observation et la description des mécanismes de douze changements phonétiques²⁵⁹. Pour lui, le changement linguistique ne présente pas de variation stylistique, mais affecte plutôt toutes les unités d'une classe de mots. La variable linguistique devient une fonction d'appartenance au groupe. Elle se répand dans les autres groupes qui reconnaissent les mêmes valeurs que le groupe d'origine et elle peut atteindre l'ensemble de la communauté linguistique. Des réactions en chaîne se produisent, entraînant d'autres changements. Les nouvelles générations, obéissant aux mêmes pressions sociales, accentuent le changement et il en résulte une « *hypercorrection par les anciens* », expression empruntée à Labov (Ibid. : 252) : la valeur de cette variable est alors fonction de l'appartenance au groupe et de l'âge.
- *La résistance au changement*, une autre conception des rapports entre classes et changement linguistique qui a été formulée par Labov en se demandant « *pourquoi*

²⁵⁹ Selon Labov, « l'élément linguistique qui sera affecté a souvent été dans le passé un marqueur (variante dialectale non soumise à stratification stylistique) de statut régional, et est distribué de manière irrégulière » (1976 : 252).

certaines personnes sont motivées pour innover et d'autres résistent à l'innovation ?» (Ibid. : 253). Il affirme que le changement est la condition naturelle de la langue, mais que quelques groupes sociaux évitent ou suppriment l'innovation. Baylon rejoint Labov dans ses propos, pour lui « *le changement linguistique est directement lié à la position dans la hiérarchie de classe: il commence au bas de l'échelle ; il est adopté, fort tard ou jamais, par le sommet* » (1996 : 106).

Par ces théories de Labov, l'évolution ultérieure de tout changement dépend du poids relatif des forces sociales en présence. Dans la vie quotidienne, on rencontre des situations où des personnes s'attachent à une innovation alors que d'autres résistent au changement. Cette conception schématique peut paraître constituer la dialectique de base des sociétés humaines.

De ce fait, les constructions numériques n'ont rien d'original car elles suivent une dynamique d'appropriation sociolinguistique contemporaine à toutes les communautés humaines ; selon Musso,

La révolution numérique constitue une ébriété technologique qui voile la relation entre l'homme, le langage et le monde. Il serait plutôt pertinent de considérer le numérique comme un ensemble de pratiques certes construites à partir d'outils des nouvelles technologies, mais qui ne sont en rien révolutionnaires si on les observe d'un point de vue sociolinguistique. [...]

(2008 : 103)

Bien que la dimension technique de ces usages ne doit pas être délaissée, il ne faudrait pas perdre de vue l'impossibilité à reconstituer les comportements et les interprétations humains. Qu'on l'admette ou pas, ce sont des productions langagières, des pratiques linguistiques numériques qui comportent une part d'inconnu non objectivable a priori. Si les institutions politiques admettent, entre autres, cette orientation vers le numérique, celle-ci permettra de redynamiser le français et accroîtra son pouvoir symbolique du fait de son ouverture au monde.

Effectivement, l'observation de la variation, à travers les enregistrements réalisés, explique comment la coexistence d'au moins deux langues et le contact d'une variété avec une autre plus ou moins régionale ont des répercussions sur l'acquisition linguistique des locuteurs. Ce contact peut faire varier leurs productions langagières en fonction du poids de la langue dans laquelle ils les produisent, mais il est incapable de masquer la mixité qui peut en résulter. D'après Lagarde (2008), la mixité ou le « mixing » de plusieurs langues et de variantes linguistiques connote à la fois une identité, une culture et une appartenance à un groupe social, dont les membres ont le même niveau culturel ou appartenance socioprofessionnelle.

Par ailleurs, étant donné que les sujets interviewés se sont bien mieux familiarisés avec l'interviewer, son niveau socioculturel, son origine ethnique, où il vit... ces arguments ont encouragé plus les interviewés à utiliser plus de mixité linguistique et à créer un espace de langues sans frontières. Bien que, la mixité ne peut pas être seulement lexicale, mais elle a encore des caractéristiques morphosyntaxiques et phonétiques. À l'exemple des marques transcodiques fréquentes dans les interactions des sujets algériens interviewés qui se présentent sous forme d'emprunts à l'arabe. C'est le cas des formules phraséologiques et de réponses affirmatives ([ya'ani] / qui veut dire) ; ([ḥāb ngul] / je veux dire) ; ([hih] / oui), et autres exemples qu'on verra dans le chapitre qui suit.

Chapitre V

Le cadre général et les dimensions stratégiques

*« Nous vivons avec des idées qui, si nous les éprouvions vraiment,
devraient bouleverser toute notre vie »*

– Albert Camus –

Introduction

Présenter les conditions des différentes interactions langagières et les variétés de la langue française qui se côtoient et s'entremêlent, comme projet de régulation harmonieuse de la communication entre la génération d'avant et celle numérique d'aujourd'hui, porteuse de culture différente, sont les mots clés de ce phénomène de la rébellion générationnelle. Cette quintessence de la passion pour le progrès technologique se doit d'être appréhendé comme le vecteur d'un progrès discontinu, capable de pauses au lieu d'imposer ses impératifs en chaîne ; un progrès empreint de diversité parce qu'endogène, autonome et autocentré et enfin, un progrès optionnel et sélectif qui élargit les possibilités au lieu d'imposer ses artefacts et qui choisit ses priorités sur des critères de mieux vivre ensemble à travers ces mutations générationnelles et de même linguistiques.

Après avoir exposé les différents paradigmes de notre travail dans les chapitres analytico-théoriques, nous nous intéressons à présent à la démarche entreprise et aux résultats auxquels nous sommes parvenus, à travers l'enquête effectuée auprès des étudiants et des enseignants de l'Université de Batna 2 en Algérie et de l'Université de Lorraine à Metz en France. Cette démarche méthodologique se considère comme mixte, du fait qu'elle combine les deux approches suivantes: la première est celle de la quantité dont l'importance n'est pas négligeable au regard de la deuxième qualitative qui nous intéresse le plus, pour l'intérêt porté par cette dernière à l'étude contrastive des différents travaux sur le sujet.

La première partie de ce chapitre sera consacrée à la présentation du cadre général afférent aux pratiques langagières déclarées (Représentations). Cette même partie est divisée en deux sections :

- La première section
 - L'analyse des entretiens avec les étudiants algériens.
 - L'analyse des entretiens avec les étudiants français.
- La deuxième section
 - L'analyse des entretiens avec les enseignants algériens.
 - L'analyse des entretiens avec les enseignants français.

Dans les parties qui suivent, nous présenterons l'analyse linguistique et sociolinguistique ainsi que l'interprétation des données recueillies.

1. Le cadre général – Pratiques langagières déclarées (Représentations)-

Nous avons procédé à une enquête semi-directive, sous forme d'entretiens basés sur deux différents questionnaires, établispréalablement, auprès des étudiants et des enseignants en France : UFR SHS Metz : Département des Sciences du Langage, Université de Lorraine et en Algérie : Département de français, Université de Batna 2, du début du mois de janvier 2017 jusqu'à la fin du mois de mai 2017, de tous les niveaux et classes sociales (hommes et femmes) et selon la variable âge. Cette démarche, nous a semblé être la meilleure approche expérimentale pour s'imprégner au mieux de la réalité des pratiques langagières en usage dans la société. La perception des divers types de communication entre la génération d'hier et celle numérique d'aujourd'hui semble aussi être très pratique pour confirmer ou infirmer nos hypothèses. Nous avons procédé d'abord à une catégorisation de l'analyse (Messaoudi, 2003) :

- Catégorisation du public interrogé (âge, sexes, niveau, origine sociale, tranche professionnelle) ;
- Par situation (formelle, informelle, formules de politesse et civilités d'usage) ;
- Par domaine ;
- Par ancrage territorial (urbain, citadin, rural).

Ensuite à une catégorisation des méthodes d'analyses des enregistrements :

- a. Méthode statistique
- b. Méthode d'analyse du contenu des questions ouvertes – Pragmatique – parce que les différences culturelles et langagières qui peuvent parfois expliquer des problèmes relationnels sont à analyser en tenant compte de la situation d'interaction ; selon Abdallah-Preteceille « *dans une situation de diversité culturelle, les codes ne peuvent pas être interprétés comme les signes d'une appartenance culturelle parce que les individus peuvent emprunter, durablement ou non, des codes culturels à d'autres groupes que le leur* » (1999 : 64).

En ce qui concerne les entretiens d'après Blanchet (2011 : 74-76), il y a trois types :

- *Les entretiens semi-directifs* constitués de questions ouvertes auxquelles l'informateur peut exprimer librement ses suspensées ;
- *Les entretiens directifs* constitués de réponses prédéterminées concernant une seule question. Entre ces réponses, l'informateur n'a qu'un choix limité ;

- *Les entretiens non-directifs* relèvent plutôt d'échanges spontanés que Berthier les décrit ainsi « l'enquête organise son discours à partir d'un thème qui lui est proposé (stimulus ou consigne) et choisi librement qu'il va développer, sans limitation, sans cadre établi » (2016 : 72).

Nous avons utilisé l'entretien semi-directif comme outil de recueil de données, parce que nous voulions arriver au fait que les entretiens permettent d'accéder aux représentations en interprétant les verbalisations des interviewés, non seulement à partir de ce qu'ils disent, mais également par la façon dont ils disent, la manière d'organiser leurs discours à partir du thème que nous avons proposé. Ainsi, pour la transcription des engagements pris ne faisant aucun cas du niveau discursif de l'analyse, un choix d'une autre transcription orthographique devrait s'ensuivre, c'est-à-dire usant des systèmes officiels d'écriture déjà pleinement stabilisés. Cette option première induit, de même, le choix limitatif des symboles de configuration textuelle, préférant au rendu minutieux de la perception auditive un petit nombre de marques susceptibles de favoriser la perception globale des structures discursives.

Notre choix d'une transcription orthographique, qui se veut lucide, se réserve la possibilité d'intégrer dans la graphie quelques observations résultant de travaux récents : l'expression libre est marquée dans la langue « standard » par certains écarts systématiques vis-à-vis de la forme écrite normée. Cet ajustement de la graphie à la morphologie de l'oral met en valeur le facteur « fréquence », c'est-à-dire à la fréquence d'usage correspond une tendance à l'abrégement, par exemple « aussi » : « ainsi » ; « eh bien » ;..., compensée par une nette corrélation entre caractère fonctionnel du phonème et tendance au maintien. La prise en compte des facteurs prosodiques, tel le débit, permettra par ailleurs d'expliquer certaines déviations (contractions) de l'oral :

- **Rythme et tempo**, dans le dialogue, l'ouverture est réduite à une particule monosyllabique qui, répétée, souligne le parallélisme de stratégie entre énoncé-question et énoncé-réponse, par exemple :
 - **Moi** : Si je vous dis :
« La langue serait un miroir reflétant l'image de la société au sein de laquelle elle s'emploie... »
 - Adhérez-vous à cette citation ou pas ?
 - Développez votre vision.
 - **Étu. ALG(MI)**: « euh [...] moi j'peux dire que oui [...] parce que c'est en regardant la réalité euh [...] la langue caractérise une société et forme l'emploi du langage [...] notre langue est le reflet de notre société et de n'importe quel société en fait [...] le langage contribue euh [...] avec bien d'autres choses à à donner une certaine vision du monde aux personnes/ »
- **La pause**, la plus fonctionnelle est celle qui coïncide avec le point d'aboutissement d'une intonation terminative, délimitant par là les « phrases » de l'oral, et pouvant s'accompagner

d'une marque paralinguistique de limite d'énoncé, par exemple « *ben parce que la langue fait partie de notre culture [...] de notre patrimoine qu'elle nous plaise ou non* (↓[.]/> »²⁶⁰. Cette pause finale est pourtant loin d'être la plus fréquente dans le flux du discours, différents types de pauses apparaissent, notamment

- Des pauses d'hésitation longues ou brèves, que nous transcrivons respectivement par quatre points [...] et deux points [.]. Cette notation ne repose pas sur une mesure instrumentale mais se fonde sur l'observation d'une fonction propre à la plus brève des deux, qui marque le plus souvent une autocorrection ;
- Les pauses les plus brèves (/) interviennent dans une même séquence, elles peuvent même contrevenir aux règles élémentaires de la syntaxe (normative), pauses entre constituants de phrases, à l'intérieur du syntagme déterminant/déterminé, etc.

Les pauses n'obéissent pas à un modèle syntaxique, elles peuvent marquer aussi bien une hésitation improvisée (réflexion, incertitude) qu'une segmentation programmée (destinée à faciliter la compréhension) ;

- Le rôle de **L'intonation**, de signifiant au plan syntaxique ou au plan expressif (indice/signal) (Hagège, 2013), est en tout état de cause essentielle pour l'analyse des énoncés oraux. Elle est supposée aussi, fournir une information au niveau de la phrase, elle peut aussi exprimer l'attitude ou les sentiments du locuteur.

En résumé, on trouve dans notre système de transcription :

- Une transcription orthographique aménagée selon des critères linguistiques éprouvés ;
- Un ensemble de signes de découpage/punctuation du texte qui est un compromis entre l'écrit et l'oral :
 - Les énoncés clôturés par une intonation terminative (↓) suivie d'une pause commencent par une majuscule et se terminent par un point (convention destinée à faciliter la lecture) ;
 - La segmentation est assurée, au sein des énoncés, par des barres obliques (/) ;
 - Les pauses suspensives par des pointillés :
 - Pauses longues [...]
 - Pauses moins longues [.] ;

²⁶⁰ Une réponse à la **Q1** d'une **Étue. ALG (L3)**.

- Les pointillés entre parenthèses (...), de même que les parenthèses vides () dans la traduction, indiquent les segments tronqués.
- Les allongements (:)
- Les répliques (tours de parole) autonomes sont ouvertes par un tiret suivi d'une majuscule, et closes par un signe de ponctuation finale, sauf interruption par l'interviewer (trois points de suspension) :
 - Les éléments de rétroaction sont indiqués entre parenthèses.
 - Des guillemets signalent les citations marquées par une articulation ou une prosodie distinctives (rehaussement du niveau intonatif).
- Les signes paralinguistiques prégnants à l'écoute figurent entre parenthèses sous une forme condensée, certains signes particuliers interviennent épisodiquement (soulignement pour indiquer les chevauchements de parole, l'Italique pour indiquer les particules énonciatives, etc.).

Étant donné, que la notation de l'oral ne rend de l'énoncé réel qu'une image imparfaite (Gadet, 1989), ce système de transcription couvre effectivement nos besoins quant à la segmentation du texte et aux constantes morpho-phonologiques de l'oral. Les phénomènes prosodiques autres que les pauses (intonation, rythme, débit) interviennent dans l'analyse, lorsque leur rôle est jugé significatif pour une interprétation processuelle des particules énonciatives.

Les notions recouvertes par le discours « spontané » et le discours « non planifié » (une planification qui est concomitante à l'énonciation) ou la « conversation » (quotidienne), en sont proches. La parole « *impromptue* » (Fernandez, 1994) peut être définie en termes de :

- **Contexte** : inventaire des traits situationnels nécessaires à la création d'une situation de parole impromptue. Il n'existe pas de « langue impromptue » mais seulement des façons impromptues d'utiliser la langue ;
- **Traits intratextuels** : on décrira une syntaxe spécifique « déviante », l'usage de certains types de phrases ou de particules au niveau morphosyntaxique, la prédominance de certains types de référence au niveau énonciatif ;
- **Production du discours** : l'approche sera processuelle. La parole impromptue est régie par les nécessités (limitations de la mémoire...) d'une production en temps réel.

Toutefois, selon Kerbrat-Orecchioni :

[...] Si l'on exclut de l'analyse tous les éléments non verbaux, on sera dans bien des cas incapable de rendre compte de la cohérence du dialogue, dans la mesure où y interviennent successivement des actes verbaux et non verbaux. Mais en outre, il sera impossible à l'analyste de rendre compte de son fonctionnement global, dans la mesure où y interviennent simultanément des éléments verbaux et non verbaux (et bien sûr paraverbaux). C'est particulièrement évident dans l'exemple des salutations, où le geste généralement est joint à la parole, et où différents actes verbaux et non verbaux se trouvent associés dans un même rituel.

(1990 : 140)

Il reste à voir d'un peu plus près, quels sont les aspects du fonctionnement de l'interaction, où le rôle des unités paraverbales et non verbales semble particulièrement important. Deux entrées sont possibles :

- Ou l'on s'attache à un type particulier de signifiant pour en chercher les valeurs essentielles, par exemple, les postures qui véhiculent par excellence des informations sur :
 - L'identité des participants : sexe, âge, origine géographique et sociale, etc. ;
 - Leur disposition émotionnelle (Grosjean, 1984) ;
 - La relation qu'ils entretiennent de hiérarchie éventuellement et surtout de distance ou d'intimité. L'expérimentation de Grosjean (Idem.) démontre combien la voix peut être à ce niveau un marqueur efficace.
- Ou on part à l'inverse des différentes fonctions des signes paraverbaux et non verbaux, en précisant dans un deuxième temps lesquels d'entre eux sont pour chacune d'entre elles les plus pertinents ; selon Kerbrat-Orecchioni « *certaines comportements non verbaux sont à considérer comme des conditions de possibilité de l'interaction, qui doivent être réunies pour que celle-ci puisse s'ouvrir/ se poursuivre/ cesser* » (1998 : 144), les faits les plus pertinents sont la distance proxémique, l'orientation du corps et le regard, entre autres,
 - À l'inauguration de l'échange, il convient de se déplacer vers l'autre, de s'en rapprocher suffisamment, de se tourner vers lui et d'établir avec lui un contact oculaire ;
 - Durant la poursuite de l'échange, la condition proxémique de la « bonne » distance doit être maintenue ainsi que la condition posturale. Les interlocuteurs doivent en outre échanger régulièrement des regards, produire des phatiques et des régulateurs, et synchroniser leurs activités respectives, verbales et non verbales ;
 - Pour que l'échange puisse cesser, les partenaires en présence doivent produire des signes inverses des précédents : s'éloigner l'un de l'autre, et se détourner de la conversation, les formules verbales d'adieu étant, en tout état de cause, incapables d'effectuer à elles seules la clôture de l'interaction.

[...] Pour qu'il y ait véritablement « dialogue », il faut non seulement que l'on ait en présence l'une de l'autre (deux personnes au moins) qui parlent à tour de rôle, mais il faut en outre que ces personnes produisent des signes d'attention et d'intérêt mutuels, attestant du fait qu'elles sont effectivement « engagées » dans l'échange communicatif. En ce qui concerne *la structuration* de l'interaction, [...], les faits paraverbaux et non verbaux jouent un rôle important pour l'identification des schémas participatifs et de l'organisation interne des groupes et sous-groupes conversationnels. Les marqueurs essentiels étant à ce niveau la direction des regards ainsi que les configurations proxémiques et posturales.

(Kerbrat-Orecchioni, 1990 : 142)

En ce qui concerne le contenu de l'interaction, le matériel paraverbal et non verbal contribue de différentes manières à sa détermination (Ibid. : 146) :

- **Niveau syntaxique**, les incises sont à l'oral identifiables (accélération du débit, pause, etc.), ainsi que la structure focale de l'énoncé où les gestes ont une certaine fonction « cohésive ».
- **Niveau sémantique**, pour ce qui est des contenus implicites, les données mimo-gestuelles deviennent fondamentales pour détecter les connotations (en particulier axiologiques).
- **Niveau pragmatique**, le rôle du paraverbal et du non verbal est plus déterminant encore s'agissant du fonctionnement des actes indirects. L'attitude traditionnelle consiste, ainsi, à les envisager comme des entités purement linguistiques.

En effet, selon Labov

[...] le but de la recherche linguistique au sein de la communauté est de découvrir comment les gens parlent quand on ne les observe pas systématiquement ; mais la seule façon d'y parvenir est de les observer systématiquement.

(1976 : 290)

Ce problème n'est pas insoluble : on doit, soit trouver le moyen de compléter l'interview officielle par d'autres données, soit modifier de quelque façon que ce soit, la structure de la situation de l'interview. Nous avons essayé les deux solutions dont l'une est détaillée dans le prochain chapitre analytique.

Pour l'autre solution, un moyen plus systématique de contrôler le discours, consiste à mettre à profit l'interaction normale au sein des groupes de pairs, de préférence le tête-à-tête de l'interviewer et de l'interviewé. Nous avons interviewé individuellement chacun des participants, puis quelques séances de groupe avec des étudiants de L1 de Département des Sciences du Langage à l'UFR SHS de l'Université de Lorraine, Metz et du Département de français de l'Université de Batna 2. Durant ces séances, l'entretien de chaque étudiant était enregistré sur une piste séparée. Aucune contrainte visible

ne pesait sur ces réunions ; les jeunes étudiants se comportaient à peu près comme d'habitude, avec pratiquement les mêmes interactions (verbale et physique) entre eux.

De plus, quand on regarde les corpus de langue orale, il ne faut pas s'attendre à ce que les chaînes s'analysent intégralement. Il y a réticence et lenteur à parler, qui relève de ce que Jakobson appelait « le phatique », en particulier des éléments intéressants à interpréter du point de vue de l'information qui souvent sont à des jointures entre thème et rhème par exemple.

Dans notre corpus, nous avons procédé comme suit :

- Un questionnaire préparatoire
- La méthodologie :
 - a. La méthode de recueil, de transcription et traitement de ces données : j'écoutais et réécoutais les enregistrements vocaux et transformais les entretiens en textes.
 - b. Essayer de comprendre les propos de chaque participant en fonction des questions posées et les classer socialement et linguistiquement.
 - c. Respecter l'anonymat des participants et se contenter des indications telles que : Enst. ALG – enseignant Algérien ; Enste. ALG – enseignante Algérienne ; Enst. FR – enseignant Français ; Enste. FR – enseignante Française ; Étú. ALG – étudiant Algérien ; Étúe. ALG – étudiante Algérienne ; Étú. FR – étudiant Français ; Étúe. FR – étudiante Française.

Plusieurs chercheurs convergent vers le même point de vue et considèrent que les conditions sociales, spatiales et temporelles peuvent influencer énormément ce dernier. C'est pourquoi, Blanchet et Gotman (2001 : 69-80), dans ce qu'ils appellent « *les paramètres de la situation d'entretien* », insistent sur trois niveaux ayant un impact sur le déroulement d'un entretien :

- **Niveau 01**, c'est l'environnement, c'est-à-dire le temps et la scène ;
- **Niveau 02**, c'est le cadre contractuel de la communication, c'est-à-dire les statuts des interlocuteurs et la maîtrise du sujet par l'interviewé ;
- **Niveau 03**, ce sont les modes d'intervention de l'interviewer et de l'interviewé.

Tandis que pour Beaud et Weber (2010 : 169-175), il est nécessaire de traiter les conditions de l'entretien tout en admettant que parfois l'interviewer n'a pas les moyens de remplir ces conditions. Il se trouve alors limité par les conditions imposées par son interviewé. Beaud et Weber (Idem.) précisent qu'il faut donner une importance au choix du lieu de l'entretien.

Pour répondre, par la suite, aux objectifs définis pour cette analyse et pouvoir collecter toutes les informations, telles que décrites avant, nous ne pouvions pas garder une seule technique d'analyse. Pour cette analyse nous avons combiné certaines techniques d'analyse du contenu et du discours de façon simultanée. L'analyse du contenu nous a permis de repérer les représentations des interviewés sur l'état de la langue française, tandis que celle du discours, elle nous a permis d'analyser la manière dont les interviewés (enseignants/étudiants) agencent leurs discours, les moyens verbaux et non verbaux dont ils font usage et la manière dont ils se positionnent face à ce qu'ils expriment :

- ***L'analyse du contenu***, permet à l'interviewer de reconstituer des processus sociaux à partir du choix des mots utilisés par l'interviewé, leur fréquence et leur mode d'agencement, les sujets qu'il aborde et sa façon de les développer et la construction même de son discours. En effet, nous avons choisi cette méthode d'analyse parce qu'elle permet d'examiner, entre autres, les hypothèses formulées pour répondre à notre problématique.
- ***L'analyse du discours***, vu la pluralité des points de vue et des définitions de la notion d'« analyse du discours » (Maingueneau, 1991), on doit tout d'abord préciser le sens que nous avons retenu. En effet, nous l'avons utilisé en tant que technique d'analyse transversale, car selon Maingueneau elle est « *une boîte à outils dans le vaste ensemble des méthodes qualitatives offrant des indices qui permettent au chercheur d'accéder à des réalités hors du langage* » (Ibid. : 102). En tant que méthode d'analyse des données, Charaudeau (1995) la présente comme une technique située au carrefour des sciences sociales parce qu'elle est utilisée au-delà de la linguistique qui l'a vue naître.

Dans le cadre de cette recherche, nous avons aussi retenu la perspective linguistique de cette méthode. Nous avons par ailleurs privilégié la composante de l'énonciation qui en est une parmi d'autres dans le domaine de l'analyse linguistique du discours. Nous avons procédé de cette sorte à l'analyse du processus de production des énoncés/réponses de nos interviewés. L'énonciation est comprise dans notre cas, dans le même sens de Kerbrat-Orecchioni comme :

La recherche des procédés linguistiques (*Shifters*, modalisateurs, termes évaluatifs, etc.) par lesquels le locuteur imprime sa marque à l'énoncé, s'inscrit dans le message (implicitement ou explicitement) si situe par rapport à lui (problème de la distance énonciative).

(2009 : 34)

Nous avons identifié les éléments par lesquels nos interviewés (enseignants/étudiants) impriment leurs marques, dans ce qu'ils affirment par le repérage puis l'analyse des phénomènes énonciatifs de modalisation et de modalité²⁶¹.

Cependant, cette analyse a été limitée aux marques grammaticalement exprimées dans les discours et graphiquement identifiables dans les transcriptions. Nous avons procédé de cette sorte, parce qu'il est difficile d'analyser des phénomènes non verbaux à partir d'un enregistrement audio des entretiens, sachant qu'entre, le moment de la réalisation, ceux-ci et leur analyse prennent beaucoup de temps et parce qu'il y a un grand risque de subjectivité dans l'analyse et l'interprétation des comportements non verbaux.

2. Enquêtes de terrain

Nous avons choisi les entretiens basés sur deux questionnaires différents que nous avons préalablement établis, comme l'indiquent notre outil méthodologique de recherche parce que d'une part, ils sont perçus comme étant plus fiables en ce qui concerne les informations qui pourront nous être données et d'autre part, dans le but de comprendre les pratiques langagières des interviewés, tout en mettant en lumière leurs profils sociolinguistiques, fortement marqués par des changements linguistiques et des interactions langagières intergénérationnelles.

Nous avons choisi de travailler sur un échantillon universitaire, et plus particulièrement avec des étudiants et des enseignants de langue française, pour les raisons suivantes :

- L'Université, un lieu de rencontre des personnes, venues étudier ou enseigner de toutes les régions, de toutes les classes sociales et de toutes les variables d'âge ;
- Ces étudiants et enseignants, des deux Universités, sont en contact direct et permanent avec la langue française ;
- Le Département de Français et le Département des Sciences du Langage à l'UFR SHS constituent un terrain hétérogène et riche pour s'imprégner au mieux de la réalité des pratiques langagières en usage dans la société.

Pour ne pas être perturbé par les passants et créer une ambiance conviviale au sein de l'équipe des étudiants interviewés, les enregistrements ont eu lieu simultanément, dans une salle de cours qui nous a

²⁶¹ Charaudeau définit les modalités comme « *des actes [...] par lesquels se manifeste la modalisation* » (1995 : 96). Cette dernière est définie comme « *une catégorie conceptuelle à laquelle correspondent des moyens d'expression qui permettent d'explicitier les différentes positions du sujet parlant et ses intentions d'énonciation* ». Et ces deux peuvent être exprimées par des comportements et des phénomènes non verbaux « *la modalisation peut être explicitée par des marques particulières ou demeurer implicite mais elle est toujours présente* » (Ibid. : 97).

été affecté par le Département de Français de l'Université de Batna 2, Algérie, et au bureau des doctorants à l'UFR ALL de l'Université de Lorraine-Metz, France. Quant aux enseignants, les enregistrements ont eu lieu dans leurs bureaux de travail, dans les deux Universités respectives. Le matériel utilisé est un Smartphone comportant un magnétophone.

Les interviewés étudiants et enseignants, grâce à leur cordialité et leur coopération, nous ont permis de mener à terme notre enquête de manière efficace, car partout où nous sommes passés, nous n'avons, en aucun cas, ressenti une seule fois un sentiment de refus. Les interviewés en question ont fait preuve de coopération et d'assistance exemplaires.

Nous avons abordé nos interviewés, auxquels nous avons expliqué la raison de l'enregistrement et l'aide qu'ils pourraient nous apporter, s'ils s'appliquent à répondre soigneusement et s'ils ne sont pas déconcentrés par le stress pour donner des explications objectives.

Nous avons tenté de faire comprendre à nos échantillons, d'étudiants et d'enseignants, que l'objectif de l'enregistrement est de connaître les représentations qu'ils se font de la langue française actuelle, mais aussi comment ils appréhendent les différentes interactions langagières entre les deux générations X et Y.

Les résultats quantitatifs obtenus ont été analysés par le logiciel tableur Microsoft Office Excel, pour une présentation claire et fiable. Pour les résultats qualitatifs, nous avons procédé à une transcription manuelle et orthographique simple, car nous avons souhaité faire une analyse de la langue française utilisée par les étudiants et les enseignants. Ensuite, avec la découverte du logiciel « PRAAT »²⁶², nous avons essayé de refaire l'analyse avec un souci de rigueur et d'exactitude et aussi de prospecter la possibilité d'avoir d'autres clés de transcription de nos entretiens.

2.1. Présentation et description de l'échantillon

2.1.1. Des enregistrements des jeunes étudiants de la génération Y (selon la variante âge : nés entre 1980 - 1997)

Quelques précisions sur le questionnaire préparatoire pour les enregistrements auprès des étudiants du Département de Français à l'Université de Batna2 et du Département des Sciences du Langage à l'UFR SHS à l'Université de Lorraine-Metz- concernant la langue française

Notre questionnaire se compose de 12 questions fermées, ouvertes et semi-ouvertes.

²⁶²PRAAT est un logiciel libre pour l'analyse, la manipulation et l'annotation de sons. Il est créé par Paul Boersma et David Weenink de l'Institute of Phonetic Sciences de l'Université d'Amsterdam, en 1996.

L'objectif de ce questionnaire est d'identifier les conceptions des interlocuteurs de cette jeune génération à l'égard de l'usage de la langue française et d'essayer de voir les facteurs qui, selon eux, ont contribué à ce déphasage langagier entre le parler des deux générations.

Tout d'abord, nous nous sommes focalisés sur l'âge des personnes interviewées, étant donné que la génération des Digital Natives est née entre 1980-1997. Pour ce faire, nous avons laissé une case permettant d'indiquer leurs âges.

Ensuite, nous avons prélué notre questionnaire par une sorte de petit avant-propos expliquant l'objectif de notre enquête, pour arriver enfin à notre série de questions suivantes :

- a) La première question comporte une citation sur la langue et s'ils y adhèrent ou pas et de développer leurs propos.
- b) La deuxième question traitant de l'avis de nos jeunes sujets sur l'état ou l'évolution de la langue française, qui se fait suivre par une autre question ouverte leur demandant de développer leurs points de vue (selon le choix prononcé).
- c) Dans la troisième question, on leur propose une question ouverte sur ce qu'ils pensent de l'argot.
- d) La quatrième question également, on leur propose une autre question ouverte sur ce qu'ils pensent du parler soutenu.
- e) Quant à la cinquième question, elle comporte une question fermée leur demandant s'ils utilisent généralement un parler spécifique à eux. Après, on leur demande, pour quelles raisons ils l'utilisent et s'ils remarquent des tics de langage chez leurs interlocuteurs (amis/parents) dans les tournures lexicales empruntées à d'autres usages, si eux-mêmes ont des tics et enfin, on leur demande de proposer des exemples.
- f) Pour la sixième question, qui s'agit d'une question ouverte sur le parler des jeunes, s'il est considéré comme un parler à alternance codique.
- g) Dans la septième question, on demande à nos étudiants interviewés s'il y a des règles à respecter dans une conversation, entre amis et avec leurs parents.
- h) La huitième question est une liste de certaines qualités. On invite les jeunes interviewés à nous dire quelles sont les qualités qui caractérisent le plus leur génération.

- i) La neuvième question comporte une citation accompagnée d'une question fermée leur demandant s'ils voient une différence langagière entre leur génération et celle d'hier. Ensuite, on leur demande à quoi est dû ce décalage et selon eux quel serait le parler le plus juste.
- j) La dixième question comporte une citation qui leur demande de développer le fait d'être numérique.
- k) La onzième question comporte une question fermée leur demandant s'ils croient que la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques influent sur la façon de parler ou de communiquer de cette jeune génération d'aujourd'hui. Après, on leur demande de justifier leurs réponses.
- l) Finalement, la douzième question leur permettant de nous parler d'un sujet « à thème libre ». Cette dernière est, selon nous, celle qui a eu le plus d'importance, vu qu'elle est considérée comme étant évaluative du parler du jeune interviewé, d'où on allait tirer les informations recherchées et permettre à notre jeune interlocuteur de s'exprimer librement et sans condition, ce qui nous a été très bénéfique.

Nos différents entretiens avec les étudiants du Département de Français à l'Université de Batna 2 et du Département des Sciences du Langage à l'UFR SHS à l'Université de Lorraine-Metz se sont donc traduits par ces 12 questions.

Ces étudiants que nous avons sollicités, se sont montrés très coopératifs et bienveillants à notre égard. Un climat propice s'était instauré entre nous et les procédures se sont passées dans les meilleures conditions. Cela nous a permis d'avoir des réponses très claires qui prouvent leur entière disponibilité à élaborer un projet de recherche.

i. A. Des étudiants du Département de Français en Algérie – Université de Batna 2 –

L'enquête a été effectuée au Département de Français à l'Université de Batna 2 en Algérie, du début du mois de janvier 2017 jusqu'à la fin du mois de février 2017. Nous avons réalisé les entretiens avec 40 étudiants (20 filles et 20 garçons)²⁶³ de tous les niveaux (Licence – Master et Doctorat), garçons et filles, de toutes les classes sociales et de toutes les régions de l'Algérie.

Tableau 01 – Les âges de nos jeunes interviewés algériens durant l'enquête (2017).

²⁶³Nous avons choisi l'égalité du nombre des interviewés.e.s garçons et filles afin de pouvoir répondre convenablement aux situations de généralisation.

La variable d'âge			
F 20		M 20	
20 ans – 26ans	26 ans – 37 ans	20 ans – 26ans	26 ans – 37 ans
12	08	09	11
21 (20 ans – 26 ans) / 19 (26 ans – 37 ans)			
52% (20 ans – 26 ans)		48% (26 ans – 37 ans)	

En suivant la catégorisation des âges de la génération Y qu'a faite Coupland (2004[1991])²⁶⁴, les interviewés constituent un public jeune, se situant dans la tranche d'âge des 20-37 ans, dont (52%) ont entre (20 ans – 26 ans) et (48%) ont entre (26 ans – 37 ans).

Tableau02 – Le niveau d'étude de nos jeunes interviewés algériens durant l'enquête (2017).

Le niveau d'étude					
F 20			M 20		
Licence L1-L2-L3	Master M1-M2	Doctorat D1-D2-D3-D+	Licence L1-L2-L3	Master M1-M2	Doctorat D1-D2-D3-D+
06	11	03	09	09	02
15 (Licence) / 20 (Master) / 05 (Doctorat)					
37,5% (Licence) / 50% (Master) / 12,5% (Doctorat)					

Dans ce tableau, nous montrons les niveaux d'étude des étudiants interviewés, pour voir comment est perçue la langue française actuelle par l'étudiant dans chacun de ces niveaux d'étude. Sachant que (37,5%) sont en Licence, (50%) sont en Master et (12,5%) en Doctorat.

²⁶⁴ Cité dans (Attias-Donfut, Segalen, 2007) : COUPLAND, D, MERCADET, L (Trad. Ang). 2004[1991]. *Génération X*, Paris, 10/18 (éd.), p. 260.

Tableau03 – Les classes sociales auxquelles appartiennent nos jeunes interviewés algériens.

Les classes sociales											
F 20						M 20					
Classe moyenne		Classe ouvrière		Bourgeoise		Classe moyenne		Classe ouvrière		Bourgeoise	
Salarié	Non Salarié	Salarié	Non Salarié	Salarié	Non Salarié	Salarié	Non Salarié	Salarié	Non Salarié	Salarié	Non Salarié
04	10	01	04	00	01	10	05	03	01	01	00
29 (Classe moyenne) / 09 (Classe ouvrière) / 02 (Bourgeoise)											
19 (Salarié) / 21 (Non salarié)											
72,5% (Classe moyenne) / 22,5% (Classe ouvrière) / 05% (Bourgeoise)											
47,5% (Salarié) / 52,5% (Non salarié)											

Dans ce troisième tableau, on peut voir que la majorité de nos jeunes étudiants algériens (72,5%) appartiennent à une classe moyenne, que Weber (1965 : 55) définit comme celle des « *intellectuels et les spécialistes sans biens* ». Ensuite (22,5%) de nos interviewés appartiennent à une classe ouvrière, d'après Weber « *il s'agit de ceux qui [...] doivent travailler durement pour vivre* » (Idem.). Enfin (5%) des jeunes étudiants font partie de la classe bourgeoise de la société.

Avec presque une égalité, les étudiants salariés (47,5%) admettent qu'ils doivent s'autonomiser et travailler pour subvenir à leurs besoins (santé, études, vêtements, nourriture,...), sans dépendre de leurs parents. Pour les non salariés (52,5%), ils nous expliquent qu'ils ne peuvent pas réussir les études et le travail en même temps. Les non salariés de la classe ouvrière (12,5%) nous ont avoué que, pour pouvoir poursuivre leurs études, leur seule source financière est la bourse attribuée par l'État Algérien et de temps en temps des petits travaux, pendant les week-ends, sinon ils n'ont aucun salaire mensuel fixe.

En ce qui concerne leurs origines géographiques, ils sont majoritairement de l'Est algérien, (63%) (Batna, Constantine, Sétif, Tébessa), (17%) du Sud algérien (Biskra, Ouargla) et (15%) du Nord algérien (Jijel, Bouira). Alors que seulement (05%) d'entre eux affirment être de l'Ouest algérien (Saïda, Sidi Bel Abbès). Pour leurs lieux de résidence, la majorité confirme sa provenance de la ville (60% soit 24) et 16 étudiants (40%) habitent dans les milieux ruraux.

Tableau04 – Les origines géographiques de nos jeunes interviewés algériens.

Les origines géographiques							
F 20				M 20			
Nord algérien/amazigh (Kabyle) (Jijel, Bouira)	Est algérien (Batna - amazigh (Chaoui) -, Constantine, Sétif, Tébessa)	Sud algérien (Biskra, Ouargla)	Ouest algérien (Saïda, Sidi Bel Abbès)	Nord algérien/amazigh (Kabyle) (Jijel, Bouira)	Est algérien (Batna - amazigh (Chaoui) -, Constantine, Sétif, Tébessa)	Sud algérien (Biskra, Ouargla)	Ouest algérien (Saïda, Sidi Bel Abbès)
04	12	03	01	02	13	04	01
06 (amazigh/ Nord algérien) / 25 (Est algérien)/ 07 (Sud algérien) / 02 (Ouest algérien)							
15% (amazigh/ Nord algérien) / 63% (Est algérien)/ 17% (Sud algérien) / 05% (Ouest algérien)							

Ce regroupement par niveau d'étude, classe sociale, origine géographique et surtout selon l'âge des interviewés, puisqu'on parle de générations, constitue un élément de base pour l'étude des pratiques langagières intergénérationnelles et de la langue française actuelle vis-à-vis de son emploi et apprentissage dans le quotidien des jeunes.

Notre échantillon, en question, était composé d'un groupe hétérogène d'étudiant(e)s, dont : nos proches, voisins et connaissances dans le même Département, qui avec sourire ont accepté à se soumettre à l'entretien et de s'y appliquer et se concentrer pour nous donner ainsi des réponses convenables...

La durée de temps estimée pour la réalisation de chaque enregistrement a été de 30 minutes consacrées à chaque étudiant pris séparément. Quant à la durée dans laquelle s'était établie la totalité de tous les enregistrements, elle a duré un mois²⁶⁵.

Avant de commencer les entretiens, nous avons tenu à chaque rencontre, à expliquer à nos jeunes interviewés qu'il s'agit d'un entretien destiné à un travail de recherche universitaire, sur l'influence de la variable générationnelle sur les interactions langagières : changements linguistiques et conflits culturels entre générations en Algérie et en France, et qu'ils n'avaient aucune raison ni de mentir ni de maquiller la réalité, vu que l'anonymat était, de toute façon, de rigueur.

²⁶⁵La période des entretiens a été malheureusement la même période des examens semestriels des étudiants et la seule période où nous étions libres des engagements vis-à-vis des formations et des séminaires doctoraux, ce qui explique la durée nette de l'enquête (un mois). Sans compter également les week-ends.

- *Analyse du questionnaire*

Question n°1

Si je vous dis :

« La langue serait un miroir reflétant l'image de la société au sein de laquelle elle s'emploie... »

- Adhèrent-vous à cette citation ou pas ?
- Développez votre vision.

Représentation des données

Tableau05 – « Vision des étudiants algériens vis-à-vis de la citation proposée ».

	« La langue serait un miroir reflétant l'image de la société au sein de laquelle elle s'emploie... »		
	Oui	Non	
		32	
Total	32	08	40
Pourcentage	80%	20%	100%

D'après le tableau 05, il ressort que 32 étudiants (soit 80%) adhèrent à la citation présentée, alors que seulement 08 étudiants (soit 20%) infirment l'extrait soumis.

Analyse et interprétation des données

À la lumière de ces données, on peut affirmer que la langue reflète effectivement la société qui en fait usage. Il est évident que ce qui se passe au sein d'une communauté donnée, ainsi qu'au sein des groupes sociaux, permet de véhiculer les idées et les pensées des individus.

Tableau05.01 – Attestant les arguments donnés (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les argumentations de notre public concernant l'objet demandé</i>
«La langue serait un miroir reflétant l'image de la société au sein de laquelle elle s'emploie... »	<ul style="list-style-type: none"> - <i>Étu. ALG (M1): euh</i> [...] moi j'peux dire que oui [...] parce que c'est en regardant la réalité <i>euh</i> [...] la langue caractérise une société et forme l'emploi du langage [...] notre langue est le reflet de notre société et de n'importe quel société en fait [...] le langage contribue <i>euh</i> [...] avec bien d'autres choses à donner une certaine vision du monde aux personnes/ - <i>Étue. ALG (L3): ben</i> parce que la langue fait partie de notre culture [...] de notre patrimoine qu'elle nous plaise ou

	<p>non (↓) [...] Chaque société est définie <i>eu</i>h [...] par une langue et une culture. [...] c'est vraiment partout où on va/</p> <ul style="list-style-type: none"> - <i>Étu.ALG (M1)</i> : <i>ben</i> en fait [...] pour comprendre le fonctionnement de n'importe quelle langue <i>eu</i>h [...] il faut écouter ceux qui la parlent parce que le langage [...] c'est la langue miroir <i>euuh</i> [...] dans laquelle se <i>eu</i>h [...] se reflètent les multiples tensions de la société et aussi <i>hum</i> [...] la diversité des références des individus [...]/ - <i>Étu.ALG (D2)</i> : alors <i>eu</i>h [...] la langue constitue en effet [...] j'ai envie t'dire <i>eu</i>h [...] le fer de lance des intellectuels pour forger une nation unie et homogène <i>eu</i>h [...] face aux influences grandissantes des vagues numériques modernes [...] néanmoins malgré les politiques linguistiques et et le contact <i>hum</i> [...] de plusieurs populations [...] la langue garde les traces de cette transformation sociétale puisque <i>euuh</i> [...] on parle aujourd'hui d'un langage couleur locale [...] stadir la couleur du plurilinguisme du début de ces changements linguistiques <i>eu</i>h [...] sociaux (:) économiques (:) technologiques (:) <i>eu</i>h [...] etc [...] c'est pourquoi de nouvelles formes d'expression <i>euuh</i> [...] naissent de ces masses populaires et <i>eu</i>h [...] et se répandent dans la société [...] l'individu perd alors son monopole sur la culture écrite [...] d'ailleurs cette situation n'est pas vraiment <i>hum</i> [...] (...) oui sans déclencher une forte réaction qui se somme par <i>eu</i>h [...] par une croisade pour retrouver une langue saine qui reflète toute société/
--	---

Analyse et interprétation des données du tableau 05.01

On en déduit que la langue est toujours abordée comme un fait social, que ce soit comme langue d'administration, langue d'enseignement, etc. Cette perception de la langue s'inscrit aussi dans une tradition académique, elle est donc un miroir dans lequel se reflète la situation sociale de ses locuteurs. C'est donc par la langue que s'expriment l'identité et le sentiment national de ses locuteurs.

Question n°2

D'après vous, la langue française serait-elle en un état :

- D'amélioration
- De dégradation
- De stabilité
- Développez votre point de vue.

Représentation des données

Tableau06 – « La perception de la jeune génération en Algérie vis-à-vis de l'état ainsi que l'évolution de la langue française »

La langue serait en un état				
	D'amélioration	De dégradation	De stabilité	
	32	06	02	
Total	32	06	02	40
Pourcentage	80%	15%	05%	100%

D'après le tableau ci-dessus on notera que 32 étudiants (soit 80%) jugent que la langue française est en état « d'amélioration » et 06 d'entre eux (soit 15%) la jugent dans un état de « dégradation », alors que seulement deux étudiants (soit 05%) voient qu'elle est en un état « de stabilité ».

Tableau06.01–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).

<i>L'état de la langue</i>	<i>Les expressions démontrant l'argumentation de notre public quant à l'état et l'évolution de la langue française</i>
D'amélioration	<ul style="list-style-type: none"> - Étue.ALG (L1) : la langue française s'est beaucoup améliorée <i>euh</i> [...] surtout ces dernières années <i>humm</i> [...] par exemple avec la réforme de l'enseignement dans tous les niveaux/ - Étu.ALG (L3) : la langue française aujourd'hui <i>euuh</i> [...] encourage beaucoup plus <i>euh</i> [...] l'utilisation de l'approche actionnelle et celle communicative par compétence/ - Étue.ALG (M2) : <i>ben</i> [...] à mon sens les différentes interactions langagières avec d'autres personnes <i>euuh</i> [...] qui ont des langues et des cultures différentes que les nôtres ont contribué <i>hum</i> [...] d'une manière ou d'une autre à l'amélioration de la langue par l'introduction des des variétés langagières comme l'argot (:) et les interférences dans les dictionnaires de la langue française/
De dégradation	<ul style="list-style-type: none"> - Étue.ALG (D1) : <i>euh</i> [...] je vois que par les changements que subit la langue incessamment <i>humm</i> [...] le vocabulaire s'est appauvri <i>euuh</i> [...] on ne reconnaît pas le familier du soutenu avec l'argot et les emprunts d'autres langues et <i>hum</i> [...] et même au niveau de la maîtrise de la syntaxe/ - Étu.ALG (M1) : <i>ben</i> je vois que la langue française est en un état de dégradation <i>ben</i> [...] tout simplement elle commence à perdre progressivement le (:) le vrai sens qu'ont laissé balzac et molière et en plus <i>euuh</i> [...] de l'insouciance des décideurs quant au <i>humm</i> [...] le statut social et politique de la langue <i>euuh</i> [...] face à ces changements/
De stabilité	<ul style="list-style-type: none"> - Étu.ALG (L1) : je vois qu'il y a pas <i>euuh</i> [...] un changement si remarquable dans la langue <i>hum</i> [...] le niveau est resté le même/ - Étu.ALG (M1) : <i>ben</i> <u>sincèrement</u> à part le langage qu'on utilise dans les réseaux sociaux et (:) les quelques emprunts qu'on trouve dans les dictionnaires de la langue française <i>euh</i> [...] on reste vraiment sur une constance langagière du français dans les emplois formels/

Analyse et interprétation des données

D'après les résultats obtenus, on remarque que plusieurs facteurs ont contribué à l'amélioration de la langue française. On cite essentiellement la défiguration du français académique et formel par les jeunes, ainsi que leurs inventions de nouveaux mots non étudiés dévalorisant d'une certaine façon la langue, mais contribuant en même temps à un enrichissement particulier de celle-ci. Et si ce n'était pas le cas, le dictionnaire de la langue française n'aurait jamais pu élaborer de nouveaux mots et de nouvelles expressions.

Question n°3

- Que pensez-vous de l'argot ?

Représentation des données

Tableau 07 – « Ce que pensent les jeunes algériens de l'argot ».

Les résultats montrés au tableau font ressortir les réponses de nos jeunes interviewés, regroupées dans

	L'argot			
	Un parler spécifique aux jeunes	Un parler plus ou moins relâché	Une certaine forme de création de soi	
	30	6	4	
Total	30	6	4	40
Pourcentage	75%	15%	10%	100%

ces trois propositions²⁶⁶ :

- 75% des interviewés perçoivent que l'argot est un parler bien spécifique aux jeunes.
- 15% des interviewés voient que l'argot est un parler plus ou moins relâché.
- 04 interviewés perçoivent que l'argot est une certaine forme de création de soi avec un pourcentage de 10%.

Analyse et interprétation des données

²⁶⁶On propose ces classifications des définitions de l'argot par les étudiants algériens afin d'avoir une organisation claire des réponses obtenues.

Les analyses des résultats nous ont permis de remarquer que le niveau de langue, du moins le style, est l'utilisation sélective mais cohérente des procédés d'une langue afin d'adapter l'expression à un auditoire particulier. Comme il a été exposé au premier chapitre, l'argot est défini par certains spécialistes²⁶⁷, comme un registre de langue identifiant un groupe social « *un sociolecte* », en démontrant leur séparation de la société par un langage différent, qui vise à exclure tout tiers de la communication, dans le but de coder le message, afin qu'un non-initié ne le comprenne pas.

Question n°4

- Que pensez-vous du parler soutenu ?

Représentation des données

Tableau 08 – « Ce que pensent les jeunes algériens du parler soutenu ».

Les résultats montrés au tableau font ressortir les réponses de nos jeunes interviewés, regroupées dans

Le parler soutenu				
	Un français soigné	Le parler adultes	Un français littéraire	
	31	03	06	
Total	31	03	06	40
Pourcentage	77,5%	7,5%	15%	100%

ces trois propositions :

- 77,5% des interviewés perçoivent que le parler soutenu est un français soigné.
- 7,5% des interviewés perçoivent que le parler soutenu est un parler qui caractérise les adultes uniquement.
- 06 interviewés perçoivent que le parler soutenu est un français purement littéraire avec un pourcentage de 15%.

Analyse et interprétation des données

D'après les résultats, on remarque également que le niveau de langue, du moins le style, est l'utilisation sélective mais cohérente des procédés d'une langue afin d'adapter l'expression à un auditoire particulier. C'est ainsi que le parler soutenu, est un registre employé comme à l'oral dans les

²⁶⁷ Cités par ordre d'apparition, à l'instar de (GUIRAUD, P. 1976); (CALVET, J.-L. 1991); (DELAPLACE, D. 2000b); (GOUDAILLIER, J.-P. 2002); (SOURDOT, M. 2002); (CALVET, J.-L. 2003); (TRIMAILLE, C. 2003); et autre.

réunions formelles et à l'écrit, notamment dans les lettres officielles et dans les textes littéraires. Le vocabulaire est soigné et les règles prescrites par la grammaire normative sont respectées.

Question n°5

- Utilisez-vous généralement un parler spécifique à vous ?
 Oui Non
- Si oui :
 - Pour quelles raisons ?
 - Y a-t-il des tics de langage que vous remarquez chez vos interlocuteurs (amis/ parents) dans les tournures lexicales empruntées à d'autres usages et intercalées dans le parler courant ? En avez-vous vous-même ? Donnez des exemples.

Représentation des données

Tableau 09 – « Le parler spécifique des jeunes étudiants algériens ».

	L'usage d'un parler spécifique		
	Oui	Non	
	36	04	
Total	36	04	40
Pourcentage	90%	10%	100%

D'après le tableau 09, il en ressort que 36 étudiants (soit 90%) adhèrent à la question présentée, alors que seulement 04 d'entre eux (soit 10%) désapprouvent la question qui leur est posée.

Analyse et interprétation des données

À la lumière de ces données, on peut affirmer que la plus grande partie des jeunes étudiants utilisent effectivement un parler bien spécifique à eux et aux groupes sociaux auxquels ils appartiennent, ce qui leur permet, entre autres, de véhiculer leurs idées et leurs pensées.

Tableau 09.01 – Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant l'argumentation de notre public concernant l'objet demandé</i>
« Pour quelles raisons utilisez-vous un parler spécifique à vous ? »	<ul style="list-style-type: none"> - <i>Étu.ALG (L1)</i> :pour moi <i>euh</i> [...] l'usage d'un parler spécifique constitue une sorte de civilisation qui est <i>hum</i> [...] certes complexe de valeurs transmissibles mais aussi <i>euh</i> [...] susceptibles d'universalité/ - <i>Étue.ALG (M1)</i> :moi par exemple <i>euh</i> [...] avec mes copines on utilise un parler spécifique à nous<i>euh</i> [...] pas pour se

	<p>démarquer ou quoi que ce soit mais (:) mais c'est pou() plutôt un code entre nous tu vois [...] qu'une personne extérieure au groupe ne peut pas le comprendre/</p> <ul style="list-style-type: none"> - <i>Étue.ALG (D1)</i> : pour soit disant une communication moderne avec eux [...] l'introduction des nouvelles technologies [...] qui sont autant de situations nouvelles de communication écrite nées hum [...] de la diffusion des micros ordinateurs et smartphones [...] ainsi que l'utilisation de plus en plus ample de ces dispositifs eux [...] que ce soit à la maison [...] au boulot voire même à l'école tu sais [...] est à l'origine de nouveaux codes et de manières différentes euh [...] de traiter l'écrit qui va s'ancrer en même temps avec la manière de parler et d'interagir avec autrui/ - <i>Étu.ALG (M2)</i> : ben [...] à vrai dire afin de se démarquer des autres parce que tu sais [...] c'est vraiment bien de temps en temps on sort de la norme euh [...] et du modèle exigé par nos parents ou même la société/
--	--

Tableau09.02 – « Les tics de langage chez les interlocuteurs (amis/parents) des jeunes algériens interviewés ».

Les tics de langage chez les interlocuteurs (amis/parents) des jeunes interviewés				
		Oui	Non	
		38	02	
Total		38	02	40
Pourcentage		95%	05%	100%

D'après le tableau09.02, 38 étudiants (soit 98%) remarquent des tics de langage chez leurs interlocuteurs (amis/ parents) pendant les tournures lexicales empruntées à d'autres usages et qui sont pénétrées dans le parler courant. Alors que seulement 02 d'entre eux (soit 05%) répondent négativement.

Tableau09.03 – « Les tics de langage chez les jeunes algériens interviewés ».

Les tics de langage chez les jeunes interviewés				
		Oui	Non	
		40	00	
Total		40	00	40
Pourcentage		100%	00%	100%

D'après le tableau 09.03, 40 étudiants (soit la totalité 100%) confirment qu'ils ont eux-mêmes des tics de langage dans leurs parlars courants.

Analyse et interprétation des données

De ces constats, on peut affirmer que l'usage d'un parler spécifique est donc, un objet d'étude intéressant au vu de l'importance de la population qu'il mobilise et des enjeux à la fois culturels, sociaux et linguistiques qu'il engage. Cela n'est pas le produit du hasard, cette variété langagière des mots est due à ces facteurs et aux contacts fréquents avec plusieurs langues et plusieurs groupes sociaux. La majorité des exemples proposés par nos jeunes interviewés sur les tics de langage, étaient autour :

- Des expressions employées « voilà quoi », « apparemment », « au moins », « bien sur », « de toute façon », « enfin », « en tout cas », « puisque » ;
- À la fin de chaque phrase ou en début de phrase « t' / tu sais », « tu vois » ;
- Des petits mots tels que « ben », « genre », « ok », « du coup » ;
- L'emploi fréquent des expressions comme « comme même » pour « quand même », « [rani m'seryez] » pour « je suis sérieux », « cousin » pour s'adresser à une personne inconnue, « franchement » ;
- L'emploi des verbes comme « écoute », « t'inquiète », « [rani m'assuri] » pour « j'assume » ;
- L'absence quasi-totale du « ne » de négation.

Question n°6

- Percevez-vous, votre langage, comme étant un parler à alternance codique vis-à-vis de celui des adultes ? (c'est-à-dire, un parler permettant à vous distinguer par rapport aux adultes).

Représentation des données

Tableau 10 – « Les jugements des jeunes algériens sur leur parler ».

Les jugements des jeunes sur leur parler				
		Oui	Non	
		34	06	
Total		34	06	40
Pourcentage		85%	15%	100%

D'après le tableau 10, il ressort que 34 étudiants (soit 85%) confirment qu'ils ont un parler à alternance codique leur permettant de se distinguer des adultes. Tandis que 06 d'entre eux (soit 15%) admettent que c'est uniquement une façon de parler et que même les adultes ont leur façon de parler.

Analyse et interprétation des données

Le choix entre les différentes langues du paysage linguistique algérien, montrées au quatrième chapitre comportant le répertoire linguistique de nos jeunes étudiants ainsi que leurs utilisations alternées selon les situations et les objectifs de communication, fait que l'alternance codique est différemment appréciée en tant que stratégie communicative. Dans le tableau 10.01 ci-dessous, sont montrés les arguments attribués à nos jeunes interviewés sur ce phénomène langagier.

Tableau 10.01 – Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant l'argumentation de notre public concernant l'objet demandé</i>
<p>« Le parler jeune, comme étant un parler à alternance codique vis-à-vis de celui des adultes »</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Étue.ALG (L3) : <i>bon</i>[..] comme nous savons-on dit souvent [...] dans l'argot des jeunes on trouve beaucoup de langues c'est une façon de parler <i>ehh</i> [..] et pour dire aussi que (:) que je connais telle langue [...] <i>franchement ehh</i> [..] j'le considère comme une impureté linguistique [..] et personnellement je l'évite <i>ehh</i> [..] surtout dans les contextes formels les cours [..] au travail [..] et par contre <i>ehh</i> [..] je le trouve normal au quotidien [..] parce qu'il s'agit de notre façon de parler/ - Étue.ALG (L2) : <i>franchement</i> c'est un plus [..] <u>ana (moi)</u> je suis pour [...] c'est une forme de créativité dans le langage <i>ehh</i> [..] et c'est aussi [..] une carte identitaire de notre société/ - Étu.ALG (D2) : <u>achm tinigh (en chaoui pour dire je te dis)</u> moi par exemple si j'alterne [..] c'est généralement <i>ehh</i> [..] parce que je ne trouve pas le mot [..] et ça pose aucun problème pour moi et puis c'est tout le monde qui mélange les langues [...] c'est devenu une habitude [..] <u>yaani aadi (c'est-à-dire normal)</u>/ - Étu.ALG (M1) : c'est juste une <i>ehh</i> [..] façon de parler en fait [..] ça vient comme ça <u>tji waha'dha (ça vient toute seule, c'est-à-dire naturellement)</u> <u>tu vois</u> [..] c'est en fait pour faire passer clairement un message [..] comme j'ai dit <i>ehh</i> [..] c'est une question d'habitude et j'suis sûr c'est le cas pour tout le monde/

Analyse et interprétation des données

À la lumière de ces données, l'alternance codique est employée habituellement dans le parler quotidien des jeunes. C'est une forme de communication usuelle et simple qui leur permet d'être compris facilement. En effet, ce phénomène langagier est dû probablement au contact de deux langues

surtout arabo-français. Ce contact de langues est un facteur important dans la coexistence de deux langues stimulant souvent le bilinguisme ou le plurilinguisme au sein d'une communauté. De plus, certains jeunes interviewés sont en possession de plus de deux langues et sont en mesure de les utiliser comme ils l'entendent et indistinctement, quelles que soient les situations auxquelles ils peuvent être confrontés.

Question n°7

- Y a-t-il des règles à respecter au sein d'une conversation entre amis et avec vos parents ?

Représentation des données

Tableau 11 – « L'existence des règles à respecter dans une conversation entre amis et avec les parents ».

Les règles à respecter dans une conversation entre amis et avec les parents			
	Oui	Non	
	38	02	
Total	38	02	40
Pourcentage	95%	05%	100%

D'après le tableau 11, on peut en déduire que 38 étudiants (soit 95%) estiment qu'il y a en effet, des règles à respecter dans une conversation entre amis et avec les parents. Alors que seulement deux étudiants (soit 05%) infirment l'existence de cette règle.

Analyse et interprétation des données

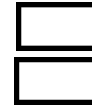
D'après les explications fournies par nos jeunes interviewés, on peut confirmer ce qui est déjà évident, que lorsqu'il s'agit de conversations formelles, les jeunes choisissent une langue plus soutenue, ils surveillent leurs langues et ils se « vouvoient ». Par contre, avec les membres de la famille, ils emploient une langue familière, respectueuse et comprise par leurs parents. Quant aux amis, ils utilisent ce qu'ils appellent eux-mêmes le « langage des jeunes ».

Question n°8

- Vous qualifiez votre génération :

1. ... a une plus grande ouverture d'esprit
2. ... a perdu le sens des valeurs collectives (partage, implication sociale, etc.)
3. ... est moins autonome
4. ... est plus créative et rapide

5. ... a à faire moins d'effort
6. ... est moins ambitieuse



Représentation des données

Tableau12 – « La jeune génération numérique d'aujourd'hui ».

Vous qualifierez votre génération							
	a une plus grande ouverture d'esprit	a perdu le sens des valeurs collectives (partage, implication sociale, etc.)	est moins autonome	est plus créative et rapide	A à faire moins d'effort	est moins ambitieuse	
	13	03	06	12	05	01	
Total	13	03	06	12	05	01	40
Pourcentage	32,5%	7,5%	15%	30%	12,5%	2,5%	100%

Selon les données du tableau ci-dessus on notera que 13 étudiants (soit 32,5%) affirment, que leur génération d'aujourd'hui possède une certaine ouverture d'esprit. 12 d'entre eux (soit 30%) qualifient la jeune génération de diligente et plus créative grâce à ces nouvelles technologies. Alors que 05 étudiants seulement (soit 12,5%) voient qu'ils n'ont pas à faire beaucoup d'effort pour accomplir leur besoins éducatifs, professionnels et autres. Ensuite, 06 interrogés (soit 15%) décrivent cette génération comme moins autonome, pareillement pour les 03 étudiants (soit 7,5%) voient que celle-ci a perdu le sens des valeurs collectives, c'est-à-dire tout ce qui est partage, implication sociale, etc. Tandis qu'un seul étudiant (soit 2,5%) affirme que cette nouvelle génération d'aujourd'hui est moins ambitieuse par rapport à la précédente puisque tout est à sa portée.

Analyse et interprétation des données

Dans cette analyse nous sommes arrivés à déduire que les étudiants estiment que leur jeune génération d'aujourd'hui est plus créative et intelligente que celle d'hier, ce qui nous emmène donc à dire qu'ils penchent pour une préférence à leur génération et estiment que leurs parents sont « une vieille génération ».

Question n°9

- Cette rébellion générationnelle a pris des tournures plus collectives encore et a dégénéré en un mouvement de mutation. Voyez-vous une différence langagière entre votre génération et celle d’hier ?

Oui Non

- Si oui :
 - D’après vous, à quoi est dû ce décalage ?
 - Quel serait le parler le plus juste ?

Représentation des données

Tableau13 – « Une différence langagière entre la jeune génération d’aujourd’hui et celle d’hier».

Une différence langagière entre la jeune génération d’aujourd’hui et celle d’hier			
		Oui	Non
		31	09
Total		31	09
Pourcentage		77,5%	22,5%
			40
			100%

Il ressort du tableau 13 que 31 étudiants (soit 77,5%) adhèrent à la question présentée, alors que 09 d’entre eux (soit 22,5%) désapprouvent la question qui leur est posée.

Analyse et interprétation des données

À la lumière de ces données, on peut confirmer que la plus grande partie des jeunes étudiants affirment qu’il existe vraiment une différence langagière entre leur génération et la génération précédente. Cette variation semble bien être le trait constitutif majeur de l’ancien français et le nouveau adopté par cette jeune génération. La diversité est en effet inscrite dans leur usage social, c’est pourquoi n’importe qui peut remarquer la différence flagrante entre le parler moderne et l’ancien.

Tableau13.01 – Attestant les arguments donnés (par nos sujets interrogés).

<i>L’objet</i>	<i>Les expressions démontrant les argumentations de notre public concernant l’objet demandé</i>
« À quoi est dû ce décalage langagier entre les deux générations? »	<ul style="list-style-type: none"> - Étue.ALG (D3) : le décalage langagier <i>ben</i> [...] loin d’être une dérive [...] est l’objet d’une approche susceptible d’en décrire la systématité <i>enfin</i> d’une manière générale [...] on s’accorde à repérer les variations linguistiques <i>euh</i> [...] au sein d’une même communauté <i>hummm</i> [...] d’origine géographique <i>euuh</i> [...] les variations lexicales (:) morphosyntaxiques (:) et même phonologiques [...] aussi d’origine socioculturel [...] l’âge <i>enfin</i> les adultes et les jeunes [...] le sexe/ - Étu.ALG (M2) : les pratiques de la jeune génération sont

	<p>caractérisées par plusieurs <i>euh</i> [...] variations qui sont d'abord liées <i>euih</i> [...] aux processus d'acquisition (:) d'apprentissage langagiers <i>enfin</i> même d'appropriation d'une ou de plusieurs langues [...]/</p> <ul style="list-style-type: none"> - Étu.ALG (D4) : <i>ben</i> [...] parce que les générations ne vivent pas la même réalité sociale <i>euh</i> [...] et le passage d'une génération à une autre ne peut pas être sans changements remarquables [...] et ces différences sont importantes [...] comme par exemple <i>euiuh</i> [...] celui de la langue (:) des valeurs de tolérance/
--	---

Analyse et interprétation des données

L'analyse des résultats obtenus nous permet de dire, que le contexte linguistique est vraiment en ébullition. En plus des changements économiques, technologiques et sociaux, on peut affirmer que les différents changements ainsi que les décalages langagiers se créent d'une génération à une autre, car l'environnement linguistique est différent pour chacune d'elle. C'est pourquoi, les activités fondées sur les rencontres conviviales tentent de répondre, tant bien que mal, à la raréfaction des moments de rencontre des deux générations dans la vie sociale. De même, l'apprentissage linguistique et la transmission des normes, des règles de comportements, des valeurs... continuent à s'opérer de manière substantielle dans la société. Certes, celle-ci a aussi changé, si l'on revoit la place prise par ces deux requêtes de socialisation en rivalité: l'école et plus récemment les moyens techniques modernes.

Tableau 13.02 – Attestant les arguments donnés (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les argumentations de notre public concernant l'objet demandé</i>
«Quel serait le parler le plus juste?»	<ul style="list-style-type: none"> - Étue.ALG (L2) : pour moi <i>franchement</i> [...] le parler le plus adéquat est celui des adultes parce qu'il est <i>euih</i> [...] plus raffiné (:) et plus soigné que celui des jeunes par contre <i>euh</i> [...] comme la culture des jeunes est une grande partie de <i>euh</i> [...] de la culture sociale [...] l'argot entre le monde des adultes et par là la culture populaire [...] beaucoup de parents d'ailleurs veulent <i>euh</i> [...] sembler «jeune» pour toujours alors ils utilisent le parler des jeunes qui est à la mode/ - Étue.ALG (M2) : c'est sur que le parler des jeunes <i>ben</i> [...] si par exemple on part du fait que <i>euh</i> [...] que la langue que les jeunes utilisent avec les textos et les réseaux sociaux <i>euih</i> [...] est plus conversationnelle [...] <i>ben</i> tout simplement parce que cette langue n'a pas la correcte structure grammaticale <i>tu vois</i> [...] <i>du coup</i> ils n'auront pas peur d'être corrigé tout le temps ou <i>euih</i> [...] <u>kifeh n'goulou (comment dit-on) hummm- [...]</u> oui c'est ça (rire)- embarrassé <i>euh</i> [...] de prendre la parole en public parce que pour eux <i>euih</i> [...] leur langue est une sorte d'identité spécifique à eux et <i>euh</i> [...] et

ils veulent une identité séparée de l'identité des adultes/

Analyse et interprétation des données

Cette analyse permet de déduire que les jeunes sont confrontés à un décalage langagier évident qui s'est fait entre leur génération et celle de leurs parents. De plus, cette nouvelle génération soutient que son appartenance langagière est la plus adaptée et la plus conforme, puisque les agents de changement les plus dynamiques, en l'occurrence les adultes, finissent par s'habituer à leurs modes de vie et même à s'y attacher beaucoup. Les nouvelles technologies ont tant changé les sociétés. Ces dernières ne resteront plus comme telle, car le changement ne peut s'arrêter, il est irréversible et ira même en s'accéléralant. La rupture ainsi, entre le bon usage de la langue et l'usage populaire, est d'autant plus forte surtout lorsqu'elle se produit en milieu scolaire, puisque la présence même de ces parlers au sein de l'école est un défi, une sorte de provocation au français scolaire et aux enseignants qui le transmettent.

Question n°10

- « Être numérique est une licence de croissance », développez ce point.

Représentation des données

Tableau 14 – Attestant les arguments donnés (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant l'argumentation de notre public concernant l'objet demandé</i>
« Être numérique est une licence de croissance »	<ul style="list-style-type: none"> - Étue.ALG (L1) : être numérique [...] c'est être aussi <i>eu</i>h [...] en contact avec le monde (:) avec différentes langues et cultures/ - Étu.ALG (L1) : être numérique [...] c'est aussi interagir avec <i>eu</i>uh [...] tout ce qui concerne <i>eu</i>h [...] nos modes de vie (:) et <i>eu</i>h [...] et être mis à jour avec toutes les <i>eu</i>h [...] les nouveautés qui nous entourent/ - Étu.ALG (M1) : une personne numérique <i>eu</i>h [...] c'est une personne intelligente (:) moderne (:) créative (:) plurilingue (:) et <i>eu</i>h [...] surtout elle sait parfaitement comment manipuler et <i>eu</i>h [...] comprendre le monde qui l'entoure/ - Étue.ALG (L3) : le numérique peut permettre <i>eu</i>h [...] de combattre efficacement l'exclusion et <i>eu</i>uh [...] genre renforcer nos valeurs collectives et nos solidarités [...] puisqu'il s'agit là probablement des facteurs <i>eu</i>h [...] susceptibles d'expliquer la présence de tensions entre les jeunes et les adultes dans la société <i>hu</i>mm [...] il s'agit ainsi d'assurer à tous l'accès aux biens communs numériques/

Analyse et interprétation des données

À la lumière de ces données, nous pouvons affirmer avec assurance qu'être numérique aujourd'hui reflète au mieux la réalité de la société qui en fait usage. Il s'agit d'un facteur qui a su différencier la génération d'hier de celle d'aujourd'hui dite numérique vis-à-vis de l'ouverture d'esprit, la créativité et la simplicité d'en apprendre plusieurs langues à travers des espaces spécifiques et d'être en contact avec diverses cultures.

Question n°11

- Croyez-vous que, la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques influent sur la façon de parler ou de communiquer de cette jeune génération d'aujourd'hui ?

Oui Non

- Justifiez votre réponse.

Représentation des données

Tableau15 – « L'influence de la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques sur la façon de parler ou de communiquer de cette jeune génération d'aujourd'hui ».

L'influence de la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques sur la façon de parler ou de communiquer de cette jeune génération d'aujourd'hui			
	Oui	Non	
	29	11	
Total	29	11	40
Pourcentage	72,5%	27,5%	100%

D'après le tableau ci-dessus, 29 étudiants (soit 72,5%) adhèrent à la question présentée alors que 11 d'entre eux (soit 27,5%) désapprouvent la question qui leur est posée.

Analyse et interprétation des données

À la lumière de ces données, nous pouvons affirmer sans risque que, la plus grande partie des jeunes étudiants appartient à des groupes sociaux dans lesquels ils utilisent un parler bien spécifique à eux lors de leurs différentes interactions langagières, en dehors du français utilisé en classe que ce soit verbalement ou bien à travers l'usage numérique des réseaux sociaux.

Tableau15.01 – Attestant les justifications données (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les justifications de notre public concernant l'objet demandé</i>
«L'influence de la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques sur la façon de parler ou de communiquer de cette jeune génération d'aujourd'hui»	<ul style="list-style-type: none"> - <i>Étue.ALG (M1)</i> :les nouveaux manuels d'enseignement nécessitent en quelque sorte <i>euuh</i> [...] un apprentissage soit disant numérique avec l'ordinateur (:) des exposés sur internet (:)/ donc un français soit disant varié <i>euuh</i> [...] entre le français académique et celui courant [...] contrairement à l'ancienne génération dont les apprenants <i>euuh</i> [...] étaient <i>genre</i> juste face au français académique enseigné et <i>euuh</i> [...] aux supports traditionnels les livres (:) les journaux papiers/ - <i>Étu.ALG (M2)</i> :<i>ben</i> [...] parce que tout changement suppose des connaissances (:) des pressions (:) et <i>euuh</i> [...] et des mesures de soutien mais on ne doit pas oublier que <i>euuh</i> [...] le perfectionnement professionnel des enseignants qui utilisent <i>euuh</i> [...] les nouveaux outils numériques comme outil pédagogique est vachement important/ - <i>Étu.ALG (L2)</i> : lorsque les apprenants utilisent les moyens numériques <i>euuuuh</i> [...] l'apprentissage de la langue devient réel [...] ils ont la possibilité d'apprendre à résoudre des problèmes dans des contextes réels (:) composer des expérimentations/ - <i>Étu.ALG (M2)</i> :lorsque les jeunes utilisent le numérique <i>euuh</i> [...] la recherche fait état d'une persistance plus grande [...] <i>genre</i> dans la recherche de solutions à des problèmes <i>eteuh</i> [...] et d'une amélioration de la façon de parler et du coup même à l'écrit/

Analyse et interprétation des données

À la lumière de ces données, on peut affirmer sans préemption que, la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques ont un effet certain sur la façon de parler ou de communiquer de cette jeune génération d'aujourd'hui. Les outils numériques sont considérés comme des supports facilitant plusieurs tâches à la fois. En étant raccordés au réseau comme outils cognitifs, ils contribuent à la réalisation des travaux scolaires plus soutenus, notamment par les progiciels créés pour améliorer les capacités cognitives des apprenants qui cherchent de l'information, écrivent, réfléchissent, résolvent des problèmes et communiquent entre eux. On peut ainsi réserver une description de l'apprentissage en ligne dans lequel les apprenants doivent participer à la génération de connaissances dans tous les domaines et perfectionner surtout leurs expertises en consultant les espaces spécialisés pour améliorer leurs niveaux.

Question n°12

- Parlez-moi d'un sujet (un film, événement, souvenir, anecdote) qui vous tient à cœur.

Représentation des données

C'était la dernière question de l'entretien avec les jeunes étudiants algériens dans le but d'évaluer le parler de la personne interrogée.

Nous profitons d'une analyse détaillée de deux enregistrements, dont l'une *Étue.ALG (M2)* et l'autre *Étu.ALG (L3)*, dans le but de comprendre les enregistrements et la démonstration des deux transcriptions réalisées par le logiciel PRAAT (logiciel d'analyse et de transcription phonétique (spectre, ... extraits d'une vidéo) présentées en annexes 04.

ii. B. Des étudiants du Département des Sciences du Langage à l'UFR SHS – Sciences Humaines et Sociales – en France – Université de Lorraine –, Metz

L'enquête a été réalisée à l'Unité Fondamentale de Recherche des Sciences Humaines et Sociales – UFR SHS – au Département des Sciences du Langage à l'Université de Lorraine, Metz en France, de la fin du mois d'avril 2017 jusqu'à la fin du mois de mai 2017. Nous avons mené les entretiens avec 40 étudiantes²⁶⁸ (38 en Licence²⁶⁹ et 02 en Doctorat), de toutes les classes sociales et de toute la région de la France Métropolitaine.

Tableau 16 – Les âges de nos jeunes interviewées françaises durant l'enquête (2017).

La variable d'âge	
F 40	
20 ans – 26 ans	26 ans – 37 ans
39	01
39 (20 ans – 26 ans) / 01 (26 ans – 37 ans)	
97,5% (20 ans – 26 ans)	2,5% (26 ans – 37 ans)

En suivant la catégorisation des âges de la génération Y qu'a faite Coupland (2004[1991])²⁷⁰, les interviewées constituent un public jeune, se situant dans la tranche d'âge des 20-37 ans, dont (97,5%) ont entre (20 ans – 26 ans) et (2,5%) ont entre (26 ans – 37 ans).

²⁶⁸ Pour notre deuxième recueil des enregistrements avec les étudiants en France, nous n'avons pas pu malheureusement avoir un autre échantillon d'étudiants garçons. Nos tentatives ont été inopportunément confrontées à des rejets sans aucune raison apparente de participation des étudiants sollicités. Nous nous sommes contentés alors avec les enregistrements des 40 étudiantes.

²⁶⁹ Les 38 filles ont été mes étudiantes de L1 du deuxième semestre en Phonétique et Phonologie au Département des Sciences du Langage à l'UFR SHS – Université de Lorraine –, Metz.

²⁷⁰ Cité dans (Attias-Donfut, Segalen, 2007) : COUPLAND, D, MERCADET, L (Trad. Ang). 2004[1991]. *Génération X*, Paris, 10/18 (éd.), p. 260.

Tableau17 – Le niveau d'étude de nos jeunes interviewées françaises au moment de l'enquête (2017).

Le niveau d'étude		
F 40		
Licence L1-L2-L3	Master M1-M2	Doctorat D1-D2-D3-D+
38	00	02
38 (Licence) / 00 (Master) / 02 (Doctorat)		
95% (Licence) / 00% (Master) / 5% (Doctorat)		

Dans ce tableau, nous montrons les niveaux d'étude des étudiantes interviewées, afin de voir comment est perçue la langue française actuelle dans chaque niveau. (95%) de ces étudiants sont en Licence et (5%) en Doctorat. Pour avoir un autre échantillon des étudiants en Master, nos tentatives ont été inopportunément confrontées à des rejets sans aucune raison apparente de participation des étudiants sollicités.

Tableau18 – Les classes sociales auxquelles appartiennent nos jeunes interviewées françaises.

Les classes sociales					
F 40					
Classe moyenne		Classe ouvrière		Bourgeoise	
Salarié	Non Salarié	Salarié	Non Salarié	Salarié	Non Salarié
02	26	08	04	00	00
28 (Classe moyenne) / 12 (Classe ouvrière) / 00 (Bourgeoise)					
10 (Salarié) / 30 (Non salarié)					
70% (Classe moyenne) / 30% (Classe ouvrière) / 00% (Bourgeoise)					
25% (Salarié) / 75% (Non salarié)					

Dans ce troisième tableau, on peut voir que la majorité de nos jeunes étudiantes françaises (70%) appartiennent à une classe moyenne que Weber (1965 : 55), définit comme celle des « *intellectuels et les spécialistes sans biens* ». Ensuite (30%) de nos interviewées appartiennent à une classe ouvrière, d'après Weber « *il s'agit de ceux qui [...] doivent travailler durement pour vivre* » (Idem.). Pour la classe bourgeoise de la société, les familles de celle-ci envoient leurs enfants dans des universités privées et des écoles de formations destinées à cette classe (Lebon, Linarès, 2009).

Les étudiantes salariées de la classe moyenne (5%), comme les étudiants algériens, admettent qu'elles doivent travailler pour subvenir à leurs besoins (loyer, études, assurances, vêtements, nourriture,...) sans dépendre de leurs parents. Pour les étudiantes non salariées (65%), elles expliquent également qu'elles ne peuvent pas adapter les études et le travail en même temps. Les étudiantes non salariées de la classe ouvrière (10%) reconnaissent que, pour pouvoir continuer leurs études, leurs sources financières sont les petits travaux pendant les week-ends dans des supermarchés, des boutiques de vêtements, des restaurants, etc., sinon elles n'ont aucun salaire mensuel fixe.

En ce qui concerne les origines géographiques des étudiantes, celles-ci sont majoritairement de l'Est de France (Metz, Nancy, Strasbourg, Thionville) (50%). Ensuite des régions environnantes entre Metz et Nancy (Pont à Mousson, Amnéville, Pagny sur Moselle) (27,5%) et du Luxembourg (12,5%). Alors que seulement (10%) d'entre elles affirment être de la Belgique, Allemagne et Paris.

Tableau19 – Les origines géographiques de nos jeunes interviewées françaises.

Les origines géographiques			
F 40			
Est de France (Metz, Nancy, Strasbourg, Thionville)	Les régions environnantes entre Metz et Nancy (Pont à Mousson, Amnéville, Pagny sur Moselle)	Luxembourg	Belgique, Allemagne et Paris
20	11	05	04
50% (Est de France (Metz, Nancy, Strasbourg, Thionville)) / 27,5% (Les régions environnantes entre Metz et Nancy (Pont à Mousson, Amnéville, Pagny sur Moselle)) / 12,5% (Luxembourg) / 10% (Belgique, Allemagne et Paris)			

Ce regroupement par niveau d'étude, classe sociale, origine géographique, plus particulièrement selon l'âge des interviewées, se justifie par le fait que nous croyons que le lexique informel appartenant au parler des jeunes se développe entre amis, que ce soit dans la rue ou à l'université, et ce, peu importe de quel milieu les jeunes viennent. De plus, si on revoit les réponses de nos jeunes interviewées, la classe sociale ne semble pas avoir eu d'effets déterminants dans le lexique informel, car même si elles ne provenaient pas de la même ville, les étudiantes ont souvent fourni les mêmes expressions pour un même thème.

Notre échantillon concerné par ce sondage, est constitué d'un groupe hétérogène d'étudiantes dont : mes étudiantes de L1 en Phonétique et Phonologie et des collègues doctorantes dans le même UFR, qui, avec le sourire ont accepté de se soumettre à l'entretien et de s'y appliquer et se concentrer pour nous donner des réponses correctes.

La durée de temps estimée, pour la réalisation de chaque enregistrement a été de 30 minutes, qu'on a consacrées à chaque étudiante, prise séparément. Quant à la durée de tous les enregistrements, elle s'est étalée sur un mois²⁷¹.

Avant de commencer les entretiens, nous avons tenu, à chaque rencontre, d'expliquer à nos étudiantes interviewées qu'il s'agit d'un entretien destiné à un travail de recherche universitaire, notamment sur l'influence de la variable générationnelle sur les interactions langagières : changements linguistiques et conflits culturels entre générations en Algérie et en France, et qu'elles n'ont aucune raison, ni de mentir ni de maquiller la réalité, vu que l'anonymat était, de toute façon, de rigueur.

- Analyse du questionnaire

Question n°1

Si je vous dis :

« La langue serait un miroir reflétant l'image de la société au sein de laquelle elle s'emploie... »

- Adhères-vous à cette citation ou pas ?
- Développez votre vision.

Représentation des données

Tableau 20 – « Vision des étudiantes françaises vis-à-vis de la citation proposée ».

	« La langue serait un miroir reflétant l'image de la société au sein de laquelle elle s'emploie... »		
	Oui	Non	
	28	12	
Total	28	12	40
Pourcentage	70%	30%	100%

D'après le tableau 20, il ressort que 28 étudiantes (soit 70%) adhèrent à la citation présentée, alors que 12 étudiantes (soit 30%) désapprouvent l'extrait qui leur est soumis.

Analyse et interprétation des données

²⁷¹La période des entretiens choisie a été celle d'après le dernier TD de Phonétique et Phonologie. C'était également la seule période où nous étions libres des engagements vis-à-vis des formations et des séminaires doctoraux et aussi la disponibilité de nos interviewées. Ce qui explique la durée nette de l'enquête (un mois), sans compter également les week-ends.

À partir de ces données, les étudiantes confirment que la langue reflète effectivement la société qui en fait usage. Une langue peut exister parce que ses locuteurs préservent son existence à travers des/leurs pratiques linguistiques.

Tableau 20.01 – Attestant les arguments donnés (par les sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les argumentations de notre public concernant l'objet demandé</i>
«La langue serait un miroir reflétant l'image de la société au sein de laquelle elle s'emploie... »	<p>- Étue. FR (L1) :j'pense que oui parce qu'au fait [...] pour saisir une langue dans <i>eah</i> [...] n'importe quelle société il faut <i>ben</i> [...] communiquer avec les habitants de la société <i>quoi</i> [...] <i>tu vois</i> [...] parce que la langue qui est parlé dans un pays a un impact <i>super</i> important sur son niveau <i>euuh</i> [...] de développement [...] économique et social <i>tu vois</i> [...] et <i>puis voilà</i> même si on change carrément la langue [...] la société <i>doit pas</i> à penser uniquement <i>euuh</i> [...] sur le court terme à vivre au jour le jour <i>hum</i> [...] parce que les individus pensent exactement comme la langue qui les façonne/</p> <p>- Étue. FR (D1) :<i>eah</i> [...] j'sais pas si j'peux t'répondre par une citation de benveniste [...] (...) « la société n'est possible que par la langue » [...] si je peux me permettre de l'interpréter <i>euuh</i> [...] i'y a une réciprocité entre langue [...] société et <i>eah</i> [...] individu parce que c'est lui <i>eah</i> [...] qui en fait usage de la langue <i>hum</i> [...] l'adopte [...] l'adapte et même parfois introduit des changements sur elle <i>euuh</i> [...] selon les contextes et les situations d'usage et de communication/</p>

Analyse et interprétation des données du tableau 20.01

Cette analyse permet de déduire que la langue est perçue comme un fait social. Cette perception prend ainsi la forme d'un miroir dans lequel se reflètent, la situation sociale de ces locuteurs, les politiques linguistiques de la société et ses traditions. Il y a donc une relation dialectique entre la langue et la société, puisque, c'est par la langue que tout locuteur exprime son identité.

Question n°2

D'après vous, la langue française, serait-elle en un état :

- D'amélioration
- De dégradation
- De stabilité

- Développez votre point.

Représentation des données

Tableau21 – « La perception de la jeune génération en France vis-à-vis de l'état ainsi que l'évolution de la langue française ».

	La langue serait en un état			
	D'amélioration	De dégradation	De stabilité	
	36	02	02	
Total	36	02	02	40
Pourcentage	90%	05%	05%	100%

D'après le tableau ci-dessus, on peut en déduire que, 36 étudiantes (soit 90%) estiment que la langue française est en état « d'amélioration » et 02 d'entre elles (soit 05%) la jugent en un état de « dégradation ». Seulement deux étudiantes (soit 05%) voient qu'elle est en un état « de stabilité ».

Tableau21.01–Attestant les arguments donnés (par les sujets interrogés).

<i>L'état de la langue</i>	<i>Les expressions démontrant l'argumentation de notre public quant à l'état et l'évolution de la langue française</i>
D'amélioration	<ul style="list-style-type: none"> - Étue.FR (L1) : dans la langue française <i>euh</i> [...] je dirais contemporaine on remarque beaucoup de néologisme et <i>euuh</i> [...] et des inventions de mots par l'usage fréquent des réseaux sociaux ce qui permet <i>hum</i> [...] une certaine ouverture sur les autres langues et <i>euh</i> [...] cultures/ - Étue.FR(L1) :<i>ben</i> [...] parce que les différents métissages et <i>euuh</i> [...] contacts avec plusieurs langues aujourd'hui [...] ont permis cette amélioration et enrichissement de la langue française (...) sinon <i>euuh</i> [...] <i>on pourrait pas</i> voir presque chaque jour des nouveaux mots qui <i>euh</i> [...] apparaissent par l'argot (:) ou des emprunts d'autres langues dans les dictionnaires français/
De dégradation	<ul style="list-style-type: none"> - Étue.FR (D1) :<i>euh</i> [...] pourquoi en dégradation [...] <i>ben</i> [...] parce que on est à un moment où si <i>on est pas</i> à jour avec <i>hum</i> [...] ces nouveaux parlers on devient malheureusement inculte (...) et ça j' le dis par rapport aux tendances linguistiques <i>euh</i> [...] à la fois de la société moderne et de ces jeunes qui s'imposent [...] <i>pi</i> encore par ces changements moi je vois qu'on oublie le vrai charme de la langue française/ - Étue.FR (L1) :la langue française est en dégradation <i>ben</i> [...] parce qu'auj()aujourd'hui on parle plus d'emprunts que du vrai français <i>quoi</i> [...] et <i>franchement</i> j'ai l'impression qu'on la perd notre langue/

De stabilité	<ul style="list-style-type: none"> - <i>Étue.FR (D2) : j'comprends pas</i> comment on peut parler de changement dans la langue française alors que celui-ci touche que le parler [...] ou si tu veux encore <i>euh</i> [...] qu'un registre de langue [...] autrement sur le fond [...] je veux dire <i>euh</i> [...] les règles de grammaire rien n'a changé [...] la phrase est toujours composée d'un sujet plus verbe plus complément/ - <i>Étue.FR (L1) : alors c'est vrai</i> qu'il y a un langage spécifique aux réseaux sociaux et aux sms [...] et des fois même on utilise des emprunts sans même pas se rendre en compte [...] mais à part ça <i>euuh</i> [...] l'aspect formel du français est toujours le même et dans tous les domaines/
--------------	--

Analyse et interprétation des données

D'après les résultats obtenus, on en déduit qu'entre partisans et opposants de la notion de changement dans la langue française, on découvre les mêmes facteurs que ceux qui ont été cités précédemment par les étudiants algériens. Pour certains, il y a plusieurs éléments qui ont contribué à l'amélioration de la langue française, comme les contacts des langues/les emprunts, mais pour d'autres, l'éloignement des jeunes générations de l'usage du français académique et son remplacement par les inventions langagières incessantes, ont contribué en grande partie à la dégradation de la langue française.

Question n°3

- Que pensez-vous de l'argot ?

Représentation des données

Tableau 22 – « Ce que pensent les jeunes en France de l'argot ».

	L'argot			
	Un parler spécifique aux jeunes	Un parler plus ou moins relâché	Une certaine forme de création de soi	
	33	04	03	
Total	33	04	03	40
Pourcentage	82,5%	10%	7,5%	100%

Les résultats de ce tableau montrent les réponses de nos jeunes interviewées. Elles sont regroupées dans ces trois propositions :

- 82,5% des interviewées perçoivent que l'argot est un parler bien spécifique aux jeunes.

- 10% des interviewées perçoivent que l'argot est un parler plus ou moins relâché, libre de toute norme d'usage à condition qu'il soit compris par l'interlocuteur.
- 03 interviewées, soit 7,5% perçoivent que l'argot est une identité et une certaine forme de création de soi.

Analyse et interprétation des données

Les définitions de l'argot proposées par les étudiantes en France rejoignent celles des étudiants algériens. L'argot tel qu'il est défini par certains spécialistes²⁷², est un registre de langue identifiant un groupe social « *un sociolecte* », en démontrant leur séparation de la société par un langage différent compris entre amis et groupes. Il a également une fonction identitaire, car il permet une certaine démarcation et création de soi par rapport aux autres.

Question n°4

- Que pensez-vous du parler soutenu ?

Représentation des données

Tableau 23 – « Ce que pensent les jeunes en France du parler soutenu ».

Le parler soutenu				
	Un français soigné	Le parler adultes	Un français littéraire	
	35	02	03	
Total	35	02	03	40
Pourcentage	87,5%	05%	7,5%	100%

Les résultats de ce tableau indiquent les réponses de nos jeunes interviewées. Ces réponses sont regroupées dans ces trois propositions :

- 87,5% des interviewées perçoivent que le parler soutenu est un français soigné.
- 05% des interviewées perçoivent que le parler soutenu est un parler des adultes.
- 03 interviewées perçoivent que le parler soutenu est un français littéraire avec un pourcentage de 7,5%.

²⁷²Idem.

Analyse et interprétation des données

D'après ces résultats, on remarque également que le parler soutenu chez les jeunes en France est pratiquement un parler formel respectant les normes de bon usage de la langue française, c'est un registre qu'on emploie à la fois à l'oral dans des discussions formelles et à l'écrit dans des contributions scientifiques, contrairement à l'argot.

Question n°5

- Utilisez-vous généralement un parler spécifique à vous ?
Oui Non
- Si oui :
 - Pour quelles raisons ?
 - Y a-t-il des tics de langage que vous remarquez chez vos interlocuteurs (amis/ parents) dans les tournures lexicales empruntées à d'autres usages et pénétrées dans le parler courant ? En avez-vous vous-même ? Donnez des exemples.

Représentation des données

Tableau 24 – « Le parler spécifique des jeunes en France ».

L'usage d'un parler spécifique			
	Oui	Non	
	37	03	
Total	37	03	40
Pourcentage	92,5%	7,5%	100%

Il ressort du tableau 24, que 37 étudiantes (soit 92,5%) adhèrent à la question présentée alors que 03 d'entre elles (soit 7,5%) désapprouvent la question qui leur est soumise.

Analyse et interprétation des données

Avec presque une égalité des données avec les étudiants algériens, on peut affirmer sans aucune réserve, que la majorité des jeunes utilisent, effectivement, un parler spécifique à eux, un code qui leur permet de franchir la norme et de personnaliser leurs identités.

Tableau 24.01 – Attestant les arguments donnés (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant l'argumentation de notre public concernant l'objet demandé</i>
« Pour quelles raisons utilisez-vous un parler spécifique à vous ? »	<ul style="list-style-type: none"> - Étue.FR (L1) :pour avoir son propre style <i>quoi</i> [...] <i>euuh</i> [...] comme avec mes « <u>girls</u> » (pour dire « copines ») on utilise un parler spécifique à nous <i>euuh</i> [...] pas pour se montrer mais (:) mais c'est comme un code entre nous <i>tu vois</i> [...] et parce que c'est cool aussi (...) on s'amuse à chaque fois d'ajouter de nouveaux mots/ - Étue.FR (D1) : <i>ben</i> c'est parce que les nouvelles tendances technologiques qui nous obligent en quelque sorte à <i>hum</i> [...] à adopter un parler spécifique pour une communication moderne adaptée aux différentes interactions langagières/

Tableau 24.02 – « Les tics de langage chez les interlocuteurs (amis/parents) des jeunes interviewées en France ».

Les tics de langage chez les interlocuteurs (amis/parents) des jeunes interviewées en France			
	Oui	Non	
	35	05	
Total	35	05	40
Pourcentage	87,5%	12,5%	100%

D'après le tableau 24.02, 35 étudiantes (soit 87,5%) remarquent des tics de langage chez leurs interlocuteurs (amis/ parents) dans les tournures lexicales empruntées à d'autres usages et qui sont entrés dans le parler courant. Alors que 05 d'entre elles seulement (soit 12,5%) répondent négativement.

Tableau24.03 – « Les tics de langage chez les jeunes interviewées en France ».

Les tics de langage chez les jeunes interviewées en France			
	Oui	Non	
	38	02	
Total	38	02	40
Pourcentage	95%	05%	100%

D'après le tableau24.03, 38 étudiantes (soit 95%) confirment qu'elles ont des tics de langage dans leurs parlars courants.

Analyse et interprétation des données

Pour reprendre les mêmes constats de la première partie, ayant traitaux étudiants algériens, on peutconfirmer que l'usage d'un parler spécifique n'est pas une coïncidence, maisc'est une variété langagière due à des facteurs culturels, sociaux, linguistiques et aux contacts fréquents avec plusieurs langues et plusieurs groupes sociaux. La majorité des exemples proposés par nos jeunes interviewées sur les tics de langage étaient, autour :

- Des expressions employées « voilà quoi », « apparemment », « au moins », « bien sur », « de toute façon », « enfin », « en tout cas », « puisque » ;
- À la fin de chaque phrase ou en début de phrase « t'/ tu sais », « tu vois », « voilà » ;
- Des petits mots « ben », « genre », « ok », « du coup » ;
- L'emploi fréquent des expressions comme « *Wech ?/ Wesh ?* » pour « quoi ? », « frère » pour s'adresser à une personne inconnue, « un truc de ouf/de malade », « franchement » ;
- L'emploi des verbes comme « écoute », « t'inquiète », « t'abuse » ;
- L'absence quasi-totale du « ne » de négation.

Question n°6

- Percevez-vous, votre langage, comme étant un parler à alternance codique vis-à-vis de celui des adultes ? (c'est-à-dire, un parler permettant de vous distinguer par rapport aux adultes).

Représentation des données

Tableau 25 – « Les jugements des jeunes français sur leur parler ».

Les jugements des jeunes français sur leur parler			
	Oui	Non	
	36	04	
Total	36	04	40
Pourcentage	90%	10%	100%

Il ressort du tableau 25 que 36 étudiantes (soit 90%) confirment qu'elles ont un parlerà alternance codique, leur permettant de se distinguer des adultes,tandis que, 04 d'entre elles (soit 10%) admettent que c'est uniquement une façon de parler et que même les adultes ont leur façon de parler.

Analyse et interprétation des données

Alterner entre les langues régionales et internationales dans le paysage linguistique français, comme montré dans le quatrième chapitre, sur le répertoire linguistique de nos jeunes étudiantes ainsi que

leurs utilisations renouvelées selon les situations et les objectifs de communication, fait que l'alternance codique est différemment jugée en tant que stratégie communicative. Les arguments attribués par nos jeunes interviewées sur ce phénomène langagiersont exposés dans le tableau ci-après :

Tableau 25.01–Attestant les arguments donnés (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant l'argumentation de notre public concernant l'objet demandé</i>
« Le parler jeune, comme étant un parler à alternance codique vis-à-vis de celui des adultes »	<ul style="list-style-type: none"> - Étue.FR (L1) : c'est une forme de créativité langagière<i>hummm</i> [...] et c'est aussi [...] un reflet des cultures présentes dans la société mais <i>euuh</i> [...] par rapport à ce qui est reconnu par les anciens- L'argot des jeunes est le massacre de la langue française./... - mais j'pense que c'est plutôt cool comme parler/ - Étue.FR (D1) :c'est juste une <i>euuh</i> [...] façon de parler <i>en fait</i> [...] qu'on emprunte à d'autres langues à travers <i>euuh</i> [...] nos contacts avec des collègues étrangers ici à l'ed « l'école doctorale » ou au labo « laboratoire » [...] ou bien les échanges sur les réseaux sociaux [...] <i>en fait</i> ça s'apprend naturellement stadire<i>euuh</i> [...] sans se forcer par l'utilisation de telle ou telle langue <i>tu comprends</i> [...] /

Analyse et interprétation des données

Ces constats rejoignent ceux de la première partie réalisée avec les étudiants algériens, dans la mesure où l'alternance codique est employée habituellement dans le parler quotidien des jeunes. C'est une forme de communication usuelle et simple due au contact de deux ou plusieurs langues. Ce contact de langues est un facteur important dans la coexistence des langues, favorisant souvent le bilinguisme ou le plurilinguisme au sein d'une communauté. Dans ce contexte, les étudiantes que nous avons interviewé sont en possession de plus de deux langues et sont en mesure de les utiliser naturellement et indistinctement, quelles que soient les situations auxquelles elles peuvent être confrontées.

Question n°7

- Y a-t-il des règles à respecter au sein d'une conversation entre amis et avec vos parents ?

Représentation des données

Tableau 26 – « L'existence des règles à respecter dans une conversation entre amis et avec les parents ».

Les règles à respecter dans une conversation entre amis et avec les parents			
		Oui	Non
		40	00
Total	40	00	40
Pourcentage	100%	00%	100%

Comme indiqué dans le tableau ci-dessus, on énumère 40 étudiantes (soit la totale de 100%) estiment, qu'il y a en effet, des règles à respecter dans une conversation entre amis et avec les parents.

Analyse et interprétation des données

D'après les explications des étudiantes interviewées, on reprend la confirmation déjà faite dans la première partie consacrée aux étudiants algériens, c'est-à-dire que, lorsqu'il s'agit de conversations formelles, les jeunes choisissent une langue plus soutenue, ils surveillent leurs langues et ils « vouvoient » les autres. Par contre, avec les membres de la famille, ils emploient une langue familière, respectueuse et comprise par leurs parents. Quant aux amis, ils utilisent ce qu'ils appellent eux-mêmes le « langage des jeunes ».

Question n°8

- Vous qualifiez votre génération :

1. ... a une plus grande ouverture d'esprit
2. ... a perdu le sens des valeurs collectives (partage, implication sociale, etc.)
3. ... est moins autonome
4. ... est plus créative et rapide
5. ... a à faire moins d'effort
6. ... est moins ambitieuse

Représentation des données

Tableau27 – « La jeune génération numérique d'aujourd'hui ».

Vous qualifiez votre génération							
	a une plus grande ouverture d'esprit	a perdu le sens des valeurs collectives (partage, implication sociale, etc.)	est moins autonome	est plus créative et rapide	a à faire moins d'effort	est moins ambitieuse	
	17	02	03	12	05	01	
Total	17	02	03	12	05	01	40
Pourcentage	42,5%	05%	7,5%	30%	12,5%	2,5%	100%

Selon les données du tableau ci-dessus, on énumère 17 étudiantes (soit 42,5%) qui affirment que la génération d'aujourd'hui possède une certaine ouverture d'esprit. 12 d'entre elles (soit 30%) qualifient la jeune génération, de diligente et plus créative grâce à ces nouvelles technologies. Alors que 05 étudiantes (soit 12,5%) voient que les jeunes n'ont pas à faire beaucoup d'effort pour accomplir leurs besoins éducatifs, professionnels et autres. Ensuite, 03 interviewées (soit 7,5%) décrivent cette génération comme moins autonome. Pareillement pour les 02 étudiantes (soit 05%) voient que celle-ci a perdu le sens des valeurs collectives c'est-à-dire, le partage, l'implication sociale, etc. Tandis qu'une seule étudiante (soit 2,5%) affirme que cette nouvelle génération d'aujourd'hui est moins ambitieuse par rapport à la précédente puisque tout est à sa portée.

Analyse et interprétation des données

Les réponses des étudiants algériens et des étudiantes interviewées en France sont d'une analogie marquée, les jeunes estiment que la génération d'aujourd'hui est plus créative et intelligente que celle d'hier, ce qui montre leur préférence de leur génération et leur qualification à celle de leurs parents « une vieille génération ».

Question n°9

- Cette rébellion générationnelle a pris des tournures plus collectives encore et a dégénéré en un mouvement de mutation. Voyez-vous une différence langagière entre votre génération et celle d'hier ?

Oui

Non

- Si oui :
 - D'après vous, à quoi est dû ce décalage ?
 - Quel serait le parler le plus juste ?

Représentation des données

Tableau28 – « Une différence langagière entre la jeune génération d’aujourd’hui et celle d’hier».

Une différence langagière entre la jeune génération d’aujourd’hui et celle d’hier				
		Oui	Non	
		33	07	
Total		33	07	40
Pourcentage		82,5%	17,5%	100%

Il ressort de ce tableau que 33 étudiantes (soit 82,5%) adhèrent à la question présentée alors que 07 d’entre elles (soit 17,5%) infirment la question soumise.

Analyse et interprétation des données

À la lumière de ces données, on peut dire que la majorité des étudiantes affirment qu’il existe une différence langagière entre leur génération et la précédente et cette variation semble bien être le trait constitutif majeur de l’ancien français et le nouveau adopté par cette jeune génération.

Tableau28.01 – Attestant les arguments donnés (par nos sujets interrogés).

<i>L’objet</i>	<i>Les expressions démontrant les argumentations de notre public concernant l’objet demandé</i>
« À quoi est dû ce décalage langagier entre les deux générations? »	<ul style="list-style-type: none"> - Étue.FR (L1) :la différence langagière entre les deux générations, je dirai plutôt est due au fait que <i>euh</i> [...] <i>humm</i> [...] les jeunes aujourd’hui optent plus pour la distinction (:) l’autonomisation (:) la personnalisation d’une langue qui les <i>euh</i> [...] représente <i>tu vois</i> [...] enfin en général [...] ils accordent plus d’attention aux contacts interculturels [...] <u>aux up dates « nouveautés »</u> <i>euh</i> [...] plus que de conserver la langue comme l’ancienne génération/ - Étue.FR(D2) :<i>ben</i> [...] parce que les réalités sociale et langagière sont différentes d’une génération à une autre <i>euh</i> [...] et chaque génération est tracée par un ou voir même des changements qui la caractérisent [...] <i>tu vois</i> comme par exemple <i>euh</i> [...] les technologies aujourd’hui ont fortement accéléré et modernisé le mode de vie des deux générations [...] on voit les jeunes s’adapter avec par contre les anciens ont du mal quand même à s’y mettre et se « <u>technologiser</u> » (...)/

Analyse et interprétation des données

Les analyses des résultats nous renvoient également aux premières représentations dédiées aux étudiants algériens. En plus des changements économiques, technologiques et sociaux, on peut confirmer que les changements linguistiques et les décalages langagiers se font « naturellement » d'une génération à une autre, car les environnements linguistiques et sociaux sont différents pour chacune d'elle.

Tableau28.02 – Attestant les arguments donnés (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les argumentations de notre public concernant l'objet demandé</i>
«Quel serait le parler le plus juste ?»	<ul style="list-style-type: none"> - <i>Étue.FR(LI) :franchement [...] je peux pas me prononcer sur ça parce que chaque parler a ses qualités comme ses défauts [...] et donc euuh [...] le parler des anciens par son euuh [...] raffinement (:) sa formalité et euuh [...] le parler des jeunes par son dynamisme (:) créativité (:) donc je dirai que euuh [...] si les deux coexistent dans une société [...] c'est pour la rendre vivante et ouverte aux pluralités ethum [...] aux différences langagières et identitaires/</i> - <i>Étue.FR (LI) :je dirai plutôt celui des jeunes ben [...] parce qu'on se sent libre quand on parle hum [...] on parle de tout et de rien sans faire attention aux règles de la grammaire (:) pire encore la conjugaison (rire) le plus important c'est qu'on peut se comprendre entre nous/</i>

Analyse et interprétation des données

On en déduit que les jeunes sont confrontés à un décalage langagier qui s'est fait entre leur génération et celle de leurs parents. La différence entre le bon usage de la langue et l'usage populaire est d'autant plus prononcée, surtout quand elle se produit en milieux familial et scolaire.

Question n°10

- « Être numérique est une licence de croissance », développez ce point.

Représentation des données

Tableau29 – Attestant les arguments donnés (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant l'argumentation de notre public concernant l'objet demandé</i>
« Être numérique est une licence de croissance »	<ul style="list-style-type: none"> - Étue.FR(LI) :le numérique nous permet aujourd'hui une ouverture sur le monde [...] sur d'autres cultures et d'autres langues [...] et en fait ça nous permet d'enrichir notre <i>hum</i> [...] bagage intellectuel/ - Étue.FR (LI) :alors moi je trouve que <i>euuh</i> [...] <i>c'est pas</i> parce qu'on est accro aux smartphones et tablettes qu'on est forcément <u>intello</u> « <u>intelligent</u> » (:) et on brille de partout <i>tu vois</i> [...] surtout intellectuellement [...] parce que là <i>franchement</i> y a toute sorte <u>d'appli</u> « <u>applications</u> » qui font tout pour nous [...] en un timing record en plus (rire) alors si on parle de croissance moi je dirai plutôt c'est <i>euuh</i> [...] comment s'en servir de ces high-techs pour créer et <i>euuh</i> [...] inventer ce qui peut servir l'humanité et pas des trucs bidons comme on le voit aujourd'hui/

Analyse et interprétation des données

Par ces données, être numérique aujourd'hui reflète effectivement la situation de la société qui en fait usage. Il s'agit d'un facteur qui a su différencier la génération d'hier de celle d'aujourd'hui, vis-à-vis de l'ouverture sur l'autre, la créativité incessante et l'usage excessif de ces outils technologiques.

Question n°11

- Croyez-vous que, la qualité ou la pédagogie de l'enseignement, ainsi que ces nouveaux moyens technologiques influent sur la façon de parler ou de communiquer de cette jeune génération d'aujourd'hui ?

Oui

Non

- Justifiez votre réponse.

Représentation des données

Tableau30 – « L'influence de la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques sur la façon de parler ou de communiquer de cette jeune génération d'aujourd'hui ».

L'influence de la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques sur la façon de parler ou de communiquer de cette jeune génération d'aujourd'hui			
		Oui	Non
		36	04
Total	36	04	40
Pourcentage	90%	10%	100%

D'après le tableau ci-dessus, 36 étudiantes (soit 90%) adhèrent à la question présentée, alors que 04 d'entre elles (soit 10%) rejettent la question qui leur est soumise.

Analyse et interprétation des données

Ces résultats nous permettent de croire que, la majorité des jeunes utilisent des parlers qui les distinguent des autres lors de leurs interactions langagières. Ces parlers sont le résultat d'un arrangement entre le français soigné, appris en classe et le français populaire, « tchatcher » des réseaux sociaux. Les nouvelles technologies ont fortement impacté la qualité ou la pédagogie de l'enseignement dispensé dans les établissements scolaires, par l'introduction du numérique et la manière dont les élèves apprennent surtout les langues.

Tableau30.01 – Attestant les justifications attribuées (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les justifications de notre public concernant l'objet demandé</i>
«L'influence de la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques sur la façon de parler ou de communiquer de cette jeune génération d'aujourd'hui»	<ul style="list-style-type: none"> - Étue.FR (D1) :ben aujourd'hui y a pas que l'école ou la fac pour apprendre [...] y a aussi les apprentissages en ligne avec toute sorte de sites [...] de forums [...] et aujourd'hui y a ce qu'on appelle les « MOOC » je les suive personnellement (...) <i>euuh</i> [...] il s'agit de formations intensives en ligne sous forme de vidéos [...] ouvertes à tous et <i>euuh</i> [...] ces formations sont présentées <i>en fait</i> par des enseignants [...] comme en classe <i>quoi</i> [...] et <i>franchement</i> les étudiants commencent à s'informer sur ce genre de dispositifs en ligne dans les réseaux sociaux et <i>hum</i> [...] sur les cours proposés [...] sur les enseignants [...] et on trouve toute variété des échanges dans plusieurs thématiques <i>euuh</i> [...] soit entre les étudiants eux-mêmes ou les enseignants et les étudiants et cela <i>euuh</i> [...] à mon avis influence la manière dont les jeunes communiquent en ligne et par là aussi en face à face/ - Étue.FR (L1) :<i>on peut pas</i> limiter le numérique aujourd'hui à des outils parce qu'on le veuille ou pas le numérique fait partie du quotidien [...] <i>il a pas</i> tout remplacé mais <i>euuh</i> [...] de ce qu'on peut voir aujourd'hui est déjà pas mal (rire) on

	<p>commence à tout numériser soit en sciences [...] notre quotidien [...] et <i>eah</i> [...] pour l'enseignement et l'apprentissage il y a maintenant des formations en ligne <i>eah</i> [...] qui sont certifiées [...] adaptées pour des apprenants dans tous les niveaux [...] mais <i>du coup</i> si ça influence (...) <i>eah</i> [...] oui la manière de parler des jeunes d'aujourd'hui cela dépend <i>en fait</i> de l'objectif d'usage du numérique [...] si c'est seulement pour apprendre telle ou telle matière ou à la fois la matière et ce qui l'entoure [...] soit le langage du support technique [...] ou celui employé dans <i>eah</i> [...] les forums [...] blogs [...] qui présentent la matière en ligne [...] <i>eah</i> [...] ou le langage employé pour interagir avec les autres/</p> <ul style="list-style-type: none"> - <i>Étue.FR (L1)</i> :surement oui parce que <i>tu sais</i> [...] à travers les réseaux sociaux les jeunes font face à plusieurs langues [...] et mêmes plusieurs cultures [...] donc <i>eah</i> [...] à force ils acquièrent et empruntent de celles-ci ils les emploient au quotidien et <i>du coup</i> ça impacte leur façon de parler et <i>eah</i> [...] pareil pour la pédagogie d'enseignement et d'apprentissage aujourd'hui [...] <i>ben</i> (:) elle n'est pas la même il y a dix ou vingt ans [...] aujourd'hui on apprend avec et par le numérique/
--	---

Analyse et interprétation des données

Les propos tenus par les étudiantes en France corroborent ceux tenus par les étudiants algériens, qui considèrent que la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques exercent une influence sur la façon de parler ou de communiquer de la jeune génération d'aujourd'hui. Étant considérées comme des supports facilitant plusieurs tâches, les nouvelles technologies sont conçues pour améliorer les capacités cognitives des apprenants qui cherchent l'information, écrivent, résolvent des problèmes et communiquent. La majorité des étudiantes ont fait référence aux formations proposées en ligne comme un exemple concret de l'impact du numérique sur l'enseignement-apprentissage aujourd'hui et sur la façon dont les jeunes assimilent des connaissances et améliorent leurs compétences.

Question n°12

- Parlez-moi d'un sujet (un film, événement, souvenir, anecdote) qui vous tient à cœur.

Représentation des données

C'était la dernière question de l'entretien avec les étudiantes en France, dans le but d'évaluer le parler de la personne interrogée.

Nous profitons d'une analyse détaillée de deux enregistrements de deux étudiantes ***Étue.FR (L1)*** et ***Étue.FR (D1)***, dans le but de comprendre les enregistrements et la démonstration des deux transcriptions réalisées par le logiciel PRAAT, présentées en annexes 04.

2.1.1.1. *Analyse des enregistrements*

Afin d'étudier les entretiens, nous avons dû faire un repérage des thèmes et les développements des appréciations de chacun des interviewés sur chacune des questions, puis analyser les moyens discursifs qu'ils mobilisent pour décrire et expliquer leurs pratiques. Nous avons réparti les douze questions de l'entretien en trois catégories d'analyse :

- La prise de conscience des conflits intergénérationnels ;
- La prise de conscience des différenciations langagières/changements linguistiques entre les deux générations ;
- Le niveau des interactions langagières entre ces deux générations :
 - La production et la consommation des richesses linguistiques ;
 - Appel à une nouvelle citoyenneté ;
 - Le niveau des relations de solidarité collective avec la génération d'hier ;
 - Le niveau des relations de socialisation et d'intégration langagière.

Le vocabulaire qui nous intéresse est le vocabulaire actif. Nous cherchons à décrire le langage utilisé par les jeunes dans un contexte informel et nous cherchons surtout à savoir si ce langage appartient à différents registres de la langue française, si les jeunes font preuve d'une grande créativité de langage, et si les néologismes sont répertoriés ou devraient l'être dans les ouvrages de référence.

À partir de la dernière question que nous reproduisons ci-après :

- Parlez-moi d'un sujet (un film, événement, souvenir, anecdote) qui vous tient à cœur.

Nous avons choisi de créer un corpus de mots appartenant au vernaculaire des jeunes étudiants en Algérie et en France. La méthode qui nous convenait le mieux pour recueillir les données était l'entretien semi-directif²⁷³. L'efficacité de cette méthode pour l'analyse de la variation et du changement linguistique réside dans le fait qu'elle permet d'obtenir une quantité importante de données sur le parler d'un seul locuteur dans un contexte où « *son identité est clairement établie et où le cadre et les thèmes de la conversation sont maîtrisés [...]* » (Thibault, Vincent, 1990 : 44). De plus, ce type d'entretien permet au chercheur de réunir l'opinion et les expériences des participants, car ces derniers en parlent librement. Nous avons donc suivi cette méthode pour obtenir des réponses concernant le langage des jeunes en Algérie et en France.

²⁷³Selon Sankoff et al., « *En 1971, l'équipe de Sankoff-Cedergren a opté pour l'entretien semi-dirigé afin d'obtenir des enregistrements de bonne qualité dans une conversation informelle* » (1976 : 102).

La question soumise aux participants a été choisie délibérément et les réponses ont toutes été reliées à des situations de la vie courante des jeunes étudiants.

Nous avons choisi quatre participants :

- Une *Étue.ALG (M2)* et un *Étu.ALG (L3)*
- Deux étudiantes *Étue.FR (L1)* et *Étue.FR (D1)*

Ils ont été sélectionnés parce que tous les participants, qui sont au total 80, répartis ainsi : 40 en Algérie et 40 en France, répondaient aux critères de sélection mentionnés précédemment. Aussitôt les entretiens commencés, il nous est apparu évident que tous les participants avaient une profonde maîtrise de la langue française, mais au cours de l'entretien nous avons noté plusieurs phénomènes langagiers, constituant pour nous d'autres pistes de recherche et d'analyse.

Il est normal que l'ampleur des réponses dépendait de la quantité d'information que les interviewés pouvaient fournir. Comme le soulignent Thibault et Vincent (1990), nous avons obtenu plusieurs types de réponses : « des réponses simples » ; « des réponses motivées »²⁷⁴; « des interventions avec glissement »²⁷⁵ ; « des interventions complexes »²⁷⁶ ; et « des interventions monologiques et dialogales », où les interventions étaient généralement longues.

Au cours des interventions, en suivant la logique de Thibault et Vincent (1990), la dynamique de l'entretien dépendait des participants. Lorsque l'interviewé s'éloignait du cadre de l'entretien, on utilisait « une stratégie de coopération » pour favoriser le discours informel, et plus l'interviewé répondait simplement à la question plus on mettait « en œuvre des stratégies de questionnement » pour avoir plus de données.

Cette dernière question de l'entretien nous a permis, entre autres, de nous positionner et de comprendre ce que Labov disait sur le «*Paradoxe de l'observateur*» : «*comment recueillir des données sur la forme de langue la plus systématique (le vernaculaire) en observant les gens quand on ne les observe pas?*» (Labov, 1976 : 15). Il nous fallait dépasser les contraintes formelles de l'entretien en prenant en considération cette remarque de Labov et nous croyons avoir réussi.

²⁷⁴Selon Thibault et Vincent, il s'agit « des réponses directes à la question contenant une brève explication ou justification » (1990 : 62).

²⁷⁵Selon Thibault et Vincent, il s'agit d'« un élément de réponse qui glisse vers un autre thème plus ou moins relié à la question » (Idem.).

²⁷⁶Selon Thibault et Vincent, il s'agit « des réponses qui contiennent un discours complexe, sollicité ou non par l'interviewer (une narration par exemple) » (Idem.).

L'exemple suivant m'est rapporté par une étudiante algérienne de 22 ans, en Master 2 littérature et langue française, spécialité : Sciences du langage, d'origine de l'Est de l'Algérie (Batna) qui travaillait comme enseignante vacataire dans une école privée de langues. (E = enquêtrice, *Étue.ALG (M2)* = l'interviewée, La segmentation (/); Pauses longues [...]; Pauses moins longues [..]; Les segments tronqués (...); Les répliques (tours de parole) autonomes sont ouvertes par un tiret suivi d'une majuscule, et closes par un signe de ponctuation finale, sauf interruption par l'interviewer (trois points de suspension) :

- Les éléments de rétroaction sont indiqués entre parenthèses.
- Des guillemets signalent les citations marquées par une articulation ou une prosodie distinctives (rehaussement du niveau intonatif).
- Les signes paralinguistiques prégnants à l'écoute figurent entre parenthèses sous une forme condensée, certains signes particuliers interviennent épisodiquement :
 - Soulignement pour indiquer les chevauchements de parole.
 - L'Italique pour indiquer les particules énonciatives.

Pour l'enregistrement de *Étue.ALG (M2)* : une résolution de 30 min et 03 sec. (Voir figure 01-Annexe 04)

- **E** : Parlez-moi d'un sujet (un film, événement, souvenir, anecdote) qui vous tient à cœur.
- ***Étue.ALG (M2)*** : alors je vais essayer de vous résumer le plus beau souvenir que je garde de mes dernières vacances, *ben* j'ai été à paris *hum* [..] c'était *en fait* pour une visite familiale mais j'ai profité en même temps pour voir des bibliothèques et rencontrer des gens pour pratiquer la langue [...] j'étais comme un enfant naïf et ambitieux (rire) j'ai vraiment tellement rêvé toute ma vie de partir en france et rarement je pensais que ce rêve pouvait se réaliser je n'arrive pas vraiment à trouver des mots pour bien décrire ce voyage cheti wallah « tu vois je te jure » quand quelqu'un me demande de raconter paris j'sais pas comment mais c'est avec une grande émotion je commence à raconter [..] *franchement* j'étais chanceuse parce que j'ai eu l'occasion de voir mon rêve réalisé grâce au plus magnifique papa du monde (rire) quand nous sommes arrivés *hum* [..] la première impression que j'eus était que tout avait l'air si paradisiaque [..] propre et luxueux on se promenait dans les rues de paris et j'admirais les beautés architecturales et les musées [..] rencontrer de nouvelles personnes et voir d'autres mentalités et cultures j'ai *apparemment trop* raconter ma vie (rire) mais je garde d'excellents souvenirs *hum* [..] chaque matin quand je me réveillais à l'hôtel (:). chaque croissant chaud au beurre de la boulangerie *euuh* [..] c'était *en fait* une boulangerie en face de nous je veux dire de l'hôtel (rire) [..] quoi encore *euuh* [..] *oui* [..] chaque personne qui me sourit au restaurant ou dans les magasins (:). chaque moment inoubliable lors de nos déplacements *eu* [..] dans les métros alors là *bien sûr* la tour eiffel [..] le trocadéro *hum* [..] mon coup de cœur les champs-elysées [..] le louvre *euuh* [..] notre dame de paris (:). sacré cœur (:). le quartier moderne de la défense avec son esplanade *hum* [..] la grande arche (rire) *voilà* ce sont vraiment mes coups de cœur...

- **E** : *apparemment* t'as beaucoup apprécié ton séjour?↓
- **Étu.ALG (M2)** : *ah oui* (:) of course (rire) énormément et ça restera gravé à jamais [...] et un autre point encore [...] *tu saisen* plus on s'est pas fixé à paris mais j'ai eu aussi la chance de faire une petite tournée en europe *euuh* [...] d'abord paris *hum* [...] ensuite luxembourg et enfin *hum* [...] l'allemaignevoilà *quoi* ma petite histoire (rire)/

Ensuite, le deuxième exemple m'a été rapporté par un étudiant algérien de 20 ans, en L3 littérature et langue française : spécialité Didactique des langues étrangères, d'origine du Sud de l'Algérie (Biskra) qui n'est pas salarié. (E = enquêtrice, **Étu.ALG (L3)** = l'interviewé, on respecte la même ponctuation).

Pour l'enregistrement de Étu.ALG (L3) : une résolution de 27 min et 10sec. (Voir figure 02-Annexe 04)

- **E** : Parlez-moi d'un sujet (un film, événement, souvenir, anecdote) qui vous tient à cœur.
- **Étu.ALG (L3)** : (rire) je vais te raconter une anecdote qui m'est arrivée avec un enseignant ici au Département « Département de français » et *euuh* [...] ça m'a marqué...
- **E** : j'espère dans le bon sens...
- **Étu.ALG (L3)** : *bah* (:) malheureusement non...
- **E** : et qu'est ce qui s'est passé ?↑
- **Étu.ALG (L3)** : *bah* en fait à la base c'était un p'tit malentendu durant le cours *tu vois* [...] avec ce prof et *euuh* [...] c'était en fait notre première rencontre avec lui notre première séance *quoi tu vois* [...] et en plus c'était un dimanche à huit heures du mat et je suis venu en courant d'un voyage comme j'habite à biskra mais je rentre les weekends comme tous les étudiants résidants ici [...] alors j'ai fait un p'tit retard de même pas dix minutes wallah « je te jure » même pas alors je frappe la porte de l'amphi « amphithéâtre » et je rentre doucement pour pas couper le cours mais j'dis bonjour quand même [...] et *euuh* le prof commence à me parler si fort devant tout le monde comme quoi la génération de ces jours se respecte pas et respecte pas les plus adultes et et et plein d'autres trucs que j'me rappelle pas alors que j'ai rien dit tout ce discours et *puis euuh* [...] il demande mon nom [...] il note dans une feuille [...] tout ce temps je suis resté devant la porte de l'amphi et imagine tout l'amphi me regarde [...] après il m'a demandé de prendre ma place je me suis dit bon peut être il est énervé et comme il m'a bien mariné (rire) ça va je peux suivre le cours mais malheureusement non ce prof m'a mis dans sa tête et il a tout fait pour me saboter et pourtant je répondais super bien à l'interro « interrogation » et au contrôle de son module et en plus c'est un module dans l'unité fondamentale j'peux pas le compenser avec un autre tout ça pour dix minutes de retard [...]
- **E** : tu étais en quelle année ?↑
- **Étu.ALG (L3)** : en première année [...]
- **E** : et après qu'est ce que t'as fait ?↑
- **Étu.ALG (L3)** : crois moi wallah « je te jure » c'était la pire année de toute ma vie et à cause de lui j'ai refait mon semestre en progression parce que *j'ai pas* pu le rattraper avec des modules alors que je cartonnais dans les autres modules et d'ailleurs tous mes profs savaient l'histoire avec ce prof mais *pouvaient pas* m'aider parce qu'*apparemment* il est quelqu'un connu pour ses connaissances mais bon j'ai dû faire avec et hamdulilah rabi kan maaya « Dieu merci qu'il était avec moi » j'ai terminé mon année et surpassé toute l'histoire et me voilà en troisième année préparer mon mémoire de fin d'étude et rêvant encore de poursuivre jusqu'au doctorat comme toi/

Du côté français, l'exemple suivant m'a été rapporté par une étudiante française de 20 ans, en L1 littérature et langue française : spécialité Sciences du langage, d'origine de l'Est de la France (Metz) qui n'est pas salariée. (E = enquêtrice, *Étue.FR (L1)* = l'interviewée, on respecte la même ponctuation).

Pour l'enregistrement de *Étue.FR (L1)* : une résolution de 15 min et 20sec. (Voir figure 03- Annexe 04)

- E : Parlez-moi d'un sujet (un film, événement, souvenir, anecdote) qui vous tient à cœur.
- *Étue.FR (L1)* : *Bon ben puis que on parle du parler jeune j'aimerais bien partager avec vous ma propre expérience d'abord en tant que jeune et aussi par rapport à ce qu'on croit généralement que tous les jeunes ont un seul parler et se comprennent (rire) [...]*
- E : avec plaisir oui ↓
- *Étue.FR (L1)* : *c'est vrai qu'il y a des expressions qui sont typiquement des jeunes et comprises qu'entre jeunes mais pas partout parce que par exemple je sais que les expressions qu'on emploie dans mon quartier avec mes amis d'enfance [...] *bentu* sais ici avec *euuh* [...] mes nouveaux amis à la fac *on emploie pas* les mêmes *quoi* [...]*
- E : comme quoi par exemple ? ↑
- *Étue.FR (L1)* : *pffff ouais pas franchement y'en a plusieurs [...]* c'est marrant tout à l'heure quand on parlait j'avais trop d'exemple dans ma tête (rire) [...] ouais par exemple une fois j'parlais avec une amie et tout ici à la fac et et puis elle m'dit ouais il a vraiment fait n'importe quoi il a fait ça brut de pomme après je lui ai dit mais ça veut dire quoi ça brut de pomme elle m'dit stadir vite fait *tu vois* alors que brut de pomme c'est une boisson (rire) ça m'a vraiment fait rigoler et depuis cette discussion j'ai gardé le mot dans mon vocabulaire [...]
- E : j'imagine vous avez le même âge ? ↓ et elle vient d'où ton amie ? ↓
- *Étue.FR (L1)* : *ouais ouais on a le même âge mais elle habite maintenant à paris mais *tu vois* pour donner un p'tit exemple que même les jeunes entre eux des fois ne comprennent pas leurs parlars parce que quand j'suis arrivée à la fac on rencontre forcément d'autres personnes de différents environnements et cultures et qui utilisent d'autres parlars et expressions que nous *on dit pas* et à force de trainer avec eux et de les connaître on apprend l'un de l'autre et on sortait d'autres expressions *voilà*!*

Enfin, le dernier exemple dans ce point m'a été rapporté également par une étudiante française de 26 ans, en première année de doctorat (D1) littérature et langue française : spécialité Sciences du langage, d'origine de l'Est de la France (Pont à Mousson-Metz) qui est salariée. (E = enquêtrice, *Étue.FR (D1)* = l'interviewée, on respecte la même ponctuation).

Pour l'enregistrement de *Étue.FR (D1)* : une résolution de 22 min et 20sec. (Voir figure 04- Annexe 04)

- E : Parlez-moi d'un sujet (un film, événement, souvenir, anecdote) qui vous tient à cœur.
- *Étue.FR (D1)* : *je vais partager avec toi ma routine avec mon métier c'est en fait mon rêve d'enfance (rire) alors à côté de ma thèse je suis enseignante de français au collège et donc *euuh* [...] une des caractéristiques c'est qu'en fait on est [...] face à un public d'élèves*

hétérogène *euh* [...] *donc euh* [...] pour leurs [...] leurs origines *euh* [...] les élèves ont des langues maternelles [...] différentes les unes des autres et *donc* parfois le français est [...] *euh* [...] juste entre parenthèse qui est la langue cible est la seule langue parlée et partagée comme je travaille avec un public ou [...] des élèves *euh* [...] il arrive avec certains de participer dans le cours avec des réponses dans leurs langues maternelles parce qu'*ils trouvent pas* leurs mots en français et *donc* souvent c'est un défi à la fois pour moi comme je suis l'enseignante et pour les élèves parce que je trouve que c'est un paramètre à prendre en considération ce genre d'interactions [...] et mon rôle d'enseignante dans ces situations il faut que je sois flexible et essayer d'établir une progression favorable pour tous comme il s'agit d'une classe hétérogène donc y a une différence entre les langues maternelles des élèves et la langue cible d'apprentissage le français *euh* [...] *donc euh* [...] voilà là pour expliquer la nature de mon travail et le public avec qui je travaille et ce qui est sympa *ben* je le trouve en tous cas (rire) [...] c'est que même moi j'apprends avec eux chaque jours et des fois même j'essaie d'apprendre leurs langues maternelles (rire) [...] *ben voilà* pour quoi je trouve ce métier passionnant plus que d'autres/

À cet égard, nous aurons l'occasion d'illustrer les points traités dans les chapitres précédents par les différentes réponses obtenues durant les entretiens que nous avons réalisés. En ce qui concerne la modalisation et les modalités mobilisées par les interviewés, nous avons relevé, pour chaque partie des étudiants en Algérie et en France, quelques remarques que nous analysons et interprétons après.

Comme nous l'avons expliqué antérieurement, les questions de l'entretien étaient ouvertes, fermés et semi ouvertes, on s'est basé lors de l'élaboration des questions sur le fait que les personnes interrogées puissent s'exprimer et s'étaler dans leurs réponses, d'où les notions « développez, justifiez votre point de vue, etc. ». Comme on s'est basé essentiellement sur la dernière question leur permettant de nous parler d'un sujet « à thème libre ». Cette dernière serait, selon nous, celle qui aurait le plus d'importance vu qu'elle est considérée comme étant évaluative du parler du jeune interrogé.

- En réponse à la **Q6**, chez *Étue.ALG (L3)*, on relève l'extrait « bon [...] comme nous savons-on dit souvent [...] dans l'argot des jeunes/ ». Au début de l'extrait, l'interviewée prend une certaine distance par rapport à ce qu'elle dit et présente cela comme étant le résultat d'une culture générale. Ensuite elle s'engage à exprimer son point de vue vis-à-vis du parler jeune, que nous avons trouvé intéressant surtout venant d'un jeune.
- Dans la même question, avec *Étue.FR (L1)*, on trouve la même stratégie énonciative, lorsqu'elle affirme « mais euh [...] par rapport à ce qui est reconnu par les anciens- l'argot des jeunes est le massacre de la langue française/ ». Elle partage ensuite son point de vue.

Du point de vue de la prise en charge énonciative, il y a d'un côté, une distanciation qui a pour but d'accepter le propos comme une donnée partagée par tous et de l'autre côté, une prise en charge de ce qui est dit comme une croyance ou un avis personnel par l'utilisation d'expressions comme « à

mon avis », « je crois que », « pour moi », « je pense que », comme dans la réponse d'une *Étue. FR (L1)* sur la *Q1* « j'pense que oui parce qu'au fait [...] pour saisir une langue/ », et du verbe « pouvoir » dans la réponse d'un *Étu. ALG(M1)*, sur la même question, « euh [...] moi j'peux dire que oui [...] parce que c'est en regardant la réalité/ ». Nous avons repéré également l'utilisation de certains adverbes ayant une valeur de modalisateurs comme « très peu » auxquels recourt l'*Étue. FR (D1)*, en réponse à la *Q8*, « hum [...] bon [...] par rapport à l'ancienne génération je dirai plutôt euh [...] les jeunes sont très peu branchés esprit famille/ ».

Toutefois, les expressions « comme nous savons » et « ce qui est reconnu » montrent que les jeunes interviewés sont conscients des réalités langagières contemporaines.

Ensuite, du point de vue énonciatif, il n'y a pas de marques de modalité ou de modalisation grammaticalement exprimées à l'exception de quelques expressions « comment dirais-je ? », « j'sais pas si j'peux dire » utilisées par les interviewés comme une stratégie discursive démontrant en même temps leur hésitation.

- Pour la majorité des réponses, les interviewés ont fait usage de modalités énonciatives par les verbes « croire » et « pouvoir », les deux pronoms « je » et « on » qui renvoient respectivement à une assomption et à une distanciation de l'énoncé, « exactement », le conditionnel.
- Dans la *Q5*, les tics de langage qu'on remarque chez les jeunes étudiants se situent essentiellement au niveau des expressions employées à la fin de la phrase : « voilà quoi », « c'est clair » ; en début de phrase « donc », « euh en fait », « franchement », « tu vois », « grave », « ben euh », « un truc de ouf », « carrément », « genre », « t'inquiètes » ; la production de sons comme « hmm » ; le bégaiement ; parler lentement ou avec un débit rapide ; la conjugaison du verbe « croire » à la troisième personne du pluriel « croivent » ; le féminin de « pourri » devient « pourrite ».

Tableau31– Les tics de langage/particules énonciatives les plus employés par les jeunes interrogés durant les entretiens.

Les tics de langage/particules énonciatives les plus employés par les jeunes interrogés dans les entretiens							
	Du coup	Genre	Bref	Voilà	Apparemment	En tous cas	
Fréquence absolue dans 80 entretiens	83200	4950	1020	2423	3762	645	96000 mots

Dans le tableau ci-dessus, nous essayons de montrer la fréquence absolue des tics de langage/particules énonciatives, c'est-à-dire le nombre d'occurrences des six particules les plus employées par les jeunes durant les entretiens. Pour chaque entretien, nous sommes arrivés à 1200 mots donc au total des 80 entretiens réalisés auprès des jeunes à 96000 mots. Pour rejoindre les propos tenus dans le deuxième chapitre sur les particules énonciatives, celles-ci prennent dans les réponses de nos jeunes interviewés différents emplois dans leur parler (adjectifs, adverbes, conjonctions).

- La **Q7** était la question qui posait le moins de difficultés, car il était évident pour tous qu'on façonne notre langage en fonction « de notre interlocuteur », son statut et son âge. La majorité différencie entre personnes pas/peu connues, proches ou amis et les enfants. Lorsqu'il s'agit de conversations formelles, ils choisissent une langue plus soutenue en employant les mots adéquats et ils se « vouvoient ». Cependant avec les membres de la famille et les amis, ils emploient une langue familière, moins recherchée et spontanée. Particulièrement avec les amis, ils préfèrent faire usage de la « le langage des jeunes ». Les étudiants précisent encore qu'avec les enfants, ils parlent moins vite, sans vulgarité, en simplifiant le langage avec un vocabulaire simple de façon plus imagée.

- *D'autres pistes d'analyses*

Nous avons déjà eu l'occasion d'aborder, dans les chapitres précédents, quelques particularités morphosyntaxiques et lexicales propres aux interactions langagières des jeunes de la génération Y. Nous reviendrons donc sur quelques exemples extraits des entretiens réalisés avec les jeunes étudiants en Algérie et en France.

a. L'élision

En morphosyntaxe, l'élision est un phénomène de réduction, catégorie sous laquelle on peut également ranger la troncature. Pour sa part, l'élision réduit la longueur d'un message en l'amputant d'un phonème, d'une syllabe ou même d'un mot entier, à l'exemple qu'on trouve pratiquement dans la majorité des réponses des jeunes, celui de la suppression du « ne » de négation « j' [ne] sais pas ». En effet, l'élision est une démarche plus ou moins naturelle du locuteur lorsqu'il s'exprime de façon spontanée. Il se libère de certaines combinaisons consonantiques et/ou vocaliques, pour des raisons qui peuvent aller de la socio-culture à la phonologie, en passant par la prosodie (plus la vitesse d'élocution est élevée, plus il est difficile de prononcer certaines syllabes dans leur intégralité). On a rencontré également des prononciations comme :

- je veux : [ʒvø] ;

- tu as : [ta] ;
- ils savaient pas : [isavɛpa] ;
- convaincre : [kɔ̃vɛ̃k] ;
- peut-être : [pøtɛt] ;
- mettre : [mɛt] ;
- c'est-à-dire : [stadir] ;
- puis : [pi] ;
- parce que : [paskə] ;
- enfin : [fɛ̃] ;
- de toute façon : [tfaʃɔ̃]

D'un point de vue discursif, on ne peut pas confirmer que le message prend différents sens selon qu'il est prononcé avec ou sans élision.

b. La troncation

C'est un mot que l'interviewé commence à prononcer et pour diverses raisons, principalement le bégaiement, l'hésitation ou l'autocorrection, ne finit pas. À l'exemple de :

- En réponse à la *Q5, Étue.ALG (M1)* : « moi par exemple euh [...] avec mes copines on utilise un parler spécifique à nous euuh [...] pas pour se démarquer ou quoi que ce soit mais (:) mais c'est **pou(plutôt)** un code entre nous tu vois [...]/ » ;
- En réponse à la *Q2, Étue.FR (L1)* : « la langue française est en dégradation ben [...] parce qu'**auj(aujourd'hui)** on parle plus d'emprunts/ ».

c. Les répétitions

Le phénomène de la répétition d'un même mot ou d'une même séquence de mots est fortement présent dans les interactions langagières et les discours spontanés des jeunes. Il s'agit des répétitions de performance, c'est-à-dire un travail de formulation tels que:

- En réponse à la *Q9, Étue.ALG (L2)* : « pour moi franchement [...] le parler le plus juste est celui des adultes parce qu'il est euuh [...] plus raffiné (:) **et et** plus soigné/ » ;
- En réponse à la *Q5, Étue.FR (L1)* : « // on utilise un parler spécifique à nous euuh [...] pas pour se montrer **mais (:) mais** c'est comme un code/ ».

d. Les constructions interrogatives

La grammaire de la langue française indique que les énoncés interrogatifs doivent respecter les constructions suivantes :

- Avec une inversion du sujet et du verbe ;
- Avec les pronoms interrogatifs : qui ? Qu'est-ce que ?
- Avec la tournure : est-ce que ?
- Avec les adverbes interrogatifs : comment ? pourquoi ?
- Avec les déterminants interrogatifs : quel ? quelle ?

Cependant, dans les interactions verbales des jeunes, ces constructions deviennent rares et presque inexistantes et on peut les repérer seulement par l'intonation « je commence ? », « tu penses ? ». Sur le plan syntaxique, nous avons donc toujours affaire à la même structure, c'est-à-dire celle d'un énoncé affirmatif classique.

e. L'énonciation

Les énoncés des entretiens s'inscrivent nécessairement dans un cadre d'énonciation, c'est-à-dire un interviewer s'adresse à des interviewés dans un contexte spatio-temporel particulier. Ce contexte est souvent indispensable pour identifier les participants et le cadre d'une situation énonciative, comme par exemple « je », « tu », « aujourd'hui », « maintenant », « ce parler » ne peuvent être compris qu'en situation référentielle inscrite dans le temps et l'espace.

Les énoncés de nos entretiens sont conçus dans le fil de leur énonciation, l'interviewé n'a pas préparé ses réponses ou son discours avant l'entretien. Il les élabore au fur et à mesure de son interaction. On revient dans ce cas à la théorie des actes de langage de Searle (1972) du fait, que tout locuteur accomplit un acte de langage quand il produit un énoncé dans une situation de communication. Dans notre cas, cette théorie est valable pour les énoncés de nos entretiens, comme il s'agit des énoncés produits spontanément. Cela dépend aussi des réactions des interviewés, leurs gestes, leurs prises de paroles, etc. Ces éléments concernent, entre autres, l'acte de langage perlocutoire, autrement dit l'effet produit par un discours.

Les énoncés de nos entretiens sont également perçus dans le fil de leur énonciation. L'interviewé se trouve parfois obligé de renforcer ses arguments avec des expressions comme « j'sais pas si j' peux ajouter quelque chose », « juste un dernier point »,... Et on sera alors face à plusieurs types de discours : interactif, conversationnel, spontané.

Les énoncés de nos entretiens ont tous les marques d'une conversation normale entre des interlocuteurs bilingues voire même plurilingues ; selon Gumperz

Les participants plongés dans l'interaction sont souvent tout à fait inconscients du code utilisé à tel ou tel moment. Ce qui les intéresse avant tout, c'est l'effet obtenu lorsqu'ils communiquent, ce qu'ils ont à dire. [...]. Les normes ou les règles sociales qui régissent l'usage langagier, semblent fonctionner comme des règles grammaticales. Elles font partie des connaissances sous-jacentes que les locuteurs utilisent pour produire un sens.

(1989 :59)

Enfin, on ne peut pas négliger la présence d'une espèce de phatique communicationnelle dans les énoncés de nos entretiens :

- Une tonalité moins formelle (lexique familier, morphologie relâchée) ;
- Une structure syntaxique d'oral improvisé (autocorrections, répétitions, syntagmes iconiques) ;
- Une structure énonciative qui n'exclut pas les atténuateurs (éventuellement, une espèce d'annonce) ;
- Une structure énonciative qui n'exclut pas les particules énonciatives. Celles-ci n'encadrent pas le discours avec autant de netteté, mais elles l'ouvrent « Bon » et le ponctuent :
 - Particule énonciative d'appel à l'approbation après une référence et après un exemple, le cas de « Bon ben », y compris sous sa forme réduite « s'pas » qui atteste comme particule proprement dite la question « n'est-ce-pas ? » ;
 - Locution de valeur tout à fait comparable à celle de la particule énonciative « hein » dont font usage quelques interviewés.

f. Le lexique

D'un point de vue lexical, les interactions verbales et le langage des jeunes interviewés se caractérisent par plusieurs remarques :

- L'emploi de morphèmes typiquement oraux : euh [...], ben/bah [...]
- Les éléments alternés varient en arabe dialectal et en anglais, nous distinguons :
 - Expressions d'invocation : hamdulillah ;
 - Des adverbes d'affirmation : hih/ih, yes, of course ;
 - Des adverbes de négation : aha/lala, no, makench, no way ;
 - Des adverbes modalisateurs : chouiya, too much, so much, besef ;

- Des démonstratifs :haḍek/haḍuk ;
 - Des verbes conjugués majoritairement au présent : ngoulou ;
 - Des phrases interrogatives : ta'aarfi ?, cheti? Kifeh ?
 - Des adjectifs:mliḥa, best, hard.
- L'emploi des procédés phatiques pour s'assurer l'écoute de l'interviewer: t'sais, tu vois ;
 - L'emploi des emprunts, résultants des réalités linguistiques complexes qui coexistent sur le même territoire, soit en Algérie ou en France (voir les exemples de nos interviewés dans le quatrième chapitre).

2.1.1.2. Synthèse

- *La jeune génération numérique d'aujourd'hui*

À l'aube de cette rébellion générationnelle, chacun s'inquiète et s'interroge sur ses conséquences à l'échelle humaine vis-à-vis des nouvelles formes d'interactions langagières. En raccourcissant les distances entre la génération d'hier et celle d'aujourd'hui, en accélérant les contacts et en multipliant les sources d'information, les jeunes de la nouvelle génération perçoivent la société comme un objet à conquérir et leur époque est perçue comme plus difficile que celle de leurs parents.

De plus, les générations ne partagent pas les mêmes temps et espaces sociaux. Des facteurs technologiques, sociaux, communicationnels, des stéréotypes et des préjugés sur les âges renforcent d'une certaine façon ces ruptures entre les générations, étant donné que chacune est porteuse de nombreuses découvertes et progrès. Les jeunes ont su comment développer leur sens de la stratégie d'apprentissage et de concentration surtout vis-à-vis des changements linguistiques. Il est normal qu'ils ont pu se distinguer des anciennes générations par leur liberté de créer sans cesse et sans avoir peur des conséquences, par leur rapidité d'interagir avec l'actualité et accepter l'autre et par leur connaissance de soi qui se présente comme une certaine forme d'indépendance d'esprit.

C'est pourquoi, les jeunes suggèrent une théorie de l'engagement en fonction de leurs valeurs plutôt que celles des autres. Ils préfèrent un langage plus convivial, motivé, facilité et partagé avec un vocabulaire de la langue française qui ne comporte plus de notions telles que structure, objectivité et stabilité.

- *La nouvelle génération et sa perception du français de la génération d'hier*

Ce qui manque dans le monde actuellement ce sont surtout les débats libres et réfléchis pour rendre vivante la culture et ressouder, d'une certaine façon, les liens sociaux entre les deux différentes

génération. Faute de s'imprégner des découvertes des sciences, des techniques, du savoir-faire industriel et de ses enjeux, le vide culturel tend à asseoir sa domination et la nouvelle variété de langue, ou le nouveau français se propage comme nouveau moyen de communication. Force est de constater aussi qu'il est utilisé comme identité de cette nouvelle génération, prenant ainsi la place du français académique. Pour le renouveau effectif de la société, il est essentiel maintenant de donner la priorité à la liberté de création, à la parole vraie où la pratique langagière apparaît importante pour cette jeune génération et aussi la préparation à leur insertion dans le monde moderne.

En effet, la diversité est inscrite dans un usage social qui a marqué divers changements linguistiques, c'est pourquoi chacun de nous peut remarquer la différence flagrante entre le parler moderne et l'ancien qui affirme son appartenance langagière comme étant la plus appropriée et la plus conforme, ainsi reconnu aussi par la jeune génération d'aujourd'hui.

Bien que, aujourd'hui dans les deux sociétés de notre expérimentation, certains n'hésitent pas à parler de « *socialisation inversée* », rappelant par là les situations où ce sont les jeunes qui apprennent aux adultes de nouveaux comportements et de nouveaux codes langagiers. C'est pourquoi, il ne s'agit pas d'opposer les deux générations mais de reconnaître en chacune ses différentes qualités. La génération d'aujourd'hui renvoie tout ce qui est soutenu, soigné et riche de parler français à l'ancienne génération, mais elle appréciera si celle-ci parle son langage afin d'éviter l'ambiguïté et les malentendus.

- *L'impact des nouvelles technologies*

L'effet à long terme des nouvelles technologies sur les comportements sociaux, économiques et même linguistiques reste difficile à cerner. Tout progrès aussi simple soit-il, accompagné d'une accélération de l'innovation et d'une mutation générationnelle sont sujets à débats. On a déjà pu constater combien ces technologies ont évolué avec l'ouverture au grand public jusqu'à en transformer ce pourquoi elles avaient été créées.

Actuellement ces technologies connaissent un progrès démesuré qui intéresse presque tous les domaines de la société, dont l'éducation. Elles se présentent de plus en plus comme une nécessité dans la société où les changements rapides, le besoin incessant d'améliorer ses connaissances et les demandes d'une éducation de haut niveau constamment mise à jour, se transforment en une exigence permanente.

Nous sommes alors face à un changement technologique et nous observons une propagation planétaire des télécommunications. Ces technologies installent de nouveaux paradigmes et révolutionnent l'école et l'enseignement supérieur. Il s'agit de révolution, car à travers ces technologies on peut lire des livres, suivre des cours, apprendre des langues, être en contact avec l'autre et d'autres cultures, etc., tout ceci à travers Internet.

Ainsi, le manque de recul nous conduit à éviter de proposer des conclusions sur la nature de ces mutations de la société. Il s'agit de garder à l'esprit que l'ère de l'information n'en est qu'à son début et nul ne peut prédire ce que l'homme sera encore capable d'imaginer dans le futur.

2.1.2. Des enregistrements des adultes enseignants de la génération X (selon la variante âge : nés entre 1960 - 1980)

Quelques précisions sur le questionnaire préparatoire pour les enregistrements auprès des enseignants du Département de Français à l'Université de Batna2 et du Département des Sciences du Langage à l'UFR SHS à l'Université de Lorraine-Metz- concernant la langue française

Notre questionnaire se compose de 12 questions fermées, ouvertes et semi-ouvertes avec des questions communes aux jeunes.

Le double objectif de ce questionnaire est l'identification des conceptions de nos interlocuteurs de la génération X de la langue française, parlée par les jeunes de la génération Y d'aujourd'hui d'une part, et la prise en compte des facteurs qui, selon eux, ont contribué à ce déphasage langagier entre le parler des deux générations d'autre part.

Tout d'abord, nous nous sommes focalisés sur l'âge des personnes interviewées, étant donné que cette génération est née entre 1960-1980. Ensuite, nous avons prélué notre questionnaire par une sorte d'un petit avant-propos expliquant l'objectif de notre enquête, pour arriver enfin à notre série de questions, dont quelques unes qui ont été produites ci-haut seront reproduites ici, dans l'intérêt de notre enquête :

- a) La première question comporte une citation sur la langue dont on leur demande s'ils y adhèrent ou pas et de développer leurs propos.
- b) La deuxième question concerne l'avis de nos sujets adultes sur l'état ou l'évolution de la langue française qui se fait suivre par une autre question ouverte leur demandant de développer leurs points de vue (selon le choix prononcé).

- c) Dans la troisième question ouverte, on leur propose d'exprimer ce qu'ils pensent de l'argot.
- d) La quatrième question comprend une liste de qualités, où l'on demande aux personnes interrogées de répondre à celles qui caractérisent le plus leur génération.
- e) La cinquième question comporte une question fermée, leur demandant s'ils croient que la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques, exercent-ils ou non une influence sur la façon de parler ou de communiquer des apprenants. On leur demande, enfin, de justifier leurs réponses.
- f) La sixième question concerne la comparaison entre la génération d'hier et celle numérique d'aujourd'hui. Comment, la première apprécie-t-elle celle du numérique ?
- g) La septième question, qui est une question fermée, traite de la nécessité de voir dans ces excès de la jeunesse un problème à résoudre à l'aune de ces changements linguistiques ou sociaux (leurs façons de parler, interagir, modes de vie, etc.), ensuite on leur demande de justifier leurs réponses.
- h) La huitième question comporte une citation accompagnée d'une question fermée, leur demandant s'ils voient une différence langagière entre leur génération et celle d'aujourd'hui. Ensuite, on leur demande à quoi est dû ce décalage et selon eux quel serait le parler le plus juste. Enfin, s'ils remarquent des marqueurs discursifs chez leurs jeunes interlocuteurs et s'ils en ont eux-mêmes.
- i) La neuvième question comporte aussi une citation accompagnée d'une question fermée, leur demandant s'ils pensent que le renouvellement langagier est une question davantage sociale ou générationnelle.
- j) Dans la dixième question, on demande aux enseignants s'il existe un sociolecte des classes dominantes isolables et descriptives en tant que telles.
- k) Dans la onzième question, on cherche les avis de nos enseignants interviewés sur, comment décider des différences entre les situations linguistiques, sont-elles le produit de changement et non de substitutions/de transformations.
- l) Enfin la douzième question qui est une question ouverte, consiste à demander : à quoi reconnaît-on la nouvelle génération d'aujourd'hui ?

Ce sont ces 12 questions que nous avons posées lors des entretiens que nous avons eu avec les enseignants du Département de Français à l'Université de Batna 2 et du Département des Sciences du Langage à l'UFR SHS à l'Université de Lorraine-Metz.

Un climat de confiance s'était instauré entre nous et les procédures se sont passées dans les meilleures conditions. Cela nous a permis d'avoir des réponses très claires qui prouvent leur entière disponibilité à élaborer un projet de recherche.

2.1.2. A. Des enseignants du Département de Français en Algérie – Université de Batna 2 –

L'enquête a été réalisée au Département de Français à l'Université de Batna 2 en Algérie, du début du mois de mars 2017 jusqu'au début du mois d'avril 2017. Nous avons réalisé les entretiens avec 30/40 enseignants (20 femmes et 10 hommes) de tous les niveaux (vacataires – MCB/MCA et professeurs) et de toutes les régions d'Algérie. Au début de notre recherche, nous avons prévu d'entreprendre une enquête auprès de 40 enseignants, comme cela a été le cas avec les étudiants, mais nous n'avons réalisé, malgré toutes nos tentatives, que 30 entretiens.

Tableau32 – Les âges de nos enseignants interviewés algériens au moment de l'enquête (2017).

La variable d'âge			
F 20		M 10	
37 ans – 46ans	46 ans – 57 ans	37 ans – 46ans	46 ans – 57 ans
16	04	08	02
24 (37 ans – 46ans) / 06 (46 ans – 57 ans)			
80% (37 ans – 46ans)		20% (46 ans – 57 ans)	

En suivant la catégorisation des âges de la génération X faite par Coupland (2004[1991])²⁷⁷, les interviewés constituent un public adulte, se situant dans la tranche d'âge des 37-57 ans, dont (80%) ont entre (37 ans – 46ans) et (20%) entre (46 ans – 57 ans).

Tableau33 – Les statuts de nos enseignants interviewés algériens au moment de l'enquête (2017).

²⁷⁷ Cité dans (Attias-Donfut, Segalen, 2007) : COUPLAND, D, MERCADET, L (Trad. Ang). 2004[1991]. *Génération X*, Paris, 10/18 (éd.), p. 260.

Le statutdesenseignants							
F 20				M 10			
Vacataire	MCB	MCA	Professeur	Vacataire	MCB	MCA	Professeur
02	10	06	02	01	04	03	02
03 (Vacataire) / 14 (MCB) / 09 (MCA) / 04 (Professeur)							
10% (Vacataire) / 47% (MCB) / 30% (MCA) / 13% (Professeur)							

Dans ce tableau, nous montrons le statut de nos enseignants interviewés, qui se répartissent ainsi :(10%)sont vacataires,(47%)des maîtres de conférences classe « B » (MCB), (30%)des maîtres de conférencesclasse « A » (MCA) et (13%) des Professeur(e)s, pourpouvoir distinguer les différents niveaux de communication entre les enseignants et les jeunes de la génération Y et l’enseignement de la langue française avec l’invasion numérique,

Les enseignants sont majoritairement d’origine de l’Est algérien (Batna, Constantine, Sétif, Tébessa) (83%) et du Sud algérien (Biskra, Ouargla) (17%). Pour leurs lieux de résidence, la majorité confirme sa provenance de la ville (90% soit 27) et03enseignants (10%) habitent en mlieu rural.

Tableau34 – Les origines géographiques desenseignantsalgériens interviewés.

Les origines géographiques			
F 20		M10	
Est algérien (Batna -amazigh (Chaoui) -, Constantine, Sétif, Tébessa)	Sud algérien (Biskra, Ouargla)	Est algérien (Batna - amazigh (Chaoui) -, Constantine, Sétif, Tébessa)	Sud algérien (Biskra, Ouargla)
16	04	09	01
25 (Est algérien)/ 05 (Sud algérien)			
83% (Est algérien)/ 17% (Sud algérien)			

Ce regroupement, des enseignants interviewés par âges, statuts et origines géographiques, a étésciemment conçu, afin de voir la réalité intergénérationnelle telle qu’elle se présente actuellement et de connaître les représentations qu’ils se font de la langue française actuelle, mais aussi comment appréhendent- ils les différentes interactions langagières avec les jeunes de cette nouvelle génération.

Notre échantillon en question, qui est composé d’un groupe hétérogène d’enseignant(e)s du mêmeDépartement, a accepté favorablement de se soumettre à l’entretien, de s’y appliquer et se concentrer autant que possible, pour nous donner des réponses idoines.

La durée de temps estimée pour la réalisation de chaque enregistrement a été de 30 minutes, qu'on a consacrées à chaque enseignant pris séparément. Quant à la durée de tous les enregistrements, elle a duré exactement un mois²⁷⁸.

Avant de commencer les entretiens, nous avons tenu à chaque rencontre, à expliquer à nos enseignants interviewés qu'il s'agissait d'un entretien destiné à un travail de recherche universitaire, sur l'influence de la variable générationnelle sur les interactions langagières : changements linguistiques et conflits culturels entre générations en Algérie et en France, et qu'ils n'avaient aucune raison ni de mystifier, ni de maquiller la réalité si on considère que l'anonymat était de toute façon de rigueur.

- Analyse du questionnaire

Question n°1

Si je vous dis :

« La langue serait un miroir reflétant l'image de la société au sein de laquelle elle s'emploie... »

- Adhèrent-vous à cette citation ou pas ?

Oui Non

- Développez votre vision.

Représentation des données

Tableau35 – « Vision des enseignants algériens envers la citation proposée ».

	« La langue serait un miroir reflétant l'image de la société au sein de laquelle elle s'emploie... »		
	Oui	Non	
		23	
Total	23	07	30
Pourcentage	77%	23%	100%

À l'analyse du tableau ci-dessus, il ressort que que 23 enseignants (soit 77%) adhèrent à la citation présentée alors que seulement 07 enseignants (soit 23%) n'assument pas l'extrait qui leur est soumis.

Analyse et interprétation des données

²⁷⁸La seule période où nous étions libres des engagements vis-à-vis des formations et des séminaires doctoraux pour réaliser les entretiens a été, malheureusement, la période des examens semestriels et des corrections, ce qui explique la durée nette de l'enquête (un mois). Sans compter également les week-ends.

On peut voir dans le tableau ci-dessus, que les résultats des enseignants algériens corroborent ceux obtenus en première partie qui ont été réalisés avec les étudiants et qu'à cet effet on peut déduire que la langue reflète la société qui en fait usage.

Tableau 35.01 – Attestant les arguments donnés (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les argumentations de notre public concernant l'objet demandé</i>
«La langue serait un miroir reflétant l'image de la société au sein de laquelle elle s'emploie... »	- Enst. ALG (vac) :loin de la définition commune et qu'on connaît tous -la langue est un moyen de communication- [...] une langue permet également de véhiculer les idées et les pensées des individus [...] elle accompagne l'homme tout au long de sa vie et <i>eah</i> [...] transporte en elle le bagage linguistique qu'il a acquis [...] donc par la langue on peut découvrir la société qui en fait usage /

Analyse et interprétation des données

La langue est perçue comme le miroir de la société dont elle reflète l'état. Les enseignants rejoignent les jeunes sur le fait qu'il y ait une relation entre la langue et la société, étant donné que l'identité et le sentiment linguistique d'une société sont exprimés par la langue.

Question n°2

D'après vous, la langue française serait en un état :

- D'amélioration
- De dégradation
- De stabilité

- Développez votre point de vue.

Représentation des données

Tableau36 –« La perception des enseignants algériens au sujet de l'état de la langue ainsi que l'évolution de la langue française».

La langue serait en un état				
	D'amélioration	De dégradation	De stabilité	
	10	18	02	
Total	10	18	02	30
Pourcentage	33%	60%	07%	100%

Les données du tableau ci-dessus représentent 18 enseignants (soit 60%) qui estiment jugent que la langue française est en état de « dégradation » et 10 d'entre eux (soit 33%), la considèrent en état d'«amélioration », alors que seulement deux enseignants (soit 07%) voient qu'elle est en un état « de stabilité ».

Tableau36.01 –Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).

<i>L'état de la langue</i>	<i>Les expressions démontrant l'argumentation de notre public quant à l'état et l'évolution de la langue française</i>
amélioration	<ul style="list-style-type: none"> - <i>Enste.ALG (MCA)</i> :/les réformes de l'enseignement/ - <i>Enst.ALG(MCB)</i> :/l'adoption des approches communicative et actionnelle dans les nouveaux manuels d'enseignement/ - <i>Enste.ALG (MCB)</i> :/les emprunts lexicaux d'autres langues ont leur part dans l'amélioration de la langue française/
dégradation	<ul style="list-style-type: none"> - <i>Enste.ALG (vac)</i> :/ le vocabulaire da la langue française s'est appauvri et au niveau du parler on remarque de plus en plus une maîtrise approximative de la syntaxe surtout par les jeunes/ - <i>Enst.ALG (MCA)</i> :/les nouvelles technologies, au premier chef la télévision et l'internet, ont une influence néfaste sur l'apprentissage de la langue et par là le langage/
stabilité	<ul style="list-style-type: none"> - <i>Enste.ALG (MCB)</i> :/le français est toujours le même [...] je ne sais pas si on peut parler de changement du fait qu'on a toujours la même langue française qu'on a appris depuis notre enfance [...] mis à part quelques petites réformes lancées en deux milles quinze mais qui n'affectent pas la structure linguistique formelle de la langue/ - <i>Enste.ALG (Pr)</i> :/malgré les emprunts (:) les contacts des langues [...] le français respecte une stabilité langagière formelle remarquable/

Analyse et interprétation des données

Les résultats obtenus montrent que (33%) des enseignants algériens interviewés s'accordent sur le fait que la langue orale semble reprendre une place très importante, les mots tronqués se multiplient (resto, appart, com, ciné,...), des expressions apparaissent et disparaissent, tandis que la majorité, soit (60%) y voit une dégradation du français. Cette affirmation sur la prétendue déchéance des langues s'appuie, selon nos interprétations, sur des préjugés et non sur des faits scientifiques avérés, car le vocabulaire

du français et des autres langues ne s'appauvrit pas, bien au contraire, avec l'essor des technologies, les langues s'enrichissent de nouveaux mots qui, parfois, remplacent d'autres devenus désuets.

Question n°3

- Que pensez-vous de l'argot ?

Représentation des données

Tableau37 – « Ce que pensent les enseignants algériens de l'argot ».

Les résultats de ce tableau montrent les réponses de nos enseignants interviewés qui sont regroupées dans ces deux propositions²⁷⁹ :

	L'argot		
	Un parler spécifique aux jeunes	Un parler plus ou moins relâché	
	12	18	
Total	12	18	30
Pourcentage	40%	60%	100%

- 40% des interviewés perçoivent que l'argot est un parler bien spécifique aux jeunes.
- 60% des interviewés perçoivent que l'argot est un parler plus ou moins relâché.

Analyse et interprétation des données

L'argot est défini, comme on l'a déjà vu dans la première partie consacrée aux jeunes, comme un registre de langue plus ou moins relâché, identifiant un groupe social « *un sociolecte* », en démontrant leur séparation de la société par un langage différent.

Question n°4

Vous qualifieriez votre génération de :

- Classique
- Stable
- En partenariat avec la génération d'aujourd'hui
- Plus attachée à son héritage linguistique et culturel

²⁷⁹On propose ces deux classifications de définitions de l'argot par les enseignants algériens, afin d'avoir une organisation claire des réponses obtenues. La troisième proposition « une forme de création de soi », de la première partie, n'a pas été abordée par nos interviewés.

- A plus de respect pour l'autorité

Représentation des données

Tableau 38 – « La génération des enseignants (la génération d'hier)».

Les données disposées dans le tableau ci-dessus indiquent que 12 enseignants (soit 40%), affirment que leur génération est plus attachée à son héritage linguistique et culturel, et 08 d'entre eux (soit 26%) la qualifiant d'une génération qui a plus d'égards envers l'autorité. Tandis que, 05 enseignants (soit 17%) voient qu'ils ont en partage cet héritage avec la génération d'aujourd'hui et 03 interviewés (soit 10%) décrivent leur génération comme classique. Les 02 restants (soit 07%) affirment que celle-ci refuse tout changement.

	Vous qualifiez votre génération de					
	Classique	Stable	En partenariat avec la génération d'aujourd'hui	Plus attachée à son héritage linguistique et culturel	A plus de respect pour l'autorité.	
	03	02	05	12	08	
Total	03	02	05	12	08	30
Pourcentage	10%	07%	17%	40%	26%	100%

Analyse et interprétation des données

Malgré les changements survenus dans la société, les enseignants estiment que leur génération porte le poids du regard des autres, un regard qui travestit la réalité et qui ne reconnaît pas les contributions que cette nouvelle génération peut apporter à la société de par leurs connaissances, leurs expériences et l'image qu'ils se font de la civilisation.

Question n°5

- Croyez-vous que, la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques influent sur la façon de parler ou de communiquer des apprenants ?

Oui

Non

- Justifiez votre réponse.

Représentation des données

Tableau 39 – « L'influence de la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques sur la façon de parler ou de communiquer des apprenants de cette jeune génération d'aujourd'hui ».

L'influence de la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques sur la façon de parler ou de communiquer des apprenants de cette jeune génération d'aujourd'hui			
		Oui	Non
		21	09
Total	21	09	30
Pourcentage	70%	30%	100%

Il ressort de ce tableau 39 que 21 enseignants (soit 70%) adhèrent à la question présentée, alors que seulement 09 d'entre eux (soit 30%) rejettent la question qui leur est soumise.

Analyse et interprétation des données

La majorité des enseignants algériens affirment qu'avec les nouvelles réformes et pédagogies de l'enseignement, ainsi qu'avec l'introduction des nouvelles technologies, les apprenants de cette nouvelle génération numérique sont obligés de faire face à de nombreux emprunts de différentes langues, ce qui pourrait influencer leurs façons de parler et d'interagir avec autrui, en adoptant des styles langagiers marqués d'emprunts et d'interférences.

Tableau 39.01 – Attestant les justifications attribuées (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les justifications de notre public concernant l'objet demandé</i>
«L'influence de la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques sur la façon de parler ou de communiquer de cette jeune génération d'aujourd'hui»	<ul style="list-style-type: none"> - Enst.ALG (MCB) : / numériser l'école aujourd'hui devient un immense chantier pour tous [...] les nouveaux manuels d'enseignement nécessitent un apprentissage soit disant numérique [...] avec l'ordinateur [...] des exposés sur internet [...] etcétera [...] donc un français soit disant « varié » entre le français académique et celui courant (...) contrairement à l'ancienne génération dont les apprenants étaient uniquement face au français académique enseigné et aux supports traditionnels [...] les livres [...] les journaux en papiers/ - Enst.ALG (Pr) : /il est vrai que tout changement suppose des connaissances [...] des pressions et des mesures de soutien [...] et dans le cas qui nous préoccupe [...] on ne doit pas oublier que le perfectionnement professionnel des enseignants qui utilisent les nouveaux outils numériques [...] comme outil pédagogique revêt une importance tout aussi cruciale/

Analyse et interprétation des données

On peut affirmer, à la lumière de ces données obtenues par cette étude, que la qualité ou la pédagogie de l'enseignement, les nouveaux moyens technologiques considérés comme des supports, facilitant, plusieurs tâches ont une répercussion sur la façon de parler ou de communiquer de cette jeune génération d'aujourd'hui et l'utilisation de ces outils numériques connectés en réseau comme outils cognitifs, leur permet d'améliorer leurs capacités cognitives (lire, écrire, parler) et de développer d'autres formes linguistiques, interactionnelles, culturelles et même sociales.

Question n°6

Comparée à votre génération, celle d'aujourd'hui :

- ... est plus individualiste
- ... est beaucoup plus cultivée
- ... n'a pas à faire autant d'effort
- ... est plus autonome
- ... respecte toujours le sens des valeurs familiales

Représentation des données

Tableau 40 – « La génération d'aujourd'hui par rapport à celle d'hier ».

Comparée à votre génération, celle d'aujourd'hui						
	est plus individualiste	est beaucoup plus cultivée	n'a pas à faire autant d'effort	est plus autonome	respecte toujours le sens des valeurs familiales	
	08	02	13	03	04	
Total	08	02	13	03	04	30
Pourcentage	27%	07%	43%	10%	13%	100%

Comme l'illustre le tableau ci-dessus, 13 enseignants (soit 43%) affirment que la génération d'aujourd'hui, comparée à la génération des adultes, n'a pas à faire autant d'effort pour combler ses besoins, 08 d'entre eux (soit 27%) la qualifient d'une génération plus individualiste alors que 04 enseignants (soit 13%) voient que celle-ci respecte toujours le sens des valeurs familiales. 03 interviewés (soit 10%) décrivent cette génération numérique comme plus autonome, tandis que les 02 restants (soit 07%) affirment que celle-ci est beaucoup plus cultivée que la génération précédente.

Analyse et interprétation des données

À la lumière de ces témoignages, nous sommes arrivés à déduire qu'il existe, incontestablement, deux différentes générations qui n'ont pas nécessairement les mêmes intérêts, qui ne vivent pas la même réalité sociale et qui n'interprètent pas toujours la société de la même façon, mais il existe, malgré tout, des caractéristiques communes entre celles-ci.

Selon les aînés, les jeunes de la nouvelle génération sont en effet plus volontiers adeptes des nouvelles technologies qui les considèrent comme une source indispensable d'apprentissage de diverses cultures et de communication. Grâce à ces techniques, ils n'ont pas à faire autant d'effort, alors que la génération d'hier est parfois perplexe face aux attitudes des jeunes, tel que le tutoiement en certaines circonstances ou l'absence de respect à l'endroit des diverses formes d'autorité, d'autonomie et de responsabilisation, tant individuelle que collective, malgré qu'il y ait toujours chez elle un certain sens de respect des valeurs familiales.

Question n°7

- Faut-il voir dans les excès de la jeunesse un problème à résoudre ?

Oui

Non

- Justifiez votre réponse.

Représentation des données

Tableau 41 – « Les problèmes décelables dans les excès de la jeunesse d'aujourd'hui, selon les enseignants algériens ».

Les problèmes décelables dans les excès de la jeunesse d'aujourd'hui			
	Oui	Non	
	27	03	
Total	27	03	30
Pourcentage	90%	10%	100%

Il ressort de ce tableau 41 que 27 enseignants, (soit 90%) adhèrent à la question présentée, alors que 03 d'entre eux, (soit 10%) rejettent la question qui leur est soumise.

Analyse et interprétation des données

À la lumière des données obtenues par cette étude, on peut affirmer que la plupart des enseignants voient plutôt la jeunesse négativement, voire même de manière caricaturale. Les jeunes, qui constituent certes, une classe « mutante » subissent plusieurs changements, sociaux et linguistiques à la fois. Mais, cette jeunesse reste une classe rassurante quant à la richesse et au potentiel qu'elle recèle, susceptibles de lui donner une impulsion, de l'élan et édifier les nouvelles bases d'une société en devenir.

Tableau 41.01 – Attestant les arguments attribués (à nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les argumentations de notre public concernant l'objet demandé</i>
«Faut-il voir dans les excès de la jeunesse un problème à résoudre ?»	<ul style="list-style-type: none"> - Enst.ALG (Pr) : /quand bien même [...] tendancielle[ment] [...] la lecture quotidienne des journaux et des livres à baisser [...] depuis l'arrivée d'internet et la lecture se déporte sur ces dispositifs numériques [...] comme la presse en ligne (:) les actualités sur des applications qui leur sont propres (:) et toutes sortes de documents qui sont numérisés/ - Enst.ALG (MCB) : /si les jeunes privilégient toujours les sorties qui permettent de se rencontrer [...] ils développent également une sociabilité active derrière leurs écrans [...] par les réseaux sociaux et c'est euh [...] déjà une mutation importante [...] il est donc encore difficile d'apprécier si l'apparition de ces réseaux provoque un processus de substitution [...] au point d'abandonner les rencontres de visu/

Analyse et interprétation des données

La nouvelle génération peut assurer, à la différence de l'ancienne génération, une plus grande socialisation avec ses pairs. Elle cherche toujours à se procurer le plus d'informations possibles et fait en sorte de les assimiler en un temps record. La révolution numérique a fait que les rôles soient inversés, les jeunes sont devenus les « sachants », les experts. Ce renversement des positionnements hiérarchiques entre les générations leur confère une force et une nouvelle indépendance qu'il faut gérer dans le cadre social ou encore familial avec, en particulier, la nécessité de leur fournir des activités interactionnelles afin de renforcer et d'enrichir les liens entre ces deux générations.

Question n°8

- Dès la naissance, l'enfant emprunte à ses parents la langue qu'ils parlent, puis des éléments qui forgeront son éducation. Voyez-vous une différence langagière entre votre génération et celle d'aujourd'hui ?

Oui

Non

- Si oui :

- D'après vous, à quoi est dû ce décalage ?
- Quel serait le parler le plus juste ?
- Ya-t-il des marqueurs discursifs que vous remarquez chez vos jeunes interlocuteurs ? En avez-vous vous-même ? Donnez des exemples.

Représentation des données

Tableau 42 – « Une différence langagière entre la génération d'hier et celle jeune d'aujourd'hui ».

« Une différence langagière entre la génération d'hier et celle jeune d'aujourd'hui »			
	Oui	Non	
	24	06	
Total	24	06	30
Pourcentage	80%	20%	100%

Il ressort de ce tableau 42 que, 24 enseignants (soit 80%) adhèrent à la question présentée, alors que 06 d'entre eux, (soit 20%) rejettent la question soumise.

Analyse et interprétation des données

Compte tenu de ces données, on peut affirmer que la majorité des enseignants concèdent, qu'il existe vraiment une différence langagière entre leur génération et celle d'aujourd'hui et cette variation semble bien être le trait constitutif majeur de l'ancien français et le nouveau adopté par cette jeune génération. La diversité est, en effet, inscrite dans leur usage social.

Tableau 42.01 – Attestant les arguments donnés (par nos sujets interrogés)

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les argumentations de notre public concernant l'objet demandé</i>
« À quoi est dû ce décalage langagier entre les deux générations ? »	<ul style="list-style-type: none"> - Enste.ALG (MCA) : /les nouvelles pratiques langagières des jeunes aujourd'hui sont vraiment variantes et cela revient au fait de leur passion d'apprendre incessamment du nouveau [...] et même plus (...) leurs manières étonnantes d'apprendre et d'approprier la langue ou les langues apprises [...] ils les personnalisent selon le contexte d'usage contrairement aux anciennes générations qui sont plutôt conservatrices/ - Enste.ALG (MCB) : /lors d'un passage d'une génération à une autre [...] certaines formes perdurent tandis que d'autres évoluent [...] la langue et à travers elle sa grammaire [...] et même les interactions langagières changent d'une génération à l'autre/

Analyse et interprétation des données

Les analyses de ces résultats nous ont offert la possibilité d'interpréter également (comme cela avait été le cas des étudiants) les décalages dans les pratiques langagières intergénérationnelles, car l'environnement linguistique est différent pour chacune d'elle. C'est pourquoi, les activités fondées sur les rencontres conviviales, permettent de répondre à la raréfaction des moments de rencontre des deux générations dans la vie sociale. L'apprentissage linguistique et la transmission des normes, des règles de comportements, des valeurs... continuent de s'opérer dans la société, mais ils subissent, malgré tout, des changements, si l'on revoit la place prise par ces deux requêtes de socialisation en rivalité : l'école et plus récemment les moyens techniques modernes.

Tableau 42.02 –Attestant les arguments donnés (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les argumentations de notre public concernant l'objet demandé</i>
«Quel serait le parler le plus juste ?»	<ul style="list-style-type: none"> - Enste.ALG (vac) : / le parler le plus adéquat est celui de l'ancienne génération étant donné qu'il est plus soutenu et soigné que celui des jeunes/ - Enste.ALG (MCB) : /du point de vue de la norme c'est plutôt le parler des anciennes générations parce qu'il est aussi riche [...] recherché et soigné on peut l'employer formellement ou en dehors des formalités dans des discussions entre collègues (:) parents et même avec les jeunes [...] tandis que celui des jeunes se limite plutôt à un usage restreint entre pairs en dehors des situations formelles/

Analyse et interprétation des données

On peut déduire que la génération X est confrontée à un décalage langagier qui s'est créé entre elle et celle des jeunes. Il s'avère qu'en réalité, les interactions langagières se produisent d'une manière plus intense et remarquable tant en milieu familial que professionnel. Selon nous, cela revient à l'impact des nouvelles technologies sur la société moderne, leur contribution à l'expansion de ce décalage langagier et l'accès facile qu'elles permettent pour s'ouvrir et partager avec l'autre.

Tableau 42.03– « Les marqueurs discursifs chez les jeunes interlocuteurs des enseignants algériens ».

Les marqueurs discursifs chez les jeunes interlocuteurs des enseignants algériens			
	Oui	Non	
	19	11	
Total	19	11	30
Pourcentage	63%	37%	100%

D'après le tableau ci-dessus 42.03, 19 enseignants (soit 63%) distinguent des marqueurs discursifs chez leurs jeunes interlocuteurs dans les tournures lexicales empruntées à d'autres usages et qui sont employés dans le parler courant. Alors que, 11 d'entre eux (soit 37%) répondent négativement.

Tableau 42.04 – « Les marqueurs discursifs chez les enseignants de la génération X en Algérie ».

Les marqueurs discursifs chez les enseignants de la génération X en Algérie			
	Oui	Non	
	20	10	
Total	20	10	30
Pourcentage	67%	33%	100%

D'après le tableau 42.04, on peut lire qu'il y a 20 enseignants (soit 67%) qui confirment qu'ils font usage des marqueurs discursifs dans leurs parlars courants.

Analyse et interprétation des données

Pour reprendre les mêmes constats de la première partie traitant des étudiants, on peut réaffirmer que l'emploi des marqueurs discursifs, tics de langage ou particules énonciative sont partagés par les deux générations. Il s'agit d'une variété langagière qui est due à des facteurs culturels, linguistiques et aux contacts fréquents entre plusieurs langues et plusieurs groupes sociaux. La majorité des exemples

proposés par nos enseignants interviewés sur les marqueurs discursifs se superposent bien avec ceux des étudiants :

- Des expressions employées « voilà quoi », « apparemment », « au moins », « bien sur », « de toute façon », « enfin », « en tout cas », « puisque » ;
- À la fin de chaque phrase ou en début de phrase « sinon », « voilà », « alors » ;
- Des petits mots tels que, « ben », « genre », « ok », « du coup » ;
- L'emploi fréquent des expressions comme, « franchement », « en toute honnêteté » ;
- L'emploi des verbes comme, « écoute ».

Question n°9

- De tout temps, la langue a évolué avec les jeunes générations, c'est un phénomène assez inconscient. Pensez-vous, qu'autrefois le renouvellement langagier est une question davantage sociale que générationnelle ?

Oui

Non

Représentation des données

Tableau43– « Le renouvellement langagier est une question plutôt sociale ou générationnelle ».

Le renouvellement langagier est une question davantage sociale ou générationnelle			
	Oui	Non	
	04	26	
Total	04	26	30
Pourcentage	13%	87%	100%

Il ressort du tableau 43 que, 26 enseignants (soit 87%) rejettent la question qui leur est soumise, alors que 04 d'entre eux, (soit 13%) adhèrent à cette question.

Analyse et interprétation des données

À la lumière de ces données, on peut affirmer que le renouvellement langagier a, certes toujours, fonctionné ainsi, c'est-à-dire comme un phénomène social, mais la visibilité du langage des jeunes a pu donner cette impression que chaque génération a son propre langage.

Question n°10

- Considérez-vous qu'il existe un (des) sociolecte(s) descriptif(s) des classes sociales présentes dans chaque société ?

Représentation des données

Tableau44– Attestant les arguments proposés (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les argumentations de notre public concernant l'objet demandé</i>
« L'existence d'un (des) sociolecte(s) descriptif(s) des classes sociales présentes dans chaque société »	- Enste.ALG (MCB) :/il est difficile de décrire les manières que les locuteurs ont d'afficher leurs appartenances à des classes sociales et leurs positions dans les rapports sociaux [...] aujourd'hui on ne parle plus de classes dominantes ou favorisées en sociolinguistique parce que le terme classe est remplacé par sociolecte ou les façons de parler [...] donc on parle plutôt du bon usage de la langue dans toutes ses composantes sémantiques [...] syntaxiques [...] pragmatiques [...] et aux autres classes populaires ouvrières et moyennes on parle plutôt de dialecte ou de parler régional/

Analyse et interprétation des données

Le but de cette approche est justement le rapport des classes sociales au bon usage de la langue française. À travers les réponses de nos enseignants interviewés, nous arrivons à constater, que pour une langue possédant une longue tradition orale et écrite comme le français, une langue qui a su depuis toujours préserver son image comme une langue prestigieuse et comme un standard de référence d'une littérature soignée, certaines tournures ont été introduites de façon concertée et adaptée selon les classes sociales présentes dans la société, alors qu'elles appartenaient incontestablement au fonds commun de la langue. Toutefois, ces tournures non standards restent secondaires, tant du point de vue de l'expansion des sociolectes qui les utilisent que de leur fréquence d'utilisation par une classe donnée.

Question n°11

- Selon vous, en tant qu'enseignant(e) de langue française, sur quoi se fonder pour décider que les différences entre les situations linguistiques soient le produit de changements et non de substitutions/de transformations ?

Représentation des données

Tableau45– Attestant les arguments proposés (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les argumentations de notre public concernant l'objet demandé</i>
« Sur quoi se fonder pour décider que les différences entre les situations linguistiques sont le produit de changement et non de substitutions/de transformations ? »	- Enst.ALG (MCB) : /il faut bien revenir sur les premiers travaux en linguistique [...] sur la dichotomie diachronie et synchronie de Saussure [...] et analyser historiquement la situation linguistique dite changée ou transformée et non à partir d'une culture populaire de transmission de traditions/

Analyse et interprétation des données

Par ces résultats les enseignants confirment la qualité de ces approches et celles déjà exposées au deuxième chapitre sur « le renouveau des analyses du changement linguistique : face à la notion de changement/transformation linguistique », qu'il est inconcevable de se prononcer sans preuves linguistiques tangibles, sans faire appel à une étude historique sur la question du changement/transformation linguistique. Ils répondaient avec plus d'arguments scientifiques, en faisant référence à des linguistes, sociolinguistes, etc., et en comparant en même temps les propos scientifiques avec ceux de la culture populaire.

Question n°12

- À quoi reconnaissez-vous la nouvelle génération d'aujourd'hui ?

Représentation des données

Tableau46– Attestant les arguments proposés (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les argumentations de notre public concernant l'objet demandé</i>
«À quoi reconnaissez-vous la nouvelle génération d'aujourd'hui ?»	- Enst.ALG(MCB) : /les jeunes de la nouvelle génération entendent bien trouver un équilibre et accordent une place de choix à leurs loisirs et leurs parents et amis [...] ils n'iront pas se sacrifier pour leurs carrières professionnelles [...] la santé mentale (:) physique (:) ou bien plus encore l'atteinte du bien-être [...] semblent être la priorité [...] donc l'équilibre vie privée vie professionnelle est une recherche constante/ - Enst.ALG(Pr) : /bien qu'assez individualistes [...] les jeunes ont un besoin d'appartenance qui prend la forme de « tribus » basées sur les passions ou les expériences partagées [...] et c'est leur façon de chercher à se relier à l'autre [...] ce n'est pas pour rien que cette génération raffole des réseaux sociaux sur internet [...] les jeunes peuvent ainsi se lancer avec beaucoup d'énergie dans des projets avec des membres de leur tribu même s'ils les connaissent à peine [...] l'essentiel étant de partager la même passion/

Analyse et interprétation des données

Dans ce témoignage, une personne ne se résume pas à quelques clichés de comportements ou d'attitudes mais à bien plus que cela. D'après les interventions de nos enseignants interviewés sur la vision du monde de cette nouvelle génération d'aujourd'hui dite « Digital Natives », les valeurs de bien-être, de plaisir, de partage, de solidarité, de respect d'autrui surpassent d'autres valeurs. Les jeunes de celle-ci attendent un partage d'idées plutôt que de la directivité.

2.1.2. B. Des enseignants du Département des Sciences du Langage à l'UFR SHS – Sciences Humaines et Sociales – en France – Université de Lorraine –, Metz

L'enquête a été réalisée à l'Unité Fondamentale de Recherche des Sciences Humaines et Sociales– UFR SHS– au Département des Sciences du Langage à l'Université de Lorraine, Metz en France, de la fin du mois d'avril 2017 jusqu'à la fin du mois de mai 2017. Nous avons mené plusieurs entretiens avec 12/40 enseignants (10 femmes et 02 hommes) de tous les niveaux (maîtres de conférences, maîtres de conférences HDR et professeurs) et de toutes les régions de la France. Au début de l'enquête, nous avons envisagé un échantillon de 40 enseignants. Malgré toutes nos tentatives de réaliser l'entretien avec l'ensemble des enseignants, mais en vain.

Tableau 47 – Les âges de nos enseignants interviewés français au moment de l'enquête (2017).

La variable d'âge			
F 10		M 02	
37 ans – 46ans	46 ans – 57 ans	37 ans – 46ans	46 ans – 57 ans
08	02	01	01
09 (37 ans – 46ans) / 03 (46 ans – 57 ans)			
75% (37 ans – 46ans)		25% (46 ans – 57 ans)	

En suivant la catégorisation des âges de la génération X faite par Coupland (2004[1991])²⁸⁰, les interviewés constituent un public adulte, se situant dans la tranche d'âge des 37-57 ans, dont (75%) sont âgés entre (37 ans – 46ans) et (25%) ont entre (46 ans – 57 ans).

Tableau 48 – Le statut de nos enseignants français interviewés au moment de l'enquête (2017).

²⁸⁰ Cité dans (Attias-Donfut, Segalen, 2007) : COUPLAND, D, MERCADET, L (Trad. Ang). 2004[1991]. *Génération X*, Paris, 10/18 (éd.), p. 260.

Le statutdesenseignants					
F 10			M 02		
Maître de conférences	Maître de conférences HDR	Professeur	Maître de conférences	Maître de conférences HDR	Professeur
06	03	01	01	00	01
07 (Maître de conférences) / 03(Maître de conférences HDR)/ 02 (Professeur)					
58% (Maître de conférences) / 25%(Maître de conférences HDR) / 17% (Professeur)					

Dans ce tableau, nous montrons le statut de nos enseignants interviewés, dans le but de voir le niveau de communication entre les enseignants/jeunes de la génération Y et l'enseignement de la langue française avec l'invasion numérique. L'échantillon choisi est constitué de 58% de maîtres de conférences, 25% de maîtres de conférences HDR (Habilitation à diriger des recherches) et 17% des Professeur(e)s.

Ces enseignants sont majoritairement d'origine de l'Est de France (Metz, Nancy, Strasbourg, Thionville)(58%), des régions environnantes entre Metz et Nancy (Pont à Mousson, Amnéville, Pagny sur Moselle)(17%) et de Paris (25%).

Tableau 49 – Les origines géographiques de nos enseignants français interviewés.

Les origines géographiques					
F 10			M02		
Est de France (Metz, Nancy, Strasbourg, Thionville)	Les régions environnantes entre Metz et Nancy (Pont à Mousson, Amnéville, Pagny sur Moselle)	Paris	Est de France (Metz, Nancy, Strasbourg, Thionville)	Les régions environnantes entre Metz et Nancy (Pont à Mousson, Amnéville, Pagny sur Moselle)	Paris
06	02	02	01	00	01
07 (Est de France (Metz, Nancy, Strasbourg, Thionville))/ 02 (Les régions environnantes entre Metz et Nancy (Pont à Mousson, Amnéville, Pagny sur Moselle)/ 03 (Paris)					
58% (Est de France (Metz, Nancy, Strasbourg, Thionville))/ 17% (Les régions environnantes entre Metz et Nancy (Pont à Mousson, Amnéville, Pagny sur Moselle)/ 25% (Paris)					

Ce regroupement par âges, statuts et origines géographiques des enseignants français interviewés a été conçu délibérément pour voir la réalité intergénérationnelle telle qu'elle est actuellement et de connaître les représentations qu'ils se font de la langue française actuelle. Comment appréhendent-ils les différentes interactions langagières avec les jeunes de cette nouvelle génération.

L'échantillon en question est composé d'un groupe hétérogène d'enseignant(e)s dans le même département. Ces enseignants ont accepté de se soumettre volontairement à l'entretien, de s'y appliquer et se concentrer à fond pour nous donner des réponses aux questions qui leur sont posées.

La durée de temps estimée pour la réalisation de chaque enregistrement a été de 30 minutes consacrées à chaque enseignant, pris séparément. Quant à la durée de la totalité de tous les enregistrements, elle est exactement de un mois²⁸¹.

Avant de commencer les entretiens, nous avons tenu, à chaque rencontre, d'expliquer à nos enseignants interviewés qu'il s'agissait d'un entretien destiné à un travail de recherche universitaire sur l'influence de la variable générationnelle sur les interactions langagières : changements linguistiques et conflits culturels entre générations en Algérie et en France, et qu'ils n'avaient aucune raison ni de mystifier ni de maquiller la réalité, vu que l'anonymat était de rigueur.

- *Analyse du questionnaire*

Question n°1

Si je vous dis :

« La langue serait un miroir reflétant l'image de la société au sein de laquelle elle s'emploie... »

- Adhèrent-vous à cette citation ou pas ?

Oui Non

- Développez votre vision.

Représentation des données

Tableau50 – « Vision des enseignants français vis-à-vis de la citation proposée ».

« La langue serait un miroir reflétant l'image de la société au sein de laquelle elle s'emploie... »				
		Oui	Non	
		09	03	
Total		09	03	12
Pourcentage		75%	25%	100%

Il ressort de ce tableau que 09 enseignants (soit 75%) adhèrent à la citation présentée, alors que 03 enseignants (soit 25%) rejettent l'extrait soumis.

²⁸¹La période des entretiens a correspondu à la période où nos interviewés étaient disponibles. Nous aussi, n'avons aucun engagement vis-à-vis de l'école, ni formations ou autres séminaires doctoraux. Ce qui explique cette durée nette de l'enquête, qui est de un mois, sans compter les week-ends et les jours fériés.

Analyse et interprétation des données

Comme on peut le remarquer en observant le tableau, les résultats des enseignants français rejoignent pratiquement les résultats des enseignants algériens et se confondent aussi avec les résultats de la première partie consacrée aux étudiants. La langue est effectivement un reflet de la société qui en fait usage.

Tableau 50.01 – Attestant les arguments attribués (à nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les argumentations de notre public concernant l'objet demandé</i>
«La langue serait un miroir reflétant l'image de la société au sein de laquelle elle s'emploie... »	- <i>Enste.FR (MC)</i> :/parce qu'une langue n'est vivante que si elle est utilisée et parlée par les individus et <i>eah</i> [...] le langage au sens de saussure n'est -qu'un besoin naturel de l'individu dans la société- où la communication est la base du vivre ensemble donc [...] sans l'usage d'une langue ou même des langues l'individu ne peut rien représenter c'est-à-dire ses idées [...] <i>humm</i> [...] ses valeurs [...] ses pensées à part son physique dans une société /

Analyse et interprétation des données

La langue est, ainsi, un miroir dans lequel se reflète la situation sociale de ses locuteurs. Les enseignants français confirment encore, qu'il y a une relation entre la langue et la société, étant donné que, l'identité et le sentiment linguistique d'une société s'expriment justement à travers la langue.

Question n°2

D'après vous, la langue française serait en un état :

- D'amélioration
 - De dégradation
 - De stabilité
- Développez votre point de vue.

Représentation des données

Tableau 51 –« La perception des enseignants vis-à-vis de l'état ainsi que l'évolution de la langue française».

La langue serait en un état				
	D'amélioration	De dégradation	De stabilité	
	08	04	00	
Total	08	04	00	12
Pourcentage	67%	33%	00%	100%

D'après ce tableau ci-dessus, on notera que 04 enseignants (soit 33%) estiment que, la langue française est en état de « dégradation », 08 d'entre eux (soit 67%) la considèrent en un état « d'amélioration ». Par contre, aucun enseignant ne conçoit qu'elle soit en un état « de stabilité ».

Tableau 51.01 –Attestant les arguments proposés (par nos sujets interrogés).

<i>L'état de la langue</i>	<i>Les expressions démontrant l'argumentation de notre public quant à l'état et l'évolution de la langue française</i>
Amélioration	<ul style="list-style-type: none"> - Enst.FR (MC) :/la langue française est devenue une langue beaucoup plus ouverte qu'auparavant en vue de combler les besoins contemporains de l'individu et de la société [...] et en accordant une importance particulière au développement des habiletés liées à la recherche d'information et à la communication de l'information/ - Enste.FR (MCHDR) :/les emprunts d'autres langues qui ont permis un enrichissement lexical remarquable de la langue française/
Dégradation	<ul style="list-style-type: none"> - Enste.FR (MC) : / le français perd progressivement son sens face à ces néologismes et l'invasion de mots étrangers/ - Enst.FR (Pr) :/l'insouciance quant au statut social et politique de la langue vis-à-vis des changements linguistiques/

Analyse et interprétation des données

On estime, d'après les résultats obtenus, que la majorité des enseignants français interviewés s'accordent sur le fait qu'il s'agit d'une évolution logique de la langue. Cette évolution vient accompagner les mutations sociétales et l'introduction des nouvelles technologies dans toutes les sphères d'activités humaines.

Question n°3

- Que pensez-vous de l'argot ?

Représentation des données

Tableau 52 – « Ce que pensent les enseignants français de l'argot ».

L'argot			
	Un parler spécifique aux jeunes	Un parler plus ou moins relâché	
	07	05	
Total	07	05	12
Pourcentage	58%	42%	100%

Les résultats présentés de ce tableau montrent les différentes réponses des enseignants interviewés. Ces réponses sont synthétisées et présentées sous forme de deux propositions²⁸² :

- 58% des interviewés voient que l'argot est un parler bien spécifique aux jeunes.
- 42% des interviewés voient que l'argot est un parler plus ou moins relâché.

Analyse et interprétation des données

Compte tenu des réponses données par les jeunes en première partie et de celles des enseignants algériens, l'argot est défini également par les enseignants français comme un registre de langue relâché. Il a une fonction identitaire permettant de spécifier les jeunes.

Question n°4

Vous qualifieriez votre génération de :

- Classique
- Stable
- En partenariat avec la génération d'aujourd'hui
- Plus attachée à son héritage linguistique et culturel
- A plus de respect pour l'autorité

Représentation des données

Tableau 53 – « La génération des enseignants (la génération d'hier)».

²⁸²On propose ces deux classifications des définitions de l'argot par les enseignants français afin d'avoir une organisation claire des réponses obtenues. La troisième proposition « une forme de création de soi », de la première partie, n'a pas été abordée par nos interviewés.

Vous qualifiez votre génération de						
	Classique	Stable	En partenariat avec la génération d'aujourd'hui	Plus attachée à son héritage linguistique et culturel	A plus de respect pour l'autorité.	
	03	01	02	04	02	
Total	03	01	02	04	02	12
Pourcentage	25%	08%	17%	33%	17%	100%

Selon les données du tableau ci-dessus, on notera que 04 enseignants (soit 33%) affirment que leur génération est plus attachée à son héritage linguistique et culturel. 02 enseignants (soit 17%) la qualifient d'une génération qui a plus de respect de l'autorité des parents, alors que 02 autres enseignants (soit 17%) voient qu'ils s'entendent bien avec la génération d'aujourd'hui et 03 interviewés (soit 25%) décrivent leur génération comme classique. Un seul enseignant, (soit 08%) affirme que celle-ci est toujours stable, refusant tout changement.

Analyse et interprétation des données

Les enseignants français s'accordent sur le principe que, l'ancienne génération se caractérise par la recherche de la réussite professionnelle, un attrait pour l'expression collective, tout en ayant un esprit ouvert sur ces mutations générationnelles, ainsi qu'une vision positive de l'avenir.

Question n°5

- Croyez-vous que, la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques influent sur la façon de parler ou de communiquer des apprenants ?

Oui

Non

- Justifiez votre réponse.

Représentation des données

Tableau 54 – « L'influence de la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques sur la façon de parler ou de communiquer des apprenants de cette jeune génération d'aujourd'hui ».

L'influence de la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques sur la façon de parler ou de communiquer des apprenants de cette jeune génération d'aujourd'hui			
Oui		Non	
08		04	
Total	08	04	12
Pourcentage	67%	33%	100%

Il ressort du tableau 54 ci-dessus que, 08 enseignants (soit 67%) adhèrent à la question présentée, alors que 04 d'entre eux, (soit 33%) rejettent la question posée.

Analyse et interprétation des données

À la lumière de ces éléments obtenus par l'étude, la majorité des enseignants affirment qu'en dehors du français utilisé en classe, celui qui est adopté par les apprenants dans leurs interactions langagières, que ce soit verbalement ou à travers l'usage numérique des réseaux sociaux, a un impact certain sur leurs façons de parler ou de communiquer et même leur maîtrise de la structure linguistique du français académique.

Tableau 54.01 – Attestant les justifications proposées (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les justifications de notre public concernant l'objet demandé</i>
«L'influence de la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques sur la façon de parler ou de communiquer de cette jeune génération d'aujourd'hui»	<ul style="list-style-type: none"> - Enste.FR (MCHDR) : /lorsque les apprenants utilisent les moyens numériques [...] l'apprentissage de la langue devient plus réel [...] ils réagissent facilement avec l'application qui propose l'apprentissage de la langue et interagissent directement avec les autres apprenants en ligne sans gêne [...] par le numérique les apprenants ont la possibilité d'apprendre à résoudre des problèmes dans des contextes réels/ - Enst.FR (MC) : /dans un tel contexte [...] les apprenants tendent à revoir et à réviser plus longtemps leurs travaux [...] et à réaliser des travaux de plus grande envergure [...] c'est-à-dire lorsqu'ils utilisent le numérique [...] la recherche fait état d'une persistance plus grande dans la recherche de solutions à des problèmes et d'une amélioration des aptitudes à la communication orale [...] et écrite aussi/

Analyse et interprétation des données

En comparant entre les réponses des enseignants français et celles des enseignants algériens, ainsi que les réponses fournies en première partie par les étudiants, on peut affirmer que la qualité ou la pédagogie de l'enseignement et les nouveaux moyens technologiques (TIC) ont une incidence directe sur la façon de parler ou de communiquer de cette jeune génération. Toutefois, on doit avoir suffisamment de temps pour l'acquisition des connaissances en ligne, c'est-à-dire des contextes d'apprentissage dans lesquels les apprenants doivent participer à la reproduction de connaissances dans tous les domaines et perfectionner surtout leurs expertises dans le champs des langues étrangères, en consultant les espaces spécialisés pour améliorer leurs façons de parler.

Question n°6

Comparée à votre génération, celle d'aujourd'hui :

- ... est plus individualiste
- ...est beaucoup plus cultivée
- ... n'a pas à faire autant d'effort
- ... est plus autonome
- ... respecte toujours le sens des valeurs familiales

Représentation des données

Tableau55 –« La génération d'aujourd'hui par rapport à celle d'hier ».

Comparée à votre génération, celle d'aujourd'hui						
	est plus individualiste	est beaucoup plus cultivée	n'a pas à faire autant d'effort	est plus autonome	respecte toujours le sens des valeurs familiales	
	02	01	04	02	03	
Total	02	01	04	02	03	12
Pourcentage	17%	08%	33%	17%	25%	100%

Les données disposées dans le tableau ci-dessus indiquent que, 04 enseignants (soit 33%) affirment que la génération d'aujourd'hui comparée à celle des adultes n'a pas à faire autant d'effort pour combler ses besoins. 02 d'entre eux (soit 17%) la qualifient d'une génération plus individualiste. 03 enseignants, (soit 25%) voient que celle-ci respecte toujours le sens des valeurs familiales. 02

interviewés (soit 17%) décrivent cette génération numérique comme plus autonome, tandis qu'un seul enseignant, (soit 08%) affirme que celle-ci est beaucoup plus cultivée que la génération précédente, de par sa fréquentation d'autres langues et cultures à travers les réseaux sociaux.

Analyse et interprétation des données

Pour reprendre les propos des enseignants algériens, les techniques numériques modernes, selon les enseignants français, ont permis aux jeunes de cette nouvelle génération une ouverture sur le monde de l'autre. Une génération qui n'a pas à faire beaucoup d'effort, parce qu'à partir d'un simple clic sur son outil numérique elle entre en contact avec l'autre, elle apprend et elle propose ses normes linguistiques et culturelles, alors que la génération d'hier est parfois indécise face à ces attitudes.

Question n°7

- Faut-il voir dans les excès de la jeunesse un problème à résoudre ?

Oui

Non

- Justifiez votre réponse.

Représentation des données

Tableau 56 – « Les problèmes décelables dans les excès de la jeunesse d'aujourd'hui selon les enseignants français ».

Les problèmes décelables dans les excès de la jeunesse d'aujourd'hui			
	Oui	Non	
	10	02	
Total	10	02	12
Pourcentage	83%	17%	100%

Il ressort du tableau 56 ci-dessus que, 10 enseignants, (soit 83%) adhèrent à la question présentée, alors que 02 d'entre eux, (soit 17%) rejettent la question soumise.

Analyse et interprétation des données

La majorité des enseignants considère que la jeunesse comme un phénomène sociétal, a su marquer les changements à la fois sociaux et linguistiques qui caractérisent les sociétés modernes, en contribuant à travers une nouvelle vision du monde autre que celle transmise par leurs aînés.

Tableau56.01 – Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les argumentations de notre public concernant l'objet demandé</i>
«Faut-il voir dans les excès de la jeunesse un problème à résoudre ?»	<ul style="list-style-type: none"> - Enste.FR (MC) : /les jeunes de cette nouvelle génération ont une plus grande ouverture sur le monde [...] ils communiquent avec leurs congénères en fonction de leurs centres d'intérêt [...] et quelque partils sont devenus plus importants que lesparents en vue de s'informer ou pour demander un conseil [...] en plus sur le web ils digèrent une masse d'informations variées mieux que les livres et les documents en papiers [...] ils sont ainsi familiers de la pluralité/ - Enst.FR(Pr) : /les jeunes aujourd'hui ne prennent presque rien au sérieux [...] ils apprennent à être autonomes dans leurs choix de vie [...] quoiqu' être jeune aujourd'hui est une périoderéclamée pour vivre des expériences dans un climat si on peut dire un peu plus -festif-[...] ils ont du mal à s'entendre avec leurs aînés alors qu'ils ont intérêt de faire une certaine séparation entre leurs façons de vivre avec leur parents et avec leurs groupes de pairs/

Analyse et interprétation des données

En partant de ce témoignage, l'ancienne génération est face à une génération plus communicante, qui ne donne pas d'importance à la forme correcte de la langue parlée ou à la structuregrammaticalecorrecte. La révolution numérique a inversé les rôles. Les jeunes sont les détenteurs de la connaissance, créantdes problèmes à la génération X qui, selon elle,« reste » malgré tout une génération « individualiste ». Cette indépendance nécessite, selon la génération X, un contrôle permanent pour diminuer les débordements que subissent les structures linguistiques formelles.

Question n°8

- Dès la naissance, l'enfant emprunte à ses parents la langue qu'ils parlent, puis des éléments qui forgeront son éducation. Voyez-vous une différence langagière entre votre génération et celle d'aujourd'hui ?

Oui
Non
- Si oui ?
 - D'après vous, à quoi est dû ce décalage ?
 - Quel serait le parler le plus juste ?
 - Y a-t- il des marqueurs discursifs que vous remarquez chez vos jeunes interlocuteurs ? En avez-vous-vous même ? Donnez des exemples.

Représentation des données

Tableau 57 –« Une différence langagière entre la génération d'hier et celle jeune d'aujourd'hui».

« Une différence langagière entre la génération d’hier et celle jeune d’aujourd’hui »				
		Oui	Non	
		09	03	
Total		09	03	12
Pourcentage		75%	25%	100%

Il ressort du tableau 57 ci-dessus que 09 enseignants, (soit 75%) adhèrent à la question présentée, alors que 03 d’entre eux, (soit 25%) rejettent la question soumise.

Analyse et interprétation des données

La majorité des enseignants considère qu’il existe une différence langagière entre leur génération et celle d’aujourd’hui. Cette variation semble bien être le trait constitutif majeur de l’ancien français et le nouveau adopté par cette jeune génération. La diversité est en effet inscrite dans leur usage social.

Tableau 57.01 –Attestant les arguments proposés (par nos sujets interrogés).

<i>L’objet</i>	<i>Les expressions démontrant les argumentations de notre public concernant l’objet demandé</i>
« À quoi est dû ce décalage langagier entre les deux générations ? »	<ul style="list-style-type: none"> - Enste.FR(MC) : /la nouvelle génération d’aujourd’hui invente ses propres termes dont les synonymes sont conventionnellement alloués seulement entre les jeunes [...] et ce que l’ancienne n’arrive pas à accepter/ - Enst.FR (MC) : /les deux générations ne vivent pas la même époque et la même réalité sociale [...] tout est en perpétuelle évolution/

Analyse et interprétation des données

Les résultats ci-dessus permettent de souligner que les décalages langagiers se créent et se transmettent d’une génération à une autre, car les environnements linguistiques et sociaux sont différents pour chacune d’elles.

Tableau 57.02 –Attestant les arguments proposés (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les argumentations de notre public concernant l'objet demandé</i>
«Quel serait le parler le plus juste ? »	- Enste.FR (Pr) : /les jeunes utilisent ce qu'ils appellent argot pour s'identifier entre jeunes et pour définir leur séparation de leurs parents [...] et la culture des jeunes emprunte beaucoup de la culture sociale donc de plusieurs cultures et ce qui commence à mon avis à intéresser beaucoup de chercheurs et par là les parents de ces jeunes aussi [...] donc l'argot des jeunes aujourd'hui n'est plus qu'un phénomène langagier mais plutôt une culture populaire d'une société/

Analyse et interprétation des données

Les enseignants français ont pris également conscience du décalage langagier entre les deux générations, surtout au niveau des interactions langagières. Toutefois, l'ancienne génération affirme son appartenance langagière comme étant la plus appropriée et la plus conforme d'une part, et d'autre part, elle finit dans certains cas par s'habituer aux nouveaux modes de vie de la jeune génération (le parler, les moyens numériques, le style d'habillement, etc.), et même à entamer des recherches sur le sujet par des chercheurs.

Tableau 57.03 – « Les marqueurs discursifs chez les jeunes interlocuteurs des enseignants français ».

Les marqueurs discursifs chez les jeunes interlocuteurs des enseignants français			
	Oui	Non	
	08	04	
Total	08	04	12
Pourcentage	67%	33%	100%

D'après le tableau 57.03 ci-dessus, il n'y a que 08 enseignants, (soit 67%) qui voient des marqueurs discursifs chez leurs jeunes interlocuteurs dans les tournures lexicales empruntées à d'autres usages et qui sont employés dans le parler courant, ainsi que l'emploi « parasite » des particules énonciatives dans le déroulement des discussions. 04 d'entre eux, (soit 33%) répondent négativement.

Tableau 57.04 – « Les marqueurs discursifs chez les enseignants de la génération X en France ».

Les marqueurs discursifs chez les enseignants de la génération X en France			
	Oui	Non	
	07	05	
Total	07	05	12
Pourcentage	58%	42%	100%

D'après le tableau 57.04 ci-dessus, il n'y a que 07 enseignants, (soit 58%) qui confirment qu'ils font usage des marqueurs discursifs dans leurs parlars courants.

Analyse et interprétation des données

L'emploi des marqueurs discursifs, des tics de langage ou des particules énonciatives, est partagé par les deux générations en Algérie et en France. La majorité des exemples proposés par nos enseignants interviewés sur les marqueurs discursifs correspondent à ceux des enseignants algériens et des étudiants :

- Des expressions employées « voilà quoi », « apparemment », « au moins », « bien sur », « de toute façon », « enfin », « en tout cas », « puisque » ;
- À la fin de chaque phrase ou en début de phrase « sinon », « voilà », « alors », « donc » ;
- Des petits mots tels que, « ben », « genre », « ok », « du coup », « bref » ;
- L'emploi fréquent des expressions comme, « franchement », « en toute honnêteté », « de ouf », « au pire » ;
- L'emploi des verbes comme « écoute », « tiens/tenez » ;

Question n°9

- De tout temps, la langue a évolué avec les jeunes générations, c'est un phénomène assez inconscient. Pensez-vous qu'autrefois le renouvellement langagier est une question davantage sociale que générationnelle ?

Oui

Non

Représentation des données

Tableau 58– « Le renouvellement langagier est une question davantage sociale ou générationnelle ».

Le renouvellement langagier est une question davantage sociale ou générationnelle				
		Oui	Non	
		03	09	
Total		03	09	12
Pourcentage		25%	75%	100%

Il ressort du tableau 58 que 09 enseignants, (soit 75%) rejettent la question soumise, alors que 03 d'entre eux, (soit 25%) adhèrent à la question présentée.

Analyse et interprétation des données

On peut confirmer que, ce n'est pas parce que les jeunes ont pu se démarquer par leur langage, que forcément chaque génération possède son propre langage, puisque le changement linguistique existe depuis bien longtemps. Aujourd'hui encore, le langage des jeunes provoque une espèce de curiosité ethnologique, du fait que l'argot fait désormais l'objet de dictionnaires, ce qui aurait été inimaginable il y a quelques années.

Question n°10

- Considérez-vous qu'il existe un (des) sociolecte(s) descriptif(s) des classes sociales présentes dans chaque société ?

Représentation des données

Tableau 59– Attestant les arguments proposés (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les argumentations de notre public concernant l'objet demandé</i>
« L'existence d'un (des) sociolecte(s) descriptif(s) des classes sociales présentes dans chaque société »	<ul style="list-style-type: none"> - Enste.FR(MC) : /dans chaque société les individus adoptent des façons de parler [...] et avec ces contacts intergénérationnels ils en produisent même des analyses spontanées [...] ils élaborent et gèrent en même temps leurs pratiques langagières [...] ils sont eux-mêmes linguistes dans le cadre d'une linguistique populaire-en proposant des analyses perceptives sur leurs utilisations du langage-/ - Enste.FR(MCHDR) :/si on part d'une description linguistique des parlers des classes dominantes celles-ci sont marquées par un sociolecte [...] par des usages d'un vocabulaire très soutenu [...] une prononciation claire [...] elles sont marquées aussi par des conventions pragmatiques c'est-à-dire des formes de politesses bien particulières [...] l'emploi d'une syntaxe correcte par exemple le respect des inversions interrogatives au niveau de l'oral [...] tandis que les classes moyenne et ouvrière sont certes caractérisées par des sociolectes qui respectent également des structures linguistiques [...] mais avec un décalage linguistique remarquable entre les trois classes/

Analyse et interprétation des données

Le but de cette intervention consiste à revenir sur la question des classes sociales et leur rapport avec le bon usage de la langue française. On remarque à travers les réponses de nos enseignants interviewés, que la langue française, qu'elle soit étrangère ou nationale, a emprunté des tournures lexicales d'autres langues qui sont adoptées et adaptées selon les besoins langagiers des classes sociales présentes dans une société. Les enseignants français confirment également que l'emploi de ces tournures reste marginal et ne modifie en aucun cas la structure formelle de la langue française.

Question n°11

- En tant qu'enseignant(e) de langue française, selon vous, sur quoi se fonder pour décider que les différences entre les situations linguistiques soient le produit de changement et non de substitutions/de transformations ?

Représentation des données

Tableau 60– Attestant les arguments proposés (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les argumentations de notre public concernant l'objet demandé</i>
« Sur quoi se fonder pour décider que les différences entre les situations linguistiques soient le produit de changement et non de substitutions/de transformations ? »	- Enste.FR(MC) :/entre changement et transformation il y a déjà un débat [...] le changement peut accompagner soit de nouvelles apparitions enrichissant la langue soit un affaiblissement du sens lexical ou de la forme grammaticale [...] cela en fonction de la nécessité interne d'une langue donnée [...] et pour la transformation par exemple d'un mot on peut revenir sur son étymologie pour analyser et comprendre l'histoire de sa création [...] l'origine de ces transformations et leurs insertions dans un contexte social/

Analyse et interprétation des données

En réponse à notre question, les enseignants du Département des Sciences du Langage – Université de Lorraine – Metz, rejoignent les propositions des linguistes de la fin du XVIII^e siècle, dont l'acceptation explicite de ces mêmes propositions est à la base d'une linguistique historique comme une science, et qu'on ne peut pas considérer la différence comme un changement que si elle montre une certaine homogénéité à l'intérieur de la langue.

Question n°12

- À quoi reconnaissez-vous la nouvelle génération d'aujourd'hui ?

Représentation des données

Tableau 61– Attestant les arguments proposés (par nos sujets interrogés).

<i>L'objet</i>	<i>Les expressions démontrant les argumentations de notre public concernant l'objet demandé</i>
« À quoi reconnaissez-vous la nouvelle génération d'aujourd'hui ? »	- Enst.FR (MC) :/la nouvelle génération est profondément interculturelle [...] elle prend racine dans tous les domaines [...] elle recherche une expérience de vie qui doit lui apporter du plaisir (...) quant à la valeur de la famille est toujours présente et importante et fonder une famille reste encore un précieux souhait pour beaucoup de jeunes/ - Enste.FR(MC) :/la génération numérique d'aujourd'hui questionne l'autorité qui n'est pas toujours synonyme de compétence [...] pour les anciennes générations [...] il était normal d'évoluer vers des postes à responsabilité et [...] et ce n'est plus un dogme pour la génération Y parce que pour eux la compétence ne justifie pas forcément le nombre des années [...] ils préfèrent une autorité de compétence et d'expertise à une autorité d'ancienneté et cela provient certainement d'internet où tout le monde traite d'égal à égal puisqu'il n'y a pas de hiérarchie/

Analyse et interprétation des données

D'après les interventions de nos enseignants interviewés, les jeunes d'aujourd'hui, les Y ou encore les « Digital Natives » veulent du changement et de l'innovation plutôt que de la sécurité et un statut. Ils sont pour une communication spontanée plutôt que structurée. Ils respectent les compétences et l'expertise plutôt que le pouvoir autoproclamé de l'autorité. Ils sont en quête de reconnaissance existentielle.

2.1.2.1. Analyse des enregistrements

Un autre point auquel on accorde un intérêt particulier dans ce travail est celui de l'étude comparative entre les pratiques langagières des jeunes et celles des enseignants, en se basant sur l'étude de Bernstein (1972) ayant porté sur les caractéristiques du langage formel et du langage public ainsi que sur le terme de « communication », tel que réfléchi dans les sciences du langage.

Mais, au préalable il convient de signaler quelques grands traits distinctifs que nous avons aperçus chez les enseignants algériens et français :

- Comme le soulignent Thibault et Vincent (1990), nous avons obtenu également chez les enseignants deux types de réponses : « des réponses simples » et des « des réponses motivées », c'est-à-dire des réponses directes authentifiées par des travaux et des citations de linguistes, sociolinguistes, philosophes, sociologues, etc., telles que par exemple les réponses aux **Q1** et **Q11** :
 - **Enst.ALG (MCB)** : « /il faut bien revenir sur les premiers travaux en linguistique [...] sur la **dichotomie diachronie et synchronie de Saussure** [...] / » ;
 - **Enste.FR (MC)** : « /parce qu'une langue n'est vivante que si elle est utilisée et parlée par les individus et euh [...] **le langage au sens de Saussure n'est -qu'un besoin naturel de l'individu dans la société-** / ».
- Des arguments scientifiques illustrés par des exemples de terrain qui nous ont permis d'avoir dans quelques reprises une autre vision sur ce qu'on cherchait au départ, comme par exemple la réponse à la **Q10** :
 - **Enste.ALG (MCB)** : « (...) **aujourd'hui on ne parle plus de classes dominantes ou favorisées en sociolinguistique parce que le terme classe est remplacé par sociolecte** ou les façons de parler [...] / » ;
 - **Enste.FR (MC)** : « /dans chaque société les individus adoptent des façons de parler [...] et avec ces contacts intergénérationnels ils en produisent même des analyses

spontanées [...] (...) ils sont eux-mêmes linguistes dans le cadre d'une **linguistique populaire-en proposant des analyses perceptives sur leurs utilisations du langage-**/ ».

- L'emploi de :
 - Métaphore, comme :
 - En réponse à la **Q5, Enste.ALG (MCB)** : « /numériser l'école aujourd'hui **devient un immense chantier** pour tous [...] les nouveaux manuels d'enseignement nécessitent un apprentissage soit disant numérique (...) » ;
 - En réponse à la **Q12, Enst.FR (MC)** : « /la nouvelle génération est profondément interculturelle [...] elle **prend racine** dans tous les domaines (...) / ».
 - Élision, l'emploi fréquent de : c'est-à-dire : [stadir], voilà [wala] ;
 - Répétitions, comme :
 - En réponse à la **Q7, Enst.ALG (MCB)** : « (...) il est donc encore difficile d'apprécier si l'apparition de ces réseaux provoque un processus de substitution [...] **au au** point d'abandonner les rencontres de visu / » ;
 - En réponse à la **Q12, Enste.FR(MC)** : « (...) pour les anciennes générations [...] il était normal d'évoluer vers des postes à responsabilité **et** [...] **et** ce n'est plus un dogme pour la génération Y / ».
- Le respect des constructions interrogatives ;
- Un registre soutenu et formel malgré nos interventions provocatrices d'interactions avec un autre registre.

Ensuite, nous allons reprendre l'étude sur les caractéristiques du langage formel et du langage public qui a été proposée par Bernstein en (1972), en essayant de faire le lien/comparaison avec l'étude menée sur nos deux échantillons. Pour lui :

Si un groupe social, en vertu de sa situation de classe [...] a développé des liens sociaux puissants [...], s'il ne participe que rarement aux décisions, si une revendication, pour réussir doit être plus collective qu'individuelle, si ses tâches exigent davantage des manipulations physiques qu'un contrôle et une organisation symbolique, si l'autorité de l'homme, restreinte au travail, s'exerce pleinement au sein de la famille [...], si les enfants se socialisent mutuellement dans un environnement peu stimulant intellectuellement, si toutes ces caractéristiques sont rassemblées en un même cadre, alors on peut supposer qu'une telle situation sociale va générer une forme particulière de communication qui orientera le devenir intellectuel, social et affectif des enfants.

(1972 : 17)

Bernstein emploie l'expression « *codes sociolinguistiques* », qui exprime l'idée que les capacités linguistiques d'un individu dépendent directement de son expérience psychologique et sociale. Il propose le tableau ci-dessous pour résumer les caractéristiques du langage formel et du langage public :

Tableau62– Les caractéristiques du langage formel et du langage public selon Bernstein.

<i>Langage formel</i>	<i>Langage populaire</i>
<ol style="list-style-type: none"> 1. Précision de l'organisation grammaticale et de la syntaxe ; 2. Nuances logiques et insistance véhiculées par une construction de la phrase grammaticalement complexe, par l'utilisation d'une série de conjonctions et de propositions subordonnées ; 3. Usage fréquent de propositions qui indiquent des relations logiques (exemple : les propos indiquant la proximité spatiale et temporelle) ; 4. Usage fréquent des pronoms impersonnels, « il », « on » ; 5. Choix rigoureux des adjectifs et adverbes ; 6. Une structuration explicite des phrases et à l'intérieur des phrases ; 7. Usage du langage qui rend attentif aux possibilités attachées à un système complexe de concepts hiérarchisés pour l'organisation de l'expérience. 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Phrases courtes, grammaticalement simples, souvent non terminées, à syntaxe pauvre ; 2. Usage simple et répétitif des conjonctions ou des locutions conjonctives (donc, alors, et puis, parce que, etc.,...) ; 3. Usage rare des propositions subordonnées servant à subdiviser les catégories initialement employées pour traiter du sujet principal ; 4. Incapacité de s'en tenir à un sujet défini pendant un énoncé, ce qui facilite la désorganisation du contenu de l'information ; 5. Usage rigide et limité des adjectifs et des adverbes ; 6. Usage rare de la tournure impersonnelle dans les phrases ou les propositions conditionnelles, du genre : « On pourrait penser ... » ; 7. Usage fréquent d'énoncé où les justifications et les conclusions sont télescopées de manière à produire une affirmation catégorique ; 8. Nombreuses expressions indiquant que l'on demande à l'interlocuteur d'accorder une valeur particulière à l'énoncé précédent : « N'est ce pas ? », « tu te rends compte ? », « Tu vois »,..., on appelle ça « de l'appel au consensus » ; 9. Choix individuels opérés fréquemment dans un ensemble de tournures proverbiales ; 10. Un langage à signification implicite.

Source : Bernstein (1972 : 17)

Le tableau de Bernstein résume parfaitement les représentations, les perceptions et les conceptions que chaque génération a de l'autre, que les adultes de l'ancienne génération emploient un langage formel et les jeunes Y communiquent plutôt avec un langage populaire. Contrairement à ce qui est reconnu aujourd'hui sur le phénomène de la rébellion générationnelle, ces représentations sur les pratiques

langagières intergénérationnelles et les variétés de la langue française côtoient, en dépit de leurs conflits, comme un projet de régulation d'une communication harmonieuse entre les générations partageant une seule société et optant pour un « vivre ensemble ».

La dernière partie des analyses des enregistrements des enseignants consiste à revoir le terme de « communication », tel que réfléchi dans les sciences du langage. Celui-ci est fréquent chez les sociolinguistes, à l'exemple de quelques titres qui ont été choisis aléatoirement :

- « Language, culture and communication » (Greenberg, 1971) ;
- « Language, acquisition and communicative choice » (Ervin-Tripp, 1973) ;
- « Introduction: Towards ethnographies of communication » (Hymes, 1964) ;
- « The sociolinguistics of interpersonal communication » (Gumperz, 1974b) ;...

Dans ces travaux, et bien d'autres, « communiquer » est un fait social complexe qui n'implique pas seulement un émetteur et un récepteur, mais d'autres éléments. La possibilité d'échecs dans la « communication » met en évidence la complexité des éléments impliqués dans le moindre échange. Autrement dit, lorsque deux personnes sont en co-présence, les phonèmes qu'ils emploient, l'organisation syntaxique et le vocabulaire qu'ils mettent en œuvre ne forment pas l'essentiel de leur dialogue (Goffman, 1974). Sapir défend l'idée qu'une conversation passe certes par des mots, mais par bien d'autres éléments : le regard, le débit de la voix, qui sont également des indicateurs importants. Il ne met pas uniquement l'accent sur ce qui a été baptisé phénomènes « paralinguistiques » : l'intonation, le rythme, le flux de parole et la rapidité du débit, mais il intègre aussi à la linguistique l'« analyse du discours » ; selon lui²⁸³

Chacun possède une méthode, souvent peu développée, d'organiser les mots en groupes, et de construire ainsi des unités plus vastes. Il serait théoriquement difficile de démêler le social de l'individuel dans les déterminants du « style », mais c'est une tâche possible.

(1949 : 21)

Bateson rejoint Sapir, en soulignant que les messages non verbaux permettent d'assigner un sens au verbal ; selon lui « ces « messages de second genre » fournissent le « cadre » qui structure l'interprétation du verbal » (1996 : 17).

Face une telle perspective, le terme « communication » est proche de ce que les anthropologues désignent par « culture » et la société contemporaine désigne par « vivre ensemble ». C'est d'ailleurs l'analogie qui est établie par Hall « la communication représente les moyens par lesquels on assigne un

²⁸³ « Everyone has a method, often underdeveloped, of organizing words into groups, and thus of building larger units. Theoretically, it would be difficult to dissociate the social of the individual in the determinants of "style", but it is a possible task » (Sapir, 1949: 21).

sens à ce que font des êtres humains »²⁸⁴ (1990 : 38). Il distingue la parole dans son contexte culturel et n'a pas atteint le degré de symbolisation des signaux électriques et électroniques, dans le cas du téléphone et de la télévision, ou des unités phonématiques ou morphologiques dans le cas du langage. Toutefois, si le terme « culture » met l'accent sur l'aspect structuré des relations interculturelles, le terme de « communication » met en avant le fait que ces relations constituent des « *process* », selon Hall (Idem.), l'exemple des enseignants qui ont cité des situations de malentendu et d'incompréhension entre les générations au niveau de :

- La prononciation : le défaut d'articulation ;
- Le codage des implicites (le partage linguistique et culturel).

2.1.2.2. Synthèse

- *Une différenciation intergénérationnelle*

La société de consommation est devenue un modèle de société, où la réussite sociale est mise en valeur. La génération X gère et définit ses priorités pour s'assurer plus de réussites professionnelle et sociale. La génération Y se montre également loyale et persévérante pour la réussite de ses projets d'études et professionnels. En fin de compte, elles ont toutes les deux, un attrait pour l'expression collective et une vision positive de l'avenir.

Par ailleurs, les adultes défendent l'idée que l'autorité est par nature légitime, celui qui a le savoir et la compétence doit pouvoir l'expliquer, le montrer et le justifier. Contrairement aux jeunes, ils refusent la monotonie et optent pour des créations linguistiques incessantes sans donner d'explications sur l'emploi de tel mot dans une telle situation. Ce qui explique la différence du parler de nos jours et la transmission du savoir et des doctrines langagières qui ont pris une autre tournure qu'auparavant. On peut donc observer clairement le décalage manifeste et intelligible du parler des jeunes avec celui des adultes.

- *En termes de connaissances et de compétences*

Les jeunes attendent que leur environnement social (les adultes) s'adapte au monde dans lequel ils vivent, étant donné qu'ils appartiennent à cette nouvelle génération qui est née avec la société de consommation et qui aime ainsi consommer et profiter des bons moments de la vie. Ils veulent un accès facile et immédiat à l'information via des réseaux reliés entre eux : Internet, messageries instantanées, réseaux sociaux internes, blogs, etc. En outre, ils s'attendent à pouvoir se développer

²⁸⁴ « *communication is the means by which we assign meaning to what human beings do* » (Hall, 1990 : 38).

aussi bien professionnellement que personnellement. Ils cherchent à développer des connaissances techniques en privilégiant l'innovation. La diversité n'est finalement qu'un choix dans leur mutation sociale. Ainsi, la possibilité de rencontrer d'autres cultures et d'apprendre plusieurs langues au moyen de son Smartphone ou ordinateur est tant recherchée par ces « Digital Natives » dans la société d'aujourd'hui.

- *Bien vieillir ensemble, pourquoi pas ?*

La nouvelle génération a grandi certes avec les technologies et ses représentants ne sont pas forcément des cracks de l'informatique mais, depuis l'enfance, ils sont familiers avec ces outils électroniques. Ils sont à l'aise avec le numérique qui fait partie de leur quotidien, ils l'utilisent plus facilement que les anciennes générations et sur ce point, ils préfèrent travailler connectés en équipe. L'adaptabilité est l'une de leurs qualités. Adulte ou jeune, ce n'est que l'observation et l'identification de comportements et d'attitudes similaires d'un groupe de personnes, dont le seul point commun est l'âge. C'est cette solidarité familiale, en tant que fait social, qui est appelée à évoluer face à ces conjonctures historiques, technologiques, sociales et linguistiques.

L'allongement des études, réussir une carrière professionnelle, l'augmentation de l'espérance de vie, façonnent en quelque sorte le visage nouveau de la famille dans sa composition comme dans les relations qu'elle privilégie. Ces transformations ne vont pas sans difficultés au sein des familles. Aujourd'hui, si la famille est présentée comme un modèle dans la consolidation des solidarités entre générations, c'est avant tout dans sa capacité d'adaptation des liens qu'elle peut engendrer.

3. Présentation des résultats

Notre première partie analytique a été présentée en deux volets essentiels, concernant respectivement : les étudiants et les enseignants du Département de Français à l'Université de Batna 2 en Algérie et les étudiants et les enseignants du Département des Sciences du Langage à l'UFR SHS à l'Université de Lorraine –Metz– en France.

Les entretiens réalisés avec eux nous ont permis de recueillir des informations sur :

- Le profil langagier de chaque interviewé jeune ou adulte ;
- Les pratiques langagières des interviewés ;
- La politique linguistique familiale (Deprez, 1996) ;
- Les langues utilisées au quotidien (travail, amis...)

- Les représentations vis-à-vis de la langue française.

Nous avons relevé lors de l'analyse des enregistrements, que les pratiques langagières de la génération d'aujourd'hui constituent effectivement un objet intéressant pour l'étude diachronique et synchronique des phénomènes liés au contact de langues avec l'ancienne génération. Comme par exemple, les emprunts, les interférences et l'alternance de langues ainsi que leurs interactions langagières, les X ont du mal à accepter les créations linguistiques potentielles des Y, à s'assimiler facilement dans la société numérique d'aujourd'hui, ou encore à maintenir leurs propres identités en protégeant leur(s) langue(s) d'origine.

À ce propos, les marques linguistiques des nouveaux codes et des nouveaux systèmes influent légèrement sur les systèmes linguistique et culturel en place (hypothèse 01). Les indicateurs linguistiques retenus sont diversifiés : la structuration syntaxique et l'organisation logique du discours, le nombre de pauses et la nature des hésitations, ou bien encore le lexique utilisé. L'idée initiale, que les classes populaires utilisent « un code restreint », a pris naissance progressivement avec Bernstein (1975), alors que les classes supérieures ont accès à « un code élaboré ». L'une des dimensions essentielles qui différencie ces deux codes sociolinguistiques repose sur la notion « d'explicitation ». De ce fait, le développement lexical est lié aux autres aspects du développement, dont, surtout les aspects cognitifs. Autrement dit, comprendre le sens d'un mot requiert la connaissance de son contexte d'usage et la capacité de repérer les différences et les similitudes lexicales entre les générations (hypothèse 02).

Concernant les visions que nos interviewés portent de l'ancienne génération quant à l'utilisation de cette nouvelle langue ou ce nouveau français dans la famille, nous remarquons qu'elles ne correspondent qu'à 07% des cas. Quant à ceux de la génération d'aujourd'hui, leurs représentations de la langue qu'ils utilisent pour s'adresser aux parents correspondent à 12,5% des cas et 91% des cas, lorsqu'ils s'adressent à leurs semblables. Autrement dit, dans les 2/3 des cas, l'emploi effectif des langues et les représentations sur leur emploi, interagissent et s'influencent mutuellement.

Cependant, malgré que nous ne sommes pas familiers avec les sujets interviewés, leur taux de participation dans l'enregistrement a sensiblement augmenté : au début, par exemple, ils ont choisi le silence total (question de chercher des réponses), progressivement l'ambiance s'est détendue et les interviewés ont changé leur manière de parler, en se relâchant et en adoptant un registre de langue plus familier (entre jeunes). On entend ici par comportement, le fait que les jeunes adaptent leurs interactions en fonction de la situation de parole et aussi en fonction de l'interlocuteur (un premier cas

où j'étais l'enseignante du groupe interrogé et un second cas où il n'y a aucun rattachement). Dans cette situation d'analyse, il nous semble donc, que ce qui se passe au niveau des langues, dans les interactions langagières entre les deux générations, revient au comportement individuel plutôt qu'à celui interactionnel.

Ainsi, la transmission unilatérale d'informations de la génération X à la génération Y n'est plus d'actualité. Des changements linguistiques qui s'additionnent peuvent rendre la langue méconnaissable et incompréhensible, ce qui influencera le bon maintien de la communication linguistique entre les deux générations (hypothèse 03). Ou encore, quelle que soit la situation d'interaction : au travail, entre collègues, dans la famille, une personne de la génération X sera, en tout état de cause, comprise parce qu'elle emploie un français soigné et adapté à tous les contextes. Par contre, le jeune de la génération Y est obligé d'utiliser un français compris par tout le monde et non seulement par son groupe, sinon il sera obligé d'expliquer chaque mot qu'il a à prononcer.

Dans les réponses, que nous avons obtenues, le phénomène de politesse est évoqué de façon générale. On adapte, selon les situations de communication, son langage à son interlocuteur sans détailler la formule de politesse au niveau langagier ou conversationnel, on accepte et respecte les différents points de vue, on évite de perdre son calme (être trivial) devant les parents ou autre adulte ou inconnu, on fait attention au tutoiement/vouvoiement. L'interviewé décrit surtout pour les jeunes, le respect des règles de la grammaire et de la conjugaison. Bien qu'en général, un nombre de règles liées au comportement conversationnel font objet d'analyses : respecter le temps de parole de l'autre, ne pas s'appropriier la parole. Sur le plan non verbal, les gestes et mimiques, notamment le sourire ainsi que la direction et l'intensité du regard ont également leur degré d'importance.

Enfin, les changements apportés par cette nouvelle ère sont si profonds qu'ils posent des questions fondamentales sur l'organisation de nos sociétés, le devenir de l'homme, les nouvelles formes d'interactions langagières ainsi que les changements linguistiques. Ces moyens techniques qui sont en lien avec tout ce qui est numérique ont favorisé aussi une certaine amplification de ce changement langagier entre les deux générations, ainsi que la façon d'entretenir un échange verbal (hypothèse 04). De ce fait, les résultats de notre recherche montrent que les technologies représentent dans notre vie une source inépuisable d'enrichissement langagier pour l'esprit (les différents contacts avec des personnes de diverses cultures). L'imagination créatrice et l'initiative de chacun peuvent être, de cette sorte, largement stimulées par ces technologies.

Conclusion

Le langage étant le reflet du comportement social. Il en est de même pour les études théoriques sur l'analyse des mécanismes du changement linguistique qui participent à la représentation générale des mutations sociales.

Dans cette étude, nous sommes parvenus à mesurer les réactions subjectives à travers les traits isolés phonétiques, syntaxiques et lexicaux, malgré la co-occurrence des variables socialement significantes. Le résultat nous a montré d'une part, une étonnante régularité de l'évaluation des emprunts et des néologismes chez les jeunes locuteurs algériens et français, issus de classes différentes qui se distinguent entièrement par l'usage qu'ils font de cette variable dans le vernaculaire et d'autre part, de sentir ou de conjecturer si toute société peut aller vers une diversité linguistique accrue, même si les adultes de la génération X restent en contact étroit avec les néologismes et ne partagent que très peu un même ensemble de normes avec ces jeunes.

Dans le prochain et dernier chapitre, nous allons essayer d'analyser un modèle pragmatique relevant de la réalité des énoncés usuels à l'intérieur duquel on peut rendre compte de la place des interactions langagières, le changement linguistique et les conflits culturels tels que médiatisés sur les générations.

Chapitre VI

Le mot « GENERATION » en
réalité

« *L'art de vivre est une tactique où nous serons longtemps novices* »

–Stanislas Jean de Boufflers (*Chevalier de Boufflers*)–

Introduction

Les questions du « vivre ensemble » deviennent des questions ardentes dans le contexte de mondialisation ouvert aux innovations technologiques et culturelles. Aujourd'hui, le téléphone portable, les réseaux sociaux (Facebook, Skype, WhatsApp, twitter, Google Hangouts, Viber,...), les médias et surtout la télévision permettent d'appréhender le monde entier sans bouger de chez soi.

Les techniques de communication, qui ont surgi à la fin du XXème siècle, ont catalysé une rupture brutale à laquelle l'humanité toute entière ne s'attendait pas : nous assistons à une transmission ahurissante des images et du savoir ; un raccourcissement des distances qui a rendu les frontières linguistiques et culturelles perméables et interactives. La communication intergénérationnelle se révèle paradoxalement comme un moyen de rapprochement et de distanciation des langues et des communautés en présence, parfois avec ambiguïté. Les cultures sont pensées par la communication. Plus il y a de communication, plus les identités linguistiques et culturelles vont être fondamentales. Ces identités qui étaient considérées jusque là comme conservatrices, sont de nos jours plus ouvertes et adaptées.

Notre recherche, se propose de faire une analyse pertinente des interactions entre les deux générations X et Y lors de l'émergence de situations conflictuelles, en particulier. Elle se focalisera aussi sur les régularités discursives ainsi que sur l'étude du dialogisme oral et ce qu'il puisse apporter pour comprendre ces interactions. Comment les protagonistes rapportent-ils, en présence de la télévision, les faits et les dires des autres, et quelles sont les pratiques langagières de chacun pour sortir (ou non) du conflit ? Quelles sont les stratégies des acteurs pour favoriser une bonne entente et prévenir les tensions et les désaccords ? Comment, à travers la négociation et la résolution des conflits, on cherche à favoriser la rencontre à l'altérité ? Pour y répondre, nous avons tenu compte d'une étude descriptive et analytique d'un programme de variétés et divertissements : Koh-Lanta « Le choc des générations » 2017. Il s'agit de relever les variétés dont l'adulte et le jeune appréhendent l'autre adulte et/ou jeune, dans leurs pratiques langagières.

Nous tenons absolument à présenter, dans cette étude, les types de conflits ayant surgi entre les protagonistes de Koh-Lanta dans sa 18ème édition:

Ces conflits sont en réalité, le fait de divergences dues aux écarts d'âge, la façon de réaliser un travail par l'un ou par l'autre des acteurs ou le décalage à cause de la diversité des expériences scolaires ou professionnelles vécues antérieurement. Ils peuvent être d'ordre culturel, pouvant aboutir à des confrontations sur le plan des valeurs, la construction de stéréotypes et préjugés, des attitudes

discriminatoires des aînés envers les jeunes et vice-versa. Comme ils peuvent être d'ordre linguistique et pragmatique (sur le plan *conversationnel* « l'intertextualité » ; sur le plan d'*interprétation* « les modalités de réception orales : les formes du langage »).

Dans cet ordre d'idées, le travail en équipe, les compétitions sportives et les rencontres de détente, offrent de multiples opportunités d'apprentissage et exigent des habiletés spécifiques, telles qu'exprimer ses idées, négocier et interagir avec divers types de personnalité en présence. Les expériences vécues par les jeunes de Koh-Lanta, transmis par la télévision et supervisées par des millions de téléspectateurs peuvent s'avérer stimulante et enrichissante. Cependant, les contacts permanents, les interactions entre les membres d'une équipe aux profils variés et l'énergie permanente déployée par chacun d'eux, sont souvent une source de tensions. Le climat au sein d'une équipe dépend entre autres de la façon dont les membres s'y prennent pour exprimer leurs points de vue à l'égard des tâches accomplies et des sujets abordés. Les difficultés vécues dans les travaux en équipe sont généralement de nature relationnelle. Toutefois, dans les épisodes analysés dans ce chapitre, les adultes et les jeunes de Koh-Lanta adoptent une attitude constructive pour anticiper l'émergence de conflits ou en favorisent la résolution dans certaines séquences.

1. Le cadre général – Pratiques langagières effectives –

Selon Bautier, les « pratiques langagières » se définissent comme étant : « *les manifestations résultantes dans les activités de langage de l'interaction des différents facteurs linguistiques, psychologiques, sociologiques, culturels, éducatifs, affectifs,...* qui sont constitutifs des caractéristiques individuelles et de groupe » (1981 : 4).

Les pratiques langagières se mesurent donc en actes, en discours et en formes linguistiques. Comme on l'a vu au chapitre précédent, les discours de l'interview ont la particularité d'être métalinguistiques et méta-identitaires. En partageant ce qu'ils ont à dire, les interviewés algériens et français construisent aussi leurs représentations de façon performative. Ils reformulent leurs représentations/éducations identitaires, ethnoculturelles et linguistique. Selon Forlot,

[...] la pratique s'entend [...] comme la dynamique créant des contenus sociaux par un travail régulier [...] par l'acteur social, mais aussi soumis à la relativité de la situation ainsi qu'à des normes morales et sociales imposées de l'extérieur. Celles-ci sont de diverses natures et se déclinent notamment dans des actes qui renvoient à des comportements (ou des conduites), des attitudes (au sens que leur donne la psychologie sociale) et un discours.

(2013 : 83)

D'après Forlot (Idem.), l'expression « pratiques langagières » est apparue à la fin des années 1970 et a été définie par Boutet, Fiala et Simonin-Grumbach : « *comme des pratiques sociales possédant une double régulation. Déterminées par le social et ses situations en même temps qu'elles produisent des effets sur ces situations, ces types de pratiques contribuent ainsi à les transformer* »²⁸⁵ (Boutet et al., 1976 : 72). Autrement dit, c'est dans/par les situations que les pratiques langagières prennent une/des forme(s), mais elles sont également constitutives de ces situations.

S'inscrivant dans une approche cognitive et éducative, pour Bautier (Idem.) cette approche permet aussi d'accepter que les pratiques langagières ne se limitent pas uniquement aux aspects linguistiques, malgré le rôle fondamental de la langue. Bautier (1995) rappelle que l'expression « pratiques langagières » laisse la possibilité de comprendre la diversité des phénomènes liés au langage.

C'est pourquoi, lorsqu'on aborde la dimension collective des pratiques sociolangagières, on doit revenir à la définition de « communauté »²⁸⁶ :

²⁸⁵ (Boutet, 1994 : 60-65) ; (Boutet, 1995 : 250).

²⁸⁶ Le concept de « communauté » est détaillé dans le premier chapitre par les différents travaux dans « S'agit-il d'une communauté linguistique ou communauté sociale ? ».

- « [...] Une communauté née d'une communication intensive et/ou d'une intégration symbolique en relation avec la possibilité de communication, sans tenir compte du nombre de langues ou de variétés employées » (Fishman, 1971 :46-47).
- « La communauté linguistique se définit moins par un accord explicite quant à l'emploi des éléments du langage que par une participation conjointe à un ensemble de normes » (Labov, 1976 :187).

Ce concept de « communauté » est associé donc au constat empirique de la façon dont les membres des groupes de Koh-Lanta, les jeunes et les adultes explorés ici, construisent leurs identités ethnoculturelles et collectives. La communauté est, par conséquent, intimement liée à la dimension collective des pratiques sociolinguistiques.

Dans ce contexte qui nous intéresse, la difficulté est de cerner le problème des communautés qui se construisent dans des espaces de tension entre des réalités et des dynamiques opposées. Ces réalités sociales et linguistiques se construisent dans et par des pratiques linguistiques elles-mêmes en mésintelligence, telles que le mélange des langues se heurte contre le « *rigorisme linguistique* » ; une représentation plurilingue des langues se heurte à une autre monolingue. Ces polarisations ont permis aux espaces sociaux modernes de se placer comme des espaces intermédiaires actifs.

1.1. Description de l'émission – Koh-Lanta « Le choc des générations » 2017–

Nous avons supervisé l'émission de télé-réalité : Koh-Lanta « Le choc des générations » 2017, qui est un genre télévisuel dont le principe est d'explorer les dimensions culturelles et linguistiques des relations intergénérationnelles entre les acteurs sélectionnés pour participer à cette émission télévisuelle.

D'ores et déjà, nous allons répartir cette description sur trois points :

- *Actes sémiotiques ;*
- *La biographie des candidats (la situation sociale, l'âge, le sexe) ;*
- *Le cadre linguistique de l'émission.*

Pour l'acte sémiotique, le concept de cette émission se décline depuis plusieurs décennies déjà et concourt depuis quelques années à la réussite des médias en charge de sa diffusion à grande échelle.

Le principe de l'émission de Koh-Lanta, qui est un jeu télévisé, consiste à isoler des candidats pendant une période déterminée dans un environnement forcé et reconstitué afin de permettre aux téléspectateurs d'observer leurs comportements et de vivre le jeu avec eux. Un candidat peut être exclu après avoir été désigné par ses pairs.

Ce type d'émission repose sur les éléments suivants²⁸⁷ :

- Une présélection des candidats d'après leurs profils psychologiques ou leurs personnalités.
- Un environnement limité dans l'espace, ne laissant aux participants aucune échappatoire à la confrontation avec les autres candidats.
- La distribution des domaines scéniques, comme variable de contenu, pour déterminer l'importance respective des univers de référence convoqués dans le traitement de l'événement :
 - Mettre en avant le lieu du tournage avec des images paradisiaques : les îles Fidji, le lieu de campement, la plage, les forêts et les montagnes.
 - La présence des effets sonores : son des vagues, chants des oiseaux, la musique du générique de Koh-Lanta, etc.
- Un système d'élimination par vote des compétiteurs.
- Les tâches prescrites par les organisateurs du jeu, permettent de forcer les candidats à interagir.
- Un isolement destiné à recueillir les votes des compétiteurs qui présélectionnent les candidats à l'élimination et à livrer leurs pensées, leurs sentiments, soulignant ainsi les relations qui se tissent.

Le principe de cette émission est d'inviter les participants à vivre dans un milieu extérieur, parfois hostile, qu'ils ne connaissent pas, et à échanger leur vie pendant quelques jours.

Dans les jeux d'aventures de Koh-Lanta avec élimination, il s'agit par définition d'éliminer son prochain pour se mettre en valeur. Dans la mise en scène de la composition des équipes, les relations amicales sont que des stratégies, des moyens de gagner dans les aventures et non un but ultime. L'individualisme, la trahison, la dévalorisation d'autrui, font alors partie des règles du jeu puisqu'il s'agit d'exploiter au maximum toutes les faiblesses d'autrui. On peut s'interroger sur les répercussions de ce type d'émission sur la vision du monde et les comportements sociaux et langagiers des jeunes qui en sont l'objet visé. Est-ce que ces émissions sont le reflet de notre société ? Ou l'encouragement d'un modèle systémique de division dans les relations sociales ?

²⁸⁷Disponible sur : « <https://fr.wikipedia.org/wiki/T%C3%A9l%C3%A9vis%C3%A9> » [consulté le 30 juin 2019].

Koh-Lanta Fidjiest la18^{ème}édition régulière de l'émission detéléralité :Koh-Lanta, diffusée sur la chaîne de télévision françaiseTF1du01septembre 2017au15décembre2017, soit pendant 41 jours. Le tournage de cette saison a eu lieu donc aux îles Fidji, dans l'archipel de Yasawa. Il est situé géographiquement dans l'Océan Pacifique et près de Viti Levu, qui est la plus grande île.

Quant à la biographie des candidats (la situation sociale, l'âge, le sexe), les équipes sont constituées selon l'âge :

- L'équipe des jeunes n'est composée que de candidats dont l'âge est compris entre 19 et 30 ans.
Face à eux :
- L'équipe des anciens ayant entre 31 et 57 ans.

Cette édition, qui comporte 14 épisodes, est articulée autour de candidats anonymes :

Tableau 01 –La biographie des candidats de Koh-Lanta « Le choc des générations » 2017.

Prénom du candidat	Profession	Âge	Localisation
Marine	Infirmière	21 ans	 Allier
Delphine	Géologue	39 ans	 Loiret
Thomas	Étudiant en école de commerce	21 ans	 Seine-Maritime
Mel	Étudiante en marketing digital	25 ans	 Seine-et-Marne
Théotime	Gérant de food-truck	23 ans	 Vosges
Marta	Étudiante en marketing et communication	21 ans	 Monaco
May	Étudiante en lettres modernes	20 ans	 Haute-Garonne
Caroline	Directrice de maison de retraite	31 ans	 Bouches-du-Rhône
Manu	Gérant de société	57 ans	 Belgique
Tugdual	Community manager	27 ans	 Côtes-d'Armor
Marvyn	Commercial dans une start-up	20 ans	 Ille-et-Vilaine
Sébastien	Routier	43 ans	 Nord
Fabian	Travailleur social	47 ans	 Suisse
Maxime	Patron de restaurants	38 ans	 Rhône
Mélanie	En recherche d'emploi	34 ans	 Suisse
Romain	Coach sportif	31 ans	 Indre-et-Loire
Marguerite	Dirigeante de start-up	52 ans	 Nord
Sandrine	Directrice de relation clientèle	43 ans	 Dordogne
Magalie	Danseuse professionnelle	29 ans	 Seine-Saint-Denis
Tiffany	Étudiante en art dramatique	22 ans	 Bouches-du-Rhône
André	Étudiant en BTS commerce	19 ans	 Loiret

Source :Wikipédia

« https://fr.wikipedia.org/wiki/Saison_18_de_Koh-Lanta#1er_%C3%A9pisode:_d%C3%A9couverte_des_aventuriers,_abandon_de_Marine,_victoires_des_jeunes » (Dernière mise à jour le 26/07/2019).

Lors de cette saison, les candidats qui se sont affrontés pendant 41 jours, sont des anonymes et quasiment inconnus du grand public, contrairement aux éditions spéciales all-stars ou le choc des héros, où les candidats ont déjà participé au programme et sont donc déjà connus des spectateurs qui suivent régulièrement Koh-Lanta.

De cette étude de cas, un certain nombre d'enseignements, sous forme de paysage linguistique, d'analyses interactionnelles et de stratégies discursives nous semblent pouvoir être tirés.

1.1. Exemples des extraits les plus marquants des interactions langagières entre les deux générations telles que médiatisées

Dès l'entame des épreuves, les anciens partent à dessein comme favoris de la compétition. Cette attitude de comportement dans les rapports anciens-jeunes est à l'origine des tensions entre les différents acteurs de cette aventure et de l'émergence de conflits intergénérationnels incontournables.

Les facteurs explicatifs de ces tensions entre les deux générations, lors de cette compétition, provoquent parfois des frictions et des mésintelligences entre les âges, susceptibles de remettre brutalement en cause leur cohabitation.

On peut citer²⁸⁸, à titre d'illustration, quelques extraits les plus marquants des interactions langagières entre les deux générations observées pendant le douzième épisode et le quatorzième épisode « *les épisodes des générations confondues* », que nous allons répartir en trois groupes :

- Les interactions jeune/jeune.
- Les interactions adulte/adulte.
- Les interactions adulte/jeune.

Ainsi que,

- Quelques exemples des interventions de l'animateur entre les séquences.
- Quelques exemples, extraits de « Wikipédia » et du blog de Koh-Lanta « <http://www.kohlantafidji.com/> », montrant comment ces deux échantillons médiatisent l'émission.

²⁸⁸ On respecte la même ponctuation de transcription phonétique du chapitre précédent.

- Les interactions jeune/jeune

- Ep.12 : un échange entre

- Tiffany (22 ans) : « moi [...] ils m'ont tous gavé »
- Magalie (29 ans) : « ah ouais [...] moi je m'en fous juste parce qu'ils ont mis le nom de maxime »
- Tiffany (22 ans) : « allo [...] t'es encore dans le jeu toi »
- Magalie (29 ans) : « on appelle ça les adultes [...] faut tenir le coup faut pas lâcher juste pour les faire chier »

- Ep.14 : un échange entre

- André (19 ans) : « ouais le plus treize orientations à vous/ »
- Tiffany (22 ans) : « ouais euuh [...] si la pression/ »
- Magalie (29 ans) : « c'est dur euuh [...] de dire que euuh [...] y a encore un qui va sortir là donc euuh [...] ouais »
- André (19 ans) : « là l'orientation j'appréhende beaucoup j'appréhende énormément donc euuh [...] voilà chaque fois avant les épreuves comme ça j'étais un peu euphorique et tout et là je suis beaucoup plus concentré beaucoup plus à me demander comment j'vais m'y prendre j'sais me servir d'une boussole mais j'suis vraiment pas le meilleur voilà c'est pas mon trip »
- Tiffany (22 ans) : « oh mon dieu [...] le stress [...] si j'te retrouve dans mon spot tu changes »
- André (19 ans) : « tu changes »
- Tiffany (22 ans) : « tu changes »
- André (19 ans) : « tiffany [...] »
- Tiffany (22 ans) : « ben quoi [...] je suis la fille [...] et parce que t'es le mal ou quoi/ »
- André (19 ans) : « ouais ouais pour cent milles balles pfff [...] ben oui là j'pense qu'à moi là »

- Ep.14 : un échange entre

- Tiffany (22 ans) : « vous êtes mis sur la surface entière du truc (le poteau)/ »
- Magalie (29 ans) : « ouais ouais/ »
- André (19 ans) : « moi chuis que sur le petit truc (un petit carré du poteau)/ »
- Tiffany (22 ans) : « ah ouais/ »
- André (19 ans) : « ouais sur un pied/ »
- Tiffany (22 ans) : « (rire) mais ta gueule (rire) »

- André (19 ans) : « oh [...] je suis vachement sur les bords [...] je déborde un peu comparé à toi/»
- Tiffany (22 ans) : « ouais j'déborde devant moi/ »
- André (19 ans) : « moi j'déborde devant derrière et sur les côtés »
 - *Ep.14 : un échange entre*
- Tiffany (22 ans) : « mais tu bouges tout le temps eddy/ »
- André (19 ans) : « ouais je n'arrive pas à rester immobile [...] et vous vous (Tiffany et Magalie) tanguiez pas vous bougez pas d'un pet/»
- Tiffany (22 ans) : « euhh [...] ouais ouais mais le vent il m'joue des tours »

- **Les interactions adulte/adulte**

- *Ep.12 : un échange entre*
- Sandrine (43ans) : « (...) elles (Tiffany et Magalie) n'assument pas et la raison de jouer très stratégique en faisant la comédie et euhh [...] en augmentant donc voilà [...] »
- Mélanie (34ans) : « j'en ai ras le bol que l'on fasse de tripes [...] on est des victimes [...] et jeudi c'est la guerre euhh [...] pffff [...] »
- Sandrine (43ans) : « c'était lourd hein [...] »
 - *Ep.12 : un échange entre*
 - Romain (31 ans) : « on va manger ça à deux [...] (rire)»
 - Sandrine (43 ans) : « mais oui [...] (rire) »
 - Romain (31 ans) : « ooh [...] mais on va se péter le bide [...] (rire) oh [...] mais c'est énorme ça [...] »
 - Sandrine (43 ans) : « (rire) [...] on va y aller tout doucement (rire) [...] oh mon dieu »
 - Romain (31 ans) : « aller bonne app [...] »
 - Sandrine (43 ans) : « ouais merci toi aussi [...] »
 - *Ep.14 : un échange entre*
 - Sébastien (43 ans) : « ah [...] j'espère que tu leur as fait une trouille bleue pour qu'ils puissent te virer parce que c'est pas possible autrement hein [...]/ »
 - Marguerite (52 ans) : « ben euh [...] écoute euh [...] i'faut croire i'faut croire hein [...] »
 - *Ep.14 : un échange entre*

- Romain (31 ans) : « bon ça suffit maintenant ils ont ils ont euh [...] les jeunes là/ »
- Sébastien (43 ans) : « il faut que le vent tourne un peu/ »
- Romain (31 ans) : « il retourne il a tourné à côté et et il va retourner (rire) c'est fini pour eux (rire) »

- **Les interactions adulte/jeune**

- *Ep.12 : un échange entre*

- Maxime (38 ans) : « ils vont halluciner je pense euh [...] nous voir tous les deux en même temps ils vont halluciner »
- André (19 ans) : « humm [...] je pense aussi »
- André (19 ans) : « hola muchachos (rire) »
- Fabian (47 ans) : « oh [...] andré et puis maxime [...] les deux [...] ! mais c'était le binôme [...] ! »
- Sébastien (43ans) : « alors là [...] c'est la grosse grosse surprise et ben [...] »

- *Ep.12 : un échange entre*

- Mélanie (34 ans) : « et voilà nous avons du feu [...] nous n'avons pas besoin de mecs »
- Magalie (29 ans) : « ah ouais [...] et qu'est ce tu crois [...] girl power (rire) [...] »
- Mélanie (34 ans) : « (rire) girl poweeer (rire) [...] »

- *Ep.12 : un échange entre*

- Mélanie (34 ans) : « oh magalie avec marguerite on parle que de nourriture »
- Magalie (29 ans) : « ah [...] nous (Magalie et Tiffany) on parlait comment vous alliez nous cuisiner (rire) »
- Mélanie (34 ans) : « oh lala [...] vous vous sentez en danger plus que nous sérieux ? [...] »
- Tiffany (22 ans) : « tu peux pas t'dire que t'es en danger toi c'est pas possible [...] »

- *Ep.12 : un échange entre*

- Mélanie (34 ans) : «aller bonne patate les gars (rire) [...]»
- Magalie (29 ans) : « oh [...] thank you [...] à toi également »

- *Ep.12 : un échange entre*

- Romain (31 ans) : « alors magalie c'est quoi son avantage [...]»
- Magalie (29 ans) : « aha [...] si vous saviez [...] mais euh [...] j'ai franchement euuh [...] voilà j'avoue que sur les avantages j'ai bien fait de gagner [...] »

- *Ep.14 : un échange entre*

- Fabian (47 ans) : « ils (les jeunes) savent très très bien qu'en conseil final y a que des rouges euuh [...] ils ont pas ils vont éliminer les rouges/ »
- Marvyn (20 ans) : « ils resteront que des jeunes sur les poteaux je suis persuadé/ »
- Romain (31 ans) : « un jeune sur les poteaux ça va être compliqué parce que vous les jeunes à l'orientation vous avez jamais tenu une boussole donc euuh [...]/ »
- Marvyn (20 ans) : « ben (:) tout ça nous ne fait pas peur à l'orientation ou du au bout du deuxième jour on avait le feu on a péché hein [...] »

- *Ep.14 : un échange entre*

- L'animateur (50 ans) : « tiffany vous êtes sur les poteaux et vous remportez l'orientation (...) »
- Tiffany (22 ans) : « oh mon dieu j'suis trop contente (rire) oh la la la c'est un truc de malade denis c'est incroyable je vous jure [...] je pleure/ »
- L'animateur (50 ans) : « ben pourquoi/ »
- Tiffany (22 ans) : « ben parce que [...] j'ai envie de pleurer (pleure) euh ouais mentalement j'me disais j'peux partir au bout d'une semaine et là je vais aux poteaux quand même purée [...] et ben [...] »

- *Ep.14 : un échange entre*

- L'animateur (50 ans) : « magalie expliquez-moi comment vous avez pu trouver ce poignard sans boussole »
- Magalie (29 ans) : « alors sandrine elle comment dire donc arrive j'ai dit que j'ai perdu ma boussole donc je la vois utiliser la boussole comme ça (en montrant la direction) je sais qu'une boussole ça s'utilise plus vers le nombril donc déjà je sens qu'elle n'est pas sure d'elle je me suis dis bon j'vais essayer d'aller de marcher et de ratisser un rayon large/ »
- L'animateur (50 ans) : « c'est-à-dire que vous êtes servi de l'orientation de sandrine pour y aller/ »
- Magalie (29 ans) : « la première fois donc sandrine elle avance vers la plage elle ratisse et une fois qu'elle part elle retente la boussole et elle part dans une direction complètement opposée de la première donc moi j'ai dit j'la laisse [...]/ »
- L'animateur (50 ans) : « donc c'est le hasard le plus complet »
- Magalie (29 ans) : « c'est le hasard le plus complet »

- *Ep.14 : un échange entre*

- Sandrine (43 ans) : « ben écoutez je trouve normal que ces trois (les jeunes) soient sur les poteaux ils le méritent parce que j'pense qu'ils ont vécu un koh lanta bien plus difficile que le mien et euuh [...] je dis qu'i y a une justice quelque part et et je suis très fière qu'ils y soient et euuh (:) franchement j'ai j'espère que ma fille prendra exemple sur eux (pleure) parce que dans la vie i'faut se battre tout le temps tout le temps et euuh [...] vous avez montré à votre âge que vous étiez capable de le faire alors que généralement beaucoup de jeunes de votre âge abandonnent très très vite et euh [...] franchement je vous admire et vous avez tout mon respect pour ça vraiment et j'espère que ma fille sera comme vous [...] vraiment un jour/ »
- Magalie (29 ans) : « ta fille t'inquiète pas qu'avant de prendre exemple sur nous elle va prendre exemple sur sa maman tu verras/ »
- Sandrine (43 ans) : « merci/ »
- Magalie (29 ans) : « crois-moi elle sera très très très très fière de toi sandrine tu verras/ »

- *Ep.14 : un échange entre*

- L'animateur (50 ans) : « (...) c'était un choc des générations et l'ironie du sort vous appartenez tous les trois à l'équipe des jeunes tiffany où allez vous vous arrêtez [...]/»
- Tiffany (22 ans) : « c'est incroyable j'en reviens pas sur ce que j'ai fait ces derniers jours je me je me choque même [...] je ne me pensais pas capable de euh [...] de faire tout ça j'me suis révélée [...] j'me suis découverte (:) chuis allée au-delà aussi des apparences de tout ça je j'avais tellement de choses à prouver j'crois [...] j'ai un ras le bol comme disent tout le temps de déjà de par mon apparence i'se disent oh la la elle elle doit être ça doit être la blonde qui fait pas grand-chose même je vois mes amis hein [...] quand j'leur parlais de koh lanta et euuh [...] ils m'disent oh la la on va rigoler en toi/ »
- L'animateur (50 ans) : « personne n'avait confiance en vous avant de partir/ »
- Tiffany (22 ans) : « non personne ma sœur quand j'lui ai dit que je m'inscrive à koh lanta elle était morte de rire [...] ma grand-mère elle sait pas que j'suis à koh lanta elle m'a bien dit un jour elle me dit oh la la heureusement que tu fais pas koh lanta parce que euuh [...] toi tu tu aurais pas la rage t'aurais jamais la niaque mais elle m'la dit j'ai regardé ma mère et elle savait que je faisais koh lanta elle m'a dit ah ouais d'accord mais tu sais ce que tu veux prouver à ta grand-mère [...] ce challenge c'est vrai aussi que je le fais pour leur montrer que voilà la petite dernière de la famille elle se laisse pas faire [...] elle peut faire des belles choses et j'ai découvert cette force au fait au final »

- *Ep.14 : un échange entre*

- L'animateur (50 ans) : « andré par rapport aux deux femmes qui vous entourent vous bougez beaucoup plus/ »

- André (19 ans) : « j'arrive pas à rester immobile [...] c'est (:) chai pas j'arrive pas à trouver une bonne technique mais je sais que je vais tenir très longtemps même comme ça/ »

- *Ep.14 : un échange entre*

- L'animateur (50 ans) : « tiffany vous êtes immobile droite comme un i [...] c'est la bonne technique/ »

- Tiffany (22 ans) : « ah [...] je sais pas mais j'espère [...] je me concentre [...] je fixe un point et euh [...] et on verra [...] je suis prête à tenir encore »

- *Ep.14 : un échange entre*

- L'animateur (50 ans) : « andré et tiffany est ce que vous prenez conscience que la moyenne d'âge des finalistes cette année c'est vingt et un ans/ »

- Tiffany (22 ans) : « ah ouais [...] mais ça veut tout dire en plus c'est le choc des générations donc euh [...] là c'est euh [...] voilà c'est les plus jeunes qui sont là fille garçon j'trouve ça magnifique »

- **Les interventions de l'animateur (comme animateur et comme présentateur en voix off)**

- *Ep.12 :*

- « (...) les deux clans continuent de se regarder en chiens de faïence »
- « (...) sandrine et mélanie sont amers elles pensaient avoir la main avec les anciens pour éliminer tous les jeunes »
- « (...) la guerre est déclarée et les anciens n'ont qu'à bien se tenir [...] »
- « (...) les anciens multiplient les échecs et c'est maintenant autour de deux jeunes de tenter leur chance [...] /»
- « sandrine et romain s'en donnent à cœur joie (...) »
- « c'est un fait [...] jeunes et anciens sont irréconciliables (...) »
- « les jeunes et leurs aînés ont mis de côté leurs dissensions pour tenter de trouver de nouvelles denrées »
- « il reste trois anciennes en course (...) »

- *Ep.14 :*

- « (...) trois des quatre prétendants à ce titre de grand gagnant de Koh Lanta ont moins de trente ans ils faisaient tous les trois partie de la tribu des jeunes au début de l'aventure et ils ont résisté contre vents et marées au rouleau compresseur des anciens »
- « (...) la jeune aventurière s'est battue contre ses phobies et contre le groupe des anciens qui a tout fait pour l'éliminer [...]/ »
- « (...) andré est prêt à en découdre car le benjamin de l'aventure revient de loin [...] le débonnaire benjamin de l'aventure a tissé des liens d'amitié forts avec ses partenaires mais aussi avec certains de ses adversaires »
- « (...) cette force de la nature est la dernière représentante de la tribu des anciens l'ultime rescapé du naufrage des comptes »
- « (...) à trois ils ont damé le pion à sept anciens »
- « le choc des générations est plus que jamais d'actualité à la résidence du jury final [...] et force est de constater que les jeunes ont mis leurs aînés ko [...]/ »
- « les trois jeunes vingt trois ans à peine de moyenne d'âge sont impressionnés de se retrouver sur les mythiques poteaux de koh lanta après quarante jours d'efforts et de privations ils ne vont une dernière fois devoir se dépasser [...] résister à la fatigue et aux éléments pour espérer l'emporter »

- Les médias

- Dans Wikipédia²⁸⁹, on trouve des titres des épisodes comme :
 - 1^{er} épisode : découverte des aventuriers, abandon de Marine, victoire des jeunes
 - 2^e épisode : élimination surprise, tensions chez les jeunes, victoire des anciens
 - 9^e épisode : jeunes contre anciens
 - 10^e épisode : les jeunes se rebellent et coup de bluff
- Dans le blog de Koh-Lanta «<http://www.kohlantafidji.com/>», on trouve également des titres des épisodes comme :
 - 2^e épisode : avis Marvyn éliminé Koh Lanta Fidji : départ à cause des anciens !
 - 3^e épisode : de nouveaux rebondissements après le départ/retour de Marvyn. Les jeunes sont en difficultés
 - 4^e épisode : réactions Marta éliminée de Koh Lanta Fidji : nouveau départ chez les jeunes

²⁸⁹Disponible sur : « https://fr.wikipedia.org/wiki/Saison_18_de_Koh-Lanta#Notes_et_r%C3%A9f%C3%A9rences » [consulté le 30 juin 2018].

- 6^e épisode : les jaunes ultra soudés : plus de différences entre jeunes et anciens

2. Analyse linguistico-discursive des extraits : formes verbales et sémio-visuelles

Après ce qui a été énoncé dans les chapitres analytico-théoriques et dans une perspective intégrative, dans cette analyse linguistique et médiatique nous allons canaliser nos efforts sur les stratégies discursives et les analyses interactionnelles des participants des deux générations. Nous procédons, d'une part, à travers le discours constitué de la parole des participants sur la situation « conflictuelle » qu'ils vivent, et d'autre part le discours en « acte » (Auger, 2003). Ainsi donc, on obtient un « croisement » des paroles des jeunes et des adultes qui nous permet de distinguer les représentations de la situation de la langue française et des interactions langagières.

2.1. Le cadre linguistique (les interférences des parlars – le vocabulaire –)

Dans les pratiques langagières des participants, on trouve des exemples d'emprunts et d'interférence comme :

- « je chèque (*check*) bien toutes les branches là » (Tiffany, 22 ans)
- « on est *girl power* » (Magalie, 29 ans)
- « allez *adios amigos* » (Magalie, 29 ans)
- « *hola muchachos/muchachas* » (André, 19 ans)
- « oh [...] *thank you* [...] à toi également » (Magalie, 29 ans)
- « *challenge* » (par tout le monde) :
 - « / ce challenge c'est vrai aussi que je le fais pour leur montrer que voilà la petite dernière de la famille elle se laisse pas faire [...] / » (Tiffany, 22 ans)
 - « on doit s'attendre à tout dans ce dernier challenge / » (Romain, 31 ans)

On trouve également des discours des uns cités par les autres, comme un îlot lexical dans le discours en français :

- Sébastien (43 ans) : « *hola muchachos* comme dit andré (rire) / » ;
- Tiffany (22 ans) : « comme m'dit mélanie j'veais jouer mon truc et puis c'est tout / ».

Ou encore, des exemples d'expressions dans le parler courant des participants :

Tableau 02 –Les expressions dans le parler des participants.

<i>Les expressions exposées</i>	<i>Les explications selon le contexte</i>
« Prendre racine »	s'installer
« Ne pas être dans son assiette »	être malade ou physiquement faible
« Ça va comme sur des roulettes »	ça va facilement ; c'est facile
« Tomber malade »	être malade
« Se dégonfler »	avoir peur
« Faire du cirque »	faire du bruit
« En faire toute une histoire »	donner une importance démesurée à quelque chose
« Prendre ses clics et ses clacs »	rassembler ses affaires et s'en aller
« Il pleut des cordes »	il pleut très fort
« Perdre les pédales »	perdre ses repères
« Péter un plomb »	perdre le contrôle de soi même
« Liquider quelqu'un »	se débarrasser d'une personne
« En faire une tonne »	exagérer
« Vider son sac »	se livrer
« Être mal barré »	qui va à l'échec ; un début mal engagé
« Être droit comme un i »	très droit/debout/vertical
« Être sourd comme un pot »	complètement sourd
« Être plus rapide que l'éclair »	très rapide
« Être en pétard »	être en colère
« Il y a de l'orage dans l'air »	une dispute en prévision
« T'as tout capté ? »	t'as tout saisi ? ; t'as tout compris ?

« Débarquer avec ses gros souliers »	venir avec ses problèmes/mauvaises intentions
« J' t'ai pas sonné »	je ne t'ai pas demandé ton avis
« Avoir la mémoire courte »	être oublieux/oublieuse
« À dormir debout »	c'est incroyable/illogique
« Chercher une aiguille dans une botte de foin »	chercher une chose introuvable
« Se renvoyer la balle »	se rejeter la responsabilité l'un sur l'autre
« Être grain de sel »	donner son avis sans être demandé
« C'est pas sorcier »	ce n'est pas si difficile à faire ou à comprendre
« Être dans le bain »	être engagé dans une situation
« Se serrer la ceinture »	faire des économies ; se restreindre dans un domaine ou un autre (la nourriture)
« Muet comme une tombe »	une personne silencieuse
« Casser la croûte »	manger
« Être faux jeton »	une personne hypocrite

Le tableau 02 ci-dessus, récapitule les expressions utilisées, dont l'expression « *discours de l'action* » proposée par Ricœur²⁹⁰ où « *le locuteur qui veut parler d'une façon sensée sur ce qu'il fait lui-même, ou sur ce qu'un autre fait, est tenu d'employer avec propriété les expressions d'un certain langage de l'action* » (1977 : 3).

Il paraît donc incontestable qu'une, analyse qui se veut la description de l'usage effectif du langage devra restituer à ce langage la « *dimension référentielle* » en tant que système sémiotique, limité aux identités et différences réciproques des signes. D'après Ricœur (1977 : 42), il faut distinguer alors, trois degrés de référentialité :

²⁹⁰ RICŒUR, P. 1977. « Le Discours de l'Action », *La Sémantique de l'Action*, éd. P. Ricœur, Paris, CNRS, pp. 3-137.

- 1) Le renvoi des mots à un réseau de concepts qui sous-tendent le discours et la pensée à propos de l'action ;
- 2) La référence des termes singuliers d'un énoncé sur l'action à des objets ou événements du monde ;
- 3) L'orientation active de l'agent vers ces « structures spécifiques de l'agir humain » que sont « voulu », comme tel, le « désiré », comme tel, etc.

En effet, l'analyse du langage de l'action demande à être examinée dans ce que Ricœur lui accorde comme « *l'analyse du discours de l'action conduit à une analyse de l'expérience extralinguistique que ce discours porte au langage* » (1977 : 67). Cependant, dans ce point, on peut se demander s'il y a lieu de parler des « frontières » du langage. Il est évident que nos actions ne se laissent pas enfermer dans de telles frontières. Mais, pouvons-nous affirmer que la signification de nos actions n'est pas enfermée dans les frontières du langage ?

De cette façon, la transcription est la représentation systématique du langage sous forme écrite, affirmant l'existence de quelque chose que l'agent a fait. Ainsi pour Davidson, « *pour qu'il y ait dans [...] « le monde », quelque chose qui la rende vraie, on admet l'existence d'entités ontologiques : les événements, (un mouvement corporel, par exemple), qu'on suppose suffisamment individualisés par leur place au sein des relations causales de la nature* » (1980 : 212)²⁹¹. Autrement dit, en exposant ces événements, on dit que l'événement correspondant à une action n'altère pas cet événement, – qu'on ait beaucoup ou peu à en dire ou qu'on en parle du point de vue de l'effet immédiat. Le langage de l'action ne sert alors qu'à décrire le réel.

Lorsque l'analyse des expressions exposées suggère que le locuteur ne se limite pas à un enregistrement des événements, Davidson maintient qu'une description est toujours à la base et si ces expressions doivent s'interpréter comme des instruments d'explication des actions, elles servent « *à exprimer les conditions de vérité de certaines phrases plus élémentaires, qui, elles renvoient directement aux événements du monde correspondant aux actions qu'elles décrivent* » (Idem.).

Il s'agit alors, d'une fonction purement métalinguistique, c'est-à-dire les explications de niveau métalinguistique des expressions exposées, par rapport aux expressions d'action, n'ont pas les mêmes engagements ontologiques que les expressions d'action. L'unique emploi de ces dernières est de fixer pour le locuteur le cadre approprié à l'« interprétation » des conduites humaines pour qu'il puisse « comprendre » les expressions exposées, c'est-à-dire donner des conditions de vérité à celles-ci.

²⁹¹Op. Cit, PETIT, J.-L. 1991. *L'action dans la philosophie analytique*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 360.

Par conséquent, les valeurs sémantiques « *communes* » du langage pratique entre les générations sont susceptibles d'être prises en compte sil'onveut éviter qu'une confusion survienne dans le langage de base décrivant les actions et le métalangage destiné à l'explication de celles-ci.

- ***Les types de parlars employés***

- Des parlars familiers (argot) et courants
 - « Débilos » dans le sens de « débile » (Mélanie, 34ans)
 - « [...] elles ont bien dû rigoler de notre gueule [...] » (Sandrine, 43ans)
 - « [...] elle joue la victime qu'elle est entrain d'intuber tout le monde [...] » (Mélanie, 34ans)
 - « c'est mort » dans le sens de « c'est perdu »
 - « blondasse » pour une personne « blonde »
 - « paumé » dans le sens de « égaré »
 - « je suis malade » dans le sens de « je suis forte »
 - « il faut que je tombe dessus » dans le sens « il faut que je trouve »
 - « c'est balaise » dans le sens de « grand » ou « fort »
 - « quel boulet » dans le sens de « quel charge »
 - « on est des merguez » (Magalie, 29 ans) dans le sens de « nous sommes nuls »
 - « le coup de pression de monstre » (André, 19 ans) dans le sens de « une grande pression »
 - « la niaque » dans le sens de « motivation »
 - « je suis mort de trouille » (André, 19 ans) dans le sens de « j'ai peur »
 - « vous ne bougez pas d'un pet » (André, 19 ans) dans le sens de « vous ne bougez pas du tout »
 - « ça va être chaud » dans le sens de « ça va être très dur »
 - « j'ai gobé ça comme un œuf » (Maxime, 38 ans) dans le sens de « croire de façon naïve »
 - « j'ai payé les pots cassés » (Sébastien, 43 ans) dans le sens de « subir les conséquences »
- Les langues régionales : par l'ensemble des aventuriers ;
- Les codes langagiers : les deux équipes ont des codes langagiers, verbaux et non verbaux (des regards, des gestes), qui leurs permettent de se comprendre entre eux soit pour gagner des épreuves ou bien pour faire éviter l'élimination à un proche de l'équipe.

- *Quelques phénomènes réguliers*

- La présence des marqueurs énonciatifs dans les extraits soulignés ci-dessous :
- « [...] ça me saoule quoi [...] elle est très forte dans la comédie en fait du coup je me rends compte qu'elle gère bien son petit truc ah [...] elle a bien joué là » (Mélanie, 34ans)
- « [...] là pour eux c'est trop beaucoup trop facile et ça me plait pas » (Tiffany, 22ans)
- « je suis super fière d'être arrivée jusque là euuh [...] pffff j'en reviens pas [...] » (Marguerite, 52 ans)
- « [...] tu vois là c'est les jeunes qu'ont triomphé j'ai envie t'dire puisque i'reste plus qu'une ex rouge et euuh [...] du coup là on parle de couleur [...] » (Tiffany, 22ans)
- « [...] c'est une grande victoire je suis trop contente de ce qu'on a pu faire parce que c'était mal barré et euh [...] et avec quoi la détermination on y est arrivé donc euuh [...] ouais chapeau chapeau à nous j'trouve on peut on peut être fier de ce qu'on a fait » (Tiffany, 22ans)
- « trois jeunes sur quatre finalistes [...] alors que les anciens avaient une stratégie bien particulière [...] on s'est bien battu on a été intelligent et qu'on a fait les bons choix aux bons moments et voilà quoi on est là tous les trois c'est génial c'est génial » (André, 19 ans)
- « [...] trois ex jaunes (les jeunes) en finale c'est juste top quoi [...] » (Marvyn, 20 ans)
- « ah [...] j'espère que tu leur as fait une trouille bleue pour qu'ils puissent te virer parce que c'est pas possible autrementhein [...]/ » (Fabian, 47 ans)
- « (rire) moi je suis entouré de vieux donc euh [...] ça se comprend que euuh [...] que euuh [...] qu'i'vivent mal (rire) moi je le vis très très bien et j'espère que je vais voir trois jaunes (les jeunes) sur les poteaux et je je l'espère vraiment » (Marvyn, 20 ans)
- « [...] c'est un truc de dingue je trouve pas je ratisse là depuis [...] j'sais pas combien [...] quinze pas autour [...] c'est compliqué c'est compliqué » (Sandrine, 43 ans)
- « [...] en plus j'suis une bide normalement dans l'orientation ah [...] j'y crois pas mais comme quoi i'faut i'faut faire c'est vrai oh putain j'suis vraiment trop contente (rire) c'est de l'émotion mais c'est de la joie putain t'f'es une folle [...] oh la la j'peux pas en revenir oh j'y crois pas j'y crois pas j'y crois pas [...] tiffany vingt deux ans elle va sur les poteaux de koh lanta [...] tiffany est là jusqu'au dernier et elle va sur les poteaux demain je serai sur les poteaux » (Tiffany, 22ans)
- L'emploi des expressions comme « franchement », « absolument », « du coup » ;
- L'emploi des expressions lexicales alternatives : donc, voilà, ça veut dire, tu vois là, cela veut dire (conséquence) ;

- Des différences linguistiques, à notre sens significatives, entre les différents discours. Comme le tutoiement et le vouvoiement, une syntaxe avec des phrases élaborées (entre l'animateur et les participants jeunes et adultes, entre adultes et entre les jeunes et les adultes des deux équipes dans les premiers épisodes). Contrairement, le lexique entre jeunes est plus familier.

2.2. Les interactions verbales

- *La structure des tours de parole*
- Les deux générations utilisent des stratégies communicatives qui préservent « le charme de la rencontre des âges et le vivre ensemble » et d'avoir un terrain d'entente :
 - André(19 ans) : « il faut les (les adultes) faire rire les faire rigoler avec l'humour y a tout qui passe et on peut se sauver comme ça » ;
 - Magalie (29 ans) : « mon rêve de petite fille c'est d'avoir une maison familiale et j'veux qu'on se retrouve vraiment tous ensemble et qu'on vit ensemble » ;
 - Sébastien (43 ans) : « vraiment bravo les jeunes vous nous avez donné une bonne leçon de morale et de loyauté ce qui nous manquait au fait nous les rouges »
- Comme nous nous sommes intéressés aux interactions, celles-ci prennent majoritairement la forme « *question-réponse* » :
 - Une seule personne à la fois, les chevauchements de la parole sont peu fréquents ;
 - Les intervalles ou les silences inter-répliques séparant les tours sont remplis par des signaux verbaux (des morphèmes « voilà », des expressions phatiques « hein ? », des formules métadiscursives « à toi ! », « c'est bon ! », « j'ai pas compris ») et des signaux prosodiques (les pauses de la voix, le débit).
- *Des répétitions et des reprises*
- Des expressions employées par les adultes comme « on n'a plus 20 ans tranquille » ;
- L'animateur emploie, au total de 22 fois, le mot « aventuriers » dans les épreuves communes ;
- L'animateur soit répète des expressions soit fait des récurrences de la même expression « les jeunes », comme « la joie de vivre communicative », « une détermination sans faille », « un guerrier (une guerrière) (rageuse)/tenace », « rien ne semble pouvoir l'arrêter », « les bons

vivants », « compétiteurs acharnés », « le jeune homme/benjamin », « la jeune fille », « les jeunes aventuriers » ;

- L'animateur soit répète des expressions soit fait des récurrences de la même expression « les anciens », comme « la montagne », « cette force de la nature », « à force de courage et d'engagement », « fidèles à leurs valeurs et promesses ».

Ou bien des répétitions comme :

- Tiffany (22 ans) : « quand mélanie me dit qu'on est tous en danger ben [...] ça m'agace ça m'énerve elle a pas à dire ça parce que c'est faux c'est faux c'est totalement faux [...] »
- Tiffany (22 ans) : « [...] là ça fait exactement clac clac et là derrière si j'me mets bien là genre attendez j'me mets bien comme ça ok là ça fait un petit truc comme ça (commentaire de l'animateur) tac là de ma vision là ce que j'ai en face de moi j'ai l'impression d'avoir là mais après je peux être folle je peux être complètement tarée [...] ouais mais là c'est bon ça ressemble de ouf là chuis pas folle [...] »

- Des répétitions qui prennent d'autres fonctions comme l'hésitation avec les pronoms personnels, des verbes et des adjectifs, comme on a pu le voir dans les exemples des extraits des interactions en haut.

- Une récurrence de la même expression :

- Les anciens/ les vieux/ les aînés/ les rouges/ les Makawa (signifiant vieux en fidjien) ;

<i>Expression</i>	<i>Les anciens</i>	<i>Les vieux</i>	<i>Les aînés</i>	<i>Les rouges</i>	<i>Les Makawa</i>
<i>Nombre de présence dans les 14 épisodes</i>	364	50	88	300	140

- Les jeunes/ les benjamins/ les jaunes/ les Coravu (signifiant jeune en fidjien).

<i>Expression</i>	<i>Les jeunes</i>	<i>Les benjamins</i>	<i>Les jaunes</i>	<i>Les Coravu</i>
<i>Nombre de présence dans les 14 épisodes</i>	560	45	310	206

2.3.D'autres éléments analysés

- L'emploi des diminutifs dans des noms propres « Mag » pour « Magalie » ; « Tiff » pour « Tiffany », etc. ; dans des mots usuels ; des adjectifs ;
- Les temps verbaux employés par les participants et l'animateur : présent de l'indicatif, passé composé, futur proche, imparfait, impératif ;
- L'absence quasi-totale du « ne » de la négation ;
- L'emploi fréquent des expressions métaphoriques par les adultes :
 - « clouse à seize heures » (sérieux) (Maxime, 38 ans)
 - « ah [...] nous (Magalie et Tiffany) on parlait comment vous alliez nous cuisiner (rire) » (vous alliez nous éliminer) (Magalie, 29 ans)
 - « tiffany vous êtes immobile droite comme un i » (l'animateur, 50 ans)
 - « [...] les deux clans continuent de se regarder en chiens de faïence » (se regarder mutuellement avec animosité ou méfiance) (l'animateur, 50 ans)
 - « [...] sandrine et mélanie sont amers » (tristes et frustrées) (l'animateur, 50 ans)
 - « [...] la guerre est déclarée et les anciens n'ont qu'à bien se tenir [...] » (le défi commence) (l'animateur, 50 ans)
 - « [...] ils ont résisté contre vents et marées au rouleau compresseur des anciens » (malgré tous les obstacles) (l'animateur, 50 ans)
 - « [...] l'ultime rescapé du naufrage » (qui a résisté aux éliminations) (l'animateur, 50 ans)
 - « [...] à trois ils ont damé le pion » (prend le sens ici de prendre l'avantage sur quelqu'un) (l'animateur, 50 ans)
- L'emploi fréquent et familier des interjections « purée », « punaise », « putain » comme signe de « gêne » et d' « embarras » et non de « grossièreté » ;
- Le respect des séquences narratives par les adultes contrairement aux jeunes.

- ***Élément de comparaison***

Dans ce point, nous essayons une autre option d'analyse syntaxique des constructions fondées sur les catégories grammaticales adoptée par le GARS²⁹². Cet élément de comparaison a été proposé par Blanche-Benveniste (1989), dans deux exemples d'interaction entre un jeune et un adulte.

En suivant le modèle de Blanche-Benveniste (1990 : 45-67)²⁹³, on présente:

²⁹²« Le Groupe Aixois de Recherche en Syntaxe », une appellation proposée par Blanche-Benveniste (1989).

- La syntaxe des éléments organisés par le verbe ;
- Les éléments sont spécifiés en « *rection* » et en « *valences* » avec une insistance particulière sur les « *formulations* » et les « *groupes de formulations* » ou « *ensembles de valences* » ;
- Les dispositifs de rection ou les variations d'arrangements entre « *verbe recteur* » et « *éléments régis* » ;
- « *Les associés* » qui n'ont aucune des propriétés des éléments régis et ne sont pas structurés en paradigmes ;
- Les verbes auxiliaires et les verbes modaux, et les modalités.
- La syntaxe nominale.

Et aussi,

- Les rapports de dépendance et d'interdépendance qui exigent le détour par l'intonation et les interprétations sémantiques.

Afin d'observer comment les unités syntaxiques s'organisent en « *configurations syntaxiques* », expression empruntée à Blanche-Benveniste (1989), et comment les participants choisissent entre les différentes possibilités grammaticales offertes par la langue.

En effet, dans les exemples suivants de conversations, les participants adultes et jeunes tendent à répéter un même type syntaxique et à réduire la répétition par l'intervention d'un type différent. Dans certains cas, la répétition perdure pour une période, sans rupture : « *avec une construction verbale en dispositif direct* » ; « *des constructions verbales impersonnelles* » (il y avait, elle venait, il fallait) ; le groupe verbal comporte une sorte de verbe modal (pense à, se laisser aller à) ; les sujets sont des pronoms de troisième personne (il, elle) ; des constructions à sujet nominal (« *ma mère et elle savait que* »).

²⁹³ BLANCHE-BENVENISTE, C, *et al.* 1990. *Le français parlé : Études grammaticales*, Paris, C.N.R.S (éds.), pp. 5-78.

Tableau 03 – Grille syntaxique d'un échange entre Sandrine et Magalie (D'après Blanche-Benveniste, 1989).

Ep. 14		
Seq 1	Sandrine (43 ans)	<p>ben écoutez je trouve normal que ces trois soient sur les poteaux ils le méritent parce que j'pense que ils ont vécu un koh lanta bien plus difficile que le mien et euuh [..] je dis qu'i y a une justice quelque part et et je suis très fière que ils y soient et euuh (:) franchement j'ai j'espère que ma fille prendra exemple sur eux parce que dans la vie i'faut se battre tout le temps tout le temps et euuh [...] vous avez montré à votre âge que vous étiez capable de le faire alors que généralement beaucoup de jeunes de votre âge abandonnent très très vite et euuh [..] franchement je vous admire et vous avez tout mon respect pour ça vraiment et j'espère que ma fille sera comme vous [..] vraiment un jour</p>
	Magalie (29 ans)	<p>ta fille t'inquiète pas qu'avant de prendre exemple sur nous elle va prendre exemple sur sa maman tu verras</p>
Seq 2	Sandrine (43 ans)	Merci
	Magalie (29 ans)	<p>crois-moi elle sera très très très très très fière de toi sandrine tu verras</p>

Tableau 04 – Grille syntaxique d'un échange entre l'animateur et Tiffany (D'après Blanche-Benveniste, 1989).

Ep. 14		
Seq 1	Animateur (50 ans)	c'était un choc des générations et l'ironie du sort vous appartenez tous les trois à l'équipe des jeunes tiffany où allez-vous vous arrêtez
	Tiffany (22 ans)	c'est incroyable j'en reviens pas sur ce que j'ai fait ces derniers jours je me je me choqe même [...] je ne me pensais pas capable de euh [...] de faire tout ça j'me suis révélée [...] j'me suis découverte (:) chuis allée au-delà aussi des apparences de tout ça je j'avais tellement de choses à prouver j'crois [...] j'ai un ras le bol comme disent tout le temps de déjà de par mon apparence i'se disent oh la la elle elle doit être ça doit être la blonde qui fait pas grand-chose même je vois mes amis hein [...] quand j'leur parlais de koh lanta et euuh [...] ils m'disent oh la la on va rigoler en toi
Seq 2	Animateur (50 ans)	personne n'avait confiance en vous avant de partir
	Tiffany (22 ans)	non personne ma sœur quand j'lui ai dit que je m'inscrive à koh lanta elle était morte de rire [...] ma grand-mère elle sait pas que j'suis à koh lanta elle m'a bien dit un jour elle me dit oh la la heureusement que tu fais pas koh lanta parce que euuh [...] toi tu tu aurais pas la rage t'aurais jamais la niaque mais elle m'la dit j'ai regardé ma mère et elle savait que je faisais koh lanta elle m'a dit ah ouais d'accord mais tu sais ce que tu veux prouver à ta grand-mère [...] ce challenge c'est vrai aussi que je le fais pour leur montrer que voilà la petite dernière de la famille elle se laisse pas faire [...] elle peut faire des belles choses et j'ai découvert cette force au fait au final

Tableau 05 – Grille syntaxique d'un échange entre l'animateur, André et Tiffany (D'après Blanche-Benveniste, 1989).

Ep. 14		
Seq 1	Animateur (50 ans)	andré par rapport aux deux femmes qui vous entourent vous bougez beaucoup plus
	André (19 ans)	j'arrive pas à rester immobile c'est (:) ch'ai pas j'arrive pas à trouver une bonne technique mais je sais que je vais tenir très longtemps même comme ça
Seq 2	Animateur (50 ans)	tiffany vous êtes immobile droite comme un i c'est la bonne technique
	Tiffany (22 ans)	ah [...] je sais pas mais j'espère [...] je me concentre [...] je fixe un point et euh [...] et on verra [...] je suis prête à tenir encore

On voit dans les tableaux 3, 4 et 5, des exemples plus étendus des interactions adulte/jeune, que le phénomène général de regroupement sur l'axe paradigmatique peut correspondre à des effets très différents : la coordination, la recherche des mots, des effets de liste avec précision, des répétitions, l'intonation et son rôle sur la syntaxe, etc. Il est convenable dans ce cas de pouvoir représenter tous ces effets selon un seul et même principe, avant de s'interroger sur leur interprétation exacte.

Les trois grilles représentent des paradigmes fonctionnels dans l'économie de l'oral, et les exemples des passages nous semblent intéressants pour rendre compte de la dynamique du discours oral. Autrement dit, on essaye de voir la manière dont l'oral procède à des incises de commentaires, la disposition syntaxiques des fragments, la linéarité des énoncés produits, les ruptures de constructions, les reprises et les formes lexicales qui servent d'appui à la relance du discours.

Ce regroupement en séquences et en lignes paradigmatiques permet un premier classement des éléments constituant un texte. Quand à la disposition des syntagmes,

- **La notion de « rection »** : selon Blanche-Benveniste

[...] Dans une construction verbale, c'est le verbe l'élément recteur [...] On peut donc poser, pour ce type de constructions, un verbe qui est le principe organisateur, avec son sujet et ses compléments, régis par ce verbe [...] Mais ceci est un exemple factice, beaucoup trop simple ; les énoncés réels sont généralement plus complexes, pour plusieurs raisons. Autour de la

construction verbale peuvent venir s'agglutiner des éléments qui ne sont pas régis par le verbe, mais simplement « associés » à la construction verbale.

(1990 : 19)

Tableau 4 (Tiffany, 22 ans) :

elle me dit oh la la heureusement que tu fais pas koh lanta parce que
euuh [...] toi tu tu aurais pas la rage

Dans cet exemple de (Tiffany, 22 ans), les deux éléments « heureusement » et « parce que » ne sont pas régis par le verbe, et ne font pas partie de la construction verbale.

- Pour distinguer les éléments régis par des éléments qui ne le sont pas, on dispose d'une équivalence entre :

Ma grand-mère / elle

Ce challenge / le

Tout à l'heure / quand

Ces équivalences ne sont pas possibles pour des éléments comme « heureusement », « franchement », « parce que ».

- Les éléments régis par un verbe peuvent régulièrement être « topicalisés » :

[...] ce challenge *c'est* vrai aussi *que* je le fais pour leur montrer que voilà [...] (Tiffany, 22 ans)

- Les éléments associés n'apparaissent pas dans un ordre déterminé ; ils peuvent se placer au début ou à la fin d'énoncé, mais aussi au milieu, à une frontière entre constituants :

[...] elle m'a bien dit un jour elle me dit oh la la *heureusement* que tu fais pas koh lanta parce que euuh [...] toi tu tu aurais pas la rage (...) (Tiffany, 22 ans)

- Des sortes de « parenthèses », étrangères à la construction verbale, peuvent s'insérer dans le déroulement de l'énoncé. C'est le cas pour « comment dire » et « donc » :

alors sandrine elle *comment dire* donc arrive j'ai dit que j'ai perdu ma boussole (...) (Magalie, 29 ans)

- Il est important de distinguer ces éléments, de voir leur emplacement, dans la mesure où cela permet de caractériser des types de textes. On trouve des associés²⁹⁴ à gauche du verbe :

²⁹⁴Selon Blanche-Benveniste « *Les associés n'ont aucune des propriétés des éléments régis et ne sont pas structurés en paradigmes* » (1990 : 19).

alors sandrine elle comment dire donc arrive j'ai dit que
 j'ai perdu ma boussole
 donc je la vois utiliser la boussole comme ça
 je sais qu'une boussole ça s'utilise plus vers le nombril
 donc déjà je sens que
 elle n'est pas sûre d'elle je me suis dit bon
 j'vais essayer d'aller de marcher et de ratisser un rayon large

(Magalie, 29 ans)

- Quelques exemples se caractérisent par une absence d'associés à gauche du verbe :

je trouve normal que ces trois soient sur les poteaux
 ils le méritent
 j'pense que ils ont vécu un koh lanta bien plus difficile que le mien et euuh [...] parce que
 je dis qu'i y a une justice quelque part et
 et
 je suis très fière que ils y soient et euuh (:)
 franchement
 j'ai j'espère que ma fille prendra exemple sur eux parce que
 dans la vie i faut se battre tout le temps
 tout le temps et euuh [...]
 vous avez montré à votre âge que vous étiez capable de le faire

(Sandrine, 43 ans)

- La partie structurée par le verbe recteur est entièrement définie par ce verbe. Les suites régies par des verbes différents ne sont pas identiques et elles sont donc sur la même ligne :

alors sandrine elle comment dire donc arrive j'ai dit que
 j'ai perdu ma boussole
 doncje la vois utiliser la boussole comme ça

(Magalie, 29 ans)

- **Le développement des syntagmes** : les pratiques langagières effectives attestées ne peuvent pas remplir toutes les possibilités théoriques mais, dans certaines productions, les participants adultes et/ou jeunes commencent par un syntagme de forme réduite, et ils interrompent le déroulement syntagmatique pour revenir en arrière et le compléter :

il retourne
 il a tourné à côté et

il va retourner et c'est fini pour eux

(Romain, 31 ans)

ah ouais [...] mais ça veut tout dire en plus c'est le choc des générations donc euuh [...] là
 c'est euuh [...] voilà
 c'est les plus jeunes qui sont là fille garçon [...]

(Tiffany, 22 ans)

crois-moi elle sera très très très très fière de toi sandrine tu verras

(Magalie, 29 ans)

- Une même construction verbale peut se manifester sous différents schèmes syntaxiques :

Ep. 12	
Mélanie (34 ans)	oh lala [...] vous vous sentez en danger plus que nous sérieux↑[...]
Tiffany (22 ans)	tu peux pas t'dire que t'es en danger toi c'est pas possible [...]

Dans l'exemple ci-dessus de conversations des deux participantes :

- Une même construction verbale peut se manifester sous différents schèmes syntaxiques :
 - Une position finale commune pour ces deux adverbes ou adverbiaux énonciatifs d'évaluation du propos « *sérieux !* » et « *c'est pas possible* »
 - Le noyau de l'énoncé, dans le cas du deuxième énoncé « *tu peux pas t'dire que t'es en danger toi* » pour dire « tu n'es pas en danger ». On trouve une **périphrase modale** « *tu peux pas dire que* » et le **noyau de la construction verbale** « *tu es en danger* (être en danger) » :
 - Il y a une espèce de « **préfixe** » qui annonce la réplique
 - Le noyau informationnel « *vous vous sentez en danger* » et « *tu peux pas t'dire que t'es en danger* », dans les deux cas sont « **des énoncés d'évaluation** »
 - Un adverbe énonciatif qui porte sur ce qui a précédé « **suffixe** ».
- Entre les différentes organisations verbales, il existe d'autres types de verbes : les verbes « de parole » comme « dire, penser » :

[...] ma grand-mère elle sait pas que j'suis à koh lanta elle *m'a bien dit* un jour *elle me dit* oh la la heureusement que tu fais pas koh lanta [...]

(Tiffany, 22 ans)

ils vont halluciner *je pense* euh [...] nous voir tous les deux en même temps ils vont halluciner

(Maxime, 38 ans)

Ces deux constructions verbales « *m'a dit/elle me dit* » et « *je pense* » sont différentes des autres verbes recteurs, dans la mesure où ils acceptent n'importe quelle séquence comme réaction ou de se mettre « en incise ».

- **Les relations avec le lexique** : dans les différents échanges entre les participants adultes/jeunes, le lexique est un élément variable. Dans les trois exemples ci-dessous, on voit des passages à la fois de glissements de lexique et d'une structure incompréhensible de celui-ci (un seul sujet nominal et plusieurs constructions de verbes recteurs) :

Ep.14	
André (19 ans)	ouais le plus treize orientations à vous
Tiffany (22 ans)	ouais euuh [...] si la pression
Magalie (29 ans)	c'est dur euuh [...] de dire que euuh [...] y a encore un qui va sortir là donc euuh [...] ouais
André (19 ans)	là l'orientation j'apprends beaucoup j'apprends énormément donc euuh [...] voilà chaque fois avant les épreuves comme ça j'étais un peu euphorique et tout et là je suis beaucoup plus concentré beaucoup plus à me demander comment j'vais m'y prendre j'sais me servir d'une boussole mais j'suis vraiment pas le meilleur voilà c'est pas mon trip

Ep.14	
Sébastien (43 ans)	il faut que le vent tourne un peu
Romain (31 ans)	il retourne il a tourné à côté et et il va retourner c'est fini pour eux

[...] andré est prêt à en découdre car le benjamin de l'aventure revient de loin [...]
le débonnaire benjamin de l'aventure a tissé des liens d'amitié forts [...]

(L'animateur, 50 ans)

Les régularités d'organisation syntaxique donnent des indices utiles pour une typologie : les récits de vie et certaines conversations sont des productions fondées sur une alternance de répétitions et de ruptures. On a remarqué dans les prises de parole des participants adultes/jeunes qu'il y a peu de sujets constitués par des syntagmes nominaux ; les sujets sont essentiellement des pronoms. À l'inverse, certaines prises de parole misent sur une homogénéité de type syntaxique sans rupture, à l'exemple des interventions de l'animateur où le discours appartient à une seule unité syntaxique qui comporte

plusieurs enchâssements. En effet, on voit dans les productions langagières que les participants choisissent des unités syntaxiques à la fois répétitives et variées, qui s'organisent en forme de « strophes », selon Blanche-Benveniste (1989).

Il est vrai que cette analyse syntaxique en grilles et en séquences ne prend pas en considération les intentions et les interprétations des participants adultes/jeunes, mais elle accorde une place fondamentale à la conduite des productions orales et dont les structures semblent être partagées par les adultes et les jeunes de Koh-Lanta. C'est en ce sens qu'elle peut rendre service.

3. Présentation des résultats

Comme il s'agit de la façon dont la télévision rend compte des événements sociaux, on doit relever dans cette analyse :

- Le sujet médiatisé / La situation de communication ;
- Les participants au sujet ;
- L'aspect linguistique et interactionnel dans les productions langagières des participants.

Pour ce faire, nous avons procédé à « un décryptage systématique » (Charaudeau, 2010) du matériel réuni en prenant en considération la situation d'énonciation (le type d'émission et l'identité des participants), les interactions langagières intergénérationnelles et les variétés langagières médiatisées.

L'espace public des générations est structuré par des médias particuliers qui inscrivent une certaine temporalité et une certaine événementialité propres aux adultes et aux jeunes. Il y a une mémoire partagée des « générations » qui est construite par les histoires qu'ils partagent et par les événements auxquels ils s'identifient conjointement.

On peut, à chaque époque, relever un certain nombre de médias destinés à faire exister une identité sociale partagée des « générations ». Ces médias, comme ont pu l'être à différentes époques : la télévision, la radio ou encore des magazines ou des sites Internet, racontent des événements et présentent des acteurs assujettis de mobiliser l'identification de leurs lecteurs. Ils transmettent une opinion publique propre aux jeunes et aux aînés, et contribuent à construire cet espace public distinctif.

Les médias des « jeunes » se caractérisent par l'articulation du discours et les effets sonores, des styles plus complexes et par une articulation très exigeante entre esthétique et information. Ils attribuent

également une part importante à la publicité certes, pour des raisons financières mais aussi pour donner à leur public des représentations de leurs propres pratiques sociales et langagières.

À partir des exemples extraits et de l'étude menée par Blanche-Benveniste (1989), nous nous retrouvons face à cette analyse :

1. Des exemples de « réduction à l'axe syntagmatique »

Il s'agit des « ratés », les erreurs et les corrections que produisent les participants. Par exemple :

ben (:) tout ça nous ne fait pas peur à l'orientation *ou duau bout* [...] (Marvyn, 20 ans)

[...] *ils ont pasils vont* éliminer les rouges (Fabian, 47 ans)

On ne peut pas considérer les suites *ou du* et *au bout* comme un enchaînement syntaxique correct en français.

De même, on ne peut pas accepter un type de syntagme nominal produit par deux articles entassés ou un verbe suivi de deux adverbes. Par exemple :

[...] *je je* l'espère vraiment (Marvyn, 20 ans)

là l'orientation *j'apprehende beaucoup j'apprehende énormément* [...] (André, 19 ans)

On trouve également un phénomène semblable dans d'autres situations où l'effet produit ne serait pas un « raté » mais « une recherche d'appellation lexicale ». Par exemple :

[...] ça me saoule *quoi* [...] elle est très forte dans la comédie en fait du coup je me rends compte qu'elle gère bien son petit truc ah [...] elle a bien joué là (Mélanie, 34ans)

Ces différents exemples comportent des suites d'éléments qui ne sont pas des enchaînements de différents emplacements syntaxiques, mais la réédition de plusieurs versions d'une même place. Autrement dit, le participant produit une liste d'articles, de pronoms sujets, de verbes, d'adjectifs, différents ou identiques, et les différents effets produits correspondent à un même mécanisme.

2. Des exemples d'ordre paradigmatique

La notion d'axe paradigmatique, telle qu'étudiée par Saussure (CLG) et Jakobson (1956), est caractérisée par les rapports de similarité. Par exemple :

Le poteau

vous êtes mis sur la surface entière *du truc* (Tiffany, 22 ans)

ouais ouais (Magalie, 29 ans)

un petit carré du poteau

moi chuis que sur *le petit truc* (André, 19 ans)

ah ouais (Tiffany, 22 ans)

Nous avons également essayé de prendre en considération les faits syntaxiques par le moyen de grilles syntaxiques, en se posant les questions « *quels sont les phénomènes de mises en mots qui sont spécifiques d'une production orale ? Quelles sont les propriétés syntaxiques qui n'ont pas de spécificité orale ? Et existe-t-il des propriétés syntaxiques typiques des jeunes et d'autres des adultes ?* ».

Lorsqu'on analyse les productions orales des participants, on trouve que les enchaînements syntagmatiques et paradigmatiques ont une existence observable. Cela se produit dans les hésitations, les « ratés » ou ce que Blanche-Benveniste les appelle « *les bribes du discours* ».

La question du parler jeune nous permet, en conclusion, de rebondir sur deux autres thèmes : celui du parler et celui que l'on pourrait désigner comme une approche du concept d'identité en termes de communication. En abordant la mise en question des deux concepts « langue » et « langage », le mot « parler » n'est finalement qu'un ensemble de pratiques symboliques mises en œuvre, dans l'espace public, par des personnes qui construisent leur appartenance et leur identité par l'usage de ces pratiques symboliques.

Un autre point qui permet de décrire le « parler jeune » en espace public. En effet, dans l'espace privé, dans la famille, ce n'est pas par le langage que « les jeunes » se reconnaissent, mais par leur situation par rapport aux autres générations et par l'existence d'une culture jeune. Néanmoins, le langage est nécessaire pour que les jeunes se construisent une identité qui fasse l'objet d'une reconnaissance par eux-mêmes et par les autres.

Conclusion

Cette étude que nous avons menée sur les enjeux et défis de la cohabitation intergénérationnelle visait à stimuler la cohésion et les échanges entre les jeunes et les adultes pour réduire l'impact et les effets du conflit de générations, et à contribuer à la compréhension mutuelle et à une interaction constructive entre les générations. Dans une perspective discursive et variationniste, nous avons donné quelques exemples d'échanges, d'interventions et de marqueurs discursifs afin d'établir, à partir de leur contexte, la fonction qu'ils remplissent ainsi que leurs significations.

L'objectif poursuivi dans ce chapitre est de déterminer les causes des conflits interpersonnels qui opposent souvent les jeunes aux anciens. Autrement dit, nous avons essayé par les 14 épisodes de Koh-Lanta « Le choc des générations » 2017 de revoir pourquoi on insiste aujourd'hui sur les conflits intergénérationnels alors qu'en réalité les générations se complètent ? Et quel est l'origine de ces conflits/tensions/malentendus intergénérationnels ? Parce que l'émission avait pour but de montrer/exposer/médiatiser le conflit intergénérationnel et de se concentrer sur les conflits à la fois de force physique et de force langagière.

En effet, après les séparations sociales, culturelles,...., nous arrivons à la discrimination langagière. Il ne s'agit pas d'un aménagement des langues en variété haute et en variété basse, en langue officielle ou langue non reconnue, mais d'une classification en langues pures et langues impures. Selon Coûteaux²⁹⁵,

La langue pure est un parler capable de conserver sa structure interne (lexique surtout) de tout risque de mutation ou de déformation résultant du contact avec d'autres langues. Le contact des langues, phénomène favorisant le voyage des mots d'une langue à une autre, est perçu en fait comme le facteur décisif de dégénérescence ou d'abâtardissement de la langue pure.

(2006 : 26)

D'après Coûteaux (Idem.), il n'est pas question de mettre la langue dans une bulle d'isolation. Au contraire, il faut penser à l'enrichir parce que c'est le seul moyen pour elle de continuer à exister.

La langue se décrit fondamentalement en termes sociologiques propres à l'organisation des sujets parlants ; or, il y a lieu de souligner que la politique linguistique ne peut se définir comme une particularité exclusive au pouvoir politique, et il est possible qu'un projet de valorisation d'une langue puisse émaner d'une action purement sociale. Il s'agit seulement de trouver un terrain d'entente pour aménager le marché linguistique, parce que ce que l'on refuse de voir c'est l'incapacité des instances

²⁹⁵COÛTEAUX, P.-M. 2006. *Être et parler français*, Paris, Perrin, p. 408.

normatives à modérer la charge des pratiques langagières de la société. Ainsi, Saussure, lorsqu'il aborde la question de la mutabilité et de l'immutabilité du signe linguistique, il souligne que même la masse sociale est incapable d'exercer sa souveraineté sur la langue : « *non seulement un individu serait incapable, s'il le voulait, de modifier en quoi que ce soit le choix qui a été fait, mais la masse elle-même ne peut exercer sa souveraineté sur un seul mot ; elle est liée à la langue telle qu'elle est* » (CLG : 78-79).

Conclusion générale

Manière de vivre

« La vie est comme un instrument de musique ; il faut la tendre et la relâcher, pour la rendre agréable »

–Démophile de Constantinople –

Écrire sur la rébellion générationnelle c'est écrire sur l'expérience même de l'humanité. C'est réfléchir sur les changements d'un mouvement entre tradition et innovation, ou même, évolution et survie. Il ne s'est agi en aucune manière, dans ce travail, de définir de façon ferme et formelle ce qu'est le dialogue intergénérationnel, mais plutôt de retracer et d'exposer une intervention permettant de comprendre les relations entre les générations.

Dans un premier temps, nous avons fait référence à la situation et à l'impact de cette nouvelle langue sur les échanges langagiers ainsi qu'à la politique linguistique favorisant l'évolution des industries de la langue et Internet ; de même la coexistence de contenus multilingues dans les réseaux d'information favorise, pour ainsi dire, le besoin d'apprentissage de plusieurs langues. En effet, la langue, en tant qu'outil de la pensée et moyen dont nous nous servons pour organiser et construire le savoir, peut progresser seulement si elle transmet les fondements de la culture et de la science, si elle est l'intermédiaire des échanges politiques et économiques et en cette circonstance, si elle évolue ordinairement avec les nouvelles technologies ; selon Ester « *C'est grâce à la langue que nous organisons notre monde, modulons et exprimons nos pensées, réalisons des opérations intellectuelles et procédons à des actions sociales et culturelles* » (2001 : 10).

Cependant, avant ces constats, il a fallu revoir comment les linguistes du XIXe siècle parlaient des langues. Dans leurs travaux, ils traitaient la langue comme s'il s'agissait d'un être vivant, comme si elle avait un cycle vital : naissance, période de formation, maturité, décadence et mort. Ensuite, au XXe siècle, cette théorie a été dépassée certes, mais en gardant le principe que certaines langues cessent d'exister après une phase de déclin. Or, une langue n'est pas une substance indépendante, c'est la raison pour laquelle, la métaphore du cycle vital des langues n'est qu'une allégorie. Une langue ne meurt pas, c'est plutôt les individus qui l'abandonnent pour des raisons sociales, économiques ou politiques. Ils arrêtent progressivement de l'utiliser, limitent son emploi à des fonctions particulières et l'abandonnent lorsqu'elle ne leur est plus utile.

Une langue qui ne régresse pas doit impérativement évoluer, si elle s'associe, comme véhicule de culture et comme façon spécifique de percevoir le monde, au développement technologique et scientifique et si elle évolue ordinairement avec les nouvelles technologies présentes dans tous les domaines de l'activité humaine : les loisirs, l'enseignement, les médias, l'administration... Autrement dit, l'évolution des langues et les pratiques sociales sont complémentaires : le « vivre ensemble » de communautés linguistiques ou la prédominance du legs des prédécesseurs expliquent certaines situations linguistiques contemporaines. Les TIC sont plus qu'un simple dispositif, au contraire, « *Être numérique est une licence de croissance* », donc elles font partie intégrante des

éléments de réflexions et se présentent généralement comme une issue pour les situations sociolinguistiques difficiles, qu'il s'agit de suivre des cours en ligne, de décrire l'état des langues, d'élaborer et/ou de partager un patrimoine langagier...

De là, nous sommes amenées à faire notre deuxième constat sur la circulation des personnes, susceptible de générer des pratiques et des besoins langagiers nouveaux. Les formes actuelles de contacts de langues et de cultures liés aux pratiques de communication et d'interactions langagières entre les deux générations antagoniques, constituent des réalités émergentes auxquelles la linguistique appliquée se trouve confrontée. En effet, la jeunesse est souvent difficile à cerner et à comprendre. Les adultes ne cessent de parler du « mal-être des jeunes » comme s'ils s'apercevaient pour la première fois de cette période de la vie, ignorant le malaise qu'ils éprouvent à l'égard des jeunes. Toutefois, les relations entre parents et enfants, enseignants et apprenants, ont évolué ; elles sont plus interactives et les échanges sont plus simples. Malgré cela les adultes se disent toujours égarés face aux comportements des jeunes qui eux-mêmes admettent qu'ils sont perdus devant ces adultes difficiles à comprendre.

En ce qui concerne le fait que les jeunes ont leurs langages, leurs codes, faisant partie du processus de leur autonomie, de leur indépendance et de leur construction identitaire, il s'agit bel et bien de langages et non d'une langue. Ils lui font continuellement subir des contorsions lorsqu'ils s'expriment entre eux : « *on apprend une langue française normée à l'école, on utilise une langue soit disant châtier dans les réceptions ou une langue « peu soutenue* » ». Mais ces expressions courantes qui s'emploient à chaque instant dans les conversations des jeunes suffisent-elles à créer une langue ? Ce français, dans « le langage jeune » est considéré de nos jours comme une nouvelle langue, il est l'un des multiples moyens permettant de se servir de la langue française, à la différence de la génération d'hier qui proclame à cor et à cri, que cette nouvelle langue contribue à défigurer l'image de la langue française. Cependant, conscients de cet antagonisme, les jeunes considèrent, à tort ou à raison, que leur parler est « branché » et « évolué ».

C'est pourquoi, la stratification sociale de la langue est d'une importance certaine pour la théorie linguistique qu'elle interpelle sur plusieurs points : la forme de la grammaire d'une langue, le problème de la variation de la signification, la remise en question de la distinction langue/parole. Un des buts principaux de la linguistique contemporaine est la rédaction de grammaires, parce qu'une grammaire est supposée être une description complète des principes d'organisation de la langue et de son fonctionnement. Une grammaire adéquate doit aborder la question de l'étendue de l'objet de sa description, la langue, c'est-à-dire qu'elle doit définir les limites de la communauté linguistique

qu'elle tente de décrire et tenir compte d'au moins quelques types de « sociolectes » dans la langue. On ne peut pas écrire une grammaire du français sans être prêt à dire ce qui est et ce qui n'est pas français, ou peut être ce qui est partiellement français, et à rendre compte des différences linguistiques que recouvre cette grande abstraction : La langue française.

C'est là, sans aucun doute, que l'étude des rapports entre langue et générations peut aider dans cette tâche à délimiter la langue en identifiant les communautés linguistiques, les dialectes et les sociolectes. Nous avons longuement parlé du comportement des deux générations à l'intérieur d'une même communauté linguistique. Bien que ces deux générations puissent différer linguistiquement de plusieurs façons, elles le font d'une façon ordonnée, systématique, partageant toutes deux les mêmes normes de l'emploi de la langue et les mêmes changements de registres dans des contextes plus formels. La mise en lumière de ces éléments est essentielle pour tenter d'identifier l'unité d'une langue à partir de la grande diversité de ses dialectes et de ses idiolectes. Si un groupe de « lectes » montre ce genre d'« hétérogénéité ordonnée », si un groupe de locuteurs manifeste ce genre d'attitudes communes vis-à-vis de l'emploi de la langue, d'une façon différente que celle des autres « lectes » et d'autres locuteurs, alors nous avons commencé à identifier les limites de ce dont notre grammaire doit rendre compte.

Il s'ensuit le problème de la théorie linguistique, en l'occurrence la variation dans les systèmes de signification des langues ; plusieurs recherches montrent dans l'évolution récente des différences de classes d'âge en syntaxe (Caddéo, 2012 ; Florin, 1999 ; Lentin, 1975 ; Hagège, 2013), dans les choix lexicaux (Combettes, 2010 ; 2008 ; 2007 ; Lachkar, 2013 ; 2012 ; 2011 ; Calvet, 2017 ; 2004 ; 2000), dans le discours (Maingueneau, 2009 ; 1991), l'intonation (Kerbrat-Orecchioni, 2004 ; 1998 ; 1990 ; 1992 ; 1994), et en termes de politique linguistique (Achard-Bayle, 2009 ; Calvet, 1987), qui peuvent toutes affecter la signification d'un discours, et sont susceptibles de présenter un problème pour les théories de la sémantique et de la signification. Mais, les questions qu'on se pose toujours est de savoir si de telles variations dans les systèmes sémantiques conduisent à l'incompréhension. Et y a-t-il un niveau d'analyse plus élevé qui permet aux individus d'interpréter des systèmes sémantiques différents des leurs ? Ainsi donc, on ne peut répondre à de telles questions qu'en tenant compte des différences générationnelles et peut être même des classes sociales.

Enfin, notre dernier constat concerne le problème de la distinction « langue/parole » de Saussure et reformulée par Chomsky en « compétence/performance ». Langue ou compétence sont supposées contenir les traits d'une langue commune aux locuteurs, le savoir qu'ils doivent partager pour utiliser la langue de façon appropriée. Mais, tel que nous l'avons indiqué, les locuteurs partagent bien plus

que de simples jugements grammaticaux, ils ont aussi un savoir passif qui leur permet de reconnaître et d'interpréter d'autres variétés de langues, variétés de classes d'âge, et un savoir actif qui leur permet d'adapter leur propre syntaxe, phonologie et lexique aux différents thèmes, situations, publics... En d'autres termes, ils ont une compétence de communication, commune aux membres d'une communauté linguistique, qui englobe la variation sociolinguistique. Ainsi, notre choix a été d'aborder ces deux dichotomies « langue/parole » et « compétence/performance », non pas pour signifier l'opposition entre unité et diversité, mais plutôt pour mettre en lumière les deux découvertes fondamentales de la sociolinguistique, « l'hétérogénéité ordonnée » qui identifie unité et système dans la parole, et « la variation inhérente » qui est la diversité dans la langue.

Cela étant, les analyses de nos deux expériences de terrains et les conclusions auxquelles nous sommes arrivées n'ont fait qu'appuyer nos hypothèses. La recherche entreprise dans le cadre de ce travail nous a procuré quelques éléments de réponse à notre problématique, notamment celle de l'impact de ce nouveau code ou cette nouvelle langue sur la langue française en général et sur les échanges langagiers entre les deux différentes générations en particulier. Quatre grands axes ont été longuement décortiqués et étudiés au cours de ce travail de même que des analyses toutes aussi abondantes ont été faites tout au long de ces recherches.

Pour conclure, ce conflit entre générations a eu lieu de tout temps. C'est une sorte de rébellion générationnelle qui est constamment en quête de renouvellement et de nouvelles expériences non exploitées auparavant. Les adultes cherchant la stabilité et la tranquillité relatives à leur stade de vie, ils feignent d'admettre vraisemblablement qu'autrefois eux aussi ont été jeunes, insoucians et ouverts à la vie. Ces conceptions des deux générations totalement différentes s'appliquent à la langue qui serait représentative des pensées ; d'où le déphasage langagier et la force de cette interculturalité qui passe nécessairement par l'affirmation de soi et la compréhension de l'autre comme un être à la fois semblable et différent. Cependant, malgré toutes les contraintes inhérentes aux relations entre la génération d'hier et celle d'aujourd'hui, la communication et les différentes interactions langagières préserveront leur importance pour le maintien du « vivre ensemble »²⁹⁶, et les jeunes resteront l'unique espoir des adultes pour reprendre le flambeau qui illuminera le chemin menant à un monde meilleur, pourquoi pas...

²⁹⁶ L'exemple du « *Hirak algérien* » en est un parfait modèle du « vivre ensemble » : sujet de ma communication « Un plurilinguisme à l'algérienne : la jeune génération ose sa langue », In : *Journée d'études « Monde arabe et méditerranéen à l'ère du numérique : Formes, pratiques et représentations »*, Montpellier, 05 mai 2020.

Des perspectives de recherche

Les conditions pour définir et classer socialement une marque langagière ou un nouveau fait lexical ne peuvent malheureusement être listées comme un catalogue à suivre parce que, quand on fait de la sociolinguistique développementale et interactionnelle, de la linguistique variationnelle et de corpus et de la pragmatique interactionnelle, on est constamment invité à se poser des questions et à répondre par des hypothèses. Il nous a fallu d'une part, savoir pourquoi telle personne de telle génération a répondu d'une telle manière en vertu de son profil biographique et de sa génération et d'autre part, élaborer une certaine structure thématique pertinente pour les différents types d'entretiens.

Ces recherches ont été un véritable parcours de formation aux recherches scientifiques dans leur contexte d'étude. Cela nous a permis de développer un esprit scientifique ouvert aux interrogations : pourquoi ? Comment ? Où ?, etc. N'étant qu'une base de données riche et ouverte à une multitude de projets, quelques remarques s'imposent :

1. En ce qui concerne la production et la consommation des richesses linguistiques entre les générations : la langue s'est développée pour façonner un monde commun à travers :
 - La réforme de l'orthographe (lancée en 2015), où l'on parle, entre autres, de l'argot dans les dictionnaires et d'un rapport d'économie langagière.
 - La sensibilisation des problèmes langagiers et de communication (ou pourquoi pas devenir une nouvelle étiquette ?)
 - Une linguistique qui propose des solutions langagières (communicatives).
2. En ce qui concerne le niveau des relations de socialisation et d'intégration langagière, l'ancienne génération face à ces nouvelles technologies et cette nouvelle communauté électronique : quel est le lien commun qu'on peut créer entre ces générations ?

Bibliographie

Références et Orientations bibliographiques

ABBES-KARA, A. 2010. « La variation dans le contexte algérien : Enjeux linguistique, socioculturel et didactique », *Cahiers de sociolinguistique*, Vol. 15, n°1, pp. 77-86. Disponible sur : <<https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-sociolinguistique-2010-1-page-77.htm>> [consulté le 30 octobre 2017].

ABDALLAH-PRETCEILLE, M. 1999. *L'éducation interculturelle*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 61- 65.

ABDELILAH-BAUER, B. 2015. *Le défi des enfants bilingues : Grandir et vivre en parlant plusieurs langues*, 3^{ème} édition La découverte (revue et augmentée), p. 216.

ABECASSIS, M, AYOSSO, L, VIALLETON, E. 2008. *Le français parlé au 21^{ème} siècle: Normes et variations géographiques et sociales*. Annales du colloque d'Oxford. Juin 2005, Vol. 1, Paris, L'Harmattan, p. 278.

ABECASSIS, M, AYOSSO, L, VIALLETON, E. 2008. *Le français parlé au 21^{ème} siècle: Normes et variations dans les discours et en interaction*. Annales du colloque d'Oxford. Juin 2005, Vol. 2, Paris, L'Harmattan, p. 226.

ABOU, S. 2002. *L'identité culturelle*, Perrin, Presses de l'Université Saint-Joseph, p. 412.

ACHARD-BAYLE, G, GUÉRIN, M, *et al.* (dirs.). 2018. *Les sciences du langage et la question de l'interprétation (aujourd'hui)*. Actes du colloque 2017 de l'Association des Sciences du Langage, Limoges, Lambert-Lucas, p. 255.

ACHARD-BAYLE, G, GUÉRIN, M, *et al.* (dirs.). 2018. « Présentation : L'interprétation au regard des sciences du langage », In : ACHARD-BAYLE, G, GUÉRIN, M, *et al.* (dirs.). *Les sciences du langage et la question de l'interprétation (aujourd'hui)*. Actes du colloque 2017 de l'Association des Sciences du langage, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 7-18.

ACHARD-BAYLE, G. 2009. « Explicit : Questions, débats, ouvertures et perspectives sur le sentiment linguistique et l'intuition », In : ACHARD-BAYLE, G, LECOLLE, M (dir.). *Sentiment linguistique : Discours spontanés sur le lexique, Recherches linguistiques*, n°30, Université Paul Verlaine-Metz, pp. 171- 187.

ACHARD-BAYLE, G, PAVEAU, M.-A. 2008. « La linguistique « hors du temple » », *Pratiques*, n°139-140, pp. 3- 16.

ADAM, J.-M. 2005. « Les sciences de l'établissement des textes et la question de la variation », In : ADAM, J.-M, HEIDMANN, U (éds.). *Sciences du texte et analyse de discours. Enjeux d'une interdisciplinarité*, Genève, Slatkine, pp. 69-92.

ADAM, J.-M. 1992. *Les textes : types et prototypes*, Nathan (éds.), pp. 20-36.

ADAM, J.-M. 1989. « Pour une pragmatique linguistique et textuelle », In : REICHLER, C (éds.). *L'interprétation des textes*, Paris, Minuit, pp. 190- 193.

- ADEN, J. 2013. « De la langue en mouvement à la parole vivante : théâtre et didactique des langues », *Langages*, Vol. 192, n°4, pp. 101-110.
- ALBER, J.-L., PY, B. 1986. « Vers un modèle exolingue de la communication interculturelle : interparole, coopération et conversation », *Études de Linguistique Appliquée*, n° 61, pp. 78- 89.
- ALTHUSSER, L. 1970. « Idéologie et appareils idéologiques d'État. (Notes pour une recherche) », *La Pensée*, n°151, pp. 67-80.
- ALVAREZ-PEREIRE, F. 1982. *Ethnolinguistique, Contributions théoriques et méthodologiques*. Actes de la rencontre internationale Théorie en Ethnolinguistique (29 mai - 1er juin 1979), Paris, SELAF (LDE 5), p. 313.
- AMOSSY, R., HERSCHBERG-PIERROT, A. 2011. *Stéréotypes et clichés: Langue, discours, société*, 3ème édition, Paris, Armand Colin, p. 128.
- ANDRIOT-SAILLANT, C. 2009. *Paroles, langues et silences en héritage : Essais sur la transmission intergénérationnelle aux XX e et XXIe siècles*, Vol. 1, Clermont- Ferrand (éd.), Presses Universitaires Blaise Pascal, p. 512.
- ANSCOMBRE, J.-C., DONAIRE, M.-L., et al. 2013. *Opérateurs discursifs du français : Éléments de description sémantique et pragmatique*, Vol. 105, Bern, Peter Lang, p. 252.
- ANSCOMBRE, J.-C. 2001. « Le rôle du lexique dans la théorie des stéréotypes », *Langages*, n°142, pp. 57- 76. Disponible sur : <<https://doi.org/10.3406/lgge.2001.883>> [consulté le 25 mars 2017].
- ANSCOMBRE, J.-C. 1985c. « Introduction : de l'énonciation au lexique », *Langages*, n°80, pp. 5-8.
- ANSCOMBRE, J.-C. 1985a. « De l'énonciation au lexique : mention, citativité et délocutivité », *Langages*, n°80, pp. 9 -34.
- ANSCOMBRE, J.-C. 1980. « Marqueurs et hypermarqueurs de dérivation illocutoire : notions et problèmes », *Cahiers de Linguistique Française*, n°3, pp. 75- 124.
- ANSCOMBRE, J.-C., DUCROT, O. 1976. « L'argumentation dans la langue », In : *Argumentation et discours scientifique*, DANON-BOILEAU, L (dir.), *Langages*, n°42, pp. 5-27.
- AREZKI, A. 2008. « L'identité linguistique : Une construction sociale et/ou un processus de construction socio-discursive ? », *Synergie Algérie*, n°2, pp. 191-198.
- AREZKI, A. 2008. « Le rôle et la place du français dans le système éducatif algérien », *Le français en Afrique*, n°23, Nice, CNRS, UMR 6039, pp. 21-31.
- ARRIVÉ, M. 1993. « Linguistique », In : FILLOUX, J.-C., MAISONNEUVE, J (dir.). *Anthologie des sciences de l'Homme*, Tome 2, Paris, Dunod, pp. 229-232.
- ARRONDEL, L., MASSON, A. 1999. « Les transferts entre générations : l'État, le marché et les familles », *Futuribles*, n°247, pp. 5-40.

- ATIFI, H. 2007. « Choix linguistiques et alternance codique dans les forums diasporiques marocains », In : *La langue du cyberspace : de la diversité aux normes*, Paris, L'Harmattan, pp. 31-46.
- ATKINS, L, JARRET, D. 1979. « The Significance of « Significance Tests » », In: IRVINE, J, MILES, I, EVANS, J (dirs.). *Demystifying Social Statistics*, Londres, Pluto Press, pp. 87-109.
- ATTIAS- DONFUT, C, SEGALEN, M. 2007. *Grands- Parents : La famille à travers les générations*, Paris, Odile Jacob (éds.), p. 360.
- ATTIAS- DONFUT, C (dir.). 1995. *Les solidarités entre générations : vieillesse, familles, États*, Paris, Nathan, p. 350.
- AUER, P. 1984. *Bilingual Conversation: Pragmatics and Beyond*, John Benjamins Publishing, pp. 1-69.
- AUGER, J. 1997. « Acquisition par l'enfant des normes sociolinguistiques », In : *Sociolinguistique. Concepts de base*, Sprimont, Mardaga, pp. 15-19.
- AUGER, N. 2007. *Constructions de l'interculturel dans les manuels de langue*, Editions Modulaires Européennes EME (éds.), pp. 11-78.
- AUGER, N. 2003. « Du dialogisme pour nommer l'autre en contexte scolaire interculturel », *Dialogisme et Nomination, Praxiling*, Presses universitaires de Montpellier, pp. 141-155.
- AUGER, N. 1997. « Registre », *Sociolinguistique. Concepts de base*, Moreau, M.-L. éd., Bruxelles, Mardaga, p. 238.
- AUROUX, S. 1998. « Les enjeux de la linguistique de terrain », In: BOUQUET, S (dir.). *Diversité de la (des) science(s) du langage aujourd'hui*, n° 129, *Langages*, pp. 89-111.
- AUROUX, S, DESCHAMPS, J, KOULOUGHLI, D. 1996. *La philosophie du langage*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 29-38.
- AUROUX, S. 1994. *La révolution technologique de la grammatisation : Introduction à l'histoire des sciences du langage*, Mardaga, pp. 20-33.
- AUSTIN, J.-L. 1970. *Quand dire, c'est faire*, Seuil, p. 202.
- AUTHIER-REVUZ, J. 1982. « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive: éléments pour une approche de l'autre dans le discours », *Documentation et Recherche en Linguistique Allemande Vincennes DRLAV*, n°26, pp. 91-151.
- AUZANNEAU, M, JUILLARD, C. 2012. « Jeunes et parlers jeunes : catégories et catégorisations », *Langage et société*, Vol. 141, n°3, pp. 5-20.
- AUZANNEAU, M, VERDOIA, S (dir.). 2007. *La mise en œuvre des langues dans l'interaction. IVe colloque international du réseau français de sociolinguistique (RFS)*, intitulé « Faits de langues et de cultures dans la dynamique interactionnelle », tenu les 7 et 8 Octobre 2005 à l'université Paris Descartes, Paris, L'Harmattan, p. 372.

- AVANZI, M. 2018. « La France divisée : « pot », « cruche », « broc » ou « carafe » ? », *Français de nos régions*. Disponible sur : <https://françaisdenosrégions.com/2018/10/10/vous-dites-pot-deau-cruche-ou-carafe/> [consulté le 04 mars 2019].
- AVANZI, M. 2017. *Atlas du français de nos régions*, Paris, Armand Colin, p. 160.
- AZIZ, Y. 1985. « Modes of address in English-Arabic translations », *Babel*, Vol. 31, n°3, pp. 144-146.
- BACHMANN, C, LINDENFELD, J, SIMONIN, J. 1991. *Langage et communications sociales*, Paris, Didier, pp. 37- 103.
- BAIDER, H, F. 2007. *Emprunts linguistiques, Empreintes culturelles*, Paris, L' Harmattan, p. 196.
- BAJOIT, G. 2005. « Les jeunes en quête de sens dans un monde incertain », *Conseil de développement de la recherche sur la famille du Québec*, numéro spécial, pp. 1-12.
- BAJOIT, G, et al. 2000. *Jeunesse et Société. La socialisation des jeunes dans un monde en mutation*, De Boeck, p. 424.
- BAKHTINE, M. 1984. *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, p. 408.
- BAKHTINE, M. 1977. *Le marxisme et la philosophie du langage : Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Le Sens Commun (coll.), p. 232.
- BALLY, Ch. 1977 [1926]. *Le langage et la vie*, Genève, Droz, p. 238.
- BAREL, Y. 1986. « Le social et ses territoires », In : BRUNET, R, AURIAC, F. (dir.). *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, Fayard, p. 129-139.
- BARNES, J. 1954. « Class and committees in a Norwegian Island Parish », *Human Relations*, n°7, pp. 39-58.
- BARTHES, R. 1964. « Éléments de sémiologie », In : *Recherches sémiologiques, Communications*, Vol. 4, pp. 91-135.
- BASTIEN, C. 1992. « Le décalage entre logique et connaissance », *Courrier du CNRS*, n°79, pp. 15-22.
- BATESON, G, RUESCH, J. 1996. *Communication et société : Préface de Paul Watzlawick*, Seuil, p. 352.
- BATESON, G, GOFFMAN, E, JACKSON (de), D.-A, WATZLAWICK, P, et al. 1984. *La nouvelle communication : Textes recueillis et présentés par Yves Winkin*, Vol. 1, Seuil, p. 372.
- BAUTIER, E. 1995. *Pratiques langagières, pratiques sociales : De la sociolinguistique à la sociologie du langage*, Paris, L'Harmattan, p. 228.

- BAUTIER, E. 1981. « La notion de pratiques langagières : un outil heuristique pour une linguistique des dialectes sociaux », *Langage et société*, n°15, pp. 3-35. Disponible sur : « https://www.persee.fr/doc/lsoc_0181-4095_1981_num_15_1_1308 » [consulté le 30 mai 2019]
- BAUVOIS, C. 1998. « L'âge de la parole : la variable âge en sociolinguistique », In : *DiversCité Langues*, Vol.3. Disponible sur : <http://www.telug.quebec.ca/diverscite/SecArtic/Arts/98/cbauvois/cbauvois_txt.htm> [consulté le 11 novembre 2015].
- BAVOUX, C. 2003. « Quand des langues de grande proximité sont en contact: modalités d'existence et de coexistence », In : BILLIEZ, J (éd.). *Contacts de langues : Modèles, typologies, interventions*, Paris, L'Harmattan, pp. 25- 35.
- BAYLON, C. 2005. *Sociolinguistique, société, langue, discours*, Paris, Armand Colin, p. 303.
- BAYLON, C. 1996. *Sociolinguistique : Société, langue et discours, les échanges langagiers : bilan critique des travaux français et synthèse des recherches anglo-saxonnes*, Nathan Université, pp. 100-247.
- BEACCO, J.-C. 1992. « Les genres textuels dans l'analyse du discours : écriture légitime et communautés translangagières », In: BEACCO, J.-C (dir.). *Ethnolinguistique de l'écrit, Langages*, n°105, pp. 8-27.
- BEAUD, S, WEBER, F. 2010. *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, (4ème éd.) Editions la Découverte, pp. 169-175.
- BEAUDOUIN, V, VELKOVSKA, J. 1999. « Constitution d'un espace de communication sur Internet (Forums, pages personnelles, courrier électronique...) », *Réseaux*, Vol. 17, n° 97, pp. 121-177. Disponible sur : <https://www.researchgate.net/publication/268150845_Constitution_d'un_espace_de_communication_sur_Internet_Forums_pages_personnelles_courrier_electronique> [consulté le 04 décembre 2018].
- BEAVIN, J.-H, *et al.* 1979. *Une logique de la communication*, Seuil, pp. 15-30.
- BENMAYOUF, Ch.-Y. 2008. *Renouveau social, renouvellement langagier dans l'Algérie d'aujourd'hui*, Paris, L'Harmattan, p. 71.
- BENVENISTE, E. 1980 [1966]. *Problèmes de linguistique générale*, Tome 2, Paris, Gallimard, p. 286.
- BENVENISTE, E. 1958. « De la subjectivité dans le langage », *Journal de psychologie*, n°55, pp. 257-265.
- BERGOUNIOUX, G. 1992. « Linguistique et variation : repères historiques », In : GADET, F (dir.). *Hétérogénéité et variation : Labov, un bilan, Langages*, 26^e année, n°108, pp. 114-125.
- BERNICOT, J, VENEZARIO, E, *et al.* 2010. *Interactions verbales et acquisition du langage*, Paris, L'Harmattan, pp. 18- 70.
- BERNICOT, J, CARON-PARGUE, J, TROGNON, A. 1997. *Conversation, interaction et fonctionnement cognitif*, Presses Universitaires de Nancy (éd.), pp. 26- 320.

- BERNICOT, J. 1992. *Les actes de langage chez l'enfant*, Presses Universitaires de France, pp. 145-155.
- BERNSTEIN, B. 1975. *Langage et classes sociales. Codes sociolinguistiques et contrôle social*, Trad. française, CHAMBOREDON, J.-C, Paris, Minit, pp. 30-40.
- BERNSTEIN, B. 1973. *Class, codes and control: Applied studies towards a sociology of language*, Vol. 2, Routledge and Kegan, P, University of Michigan, pp.87-110.
- BERNSTEIN, B. 1972. « A sociolinguistic approach to socialization with some reference to educability », In: GUMPERZ, J, HYMES, D (éds.). *Directions in Sociolinguistics*, New York, Holt, Rinehart and Winston, pp. 13-27.
- BERRENDONNER, A. 1997. *Logique, discours et pensée : Mélanges offerts à Jean-Blaize Grize*, Denis Miéville et Christiane Tripet (éd.), Peter Lang AG, pp ; 57-310.
- BERRENDONNER, A, PARRET, H (éds.). 1990. *L'interaction communicative*, Bern, Peter Lang, pp. 16-28.
- BERRIER, A. 2000. « La conversation, la discussion, le débat... et les autres », *La Communication Orale*, n°118, Les Publications Québec-français (éds.), pp. 39-41. Disponible sur : <<https://www.erudit.org/fr/revues/qf/2000-n118-qf1197351/56057ac/>> [consulté le 20 mars 2015].
- BERTHIER, N. 2016. *Les techniques d'enquête en sciences sociales : Méthodes et exercices corrigés*, Paris, (4ème éd.) Armand Colin, p. 352.
- BERTHOUD, A. C, BURGER, M. 2014. Repenser le rôle des pratiques langagières dans la constitution des espaces sociaux contemporains, *Champs linguistiques*, De Boeck, p. 204.
- BILLIEZ, J, TRIMAILLE, C. 2001. « Plurilinguisme, variations, insertion scolaire et sociale », In : *Langage et société*, Vol. 98, n°4, pp. 105-127.
- BILLIEZ, J. 1992. « Le parler véhiculaire interethnique de groupes d'adolescents en milieu urbain », In : *Des langues et des villes*, Paris, Didier érudition, pp. 117-126.
- BILLIEZ, J. 1985. « La langue comme marqueur d'identité », In : CHARBIT, Y, PEROTTI, A. *Génération nouvelles, Revue Européenne des Migrations internationales*, Vol. 1, n° 2, pp. 95-105.
- BLANCHE-BENVENISTE, C. 2012. *Penser les langues*, Publication Université Provence (éds.), pp. 17-86.
- BLANCHE-BENVENISTE, C, et al. 1990. *Le français parlé : Études grammaticales*, Paris, C.N.R.S (éds.), pp. 5-78.
- BLANCHE-BENVENISTE, C. 1990. « Un modèle d'analyse syntaxique « en grilles » pour les productions orales », *Anuario de Psicologia*, n° 47, Facultat de Psicologia, Universitat de Barcelona, pp. 11-28. Disponible sur : <<https://www.raco.cat/index.php/AnuarioPsicologia/article/view/64641/88668>> [consulté le 15 septembre 2019].

BLANCHE-BENVENISTE, C. 1989. « Les régulations syntaxiques dans les productions de français parlé », In: GADET, F, KERLEROUX, F (dirs). *Analyse grammaticale des corpus oraux*, Linx, n°20, pp. 7-20.

Disponible sur : <https://www.persee.fr/doc/linx_0246-8743_1989_num_20_1_1118> [consulté le 15 septembre 2019].

BLANCHE-BENVENISTE, C, JEANJEAN, C. 1988. *Le français parlé*, Paris, (2ème éd.) Didier érudition, pp. 118-122.

BLANCHET, A, GOTMAN, A. 2001. *L'enquête et ses méthodes : L'entretien*, Paris, (2ème éd.) Nathan, pp. 69-80.

BLANCHET, Ph. 2012. *La linguistique de terrain, méthode et théorie : une approche ethnosociolinguistique de la complexité*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 194.

BLANCHET, Ph. 2011. « Politique linguistique et diffusion du français dans le monde », In : BULOT, T, BLANCHET, Ph. *Dynamiques de la langue française au 21ème siècle : une introduction à la sociolinguistique*. Disponible sur : <www.sociolinguistique.fr> [consulté le 22 janvier 2019].

BLANCHET, Ph, CHARDENET, P (dirs). 2011. *Guide pour la recherche en didactique des langues et cultures : approches contextualisées*, Paris, Éditions des archives contemporaines, p. 523.

BLANCHET, Ph, COSTE, D. 2010. *Regards critiques sur la notion d'« interculturalité »: Pour une didactique de la pluralité linguistique et culturelle*, Paris, L'Harmattan, pp. 9-20.

BLANCHET, Ph, TALEB-IBRAHIMI, Kh. 2009. *Plurilinguismes et expressions francophones au Maghreb*, Cahiers de Linguistique, Revue de sociolinguistique et de sociologie de la langue française, n°34/1, p. 262.

BLANCHET, Ph, CALVET, L.-J, ROBILLARD (de), D. 2007. *Un siècle après le Cours de Saussure : la linguistique en question*, Carnets de l'Atelier de Sociolinguistique, n°1, Paris, L'Harmattan, pp. 229-294.

BLANCHET, Ph, DIAZ, O. M. 2007. « Pluralité linguistique et approches interculturelles », *Synergie Chili*, n°3, GERFLINT/Institut Franco-Chilien, p. 240.

BLANCHET, Ph. 2007. « Quels « linguistes » parlent de quoi, à qui, quand, comment et pourquoi ? Pour un débat épistémologique sur l'étude des phénomènes linguistiques », *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, n°1, pp. 2-66.

BLANCHET, Ph. 2004. « L'identification sociolinguistique des langues et des variétés linguistiques : Pour une analyse complexe du processus de catégorisation fonctionnelle », In : *Actes de la conférence MIDL : Identification des langues et des variétés dialectales par les humains et les machines*, Paris, pp. 31 -36.

BLANCHET, Ph, ROBILLARD (de), D. 2003. *Langues, contacts, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique*, Cahiers de Sociolinguistique, n°8, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 25-33.

BLANCHET, Ph. 2001. « Enquêtes sur les évolutions générationnelles du français dans le pays vannetais (Bretagne) », In : *Le français moderne*, n°1, Paris, C.I.L.F., pp. 58-76.

BLANCHET, Ph. 1999. *Introduction à la complexité de l'enseignement du français langue étrangère*, Peeters, pp. 11-55.

BLANCHOT, G. 2009. « Les NTIC, vectrices de diversité culturelle : La création, la diffusion et la consommation de contenus audiovisuels à l'ère de la convergence numérique », In : *Comment Internet et les TIC changent la vie ?*, Réalités industrielles, mai 2009, pp. 57-60. Disponible sur : <<http://www.anales.org/ri/2009/ri-mai-2009/blanchot.pdf>> [consulté le 12 avril 2015].

BLOOMFIELD, L. 1970. *Langage*, Paris, illustrée, réimprimée, révisée (éds.), pp. 40- 78.

BOGAARDS, P. 2008. « Les structures de défense du français », In : BOGAARDS, P. *On ne parle pas français : La langue française face à l'anglais*, Louvain-la-Neuve, Belgique, De Boeck Supérieur, pp. 147-159. Disponible sur : <<https://www-cairn-info.bases-doc.univ-lorraine.fr/on-ne-parle-pas-franglais--9782801114179-page-147.htm>> [consulté le 09 septembre 2018].

BOLLY, C. 2010. « Pragmaticalisation du marqueur discursif tu vois. De la perception à l'évidence et de l'évidence au discours », In : NEVEU, F, PREVOST, S, et al.(éds.), *Proceedings of the Congrès Mondial de Linguistique française CMLF 2010*, New Orleans, United States. Disponible sur : <<https://doi.org/10.1051/cmlf/2010243>> [consulté le 17 mars 2018].

BOLLY, C, DEGAND, L. 2009b. « Quelle(s) fonction(s) pour 'donc' en français oral ? Du connecteur conséquentiel au marqueur de structuration du discours », *Linguisticae Investigationes*, Vol. 32, n°1, pp. 1-32.

BOTT, E. 2003 [1957]. *Family and social network: Roles, Norms, and External Relationships in Ordinary Urban Families*, London, Psychology Press, p.363.

BOUDEBIA-BAALA, A. 2012. « Pour une prise en compte des particularités régionales dans l'étude de la situation sociolinguistique en Algérie : les représentations du français dans le Sud algérien. Le cas du Souf », In : LACHKAR, A. (dir.). *Langues et médias en Méditerranée*, Paris, L'Harmattan, pp. 103- 111.

BOUHADIBA, F. 2012. « Language Awareness amidst a Multilingual Setting: the case of Algeria », In : LACHKAR, A. (dir.). *Langues et médias en Méditerranée*, Paris, L'Harmattan, pp. 15- 23.

BOUMANS, L. 2004. « L'arabe marocain de la génération ayant grandi aux Pays-Bas », In : *Parlers jeunes Ici et là-bas (Pratiques et représentations)*, Paris, L'Harmattan, pp. 49-68.

BOURDIEU, P. 2001. *Langage et pouvoir symbolique*, Points(éd.), p. 432.

BOURDIEU, P. 1990. *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, pp. 11-162.

BOURDIEU, P. 1987. *Choses dites*, Paris, Minuit, p. 229.

BOURDIEU, P. 1983. « Vous avez dit populaire ? », In : *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 46, Paris, Seuil, pp. 98-105.

- BOURDIEU, P. 1979. *La distinction (Critique sociale du jugement)*, Paris, Minuit, p. 672.
- BOUTET, J. 1997. *Langage et société*, Paris, Seuil, p. 64.
- BOUTET, J. 1995. « Une linguistique de l'activité », In : FRANCKEL, J.-J, ROBERT, S (dirs), *Langues et langage. Problèmes et raisonnements en linguistique (Mélanges offerts à A. Culioli)*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BOUTET, J. 1994. *Construire le sens : Préface de Jean-Blaise Grize*, Bern, Peter Lang (Editions Scientifiques Européennes), p. 236.
- BOUTET, J, FIALA, P, SIMONIN-GRUMBACH, J. 1976. « Sociolinguistique ou sociologie du langage ? », *Critique*, n°344, pp. 68-85.
- BOVET, A, MARTINEZ GONZALEZ, E (éds.). 2014. *Langage, activités et ordre social. Faire de la sociologie avec Harvey Sacks*, Peter Lang, pp. 11-53.
- BOYER, H. 2008. *Langue et identité : Sur le nationalisme linguistique*, Limoges : Lambert-Lucas, p. 100.
- BOYER, H. 2005. « « PATOIS » Continuité et prégnance d'une désignation stigmatisante sur la longue durée », In : *Lengas : revue de sociolinguistique*, n° 57, pp. 73-92.
- BOYER, H. 2001. *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Dunod (éd.), pp. 13-65.
- BOYER, H. 2000. *Plurilinguisme : « contact » ou « conflit » de langues ?*, Paris, L'Harmattan, pp. 33-230.
- BOYER, H. 1996. *Sociolinguistique : territoire et objets*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, p. 288.
- BOYER, H. 1994. « Le jeune tel qu'on en parle », In : *Langage et société*, n°70, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, pp. 85-92.
- BOYER, H. 1991. *Éléments de sociolinguistique (Langue, Communication et Société)*, Paris, Dunod (éd.), pp. 51-131.
- BRETON, A. 1998. *Langue et bilinguisme ; les approches économiques*, ministère des Travaux publics et des Services gouvernementaux, Ottawa (Canada), pp. 45- 67.
- BROWN, G, YULE, G. 1983. *Discourse Analysis*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 18-26.
- BROWN, P, LEVINSON, S.-C. 1978. « Universals in language use: Politeness phenomena », In : GOODY, E (éd.). *Questions and politeness. Strategies in social interaction*, Cambridge: CUP, pp. 56- 128.
- BULOT, T, BLANCHET, Ph. 2013. *Une introduction à la sociolinguistique : Pour l'étude des dynamiques de la langue française dans le monde*, Éditions des archives contemporaines, Vol. 1, Paris, pp. 7-148.

- BULOT, T, FEUSSI, V. 2012. « Parlers (de) jeunes en situations urbaines francophones (Circulation des normes partagées et émergences de normes spécifiques) », In : *Normes, urbanités et émergences plurilingues Parles (de) jeunes francophones*, Paris, L'Harmattan, pp. 5-21.
- BULOT, T, VESCHAMBRE, V. 2006. « Introduction. La rencontre entre sociolinguistes (urbains) et géographes (sociaux): hasard ou nécessité épistémique? », In : *Mots, traces et marques*, Paris, L'Harmattan, pp. 7-14.
- BULOT, T. 2004a. « La double articulation de la spatialité urbaine : « espaces urbanisés » et « lieux de ville » en sociolinguistique », In : *Lieux de ville et identité (perspectives en sociolinguistique urbaine)*, Paris, L'Harmattan, pp. 113-146.
- BULOT, T. 2004b. « Les parlers jeunes et la mémoire sociolinguistique. Questionnement sur l'urbanité langagière », In : *Cahiers de sociolinguistique*, n°9, pp. 133-147.
- BULOT, T. 2003. « Matrice discursive et confinement des langues : pour un modèle de l'urbanité ». In : *Cahiers de Sociolinguistique*, n°8, pp. 99-110.
- BUYSSSENS, E. 1968. « Le langage et la logique – Le langage et la pensée », In : Martinet, A. *Le langage*, Encyclopédie de la Pléiade, pp. 76-90.
- BYRAM, M. 2006. « Langues et identités », In : *Conférence intergouvernementale Langues de scolarisation: vers un Cadre pour l'Europe*, ETUDE PRELIMINAIRE Langues de scolarisation (éds.), Strasbourg, pp. 8-13.
- CADDEO, S, JAMET, M.-C. 2013. *L'intercompréhension: Une autre approche pour l'enseignement des langues*, Hachette FLE, pp. 27- 122.
- CADDEO, S, ROUBAUD, M-N, ROUQUIER, M, SABIO, F (dir.). 2012. *Penser les langues avec Claire Blanche-Benveniste*, Presses Universitaires, Université Aix-Marseille, pp. 32- 210.
- CADIOT, A, et al. 1985. « Enfin, marqueur métalinguistique », *Journal of Pragmatics*, n°9, pp. 199-239.
- CALVET, L.-J. 2017. *Les langues : quel avenir ? Les effets linguistiques de la mondialisation*, Paris, CNRS éditions, pp. 203-214.
- CALVET, L.-J. 2014. « Mondialisation, langues et politiques linguistiques: le versant linguistique de la mondialisation », *Pesquisas en didactica de linguas estrangeiras : grandes temas*, éd.bilingue, UFMG 2014, Brésil, pp. 111-128. Disponible sur : <<http://www.letras.ufmg.br/site/e-livros/RecherchesenDidactique.pdf>> [consulté le 12 avril 2018].
- CALVET, L.-J. 2007. « Pour une linguistique du désordre et de la complexité », *Carnets d'atelier de sociolinguistique*, n°1, pp. 3-71.
- CALVET, L.-J. 2004. « La diversité linguistique : enjeux pour la Francophonie ». *Hermès, La Revue*, Vol. 40, n°3, pp. 287-293. Disponible sur : <<https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2004-3-page-287.htm>> [consulté le 03 février 2016].
- CALVET, L.-J. 2003. *La situation mondiale des quatre langues, dans la Francophonie dans le monde 2002-2003*, Paris, OIF / Larousse, pp. 82-83.

- CALVET, L.-J. 2003. « L'argot et la « langue des linguistes ». Des origines de l'argotologie aux silences de la linguistique », *Marges linguistiques*, n°6, pp. 08- 20.
- CALVET, L.-J. 2000. *Le marché aux langues. Les effets linguistiques de la mondialisation*, Paris, Plon, pp. 65-213.
- CALVET, L.-J, MOUSSIROU-MOUYAMA, A (éds.). 2000. *Le plurilinguisme urbain, Institut de la Francophonie*, diffusion Didier érudition, pp. 30-57.
- CALVET, L.-J. 1999. *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon, pp. 13- 37.
- CALVET, L.-J, VARELA, L. 1999. « De l'analogique au digital, à propos de sociologie du langage et/ou sociolinguistique et/ou linguistique », In : *Langage et société*, n°89, pp. 125-137.
- CALVET, L.-J. 1994. *La sociolinguistique*, Paris, Presses Universitaires de France, n°2731, pp. 12-120.
- CALVET, L.-J. 1991. « L'argot comme variation diastratique, diatopique et diachronique (autour de Pierre Guiraud) », In : *Langue française*, n° 90, pp. 13- 35.
- CALVET, L.-J. 1987. *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Payot, pp. 234-245.
- CALVET, L.-J. 1984. « Troc, marché et échange linguistique », *Langage et Société*, n°27, pp. 20-87.
- CAMILLERI, C. 1990. « Identité et gestion de la disparité culturelle : essai d'une typologie », In : *Stratégies identitaires*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 85-110.
- CAMILLERI, C. 1985. *Anthropologie culturelle et éducation*, Lausanne, UNESCO/Delachaux et Niestlé, pp. 23-80.
- CAMUS, R. 2002. *Du sens*, Paris, P. O. L, p. 551.
- CANDELIER, M. 2003. *L'éveil aux langues à l'école primaire: Evlang : bilan d'une innovation européenne*, Louvain-la-Neuve, Belgique: De Boeck Supérieur, pp. 73-86.
- CANUT, E, VERTALIER, M. 2011. « Rôle des interactions orales entre adulte et enfant avec le support de textes écrits. Une recherche en prise sur une pratique de terrain », In : LUQUET, G, NOWIKOW, W. *La recherche en langues romanes. Théories et applications*, Lodz, pp.261-272.
- CANUT, E. 2009. « La syntaxe: un socle indispensable à l'apprentissage du langage. Les conceptions interactionnistes de la linguistique de l'acquisition à la lumière des approches contemporaines. L'exemple de parce que », textes réunis par CANUT, E, VERTALIER, M. *L'apprentissage du langage, une approche interactionnelle: réflexions théoriques et pratiques de terrain: mélanges offerts par ses collègues, ses élèves et ses amis en hommage à Laurence Lentin*, Paris, L'Harmattan, pp.71-128. Disponible sur : <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00523583/document>> [consulté le 14 décembre 2016].
- CANUT, E, VERTALIER, M. 2008. *L'apprentissage du langage : Une approche interactionnelle : Réflexions théoriques et pratiques de terrain*, Paris, L'Harmattan, pp. 26- 43.

CAPUCHO, F. 2011. « L'intercompréhension, un atout pour les étudiants Erasmus ? », *Ela. Études de linguistique appliquée*, Vol. 162, n°2, pp. 221-233.

Disponible sur : <<https://www.cairn.info/revue-ela-2011-2-page-221.htm>> [consulté le 25 février 2016].

CAPUCHO, F. 2008. « L'intercompréhension est-elle une mode ? Du linguiste citoyen au citoyen plurilingue », In : *Pratiques*, n°139-140, troisième partie : Linguistique populaire et enseignement de la langue, pp. 238- 250.

CARADEC, F. 1977. *Dictionnaire du français argotique et populaire*, Librairies Larousse.

CARDONA, G. 1982. « L'analyse des modèles cognitifs en ethnolinguistique », In: ALVAREZ-PEREIRE, F. *Ethnolinguistique, Contributions théoriques et méthodologiques*. Actes de la rencontre internationale Théorie en Ethnolinguistique (29 mai - 1er juin 1979), Paris, SELAF (LDE 5). pp. 127- 144.

CARON, J. 1983. *Les régulations du discours*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 256.

CARTON, F, RILEY, Ph, ESCH, E., *et al.* 2003. « Vers une compétence plurilingue », *Le français dans le monde : Recherches et applications*, n° spécial Juillet 2003, p. 192.

CASTELLOTTI, V. 2001. *D'une langue à d'autres, pratiques et représentations*, DYALANG (coll.), Rouen, Presses Universitaires de Rouen, pp. 13-23.

CERQUIGLINI, B. 2018. « Non la langue française n'est pas en déclin, elle se féminise et devient universelle », In : *LES BLOGS, HUFFPOST* (publié le 11/10/2018). Disponible sur : <https://www.huffingtonpost.fr/bernard-cerquiglini/non-la-langue-francaise-est-pas-en-declin-elle-se-feminise-et-devient-universelle_a_23556711/> [consulté le 12/12/2018].

CERQUIGLINI, B. 2016. *Enrichissez-vous : Parlez francophone ! Trésor des expressions et mots savoureux de la francophonie*, Larousse, p. 175.

CERQUIGLINI, B. 2016. *L'orthographe rectifiée : Le guide pour tout comprendre*, J'ai lu (éd.), p. 95.

CERQUIGLINI, B, CORBEIL, J.-C, *et al.* 2000. « Tu parles !? Le français dans tous ses états », Flammarion, pp, 12-120.

CHAMBERS, J.-K. 2008. *Sociolinguistic theory*, 3rd Edition, Wiley- Blackwell, pp. 17- 23.

CHAMBERS, J.-K, TRUDGILL, P, SCHILLING-ESTES, N. 2004. *The handbook of language variation and change*, Blackwell publishing, pp. 705-707.

CHAMBERS, J.-K. 1995. *Sociolinguistic Theory*, Wiley, Illustrée, réimprimée (éds.), pp. 155-158.

CHAMOREAU, C, GOUY, L. 2012. *Changement linguistique et langues en contact: Approches plurielles du domaine prédictif*, Paris, CNRS Editions, pp. 22-303.

CHANSOU, M. 2003. *L'aménagement lexical en France pendant la période contemporaine (1950-1994) : Étude de sociolexicologie*, Paris, Champion, p. 213.

- CHARAUDEAU, P. 2018. « Compréhension et interprétation. Interrogations autour de deux modes d'appréhension du sens dans les sciences du langage », In : ACHARD-BAYLE, G, GUÉRIN, M, et al. (dirs.). *Les sciences du langage et la question de l'interprétation (aujourd'hui)*. Actes du colloque 2017 de l'Association des Sciences du Langage, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 21-54.
- CHARAUDEAU, P. 2010. *Identités sociales et discursives du sujet parlant*, Paris, L'Harmattan, pp. 18-203.
- CHARAUDEAU, P. 1997. *Le discours d'information médiatique : la construction du miroir social*, Paris, Nathan, p. 286.
- CHARAUDEAU, P. 1995. « Une analyse sémiolinguistique du discours », *Langage*, n° 117, Paris, Larousse, pp. 96-111.
- CHARAUDEAU, P. 1992. *Grammaire du sens et de l'expression*, Hachette, pp. 23-50.
- CHARAUDEAU, P. 1984. « L'interlocution comme interaction de stratégies discursives », *Verbum*, Tome VII, Presses Universitaires de Nancy, pp. 165–183.
- CHARAUDEAU, P. 1983. *Langage et discours- Éléments de sémiolinguistique*, Paris, Hachette Université, p. 176.
- CHAROLLES, M. 1988. « Les études sur la cohérence et la connexité textuelles depuis la fin des années 1960 », *Modèles linguistiques*, Tome X, fasc.2, n°20, pp. 45-66.
- CHAROLLES, M. et PEYTARD, J. 1978. « Enseignement du récit et cohérence du texte », *Langue française*, n° 38, Paris, Larousse, pp. 3-41.
- CHAUDENSON, R. 1991. *La francophonie : représentations, réalités, perspectives*, Institut d'études créoles et francophones, « Langues, économie et développement » (coll.), Aix-en-Provence, pp. 26- 110.
- CHAURAND, J. 1999. « Les français régionaux », In : ANTOINE, G, MARTIN, R (dir.). *Histoire de la langue française (1880-1914)*, Paris, CNRS Editions, pp. 339-368.
- CHENG, F. 2002. *Le Dialogue*, Paris, Presses artistiques et littéraires de Shanghai/Desclée de Brouwer, p. 94.
- CHEREAU, O. 2018. *Le Jargon ou langage de l'argot réformé, comme il est à présent en usage parmi les bons pauvres : composé par un pillier de boutanche qui maquille en molanche en la verge de Tours (éd. 1660)*, Hachette Livre BNF, p. 80.
- CHERRAD-BENCHEFRA, Y. 2004. « Paroles d'étudiants », *Des langues et des discours en question, Les Cahiers du SLADD*, Université Constantine 1, pp. 25–43.
- CHERRAD-BENCHEFRA, Y. 1987. « La réalité algérienne : comment les problèmes linguistiques sont vécus par les Algériens », *Contacts de langues : quels modèles, Langage et société*, n°41, pp. 69-71.
- CHOMSKY, N. 2005. *Nouveaux horizons dans l'étude du langage et de l'esprit*, Trad. française, KIHM, A, Paris, Stock, pp. 3-50.

- CHOMSKY, N. 1995. *The Minimalist Program*, MIT Press, pp. 10- 17.
- CHOMSKY, N. 1980. *Rules and Representations*, Columbia University Press, pp. 23-25.
- CHOMSKY, N. 1969. *Le langage et la pensée*, Trad. française, Paris, Payot, pp. 13-60.
- CHOMSKY, N. 1965. *Aspects of the theory of syntax*, Cambridge, MIT Press, pp. 3-47.
- CHOMSKY, N, MILLER, G. A. 1963. « Introduction to the formal analysis of natural languages », In: LUCE, R. U, BUSH, R, *et al.* (éds.). *Handbookk of Mathematical Psychology*, Vol. 2, New York, Wiley, pp. 269- 283.
- CLANET, C. 1998. *L'interculturel : Introduction aux approches interculturelles en éducation et en sciences humaines*, 2ème édition revue et augmentée, Presses universitaires du Mirail (éd.), pp. 120-230.
- CLARK, H. H. 1985. « Language use and language users », In : LINDZEY, G, ARONSON, E (éds.). *Handbook of social psychology*, New York, Harper and Row, pp. 179-231.
- COHEN, R. 1998. « L'école s'ouvre sur le monde », *Science & Vie*, n°973, pp. 103-112.
- COHEN-EMERIQUE, M, CAMILLERI, C. 1989. *Chocs de cultures : Concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*, Paris, L'Harmattan, pp. 77-115.
- COLIN, J.-P, MEVEL, J.-P. 1990. *Dictionnaire de l'argot*, Paris, Larousse,
- COL, G. 2016. *Construction du sens : un modèle instructionnel pour la sémantique*, Peter Lang AG, pp. 17- 120.
- COMBETTES, B, GUILLOT, C, *et al.* 2010. *Le changement en français : Études de linguistique diachronique*, Bern, pp. 129-141.
- COMBETTES, B, MARCHELLO-NIZIA, C. 2010. « La périodisation en linguistique historique : le cas du français préclassique », In : COMBETTES, B,*et al.* (éds.). *Le changement en français*, Bern, Peter Lang, pp. 129-141.
- COMBETTES, B. 2008. « Théories du changement et variations linguistiques : La grammaticalisation », *Pratiques*, n° 137-138, pp. 135-145.
- COMBETTES, B, MARCHELLO-NIZIA, C. 2007. *Études sur le changement linguistique en français*, Presses universitaires de Nancy, pp. 47-287.
- CORBEIL, J.-C. 1980. *L'aménagement linguistique du Québec*, Montréal, Ed. Guérin, p. 154.
- CORDIER, A, FOUQUET, A. 2006. « La Famille, espace de solidarité entre générations, rapport et propositions remis à Philippe Bas, Ministre délégué à la sécurité sociale, aux personnes âgées, aux personnes handicapées et à la famille », In : *La transmission entre les générations, Post propos*, Paris, La Documentation française, pp. 55-56.
- CORNAIRE, C, GERMAIN, C. 1998. *La compréhension orale*, DIDACT LANG ETR, pp. 19- 30.

- COSERIU, E. 2000. *L'Homme et son langage*, Peeters NV (éd.), p. 486.
- COSNIER, J, KERBRAT-ORECCHIONI, C. 1991. *Décrire la conversation*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, p. 392.
- COSNIER, J, BROSSARD, A. 1984. *La communication non verbale*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, pp. 100-210.
- COUPLAND, D, MERCADET, L. 2004[1991]. *Génération X*, Trad. anglais, Paris, 10/18 (éd.), p. 260.
- COÛTEAUX, P.-M. 2006. *Être et parler français*, Paris, Perrin, p. 408.
- COVILLE, A. 1993. *Laparole adolescente, l'orthophoniste, l'adolescent et ses parents*, Paris, Editions Universitaires, pp. 21-68.
- CULIOLI, A. 2009. *Variations sur la linguistique : Entretiens avec Frédéric Fau*, Librairie KLINCKSIECK (éd.), pp. 68-126.
- CULIOLI, A. 1999. *Pour une linguistique de l'énonciation : Formalisation et opérations de repérage*, Vol. 2, Ophrys (éds.), p. 182.
- CULIOLI, A. 1990. *Pour une linguistique de l'Énonciation : Opérations et représentations*, Tome 1, Ophrys (éds.), pp. 14-46.
- DABENE, L, BILLIEZ, J. 1987. « Le parler des jeunes issus de l'immigration », In : VERMES, G, BOUTET, J (éds.). *France pays multilingue, Pratique des langues en France*, Tome 2, Paris, L'Harmattan, pp. 62-77.
- DAHBI, M. 2007. « Les arts de la langue. Ce que toute langue scolaire doit enseigner », In : *Attarbiya wa- ttakwine, Revue marocaine de l'éducation et de la formation*, n°3, pp. 40-50.
- DALGALIAN, G. 2000. *Enfances plurilingues*, Paris, L' Harmattan, p. 371.
- DAMASIO, A, DAMASIO, H. 1992. « Le cerveau et le langage », *Pour La Science*, n° 181, pp. 1-8.
- DANQUIGNY, T. 2012. *La manifestation culturelle du numérique*, Amiens, RJC EIAH, pp. 13-33.
- DAVIDSON, D. 1980. *Essays on Actions and Events*, Clarendon P. Oxford, p. 352.
- DE PIETRO, J.- F. 1988a. « Vers une typologie des situations de contacts linguistiques », *langage et société*, n°43, pp. 10-43.
- DE PIETRO, J.-F. 1988b. « Conversations exolingues. Une approche linguistique des interactions interculturelles », In : COSNIER, J, et al. *Échanges sur la conversation*, Paris, pp. 251-267.
- DEBONO, M (dir.). 2014. *Corpus numériques, langues et sens. Enjeux épistémologiques et politiques*. Bruxelles, Peter Lang, pp. 37-187.
- DELACROIX, H. 1930. *Le langage et la pensée*, nouvelle édition, revue, remaniée et augmentée, Paris, Librairie FELIX ALCAN, pp. 230-510.

- DELAHAIE, J. 2015. « Dis, dis donc, disons : du verbe au(x) marqueur(s) discursif(s) », *Langue française*, Vol. 186, n°2, pp. 31-48.
- DELAPLACE, D. 2000a. « Notes pour l'étude linguistique du vocabulaire dit familier », *Cahiers de lexicologie*, CNRS, n° 76, pp. 111-131.
- DELAPLACE, D. 2000b. « Les mots des groupes dans les recueils d'argot », *Langage et société*, maison des sciences de l'homme, n° 92, p. 5-24.
- DEPREZ, Ch. 1996. « Les enfants bilingues: langues et familles », *Revue européenne des migrations internationales*, Vol. 12, n°1, pp. 125-127.
- DEPREZ, Ch., VARRO, G. 1991. « Le bilinguisme dans les familles », *Enfance*, Vol. 45, n° 4, pp. 297-304.
- DERRADJI, Y, QUEFFELEC, A, DEBOV, V, *et al.* 2002. *Le français en Algérie : Lexique et dynamique des langues*, Louvain-la-Neuve, Belgique, De Boeck Supérieur, p. 592.
- DERRADJI, Y. 1999. « Le français en Algérie : langue emprunteuse et empruntée », *Le français en Afrique*, n°13, pp. 71-82.
- DESAGULIER, G. 2005. Modélisation cognitive de la variation et du changement linguistiques : Etude de quelques cas de constructions émergentes en anglais contemporain (thèse de doctorat). Linguistique anglaise. Université Michel de Montaigne-Bordeaux3 : UFR des pays anglophones. Disponible sur <file:///C:/Users/HP/Downloads/THESE_DESAGULIER1(2).pdf> [consulté le 11 novembre 2015].
- DESCHAMPS, J.-C, MOLINIER, P. 2012. *L'identité en psychologie sociale : Des processus identitaires aux représentations sociales*, Cours : Psychologie, 2ème édition, Armand Colin, pp. 33-74.
- DESJEUX, D. 2010. « Du culturel et du contraint ? », In : *Consommation et pratiques culturelles à l'ère du numérique, le bulletin de l'Ilec*, n°407, pp. 5-7. Disponible sur : <https://www.ilec.asso.fr/article_bulletin_ilec/4787> [consulté le 20 juin 2015].
- DONNAT, O. 2009. *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique : Enquête 2008*, La Découverte, p. 288.
- DORTIER, J.- F, REBOUL, A. 1994. Le langage, introduction aux sciences du langage, In : *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, sciences humaines (éd.), Seuil.
- DOSTIE, G. 2004. *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs : Analyse sémantique et traitement lexicographique*, Champs linguistiques, de Boeck. Bruxelles, Duculot (éds.), pp. 22- 264.
- DUBAR, C. 2000. *La socialisation*, Paris, Armand Colin, p. 255.
- DUBET, F. 1996. « Des jeunes et des sociologies. Le cas français », *Sociologie et sociétés*, Vol. XXVIII, pp. 23-35.
- DUBOIS, J, GUESPIN, L, MARCELLESI, Ch, *et al.* 1994. *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse.

- DUCROT, O, SCHAEFFER, J.-M. 1995. *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil.
- DUCROT, O. 1989. *Logique, structure, énonciation : Lectures sur le langage*, Paris, Minuit, pp. 19-67.
- DUCROT, O. 1985. *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, pp. 143-156.
- DUCROT, O, et al. 1980. *Les mots du discours*, Paris, Minuit, pp. 7 - 56.
- DUCROT, O, TODOROV, T. 1972. *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil.
- DUCROT, O. 1972. *Dire et ne pas dire : Principes de sémantique linguistique*, Paris, Hermann, pp. 210-283.
- DUCROT, O. 1970. « Les indéfinis et l'énonciation », *Langages*, n°17, pp. 91-111. Disponible sur : <https://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1970_num_5_17_2578> [consulté le 14 avril 2018].
- DUCROT, O. 1967. « Chronique linguistique », *L'Homme*, Tome 7, n°2, pp. 109-122. Disponible sur : <https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1967_num_7_2_366889> [consulté le 23 juillet 2018].
- DUNETON, C. 1999. *La mort du français*, Paris, Plon, p. 147.
- DURKHEIM, E. 1955. *Pragmatisme et sociologie*, Paris, Librairie philosophique, pp. 97-211.
- ECO, U. 1994. *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Paris, Seuil, pp. 276 - 296.
- EL-SAYED, A.-M. 1989. « Politeness formulas in English and Arabic: A contrastive study », *Indian Journal of Applied Linguistics*, Vol. 15, n°2, pp. 96- 113.
- EMBARKI, M. 2008b. « Les dialectes arabes modernes : état et nouvelles perspectives pour la classification géo-sociologique », *Arabica*, Vol. 55, n°(5/6), pp. 583-604. Disponible sur : <www.jstor.org/stable/25162309> [consulté le 20/03/2020].
- ENCREVE, P, BRAUDEAU, M. 2007. *Conversations sur la langue française*, Gallimard, p. 208.
- ENCREVE, P. 1977. « Présentation : linguistique et socio-linguistique », In : ENCREVE, P, (dir.). *Linguistique et sociolinguistique, Langue française*, n° 34, pp. 3-16.
- ERVIN-TRIPP, S. 1973. *Language acquisition and communicative choice: Essays by S. Ervin-Tripp*, Stanford, California, Stanford University Press, pp. 254-258.
- ERVIN-TRIPP, S. 1964. « An Analysis of the Interaction of Language, Topic and Listener », *American Anthropologist*, Vol. 66, n°6, pp. 86-100.
- ESTER, F. 2001. « Langue, technologie et terminologie », In : *Développement linguistique : Enjeux et perspectives, Cahier du RIFAL*, pp. 10-17.

- FAVREAU, H. 2009. « Une définition/représentation de la norme linguistique en français contemporain », In : POTHIER, B (dir.). *Langue, Langage et Interactions Culturelles, Cahiers du CIRHiLL*, n°31, Paris, L'Harmattan, pp.25-37.
- FERGUSON, Ch. 1991. « Epilogue: diglossia revisited », *Southwest Journal of linguistics*, Vol. 10, n°01, pp. 214-234.
- FERGUSON, Ch. 1966. « National Sociolinguistic Profile Formula », *Sociolinguistics*, Bright, W (éd.), La Haye, Mouton, pp. 23- 75.
- FERGUSON, Ch. 1959. « Diglossia », *Word*, Vol. 15, pp. 325-340.
- FERNANDEZ, M,-M, J. 1994. *Les particules énonciatives dans la construction du discours*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 251.
- FILLIETTAZ, L. 2002. *La parole en action. Éléments de pragmatique psycho-sociale, Langue et pratiques discursives*, Nota bene (éds.), pp. 120-287.
- FISHMAN, J. 1971. *Sociolinguistique*, Paris-Bruxelles, Nathan-Labor, pp. 44- 77.
- FISHMAN, J. 1967. « Bilingualism with and without diglossia, diglossia with and without bilingualism », *Journal of Social Issues*, n°32, pp. 35- 120.
- FLORIN, A. 1999. *Le développement du langage*, Paris, Dunod, pp. 07- 59.
- FORLOT, G. 2013. *Avec sa langue en poche... : Parcours de Français émigrés au Canada (1945-2000)*, Presses Universitaires de Louvain, p. 218.
- FOUCAULT, M. 2008 [1969]. *L'archéologie du savoir*, Gallimard, pp. 47-60.
- FOURAR, F, Z. 2018. « Les variations linguistiques intergénérationnelles des parlers comme source de problèmes d'intercompréhension », *EXPRESSIONS*, n°7, Algérie, Constantine, Faculté des Lettres et des Langues de l'université Frères Mentouri- Constantine 1, pp.119-132.
- FRACCHIOLLA, B (dir.). 2013a. *Les origines du langage et des langues*, Vol.1, Paris, L'Harmattan, pp. 20-175.
- FRACCHIOLLA, B (dir.). 2013b. *Les origines du langage et des langues*, Vol.2, Paris, L'Harmattan, pp. 75- 184.
- FRANÇOIS, F. 1968. « Le langage et ses fonctions », In : MARTINET, A (dir.). *Le langage, Encyclopédie de la Pléiade*, Paris, Gallimard, pp. 3-37.
- FRANÇOIS, F. 1969. « Contexte et situation », In : MARTINET, A (dir.). *La linguistique, Guide alphabétique*, Paris, Editions Denoël, pp. 60-76.
- FRANÇOIS, J. 1989. *Changement, causation, action : Trois catégories sémantiques fondamentales du lexique verbal français et allemand*, Genève-Paris, Librairie Droz, pp. 12-32.
- GADAMER, H.-G. 1995. *Langage et vérité*, Paris, Gallimard, pp. 22-29.

GADAMER, H.-G. 1992 [1982]. *L'art de comprendre Tome 1 : Herméneutique et tradition philosophique*, Aubier (éds.), pp. 120-134.

GADAMER, H.-G. 1976. *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, Seuil, pp. 6-30.

GADET, F (dir.). 2017. *Les parlers jeunes dans l'Île-de-France multiculturelle*, Paris, Ophrys, p. 174.

GADET, F. 2007. *La variation sociale en français*, Paris, Ophrys (éds.) nouvelle édition revues et augmentée, pp. 7-54.

GADET, F. 2003. *Youth language in France: Forms and practices*, Peter Lang, pp. 79-89.

GADET, F. 2003a. « La signification sociale de la variation », *Romanistisches Jahrbuch*, n°54, Berlin, Walter DE GRUYTER, pp. 99-111.

GADET, F. 2003b. « « Français populaire » : Un classificateur déclassant ? », In : *Argots, « français populaires » et langues populaires, Marges linguistiques*, n° 6, France, Saint-Chamas (éd.), pp.103-115. Disponible sur :
<http://www.revue-texto.net/Parutions/Marges/00_ml062003.pdf> [consulté le 22 février 2016].

GADET, F. 1995. « Variabilité, variation, variété : Le français d'Europe », *Journal of french language studies*, Vol. 6,n° 1, Cambridge, Cambridge university Press, pp. 75-98.

GADET, F. 1992. *Le français populaire*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 20- 67.

GADET, F. 1992. « Hétérogénéité et variation », In : GADET, F (dir.).*Hétérogénéité et variation : Labov, un bilan,Langages*, n°108, pp. 5-15. Disponible sur :
<<https://doi.org/10.3406/lgge.1992.1647>> [consulté le 23 novembre 2016].

GADET, F. 1991. « Le français parlé. Etudes grammaticales, Claire Blanche-Benveniste *et al.*, 1990 ; Recherches sur le français parlé n° 9 (Aix-en-Provence), 1989 ; Travaux de linguistique n°21 , Numéro spécial "Données orales et théorie linguistique" (Gand), 1990. Actes d'un colloque organisé à Gand en Mai 1990 par Dominique Willems ; Un Corpus de français parlé, Pierrette Thibault et Diane Vincent (Laval, Québec), 1990 ». In : GADET, F (dir). *Ces langues que l'on dit simple, Linx*, n°25, pp. 141-153. Disponible sur :
< https://www.persee.fr/doc/linx_0246-8743_1991_num_25_2_1232 >[consulté le 15 septembre 2019].

GADET, F. 1989. *Le français ordinaire*, Paris, Armand Colin, pp. 25-45.

GALISSON, R. 2000. « La pragmatique lexiculturelle pour accéder autrement, à une autre culture, par un autre lexique »,*Mélanges CRAPEL*,n°25, Paris, pp. 23-30.

GALISSON, R. 1995. « Où il est question de lexiculture, de cheval de Troie, et d'impressionnisme », *Études de Linguistique Appliquée*, n°97, pp. 5-14.

GALISSON, R. 1983. *Des mots pour communiquer : éléments de lexicométhodologie*, Paris, Hachette, pp. 18-27.

- GALLAND, O. 2002. *Les valeurs des jeunes : La jeunesse, problème pour la société*, Paris, Armand Colin, p. 280.
- GALLAND, O. 1999. « Une génération sacrifiée ? », *Sciences humaines, Hors série*, n° 26, pp. 20-21.
- GARFINKEL, H. 1967. *Studies in ethnomethodology*, New Jersey, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, pp. 67-79.
- GAULMYN (de), M.-M. 1987. « Reformulation et planification métadiscursive », In : COSNIER, J, KERBRAT-ORECCHIONI, C (dirs). *Décrire la conversation*, Paris, Presses Universitaires de Lyon, pp. 162- 180.
- GEORGIU, D. 2001. « Les méthodes qualitatives en psychologie dans le monde anglo-saxon », In : DELEFOSSE, S, ROUAN, M, ROUAN, G. *Les méthodes qualitatives en psychologie*, Paris, Dunot, pp. 9-37.
- GERARD-NAEF, J. 1987. *Savoir parler savoir dire savoir communiquer*, Delachaux et Niestlé (éd.), pp. 5-91.
- GERMAIN, C. 1993. *Évolution de l'enseignement des langues, 5000 ans d'histoire*, Paris, Clé international, pp. 18-40.
- GERMAIN, C. 1973. *La notion de situation en linguistique*, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, pp. 39-152.
- GERVAIS, B. 2002. « Naviguer entre le texte et l'écran. Penser la lecture à l'ère de l'hypertextualité », *HAL*, pp. 1-20. Disponible sur : https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00000283v2/document [consulté le 12 décembre 2016].
- GIGLIOLI, P.-P. 1972. *Language and social context: Selected readings*, Penguin Group (éd.), pp. 19-45.
- GOFFMAN, E. 1987. *Façons de parler*, Paris, Minuit, p.277.
- GOFFMAN, E. 1974. *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, p. 236.
- GOFFMAN, E. 1973. *La mise en scène de la vie quotidienne 1 : La présentation de soi*, Paris, Minuit, p. 256.
- GOUDAILLIER, J.-P. 2002. « Avant-propos », *La linguistique*, Vol. 38, n°1, pp. 3-4. Disponible sur : <http://www.cairn.info/revue-la-linguistique-2002-1-page-3.htm> [consulté le 16 mars 2016].
- GOUDAILLIER, J.-P. 2002. « De l'argot traditionnel au français contemporain des cités », *La linguistique*, Vol. 38, pp. 5-24. Disponible sur : <http://www.cairn.info/revue-la-linguistique-2002-1-page-5.htm> [consulté le 16 mars 2016].
- GOUDAILLIER, J.-P. 1997a. « La langue des cités », *Communication et langages*, n° 112, pp. 97-110.

- GOUDAILLIER, J.-P. 1997b. *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français des cités*, Paris, Maisonneuve et Larose, p. 263.
- GRECO, L, TRAVERSO, V. 2016. « L'activité de définition dans l'interaction : objets, ressources, formats », In : GRECO, L, TRAVERSO, V (éds.). « Définir les mots en interaction : un essai de sémantique interactionnelle », *Langages*, Vol. 204, n°4, Paris, Larousse, pp. 5-26.
- GREENBERG, J. H. 1971. *Language, Culture, and Communication*, Stanford, Stanford University Press, p. 367.
- GREENBERG, J. H. 1969. «Some methods of dynamic comparison in linguistics», In : PUHVEL, J (éd.). *Substance and Structure of Language*, Berkeley, University of California Press, pp. 147-203.
- GREIMAS, A. J, LANDOWSKI, E, et al. 1979. *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales : Langue, linguistique, communication*, Paris, Hachette, p. 230.
- GREIMAS, A. J. 1966. *Sémantique structurale ; recherche de méthode*, Paris, Larousse, pp. 46-230.
- GREMMO, M. J. 1999. « Améliorer son expression orale en auto-direction », *Mélanges CRAPEL*, n° 24, pp.69-85.
- GRESLE, F, PERRIN, M, et al. 2000 [1994]. *Dictionnaire des sciences humaines : Sociologie, anthropologie*, Nouvelle édition revue et augmentée, Nathan (éd.).
- GRICE, H. P. 1979. « Logique et conversation », *Communications*, Vol. 30, n° 1, pp. 57-72. Disponible sur : <www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1979_num_30_1_1446> [Consulté le 11 novembre 2017].
- GRICE, H. P. 1975. « Logic and conversation », In : COLE, P, MORGAN, J.-L (éds.). *Syntax and Semantics, Speech Acts*, Vol. 3, Academic Press, New York, pp. 41-58.
- GRICE, H. P. 1969. « Utterer's Meanin and Intention », *The Philosophical Review*, Vol. 78, n° 2, Durham, NC, Duke University Press, pp. 147-177.
- GROSJEAN, F. 2012. *Bilingual: Life and reality*, Harvard University Press, Reprint (éd.), pp. 55-79.
- GROSJEAN, F. 1984. *Life with Two Languages: An Introduction to Bilingualism*, Harvard University Press, pp. 379-383.
- GROSSETTI, M. 2013. « Comprendre les réseaux sociaux », In : Éducation et Recherche, *Magazine de Sciences Humaines et Sociales*, mise à jour le[24 janvier 2019]. Disponible sur : <<https://sms.hypotheses.org/125>> [consulté le 23 février 2019].
- GUDYKUNST, W.-B, ASANTE, M.-K, et al. 2002 [1998]. *Handbook of International and Intercultural Communication*, New York, SAGE Publications, abrégée, illustrée, révisée, p. 606.
- GUELLA, N. 2001. « Emprunts lexicaux dans des dialectes Arabes Algériens », *Synergies Monde arabe*, n° 8, pp. 81-88.
- GUEMRICHE, S, DJEBAR, A. 2007. *Dictionnaire des mots français d'origine arabe. Accompagné d'une anthologie de 400 textes littéraires*, ESSAI LITTE H, Paris, Seuil.

- GUESPIN, L. 1984. « Interaction verbale et catégorisation dans l'entretien : sur une enquête sociologique à Louviers », In : GUESPIN, L (dir.). *Dialogue et interaction verbale, Langages*, n°74, pp. 47-91.
- GUESPIN, L. 1976. « Les embrayeurs en discours », *Langages*, n° 41, Paris, Didier-Larousse, pp. 47-78. Disponible sur : <www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1976_num_10_41_2303> [consulté le 12 janvier 2018].
- GUESPIN, L. 1971. « Problématique des travaux sur le discours politique », In : GUESPIN, L, MARCELLESI, J.-B, et al. (dir). *Le discours politique, Langages*, n°23, Paris, Didier-Larousse, pp. 3-24. Disponible sur : <www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1971_num_6_23_2048> [consulté le 15 décembre 2018].
- GUILHAUMOU, J, MALDIDIER, D, et al. 1974. *Langage et idéologies : le discours comme objet de l'histoire*, Paris, Les Editions ouvrières, pp. 78-110.
- GUILLEN DIAZ, C. 2003. « Une exploration du concept 'lexiculture' au sein de la Didactique des Langues-Cultures », *Didáctica (Lengua y Literatura)*, Vol. 15, pp. 105-119. Disponible sur : <<http://www.ucm.es/BUCEM/revistas/edu/11300531/articulos/DIDA0303110105A.PDF>> [consulté le 17 février 2018].
- GUIMELLI, Ch (dir.). 1994. *Structures et transformations des représentations sociales*, Delachaux et Niestlé, pp. 7-28.
- GUIRAUD, P. 1979. *Les Jeux de mots*, Paris, 2ème édition Presses Universitaires de France, p. 128.
- GUIRAUD, P. 1976. *L'argot*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 5-75.
- GUIRAUD, P. 1962. *La sémantique*, Paris, troisième édition Presses Universitaires de France, pp. 15- 86.
- GUMPERZ, J.J. 2000. *Sociolinguistique interactionnelle : Une approche interprétative*, Paris, L'Harmattan, pp. 9-94.
- GUMPERZ, J.J, HYMES, D (dir.). 1991. *Directions in Sociolinguistics: The Ethnography of Communication*, Wiley-Blackwell, pp. 453-502.
- GUMPERZ, J.J, ROBERTS. 1991. «Understanding in Intercultural Encounters», In : BLOMMAERT, J, VERSCHUEREN, J (éds.). *The Pragmatics of Intercultural and biter-national Communication*, Amsterdam, John Benjamins, pp. 51-90.
- GUMPERZ, J.J. 1989. *Engager la conversation : Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Trad., française, DARTEVELLE, M, GILBERT, M, ISAAC, J, Paris, Minuit, pp. 7-105.
- GUMPERZ, J.J. 1982. *Discourse strategies*, Cambridge University Press, pp. 30-145.
- GUMPERZ, J.J. 1974b. *The Sociolinguistics of Interpersonal Communication: Working Papers*, Centro Internazionale di Semiotica e di Linguistica, Italy, Università di Urbino, p. 24.
- HABERMAS, J. 2005. *Logique des sciences sociales : Et autres essais*, Presses Universitaire de France, p. 459.

- HABERMAS, J. 1999. *Morale et communication : Conscience morale et activité communicationnelle*, Flammarion (éd.), pp. 22-187.
- HABERMAS, J. 1995. *Sociologie et théorie du langage : Christian Gauss Lectures, 1970-1971*, Armand Colin, pp. 89-112.
- HAGÈGE, C. 2013. *La structure des langues*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 128.
- HAGÈGE, C. 2006. *Combat pour le français : Au nom de la diversité des langues et des cultures*, Paris, Odile Jacob (éd.), pp. 28-110.
- HAGÈGE, C. 2005. *L'Enfant aux deux langues*, Paris, Odile Jacob (éd.), pp. 135- 286.
- HAGÈGE, C. 2000. *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob (éd.), pp. 23-54.
- HAGÈGE, C. 1989. *Le français et les siècles*, Paris, Seuil, p. 313.
- HAGÈGE, C. 1985. *L'homme de paroles*, Paris, Fayard, p. 406.
- HALL, E. T, HALL, M, R. 1990. *Understanding cultural differences*, Intercultural Press, p. 196.
- HALL, E. T. 1984. *Le Langage silencieux*, Seuil, pp. 14-26.
- HALLIDAY, M.A.K. 1974. « La base fonctionnelle du langage », In : DURAND, J, ROBINSON, D. *La linguistique en Grande-Bretagne dans les années soixante*, *Langages*, n°34, pp. 54-73.
- HALLIDAY, M. A. K. 1973. *Explorations in the Functions of Language*, Edward Arnold (éd.), pp. 136-140.
- HALLIDAY, M. A. K. 1962. « Linguistique générale et linguistique appliquée », *Études de linguistique appliquée*, n°1, pp. 5-42.
- HANS, R. J. 1978. *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard (éds.), pp. 74-78.
- HARRIS, Z. S. 2012. *Structural Linguistics*, Forgotten Books (éds.), pp. 405-408.
- HELOT, Ch. 2007. *Du Bilinguisme en famille au Plurilinguisme à l'École*, Paris, L'Harmattan, pp. 107- 290.
- HINNENKAMP, V. 1995. « Intercultural communication », In: OSTMAN, J.-O, BLOOMAERT, J (éd.). *Handbook of pragmatics*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins, pp. 1-20.
- HJELMSLEV, L. 1969. *Le langage*, Paris, Minuit, p. 208.
- HONESTE, M.L. 1999. « Un mode de classification sémantique : la polysémie ? », *Faits de Langue*, n°14, pp. 27-36.
- HUDELOT, Ch, JACQUET-PFAU, Ch. 2009. *Sciences du langage et demandes sociales*. Actes du colloque 2007 de L'Association des Sciences du langage, Limoges, Lambert-Lucas (éds.), pp. 19-205.

- HUGUES, P. 2012. *Langage, engagement et émotions : les ressources de la génération linguistique et de l'intégration émotionnelle dans le discours scientifique*. Thèse de doctorat Linguistique, Université de Bretagne occidentale - Brest.
- HYMES, D. 2003. *Foundations in Sociolinguistics: An Ethnographic Approach*, réimprimée [1974] (éds.), Psychology Press (éd.), pp. 29-69.
- HYMES, D. 1984. *Vers la compétence de communication*, Paris, Didier, pp. 20-78.
- HYMES, D. 1972. « On Communicative Competence », In : PRIDE, J.B, HOLMES, J. (éds.). *Sociolinguistics. Selected Readings*, Harmondsworth, Penguin, pp. 269-293.
- HYMES, D. 1964. «Introduction: Towards ethnographies of communication », In : GUMPERZ, J, HYMES, D. *The ethnography of communication, American anthropologist*, Vol. 66, pp. 12-25.
- JACKENDOFF, R. 1983. *Semantics and Cognition*, illustrée, réimprimée, révisée (éds.), MIT Press (éd.), pp. 23-53.
- JAKOBSON, R. 1963. *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, pp. 213-214.
- JAMET, M.-C, SPITA, D. 2010. « Points de vue sur l'intercompréhension : de définitions éclatées à la constitution d'un terme fédérateur », *Redinter-Intercompreensão*, n°1. pp.9–28.
- JANIN, P. 2016. « L'intercompréhension, une ancienne pratique d'échange, une clé pour l'avenir », *Repères DoRiF LANGUES ET CITOYENNETÉ-COMPRENDRE LE MONDE POUR AGIR DANS LA SOCIÉTÉ*, DoRiF Università,
 Disponible sur : <http://www.dorif.it/ezine/ezine_articles.php?id=285> [consulté le 25 juin 2018].
- JOCELYN, P, et al. 2007. *La langue au cœur du numérique: Les enjeux culturels des technologies de la langue*, Paris, Délégation générale à la langue française, p. 88.
- KECSKES, I, PAPP, T. 2000. *Foreign Language and Mother Tongue*, Erlbaum (éd.), pp. 7-20.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. 2009. *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, 4ème édition Armand Colin, p. 272.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. 2008. « Éthique et éthos dans les pratiques langagières et les descriptions linguistiques », In : DELAMOTTE-LEGRAND, R, CAITUCOLI, C (dirs). *Morales langagières : Autour de propositions de recherche de Bernard Gardin*, Publication des Universités de Rouen et du Havre, pp. 73-94.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. 2005. *Le discours en interaction*, Paris, Armand Colin, pp. 109- 285.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. 2004a. « Introducing Polylogue », *Journal of Pragmatics*, n° 36, pp. 1-24.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C, TRAVERSO, V. 2004b. « Types d'interactions et genres de l'oral », *Langages*, n° 153, pp. 41-51.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. 1998. *Les interactions verbales : Approche interactionnelle et structure des conversations*, Paris, Armand Colin, pp. 9-147.

- KERBRAT-ORECCHIONI, C. 1996. *La conversation*, Paris, Seuil, p. 92.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. 1994. *Les interactions verbales*, Tome III, Paris, Armand Colin, pp. 15-74.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. 1992. *Les interactions verbales*, Tome II, Paris, Armand Colin, pp. 100-193.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. 1990. *Les interactions verbales*, Tome I. Paris, Armand Colin, pp. 9-213.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. 1986. *L'implicite*, Paris, Armand Colin, pp. 13-135.
- KERSAUSON (de), H. [27/07/2007]. « Psychologie – Les atouts des enfants bilingues », *Lepetitjournal Milan*. Disponible sur <<https://lepetitjournal.com/milan/actualites/psychologie-les-atouts-des-enfants-bilingues-5726>> [consulté le 03 avril 2013].
- KING, J, P. 2005. *Philosophies du monde : 100 Philosophes : Guide des plus grands penseurs de l'humanité*, Le Pré aux Clercs (éd.), pp. 17-19.
- KLEIBER, G. 1999. *Problème de sémantique, la polysémie en questions*, Villeneuve d'Asq, Presses Universitaires du Septentrion, p. 224.
- KLEIBER, G. 1986. « Déictiques, embrayeurs, "token-reflexives", symboles indexicaux, etc. : comment les définir ? », *L'information grammaticale*, n°30, pp. 3-22.
- KLINKENBERG, J.-M. 2001. *La langue et le citoyen. Pour une autre politique de la langue française*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 37-50.
- KLINKENBERG, J.-M. 1982. « Les niveaux de langue et le filtre du « bon usage » », *Le français moderne*, n° 50, p. 52-61.
- KRAMSCH, C. 2003. *Interaction et discours dans la classe de langues*, Didier, pp. 27-86.
- KRISTEVA, J, MILNER, J.-C, RUWET, N (dir.). 1975. *Langue, discours, société pour Emile Benveniste*, Paris, Seuil, pp. 67-333.
- KRISTEVA, J. 1970. « Une poétique ruinée », préface à M. Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, pp. 5-27.
- KRISTEVA, J. 1969 [1967]. « Bakhtine, le mot, le dialogue et le roman », *Semeïotikè, recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, pp. 82-112.
- KSENYA, L, FILATOVA, K. 2007. « La construction de l'illusion : mécanismes linguistiques et cognitifs qui assurent la compréhension métaphorique du clavardage », In : GERBAULT, J (éd.). *La langue du cyberspace : de la diversité aux normes*, Paris, L'Harmattan, pp. 137-147.
- LABOV, W, FANSHEL, D. 1977. *Therapeutic discourse: Psychotherapy as conversation*, New York, Academic Press, p. 392.
- LABOV, W. 1976. *Sociolinguistique*, Paris, Minuit, pp. 9-437.

- LABOV, W. 1973. *Language in the Inner City: Studies in the Black English Vernacular (Conduct & Communication)*, University of Pennsylvania Press (1973), pp. 3-255.
- LABOV, W. 1972a. « Rules for ritual insults », In: SUDNOW, D (éd.). *Studies in Social Interaction*, New York, The Free Press, pp. 120-132.
- LABOV, W. 1972b. « Where do grammars stop? », In :SHUY, R. *Georgetown Monograph on Languages and Linguistics, Washington, DC, Georgetown University Press, n°25*, pp. 43-88.
- LACHKAR, A (dir.). 2014. *Langues, cultures et médias en Méditerranée*, Paris, L'Harmattan, p. 244.
- LACHKAR, A. 2014. « Espaces et pratiques discursives : dynamiques sociolinguistiques et superposition des langues dans la région des Jbàla de la vallée de l'Ouârga », In : DIRASSAT, *Langues et Communication*, n°17, Université Ibn Zohr AGADIR, pp. 356-374.
- LACHKAR, A. 2013. « Pratiques socio-discursives urbaines et ethnotypie lexicale. Catégorisation et représentations », In : En deçà et au-delà des limites, *LiCarC*, n°1, éd. Classiques GARNIER, pp. 141-152.
- LACHKAR, A (dir.). 2012. *Langues et médias en Méditerranée*, Paris, L'Harmattan, p. 242.
- LACHKAR, A. 2011. « Stéréotypie lexicale et effet de l'oralité : le pouvoir des mots à exprimer l'identité », In : BAJOME, D, MABROUR, A (dir.). *Autour de l'oralité et de l'écriture*, El Jadida, Publications de l'Université Chouaib Doukkali, pp. 279-291.
- LACHKAR, A. 2008. « Langues asymétriques et territorialité : Nominations, origine et enjeux identitaires », *Language, literature and cultural studies*, Vol. 1, n°1, Bucharest, Romania, Military Technical Academy Publishing House, pp. 175-186.
- LACHKAR, A. 2008. « Masculin/féminin, discours phraséologique et société », In : CONDE TARRIO, G (dir.). *Aspectos Formales y discursivos de las expresiones fijas*, Berlin, Peter Lang, pp. 169-182.
- LACHKAR, A. 2007. « Stéréotypes de pensée et stéréotypes de langue : réflexion sur le contenu lexical d'un discours "très" spécifique », In : BOYER, H (dir.). *Stéréotypage, stéréotypes : fonctionnements ordinaires et mises en scène*, Tome 2, Paris, L'Harmattan, pp. 133-141.
- LACOSTE, M. 2001. « Peut-on travailler sans communiquer ? », In : BORZEIX, A, FRAENKEL, B. *Langage et Travail communication, cognition, action*, Paris, CNRS, pp. 48-68.
- LADMIRAL, J.-R, LIPIANSKY, E.- M. 1989. *La communication interculturelle, bibliothèque européenne des sciences de l'éducation*, Paris, Armand Colin, p. 318.
- LAFONTAINE (de), D. 1986. *Le parti pris des mots*, Mardaga (éds.), pp. 14-30.
- LAFONT, R. 1978. *Le travail et la langue*, Paris, Flammarion, pp. 8 -15.
- LAGARDE, Ch. 2008. *Identité, langue et nation : Qu'est ce qui se joue avec les langues ?*, Trabucaire (éds.), p. 207.

LAKOFF, R. 2017. « The logic of politeness; or, minding jour P's and Q's (1973) », In: *Context Counts: Papers on Language, Gender, and Power*, Oxford, Oxford University Press, pp. 212-226.

LAKOFF, R. 1977. « What You Can With Words : Politeness, Pragmatics, and Performatives », In : ROGERS, A et alii (éds.). *Proceedings of the Texas Conference on Performatives, Presupposition, and Implicatures*. Arlington , Center for Applied Linguistics, pp. 79-105.

LAKOFF, R. 1973. « The logic of politeness; or, minding jour p's and q's' », In: *Papers from the ninth regional meeting of the Chicago Linguistic Society*, Chicago, Chicago Linguistic Society, pp. 292-305.

LAKS, B. 1983. « Langage et pratiques sociales », In : *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 46, Paris, Seuil, pp. 73-97.

LAMBERT, E. 1983. « ‘La Nouvelle Communication’. Lignes de force », *DRLAV*, n°29, pp. 69-81.

LANCASTER, L. C, STILLMAN, D. 2003. *When generations collide: Who They Are. Why They Clash. How to Solve the Generational Puzzle at Work*, Harper Business Publisher, Reprint (éd.), pp. 112- 126.

LAPIERRE, J.-W. 1984. « L'identité collective, objet paradoxal : D'où nous vient-il ? », *Recherches Sociologiques*, Vol. XV, n°2/3, pp. 195-206.

LARDELLIER, P. 2006. *Le pouce et la souris : Enquête sur la culture numérique des ados*, Paris, Fayard (éd.), p. 230.

LEBON, F, LINARES, Ch. 2009. « Les jeunes « favorisés » et les autres. Entretien avec Monique de Saint Martin », *Agora débats/jeunesses*, Vol. 53, n°3, pp. 59-71. Disponible sur : <<https://www.cairn.info/revue-agora-debats-jeunesses-2009-3-page-59.htm>> [consulté le 28 mai 2019].

LECLERC, J. 1989. *Qu'est-ce que la langue ?*, Laval, Mondia, p. 460

LECOLLE, M. 2015. « Jeux de mots et motivation : une approche du sentiment linguistique », In : WINTER-FROEMEL, E, ZIRKER, A (éd.). *Enjeux du jeu de mots. Perspectives linguistiques et littéraires*, De Gruyter, pp. 217-244.

Disponible sur : <<https://www.degruyter.com/downloadpdf/books/9783110408348/9783110408348-010/9783110408348-010.pdf>> [Consulté le 19 janvier 2019].

LEDEGEN, G, LEGLISE, I. 2013. « Variations et changements linguistiques », In : WHARTON, S., SIMONIN, J. *Sociolinguistique des langues en contact*, ENS Editions, pp.315-329. Disponible sur : <<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00880476/file/Variation-ledegen-leglise.pdf>> [consulté le 03 mars 2016].

LEDEGEN, G (éd.). 2007. *Pratiques linguistiques des jeunes en terrains plurilingues*, Paris, L'Harmattan, p. 306.

LEDEGEN, G. 2004. « Leparlagedes jeunes » à la Réunion bilan et perspectives, *Cahiers de sociolinguistique*, Vol. 9, n°1, pp. 9-40. Disponible sur : <<https://doi.org/10.3917/csl.0401.0009>> [consulté le 17 février 2016].

- LEECH, G. N. 1983. *Principles of Pragmatics*, London and New York, Longman, p. 250.
- LENTIN, L. 1988. *Recherches sur l'acquisition du langage*, Vol. II, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle- Paris 3, p. 232.
- LENTIN, L, *et al.* 1984. *Recherches sur l'acquisition du langage*, Vol. I, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle- Paris 3, pp. 13-47.
- LENTIN, L. 1975. « Problématique de l'acquisition de la syntaxe chez l'enfant », *Langue française*, n°27, pp. 14-23.
- LEROT, J. 1983. *Abrégé de linguistique générale*, Louvain-la-Neuve, Cabay, p. 309.
- LEVI-STRAUSS, C. 2003 [1958]. *Anthropologie structurale*, Pocket, pp. 84-97.
- LEVI-STRAUSS, C. 1967 [1949]. *Les Structures élémentaires de la parenté*, Paris, Mouton, pp. 13-22, Trad. anglais, HARLE BELL, J, STURMER, J.-R. V, NEEDHAM, R. *The Elementary Structures of Kinship*, Boston, Beacon Press.
- LEVINSON, S.-C. 1983. *Pragmatics*, Cambridge University Press, pp. 5-35.
- LEVY, P. 2013. « Préface », In : VIAL, S. *L'être et l'écran. Comment le numérique change la perception*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 11-18.
- LIGHTFOOT, D. 2006. *How new language emerge*, Cambridge University Press, First Edition (éd.), pp. 202-210.
- LIOGIER, E. 2002. « Quelles approches théoriques pour la description du français parlé par les jeunes des cités ? », In : *La linguistique*, Vol. 38, pp. 41-52. Disponible sur : <<http://www.cairn.info/revue-la-linguistique-2002-1-page-41.htm>>[consulté le 20 février 2017].
- LUGRIN, G. 2006. *Généricité et intertextualité dans le discours publicitaire de presse écrite*, Paris, Peter Lang, p. 487.
- MABROUR, A. 2009. « Langue(s) et identité (s) : distribution et (en)jeux de pouvoir », In : POTHIER, B. *Langue, Langage et interactions culturelles*, Paris, L'Harmattan, pp. 39-61.
- MAINGUENEAU, D. 2015. *Aborder la linguistique*, Paris, Points (éd.), édition revue et augmentée, p. 192.
- MAINGUENEAU, D. 2009. *Les Termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Points (éd.), édition revue et augmentée, pp. 35-99.
- MAINGUENEAU, D. 2009 [1996]. *Aborder la linguistique, Nouvelle édition revue et corrigée*, Paris, Points (éd.), p. 177.
- MAINGUENEAU, D. 1991. *L'analyse du discours : Introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette (éd.), pp. 102-268.
- MALKI, M. 2005. *Des générations en action : Guide méthodologique*, Paris, Ministère des Solidarités, de la santé et de la famille, Secrétariat d'État aux Personnes âgées, p. 241.

- MANNHEIM, K. 1952. « The Problem of Generations », In: KECSKEMETI, P (éd.). *Essays on the Sociology of Knowledge*, London, Routledge and Kegan Paul, pp. 276-320.
- MARCHELLO-NIZIA, Ch. 2006. *Grammaticalisation et changement linguistique*, Duculot, pp.13-78.
- MARQUILLO LARRUY, M, MATTHEY, M. 2008. « Discours ordinaires. Représentations des contacts de langues dans l'apprentissage chez les enseignants et les apprenants », In : KRAMSCH, C, LEVY, D, ZARATE, G (coord.). *Précis du plurilinguisme et du pluriculturalisme*, Éditions des archives contemporaines, pp. 307-311.
- MARTINET, A. 2000. *Fonction et dynamique des langues*, Armand Colin, pp. 67-207.
- MARTINET, A. 1990. « Changements linguistiques ou fonctionnement du langage ? », *La linguistique*, n°26, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 153-158.
- MARTINET, A. 1976. « Préface », In : WALTER, H. *La dynamique des phonèmes dans le lexique français contemporain*, Paris, France Expansion, pp. 5-7.
- MARTINET, A. 1969. *Le français sans fard*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 120-219.
- MARTINET, A. 1968. « Nature et caractérisation du langage humain », In : *La linguistique synchronique*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 3-11.
- MARTINET, A. 1964. *Éléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin, pp. 148-154.
- MAYAFFRE, D. 2010. *Vers une herméneutique matérielle numérique : Corpus textuels, Logométrie et Langage politique*, Mémoire de synthèse en vue de l'Habilitation à diriger des recherches, Nice, Université de Nice - Sophia Antipolis, p. 109.
- MAYER, Ph. 1964. « Labour Migrancy and The Social Network », *Problems of Transition*, University of Natal Press, pp. 21-51.
- MAZALEYRAT, H. 2010. *Vers une approche linguistico-cognitive de la polysémie : Représentation de la signification et construction du sens*. Thèse de doctorat en Linguistique. Université Blaise Pascal - Clermont-Ferrand II. Disponible sur : <<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00545777v2/document>> [consulté le 12 février 2019].
- MCCARDLE, D. P, HOFF, E. 2006. *Childhood Bilingualism: Research on Infancy Through School Age*, Multilingual Matters (éd.), pp. 45-63.
- MCMAHON, A. M. S. 1994. *Understanding language change*, Cambridge, university Press, pp. 341-352.
- MEILLET, A. 1982 [1921]. *Linguistique historique et linguistique générale*, Genève, Slatkine (éds.), pp. 212-220.
- MELLIANI, F. 2001. « Subculture et territorialité urbaines en banlieue rouennaise », *Cahiers de sociolinguistique*, Vol. 6, n°1, pp. 65-75.
- MELLIANI, F. 2000. *La langue du quartier. Appropriation de l'espace et identités urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*, Paris, L'Harmattan, p. 220.

- MESSAOUDI, L. 2018. « La sociolinguistique : Quels défis sociétaux ? », In : Centre de recherche sur les médiations, *Conférence à l'occasion de sa remise des insignes et titre de docteur honoris causa*, Metz, 11 décembre 2018.
- MESSAOUDI, L. 2003. *Études sociolinguistiques*, Faculté des lettres et des sciences humaines, Université Ibn Tofail, p. 250.
- MILROY, L, WEI, L. 1992. « A social network perspective on code-switching and language choice: The example of the tyneside chinese community », *Plurilinguisme*, n°3, Paris, pp. 88-108.
- MILROY, L. 1987. *Language and social networks*, London, Wiley-Blackwell, 2nd Edition, p. 248.
- MOATASSIM, A. 1992. *Arabisation et langue française au Maghreb*, Paris, Presses Universitaires de France (éd.), p. 176.
- MOESCHLER, J, REBOUL, A. 1998. *Pragmatique du discours : De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*, Armand Colin, p. 220.
- MOESCHLER, J. 1989. *Modélisation du dialogue : Représentation de l'inférence argumentative*, Paris, Hermès, pp. 23- 112.
- MOESCHLER, J. 1987. « Trois emplois de *parce que* en conversation », *Cahier de Linguistique Française*, n°8, pp. 97-110.
- MOÏSE, C, AUGER, N, FILLOL, V, LOPEZ, J. 2003c. « La violence verbale : enjeux, méthode, éthique », In : CASTELLOTTI, V, DE ROBILLARD, D (éds.). *France, pays de contacts de langues*. Actes du colloque de Tours, 9-10 novembre 2000, *Cahiers de l'institut de linguistique de Louvain*, Vol. II, n° 29, Louvain-La-Neuve, pp. 131-150.
- MONTANDON, A. 1990b. *Signe, Texte, Image*, Lyon, Césura, p. 211
- MORIN, E. 2014 [1991]. *La méthode 4 : Les idées. Leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation*, Points(éd.), Vol. 4, pp. 162-179.
- MORRIS, Ch. 2011 [1946]. *Signs, Language and Behavior*, United States, Literary Licensing, LLC, p. 380.
- MORRIS, Ch. 1968. *Signification And Significance: A Study of the Relations of Signs and Values (Studies in Communication)*, 3rd Printing Edition, MIT Press, pp. 19-27.
- MORRISON, D.E., HENKEL, R.E. (dirs.). 1970. *The Significance Test Controversy*, Chicago, Aldine, pp. 120-210.
- MORSLY, D. 2011. « Enseigner la variation. L'exemple du Tamazight en Algérie », In : *Diversité, Ville-École-Intégration*, n°164, « La mer au milieu », CNDP-CRDP, pp. 146-151.
- MORSLY, D. 1998. « L'Algérie : laboratoire de planifications linguistiques », In : DUMONT, P, SANTODOMINGO, C (éds.). *La coexistence des langues dans l'espace francophone, approche macrosociolinguistique*, AUPELF-UREF, pp. 285-290.
- MORSLY, D. 1993. « Les particularités lexicales du français parlé en Algérie », In : *Inventaire des usages de la francophonie nomenclatures et méthodologies*, Paris, J. Libbey Eurotexte, pp. 177-182.

- MOUNIN, G. 1963. *Les problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard (éds.), pp. 16-160.
- MURRAY, D. E. 1991. *Conversation for Action. The computer terminal as medium of communication*, John Benjamins Publishing Company, pp. 17-24.
- MUSSO, P. 2009. « Usages et imaginaires des TIC : la friction de fictions », In : LICOPPE, Ch (dir.). *L'évolution des cultures numériques, de la mutation du lien social à l'organisation du travail*, Limoges, FYP éditions, pp. 201-210.
- MUSSO, P. 2008. « La révolution numérique: techniques et mythologies », *La Pensée*, n° 355, pp. 103-120.
- NEVEU, F. 2009. *Lexique des notions linguistiques*, 2ème édition, Armand Colin, p. 128.
- NEVEU, F. 2004. *Dictionnaire des sciences du langage*, Paris, Armand Colin.
- NORMAND, C (dir). 1990. *La quadrature du sens*, Paris. Presses Universitaires de France, pp. 6-12.
- OCTOBRE, S. 2014a. *Deux pouces et des neurones: Les cultures juvéniles de l'ère médiatique à l'ère numérique*, Paris, Ministère de la Culture – DEPS, p. 288.
- OCTOBRE, S. 2014b. *Questions de genre, questions de culture*, Paris, Ministère de la Culture – DEPS, pp. 75-99.
- OCTOBRE, S. 2010. *Enfance & culture: Transmission, appropriation et représentation*, Paris, Ministère de la Culture – DEPS, pp. 20-210.
- OCTOBRE, S. 2009. « Pratiques culturelles chez les jeunes et institutions de transmission : un choc de cultures ? Cultural practices amongst the young and transmitting institutions: a clash of cultures? », *Culture prospective*, Vol. 1, n°1, pp. 1-8. Disponible sur: <<https://www.cairn.info/revue-culture-prospective-2009-1-page-1.htm>>[consulté le 18 novembre 2018].
- OCTOBRE, S, JAUNEAU, Y. 2008. « Tels parents, tels enfants ? Une approche de la transmission culturelle », *Revue française de sociologie*, Vol. 49, n° 4, pp. 695-722.
- ORWELL, G. 1972 [1949]. *1984*, Paris, Gallimard, p. 438.
- PANCKHURST, R. 2007. « Discours électronique médié : quelle évolution depuis une décennie ? », In : GERBAULT, J (éd.). *La Langue du cyberspace : de la diversité aux normes*, Paris, L'Harmattan, pp. 121-136.
- PAPERT, S. 1996. *The Connected Family: Bridging the Digital Generation Gap*, Vol. 1, Longstreet Press, pp. 11-30.
- PAPERT, S. 1994. *L'enfant et la machine à connaître : Repenser l'école à l'ère de l'ordinateur*, Dunod (éd.), pp. 9-78.
- PAVEAU, M.-A, SARFATI, G.-E. 2003. *Les grandes théories de la linguistique : De la grammaire comparée à la pragmatique*, Paris, Armand Colin, pp. 43-76.

- PEIRCE, Ch.-S, DELEDALLE, G. 1978 [1906]. *Écrits sur le signe*, Trad. anglais, Paris, Seuil, p. 272.
- PERRIAULT, J. 2002. *L'accès au savoir en ligne*, Paris, Odile Jacob (éd.), pp. 118-210.
- PETIT, J.-L. 1991. *L'action dans la philosophie analytique*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 360.
- PIAGET, J. 1968. *Le langage et la pensée chez l'enfant*, Paris, Delachaux et Niestlé, pp. 87-320.
- PIAGET, J. 1963. « Langage et cognition », In : *Problèmes de psycholinguistique*, Symposium de l'association de psychologie scientifique de langue française, Presses Universitaires de France, pp. 5-12.
- PIERRE, J. 2007. *La langue au cœur du numériques : les enjeux culturels des technologies de la langue*, Paris, DGLFLF, p. 90.
- PONCHON, Th, LABORDE–MILAA, I (éd.). 2011. *Sciences du langage et nouvelles technologies*. Actes du colloque 2009 de l'association des sciences du langage, Limoges, Lambert-Lucas, p. 130.
- PORCHER, L.1997. « Lever de rideau », In : ZARATE, G, CANDELIER, M. *Les Représentations en Didactique des Langues et Culture, Notions en questions Rencontres en didactique des langues*, n°2, pp. 10-27.
- POTHIER, B (dir.). 2009. *Langue, langage et interactions culturelles*, n° 31, L'Harmattan, pp. 25-33.
- POTTIER, B. 2018. *La sémantique illustrée*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles –Lettres, p. 75.
- POTTIER, B. 1974. *Linguistique générale : théorie et description*, Paris, Klincksieck, p. 338.
- POTTIER, B. 1970. « Le domaine de l'ethnolinguistique », In : POTTIER, B (dir.). *L'ethnolinguistique, Langages*, n°18, pp. 3-11.
- PRENSKY, M. 2007. *Digital Game- Based Learning*, Paragon House (éds.), pp. 14- 23.
- PRENSKY, M. 2001. « Digital natives, digital immigrants, Part 2 : Do They Really Think Differently? », *On the Horizon*, Vol. 9, n°6, pp.1-6.
- PRIETO, L. J. 1966. *Messages et signaux*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 90- 165.
- PRUVOST, J, SABLAYROLLES, J. 2016. *Les néologismes*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 128.
- PRUVOST, J, LINO, M.-T, et al. (dirs). 2003. *Mots et lexiculture : Hommage à Robert Galisson*, Paris, Honoré Champion (éd.), pp. 11-214.
- PUGNIERE-SAAVEDRA, F, SITRI, F, VEINARD, M (dir.). 2012. *L'analyse du discours dans la société : Engagement du chercheur et demande sociale*, Vol. 1, n°8, Paris, Honoré Champion, pp. 30-82.

- QUIDELLEUR, K. 2013. « Être parent à l'ère du numérique: comment accompagner son enfant », In : *Maison de la Jeunesse de Saint-Renan*, rubrique : Parents d'ados. Disponible sur : <<http://www.ij-bretagne.com/blogs/saint-renan/?post/2013/08/28/%C3%AAtre-parent-%C3%A0-l-%C3%A8re-du-num%C3%A9rique-%3A-comment-accompagner-son-enfant>> [consulté le 13 août 2015].
- RABATEL, A. 2003. « Le point de vue, entre langue et discours, description et interprétation : état de l'art et perspectives », *Cahiers de Praxématique*, Vol. 41, pp. 7-23.
- RASTIER, F. 2009. *Sémantique interprétative*, Presses Universitaires de France, pp. 125-142.
- RASTIER, F. 2001c. *Arts et sciences du texte*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 320.
- RASTIER, F. 1995. « Communication ou Transmission? », *Césure*, n° 8, pp. 151-195.
- RASTIER, F, CAVAZZA, M, ABEILLE, J. 1994. *Sémantique pour l'analyse : De la linguistique à l'informatique*, Elsevier-Masson (éd.), pp. 18-114.
- REBOUL, A, MOESCHLER, J. 1998. *La pragmatique aujourd'hui : Une nouvelle science de la communication*, Paris, Seuil, pp. 25- 66.
- REICHLER-BEGUELIN, M.-J. 1997. « Stratégies référentielles et variation », In : GADET, F (dir.). *La variation en syntaxe, Langue française*, n°115, pp. 101-110. Disponible sur : <https://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1997_num_115_1_6225> [consulté le 07 décembre 2018].
- RICHAUDEAU, F. 1981. *Linguistique pragmatique*, Retz (éd.), p. 219.
- RICHAUDEAU, F. 1973. *Le langage efficace : Psychologie, langage et société*, Denoël Gonthier (éd.), Médiations (éds.), pp. 21- 97.
- RICŒUR, P. 2010. *Écrits et conférences, 2. Herméneutique*, Paris, Seuil, p. 320.
- RICŒUR, P. 1990. *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, p. 346.
- RICŒUR, P. 1977. « Le Discours de l'Action », In : RICŒUR, P (éd.). *La Sémantique de l'Action*, Paris, CNRS, pp. 3-137.
- RICŒUR, P. 1969. *Le conflit des interprétations : Essais d'herméneutique*, Paris, Seuil, pp. 55-256.
- ROBERT, P. 1991. *Le Petit Robert: dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Tome 1, Paris, Robert.
- ROBERT, P. 1973. *Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de langue française*, Paris, S. N. L. Dictionnaire LE ROBERT.
- ROBERTS, J.-M, FORMAN, M.-L. 1972. « Riddles: Expressive Models of Interrogation », In : GUMPERZ, J, HYMES, D (éds.). *Directions in Sociolinguistics: The Ethnography of Communication*, New York, pp. 180-209.
- ROBILLARD (de), D. 2013. « Réflexivités, qualitativités, ou humanités ? », texte présenté lors de Tours Qualitatifs 2013, Université-François-Rabelais de Tours, pp.27-67.

- ROBILLARD (de), D. 2008. *Perspectives alterlinguistiques*, Vol. 2, Ornithorynques, Paris, L'Harmattan, p. 210.
- ROBILLARD (de), D. 2001a, « Peut-on construire des « faits linguistiques » comme chaotiques ? », *MARGES LINGUISTIQUES*, n°1, pp.1-42. Disponible sur : <www.marges-linguistiques.com> [consulté le 11 octobre 2016].
- ROBILLARD (de), D. 2001b. « En lizje kokê patat ên lizje vej gardjê ? La linguistique peut-elle passer entre les langues ? Exemples de contacts français/créoles à la Réunion », *CAHIERS D'ETUDES AFRICAINES*, n° 3-4, pp. 465-496.
- ROBILLARD (de), D. 1998. « Langues, îles, simplicité, déterminisme, chaos. Quelques réflexions fragmentaires sur l'utilisation de l'insularité », *Plurilinguismes*, n°15, pp. 48-66.
- RONDAL, J. 2011. *L'apprentissage implicite du langage: son objet, sa nature et son contexte*, Wavre, Belgique, Mardaga, pp. 73-86.
- ROSCH, E. 1977. « Human categorization », In: WARREN, N (éd.). *Advances in cross-cultural psychology*, Vol. 1, Londres, Academic Press, pp. 1-72.
- ROUIS, J. 2002. « L'avenir de l'imprimé au XXIe siècle », Conférence sur le thème « *Papier ou Document Numérique : Concurrence ou complémentarité ?* », animée par LESPINARD, G, France Télécom R&D. Disponible sur : <http://cerig.efpg.inpg.fr/ICG/Dossiers/Avenir_imprime/avenir-imprime.pdf> [consulté le 04 février 2015].
- ROULET, E. 1994. *Langue maternelle et langues secondes : Vers une pédagogie intégrée*, Paris, Hatier (éd.), pp. 17-47.
- ROULET, E. 1987. *L'articulation du discours en français contemporain*, 2ème édition Peter Lang Verlag, p. 272.
- ROULET, E. 1980a. « Stratégies d'interaction, modes d'implication et marqueurs illocutoires », *Cahiers de Linguistique Française*, n° 1, pp. 80-103.
- SABLAYROLLES, J.- F, CARTIER, E. 2011. « Nouvelles technologies, nouveaux modèles linguistiques et néologie », In : PONCHON, Th, LABORDE-MILAA, I. *Sciences du langage et nouvelles technologies*. Actes du colloque 2009 de l'Association des Sciences du Langage, Lambert-Lucas, pp.53-59.
- SABLAYROLLES, J.- F. 2008. « Néologie et dictionnaire(s) comme corpus d'exclusion », In : SABLAYROLLES, J.-F (éd.). *Néologie et terminologie dans les dictionnaires*, Paris, Champion, pp. 19-36.
- SABLAYROLLES, J.- F. 2002. « Fondements théoriques des difficultés pratiques du traitement des néologismes », *Revue française de linguistique appliquée*, Vol. 7, n° 1, pp. 97-111.
- SACKS, H, SCHEGLOFF, E. A. 1973. « Opening up closings », *Semiotica*, Vol. 8, n° 4, pp. 289-327. Disponible sur : < <https://doi.org/10.1515/semi.1973.8.4.289> > [consulté le 30 mars 2016].

- SAFADI, M, VALENTIN, C. A. 1990. « Contrastive analysis of American and Arab non verbal and paralinguistic communication », *Semiotica*, Vol. 82, n°3/4, pp. 269-292. Disponible sur: <<https://doi.org/10.1515/semi.1990.82.3-4.269>> [consulté le 15 août 2016].
- SANKOFF, D, *et al.* 1976. « Méthodes d'échantillonnage et utilisation de l'ordinateur dans l'étude de la variation grammaticale », *Cahier linguistique*, n° 6, UQAM, Montréal. pp. 85-105.
- SAPIR, E, MANDELBAUM, D.-G (dir.). 1949. *Culture, Language and Personality*, Berkeley, CA, University of California Press, pp. 20-63.
Disponible sur: <<https://www.questia.com/library/99190244/culture-language-and-personality>> [consulté le 16 mars 2016-19 mars 2016].
- SARFATI, G.-E. 2012. *Éléments d'analyse du discours*, 2^{ème} édition, Paris, Armand Colin, p.128.
- SARFATI, G.-E. 2005. *Précis de pragmatique*, Paris, Armand Colin, pp. 12-128.
- SARFATI, G.-E. 1995. *Dire, agir, définir. Dictionnaire et langage ordinaire*, Paris, L'Harmattan.
- SAUSSURE (de), F. 1971 [1916]. *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot (éd.), p. 331.
- SEARLE, J.-R. 1982. *Sens et expression. Études de théorie des actes de langage*, Trad. française, PROUST, J, Paris, Minuit, pp. 217- 236.
- SEARLE, J.-R. 1972. *Les actes de langage : Essai de philosophie du langage*, Trad. française, PAUCHARD, H, Vol. 1, Paris, Hermann (éd.), p. 261.
- SERROT, P. 1994. « Le cas russe : Anamnèse de la langue et quête identitaire (la langue-mémoire du peuple) », *Langages*, n° 114, Paris, Larousse, pp. 84-97.
- SERRES, M. 03/09/2011. « Petite Poucette, La Génération mutante », Entretien par NIVELLE, P, rubrique Culture, *Journal Libération*.
- SIMONIN, J, WHARTON, S. 2013. *Sociolinguistique du contact. Dictionnaire des termes et concepts*, Lyon, ENS Éditions.
- SIOUFFI, G. 2007. « Du sentiment de la langue aux arts du langage », *Ela Études de linguistique appliquée*, n° 147, pp. 265-276. Disponible sur : <<https://www.cairn.info/revue-ela-2007-3-page-265.htm>> [consulté le 10 septembre 2017].
- SIRAJ, N. 2012. *Les jeunes et la langue moderne contemporaine : Une étude sociolinguistique*, Maisons Scientifiques Arabes (éd.), p. 407.
- SOURDOT, M. 2007. « Les emprunts à l'arabe dans la langue des jeunes des cités : dynamique d'un métissage linguistique », In : BAIDER, F (éd.). *Emprunts linguistiques, Empreintes culturelles*. Actes de la rencontre internationale de Nicosie du 4 décembre 2004, Paris, L'Harmattan, pp. 17-27.
- SOURDOT, M. 2003. « La dynamique du langage des jeunes », *Résonances*, n°10, pp. 4-6.
Disponible sur : <<http://www.ordp.vsnet.ch/fr/resonance/2003/juin/sommaire.htm>> [consulté le 27 septembre 2015].

- SOURDOT, M. 2002. « L'argotologie : entre forme et fonction », *Lalinguistique*, Vol. 38, n°1, pp. 25-40.
- SPERBER, D, WILSON, D. 1989. *La pertinence : Communication et cognition*, Paris, Minuit, pp. 16- 120.
- STARK, E, DUFTER, A. 2007. « Études sur le changement linguistique en français : la linguistique variationnelle et les changements linguistiques « mal compris » : le cas du Ne de négation », In : COMBETTES, B, MARCHELLO-NIZIA, C. *Études sur le changement linguistique en français*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, pp. 115-128.
- STEGU, M. 2008. « Linguistique populaire, language awareness, linguistique appliquée : interrelations et transitions », *Pratiques*, n°139-140, pp. 81-92.
- STEUCKARDT, A. 2016. « Néologie : la fabrique d'un terme », In: JACQUET-PFAU, C, SABLAYROLLES, J.-F. *La fabrique des mots*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 23-37.
- STEUCKARDT, A. 2011. « L'emprunt, lieu et modèle du dialogisme », *Cahiers de praxématique*, n°57, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée PULM (éd.), pp. 101-114.
- STEWART, W. 1968. « A sociolinguistic Typology for Describing National Multilingualism », *Reading in the Sociology of Language*, La Haye, Mouton, pp. 57-90.
- STORA, M, MISSONNIER, S, TISSERON, S. 2012. *L'enfant au risque du virtuel*, Paris, Dunod, p. 200.
- TAINE-CHEIKH, C. 1978. *L'arabe médian parlé par les arabophones de Mauritanie. Étude morphosyntaxique*, Thèse de Doctorat, Paris V-René Descartes.
- TALEB-IBRAHIMI, Kh. 2004. « L'Algérie : coexistence et concurrence des langues », *L'Année du Maghreb*, n°1, pp. 207-218.
- TALEB-IBRAHIMI, Kh. 2004. « Un cas exemplaire de métissage linguistique : les pratiques langagières des jeunes Algériens », In : DAKHLIA, J. *Trames de langues. Usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb*, Paris, Édition Maisonneuve et Larose, pp. 439-354.
- TALEB-IBRAHIMI, Kh. 1997 [1995]. *Les Algériens et leur(s) langue(s), Éléments pour une approche sociolinguistique de la société algérienne*, Alger, Dar El Hikma, p. 327.
- TALMY, L. 2003. *Toward a Cognitive Semantics (Language, Speech, and Communication): Concept Structuring Systems*, Vol. 1, MIT Press, Reprint edition, pp. 238-313.
- TALMY, L. 2003. *Toward a cognitive semantics: Typology and Process in Concept Structuring (Language, Speech, and Communication)*, Vol. 2, MIT Press, ILL edition, pp. 496-504.
- TAPSCOTT, D. 1999. *Growing up Digital: the Rise of the Net Generation*, New York, McGraw-Hill, p. 336.
- TENGOUR, A. 2013. *Tout l'argot des banlieues. Le dictionnaire de la zone en 2600 définitions*, Paris, Opportun (éd.).

- TESSA, A. 2015. *L'impossible éradication: l'enseignement du français en Algérie*, Alger, éditions Barzakh, p. 216.
- THEVENOT, A. 2006. « Fonction des grands-parents dans l'accès à la parenté de leurs enfants: Un remaniement des liens familiaux », *Informations sociales*, Vol. 132, n°4, pp. 36-43. Disponible sur : <<https://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2006-4-page-36.htm>> [consulté le 02 novembre 2015].
- THIBAUT, P. 1991. « La langue en mouvement : simplification, régularisation, restructuration », In : GADET, F (dir.). *Ces langues que l'on dit simple*, *Linx*, n°25, pp. 79-92. Disponible sur : <<https://doi.org/10.3406/linx.1991.1228>> [consulté le 15 septembre 2019].
- THIBAUT, P, VINCENT, D. 1990. *Un corpus de français parlé*. Québec, Université Laval, p. 145.
- TODOROV, T. 1981. *Mikhaïl Bakhtine le principe dialogique: Suivi de. Écrits du cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, pp. 85-99.
- TODOROV, T. 1978. *Les genres du discours*, Paris, Seuil, pp. 44-78.
- TOUMI, S. 2009. *Les emprunts lexicaux de l'anglais vers le français : Enrichissement et/ou appauvrissement*. Mémoire de Magistère, Sciences du langage, Université de Batna, Algérie.
- TOURNIER, J. 1985. *Introduction descriptive à la lexicogénétique de l'anglais contemporain*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, p. 517.
- TREBBI, T. 1999. « L'apprentissage autodirigé – entre Erasme et la nouvelle technologie », In : *Résumé des contributions*. Colloque International, *La didactique des langues en Europe au seuil du 3^e millénaire : des réponses, des questions*, Nancy, 27-29 mai, pp.14-16.
- TRIMAILLE, C, BILLIEZ, J. 2007. « Pratiques langagières de jeunes urbains : peut-on parler de « parler » ? », In : MOLINARI, C, GALAZZI, E. *Les français en émergence*, Bern, Peter Lang, pp. 95-109.
- TRIMAILLE, C, LAMBERT, P, et al. 2007. *Variations au cœur et aux marges de la sociolinguistique : Mélanges offerts à Jacqueline Billiez*, Paris, L'Harmattan, pp. 9-93.
- TRIMAILLE, C. 2003. « Études de parlers de jeunes urbains en France. Éléments pour un état des lieux », *Cahiers de Sociolinguistique*, n° 9, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 99-132.
- TYVAERT, J.-E. 2008. « Pour une refondation de la didactique des langues sur la base de l'intercompréhension », In : CONTI, V, GRIN, F (dir). *S'entendre entre langues voisines : vers l'intercompréhension*, Chêne-Bourg, Georg (éd.), pp. 251-276.
- VAN DIJK, T. A. 1980. *Macrostructures: an interdisciplinary study of global structures in discourse, interaction, and cognition*, L. Erlbaum Associates (éd.), pp. 155-186.
- VAN DIJK, T. A. 1972. *Some aspects of text grammars. A study in theoretical poetics and linguistics*, The Hague, Paris, Mouton, pp. 290- 298.
- VENDRYES, J. 1978. *Le Langage: introduction linguistique à l'histoire*, Paris, Albin Michel, p. 444.

- VERDELHAN, M. 1990. « Parlez-vous branché ? », *Europe*, n° 738, Paris, Europe/Messidor, pp. 37-44.
- VERNANT, D. 1997. *Du discours à l'action : Études pragmatiques*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 145-172.
- VERSCHUEREN, J. 1999. *Understanding Pragmatics*, London, Arnold, pp. 3-11.
- VIAL, S. 2013. *L'être et l'écran: Comment le numérique change la perception*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 114-222.
- WALTER, H, COLETTE, F. 2006. *Pour une linguistique des langues*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 252.
- WALTER, H. 2003. « Le parler jeune en citation », *Résonances*, n°10, pp. 14-15.
Disponible sur : <file:///C:/Users/HP/Downloads/03%20Resonances%20juin.pdf> [consulté le 27 septembre 2015].
- WALTER, H. 1988. *Le français dans tous les sens*, Paris, Robert Laffont, pp. 132-333.
- WALTER, H. 1984. « L'innovation lexicale chez les jeunes parisiens », *La linguistique*, n° 20, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 69-77.
- WATZLAWICK, P. 1978. *La réalité de la réalité : Confusion, désinformation, communication*, Seuil, pp. 7-23.
- WEBER, M. 1965. « Essai sur quelques catégories de la sociologie », In : *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, pp. 53-74.
- WEI, C. 1999. « Contexte, compréhension, traduction », *Meta*, Vol. 44, n°1, pp. 144-153.
Disponible sur : <<https://www.erudit.org/en/journals/meta/1999-v44-n1-meta168/002225ar.pdf>> [consulté le 14 mars 2019].
- WEIL, D. 1972. *L'enfant d'âge scolaire et le langage: étude différentielle du discours à l'école et dans la famille*, thèse de doctorat, Université de Strasbourg.
- WEINREICH, U, LABOV, W, HERZOG, M. 1968. « Empirical foundations for a theory of language change », In: LEHMANN, W, MALKIEL, Y (éds.). *Directions for Historical Linguistics*. Austin, University of Texas Press, pp. 95-189.
- WEINREICH, U. 1963. *Languages in contact*, New York, pp. 9-17.
- WITTGENSTEIN, L. 1953. *Philosophische Untersuchungen*, Oxford, Blackwell, Trad. française, KLOSSOWSKI, P. 1989. *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, pp. 613-630.
- YANAPRASART, P. 2009. « De la dynamique linguistique à la dynamique identitaire », *Synergies Chine*, n°4, pp. 119-131.
Disponible sur : <<https://gerflint.fr/Base/Chine4/patchareerat.pdf>> [consulté le 12 mars 2017].
- YOUSSI, A. 1976. « Les parlers secrets : quelques réflexions sur la fonction de dissimulation du langage », *Linguistique et sémiotique*, Rabat, pp. 14-57.

ZARATE, G, LEVY, D, KRAMSCH, C. 2008. *Précis du plurilinguisme et du pluriculturalisme/ handbook of multilingualism and multiculturalism*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines, p. 480.

ZARATE, G. 2004. *Représentations de l'étranger et didactique des langues*, Paris, Didier, pp. 37-128.

ZARATE, G (éd.). 1997. « Les représentations en didactique des langues et culture », *Notions en Questions*, n° 2, Didier Erudition, pp. 7-11.

ANNEXES

Annexe 01—Les deux questionnaires : Enseignants/ Étudiants

*Questionnaire réalisé dans le but de l'élaboration d'une thèse de Doctorat
traitant de la sociolinguistique
« Influence de la variable générationnelle sur les interactions langagières :
Changements linguistiques et conflits culturels entre générations en Algérie et en
France »
« Variante : Age »*

*« Un questionnaire préparatoire pour des enregistrements auprès des étudiants du
Département de Français à l'Université de Batna2 et du Département des Sciences
du Langage à l'UFR SHS à l'Université de Lorraine-Metz- concernant la langue
française »*

- Voici quelques questions établies dans le but de dégager une perception générale des différents usagers de la langue française.

- L'ensemble des questions posées concernent les sujets parlants jeunes (étudiants) et leurs utilisations de la langue française, de la nouvelle technologie, ainsi que leurs conceptions quant au nouveau français de nos jours:

Age

1. Si je vous dis :

« La langue serait un miroir reflétant l'image de la société au sein de laquelle elle s'emploie... »

- Adhériez-vous à cette citation ou pas ?
- Développez votre vision.

2. D'après vous, la langue française serait-elle en un état :

- D'amélioration
- De dégradation
- De stabilité

- Développez votre point.

3. Que pensez-vous de l'argot ?

4. Que pensez-vous du parler soutenu ?

5. Utilisez-vous généralement un parler spécifique à vous ?

Oui

Non

Si oui :

- Pour quelles raisons ?
- Y a-t-il des tics de langage que vous remarquez chez vos interlocuteurs (amis/ parents) vis-à-vis des tournures lexicales empruntées à d'autres usages et pénétrées dans le parler courant ? En avez-vous vous-même ? Donnez des exemples.

6. Percevez-vous, votre langage, comme étant un parler à alternance codique vis-à-vis de celui des adultes ? (c'est-à-dire, un parler permettant de vous distinguer par rapport aux adultes).

7. Y a-t-il des règles à respecter au sein d'une conversation entre amis et avec vos parents ?

8. Vous qualifieriez votre génération :

1. ... a une plus grande ouverture d'esprit

2. ... a perdu le sens des valeurs collectives (partage, implication sociale, etc.)

3. ... est moins autonome

4. ... est plus créative et rapide

5. ... a à faire moins d'effort

6. ... est moins ambitieuse

9. Cette rébellion générationnelle a pris des tournures plus collectives encore et a dégénéré en un mouvement de mutation. Voyez-vous une différence langagière entre votre génération et celle d'hier ?

Oui

Non

Si oui :

- D'après vous, à quoi est dû ce décalage?
- Quel serait le parler le plus juste?

10. « Être numérique est une licence de croissance », développez ce point.

11. Croyez-vous que, la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques influent sur la façon de parler ou de communiquer de cette jeune génération d'aujourd'hui ?

Oui

Non

• Justifiez votre réponse.

12. Parlez-moi d'un sujet (un film, événement, souvenir, anecdote) qui vous tient à cœur. (juste pour évaluer le parler de la personne interrogée).

*****Merci pour votre collaboration*****

**Questionnaire réalisé dans le but de l'élaboration d'une thèse de Doctorat
traitant de la sociolinguistique**
**« Influence de la variable générationnelle sur les interactions langagières :
Changements linguistiques et conflits culturels entre générations en Algérie et en
France »**

« Variante : Age »

« Un questionnaire préparatoire pour des enregistrements auprès des enseignants
du Département de Français à l'Université de Batna2 et du Département des
Sciences du Langage à l'UFR SHS à l'Université de Lorraine-Metz- concernant la
langue française »

- Voici quelques questions établies dans le but de dégager une perception générale des différents usagers de la langue française.

- L'ensemble des questions posées concernent les sujets parlants adultes (enseignants) et leurs utilisations de la langue française ainsi que leurs conceptions quant au nouveau français de nos jours :

Age

1. Si je vous dis :

« La langue serait un miroir reflétant l'image de la société au sein de laquelle elle s'emploie... »

- Adhérez-vous à cette citation ou pas ?

Oui Non

- Développez votre vision.

2. D'après vous, la langue française serait en un état :

- D'amélioration
- De dégradation
- De stabilité

- Développez votre point de vue.

3. Que pensez-vous de l'argot ?

4. Vous qualifieriez votre génération de :

- Classique
- Stable
- En partenariat avec la génération d'aujourd'hui
- Plus attachée à son héritage linguistique et culturel
- A plus de respect pour l'autorité

5. Croyez-vous que, la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques influent sur la façon de parler ou de communiquer des apprenants ?

Oui Non

- Justifiez votre réponse.

6. Comparée à votre génération, celle d'aujourd'hui :

- ... est plus individualiste
- ...est beaucoup plus cultivée
- ... n'a pas à faire autant d'effort
- ... est plus autonome
- ... respecte toujours le sens des valeurs familiales

7. Faut-il voir dans les excès de la jeunesse un problème à résoudre ?

Oui Non

- Justifiez votre réponse.

8. Dès la naissance, l'enfant emprunte à ses parents la langue qu'ils parlent, puis des éléments qui forgeront son éducation. Voyez-vous une différence langagière entre votre génération et celle d'aujourd'hui ?

Oui Non

Si oui :

- D'après vous, à quoi est dû ce décalage ?
- Quel serait le parler le plus juste ?
- Y a-t-il des marqueurs discursifs que vous remarquez chez vos jeunes interlocuteurs? En avez-vous vous-même ? Donnez des exemples.

9. De tout temps, la langue a évolué avec les jeunes générations, c'est un phénomène assez inconscient. Pensez-vous, qu'autrefois le renouvellement langagier est une question davantage sociale que générationnelle ?

Oui Non

10. Considérez-vous qu'il existe un (des) sociolecte(s) descriptif(s) des classes sociales présentes dans chaque société?

11. En tant qu'enseignant(e) de langue française, selon vous, sur quoi se fonder pour décider que les différences entre les situations linguistiques sont le produit de changement et non de substitutions/de transformations ?

12. À quoi reconnaissez-vous la nouvelle génération d'aujourd'hui ?

*****Merci pour votre collaboration*****

Annexe 02–Affiche publicitaire de l'émission – Koh-Lanta « Le choc des générations » 2017



Annexe 03–Quelques images du site Babelweb

Figure01 – La page d'accueil du site Babelweb<<http://www.babel-web.eu/>>.

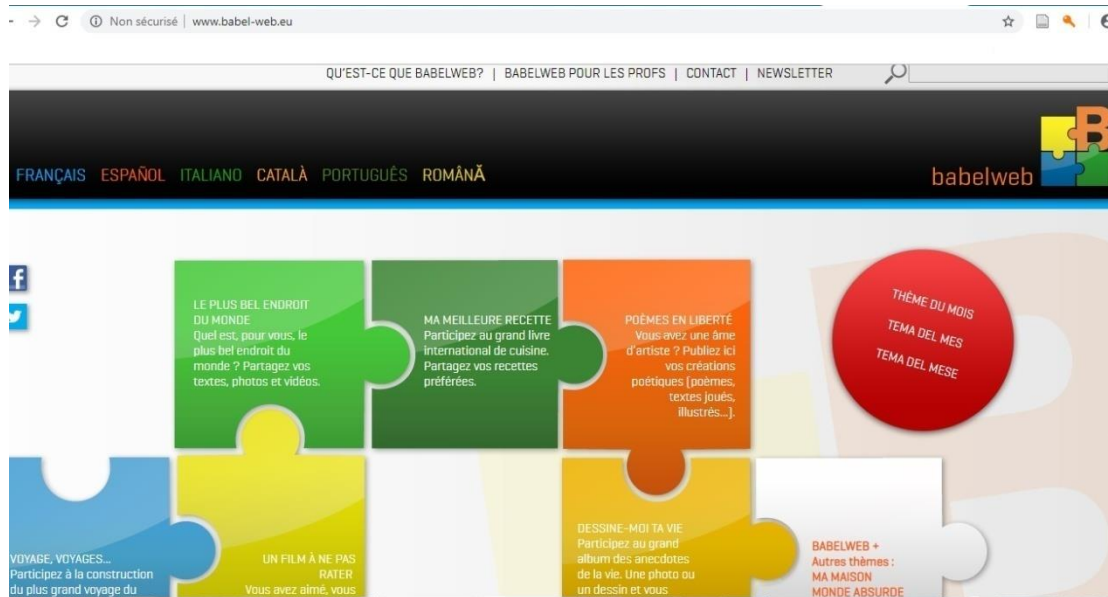
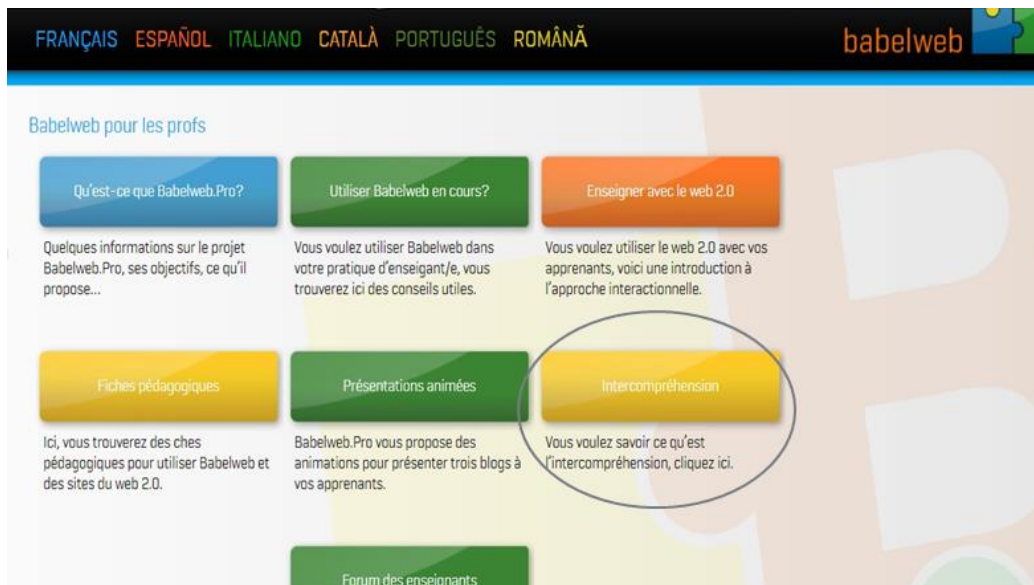


Figure02 – L'intercompréhension telle que expliquée dans la rubrique « Babelweb pour les profs » sur Babelweb<<http://www.babel-web.eu/>>.



Annexe 04–Démonstration des transcriptions des réponses des étudiants à la Q12 par le logiciel PRAAT

Dans les figures suivantes, de haut en bas :

- Le signal (traits fins noir)
- Les analyses :
 - Spectrogramme en gris ;
 - Les formants en rouge (les résonances du conduit vocal) ;
 - Le pitch en bleu (une tonalité dans la voix de l'interviewé);
 - L'intensité en jaune ;
- Lestires d'intervalles sont les particules énonciatives les plus répétées dans l'intervention de chaque interviewé.

Figure 01– Transcription de la réponse de l'Étue.ALG (M2) à la Q12 par PRAAT.

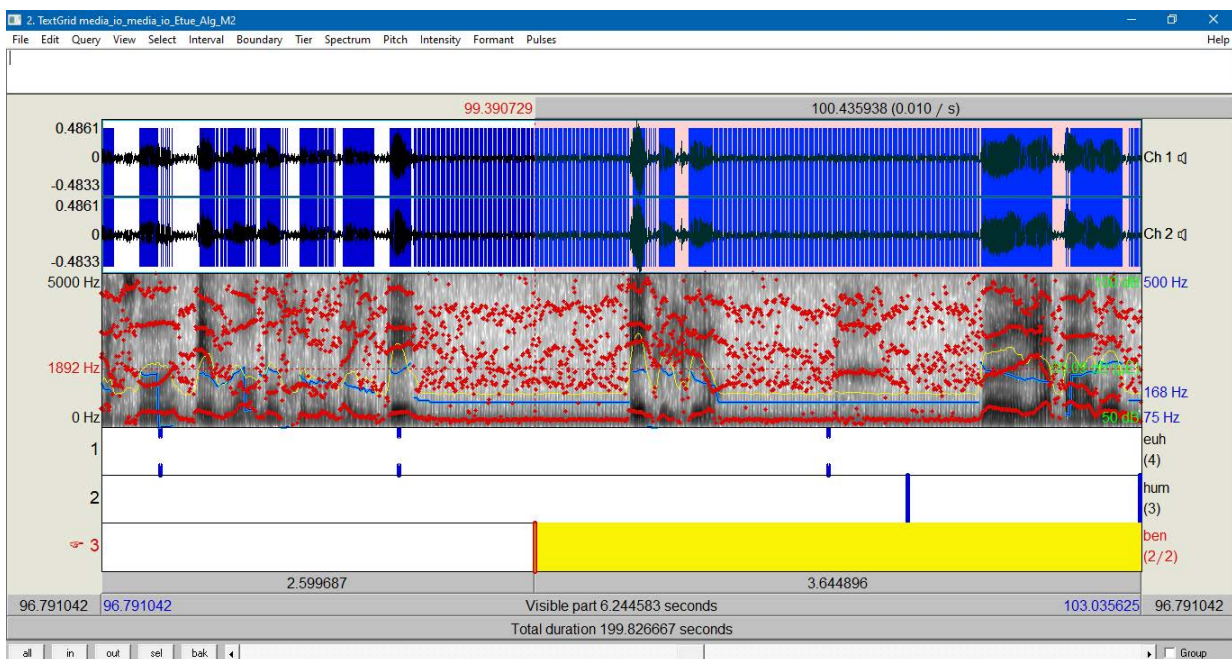


Figure 02– Transcription de la réponse de l'*Étu.ALG (L3)* à la *Q12* par PRAAT.

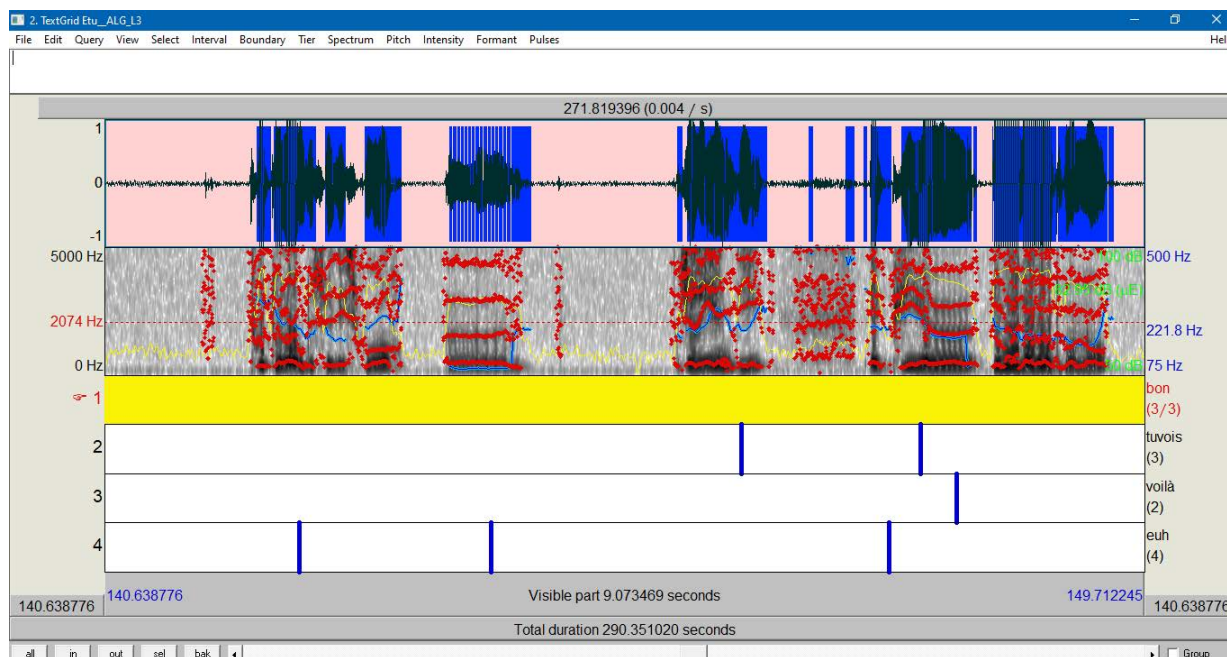


Figure 03– Transcription de la réponse de l'*Étue.FR (L1)* à la *Q12* par PRAAT.

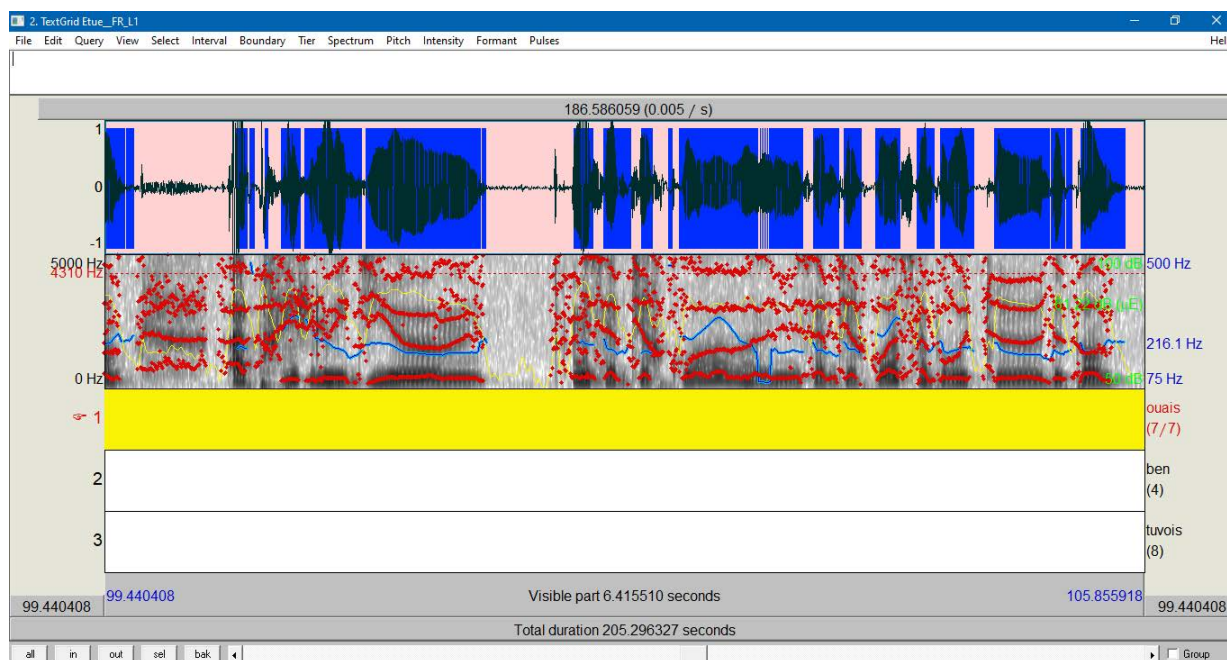
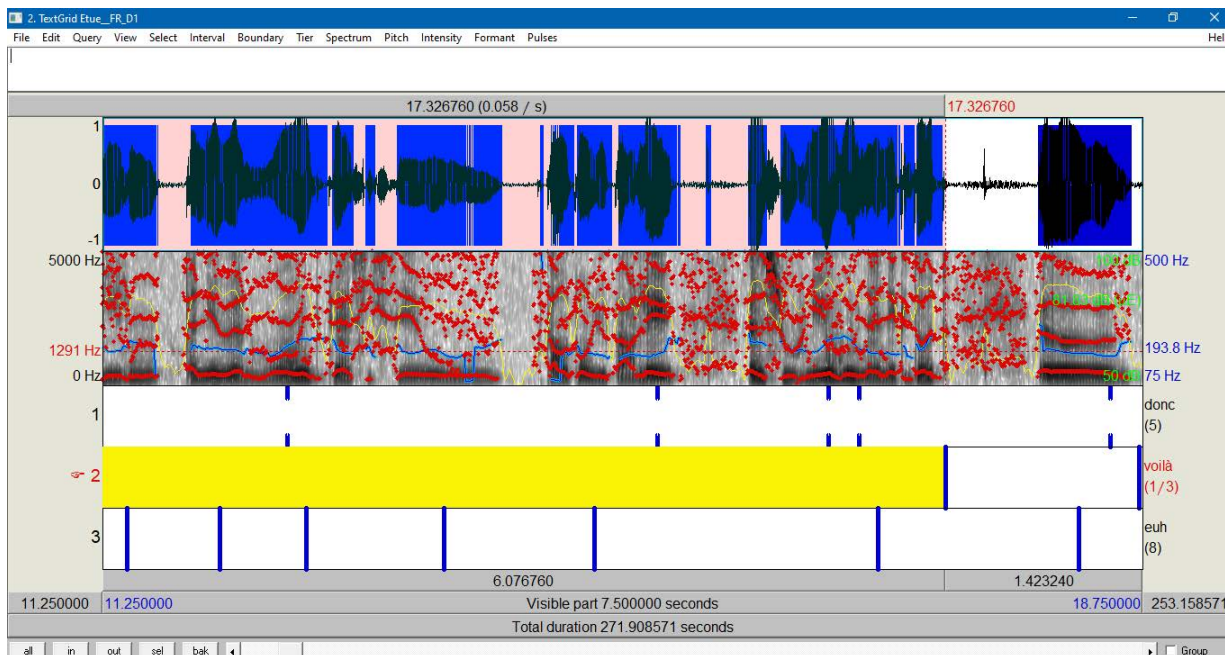


Figure 04– Transcription de la réponse de l'Étue.FR (D1) à la Q12 par PRAAT.



Liste des tableaux

- *Les tableaux du Chapitre I – Les mutations générationnelles*

Tableau01–Les types de variations –Facteurs externes– (Bulot, Blanchet, 2013 : 47)54

- *Les tableaux du Chapitre II – L’envergure du fait linguistique*

Tableau01–Quelques exemples proposés par nos jeunes interviewés en réponse à la **Q5**, montrant l’existence de plusieurs variétés linguistiques d’un même mot en français et en parler algérien.....88

Tableau02–L’ethnosociolinguistique selon Habermas (Habermas, 1995 : 91).....104

Tableau03–Les motifs représentés dans des énoncés par rapport au motif d’énonciation (Martinet, 1969 : 129-130).....161

Tableau04–Les deux principales catégories d’indices dans lexic et subjectivité (Sarfati, 2012 : 77)....165

- *Les tableaux du Chapitre III – Le langage comme pratique exclusivement humaine*

Tableau01–Les similitudes lexicales entre les langues de Babelweb.....214

Tableau02–Les caractéristiques des deux variétés proposées par Ferguson (Ferguson, 1959 : 326).....221

Tableau03–Les rapports entre bilinguisme et diglossie selon Fishman (Fishman, 1967 : 35).....222

Tableau04–Les phases de développement des fonctions du langage, selon Halliday (Halliday, 1974 : 56).....263

- *Les tableaux du Chapitre IV – Médias, langages et innovations*

Tableau01–Quelques exemples de lexies employées par les jeunes dans leurs échanges.....283

Tableau02–Quelques exemples proposés par nos jeunes interviewés en réponse à la **Q5**, montrant l’existence de plusieurs variétés linguistiques d’un même mot en français.....297

Tableau03–Les dichotomies langue arabe/langue étrangères (Mabrouk, 2009 : 39)307

Tableau04–Les distinctions proposées par Ferguson pour la « mise en formule » des situations plurilingues (Ferguson, 1966 : 30)311

Tableau05–La classification des langues présentes en France.....313

Tableau06–Les dénominations du récipient destiné à contenir de l’eau à table selon chaque région en France318

Tableau07– Quelques exemples proposés par nos jeunes interviewés algériens et français en réponse aux **Q5** et **Q9**.....325

Tableau08– Quelques exemples proposés par nos jeunes interviewés algériens et français en réponse aux **Q5** et **Q9**.....325

Tableau09–Quelques exemples proposés par nos jeunes interviewés algériens et français en réponse aux **Q5** et **Q9**.....328

Tableau10–Quelques exemples les plus fréquents des réponses, à la Q5, des étudiants interrogés sur les tournures lexicales.....334

- *Les tableaux du Chapitre V – Le cadre général et les dimensions stratégiques*

Tableau01–Les âges de nos jeunes interviewés algériens durant l’enquête (2017).....366

Tableau02–Le niveau d’étude de nos jeunes interviewés algériens durant l’enquête (2017).....367

Tableau03–Les classes sociales auxquelles appartiennent nos jeunes interviewés algériens.....367

Tableau04–Les origines géographiques de nos jeunes interviewés algériens.....368

Tableau05–« Vision des étudiants algériens vis-à-vis de la citation proposée ».....370

Tableau05.01–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....370

Tableau06– « La perception de la jeune génération en Algérie vis-à-vis de l’état ainsi que l’évolution de la langue française ».....371

Tableau06.01–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....372

Tableau07–« Ce que pensent les jeunes algériens de l’argot ».....373

Tableau08–« Ce que pensent les jeunes algériens du parler soutenu ».....374

Tableau09–« Le parler spécifique des jeunes étudiants algériens».....375

Tableau09.01–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....375

Tableau09.02–« Les tics de langage chez les interlocuteurs (amis/parents) des jeunes algériens interviewés».....376

Tableau09.03–« Les tics de langage chez les jeunes algériens interviewés».....376

Tableau10–« Les jugements des jeunes algériens sur leur parler ».....377

Tableau10.01–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....378

Tableau11–« L’existence des règles à respecter dans une conversation entre amis et avec les parents ».....379

Tableau12–« La jeune génération numérique d’aujourd’hui ».....380

Tableau13–« Une différence langagière entre la jeune génération d’aujourd’hui et celle d’hier ».....381

Tableau13.01–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....381

Tableau13.02–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....382

Tableau14–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés) sur le fait d’être numérique.....383

Tableau15–« L’influence de la qualité ou la pédagogie de l’enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques sur la façon de parler ou de communiquer de cette jeune génération d’aujourd’hui».....384

Tableau15.01–Attestant les justifications attribuées (par nos sujets interrogés)384

Tableau16–Les âges de nos jeunes interviewées françaises au moment de l’enquête (2017).....386

Tableau17–Le niveau d’étude de nos jeunes interviewées françaises au moment de l’enquête (2017).....386

Tableau18–Les classes sociales auxquelles appartiennent nos jeunes interviewées françaises.....	387
Tableau19–Les origines géographiques de nos jeunes interviewées françaises.....	388
Tableau20–« Vision des étudiantes françaises vis-à-vis de la citation proposée ».....	389
Tableau20.01–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....	390
Tableau21–« La perception de la jeune génération en France vis-à-vis de l'état ainsi que l'évolution de la langue française ».....	391
Tableau21.01–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....	391
Tableau22–« Ce que pensent les jeunes en France de l'argot ».....	392
Tableau23–« Ce que pensent les jeunes en France du parler soutenu ».....	393
Tableau24–« Le parler spécifique des jeunes en France».....	394
Tableau24.01–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....	394
Tableau24.02–« Les tics de langage chez les interlocuteurs (amis/parents) des jeunes interviewées en France».....	395
Tableau24.03–« Les tics de langage chez les jeunes interviewées en France».....	395
Tableau25– « Les jugements des jeunes français sur leur parler ».....	396
Tableau25.01–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....	397
Tableau26–« L'existence des règles à respecter dans une conversation entre amis et avec les parents ».....	397
Tableau27–« La jeune génération numérique d'aujourd'hui ».....	398
Tableau28–« Une différence langagière entre la jeune génération d'aujourd'hui et celle d'hier ».....	400
Tableau28.01–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....	400
Tableau28.02–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....	401
Tableau29–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....	402
Tableau30–« L'influence de la qualité ou la pédagogie de l'enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques sur la façon de parler ou de communiquer de cette jeune génération d'aujourd'hui».....	402
Tableau30.01 –Attestant les justifications attribuées (par nos sujets interrogés).....	403
Tableau31–Les tics de langage/particules énonciatives les plus employés par les jeunes interrogés dans les entretiens.....	411
Tableau32–Les âges de nos enseignants interviewés algériens au moment de l'enquête (2017).....	420
Tableau33–Les statuts de nos enseignants interviewés algériens au moment de l'enquête (2017).....	420
Tableau34–Les origines géographiques de nos enseignants interviewés algériens.....	421
Tableau35–« Vision des enseignants algériens vis-à-vis de la citation proposée ».....	422
Tableau35.01– Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....	423
Tableau36–« La perception des enseignants algériens au sujet de l'état de la langue ainsi que l'évolution de la langue française ».....	423
Tableau36.01–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....	424
Tableau37–« Ce que pensent les enseignants algériens de l'argot ».....	425
Tableau38–« La génération des enseignants (la génération d'hier) ».....	426

Tableau39–« L’influence de la qualité ou la pédagogie de l’enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques sur la façon de parler ou de communiquer des apprenants de cette jeune génération d’aujourd’hui ».....	427
Tableau39.01–Attestant les justifications attribuées (par nos sujets interrogés)	427
Tableau40–« La génération d’aujourd’hui par rapport à celle d’hier ».....	428
Tableau41–« Les problèmes décelables dans les excès de la jeunesse d’aujourd’hui, selon les enseignants algériens ».....	429
Tableau41.01–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....	429
Tableau42–« Une différence langagière entre la génération d’hier et celle jeune d’aujourd’hui»	431
Tableau42.01–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés)	432
Tableau42.02–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....	432
Tableau42.03–« Les marqueurs discursifs chez les jeunes interlocuteurs des enseignants algériens»	433
Tableau42.04–« Les marqueurs discursifs chez les enseignants de la génération X en Algérie».....	433
Tableau43–« Le renouvellement langagier est une question davantage sociale ou générationnelle »	434
Tableau44–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés) sur la <i>Q10</i>	435
Tableau45–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés) sur la <i>Q11</i>	435
Tableau46–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés) sur la <i>Q12</i>	436
Tableau47–« Les âges de nos enseignants interviewés français au moment de l’enquête (2017.....	437
Tableau48–« Les statuts de nos enseignants interviewés français au moment de l’enquête (2017) »	438
Tableau49–« Les origines géographiques de nos enseignants interviewés français »	438
Tableau50–« Vision des enseignants français vis-à-vis de la citation proposée ».....	439
Tableau50.01–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....	440
Tableau51–« La perception des enseignants vis-à-vis de l’état ainsi que l’évolution de la langue française».....	440
Tableau51.01–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....	441
Tableau52–« Ce que pensent les enseignants français de l’argot ».....	442
Tableau53–« La génération des enseignants (la génération d’hier) ».....	442
Tableau54–« L’influence de la qualité ou la pédagogie de l’enseignement ainsi que ces nouveaux moyens technologiques sur la façon de parler ou de communiquer des apprenants de cette jeune génération d’aujourd’hui ».....	443
Tableau54.01–Attestant les justifications attribuées (par nos sujets interrogés).....	444
Tableau55–« La génération d’aujourd’hui par rapport à celle d’hier ».....	445
Tableau56– « Les problèmes décelables dans les excès de la jeunesse d’aujourd’hui selon les enseignants français».....	446
Tableau56.01–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....	446
Tableau57–« Une différence langagière entre la génération d’hier et celle jeune d’aujourd’hui».....	447
Tableau57.01–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....	448
Tableau57.02–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés).....	448

Tableau57.03–« Les marqueurs discursifs chez les jeunes interlocuteurs des enseignants français».....	449
Tableau57.04–« Les marqueurs discursifs chez les enseignants de la génération X en France».....	449
Tableau58–« Le renouvellement langagier est une question davantage sociale ou générationnelle ».....	450
Tableau59–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés) sur la Q10	451
Tableau60–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés) sur la Q11	452
Tableau61–Attestant les arguments attribués (par nos sujets interrogés) sur la Q12	453
Tableau62–Les caractéristiques du langage formel et du langage public selon Bernstein.....	456

- *Les tableaux du Chapitre VI – Le mot « GENERATION » en réalité*

Tableau01–La biographie des candidats de Koh-Lanta « Le choc des générations » 2017.....	471
Tableau02–Les expressions dans le parler des participants.....	480
Tableau03–Grille syntaxique d’un échange entre Sandrine et Magalie (D’après Blanche-Benveniste, 1989).....	490
Tableau04–Grille syntaxique d’un échange entre l’animateur et Tiffany (D’après Blanche-Benveniste, 1989).....	491
Tableau05– Grille syntaxique d’un échange entre l’animateur, André et Tiffany (D’après Blanche-Benveniste, 1989).....	492

Liste des figures

- *Les figures du Chapitre I – Les mutations générationnelles*

Figure01–Schéma expliquant la mémoire sociolinguistique et discours (Bulot, 2004 : 144)64

- *Les figures du Chapitre II – L’envergure du fait linguistique*

Figure01–Représentation imagée des relations entre diachronie et synchronie (CLG, 1971 : 125).....84

Figure02–Un schéma ethnosociolinguistique de la communication (Blanchet, 2012)97

Figure03–Les niveaux d’analyse de la pragmatique (Sarfati, 2005 : 83).....109

Figure04–Les niveaux contextuels explicatifs de la pragmatique (Sarfati, 2005 : 83)109

Figure05–La réécriture du schéma de Jakobson proposée par Kerbrat-Orecchioni (Kerbrat-Orecchioni, 2009 :16)152

Figure06–Schéma récapitulatif des types de marqueurs discursifs (Dostie, 2004 : 47).....173

Figure07–Article de dictionnaire type (Dostie, 2004 : 187)175

Figure08–Schéma récapitulatif de la structure de type concession triangulaire de « apparemment » en trois points de vue (Anscombe, 2013 : 54)178

- *Les figures du Chapitre III – Le langage comme pratique exclusivement humaine*

Figure01–Démonstration d’un centre générateur et axial ensemble (Benveniste, 1980 [1966] : 79).....200

Figure02–Un exemple concret d’une intercompréhension entre deux blogueurs.....213

Figure03–Schéma expliquant la compétence discursive (Capucho, 2008 : 241).....228

Figure04–Les différents constituants d’interaction (Kerbrat-Orecchioni, 1990 : 213).....260

- *Les figures du Chapitre IV – Médias, langages et innovations*

Figure01–Image explicative des relations interpersonnelles au sens de Barnes (1954).....278

Figure02–Quelques exemples expliquant le fonctionnement du correcteur orthographique sur un Smartphone.....285

Figure03–Schéma explicatif des parlars d’une famille algérienne.....300

Figure04–La carte linguistique de l’Algérie.....304

Figure05–La carte linguistique de la France.....317

Figure06–Les dénominations du récipient destiné à contenir de l’eau à table selon chaque région en France.....319

Figure07–Schéma expliquant le rapport entre langage et ses fonctions sociales.....337

Liste des graphiques

Graphique01–La situation linguistique du français selon les pays.....314

Index des auteurs

A

Abdelilah-Bauer 229
Achard-Bayle 72, 73, 82, 191, 265, 508
Adam 132, 140, 279, 280
Amossy 253, 321
Andriot-Saillant 22, 27
Anscembre 170, 171, 173, 175, 176, 178, 567
Arezki 302, 303
Arrondel, Masson 22, 29
Attias-Donfut .27, 28, 29, 36, 64, 322, 366, 385, 419, 437, 576
Attias-Donfut, Segalen 27, 28, 36, 64, 366, 385, 419, 437
Auger 93, 481
Auroux 64, 65, 100, 158, 298
Austin 101, 109, 135, 151, 216, 255, 260, 262, 551
Avanzi 316, 317

B

Bajoit 27, 37, 41, 68, 307
Bakhtine 142, 143, 144, 203, 537, 549
Bateson 96, 458
Baylon 99, 253, 348
Benveniste 97, 101, 123, 124, 162, 163, 164, 165, 189, 191,
193, 196, 199, 200, 235, 537, 567
Bernicot 137, 163, 247
Bernstein 26, 148, 261, 262, 335, 336, 337, 454, 455, 456,
457, 461, 566
Billiez 549
Blanche-Benveniste 79, 80, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 497,
499, 500, 521, 531, 566
Blanchet.. 42, 43, 44, 53, 54, 55, 58, 65, 66, 72, 78, 79, 80, 81,
91, 93, 94, 96, 97, 98, 99, 101, 102, 107, 111, 112, 127,
143, 157, 241, 298, 302, 305, 354, 360, 562, 567
Bloomfield 61, 95, 224, 235, 289
Boumans 41
Bourdieu.. 44, 50, 52, 88, 89, 90, 115, 148, 226, 227, 262, 282
Boutet 149, 233, 469
Boyer 24, 42, 58, 82, 100, 233, 266, 320
Brown, Levinson 136, 139, 247
Bulut..... 39, 41, 42, 43, 44, 53, 54, 55, 57, 58, 63, 66, 67, 127,
233, 562, 566
Bulut et Blanchet..... 39, 41, 42, 43, 55, 57, 63

C

Caddéo..... 72, 508
Calvet 39, 40, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 58, 60, 61, 72, 87,
88, 89, 99, 100, 101, 188, 189, 222, 260, 265, 277, 278,
294, 295, 298, 299, 307, 309, 310, 313, 314, 508
Calvet et Varela..... 295, 348
Camilleri 44, 93, 111, 208
Canut 149, 196
Capucho..... 212, 228, 567
Cerquiglini 150, 316
Charaudeau 257, 291, 292, 361, 499
Charolles..... 125, 141
Chaudenson..... 309, 312, 313
Chomsky. 24, 26, 30, 31, 77, 95, 203, 232, 234, 246, 270, 288,
332, 336, 508
Combettes..... 72, 75, 112, 117, 128, 508
Combettes et Marchello-Nizia..... 72, 75, 112

Coseriu . 84, 85, 86, 87, 90, 144, 145, 146, 147, 195, 197, 217,
230, 231, 232, 235, 236, 237, 263, 264, 269
Culioli..... 76, 157, 520

D

Damasio et Damasio..... 199, 234
Davidson 484
Delaplace 44
Dostie 119, 120, 121, 171, 172, 173, 174, 175, 567
Ducrot. 109, 113, 126, 132, 142, 143, 152, 153, 154, 162, 164,
172, 235, 241

E

Embarki 299, 300
Ervin-Tripp 163, 218, 458, 529
Ester 76, 185, 243, 506

F

Ferguson 61, 219, 220, 221, 222, 309, 310, 311, 562
Fernandez 166, 167, 168, 169, 170, 183, 357
Fishman 221, 222, 223, 287, 309, 311, 469, 562
Florin..... 72, 188, 190, 194, 197, 198, 199, 261, 269, 508

G

Gadamer 206, 281, 282
Gadet 51, 56, 101, 117, 330, 357
Galissou 120, 154, 155, 161, 266, 267, 268, 545
Garfinkel..... 204, 257
Gérard-Naef..... 26, 137, 244, 250
Goffman.. 24, 25, 131, 134, 139, 211, 248, 250, 253, 254, 255,
263, 458
Goudaillier..... 45, 117, 233, 324
Greenberg 39, 244, 245, 458
Grice..... 110, 137, 151, 201, 216, 255
Guespin..... 127, 254
Guiraud..... 46, 47, 53, 522
Gumperz..... 11, 25, 26, 98, 100, 104, 105, 169, 206, 211, 215,
216, 219, 229, 230, 239, 240, 246, 257, 287, 314, 332, 413,
458

H

Habermas..... 12, 103, 205, 206, 562
Hagège..... 72, 254, 298, 326, 356, 508
Hall et Hall..... 207, 210, 248
Halliday 261, 262, 337, 562
Hélot..... 225, 226
Hymes .. 24, 26, 39, 66, 96, 115, 216, 219, 222, 238, 257, 287,
289, 332, 458
Hymes et Gumperz..... 66, 216

J

Jakobson . 96, 97, 148, 149, 151, 152, 162, 190, 191, 359, 500,
567
Janin 212, 214, 215

K

Kerbrat-Orecchioni..... 25, 105, 106, 107, 124, 130, 131, 132,
133, 134, 135, 137, 138, 139, 140, 152, 206, 207, 208, 209,

210, 211, 239, 240, 247, 248, 249, 250, 252, 253, 254, 256,
257, 258, 259, 357, 358, 359, 361, 567

Kleiber.....180, 335

L

Labov 25, 39, 43, 50, 51, 52, 56, 59, 60, 61, 90, 100, 112, 114,
115, 116, 117, 118, 119, 148, 196, 207, 243, 259, 287, 288,
289, 293, 294, 328, 348, 349, 359, 405, 470, 516, 531

Lachkar... 21, 58, 66, 72, 80, 81, 105, 122, 265, 275, 320, 321,
322, 325, 326, 508

Ledegen 43, 52, 56, 58

Lentin72, 188, 196, 202, 508, 523

Lévi-Strauss210, 267

M

Maingueneau...72, 76, 124, 125, 127, 140, 150, 151, 159, 166,
192, 361, 508

Marchello-Nizia 73, 75, 112, 113, 117

Martinet 61, 80, 94, 100, 112, 159, 160, 161, 162, 235, 268,
279, 325, 521, 562

Meillet44, 119

Melliani42, 233

Messaoudi..... 24, 65, 354

Moeschler et Reboul..... 110, 125, 126, 151

Morris..... 256, 341, 342

Musso 278, 343, 349

O

Octobre 37, 38, 64, 68, 338, 339, 343, 514

P

Piaget..... 191

Pottier99, 102, 168, 285

Prensky..... 20, 37, 343

Prieto..... 94, 218, 235

Pruvost et Sablayrolles 90

R

Rastier73, 279, 280, 342

Reboul et Moeschler.....109, 110

Ricœur76, 281, 329, 483

Robillard..... 55, 101, 281, 298, 299

S

Sablayrolles..... 285, 289, 290

Sarfati . 107, 108, 109, 125, 140, 151, 157, 164, 165, 166, 203,
562, 567

Saussure.....4, 57, 77, 82, 83, 88, 94, 100, 101, 146, 148, 191,
196, 199, 268, 269, 287, 288, 290, 435, 454, 500, 503, 508,
518, 571

Searle..... 109, 120, 126, 151, 216, 257, 342, 413

Sériot 62, 63, 125

Serres..... 20, 21, 37, 337

Sourdod 13, 234, 325

Sperber et Wilson..... 109, 110, 150, 151, 152, 258

T

Taleb-Ibrahimi 23, 27, 39, 297, 303, 304

Talmy 200, 201, 204

Todorov 106, 113, 126, 143, 162, 241

Trimaille 44, 66

V

Van Dijk128, 203

Vernant.....129, 130, 135, 136

W

Walter.....42, 45, 60, 71, 530

Weber205, 360, 367, 386

Weinreich 129, 219, 288

Y

Yanaprasart.....76, 172

Index des notions

A

acculturation linguistique · 26, 221
actes de langage · 35, 66, 80, 105, 125, 132, 190, 200, 207, 209, 248, 411, 513, 542
analyse du discours · 73, 102, 123, 124, 125, 126, 128, 132, 142, 157, 163, 166, 184, 202, 283, 290, 359, 455, 481, 513, 528, 535, 539, 541

B

biculturalisme · 229
bilinguisme · 16, 26, 80, 102, 188, 218, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 228, 229, 285, 299, 301, 313, 376, 394, 517, 523, 556, 566

C

changement linguistique · 6, 11, 13, 14, 31, 39, 43, 53, 55, 60, 69, 72, 73, 75, 86, 87, 90, 91, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 144, 145, 146, 156, 171, 180, 181, 184, 193, 229, 231, 232, 259, 269, 292, 293, 346, 402, 433, 448, 461, 522, 536, 542, 565, 569, 570
cognition · 99, 201, 203, 252, 533, 539, 542, 544, 566
communication intergénérationnelle · 27, 194, 464
compétence communicative · 11, 24, 25, 26, 27, 107, 157, 214, 243, 249, 262, 287, 329, 564
contact de langues · 64, 376, 394, 458
créativité · 45, 90, 145, 193, 231, 284, 329, 375, 381, 394, 398, 399, 402, 503

D

dialectologie · 66, 72, 101, 102, 140, 216
dialogisme · 142, 143, 150, 184, 464, 511, 543, 565

E

ethnolinguistique · 6, 55, 66, 78, 81, 96, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 291, 514, 556, 561, 565
évolution linguistique · 6, 57, 60, 66, 117, 293, 322, 564
extralinguistique · 12, 65, 73, 124, 160, 189, 196, 198, 226, 230, 239, 240, 279, 481

F

facteurs externes · 53, 73
facteurs internes · 53
fonctions du langage · 96, 189, 190, 229, 260, 556

G

générations · 1, 7, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 20, 21, 22, 23, 27, 28, 29, 30, 32, 34, 36, 37, 38, 54, 59, 62, 64, 66, 67, 73, 75, 99, 104, 111, 112, 113, 116, 117, 127, 132, 133, 139, 163, 167, 175, 176, 178, 180, 182, 184, 190, 201, 204, 205, 222, 225, 232, 241, 265, 269, 281, 290, 291, 297, 299, 312, 323, 326, 327, 328, 329, 330, 333, 337, 338, 341, 342, 344, 346, 361, 366, 379, 386, 389, 397, 402, 413, 414, 415, 419, 426, 428, 429, 430, 431, 436, 445, 446, 447, 450, 452, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 464, 467, 469, 470, 475, 476, 477, 478, 482, 484, 489, 493, 496, 498, 499, 503, 504, 505, 506, 507, 510, 511, 522, 535, 550, 551, 560, 564, 567, 568, 569, 570
grammaticalisation · 113, 119, 121, 175, 522

H

horizon d'attente · 149
hypercorrection · 60, 116, 346

I

identité · 12, 24, 29, 30, 40, 42, 47, 54, 58, 62, 80, 94, 98, 99, 102, 112, 114, 123, 155, 204, 228, 234, 245, 257, 258, 265, 266, 269, 272, 278, 290, 293, 308, 315, 340, 347, 356, 368, 379, 387, 390, 402, 414, 420, 437, 496, 498, 509, 510, 514, 517, 524, 533, 534, 535
inférence · 107, 125, 133, 151, 177, 201, 537

intentionnalité · 73, 98, 107, 129, 130, 290
interactions langagières · 1, 12, 14, 15, 34, 64, 67, 74, 104, 128, 130, 135, 184, 229, 329, 338, 351, 360, 361, 366, 369, 382, 386, 391, 400, 402, 409, 411, 413, 419, 429, 430, 435, 436, 441, 446, 458, 459, 460, 461, 470, 478, 496, 504, 506, 564, 568
intercompréhension · 7, 15, 148, 188, 204, 210, 211, 212, 213, 214, 242, 518, 519, 531, 544, 552, 561, 566
interculturalité · 6, 11, 91, 92, 93, 107, 506, 515, 565
interdisciplinarité · 6, 16, 92, 123, 124, 328, 509, 565
intervention · 12, 35, 56, 59, 67, 79, 121, 128, 131, 138, 178, 252, 258, 262, 264, 267, 358, 449, 487, 503, 553, 566

J

jeux de langage · 129, 158

K

kinésique · 139, 240

L

lexicologie · 92, 93, 265, 266, 267, 527, 529, 539, 566
linguistique interactionniste · 105, 132

M

marqueurs discursifs · 170, 171, 172, 416, 428, 430, 444, 446, 447, 499, 524, 550, 559, 560, 561, 565
médiat · 16, 38, 58, 69, 127, 283, 295, 296, 298, 300, 302, 303, 307, 335, 342, 464, 467, 477, 496, 503, 516, 533, 567, 570
métalinguistique · 76, 148, 157, 158, 189, 481, 518
mutation · 23, 68, 146, 175, 180, 284, 320, 335, 337, 344, 378, 396, 414, 427, 457, 499, 512, 537, 548

N

néologies · 72, 288
numérique · 7, 14, 15, 20, 62, 64, 68, 133, 212, 214, 241, 242, 276, 278, 280, 282, 284, 288, 295, 328, 329, 335, 336, 337, 338, 341, 344, 347, 351, 352, 363, 377, 380, 381, 382, 395, 398, 399, 400, 401, 413, 416, 418, 424, 426, 427, 435, 441, 443, 444, 450, 452, 457, 458, 460, 504, 515, 523, 524, 531, 534, 535, 536, 538, 539, 544, 548, 557, 558, 567

O

opérateurs · 141, 173

P

parlers jeunes · 15, 39, 41, 42, 44, 45, 63, 517
particules énonciatives · 141, 167, 168, 169, 170, 183, 184, 355, 404, 408, 409, 412, 446, 447, 525, 553, 558
paysage linguistique · 300, 306, 312, 313, 375, 393, 470, 567
polyphonie · 142, 143, 154, 260
pragmaticalisation · 119, 171, 174, 175
pratiques langagières · 16, 21, 29, 30, 44, 63, 64, 102, 167, 206, 215, 225, 236, 249, 295, 296, 320, 327, 351, 352, 360, 366, 429, 449, 451, 455, 458, 464, 466, 467, 478, 492, 500, 507, 512, 514, 532, 569, 570

R

représentations · 7, 12, 15, 16, 23, 24, 29, 35, 37, 44, 58, 65, 73, 80, 93, 95, 99, 107, 127, 133, 148, 149, 150, 152, 155, 157, 198, 213, 225, 238, 255, 256, 267, 279, 280, 284, 295, 304, 306, 312, 316, 317, 318, 319, 332, 333, 337, 339, 340, 344, 353, 359, 361, 419, 435, 454, 458, 466, 478, 496, 516, 520, 521, 523, 524, 529, 533, 545, 571, 574

S

stéréotypes · 93, 164, 318, 319, 464, 510, 533

T

temporalité · 198, 199, 496

tics de langage · 171, 179, 183, 362, 372, 373, 374, 391, 392,
408, 409, 430, 447, 548, 557, 558

U

universalité · 230, 231, 328, 373

V

variable · 1, 15, 50, 51, 68, 87, 92, 116, 118, 137, 173, 217,
229, 238, 291, 292, 293, 301, 314, 323, 346, 352, 364, 366,
383, 386, 417, 419, 434, 436, 461, 468, 493, 512

variations · 6, 7, 14, 15, 23, 24, 32, 42, 43, 51, 52, 54, 55, 62,
66, 73, 75, 78, 79, 80, 82, 87, 89, 98, 101, 102, 105, 107,
112, 162, 171, 197, 204, 206, 224, 256, 258, 268, 329, 379,
487, 505, 509, 514, 522, 556, 564, 566, 570

variété · 42, 43, 44, 45, 55, 64, 78, 80, 81, 85, 90, 98, 147,
204, 216, 218, 219, 220, 221, 251, 263, 264, 298, 300, 307,
312, 322, 327, 328, 347, 374, 392, 400, 414, 430, 499, 526

vivre ensemble · 28, 29, 64, 351, 437, 455, 464, 484, 503,
506, 564, 569

TABLE DES MATIERES

<i>INTRODUCTION GENERALE</i>	10
Problématique.....	13
Hypothèses.....	14
Objectifs	14
Structure de la thèse.....	15
1. Les mutations générationnelles.....	15
2. L'envergure du fait linguistique	15
3. Le langage comme pratique exclusivement humaine.....	16
4. Médias, langages et innovations.....	16
5. Le cadre général et les dimensions stratégiques	16
6. Le mot « GENERATION » en réalité.....	17
Chapitre I	18
Les mutations générationnelles.....	18
Introduction	20
1. Analyse de la génération : Transmission intergénérationnelle et culture	22
1.1. Une différenciation visible entre générations : Rapport compétence communicative / compétence interculturelle.....	23
1.2. Les générations entre distinctions et interactivité : D'une phase de deuil à une phase d'une action cohérente	27
1.2.1. Un modèle familial différent	28
1.2.2. Le vivre ensemble	29
1.2.3. Vivre au présent et s'ouvrir sur le monde.....	29
2. Les mouvements intergénérationnels	30
2.1. Enfance et pratiques sociolangagières	31
2.2. Des jeunes, des identités, mais un langage	33
2.3. Description de l'état de la structure intentionnelle des interactions langagières entre les générations.....	35
2.4. Des nouvelles perspectives chez les jeunes.....	36

3.	La génération des TIC.....	37
3.1.	Les nouvelles formes de liberté chez les jeunes	38
3.2.	Pour un développement de la culture du moindre effort	38
3.3.	Une jeunesse à la recherche d'une identification.....	41
4.	Des âges, des parlers et des variations	42
4.1.	Des argots et des sociolectes	44
4.2.	Variations diastratiques, diatopiques et diachroniques.....	51
4.3.	Une variation : Externe ou Interne ?	53
5.	Le raisonnement de toute évolution linguistique.....	57
6.	L'état présent de la linguistique	60
6.1.	S'agit-il d'une communauté linguistique ou communauté sociale ?	61
6.2.	La transmission d'expériences, d'actions et de mémoires.....	62
6.3.	Les accomplissements collectifs : langagiers, culturels, artistiques.....	64
7.	S'agit-il d'une nouvelle linguistique de terrain et/ou de corpus ?	65
	Conclusion.....	69
	Chapitre II.....	71
	L'envergure du fait linguistique	71
	Introduction	73
1.	Identité linguistique et authenticité	76
1.1.	La dichotomie langue/ parole depuis Saussure (CLG).....	78
1.2.	La dichotomie langue / culture	81
1.3.	Synchronie / diachronie : Les variables linguistiques et les variables sociales.....	83
2.	Enjeux linguistiques et interculturalité	92
2.1.	L'interculturalité, l'interdisciplinarité et le transfert culturel	93
2.2.	La « communication » un fossé à combler	95
3.	Linguistique et ethnosociolinguistique	100
3.1.	Vers une approche ethnosociolinguistique d'interprétation	103
3.2.	Ethnocentrisme et malentendu en communication interculturelle	105
3.3.	Pour un équilibre linguistico-pragmatique : Construction de l'appartenance interculturelle.....	108

4. Le renouveau des analyses du changement linguistique : Face à la notion de Changement / Transformation linguistique	113
4.1. L'importance subjective d'un changement linguistique.....	117
4.2. Parle-t-on de « Grammaticalisation » ou de « Pragmaticalisation » ?.....	119
5. Linguistique, discours et interdisciplinarité.....	123
5.1. Analyse du discours.....	125
5.2. Discours et linguistique	126
5.3. Du discours à l'application	129
6. Intervention du discours ou interaction des discours.....	131
6.1. Interaction et discours.....	132
6.2. Capacités langagières pragmatiques et interactions	136
6.3. Cohérence, cohésion et hiérarchie.....	140
6.4. Du dialogisme à l'intertextualité	142
7. À la recherche de la langue parfaite	144
7.1. Représentation de la norme linguistique en français contemporain : La nouvelle réforme.....	148
7.2. À la recherche d'information par « une sémantique discursive »	150
8. Les relations discursives « explicite/ implicite » dans les jeux de mots.....	157
8.1. Les implicites linguistiques et les énoncés courants	160
8.2. L'énonciation dans sa transparence.....	162
8.3. L'énonciation : Un reflet de la subjectivité dans le langage	165
8.4. On parle de Particules énonciatives.....	167
Conclusion.....	185
Chapitre III.....	186
Le langage comme pratique exclusivement humaine	186
Introduction	188
1. Langage, histoire et application.....	190
2. Le langage, aux sciences du langage.....	191
3. Les niveaux d'analyse du langage	193
4. Les rapports entre pensée et langage.....	196
4.1. Le langage tel qu'il est appris.....	197

4.2.	Comment le langage transmet nos pensées ?	199
4.3.	Une cognition multimodale : La théorie de la pertinence optimale	202
5.	Les variations linguistiques des parlers origines d'intercompréhension.....	205
5.1.	La parole en adaptations	216
5.2.	Bilinguisme et diglossie	219
5.3.	Le jeune bilingue	224
5.4.	Du bilinguisme au plurilinguisme	226
5.5.	Les jeunes bilingues : Quels obstacles ?	229
6.	La conception linguistique du langage comme fait social.....	231
6.1.	Structure et réception du langage parlé.....	233
6.2.	D'une situation à un sens	235
7.	Le langage et les langues pour communiquer	242
7.1.	Langage et interactions verbales	251
7.2.	Langage et conversation	251
7.3.	Conversation, intervention et cognition.....	254
8.	L'action sur la langue	261
8.1.	L'intervention sur le lexique d'une langue	264
8.2.	D'une culture à une lexiculture.....	267
	Conclusion.....	270
	Chapitre IV.....	272
	médias, langages et innovations.....	272
	Introduction	274
1.	Les langues et les réseaux interpersonnels.....	277
2.	Les nouvelles technologies comme constitutif de l'humanité	283
2.1.	La jeune génération vit et apprend avec les nouveaux médias.....	285
2.2.	Les représentations des évolutions sociétales dans les structures linguistiques : Le medium et le message	286
3.	Une concurrence pour une reproduction sociale de la langue	292
3.1.	La situation sociolinguistique en Algérie	295

3.2.	Le paysage linguistique Algérien	302
3.3.	La situation sociolinguistique en Algérie et en France Métropolitaine	309
3.4.	Le paysage linguistique Français	315
4.	Les représentations linguistiques et espaces	319
4.1.	Les emprunts lexicaux de l'arabe vers le français	323
4.2.	Les emprunts lexicaux de l'anglais vers le français	326
5.	De la langue de l'Autre à une nouvelle langue	329
5.1.	Parents et jeunes.....	331
5.2.	La société, le résultat de toute forme de construction : Rapport compétence/ performance	332
6.	Jeunes et écrans : Grandir dans un monde numérique	337
6.1.	Jeunesse numérique.....	338
6.2.	Jeunes, culture et nouvelles technologies numériques	339
6.3.	Analyse interprétative du rapport sémantico-linguistique dans le numérique.....	340
7.	Découvrir et partager des contenus culturels	343
7.1.	Créer des contenus culturels	344
7.1.1.	Lire les actualités	345
7.1.2.	Suivre des cours en ligne.....	345
7.1.3.	Apprendre	346
8.	Répercussions des TIC sur les jeunes générations.....	346
	Conclusion.....	348
	Chapitre V.....	351
	Le cadre général et les dimensions stratégiques.....	351
	Introduction	353
1.	Le cadre général – Pratiques langagières déclarées (Représentations)-	354
2.	Enquêtes de terrain	362
2.1.	Présentation et description de l'échantillon.....	363
2.1.1.	Des enregistrements des jeunes étudiants de la génération Y (selon la variante âge : nés entre 1980 - 1997).....	363
2.1.2.	Des enregistrements des adultes enseignants de la génération X (selon la variante âge : nés entre 1960 - 1980)	417
3.	Présentation des résultats.....	459

Conclusion.....	462
Chapitre VI.....	463
Le mot « GENERATION » en réalité.....	463
Introduction	465
1. Le cadre général – Pratiques langagières effectives –	467
1.1. Description de l'émission – Koh-Lanta « Le choc des générations » 2017–	468
2. Analyse linguistico-discursive des extraits : formes verbales et sémio-visuelles	479
2.1. Le cadre linguistique (les interférences des parlers – le vocabulaire –).....	479
2.2. Les interactions verbales	485
3. Présentation des résultats.....	496
Conclusion.....	497
Conclusion générale	501
Des perspectives de recherche	507
Bibliographie	508
Références et Orientations bibliographiques.....	509
ANNEXES.....	548
Liste des tableaux	558
Liste des figures	563
Liste des graphiques	564
Index des auteurs	565
Index des notions	567
Résumé	575
Abstract.....	576

Résumé

L'échange et le *vivre ensemble* des générations ont pour objectif le partage des espaces publics et des lieux de vie, à l'échelle d'une famille, d'une ville, d'un cadre social ou culturel. Mais cela n'empêche pas qu'il puisse y avoir des changements de transmission de valeurs et de traditions intergénérationnelles, avec l'introduction des nouvelles technologies, dans le quotidien des individus. De par cette mixité des générations, les rapports urbains/ruraux et le partage d'un espace approprié, privé/public, donnent naissance à une concurrence identitaire et à un changement dans les pratiques langagières des individus. Attias-Donfut (1995), Arrondel et Masson (1999), entre autres, admettent que la mobilisation des ressources langagières, des savoir-faire des acteurs dans la prévention des risques sociaux et la construction de réponses collectives, ont un impact positif sur le développement social.

Dans cette étude, nous accordons la priorité aux sciences du langage pour voir si on peut traiter la question du changement linguistique aux plans théorique et descriptif. Ainsi, nous essayons de répondre à ces questions : Quel est l'impact de ce nouveau code ou bien de ce nouveau français populaire sur la langue française en général et sur les échanges langagiers en particulier, entre la génération d'hier notée X (1960-1980) et celle d'aujourd'hui notée Y (1980-1997) ? Comment le locuteur et l'interlocuteur de ces deux générations répondent à leurs besoins langagiers ? Quels sont les facteurs d'évolution des situations linguistiques ? Comment agissent-ils ? Et que laissent-ils présager ? Enfin, sur quoi se fonder pour décider que les différences entre les situations linguistiques sont le produit de changements et non de substitutions/de transformations ?

L'objectif de ce travail est d'expérimenter une modélisation théorique des marques discursives intergénérationnelles, relatives aux faits caractéristiques d'une génération, d'un territoire, d'un changement linguistique et des pratiques langagières.

En effet, une langue ne peut exister que parce que ses locuteurs préservent son existence à travers des/leurs pratiques linguistiques, représentées et/ou effectives. Deux différentes expérimentations descriptives et analytiques ont été réalisées afin d'analyser et discuter les rapports existants entre le changement linguistique et les variations langagières contemporaines, dont plus particulièrement la conscience linguistique et sociolinguistique. Une étude détaillée est proposée à cet effet. Celle-ci comporte :

1. Du côté des *Pratiques langagières déclarées (Représentations)*, une enquête semi-directive sous forme d'entretiens basés sur deux différents questionnaires préétablis auprès d'un public distinct sur deux différents territoires en Algérie, Université de Batna 2, et en France, Université de Lorraine-Metz ;
2. Du côté des *Pratiques langagières effectives*, les représentations des médias, sous forme d'une étude analytique d'un programme de variétés et de divertissement, disponible sur la chaîne de télévision TF1, Koh-Lanta « Le choc des générations » 2017. Nous avons recensé les grilles d'analyse de ce programme, situées dans le temps et l'espace ainsi que les pratiques langagières intergénérationnelles telles que représentées par les médias.

*

Mots clés : Générations ; Représentations ; Parlers jeunes ; Pratiques langagières ; Variations : Changement linguistique; Interculturalité.

Abstract

The interactions and living together of generations aim to the sharing of public places and living spaces, on the scale of a family, a city, a social or cultural framework. But this does not prevent that there may be changes in the transmission of values and intergenerational traditions, with the introduction of new technologies, in the daily lives of individuals. Due to this mix of generations, urban/rural relations and the sharing of an appropriate space, private/public, gave rise to identity competition and a change in the language practices of individuals. Attias-Donfut (1995), Arrondel and Masson (1999), among others, admit that the mobilization of language resources, the know-how of actors in the prevention of social risks and the construction of collective responses, have a positive impact on social development.

In this study, we gave priority to language sciences to see if we can address the issue of linguistic change at the theoretical and descriptive levels. Thus, we try to answer these questions: What is the impact of this new code or of this new popular French on the French language in general and on language exchanges in particular, between the generation of yesterday noted X (1960-1980) and today's Y (1980-1997)? How do the speaker and interlocutor of these two generations respond to their language needs? What are the factors for the evolution of linguistic situations? How do they act? And what do they suggest? Finally, on what basis should we decide that the differences between linguistic situations are the product of changes and not substitutions/transformations?

The objective of this work is to experiment with a theoretical modeling of the intergenerational discursive marks, relating to the characteristic facts of a generation, a territory, a linguistic change and language practices.

Indeed, a language can exist only because its speakers preserve its existence through linguistic practices, represented and/or effective. Two different descriptive and analytical experiments were carried out to analyze and discuss the relationship between linguistic change and contemporary language variations, in particular linguistic and sociolinguistic awareness. A detailed study is proposed for this purpose. It includes:

1. On the ***Declared Language Practices (Representations)*** side, a semi-directive survey in the form of interviews based on two different pre-determined questionnaires with a separate audience in two different territories in Algeria, University of Batna 2, and in France, the University of Lorraine-Metz;
2. On the ***Effective Language Practices*** side, media representations, in the form of an analytical study of a variety and entertainment program, available on the TF1 television channel, Koh-Lanta «The Clash of Generations» 2017. We have identified the analytical grids of this program, located in time and space, as well as the intergenerational language practices as represented by the media.

*

Keywords: Generations; Representations; Young speakers; Language practices; Variations; Linguistic change; Interculturality.